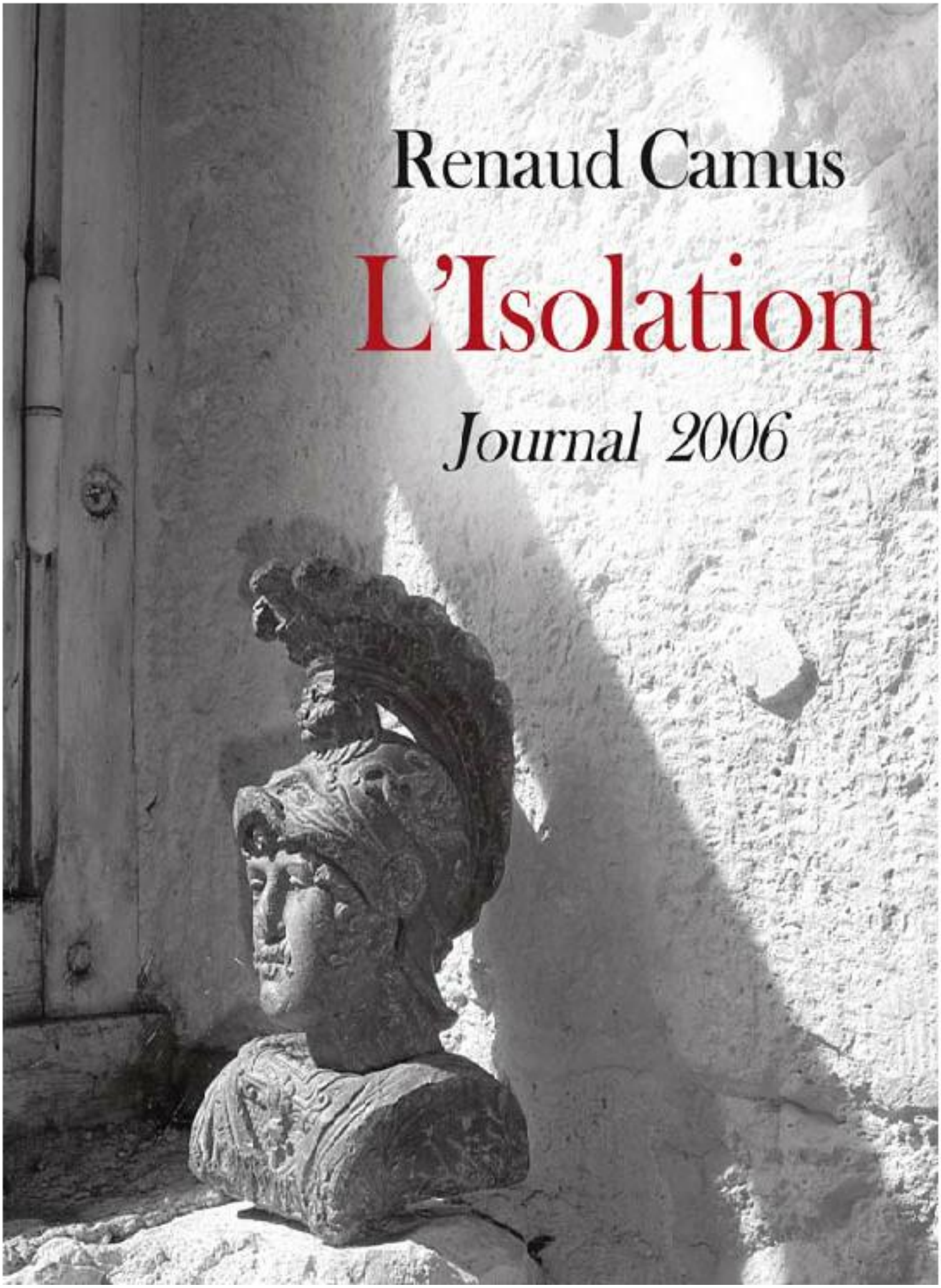
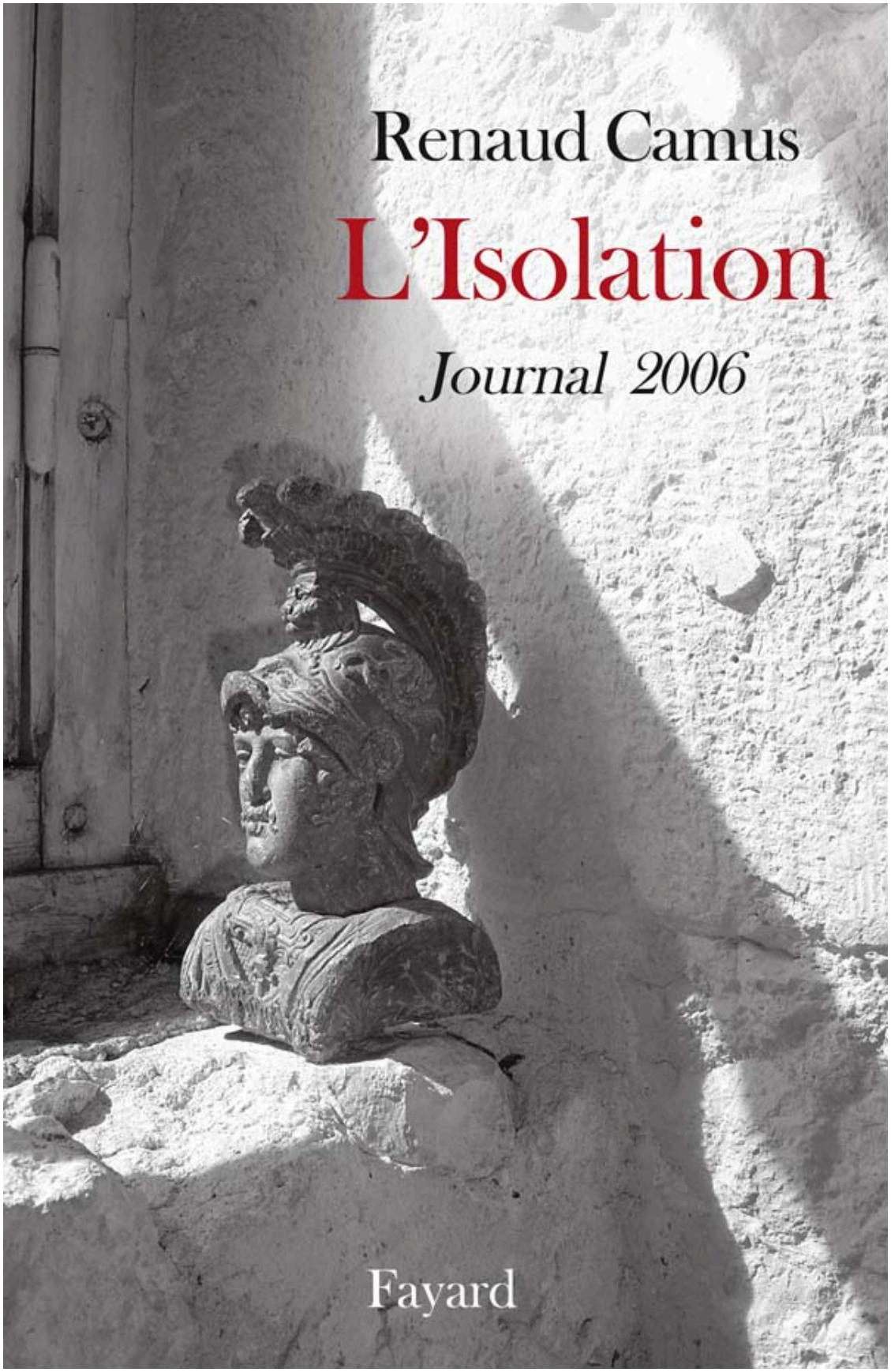


Renaud Camus

L'Isolation

Journal 2006



Renaud Camus

L'Isolation

Journal 2006

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Epigraphe

Dédicace

Chapitre 1

Du même auteur

© Librairie Arthème Fayard, 2009.
978-2-213-64884-2

Rares sont les espèces qui échappent à toute vie collective :
le vison, le léopard, la martre, le blaireau, moi.
Pascal Quignard, Rhétorique spéculative

À Paul-Marie Coûteaux,
en amitié.

Dimanche 1er janvier, dix heures moins le quart, le soir. Comme cuisinier non plus je n'ai pas grand succès. Il est vrai que ma mère ne mange à peu près rien, et Jeanne Lloan à peine davantage. Quant à Pierre il m'a déclaré en fin de banquet, la nuit dernière, qu'après tout il pensait ne pas trop aimer la dinde. Moi j'en étais pourtant très content, de ma dinde – accompagnée de marrons, de pommes de terre rissolées et de myrtilles sauvages (nous avions cherché des airelles mais n'en avions pas trouvé). Cependant, une fois de plus, j'étais seul face à la critique dans la bonne opinion de mes travaux (et quelquefois, impressionné, ma bonne opinion je l'abandonne, et je m'abandonne aussi…).

Non qu'il y ait eu aucune critique, *mind you* ; mais pas le moindre enthousiasme non plus.

***

Heureusement qu'on garde dans la vie, néanmoins, la consolation de quelques valeurs sûres :

« Vous avez eu d'emblée l'incertitude sur se représentera-t-il une deuxième fois. »

(Il est question de Jacques Chirac, bien sûr, de sorte que *se représenter une deuxième fois*, contrairement aux apparences (et peut-être aux intentions du commentateur), n'est pas, en l'occurrence, un pléonasme.)

« Et maintenant c'est de septième art dont il va être question. »

« C'est magnifique sur déjà comment il arrive à… »

(Je ne sais plus *c'qu'il arrive à*, du coup – mais là nous tombons dans le pur et simple amorphe galimatias, et nous sortons du domaine de la délicatesse syntaxique, des manquements qu'elle peut avoir à subir, et du champ éventuel de la bonne vieille "faute"… Et puis je ne peux pas inaugurer l'année, tout de même, avec des considérations éculées *sur est-ce un hasard* si à la radio ce sont toujours les gens de cinéma qui parlent le plus mal ; ni avec le rappel désespéré du fait que s'inquiéter du mauvais état de la langue, ce n'est pas se braquer (comme tout le monde en est plus ou moins convaincu malgré mes dénégations) sur un

conservatisme quelconque (encore qu'être taxé de conservatisme ne me gêne en aucune façon – je m'en targuerais plutôt, s'il restait grand-chose à conserver…), c'est s'affoler de façons de s'exprimer qui sont entièrement prédéterminées non pas par le *siècle* mais par l'année, par l'heure, par le *moment* où l'on ouvre la bouche. Ces gens de l'émission de cinéma du samedi, sur France Culture, ils ne parlent pas ils *sont parlés*, du début à la fin, par leur idiolecte corporatiste, générationnel, sociétal (à peine les évoque-t-on on parle aussi mal qu'eux…).)

***

Demain matin il faut que je téléphone à Toulouse, à la société du métro, pour savoir *quand* exactement on souhaite recevoir le texte du petit livre sur l'aménagement artistique des diverses stations, ouvrage dont j'ai reçu commande il y a maintenant plusieurs années et que j'ai envie d'écrire comme de me pendre. La date arrêtée pour la remise du manuscrit était 2006, *la rentrée* 2006, de cela je suis sûr, de sorte qu'il va bel et bien falloir que je m'y mette, probablement, alors que je m'échine déjà à quatre ouvrages en même temps : *Travers III*, le *Journal de* Travers, ce *journal*-ci et l'*Anthologie de l'amour des hommes*. Toutefois, s'il y a un doute, et une faible espérance de délai de grâce, c'est que courent certaines rumeurs à propos de *retards*, quant aux travaux du métro toulousain. Comme la publication de mon livre a toujours été prévue pour coïncider avec l'inauguration de la ligne B, la possibilité d'un recul de l'échéance me sourit. Mais elle est bien floue.

Lundi 2 janvier, dix heures du soir. Je ne suis pas parvenu à joindre M. Claverie. J'ai appelé son bureau, j'ai laissé mon nom et mon numéro de téléphone, il ne m'a pas rappelé. Aucune nouvelle non plus de Fayard, malgré les épreuves de *Rannoch Moor* annoncées comme imminentes au début du mois dernier (« … dans la semaine »).

***

Je trouve accablants mais surtout à peine croyables les résultats d'un sondage selon lequel les Français, parmi les présidents de la Cinquième République, mettraient à la première place, devant le général de Gaulle, François Miterrand ! Il me paraît déjà stupéfiant qu'on puisse seulement songer à comparer ces deux hommes, dont l'un a sauvé la France et son honneur et replacé le pays, contre tout espoir, à une place éminente parmi les nations tandis que l'autre, sans aucun accomplissement bien notable, n'a fait que présider longuement au triste effacement de la patrie, à l'effondrement sinistre de son système éducatif et à la contre-colonisation dont elle a fait l'objet. Mais qu'on puisse mettre le second *au-dessus* du premier ! J'essaie de prendre en compte une donnée qui m'échapperait, mais je n'en trouve pas. La question exacte portait-elle sur « le président le plus sympathique », mettons ? Je ne le crois pas ; mais, même s'il en était ainsi, il me semble que Mitterrand était tout sauf *sympathique*. La fascination qu'il exerce est pour moi un mystère total. Même si on limite de Gaulle à ses deux mandats présidentiels, qui sont bien loin de donner la pleine mesure de sa personnalité historique et humaine, je ne vois pas comment il pourrait ne pas dominer de cent coudées, et ce n'est même pas assez dire, François Mitterrand. En Mitterrand, à part peut-être son pouvoir de *durer*, je ne vois pas un seul des éléments qui font le *grand homme.* Mais peut-être l'emploi de *grand homme* doit-il être tenu coûte que coûte à toutes les générations, comme l'emploi de *grand acteur* échoit par défaut à Philippe Noiret ou à Christian Clavier quand il n'y a plus de Jouvet ou de Pierre Brasseur. Ou bien, hypothèse encore plus sombre, ce qui fait la popularité de Mitterrand, ce serait justement qu'il n'est *pas* un *grand homme*. Les Français ne voudraient plus de *grands hommes*, de même qu'ils ne veulent plus de *grands écrivains.* La notoriété leur tiendrait lieu de gloire, la durée de succès, la rouerie de grandeur, le cynisme de génie. Ils se sentiraient plus à l'aise avec ces qualités-là.

Ce sondage est invraisemblable de bout en bout, d'ailleurs, car en troisième position on trouve… Jacques Chirac ! Jacques Chirac devant Georges Pompidou ! Jacques Chirac, ce néant, devant Valéry Giscard d'Estaing !

Mardi 3 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Ont été diffusés deux reportages bien curieux, au “journal” de France 2, tout à l’heure.

Dans le premier, qui intervenait à peu près à mi-journal, on nous apprenait, sur un mode tout à fait tranquille, comme si vraiment la chose n’avait rien de bien extraordinaire, qu’à l’aube du 1er janvier (il y aura bientôt trois jours, donc) un train entier avait été attaqué et investi par une bande de “jeunes” (????), qui auraient pillé tout ce qu’ils auraient trouvé et, accessoirement, agressé sexuellement deux jeunes filles, après avoir fait régner la terreur pendant une heure ou deux. Si la vérité est bien conforme à l’information qu’on nous donne, on s’étonne que cette nouvelle n’ait pas été présentée dimanche soir en ouverture du “journal”, comme la relation de l’événement extraordinaire et terrifiant qu’elle est.

Quelques minutes plus tard, c’était plus calme. Cette fois-ci il ne s’agissait que d’une histoire d’oiseaux, presque des flamants roses – non, ce sont des ibis. Les ibis n’ont pas l’air commode, vus de près. En Bretagne, des ibis importés dans un zoo ont fait souche, si l’on ose dire. Ils ont proliféré dans des proportions affolantes, ils ont quitté le zoo, ils se sont répandus sur toute la côte du Morbihan. Et là, c’est le plus extraordinaire (peut-être pas *extraordinaire* en soi mais *extraordinaire* comme “information” sur la pieuse France 2), ils ravagent la faune indigène : ils ont déjà fait disparaître, ou menacent gravement, des dizaines d’espèces (en particulier les sternes), dont ils détruisent systématiquement les œufs. Bref, ces oiseaux importés, étrangers à l’écosystème, « sont une menace pour la biodiversité » (sic). On aurait cru, tant tout cela semblait à double sens, un conte de Voltaire, mais fort mal pensant. Est-il possible que pareil “sujet” ait été diffusé innocemment (je ne dis pas in-nocemment) ? Il ne pouvait qu’être entendu comme une parabole, en tout cas. Sommes-nous entrés dans une ère de résistance cryptique ?

***

Que le mot *Sir*, en anglais, s’il précède quelque chose, ne peut précéder qu’un prénom et jamais un nom, il me semble que de mon

temps on apprenait cela en classe de quatrième, à peu près. En tout cas, quand on entend ou quand on lit un *Sir Churchill, Sir Penrose* ou *Sir John* (pour Elton John), je pensais qu'on pouvait être assuré qu'on avait affaire, en la personne qui s'exprime, à quelqu'un qui ne parle pas l'anglais ou qui est totalement ignorant de toute chose anglaise. Mais voilà que dans *Le Monde* d'aujourd'hui, à propos des relations entre de Gaulle et Churchill, et des carnets de Sir Norman Brook, secrétaire général adjoint du 10, Downing Street pendant la dernière guerre, on rencontre un magnifique *Sir Brook*, dans cette belle phrase :

« Les notes prises par Sir Brook confirment que Churchill, pétri de la splendeur impériale, ne parvient pas à surmonter ses préjugés élitistes et n'a pas de passion pour l'égalité raciale. »

Or, le troublant, c'est que l'article est écrit par le correspondant permanent du *Monde* en Grande-Bretagne… Est-ce que cet homme est totalement ignorant non seulement des usages sociaux de l'Angleterre, mais aussi de sa littérature ? Parce qu'il me semble qu'il faut vraiment n'avoir jamais lu un roman anglais, ou manquer d'oreille à un degré stupéfiant, pour pouvoir écrire *Sir Brook*...

***

Dans un genre assez voisin, le directeur d'une revue me propose d'y collaborer et le fait en ces termes :

« Cher monsieur Camus,

« Je m'appelle X et je suis, outre Directeur de la revue X, agent littéraire.

« Je suis l'agent de (…) pour ne citer que les auteurs français que je représente.

« Je suis un de vos lecteurs et je dois dire que votre courage et votre ambition littéraire ne m'ont jamais laissés insensible.

« Je tiens à faire de (…) une revue désormais exclusive d'écrivains et nous serions heureux de vous compter parmi ceux que nous désirons publier (…).

« Pourriez vous me communiquer votre numéro de téléphone pour vous expliquer, si elle vous intéresse, la façon dont nous aimerions collaborer avec vous ?

« Je vous adresse ma bienveillance et ma sincère admiration,

X. »

Une revue exclusive d'écrivains ? Ça ne m'étonne pas – quant à souhaiter me compter parmi ceux qu'on désire publier, ce me semble un vœu assez facile à réaliser… Je vois tout de même que je vais devoir m'expliquer… Mais puisque ce monsieur m'adresse sa bienveillance…

***

Les gens qui se brouillent avec vous, à mon avis, devraient au moins vous laisser bénéficier d'un avantage de la situation qu'ils ont créée, ne plus vous donner de leurs nouvelles. Y. m'a envoyé une lettre fort désagréable, il y a un an ou deux, lettre que j'ai d'ailleurs reproduite, avec son accord, dans ce *journal* même. Fort bien, je croyais l'affaire close. Mais Y., depuis cet échange peu amène, continue de me faire parvenir, à un rythme soutenu, des informations sur sa carrière et sur son destin. Il s'agit de ces messages collectifs que les artistes qui ne réussissent pas envoient à la terre entière pour lui faire savoir que trois œuvres d'eux sont accrochées pour dix jours au restaurant Le Branchu de Parthenay, qu'ils ont été choisis pour figurer dans une exposition des fils de mineurs tuberculeux du bassin de Longwy à la salle polyvalente de Nœux-les-Mines, que la revue de l'École des sous-officiers de Saint-Maixent reproduisait ce mois-ci une de leurs photographies en page 14 :

« Chers Amis, vous vous demandez ce que je deviens, je sais que vous serez tous heureux d'apprendre… etc. »

Je n'ai jamais compris que ces malheureux ne voient pas à quel point ils s'abaissent eux-mêmes par ces messages pathétiques. Mais Y pulvérise tous les records de ce genre pitoyable en tenant à me mettre sous les yeux, à moi auquel il a cru bon de faire toute sorte de reproches, les photographies d'un livre qu'il vient de publier et qu'une chaîne de

librairies inconnue de moi a décidé de « mettre en avant » : cliché représentant le livre d'Y dans la vitrine de la librairie Joie de Lire de Saint-Étienne, dans la vitrine de la libraire Joie de Lire de Vesoul, à la devanture de la librairie Joie de Lire du Mans, etc. (il y en bien comme ça une demi-douzaine…).

Mercredi 4 janvier, dix heures du soir. Jacques Chirac a parlé de l'affaire du train, aujourd'hui, le parti socialiste aussi. Du coup France 2 s'estime autorisée à donner à l'épisode un large écho, et s'interroge gravement sur les responsabilités (lesquelles, selon l'usage, sont celles de tout le monde – police, SNCF, Conseil régional, etc. – sauf des agresseurs…), sans se demander un seul instant, ni bien sûr nous expliquer, pourquoi et comment sa propre rédaction a pu garder pareils événements soixante-douze heures sous le boisseau, et ne se décider à commencer à en traiter, après trois jours, que du bout des lèvres, comme s'ils n'avaient qu'une importance très secondaire…

Le ministre de l'Intérieur est assez plaisant, lui aussi. Comme les forces de l'ordre sont accusées de n'être pas intervenues assez vite et assez rapidement, et surtout de n'avoir rien prévu, il rejette tous les torts sur la SNCF, qui n'a pas prévenu ses services qu'elle se livrait à une opération de "promotion" consistant à offrir à de nombreux "jeunes" de monter dans les trains pour à peine plus d'un euro, à l'occasion de la Saint-Sylvestre : cette opération de promotion, qui a lieu depuis trois ans et a déjà entraîné des troubles assez sérieux, a reçu suffisamment de publicité pour que des milliers de "jeunes" en profitent, mais pas assez pour que les Renseignements généraux s'avisent de son existence…

***

Je n'avais pas l'intention de répondre à la lettre du "directeur de revue" qu'hier je citais en partie, mais Pierre m'a fait honte et j'ai donc écrit, allant jusqu'à donner mon numéro de téléphone puisqu'on me le demandait mais prévenant que je ne collaborais pour ainsi dire jamais à des revues. La lettre reçue était un e-mail, ma réponse aussi. Peu de temps après que je l'avais envoyée, coup de téléphone de l'homme en

question, aimable, très aimable, et même ne tarissant pas d'éloges à mon sujet. À son avis je suis un des six écrivains qui comptent en France aujourd'hui, puis il se corrige, *non*, c'est plutôt un des *cinq* – enviable précision. Sur quoi il brode longuement et artistiquement sur le thème de mon beau génie. Je l'écoute avec plaisir et intérêt, bien sûr. Cependant, comme il n'est pas seulement directeur de revue mais aussi agent littéraire, la conversation dévie vers les éditeurs. C'est alors qu'il me demande incidemment, oubliant sans doute son personnage de composition, dans quelle maison je suis publié…

***

Je ferais d'ailleurs bien de me poser moi aussi la question. Chez Fayard, il y a un mois, on m'annonçait des épreuves comme imminentes (« dans la semaine »). Or je ne vois rien venir, ni la moindre explication. Je n'ai pas envie d'en provoquer, ni surtout d'entrer dans le cycle humiliant des appels téléphoniques qui n'aboutissent pas et ne sont pas retournés. Je dois recevoir encore deux mensualités, je crois. Advienne que pourra – ce n'est pas moi qui proposerai un nouveau contrat.

Jeudi 5 janvier, dix heures et quart, le soir. Aujourd'hui j'ai raccompagné ma mère en Auvergne, aller et retour. C'est un peu beaucoup pour une seule journée, d'autant que j'ai bien cru que je n'allais pas franchir les cols, en revenant, car il neigeait dru et je voyais la route disparaître sous mes yeux. Et puis je suis grandement attristé par le rapide enlaidissement de l'autoroute A89, qui lorsqu'elle fut ouverte était superbe, il y a quelques années. Elle traversait de vastes contrées intactes, qu'elle révélait au voyageur. Hélas elle les a révélées aussi aux champions du désastre, qui n'ont pas tardé à agir, comme je ne l'avais que trop prévu. Partout poussent le parpaing et la tôle ondulée. À l'un des points où le paysage était le plus sauvage et le plus beau, à mi-parcours à peu près entre Brive et Clermont, d'immenses défrichements ont déjà eu lieu, les terrassements sont achevés, la terre battue est prête au martyre, les pelleteuses sont en place, bien rangées sur le bord de la scène du

forfait à venir. C'est un spectacle sinistre, emphatiquement disposé pour dire aux ultimes sectateurs de la beauté du monde, s'ils passent par là :

« Vous n'aurez nul endroit où vous réfugier. On ne vous laissera même pas de réserves comme aux Indiens ! Ou, si réserve il y a, ce seront des parcs d'attractions, avec des casinos et des machines à sous. »

La femme n'est pas l'avenir du monde. Ce sont les centres commerciaux qui le sont, les zones de développement industriel, les parcs d'attractions…

***

Ma mère : plus elle est faible plus elle est forte ; moins elle y voit et plus elle voit de choses ; moins elle entend et plus elle a de voix.

Même Jeanne Lloan, cette sainte (laïque), commençait à montrer des signes discrets, non pas de *révolte*, mais d'impatience : certaines des visites dans le voisinage, pour lesquelles sa bonne volonté de conductrice a été mise à sévère contribution, étaient presque plus qu'elle n'en pouvait supporter sans soupirs. Le ciel m'est témoin que je la comprends. Mais que peut-on refuser à une nonagénaire savamment épuisée et calculatrice ?

Vendredi 6 janvier, neuf heures et demie du soir. La situation éditoriale brise un peu mon élan, ou du moins mon enthousiasme. De chez Privat on m'a envoyé un texte de "quatrième de couverture", pour *Comment massacrer*. J'ai dit que je le trouvais parfait, ce qui était à peu près vrai – de toute façon ça n'a pas d'importance puisque je n'ai pas l'intention de reconnaître le volume, même si bien sûr j'assume le texte. On n'a fait aucun commentaire sur le souhait que j'avais exprimé de voir mon nom retiré de la couverture.

Mais bien sûr c'est le silence de Fayard qui pèse le plus lourd. Il remet en cause tout l'avenir, au point que je me suis remis à songer aujourd'hui à une vente de Plieux. Jean-Paul n'y est pas favorable, serait-ce seulement à cause de ses nombreuses œuvres accrochées ici, et qui devraient trouver un autre asile. Pierre, après des années d'efforts en ce

sens, est maintenant en poste dans le département, ce qui n'encourage pas à des fantasmes de déménagement.

Je crois que je dois recevoir encore deux mensualités afférentes au *journal* 2004. Je ne solliciterai pas de contrat pour le *journal* 2005 – chez Fayard ni ailleurs, d'ailleurs. Je suis un peu bien grand pour chercher un éditeur, et un peu bien susceptible pour aller au-devant des humiliations impliquées, on l'a vu suffisamment l'an dernier.

Évidemment n'importe quel observateur extérieur et pressé, constatant en passant qu'avec deux de mes éditeurs sur trois je suis en bisbille (fort silencieusement dans l'ensemble, Dieu merci), conclurait, ou du moins soupçonnerait très fort, que ce sont mon caractère ou mon attitude qui sont en cause, dans un cas comme dans l'autre. Il y a peut-être un peu de vérité là-dedans, en profondeur ; pourtant je n'ai pas le sentiment de m'être mal comporté, ou de m'être livré à des caprices.

Certes, du côté Privat, j'ai refusé d'aller chercher quelqu'un à cent kilomètres de chez moi, et dans la direction opposée à celle que je devais prendre, pour un dîner chez l'éditeur. C'est à partir de là que les relations ont pris un tour nettement conflictuel, quoique de façon très feutrée (à coups de silences, pour l'essentiel). Toutefois elles étaient bien loin d'être satisfaisantes auparavant, en tout cas pour moi. J'ai toujours scrupuleusement respecté mes engagements, mais j'avais l'impression de n'avoir pas d'interlocuteur. Lorsqu'en face une parole était offerte, elle semblait n'avoir aucune consistance – le record étant atteint, bien sûr, par la signature d'un contrat en bonne et due forme pour *Les Demeures de l'esprit*, le 3 juillet, contrat suivi d'aucune espèce d'effet. Entre-temps avait été publié *La Dictature*, en un volume que je trouve affreux ; tandis que *Comment massacrer* va paraître le mois prochain, semblerait-il, sous une couverture encore plus laide et avec des photographies qui n'ont à peu près rien à voir avec le texte, le photographe n'ayant jamais été en relations avec moi, malgré les engagements pris.

Avec Fayard je ne vois pas quel tort je puis avoir, cette fois-ci. J'ai fait tout ce qu'on m'a dit de faire et rien fait dont il n'ait pas été question. On m'annonce des épreuves, on ne me les envoie pas et on ne me dit rien. Que faut-il penser ? Que le texte ne va pas ? Qu'il pose des problèmes, littéraires, personnels, juridiques ou d'opportunité (ça, l'opportunité n'est

pas mon fort…). Mais il avait déjà été lu entièrement. On m'avait suggéré des modifications, j'avais apporté la plupart de celles qui m'étaient demandées. Certes j'ai un peu résisté à propos de la ponctuation. Est-ce là ce qui n'a pas été admis ? J'espère que je le saurai un jour. Mais je trouve attristant de n'être pas informé des difficultés ou des obstacles éventuels, ni prévenu des changements de plan.

Se plaindre ? À qui ? Je n'ai d'autre chambre d'écho à mes doléances que ce *journal*. Or il n'est rien que les critiques, et peut-être les lecteurs, détestent plus que les écrivains qui se plaignent. Hier il était question à la radio de Jack-Alain Léger. Colette Kerber disait grand bien de son dernier livre, *Eh bien ! la guerre*. Aussitôt il s'est trouvé dans le studio plusieurs voix dissidentes pour reprocher aigrement à Léger de se juger insuffisamment reconnu, de déplorer de n'être pas mis à sa vraie place, de trouver mauvais qu'on ne le juge pas aussi bon qu'il est, ou qu'il pense l'être. Il n'y a pas de corporation plus rancunière, et qui déteste plus d'être critiquée, que celle des critiques – celle des éditeurs, peut-être ? Et celle-ci dispose de moyens de pression autrement radicaux…

***

À propos de radio, rien ne se mélange mieux que ce média-là, ni pour moi plus étroitement, ni plus longuement, aux paysages, aux sites et aux contrées traversées en voiture. J'ai entendu une fois, il y deux ou trois ans peut-être – ce *journal* a dû en garder mémoire – une émission sur Sade à Charenton (rien à voir avec la pièce fameuse). Je roulais vers Plieux, sans doute en revenant de Paris. C'était un peu au-delà de Cahors, entre l'autoroute et Lauzerte. Je me souviens m'être arrêté pour pisser contre un arbre, avant ou après Castelnau-Montratier, en laissant la portière ouverte pour continuer d'écouter. Et depuis lors ces pays-là sont ceux de Sade à Charenton. Chaque fois que je les traverse le marquis se présente et nous causons (surtout lui).

Un jour Matzneff parlait de Properce, les rivières étaient hautes, j'étais en Lozère, du côté de La Chaldette et de Recoules-d'Aubrac. Depuis

Properce vit en Aubrac et, plus étonnant encore, les rives du Bès et de la Lhère sont bruissantes d'élégie romaine.

L'influence sur moi de France Culture ne saurait être surévaluée, au demeurant. Voilà que la station a changé ou plutôt *rechangé* ses horaires, et remis les informations de la mi-journée à midi et demi – l'horaire *historique*, comme elle dit tout à fait sans rire. Docile, je m'arrête de travailler à midi et demi, tandis que ce n'était qu'à une heure sous la rude administration adlérienne : et tout s'en trouve décalé vers l'avant, la gymnastique, le bain, la musique, la promenade.

Samedi 7 janvier, neuf heures et demie du soir. « Ça leur permet de s'interroger sur qu'est-ce que c'est le tragique » (c'est un ponte de l'Éducation nationale qui parle, durant l'émission d'Alain Finkielkraut, au sujet des programmes scolaires auxquels il a contribué. Rendons-lui cette justice, il n'a pas dit :

« Ça leur permet, *aux gamins*… »).

« Avant de rentrer dans comment se prépare l'après-Sharon… » (c'est le directeur du *Monde* qui s'exprime, durant l'émission "La rumeur du monde" – d'autant plus "rumeur du *Monde*" en effet que cet homme ne laisse pas passer une occasion de mentionner son journal et de renvoyer à tel ou tel article y paru :

« Par contre on va aller lire *Le Monde* »).

***

La mère de Pierre lui envoie des photographies de l'iguane qui réside dans le jardin de sa maison, aux îles :

« Beau spécimen, n'est-ce pas ? Il n'a peur de rien et, à l'occasion, il fait des "pompes" pour m'intimider. Je le respecte beaucoup. »

Il est impressionnant en effet et semble un peu cabot. Je ne suis pas sûr que je me soucierais de nouer des liens très étroits avec lui.

***

J'ai rêvé du chien Hapax, cette nuit. Il finissait ses jours dans une autre famille, nous l'avions donné – ce que bien sûr nous n'eussions pas fait *in a million years*.

Hier Céline m'avait dit que le chiot Vlado (c'est nous qui l'appelions ainsi), le fils de Thalia, chienne de gens du village, et de mon chien Orage, avait été donné par ses maîtres, qui ne supportaient plus ses bêtises. J'avais été surpris que les maîtres ne nous aient pas proposé un ou deux des chiots de la portée, comme il me semble que c'est l'usage. Mais j'ai regretté bien davantage qu'ils aient donné ce Vlado, qu'ils avaient gardé plus longtemps que les autres, et qui était irrésistible. C'était le portrait tout craché de son grand-oncle Hapax à deux ou trois mois. Je ne sais pas si nous l'aurions accepté au cas où il nous eût été offert, mais la tentation aurait été forte.

Il y avait dans le rêve un autre élément, simultané à celui qui concernait Hapax. Y apparaissait la rue du Bac, sans aucun rapport manifeste avec le premier fil. Ce détail excepté, je n'arrive absolument pas à me souvenir de ce qu'était ce contre-thème. Je voulais le noter au réveil, je ne l'ai pas fait, il n'en reste rien.

Hapax est très présent dans la mythologie de la maison, dans nos conversations et dans mes rêveries – plus peut-être que le malheureux Horla, qu'il tend à éclipser un peu dans la mémoire comme il le faisait dans la vie. Hapax a dans le souvenir la même assise puissante qu'il avait sur le sol, à l'intérieur, à l'extérieur, où que ce soit : jambes écartées, majestueux, débonnaire, très mâle, totalement dépourvu du moindre doute sur son importance et sur l'attachement qu'on lui portait – un art souverain d'être là. Horla avait plutôt l'art de n'être *pas là*, au contraire, même dans la présence : rêveur, sombre, mélancolique, convaincu de n'être pas aimé comme il aurait dû l'être, et qu'il n'y a pas d'amours heureuses.

***

J'ai revu en DVD, cette après-midi, parce que j'en avais besoin pour les *Églogues*, la longue séquence de *Prima della Rivoluzione* qui sur le

disque est appelée “*Stagno Lombardo”* : c’est celle où un grand propriétaire vieillissant, aristocratique, ruiné, qui sait qu’il va devoir quitter le domaine fluvial où il a passé toute sa vie et qu’il n’a pas su gérer, fait ses adieux au Pô, aux peupliers du Pô, aux étangs, aux bécasses, aux marais, aux oies sauvages, à son fusil, à un pêcheur solitaire dans une barque, entre les ajoncs : des hommes nouveaux vont venir, dit-il, des hommes différents, avec leurs machines, leurs bennes, le bruit de leurs voitures ; tout cela va disparaître, il ne restera rien.

« *Amici miei, vedete : qui finisce la vita e comincia la sopravivenza.* »

Je ne suis pas sûr que cette séquence ne soit pas ce que je préfère, dans la totalité du cinéma de toutes les époques et de tous les pays.

Le DVD reproduit sur sa couverture et dans les quelques pages de son livret d’accompagnement quelques affiches du film, contemporaines de sa sortie ou de sa présence en compétition à Cannes. Elles sont inimaginables de laideur et de vulgarité racoleuse. On ne peut rien concevoir qui soit plus éloigné de ce qu’est le film lui-même. Je ne connais d’écart comparable entre une œuvre et son emballage éditorial que celui que témoigne *Comment massacrer efficacement une maison de campagne, en dix-huit leçons.*

Dimanche 8 janvier, dix heures et quart, le soir. Un découragement gai et, qui plus est, actif – est-ce encore du découragement ?

***

Fou rire :

Ma mère et son neveu Ivan, et je ne sais qui d’autre encore, devaient aller aujourd’hui tirer les Rois chez la sœur de ma mère, à l’ex-“Royat-Palace”. Mais en dernière minute, changement de plan : ma tante préfère que cette petite sauterie ait lieu plutôt chez ma mère, au motif que, chez elle, « c’est trop en désordre ».

Lundi 9 janvier, neuf heures et demie du soir. Le sort n’a pas aimé mon “découragement gai”. Ce lui a semblé trop de gaieté. La moitié des œuvres de Flatters, qu’il avait placées dans un dépôt loué, du côté de la

rue de Rivoli, ont été détruites par des écoulements d'eau. Des années de travail sont parties non pas en poussière, mais en pourriture.

Mardi 10 janvier, dix heures moins vingt, le soir. Flatters est allé ce matin, pour la troisième fois, en compagnie d'un expert et de Paula Gellis, essayer de mesurer les dégâts, à son dépôt : les pertes sont beaucoup plus importantes encore qu'il ne l'avait imaginé hier. D'entiers panneaux de *Nuits*, d'*Oracles*, de *Morsures de l'aube* sont irrécupérables, à jeter.

Il semble qu'au-dessus de ce dépôt, dans un immeuble délabré, vive un jeune homme pratiquement sans ressources, peut-être sans contrat de location, certainement sans assurance. Ce serait de son logis que seraient venues les fuites. On n'arrive pas à le joindre, et de toute façon il est sans aucun doute insolvable.

J'ai toujours trouvé que rien n'était plus horrible que le sort de ce peintre brésilien, Torres García, dont tout l'œuvre, réuni pour une grande exposition rétrospective, a disparu dans l'incendie d'un musée. Flatters et moi nous demandions si Torres García était encore vivant, lorsque ce drame est survenu. Je connais peu de plus tragique leçon de vanité.

Chance dans le désastre, Flatters a eu aujourd'hui, par coïncidence, une longue conversation téléphonique avec Quignard, qui devait faire pour lui une préface pour une exposition à Rodez, en mars prochain, et qui est tellement enthousiaste à propos de son travail, et du manuscrit de *Lieu clair* que Flatters lui a soumis, que cette préface est en train de devenir un livre entier, « le livre d'une vie », dit même Quignard. Je crois bien que cette conversation et l'amitié extraordinairement chaleureuse, presque fraternelle, de Quignard ont sauvé aujourd'hui Flatters du désespoir – alors que moi je n'ai même pas encore lu *Lieu clair*, qui est pourtant dans la maison depuis deux mois : j'en suis encore à lire, un peu chaque soir avant de m'endormir, *Nous autres, modernes*, de Finkielkraut, qui est ici depuis octobre.

Finkielkraut, justement, doit écrire l'autre texte du catalogue de Rodez, et il l'écrira (Flatters s'est adressé à lui à un moment où il n'avait plus de nouvelles de Quignard et où les organisateurs de l'exposition, responsables du catalogue, avaient peur de ne disposer à temps d'aucun

texte). Mais lui, à peine sorti, et d'ailleurs loin d'être tout à fait sorti, de sa retentissante "affaire", a bien d'autres soucis : sa femme a subi hier, ou peut-être même aujourd'hui, une importante opération.

J'aurais honte de faire état aux côtés de celles-là de mes petites préoccupations personnelles, qui sont insignifiantes par comparaison. D'ailleurs je n'ai pas le temps de tenir ce *journal* car j'essaie depuis deux mois d'écrire un nouvel éditorial pour le parti : "Le communisme du XXIe siècle (l'antiracisme suivant Finkielkraut, justement). J'ai reçu aujourd'hui une carte de vœux d'Hélène Guillaume, très aimable, mais exempte de toute référence à ces épreuves qu'elle m'annonçait comme devant m'être envoyées « dans la semaine », au début de décembre dernier. Je me suis cru autorisé à joindre, à mes vœux en retour, une petite question.

Lundi 16 janvier, dix heures du soir. J'ai dû abandonner ce *journal* depuis presque une semaine, d'une part à cause d'un quarante-deuxième éditorial pour le parti, "Le communisme du XXIe siècle", que j'ai terminé ce matin, d'autre part à cause des épreuve de *Rannoch Moor*, qui sont arrivées par porteur spécial vendredi matin et qui m'ont contraint à mettre aussi de côté et *Travers III* et le *Journal de* Travers.

Au reçu des épreuves j'ai téléphoné à Hélène Guillaume, pour lui faire part de mon très grand étonnement. En effet, après six semaines de silence, je pensais le projet de publication de *Rannoch Moor* en mars prochain abandonné. Pas du tout, comment avais-je pu croire une chose pareille ?

« Eh bien, ne m'aviez-vous pas écrit le 3 décembre que vous alliez m'envoyer ces épreuves dans la semaine ?

– Oh, je vous ai écrit ça ? Mon Dieu, je me suis trompée… Je m'occupe de vingt-cinq livres à la fois et… Vous savez bien que dernièrement nous envoyons vos épreuves au correcteur avant de vous les donner à corriger à vous, pour vous faire gagner du temps…

– Ah, oui, non, je ne savais pas, il ne me semble pas que nous ayons fait comme ça la dernière fois. Mais peut-être que si, je ne me souviens plus. Tout ce que j'ai vu c'est votre e-mail, qui m'annonçait ces épreuves pour les jours suivants. Et comme je ne voyais rien venir, j'ai pensé qu'il

y avait une nouvelle crise, que le livre ne paraissait pas, qu'il y avait un problème comme il y en a eu dans le passé, je ne sais pas quoi, que Claude Durand trouvait que je n'avais pas fait assez de corrections ou de retraits, quelque chose comme ça…

– Mais il vous l'aurait dit !

– Ah, je sais que c'est la période de l'année où il est dans son île, je me suis dit que peut-être il réfléchissait, qu'il consultait des avocats sur le texte…

– S'il y avait eu un problème il vous aurait prévenu ! Et pourquoi vous ne m'avez pas appelée ?

– Vous êtes souvent très difficile à joindre, dans ces cas-là…

– Mais pas du tout ! Absolument pas ! Il fallait m'appeler ! Je pensais vraiment que nous n'en étions plus là ! Non, vraiment, je suis un peu fâchée contre vous… Mais je reconnais que c'est moi qui me suis trompée. Quand j'ai envoyé les épreuves à M. Massuyeau, j'ai complètement oublié que je vous avais dit que je vous les envoyais à vous. C'est ma faute. Mais quand il y a des problèmes comme ça, je vous en prie, téléphonez-moi ! »

Je crois bien que je n'ai pas caché que l'affaire m'avait passablement gâché les fêtes de fin d'année ; ni que j'étais en négociation avec d'autres éditeurs pour la suite du *journal* – ce qui à vrai dire est un peu beaucoup dire, mais pas tout à fait faux.

Depuis une semaine a pris une certaine importance dans ma vie ce (jeune) directeur de revue (webmatique) dont j'ai déjà dit quelques mots, pas forcément très favorables. Il n'est pas seulement directeur de revue (d'ailleurs je ne suis pas sûr qu'il soit directeur, ni même rédacteur en chef), il est aussi agent littéraire. Il m'a téléphoné pratiquement tous les jours, quelquefois plusieurs fois par jour, et en général très longuement car il est prodigieusement bavard – nous sommes même devenus assez intimes pour qu'aujourd'hui je l'interrompe en riant, mais fermement, car vraiment il prenait trop de mon temps. Il m'abreuve des plus grands compliments, ce qui n'est jamais désagréable, mais, comme je l'ai déjà noté, il m'a demandé quel était mon éditeur, ce qui m'empêche de le prendre très au sérieux, non plus que ses beaux compliments. C'est un

formidable remueur d'air. En même temps, petite enquête faite, par Combaz, par Luc Charcellay, il apparaît qu'il est assez connu sur la place de Paris, et très introduit ici et là. Son grand homme est Maurice G. Dantec, dont il me dit qu'il est l'agent. D'autre part il ne jure que par Albin Michel, où apparemment il a ses petites et grandes entrées – point confirmé par une amie de Luc avec laquelle, par coïncidence, Luc a déjeuné la semaine dernière et qui travaille dans cette maison.

Mets-toi à ma place, petit *journal*. Je croyais n'avoir plus d'éditeur, pour ce *journal* – oui, pour toi, pardon, je m'embrouille un peu, le manque de temps, et puis tout cela est un peu embrouillé en effet. Je croyais n'avoir plus d'éditeur pour ce *journal*, et voici ce vibrion, très aimable, qui juste à ce moment-là m'assure que rien ne lui plairait davantage que de m'en trouver un, justement, d'éditeur, et *gratuitement* encore : il insistait beaucoup sur ce point (un peu trop). Pourquoi pas ? ai-je pensé : on pouvait toujours voir, ne serait-ce que par curiosité, ce qu'il pouvait avoir à proposer. Ça n'engageait à rien.

Aujourd'hui j'ai dû freiner ses ardeurs, et lui dire qu'en ce qui concernait le *journal* il ne fallait plus chercher pour moi, puisque la publication du plus récent volume préparé reprenait son cours chez Fayard : je ne quitte les éditeurs que lorsqu'ils me chassent, ou me manquent gravement, ce qui n'est pas le cas.

En revanche je lui ai fait parvenir aujourd'hui la masse (énorme) des éditoriaux de l'In-nocence, somme préparée par Luc Charcellay, et que lui espère pouvoir placer ici ou là (mais sans doute pas chez Albin Michel, qui recherche surtout des romans). La semaine dernière, il avait déjà choisi un de ces éditoriaux, "La deuxième carrière d'Adolf Hitler", pour le placer sur le site de *Ring*, sa revue en ligne. Aujourd'hui il en a pris et mis un autre, le tout dernier, "Le communisme du XXIe siècle".

Mardi 17 janvier, dix heures du soir. En fait, et comme il arrive presque chaque fois, cet ultime texte-là, "Le communisme du XXIe siècle", était beaucoup moins achevé qu'il ne le paraissait – il y avait toute sorte d'ajustements à lui apporter, de fautes à corriger surtout. Une version était sur le "bureau" de cet appareil, un autre sur le site de *Ring*, une troisième sur celui de l'In-nocence, qui n'avait pu le mettre en ligne qu'avec retard, à cause de problèmes techniques. Les corrections ont pris

d'autant plus longtemps que celles qui étaient apportées sur l'une des versions devaient l'être aussi sur les autres, ce qui a nécessité de longs téléphonages et avec Luc Charcellay et avec M. *Ring*, David Kersan. C'est à présent une affaire réglée, je crois, mais la journée a été peu productive sur les autres fronts.

Je n'ai avancé que de cinquante pages dans la correction des épreuves de *Rannoch Moor*. Le volume aura sept cent soixante-dix pages de texte, sans compter l'index, qui reste à fabriquer. Je n'arrive pas à faire comprendre aux gens pourquoi je manque à ce point de temps, toujours, pourquoi je n'arrive pas à répondre à leurs lettres, pourquoi je ne peux pas passer des heures avec eux au téléphone, pourquoi je ne parviens pas à lire les livres qu'ils m'envoient : j'ai pourtant quelque chose à montrer en guise d'explication, c'est l'alignement de mes livres. Soixante volumes ou davantage, mais, en plus, bon nombre d'entre eux sont énormes. Je me demande s'il y a sur cette terre un bonhomme qui ait produit plus de pages que moi, ou plus de signes. Oui, sans doute, parce qu'il y a tout. Mais dans la catégorie *littéraire*, au moins, je dois bien compter parmi les cent vivants, peut-être les *cinquante*, peut-être moins, qui ont à leur actif la production la plus abondante. *As far as literature is concerned, quantity is my forte.*

Je me disais que je devais essayer de ralentir les cadences des ateliers, souffler un peu. Je me disais qu'après la fin de cette année, après la publication de *Rannoch Moor*, de *Travers III*, du *Journal de* Travers, de l'*Antholologie de l'amour des hommes (et des garçons)* et encore de *Commande publique*, je pourrais tenter, non pas certes de prendre un peu de repos, mais de m'infliger un peu moins de tâches simultanées. Or je viens de convenir avec un éditeur, contre toute raison, de la réalisation d'encore un livre de plus. Il faut dire que mon compte en banque est débiteur de trois mille sept cent cinquante euros, alors que la limite du découvert autorisé est de trois mille euros. Un prélèvement d'à peu près cinq cents euros pour l'Agessa a été refusé. Je ne peux même pas faire un chèque de cinquante euros pour payer ma cotisation au parti dont je suis président ! Là-dessus téléphonage (dimanche soir) de Jean-Paul Bayol qui est en train de fonder une (petite) maison d'édition avec pour cheville ouvrière Luc Charcellay. Il a entendu parler (par Luc, je suppose) de mes

actuels ennuis d'argent, il aimerait me proposer un contrat. Mais comme la maison n'est pas riche il ne pourrait s'agir que d'un petit livre, un volume de soixante-dix pages, que je n'aurais pas à remettre avant un an, et pour lequel il pourrait m'offrir cinq mille euros d'avances. Plus intéressant, sur ces cinq mille euros, m'a dit Luc – et c'est bien sûr ce qui a été déterminant –, trois mille cinq cents pourraient m'être versés immédiatement. On en revient toujours à cela : la seule chose qui m'intéresse vraiment, hélas, c'est ce qui peut m'être payé *tout de suite*. Mais que donner à ces messieurs ?

La question était évidemment compliquée par celle de mes arrangements juridiques et moraux avec Paul Otchakovsky, qui n'excluent de ce qui lui revient que ce *journal*, puisqu'il l'a chassé de ses presses, et mes textes "politiques", parce qu'il n'en veut pas. J'ai pensé que la poésie et le théâtre ne l'intéresseraient guère non plus (*ma* poésie et *mon* théâtre). J'ai envisagé de donner aux éditions Jean-Paul Bayol les poèmes de Jean de Faudoas.

« Tu ne peux pas leur faire ce coup-là ! » a dit le scrupuleux Flatters.

C'est alors que j'ai songé à mon vieux projet de pièce, qui traîne depuis vingt-cinq ans et plus, *Au théâtre ce soir*. Pas un mot n'en est écrit, mais c'est tout de même une pièce qui dans mon esprit date de 1975 ou 1980, je ne sais plus. Je me suis souvent dit que si je devais un jour écrire du théâtre, et pourquoi pas, un préalable serait d'en finir avec ce projet-là. Voilà peut-être l'occasion. Cinq mille euros pour une pièce de théâtre, ce n'est pas beaucoup évidemment. Mais il ne s'agirait sans doute que d'une *petite* pièce, un lever de rideau. Et puis trois mille cinq cents euros *tout de suite*…

Nous sommes arrivés à un arrangement oral. Je dois recevoir l'argent après-demain. J'écrirai la pièce en janvier de l'année prochaine (si Dieu me prête vie). J'ai toujours voulu l'écrire, j'ai toujours regretté de ne l'avoir pas fait – considérons que c'est l'occasion ou jamais. Et Paul ne sera frustré de rien car je n'eusse jamais songé à lui proposer cela.

Mercredi 18 janvier, neuf heures et demie du soir. David Kersan s'est fait rire au nez au Seuil, avec mon manuscrit. On lui avait dit, au sein de

cette maison, que l'on souhaitait une *ouverture* – *ouverture* sans doute, mais tout de même pas au point de m'accueillir moi.

Jeudi 19 janvier, dix heures du soir. Il y a quinze jours, quand j'ai ramené ma mère à Royat, d'ici, des panneaux pour Gramat, sur la route, lui ont fait penser à une famille nommée Trémond, qui louait un appartement chez nous aux Garnaudes, au début des années cinquante. Ces Trémond – le père était peut-être ingénieur chez Michelin, mais je n'en suis pas sûr du tout, non plus d'ailleurs que de l'orthographe de leur nom – ont habité ensuite, si je ne me trompe, de l'autre côté de l'étroite vallée où s'étend Chamalières, non loin de la maison de la famille de mon père, les Hautes Roches, à peu près dans le quartier où s'élève et s'élevait déjà l'hôtel Radio. J'avais des relations amicales avec les enfants, je suis allé les voir là-bas. La villa qu'ils habitaient avait, si je ne me trompe, ce qu'on appelait avec beaucoup de considération une *véranda* : cette verrière donnant sur le jardin est ce dont je me souviens le mieux, encore que très confusément (j'avais peut-être six ou sept ans).

Évoquer avec ma mère les Trémond a mis la conversation sur les locataires en général, qui tenaient une grand place aux Garnaudes, dans mon enfance, et d'ailleurs dès avant ma naissance. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à parler de la famille juive qui était "cachée" chez nous pendant l'Occupation. En fait il ne s'agissait que d'un couple, apparemment, des Hollandais nommés Weïermüller, Weiermuller, Veiermüller – ce nom m'est très familier mais je ne l'ai jamais vu écrit. Les Weiermuller sont restés en relations avec mes parents longtemps après la guerre, ce qui explique que leur patronyme ait tant de résonance en moi (comme celui des Trémont). Mais je ne crois pas les avoir jamais rencontrés. Ils étaient, paraît-il, « très distingués ». Je n'ai pas pu savoir ce qu'ils faisaient, ou ce qu'ils avaient fait avant la guerre.

« Ils étaient dans les affaires… Mais vous dire lesquelles… »

Ils avaient des enfants, mais leurs enfants n'étaient pas avec eux. J'ai eu l'impression qu'ils s'agissaient de personnes assez âgées, nettement plus âgées en tout cas que mes propres parents à cette époque-là.

J'ai le souvenir d'avoir toujours entendu ma mère dire, comme beaucoup de gens de cette génération et qui ont connu ces événements-là,

que ceux qui ne les ont pas connus, justement, ne peuvent pas les comprendre ; que le sentiment dominant était la *peur* ; qu'aux Garnaudes on avait une famille juive cachée à l'étage au-dessous et les Allemands à l'étage au-dessus – ou l'inverse, peut-être : dans la version d'il y a quinze jours les Weiermuller occupaient l'appartement du second étage et les Allemands faisaient leur exercice (ou leurs exercices individuels, leur gymnastique ?) dans le jardin.

Tout cela est extrêmement confus. Bien sûr j'aurais dû poser bien davantage de questions il y a longtemps – maintenant il est un peu tard. Mais l'on hésite toujours à interroger ses parents, bien des sujets peuvent être délicats, ou douloureux. Je ne comprends pas exactement en quelle qualité étaient là ces Allemands. La maison était-elle en partie réquisitionnée ? Ou bien y avait-il un ou deux officiers ou sous-officiers qui avaient chez nous un "billet de logement" ? Mon père, dans mon enfance, faisait allusion à mots à peine couverts à des avances qu'un des ces Allemands faisait à ma mère – son nom à lui aussi m'est très familier.

Aux Weiermuller quand ils étaient évoqués dans mon enfance – dix ans et plus après l'Occupation, donc – n'était associé rien de tragique, il me semble : on en parlait comme de relations amicales ou presque *mondaines*, qui donnaient signe de vie de temps en temps. D'après ce que disait ma mère l'autre jour, et que j'essayais de lui arracher assez laborieusement, ils auraient quitté Royat avant la fin de la guerre (de la guerre ou de l'Occupation ?), ils seraient repartis vers le nord, peut-être vers Paris pour commencer.

« Mais comment étaient-ils arrivés là ?

– Je pense que c'étaient des curistes, avant la guerre. Ils étaient venus faire une cure à Royat, et ils sont revenus pendant la guerre, pour se cacher. Ou bien c'est peut-être par M. Knecht ; Madou pourrait nous dire ça… »

Il faudrait interroger Madou, en effet – Madou Marécat, l'amie de ma mère. Elle a l'esprit beaucoup plus clair : non que ma mère perde la tête, mais il y a toujours eu dans ses récits quelque chose de flou, d'imprécis, d'illogique dans les enchaînements, qui décourage les tentatives de reconstitution des faits ; il s'agit moins de goût du secret que d'amour du

romanesque, de concentration sur des détails pittoresques, d'insouci des liens de causalité.

Ce M. Knecht, *Marcel Knecht*, a joué un rôle considérable pendant de très longues années dans la vie de notre famille. Madou avait été sa secrétaire ou collaboratrice, je crois. Lui-même avait été le secrétaire de Barrès. Il était de Nancy et avait de la famille à Nancy, qui m'a reçu lorsque j'ai assisté sur la "Colline inspirée" aux fêtes du centenaire de Barrès, en 1962. Barrès n'était nullement alors le maudit qu'il est devenu par la suite.

Marcel Knecht était journaliste, je ne sais pour quel journal, ou journaux – lié au milieu de la presse, en tout cas. Il était ami du duc de Lévis-Mirepoix, et prononça un discours, que j'ai eu entre les mains, je ne sais comment ni pourquoi, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de cet académicien. Je vois dans le dictionnaire que Lévis-Mirepoix était né en 1884. C'était donc en 1964. Marcel Knecht dans son discours parlait des « quatre fois vingt ans d'un ami » : expression qui est certainement un poncif en de telles circonstances, mais qui m'avait paru alors le comble de l'ingéniosité.

Samedi 21 janvier, neuf heures et demie du soir. C'était hier l'anniversaire de Pierre, et Jeanne Lloan, pour fêter l'événement, nous avait invités au restaurant des Templiers, à Dunes. Elle avait fait d'abord une tentative sur l'auberge de Gramont mais s'était fait refouler, comme le veut la coutume de cet établissement, où il est plus difficile d'accéder qu'au rez-de-chaussée de chez Lipp. À Dunes nous étions les seuls dîneurs, et donc bien tranquilles, malgré l'inévitable musique d'ambiance. Malheureusement je me suis cassé une dent, une molaire, sur du pain d'ailleurs excellent, mais à la croûte vraiment très ferme. Ce matin j'ai dû aller chez le dentiste. Il m'a fait une petite anesthésie et enlevé le morceau qui branlait. Je dois retourner le voir la semaine prochaine.

Toute la journée j'ai été très fatigué, faible et nauséeux. C'est peut-être l'effet de l'anesthésie. Mais de toute façon je ne me sens pas très bien, ces temps-ci. Une douleur m'est revenue au bas-ventre, près de l'aine, exactement à l'endroit où j'ai été opéré d'une hernie il y a deux ans. Je crois avoir aussi des problèmes de prostate. Il faudrait voir encore des

médecins, faire faire des examens, entrer une nouvelle fois dans le cycle des consultations et sans doute des opérations. Je n'en ai ni l'envie ni le temps. La douleur est constante, mais pas très forte – il est même exagéré de parler de *douleur* : je sens quelque chose, voilà tout. Suis-je un malade imaginaire, qui se fait du souci pour tout et pour rien, ou bien au contraire suis-je très négligent, de remettre à plus tard d'essayer d'avoir le cœur net des maux divers mais à peu près supportables dont je suis affligé ?

***

Hier ou avant-hier j'ai écouté France Culture à midi, ou plutôt à une heure, parce qu'il était question d'un nouveau livre d'Échenoz, un roman, à propos de Ravel. Mais c'est au-dessus de mes forces. Échenoz était là mais n'a guère parlé et il a bien fait, on ne voit pas trop ce qu'il aurait pu dire. L'émission se voulait *littéraire*, mais les livres sont jugés et commentés par des critiques professionnels qui sont parfaitement capables de dire et de répéter qu'un roman paraît *chez Minuit*. Quelqu'un qui croit sincèrement qu'un livre peut être publié *chez Minuit* est-il à même d'avoir une opinion professionnelle d'un intérêt quelconque sur l'ouvrage en question ? Personnellement j'en doute fort mais je dois être le dernier représentant de ce scepticisme-là.

Pis faut pas croire que Ravel il était fermé à toute modernité. Pas du tout : quand il était à New York il est allé entendre Billie Holiday…

Je suppose que c'est comme Dusapin, tenez. Ç'a beau êt' un musicien *classique* et tout, il aime quand même la musique d'aujourd'hui, hein – d'ailleurs il a même des disques de Chimène Badi…

Bon, je veux bien que j'exagère un peu. Il n'a pas été question de Dusapin, évidemment. Et Chimène Badi ce n'est pas la même chose que Billie Holiday, soit. Il reste que cette forme de raisonnement a toujours été celle de l'inculture, et qu'à présent c'est celle que diffuse France Culture : la *grande musique*, comme ils disent horriblement, c'est la musique du passé ; et la musique d'aujourd'hui, l'héritière de tout ça, ce

sont les variétés, les musiques populaires, la chanson, le rap, le folk, au mieux le jazz.

Les artistes de variétés sont tout à fait persuadés d'être les équivalents contemporains de Ravel ou de Debussy, leurs successeurs patentés, les dépositaires de leur recherche et de leur quête ; et s'ils n'en sont pas convaincus ils ont bien du mérite parce que tout est fait, de la part des journalistes et des médias, pour les en convaincre.

Je pensais à cette Chimène Badi parce que je l'ai vue un soir à la télévision, tout récemment. Mais ce pourrait être n'importe lequel ou laquelle de ses collègues, aussi bien : ce qui frappe, c'est leur incroyable sérieux, à tous, quand on les entend parler de leur *travail*, de leur *art*, de leur *musique*. Et pourquoi ne seraient-ils pas sérieux en effet, et même volontiers pompeux, solennels, doctes, puisque les journalistes leur parlent comme à d'autres générations on parlait à Ravel, à Messiaen ou à Dutilleux : non pas du tout comme à des amuseurs, des bateleurs, des danseurs de corde, mais comme aux grands artistes du moment, ceux qui ont la charge d'exprimer l'âme d'une époque, et qui l'expriment en effet ?

Cet esprit de sérieux en matière de choses jadis considérées comme futiles (et qui est celui qui se manifeste à la "Star'Ac" et de la part des différents professeurs de danse ou de chant des divers candidats) ne se cantonne pas à la chanson mais contamine toutes les activités auxquelles peuvent se livrer les plus abrutis des contemporains, surtout s'ils sont jeunes. J'ai vu aussi des bribes d'un entretien avec un garçon qui est un des papes d'une nouvelle forme de skateboard ou de glisse quelconque, je ne sais plus, une espèce de ski sans skis qui se pratique tout à fait sans neige, dans les dénivellations du centre des villes. Il parlait de son *art* avec plus de solennité que Claudel en mit jamais à parler du sien. Et le journaliste qui l'interrogeait entrait tout à fait dans son jeu et même l'encourageait, mais en toute bonne foi je crois bien.

Ce qu'impose en guise de culture la petite bourgeoisie triomphante et seule maîtresse du terrain, c'est l'infantilisme. Ou bien est-ce l'enfance qui impose son babil comme référence suprême ? Ce matin dans la salle d'attente du dentiste j'essayais de lire le livre passionnant d'Antoine Compagnon, *Les Antimodernes*. Mais une petite fille lisait tout haut ses

bandes dessinées, et sa mère ne songeait pas un seul instant à la faire taire. Dans le cabinet du dentiste il fallait entendre Radio Monte-Carlo ou Sud Radio – je nomme ces stations au hasard pour désigner l'espèce de fond sonore que je passe ma vie à essayer d'éviter mais auquel on ne peut pas couper, apparemment, si on a besoin de se faire soigner. Et hier au restaurant c'était Dieu sait quelle mélasse symphonique que n'importe quel individu dont le goût serait tant soit peu exercé fuirait par tous les moyens concevables. Mais de tels individus n'ont plus d'existence statistique, et bientôt ils n'auront plus d'existence du tout. Le tableau que je dressais dans *La Dictature* est encore bien trop modéré.

Lundi 23 janvier, dix heures du soir. Mlle Céline a porté à la poste de Miradoux, pour les faire partir pour Paris par chronopost, ce matin, les sept cent soixante-dix pages d'épreuves de *Rannoch Moor.* J'ai donc pu reprendre ceux de mes travaux que j'avais dû interrompre depuis une dizaine de jours, la mise au point du *Journal de* Travers et *Travers* soi-même, troisième volume, troisième chapitre. Je n'avais pas cessé d'alimenter tous les jours d'une pièce nouvelle l'*Anthologie de l'amour des hommes*, ces temps-ci à partir de l'*Anthologie palatine*. Aujourd'hui m'est arrivé l'épais volume de l'*Œuvre poétique* de Bernard Delvaille, envoyé par l'auteur. J'ai bien l'intention d'en tirer diverses entrées pour mon recueil – elles ne compteront pas parmi les plus gaies.

Il faisait au milieu du jour un temps magnifique, très ensoleillé – au point que j'ai cru nécessaire de décrocher l'un des panneaux de la *Vanité* de Marcheschi, la tête de mort, dont je craignais qu'elle ne prît exagérément de lumière et n'eût à en pâtir : après le désastre des œuvres détruites par l'eau à Paris, il ne manquerait plus qu'un effacement progressif de celles d'ici, dû au soleil.

L'éclat printanier de l'atmosphère m'a ragaillardi, et j'ai fait entre deux et trois heures une jolie promenade à la rivière, avec les trois chiens – les deux nôtres et la chienne Thalia des voisins –, mais sans Pierre qui le lundi ne rentre qu'à la fin de l'après-midi. Ma dent cassée et pour moitié arrachée a cessé de me faire souffrir. En revanche je ressens presque en permanence ce point désagréable au bas-ventre, qui me fatigue et ne laisse pas d'affecter désagréablement mon humeur, autant par la perspective de toutes les fastidieuses et chronophages démarches

médicales qu'il va impliquer s'il continue à se manifester qu'à cause des menaces dont il est porteur. Je regrette de n'avoir pas un ami médecin avec lequel je puisse débrouiller avant d'agir les problèmes qui se posent ou ne se posent pas, qui m'assaillent ou qui ne m'assaillent pas. J'avais bien Denis Smadja, mais nous nous sommes perdus de vue. De toute façon il détestait les conversations médicales, et les semi-consultations entre deux portes ; il m'en offrait très généreusement de vraies si je le souhaitais, mais il avait horreur des simples échanges à thèmes médicaux qui ne s'appuyassent point sur de véritables examens ou analyses.

Stéphane Baumont a été élu hier conseiller municipal d'Aignan, lors d'une élection partielle. On estime de façon presque unanime qu'il vise le Conseil général, et je crois d'ailleurs qu'il ne s'en cache pas. Je m'en vas de ce pas lui envoyer un e-mail de félicitations.

Mardi 24 janvier, neuf heures et demie du soir. Si cette douleur au bas-ventre, outre qu'elle me fatigue, me tarabuste, c'est qu'elle menace et compromet deux domaines de ma vie qui présentaient jusqu'à maintenant un assez bon visage : le travail et le sexe. Un point sensible du côté de l'aine n'incite pas spécialement aux plaisirs de la chair, et tâcher d'agir pour s'en débarrasser, aller voir des médecins, passer des examens, ne parlons même pas de subir des opérations, ce serait introduire un grand désordre et de considérables déperditions de temps dans un programme d'activité déjà terriblement chargé. Si la douleur persiste, il faudra bien se résigner à consulter, pourtant. Je vais attendre jusqu'au début de la semaine prochaine, pour voir ; ou peut-être jusqu'au début de février, dans huit jours ; ou bien jusqu'au-delà d'un petit voyage à La Rochelle, que je dois faire avec Pierre, pour un débat, dans les premiers jours du mois prochain.

***

Il est certain que la seule vraie forme possible de mon travail littéraire et de ma réflexion – je n'ose écrire de ma "pensée" –, ou du moins de ce que mon travail littéraire et ma "pensée" ont de plus spécifique, de plénier, c'est la forme cybernétique. Loin de moi de contester la nécessité

absolue qu'il y a à mener les *Églogues* à leur terme prévu. Il n'est pas douteux néanmoins que cette entreprise d'achèvement d'un projet ancien présente aujourd'hui, par rapport à l'état actuel de mes conceptions et de mes moyens, et des moyens de l'époque, un caractère anachronique : ainsi a-t-on dû assez souvent, je présume, terminer certains châteaux dans le style des parties existantes, un ou deux siècles après, ne serait-ce que pour se sentir libre de bâtir autre chose à côté, ou ailleurs, dans un style plus en accord avec l'époque même du labeur en cours (cette métaphore castellane m'est inspirée par une belle photographie aérienne du château du Plessis-Bourré, en Anjou, que j'ai rencontrée par hasard en cherchant dans le Grand Larousse l'adjectif *plénier* (qui ne s'appliquerait qu'à des conseils et des assemblées, théoriquement ; mais comme il vient du bas latin *plenarius*, "complet", je me sens autorisé à l'utiliser dans son sens étymologique)).

À vrai dire ce n'est pas tant mon *style*, qui a évolué, que ma technique, ma manière, et les procédés dont je dispose. Je suis impatient de rejoindre ce que j'ai appelé "la forme heureuse", au temps où je me débattais gaiement parmi mes "Vaisseaux". Mais pour rejoindre cette forme-là il faut refermer les parenthèses ouvertes il y a trente ans, offrir leurs retombées aux arches alors lancées. Et pour cela il faut vivre. Or c'est moins assuré que je ne l'avais cru.

Je m'étais mis dans la tête que tout le monde vivait jusqu'à quatre-vingts ans et au-delà, bien au-delà, de nos jours. Mais je m'aperçois en lisant les journaux, en regardant la télévision, en écoutant autour de moi, et la radio, que les hommes, en particulier, meurent très souvent à soixante ans, soixante-deux ans, soixante-trois ans – Ibrahim Rugova, le président du Kosovo, il y a deux ou trois jours. J'étais persuadé que cela ne se faisait plus du tout, de mourir à soixante-deux ans. Mais je vois que cela arrive tous les jours, et à un grand nombre de gens – le cancer, en général, ou l'infarctus, ne parlons pas du sida. Je serais bien fâché de laisser en plan l'énorme chantier de mes travaux.

***

J'ai eu un moment de révolte contre le correcteur Fayard, qui ne voulait pas de capitale à *Enfants*, dans *gouvernante des Enfants de France.* L'expression me semblait très ambiguë, sans capitale. Mais Pierre me signale aujourd'hui que Saint-Simon écrit, dans la même acception particulière, « les enfants de France ».

Le même correcteur, qui est entouré d'une grande réputation de compétence, certainement très justifiée, la preuve, veut en revanche des capitales à *Sir*, dans « elle épousa sir Charles Barefoot », et à *Lord*, dans le même contexte (« la fille de lord Byron »). Là aussi, j'envisageais d'entrer en résistance. Dans un sommaire répertoire typographique, je vois pourtant que *lord*, « devant un nom propre, prend en principe une majuscule ». J'imagine qu'il en va de même de *sir* (il n'y a pas d'article *sir*). *The Concise Dictionary of National Biography* suit ces règles, en effet. Ces capitales-là me paraissent un peu tape-à-l'œil, pourtant. Je n'ai pas souvenir, mais je peux me tromper, qu'elles se manifestent dans les romans de James ou de Jane Austen. Quoi qu'il en soit le sort en est jeté : capitales à *Sir* et à *Lord*, dans *Rannoch Moor.*

Mercredi 25 janvier, neuf heures et demie du soir. Robbe-Grillet voulait bien être de l'Académie française, mais une fois élu il refuse de porter l'uniforme et de faire l'éloge de son prédécesseur. Je trouve qu'il manque d'humour. Moi j'aurais bien voulu être de l'Académie française, mais c'était surtout pour l'uniforme, au contraire.

Cet épisode minuscule et insignifiant confirme à quel point peuvent différer – mais on s'en serait douté un peu – nos respectives "érotiques" (au sens le plus large), à Robbe-Grillet et à moi. Sur cette affaire d'académie il me semble, pour ma part, que Lévi-Strauss a dit une fois pour toutes tout ce qu'il y avait à dire, et mieux qu'on ne saurait. Ma position coïncide exactement avec la sienne, en tout cas. Je n'ai rien à y ajouter. Et je suis surpris que Robbe-Grillet, justement à cause de son goût pour l'érotisme (cette fois au sens coutumier, et tel que personnellement je l'ai en horreur), ne soit pas plus sensible à l'attraction du *rite*, du *rituel*. Pour un homme qui a dit que l'ennemi, pour lui, depuis toujours, c'était le *sens*, ne pas vouloir faire l'éloge de son prédécesseur, qu'il s'agisse de Maurice Rheims ou d'un autre, quelle importance c'est accorder au sens, au pauvre petit *sens* ! Moi il me semble que j'aurais fait

de gaieté de cœur l'éloge de Georges Izard (dont je ne sais rien) ou de Michel Droit. C'est un rite, ce n'est rien d'autre (c'est-à-dire que ce n'est rien, et que c'est tout (comme le mythe selon Pessoa, si je ne m'abuse…)).

***

Un article du *Monde* fait état de la rivalité entre Nicolas Sarkozy et Dominique de Villepin dans le domaine de la "culture" :

« En organisant, mardi 24 janvier au Théâtre du Palais-Royal, à Paris, une convention de l'UMP, intitulée "Culture, l'heure du nouveau souffle", le ministre de l'Intérieur amorce, quoiqu'il s'en défende, la mise en place d'un réseau d'artistes et de créateurs. Défileront entre autres à la tribune Hugues Gall, ancien directeur de l'Opéra de Paris, l'écrivain Alexandre Jardin, le compositeur Jean-Michel Jarre, le violoniste de jazz Didier Lockwood, ainsi que le romancier et éditeur, très proche de Jacques Chirac, Denis Tillinac. »

Cela c'est la crème de la crème, dans l'actuelle guerre culturelle.

« Cette offensive ne laisse pas indifférent Dominique de Villepin, qui cherche lui aussi à afficher sa proximité avec les stars préférées des Français. Alors que le président de l'UMP invitait au siège du parti, le 16 janvier, les chanteurs Jean-Jacques Goldmann, Calogero et le cinéaste Bertrand Tavernier pour parler licence globale et "peer to peer" (échanges de fichiers), le premier ministre conviait trois jours plus tard, à Matignon, Julien Clerc, Zazie, Marc Lavoine, Dani, Raphaël, Alain Chamfort et Benabar. »

Le Monde estime néanmoins que Nicolas Sarkozy garde l'avantage, dans ce domaine :

« Son inépuisable connaissance de la variété française en fait un redoutable compétiteur.

« *"Quand je parle à Calogero, il sait que je ne lui raconte pas d'histoires. J'ai tous ses disques"*, dit-il. »

Au moins on sait où on va.

Je n'ai appris que très tard, l'année dernière sans doute, quand cette dame défrayait la chronique, que Mme Sarkozy avait été la femme de Jacques Martin, l'animateur, avant de devenir celle de l'actuel candidat à la présidence de la République. La femme de Lionel Jospin, elle, avait été celle de Jacques Derrida : c'est peut-être pour cela que Jospin a perdu, en 2002 – pas *directement* pour cela, bien sûr ; mais enfin ces éléments-là *font sens*, ils précisent un milieu, un climat "culturel" : face à Jacques Martin, il est certain que Derrida ne tient pas la route, électoralement…

Jeudi 26 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Je dis toujours que j'ai une tendance fâcheuse, lorsque j'écoute quelqu'un parler, à entendre sa langue plutôt que ses paroles, jusqu'à n'accorder, involontairement, que très peu de place au message lui-même, ou plutôt à considérer que le message lui-même, le principal, l'essentiel de ce qu'il est, c'est l'élocution, l'accent, la syntaxe, le vocabulaire, et cela bien plus que l'opinion ou les sentiments exprimés. Mais, lorsque l'on voit la personne qui parle, il peut y avoir encore un *en deçà* de cela, quelque chose qui dans la confection du sens tel que je le reçois précède non seulement le message en quelque sorte officiel, voulu, délibéré par cette personne, mais même la voix, l'élocution ou la syntaxe. Cet *en deçà* c'est le visage, c'est l'expression, et plus généralement le corps, son attitude, les positions qu'il prend ou qu'il affiche ; et aussi le vêtement, tous les modes dont dispose l'individu pour administrer sa présence. Il peut arriver que ces éléments-là parasitent complètement ce que cette personne peut avoir à dire, ou le disent beaucoup plus efficacement que ses mots ne sauraient le faire.

Hier soir nous avons regardé une grande partie de l'émission de Franz-Olivier Giesbert, "Culture et dépendances", qui était consacrée au thème désormais obsessionnel de la société française, et on le conçoit : « Qu'est-ce qu'être français ? » Edwy Plenel et Alain Finkielkraut figuraient parmi les invités, et donc nous étions un public captif. Mais captifs nous l'étions surtout d'une femme, une jeune femme dont je n'ai pas retenu le nom, et qui figurait la haine avec une intensité telle que jamais je n'en avais vu de pareille à la télévision.

Son nom doit être facile à retrouver car elle a dû marquer les esprits. C'est une jeune femme d'origine algérienne, je crois (et je ne doute pas

que l'expression la mettrait en fureur, mais en fureur elle l'est déjà, et il est bien évident qu'aucune tournure ne saurait trouver grâce à ses yeux, de toute façon), qui, si j'ai bien compris, est une des signataires du manifeste dit des "Indigènes de la République" (j'en veux un peu à ce groupe-là de s'être arrogé ce nom-là, qui conviendrait à d'autres mieux qu'à lui – le parti de l'In-nocence, pour commencer, aurait très bien pu s'appeler *Parti indigène français,* non moins que *Parti du peuple français*, *Union réactionnaire* ou que sais-je encore ?).

Elle est belle, ou elle le serait si la beauté pouvait se combiner avec pareille expression perpétuelle de haine. Cette expression est si marquée qu'elle paraît jouée, qu'on a peine à croire qu'elle puisse être naturelle, authentique. Le personnage, en raison surtout de sa très singulière coiffure, un longue et abondante queue de cheval très haut fichée sur le crâne, presque verticalement, évoquerait quelque reine des Amazones si elle ne faisait penser en même temps à un boxeur, ou à une boxeuse, mais un boxeur ou une boxeuse influencés par le catch et par ses mimiques : je crois me souvenir que Cassius Clay, Mohammed Ali, *surjouait* pareillement, sur le ring, la volonté d'en découdre et la certitude de vaincre. On songeait également au cinéma muet, au théâtre nô, ou au cinéma épique japonais. Quelqu'un, ce matin, sur le site de l'In-nocence, au sujet de cette jeune personne, mentionnait très justement aussi Mussolini, et sa façon de jouer du menton, de projeter les lèvres en avant, de froncer les sourcils et de rouler d'énormes yeux. Mais Mussolini n'eût pas été ainsi vautré en avant, dans la position de quelqu'un qui se penche autant que possible pour essayer de ne pas entendre les choses épouvantables qu'on lui dit ou que l'on risque de lui dire (et c'est là la totalité de ce qui pourrait se dire).

Face à pareil personnage il est bien difficile de répondre, de discuter, d'échanger des arguments. La tentation doit être forte d'aller directement au *vrai* sens et de parler de lui, c'est-à-dire du visage, de l'expression, de l'attitude. Mais tout le monde, comme bien on pense, s'en est soigneusement gardé.

Vendredi 27 janvier, dix heures moins le quart. Je me souviens que j'ai dû m'interrompre ici, hier, mais je ne me rappelle pas ce que je pensais avoir à ajouter. Hier soir il y avait d'ailleurs à la télévision, autour

d'Arlette Chabot, un débat assez semblable à celui d'avant-hier mercredi à l'émission de Franz-Olivier Giesbert. Nous en avons vu la fin. Il s'agissait cette fois de s'interroger sur la culpabilité coloniale française, ce qui, par les temps qui courent, ne fait pas une grande différence avec l'examen de ce que ce peut bien être que d'être français. Il n'y avait pas parmi les intervenants de figure aussi spectaculaire que celle de l'amazone de la veille, mais on avait tout de même bien pris soin d'installer juste en face de Philippe de Villiers, au premier rang du public, une belle jeune femme africaine à coiffe traditionnelle qui, sans atteindre aux extrêmes de notre Indigène de la République, témoignait emphatiquement, néanmoins, ce qu'elle pensait et ce qu'elle estimait qu'il y avait lieu de penser des positions du chef du M.P.F.

J'ai du mal à regarder longuement ce genre de choses. Je ne me sens plus guère concerné. Dans la partie que nous avons pu suivre la discussion portait sur les divers moyens à mettre en œuvre pour que la télévision, le gouvernement, les assemblées, l'Administration, les transports, la banque, les bureaux, reflètent mieux qu'ils ne le font la France réelle, la France telle qu'elle est, la France multiculturelle et pluriethnique d'aujourd'hui. Il allait sans dire, c'était un préalable implicite et pas un seul instant mis en question (il aurait fait beau voir !) que cet objectif est hautement désirable. Même Philippe de Villiers n'est pas allé expressément là contre. Mais moi je ne tiens pas spécialement à ce qu'il en aille ainsi. Je n'y tiens même pas du tout. Je me souviens d'un pays qui avait un peuple, et cet arrangement me convenait très bien. J'éprouvais même à son égard beaucoup d'amour – un amour que je ne ressentais aucun besoin d'exprimer tant il me semblait aller de soi. Aujourd'hui on veut que le même pays ait plusieurs peuples, plusieurs ethnies qui s'y trouveront également chez elles, les visages de la plus forte diversité possible. Ce sera un autre pays, même si par convention lénifiante on lui laisse un moment le même nom. Il m'inspire la même réflexion que celle de Charles Quint face aux transformations de la grande mosquée de Cordoue changée en cathédrale :

« Vous aviez quelque chose qui était unique, vous avez quelque chose qui est semblable à ce que l'on voit partout. »

Si c'est là, comme il semblerait (j'ai grand-peine à m'en convaincre, malgré ce qui s'affiche comme l'évidence), ce que désirent majoritairement et presque unanimement les Français, *who am I to complain ?* Mais ça ne me concerne plus.

Je vois dans *Télérama* ou dans *Le Monde* que ce soir Guillaume Durand – télévision toujours – inaugure une nouvelle formule de son émission "*Campus"*, qui fait l'objet d'une fusion avec son autre émission "*Trafic"*, consacrée celle-là à la *musique*, au sens élargi du terme faut-il l'écrire (*élarg*i n'est d'ailleurs pas le bon mot, puisque ce sens élargi exclut l'ancien). "*Campus"* avait pour objet les livres (et non point certes la seule *littérature*, qui n'en est qu'une infime partie) : désormais ce sera toute la *culture* (c'est ainsi qu'est mort "Apostrophes", il m'en souvient). Pour nous donner une idée de ce qui nous attend, la première soirée est ordonnancée autour de Jamel Debbouze.

Cette *culture*-là n'a plus rien à voir avec ce que je croyais être la culture, et cette France-là n'a plus rien à voir avec ce que je croyais être la France. Les deux phénomènes, l'effondrement de la culture au sens ancien et de la France en l'acception traditionnelle, sont exactement concomitants, presque au jour le jour. Je ne peux pas croire qu'ils ne soient pas étroitement liés. Mais, ainsi que je l'expliquais dans mon plus récent éditorial pour le parti, je ne sais pas lequel des deux phénomènes est la cause de l'autre. Ils s'appuient manifestement l'un sur l'autre, c'est tout ce que je peux dire.

Hier j'ai reçu la visite d'un jeune homme désespéré – *politiquement* désespéré, s'entend (mais c'est bien plus que "politique"). Il s'est étonné de me trouver plutôt gai. C'est sans doute que je n'ai guère l'esprit politique, justement. Politiquement je suis aussi désespéré que ce jeune homme, mais je me dis que mon désespoir n'a pas de sens, puisque, semble-t-il, je suis seul à l'éprouver. Non, nous sommes deux, cent, mille – *cent mille*, peut-être : rien qui ait le moindre poids politique.

La visite avait très mal commencé, d'abord parce que ce jeune homme, qui m'avait écrit de New York, où il s'est plus ou moins exilé, et avec lequel il avait été convenu que nous nous verrions hier au début de l'après-midi, m'a téléphoné le matin pour me demander si cela me dérangerait qu'il vienne avec une amie. Or je suis très démodé en cela,

comme en beaucoup d'autres choses, les femmes ou les jeunes filles sont auprès de moi (curieusement) beaucoup plus *surmoïques* (comme dit Flatters) que les garçons. La visite du jeune homme c'était un court moment arraché à mon travail ; la visite de ce jeune couple, ce devenait toute une affaire sociale : thé, souci de l'apparence, rangements à faire, etc. Je me souviens qu'une fois j'ai eu le courage de dire *non*, en pareilles circonstances. Bien entendu je m'en suis senti affreusement coupable, aussitôt après, et, non moins bien entendu, les relations se sont arrêtées là.

D'autre part, et beaucoup plus grave, nous étions convenus de deux heures ou deux heures et demie. À une heure vingt, la cloche. Cette fois-ci j'étais vraiment furieux, d'autant que je me trouvais au fond de mon bain : je déteste encore plus l'avance que le retard, en matière de rendez-vous à la maison. Mais en fait il s'agissait d'une erreur : ces jeunes gens étaient persuadés qu'il était deux heures vingt, à cause de l'horloge de leur voiture, qu'ils avaient peut-être empruntée (ils vivent tous les deux à l'étranger – elle est espagnole). En fait ils étaient tout à fait bien élevés, et ma mauvaise humeur initiale, que j'ai dissimulée comme j'ai pu (mais c'est un exercice où je ne suis pas très bon), s'est assez rapidement dissipée – apparemment sans laisser de traces, puisqu'on m'a jugé beaucoup plus gai que l'on ne s'attendait à me trouver, et que la situation de la patrie ne paraîtrait l'impliquer.

Dimanche 29 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Hier soir, malgré la neige qui couvrait le pays, et après quelques hésitations, Pierre et moi sommes allés à Auch avec Jeanne. Nous y avons dîné dans un restaurant nommé assez étrangement Le Bartok, et nous y avons vu au cinéma *Pride and Prejudice*, de Joe Wright, d'après Jane Austen. L'art cinématographique n'en sera pas renouvelé de fond en comble, sans doute, mais ce fut pour moi un véritable enchantement : l'Angleterre de l'extrême fin du XVIIIe siècle, de jolies maisons, de beaux châteaux, de magnifiques jardins, des décors excellemment agencés, des costumes merveilleux, des acteurs de premier ordre superbement dirigés. L'héroïne Elizabeth Bennet est particulièrement convaincante dans l'interprétation de l'irrésistible Keira Knightley. Mr Darcy est très bien aussi : c'est un acteur nommé Matthew Macfadyen, que Mlle Knightley décrit comme

« *the most manly man she has ever met* » (si j'en crois un reportage de la revue du National Trust sur le tournage à Basildon Park, propriété du Trust et devenu le Netherfield du roman).

Mr Darcy, dans l'apparence, appartient déjà tout entier au XIXe siècle, en l'occurrence au romantisme (il a même quelque chose d'un Heathcliff du grand monde). Le film joue très bien du renversement de sensibilité entre la grasse et sanguine Angleterre provinciale de Fielding et de Richardson et l'Angleterre de Byron et des Brontë – assez sanguine elle aussi, mais moins grasse. Toute l'intrigue se déroule d'ailleurs sur cette ligne de crête entre deux siècles, deux sociétés, deux conceptions du monde. Le passage de l'une à l'autre est marqué de façon spectaculaire par un long plan s'élargissant autour de l'héroïne debout sur un abrupt rocher, au milieu des landes du Peak's District. Immédiatement après, avec son oncle et sa tante, elle se rend à Chatsworth, qui est censé être la demeure de Mr Darcy – c'est d'ailleurs la seule légère invraisemblance du film, car on imagine mal ce jeune homme, si riche soit-il, mais d'une famille qui n'est pas particulièrement illustre, avoir pour résidence ce palais dont l'équivalent en France, par l'importance, serait Chambord ou au moins Vaux-le-Vicomte. Mais il semblerait que ce soit précisément de Chatsworth que se serait inspirée Jane Austen pour le Pemberley du roman.

***

En Palestine le vote démocratique a amené démocratiquement au pouvoir le Hamas, c'est-à-dire le pire ennemi de la démocratie. On estime généralement qu'il en irait à peu près de même, mutatis mutandis, si des élections libres avaient lieu dans les autres pays arabes. Il est probable que nous ne tarderons pas à avoir notre propre Hamas, puisque nous sommes un pays partiellement arabe. J'imagine que ces effrayantes jeunes femmes qui introduisent dans nos débats publics une dimension nouvelle – celle de la haine surjouée, emphatiquement étalée (haine pour la France et les Français au premier chef) –, sont l'avant-garde de ce mouvement-là. Flatters avait raté l'émission de Giesbert mercredi soir et

il le regrettait vivement à cause de Finkielkraut. Je lui avais fait le lendemain une description de l'amazone furieuse qui m'avait tant marqué. Il a cru la reconnaître jeudi soir chez Arlette Chabot. Mais non, c'était une autre, que j'ai également signalée ici même. Elles sont un type, un genre, un nouveau genre. Quant à l'émission de Durand le vendredi soir (trois de suite : je ne sais pas comment je tiens…), elle exposait pour sa part les effets dans le domaine culturel de la démocratie poussée à ses dernières extrémités. On se demande si cette vache sacrée ne va pas devenir critiquable elle aussi, après tout.

Chez Durand paraissait Nabe qui a expliqué, face à Christine Angot, qu'il n'avait plus d'éditeur et se trouvait sans ressources et sans moyens de toucher quelque public que ce soit, et que c'était là le sort de la littérature en régime tout-médiatique. Comme Durand affectait de le plaindre ou de chercher des explications, Nabe lui a dit que c'était sa faute ou du moins sa responsabilité ; que son sort à lui, Nabe, était entre les mains de Durand et des gens comme lui. Ce n'est pas faux. Je suis bien content que Nabe m'ait soulagé de la charge de ce discours-là.

Mais bien entendu les propos de ce genre ne servent à rien. Personne ne peut les entendre. On vit dans le fantasme qu'il y a derrière les caméras un public qui, si par miracle on pouvait l'atteindre, adhérerait pleinement à la dénonciation à laquelle on procède du filtre médiatique qui fait barrage dans la circulation du sens entre la *littérature* d'un côté, mettons, ou la *pensée*, ou l'*art*, et de l'autre côté leur public "naturel", "culturel", socioculturellement idoine, désolé qu'il serait de n'avoir plus de nouvelles d'eux. Mais il n'y a pas de filtre du tout. Il n'y a pas de barrage. Le média n'est pas un élément hétérogène qui viendrait s'interposer par méchanceté, par vice, par conspiration, par l'effet d'un calcul diabolique, pour séparer deux éléments qui sans cette interposition perverse tomberaient naturellement dans les bras l'un de l'autre. Les médias, au moins pour tout ce qui est "culturel", précisément, sont le juste reflet du public. Ces émissions sont ce qu'il a voulu, ce qu'il désire, ce qu'il réclame par sa présence ou son absence, bien mesurables au moyen de l'audimat. Il n'y a pas dans les profondeurs du pays de cour d'appel du sens qui, si notre affaire, contre toute vraisemblance, arrivait jusqu'à elle, jugerait d'elle autrement que ne le font un plateau de

télévision et son animateur. Guillaume Durand ou Franz-Olivier Giesbert ne sont pas des traîtres. Ils sont au contraire les *vrais* visages de ce que les téléspectateurs qui leur restent, et les modèlent comme de la glaise, attendent d'eux. Il est même probable qu'ils traînent un peu des pieds pour s'adapter aux demandes qui leur sont adressées, aux pressions qui s'exercent sur eux. S'ils étaient *encore* plus fidèles à ce que réclame leur public – et ils le seront nécessairement, ou d'autres le seront pour eux –, ce serait encore pis (si peu concevable que semble ici le pire, *un* pire…).

Lundi 30 janvier, dix heures moins le quart, le soir. Plus de nouvelles de M. Kersan. Il ne doutait pas de pouvoir placer en un tournemain le recueil de mes "éditoriaux" pour l'In-nocence, mais sans doute s'abusait-il gravement sur ma situation, mon prestige et ma popularité. Le lendemain du jour où je les lui ai envoyés il m'a téléphoné pour me dire que le Seuil ne voulait pas d'eux ; mais depuis lors il est tout à fait silencieux et ne m'envoie plus, par e-mail, que des invitations circulaires à aller voir les nouveautés de son site.

Du coup j'envisage plutôt de ne publier que deux d'entre eux, parmi les plus récents : "La deuxième carrière d'Adolf Hitler" et "Le communisme du XXIe siècle" (qui pourrait donner son titre au "recueil"). On pourrait peut-être y ajouter la réponse que je dois rendre demain à la revue *écritures*, à partir de la question "Qu'est-ce qui va se passer ?". Si la revue refuse mon texte – ce qui n'aurait rien d'étonnant –, il compléterait assez heureusement les deux autres. Cela ferait un assez petit livre, à peine une centaine de pages, je présume. J'ai proposé aux éditions Jean-Paul Bayol de leur donner maintenant ce *Communisme du XXIe siècle* en lieu et place de *Au théâtre ce soir* l'année prochaine, mais elles sont un peu réticentes : les avances du Centre national des lettres ne vont qu'à la publication de textes inédits, et ceux-là ne le sont pas tout à fait, puisque deux d'entre eux sont déjà parus sur le net, et même sur deux sites différents. Peut-être tenterai-je ma chance auprès de cet éditeur avec lequel j'avais été brièvement en relation l'année dernière à propos de *La Dictature*, Fage, qui fait de très jolis livres (contrairement à l'éditeur de *La Dictature*). Mais il ne me donnerait certainement que très peu d'argent, et ses ouvrages sont sans doute très mal distribués. De toute façon, rien ne dit qu'il accepterait des textes aussi chargés en soufre.

Je vais justement tâcher de mettre la dernière main à *Que va-t-il se passer ?*, afin de tenir mes engagements de dates avec les Belges d'*écritures* : 31 janvier.

Mercredi 1er février, neuf heures et demie du soir. Hier j'ai parlé à Paul Otchakovsky, parce qu'il m'avait envoyé toute sorte de contrats à signer, pour des livres dont la plupart sont déjà publiés, et qui prévoyaient un "droit de suite" dans presque tous les genres littéraires concevables, y compris le *journal* – ce à quoi je ne pouvais souscrire puisque le *journal*, jusqu'à nouvel ordre, est destiné à Fayard.

Paul était très aimable mais il se plaint de ma tendance à lui faire ce qu'il appelle (je crois que c'est une expression classique de la langue éditoriale*) des enfants dans le dos* – en l'occurrence les livres de moi qui paraissent chez d'autres éditeurs. Il s'est beaucoup moqué de la laideur de *La Dictature de la petite bourgeoisie*. Je ne pouvais que lui donner raison, et lui annoncer que *Comment massacrer une maison de campagne*, qui doit paraître ces jours-ci chez le même éditeur, était bien plus affreux encore et même reculait les limites connues de la hideur éditoriale.

Il voudrait que je lui soumette tout ce que j'écris et, *journal* excepté, ne publie rien chez un autre éditeur que lui n'ait expressément refusé – et cela même dans le domaine politique, que je croyais exclu de nos arrangements (et qui l'était jusqu'à présent par nos conventions orales). Du coup je lui ai envoyé ce matin, par courrier électronique, *Le Communisme du* XXIe *siècle*, dont j'aimerais faire un petit livre en lui donnant comme avant-dire *La Deuxième Carrière d'Adolf Hitler* (et comme postface, éventuellement, *Que va-t-il se passer ?*). Bien entendu il ne peut que refuser tout cela.

J'ai envoyé aussi *Que va-t-il se passer ?*, que j'avais écrit dimanche et lundi, à la revue *écritures*, qui me posait la question (mais je n'ai pas envoyé ma réponse à Paul, tout de même). La revue, elle aussi, refusera certainement le texte (*ce qui va se passer*, selon moi, n'étant autre qu'une islamisation progressive de la France et de l'Europe).

J'ai un peu assez de ces histoires. Je ne serai pas mécontent d'en finir avec la présidence du parti de l'In-nocence, en 2008. À ce moment-là

j'aurai dit tout ce que j'avais à dire dans ce domaine. Que le monde se débrouille sans moi ! Pour ce qu'il m'écoute, de toute façon ! Le genre de vie qui me plairait serait de glisser avec Pierre d'un hôtel à l'autre en Angleterre et en Écosse, au moins pour une partie de l'année ; et de ne plus me soucier de ce qui arrive et qui semble bien être après tout, dans une large mesure, ce que les peuples *souhaitent*. Moi je trouve cela abominable, évidemment, sinistre, désespérant – mais si c'est ce qu'ils désirent…

Certes je ne peux pas comprendre qu'ils le désirent – sinon par le biais de l'énorme déculturation à laquelle ils sont soumis (et qu'ils ont désirée aussi, ce qui est bien normal, car la déculturation est plus aimable, et facile, et rémunératrice, que son contraire). Mais je ne puis pas aller seul contre leurs vœux. On peut quelquefois retenir *un* homme sur la pente du suicide, et encore ; mais pas cinquante millions, ni sept cents millions.

Sur un front plus paisible, bien qu'il connaisse aussi ses vertiges, deux heures de travail ont fait avancer *Travers III* d'*une ligne* à peine, aujourd'hui – et encore ne me convient-elle guère (je l'ai écrite surtout pour n'avoir pas *rien fait*). Le troisième chapitre, qui est celui qui ressemble le plus aux volumes précédents, est fait de dix-sept jeux de parenthèses emboîtés, définissant une sorte d'entonnoir (ou d'abîme, d'*abyme…*). J'en suis à les refermer une à une. Étant descendu au niveau *moins dix-sept*, le dix-huitième (puisqu'il y a bien sûr un texte porteur, le premier, au rez-de-chaussée, dans lequel s'ouvre la première parenthèse), je suis déjà remonté au niveau *moins quatre* : ça sent l'écurie mais il faudra ensuite tout reprendre à zéro, et donc refaire le voyage dans les deux sens. Le problème est que je butais sur une phrase dont je ne comprenais pas du tout comment elle avait pu arriver là, à cet endroit précis ; ou, plus exactement, comment j'avais pu arriver à choisir pour elle, par quel itinéraire, cet emplacement-là. Je n'ai pas été capable, jusqu'à présent, de résoudre ce mystère. Et pourtant, avant de sombrer dans l'échelonnement des parenthèses, j'avais certainement eu d'excellentes raisons, ou en tout cas *des* raisons, de faire ce choix – le choix de cette phrase pour cet endroit-là. Ne parvenant pas à retrouver ces raisons (que serait-ce pour un éventuel et presque inimaginable lecteur !), je ne pouvais plus avancer. La phrase en elle-même n'est rien,

évidemment. Ce qui compte, ce sont les motifs de sa présence : motifs qui, partiellement, doivent entraîner le choix ou la rédaction de la phrase suivante. Toute la machine est grippée. Ce temps perdu me rend fou.

Ah, et j'ai oublié de noter que les toutes neuves éditions Jean-Paul Bayol avaient refusé la combinaison *Deuxième Carrière d'Adolf Hitler* / *Communisme du* XXIe *siècle.* Auprès des autorités distributrices de fonds publics elles craignent de se griller avant même d'entrer en lice. Je les comprends. Elles ont raison. Il ne fait pas bon prétendre expliquer aux moutons de Panurge que la falaise, c'est droit devant. Ce n'est pas ainsi qu'on décroche des subventions, en tout cas.

Jeudi 2 février, dix heures du soir. Sur le forum de l'In-nocence, je trouve cette entrée, que je recopie par "coupé/collé", en en aménageant un peu la "copie" (guillemets, italique, etc.), sans rien changer au texte :

« Voici près de vingt ans que je prépare des étudiants titulaires d'une maîtrise de lettres (modernes, classiques) à l'épreuve de "français moderne" (grammaire et stylistique) du CAPES et de l'Agrégation. Il y a près de dix ans, j'ai renoncé à imposer à ces étudiants un "devoir sur table" (commentaire grammatical et stylistique d'un texte postérieur à 1500 en "temps limité" et sans manuels), tant les mauvais résultats risquaient de les décourager un ou deux mois avant les épreuves. Je me consolais en me disant qu'ils n'étaient pas forts en grammaire ou qu'ils ignoraient beaucoup de choses de la langue qu'ils sont censés enseigner, mais que, comme ils avaient des connaissances solides en littérature, ils feraient, même nuls en grammaire, de bons professeurs de lettres. Cette année, ils ont tant insisté pour avoir leur devoir sur table ("pour s'entraîner", disaient-ils) que j'ai fini par céder. Je les ai donc obligés à composer pendant deux heures et demie un commentaire grammatical et stylistique d'un extrait de vingt vers du *Misanthrope* (Acte I, scène première). Comme je m'y attendais, les résultats en grammaire (étude de *que*, fonction attribut du complément direct, valeur modale de *savoir* au conditionnel) n'ont pas été bons : un tiers des étudiants ne sait pas distinguer le pronom relatif *que* de la conjonction de subordination *que* ; les trois quarts d'entre eux ignorent ce qui distingue un pronom relatif d'un pronom interrogatif ; les neuf dixièmes confondent adverbe exclamatif et pronom interrogatif. Là n'est pas l'essentiel. Pour traiter du

style, ils ont dû lire les vingt vers de l'extrait. Trois d'entre eux pensent que Philinte est une femme ; deux autres, que la femme, c'est Alceste ; quatre autres sont persuadés que la querelle qui les oppose a pour cause l'homosexualité.

« Voici un florilège. J'ai conservé l'orthographe et la ponctuation (absente) originales.

« "Alceste accuse Philinte d'être coupable d'une relation amoureuse avec un homme."

« "Alceste accuse Philinte d'être volage et cette insulte ne semble point porter atteinte à Philinte."

« "Le sexe féminin est décrit comme un 'cœur corrompu' et l'homme ici est un 'homme d'honneur'."

« "Alceste et Philinte sont tous deux opposés pourtant il semblerait qu'un engagement prochain les unisse et pourtant dans cet extrait tous les sépare."

« "Alceste insiste sur ce qu'elle veut par le biais de ces occurrences (NDLR : répétition du verbe *vouloir*) et l'oppose dans le second hémistiche à ce qu'elle ne veut pas."

« "Alceste accuse à tord Philinte d'homosexualité".

« "Celui-ci accuse son ami à mots couverts d'homosexualité".

« "Alceste exprime sa colère envers Philinte sans accepter d'écouter ses explications. Il l'accuse à mots couverts d'homosexualité."

« "Alceste insiste sur ce qu'elle veut par le biais des pronoms personnels, *je* et *moi* ; et l'oppose dans le second hémistiche à ce qu'elle ne veut pas…"

« "Philinte reforme le couple par ce "on"… Alceste met en valeur le fait qu'elle n'aurait pas le même comportement que Philinte…"

« Ces étudiants ont obtenu le baccalauréat en 2000 ou en 2001. Ils sont restés sept ou huit ans au collège et au lycée, où ils ont été formatés par Viala et les penseurs de la secte bourdivine, ils sont le produit de "l'école démocratique" (dixerunt Lang, Jospin, le SNES, etc.) et de la loi Jospin (1989). Ils ont suivi des études supérieures pendant quatre années et demie, ils sont licenciés ès lettres (*id est* autorisés à enseigner ce qu'ils

ont appris) et maîtres ès lettres (que maîtrisent-ils ?), etc. Dans un an ou deux ou trois ou plus, ils enseigneront le français, la littérature, Molière, *Le Misanthrope*, etc. Le Désastre est un abîme sans fond. Il n'est pas derrière nous, il est devant nous. »

***

Et dans ma boîte à lettres électronique, ce message de David Kersan :

« Camarades du Ring,

« Le court texte ci-dessous est de Maurice G. DANTEC mais il sera signé "les écrivains du Ring". Vous avez été choisi par nous dans la liste des auteurs français pour ce que vous êtes et les combats que vous avez toujours justement menés. *C'est pour cela que je considère que votre adhésion à ce court texte est implicite et déduite de votre connaissance des axes offensifs du Ring et de son identité* [c'est moi qui souligne].

« Je remercie par la présente l'écrivain Maurice G. DANTEC pour cette initiative et son courage. Un texte signé de sa main sera publié en une du Ring dans la soirée.

« Je vous souhaite une excellente soirée,

« David Kersan

DÉCLARATION DE SOUTIEN TOTAL À M. MESSAOUD BOURAS

« Nous, écrivains libres, de toutes nationalités et opinions politiques, nous affirmons ici notre soutien le plus total à monsieur Messaoud Bouras, ainsi qu'à la PRESSE LIBRE de nos nations.

« Nous n'entendons pas nous faire morigéner par quelques intellectuels perdus et des "démocrates" islamistes turcs ou iraniens, nous ne sommes pas musulmans, les lois coraniques ne s'appliquent pas à notre civilisation, et à aucun de ses citoyens, sauf à vouloir intégrer la Charia dans nos textes législatifs.

« La guerre qui a déjà commencé sera totale, donc surtout "culturelle".

« Vous avez choisi la voie du conflit, de l'intolérance, du meurtre, du génocide, du totalitarisme.

« Vous n'avez pas l'ombre d'une chance. »

« *LES ÉCRIVAINS DU RING* »

Bien entendu j'ai immédiatement protesté :

« Cher David Kersan,

« vous ne devriez en aucune façon faire signer qui que ce soit ou utiliser quelque nom que ce soit sans consultation préalable des personnes concernées. Ce procédé n'est pas admissible. Je suis d'accord avec le fond du texte en question (sauf avec sa dernière phrase), mais je ne souhaite pas avoir la main forcée de cette manière. D'autre part, malgré ma sympathie pour votre revue, je ne suis pas "un écrivain du Ring". Vous avez bien voulu me demander si vous pouviez publier des textes de moi déjà parus ailleurs, ou destinés à un autre site, j'y ai consenti volontiers. Cela ne me constitue en aucune façon en "écrivain du Ring". Toute ma vie je me suis gardé comme de la peste de toute appartenance de groupe et j'entends bien continuer. Dans ces conditions je vous prie donc instamment de retirer au plus vite mon nom de votre liste.

« Bien à vous,

« Renaud Camus »

La Rochelle, hôtel France-Angleterre et Champlain, samedi 4 février, neuf heures du matin. Hier nous avons quitté Plieux vers deux heures et demie pour venir ici, où je devais parler le soir. Et nous avions dans la voiture une conversation si animée – encore que je ne me souvienne plus à quel sujet – que, Bordeaux et Saintes dépassés, nous avons oublié de sortir de l'autoroute qui mène à Poitiers, à Tours et à Paris, et nous sommes retrouvés quasiment à Niort : ce qui fait que nous abordâmes La Rochelle par l'est et presque le nord-est, un peu sottement. Néanmoins, de ce confortable hôtel voisin de la place de Verdun, nous eûmes le temps d'une promenade à pied jusqu'au port et même jusqu'au restaurant Coutanceau, dont le guide Michelin fait grand cas et d'où l'on a (nous n'y sommes pas entrés, bien sûr, nous en avons seulement fait le tour)

une jolie vue sur la baie et les tours. Hélas il faisait grand froid, un froid presque douloureux.

Le débat organisé par l'association La Rochelle Livres entre mon lecteur M. Puigrenier et moi devait avoir lieu dans une chapelle mais finalement ce fut à l'Oratoire, parce qu'à ladite chapelle se tenait un concert. M. Puigrenier, que je n'avais jamais rencontré, mais avec lequel j'ai souvent été en correspondance, nous attendait dans le hall de l'hôtel, au pied du bel escalier. L'Oratoire est à deux pas. C'est là, explique un panneau, que Richelieu a dit sa première messe dans La Rochelle prise, en 1629.

La salle est très vaste, mais le public et M. Puigrenier et moi, et la table de livres disposée par la librairie Calligrammes, étions concentrés sur la seule tribune. Il y avait une trentaine de personnes, dans l'ensemble très bien disposées et attentives. M. Puigrenier, qui ne me veut que du bien, avait tout préparé avec beaucoup de soin et de bienveillance, et l'échange avec lui fut tout à fait cordial et détendu. L'échange avec le public, ensuite, aurait pu se prolonger beaucoup plus longuement qu'il n'a fait, mais il dut être écourté à cause d'une réservation dans un restaurant de la rue Saint-Jean où en effet nous sommes arrivés et d'où nous sommes partis les derniers. Avant de quitter l'Oratoire j'avais tout de même signé une dizaine de livres, dont un ou deux à des adeptes de la théorie du grand discours pendant dédicace (eux font le discours et moi la dédicace, simultanément), pratique qui me fait écrire absolument n'importe quoi – je tremble quand je songe aux dédicaces de moi qui peuvent traîner dans le monde, et qui sont d'un dément ou d'un simple d'esprit : mais je suis totalement incapable d'écrire quoi que ce soit en devant faire semblant d'écouter un profond récit de vie (ou d'écouter vraiment et de faire semblant d'écrire).

Au dîner nous étions quatre, une jeune femme originaire de la Mayenne, qui représentait l'association La Rochelle Livres, dont elle est la seule salariée après avoir fait une brève carrière professorale ; M. Puigrenier, qui lui-même a été professeur quarante ans durant ; M. Pierre, qui l'est ces temps-ci, *and je.* Il me semble qu'il fut surtout question d'enseignement, *unsurprisingly*, avec beaucoup de cordialité générale, sauf peut-être à l'égard des élèves, et encore.

Sept heures et quart, le soir. Nous avons fait le meilleur usage de notre journée rochelaise – M. Puigrenier ayant eu la délicatesse de retenir pour nous, à ses frais si j'ai bien compris, cette chambre-ci pour une deuxième nuit. Ce matin nous l'avons appelé dans le dessein de l'inviter à dîner, et en effet nous devons le retrouver dans une heure. Cependant, comme je lui disais que notre intention était de nous rendre au musée des Beaux-Arts, que je ne connaissais pas (je crois n'avoir visité lors de mes précédents passages, d'ailleurs avec grand plaisir, que le musée du Nouveau Monde), il m'a dit qu'il lui ferait plaisir de nous accompagner. C'est donc là que nous nous sommes donné rendez-vous, ce matin, sur les onze heures. Mais auparavant Pierre et moi étions passés à la cathédrale, où m'étaient signalées des œuvres de Bouguereau qui m'avaient échappé. La plupart ne sont pas autographes, il ne s'agit que de vitraux ou d'un chemin de Croix pour lesquels il a donné des cartons. Mais il a peint de sa main, avec une notable compétence, la voûte de la chapelle axiale, consacrée à des scènes de la vie de la Vierge.

Je ne suis pas très tenté d'adoucir mon jugement passé, assez sévère, sur cette cathédrale de La Rochelle, bâtie à partir de 1743, je crois, selon les plans, qui ne furent que partiellement exécutés, de Jacques V Gabriel. Elle est glaciale – elle l'était aujourd'hui doublement – et, me semble-t-il, assez peu inspirée. La décoration qu'elle a reçue date pour l'essentiel du Second Empire et lui est donc assez mal accordée. L'utilisation contemporaine de l'espace n'arrange rien. En l'occurrence ce ne sont pas tant le mobilier religieux, les affiches, les banderoles, qui nuisent à l'architecture et à ses perspectives, qu'une très abondante documentation historico-artistique, au demeurant pleine d'intérêt, et placée sur des panneaux qui en soi ne sont pas laids mais compromettent tout de même la juste appréciation des volumes et la jouissance, de toute façon assez chiche, que ceux-ci peuvent prodiguer. Même quand une architecture est sans beaucoup de grâce, il faut veiller à la laisser parler, lui donner sa chance, ne pas l'encombrer, ne pas embrouiller son message avec des lignes ou des objets parasites.

Cela dit nous avons beaucoup appris, grâce à ces panneaux didactiques : par exemple que l'évêché de La Rochelle fut institué très tardivement – au XVIIe siècle – par déplacement du siège épiscopal de

Maillezais, fondé en 1317, et dépouillement partiel de l'évêché de Saintes ; que dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle un important évêque de La Rochelle, qui procéda à l'inauguration de l'actuelle cathédrale en 1783 (j'ai un petit doute) appartenait à la maison de Crussol d'Uzès ; qu'au début du XVIIe siècle les protestants avaient édifié un temple octogonal qui était un monument considérable et très admiré ; ou bien que la dynastie des Gabriel a fourni des architectes du XVIe au XIXe siècle (un très utile arbre généalogique était étalé).

Quelques minutes après onze heures nous retrouvâmes M. Puigrenier aux alentours du musée des Beaux-Arts, mais il nous informa que cette institution n'ouvrait en fait qu'à deux heures. Nous décidâmes alors de revenir à un antérieur plan mien, qui était d'aller jeter un coup d'œil à l'île de Ré. Tous les cinquante ans je vais jeter un coup d'œil à l'île de Ré. La dernière fois c'était avec mes parents, et mon père, à mon grand embarras, avait fait une scène, dans un restaurant de Saint-Martin, parce que des fruits de mer étaient tirés de l'eau du chenal, au-dessous de la terrasse ou du ponton où nous étions attablés – pratique qu'il jugeait peu hygiénique, je suppose.

Il n'y eut pas cette fois d'incidents de cette sorte, ni d'aucune. Je suis bien content d'avoir revu l'île de Ré, dont on parle beaucoup depuis dix ou vingt ans comme d'un des endroits les plus "à la mode" de France, *whatever that means*. Prévisiblement, ces lieux ne m'inspirent pas d'envie particulière, et ce n'est certes pas moi qui me ruinerait pour une maison à Ré, même dans le dessein d'y avoir pour voisin Lionel Jospin, Madeleine Chapsal ou Philippe Sollers. Mais je dois remettre à plus tard de développer mon opinion, qui n'est pas entièrement négative, loin de là. *Sehr gutt, aber nicht für mich*, comme disait de tout ce qu'on lui offrait un jeune amant allemand de mon ami Philippe S., il y a environ quarante ans. Tous mes souvenirs pourraient être grands-pères.

Plieux, dimanche 5 février, neuf heures et quart, le soir. Je nous ai laissés hier comme nous débarquions dans l'île de Ré. Nous y vîmes, non loin du pont, les ruines de l'abbaye des Châteliers, puis le port de La Flotte, celui de Saint-Martin-de-Ré, les maisons, les marais salants et la plage du Martray, près d'Ars-en-Ré, et finalement le phare des Baleines et la plage à ses pieds, à marée basse.

Petites villes et villages sont très jolis, assez enniaisés par leur succès, bien sûr, mais plutôt moins qu'on ne pourrait le craindre. Le petit port de La Flotte est charmant, bien que soit totalement inexplicable, puisqu'un certain contrôle de protection des sites semble s'exercer, qu'on ait permis à un restaurant "panoramique", à l'extrémité droite, de convertir en de très larges baies les fenêtres de la maison traditionnelle qu'il occupe, vulgarisant du même coup tout l'ensemble. C'est d'ailleurs presque partout par le moyen des *ouvertures*, comme toujours – portes, fenêtres, "baies", fenestrages, menuiseries –, que la bêtise et la laideur contemporaines s'insinuent, comme marques d'application ou de vanité, dans ce qui n'était qu'harmonie, délicatesse et *nappé*. Même sur le beau port de Saint-Martin et dans les rues du bourg, où abondent les belles demeures, des fenêtres à vitres d'un seul tenant, à la mode d'il y a vingt ou trente ans, ou quelques larges accès de boutiques ou de restaurants, attentent à ce qui fait tout le prix de l'ensemble, sa relative unité de style et d'inspiration. L'étalement publicitaire n'arrange pas les choses. Encore est-il infiniment moindre en cette saison, sans nul doute, qu'aux beaux jours, dont je ne doute pas que dans toute l'île ils soient cauchemardesques, de mon point de vue.

J'ai été surpris, à Saint-Martin, justement, par l'abondance et la taille de l'architecture monumentale, s'agissant d'une si petite ville et par définition si isolée. Ce qui fait office aujourd'hui de mairie, sur la grand-place, à l'intérieur, constituerait un hôtel de ville parfaitement respectable pour une cité ancienne de cinquante ou cent mille habitants. C'est un vaste bâtiment de la seconde moitié du XVIIIe siècle, aux très nombreuses fenêtres réparties sur plusieurs étages et qui certainement était prévu pour faire partie d'un grand et solennel ensemble urbanistique, jamais mené à terme mais dont on voit, épars autour de la vaste esplanade, d'autres éléments plus ou moins bien conservés. Ceux-là appartenaient à un couvent, j'imagine, et plus certainement à un hôpital, fonction que certains d'entre eux ont conservée jusqu'à aujourd'hui. Leur ampleur et l'ambition dont ils témoignent s'expliquent peut-être par l'ascendance supposée d'un certain père Ignace, en lequel la légende locale veut voir un fils naturel de Louis XV. Cette légende semble corroborée par le fait que cette très grande place, aujourd'hui *de la République*, je crois, eut un

moment en son centre une statue de Louis XV, justement, détruite à la Révolution mais la tête du roi est conservée au musée municipal.

Que Saint-Martin-de-Ré ait été une ville d'une certaine importance, en témoignent aussi plusieurs beaux hôtels, et les proportions primitives de l'église principale, gothique, en ruine pour une large part, et aujourd'hui lovée au creux d'elle-même moyennant une sérieuse réduction de voilure et un changement radical de plan. La porte qui y donne accès fait face à la maison natale de M. Cognacq, le fondateur de la Samaritaine. À l'intérieur, de vastes proportions encore, on voit plusieurs mauvais tableaux, un élégant baldaquin Louis XVI, au-dessus du maître-autel, et, contre une colonne, une plaque de marbre signalant la dépouille de Celse Bénigne de Rabutin-Chantal, père de la future Mme de Sévigné : il fut tué à Ré en 1627, à trente et un ans, dans les combats qui préludaient au siège de La Rochelle – Marie de Rabutin-Chantal avait tout juste un an.

Si les villes, les villages et les ports sont très jolis, à Ré, et peuvent suffire à expliquer, avec les plages et avec la lumière, l'immense faveur qui entoure l'île, spécialement ces dernières années, on ne saurait en dire autant, me semble-t-il, du paysage, de la campagne. L'île est plate et de végétation pauvre. De *campagne* il y a d'ailleurs fort peu, pour autant que j'aie pu en juger ; et il y en aura de moins en moins, bien entendu, car les lotissements vont bon train. C'est au point qu'on se demande où tous ces gens peuvent bien passer, quand ils décident de faire un tour. Il y a les ports, il y a les plages, mais entre ceci et cela il n'y a pratiquement rien, qu'un peu de terre marécageuse entre ciel et mer, parsemée de maigres petits bois et que se disputent terrains de camping et zones pavillonnaires. Aucune possibilité de s'isoler nulle part, sauf peut-être en s'enfermant chez soi.

M. Puigrenier nous a montré, près des marais salants d'Ars-en-Ré, ce qu'il croit être la maison de Philippe Sollers et de Julia Kristeva, qu'on a beaucoup de mal, si c'est bien elle, à distinguer de ses voisines. Elle est pour moi un mystère sollersien de plus. Mais de façon générale je dois dire que je comprends mal pourquoi les personnalités de la France fraîche (*as opposed* to "la France moisie", dont je suis le plus éminent représentant) ont choisi cette île étroite pour venir s'y presser et pour en faire le haut lieu terriblement plat de la mondanité bien-pensiste. Je

crains qu'un désir d'établissement même secondaire à Ré ne marque les limites de la personnalité d'un Jospin, par exemple, et cela tout à fait en accord avec ses ridicules palinodies actuelles sur son éventuel destin présidentiel. Tout cela manque singulièrement de hauteur.

C'est pourquoi nous eûmes grand plaisir à faire l'ascension du phare des Baleines, à la pointe occidentale de l'île. Je le croyais plus moderne qu'il n'est car nous prenions pour du béton armé, de loin, du bas, les pierres de la balustrade de son couronnement. Non, tout cela est Napoléon III – *1854*, lit-on dans le marbre du dallage polychrome, au bas de l'escalier. Et l'édifice en ses moindres détails est une excellente illustration a contrario de ce que j'avais eu l'occasion de dire la veille, lors de notre petit débat, à propos du XXe siècle comme « siècle de la camelote » (plus encore que « siècle de la laideur »). Le phare des Baleines n'est pas spécialement joli, à l'extérieur, mais il est remarquablement *bien construit*. Tout y a été apprêté avec le plus grand soin, de chacune des pierres de ses marches jusqu'aux boiseries de la chambre du gardien, tout en haut. L'escalier hélicoïdal est vraiment superbe et, je l'espère, très photogénique. Je l'ai en tout cas photographié sous toutes les coutures, du bas vers le haut et du haut vers le bas.

Sous la lanterne il faisait grand froid. Mais le ciel s'était un peu dégagé, quand nous y étions, et le miroitement du soleil à travers les nuages, sur les sables mouillés de la marée basse, en direction du large et dans la conche des Baleines, faisait de grands tableaux beiges et nacrés, argent et bleus, qui laissaient mieux comprendre ce que tout un peuple et ses princes trouvent à adorer dans l'île de Ré.

Cependant nous n'avions pas renoncé à voir le musée des Beaux-Arts de La Rochelle ; et, comme il était déjà près de quatre heures, nous ne pûmes explorer l'île plus avant et la quittâmes, après l'avoir retraversée.

Lundi 6 février, dix heures du soir. Non loin de la place de Verdun, le musée des Beaux-Arts de La Rochelle occupe un étage du beau palais épiscopal, dont les pauvres évêques n'ont pas dû jouir bien longtemps, car il est de style Louis XVI et j'imagine qu'il fut confisqué à la Révolution. Les aménagements, eux, relèvent du genre muséographique le plus purement Troisième République, avec une grande galerie à trois

travées, qui malheureusement à fait l'objet de quelques modestes mises au goût du jour, y compris dans l'art exposé, et deux autres salons.

M. Puigrenier, qui désirait recueillir mes impressions, car c'est un grand spécialiste des rapports entre la littérature et la peinture, objets de sa part de nombreuses conférences, auteur par auteur, a dû être bien déçu. Je suis tout à fait incapable en effet de regarder des tableaux et surtout de les voir tout en menant une conversation sensée à leur sujet ; et il me fallait choisir entre l'écoute de notre cicérone et la découverte de son musée.

À moi qui aime aimer Chassériau, *Le Retour de l'enfant prodigue*, une œuvre de jeunesse, je crois, n'en donne guère l'occasion, mais bien davantage certaine esquisse pour un tableau d'histoire, *Marie Stuart protégeant du meurtre son favori Rizzo*, ou bien tel cheval jaillissant de la lumière, qui fait penser à Redon.

Le grand Le Sueur qui fut longtemps le clou, j'imagine, de ce modeste musée, ne m'a pas autrement impressionné, au point que j'en ai peu souvenance deux jours plus tard. J'ai eu l'œil mieux arrêté, dans son voisinage, par un groupe de quatre ou cinq personnages baignant dans un éclairage et une matière lointainement bassanesques, œuvre d'un Danois d'Italie, Bernard Keil, autrement appelé "Monsu Bernardo", bien que natif d'Elseneur.

André Broissard est de La Rochelle, lui, où il naquit en 1808 (pour mourir en 1890 – je précise ce point à destination de mes index, qui donnent présentement beaucoup de souci, pour une autre année). On voit de lui plusieurs tableaux très inégalement engageants, mais surtout un grand triple portrait de sœurs de la bourgeoisie locale en 1837, *quadruple* portrait devrais-je dire, car à leur côté dans leur salon bourgeois, sur le tapis d'ailleurs très bien rendu, pose une toute jeune biche, qui ajoute beaucoup à l'image, en poussant la raideur naïve de la scène vers un surréalisme rêveur et forestier de très heureux effet.

Dans l'entrée, à gauche, on croit un instant tomber sur un Courbet de la Loue – c'est en fait un beau paysage de rivière et de rochers dans les bois, d'un peintre dont j'ai malheureusement oublié le nom, et qui n'œuvrait pas dans le Jura, mais en Limousin : M. Puigrenier, qui est de

par là-bas, disait que cette rivière lui est très familière, et que c'est tout à fait son pays. Quant à Édouard Auguste Imer (1820-1881), son *Écluse* est le lieu d'un bel effet de lumière, un peu appuyé peut-être.

Mais la grande révélation, si je puis dire, ce fut Fromentin. Je ne savais pas que Fromentin peignait si bien. Il avait une bonne image auprès de moi à cause de la préface de Barthes à *Dominique*, à cause du monument à sa gloire, dans La Rochelle, qui m'est très cher, à cause de certaine gouache, si ma mémoire est bonne, que m'avait donnée Jean Puyaubert, certainement, et que j'ai vendue à Casimir Estène, il y a une vingtaine d'années – en ai-je assez vendu, de tableaux, dans les moments de crise : et cette marine d'Alfred Stevens, à Marc Avelot, et ce présumé "faux" Whistler, à une galerie parisienne, qui m'en donna tout de même cent cinquante mille francs, ce qui est beaucoup pour un "faux" (Jean-Pierre Puigrenier m'interrogeait sur lui, justement, samedi dernier, dans l'île de Ré).

Le bel *Arabe sur un mur* m'était presque familier, à cause d'une jolie carte postale reçue par Pierre, de son distingué collègue Teyssandier. Mais la merveilleuse *Attaque d'une caravane* (curieusement appelée *Départ pour la chasse*, sur une carte postale d'ailleurs fort inexacte aussi quant aux couleurs…) me fut une complète surprise. L'homme qui a peint cela, ce magnifique grand ciel gris-bleu, ce bleu profond du palanquin, au centre, cette longue ligne basse, horizontale, de chevaux agités et de cavaliers furieux, tous différents, tous de nuances et de riches coloris particuliers, dans le vent de l'action qui se concentre là, avec une fougue incomparable mais contenue par l'espace, l'homme qui a peint cela n'est pas un petit peintre.

Mardi 7 février, dix heures et quart, le soir. J'étais si enthousiaste de Fromentin, samedi, en sortant du musée à six heures, qu'à la nouvelle librairie Les Saisons, rue Saint-Nicolas, j'ai acheté le Fromentin de la Pléiade, dont je n'avais pourtant pas un besoin urgent, *diciamo*. « Il ne s'en vend qu'à La Rochelle », a dit le libraire, Stéphane Émond, que je connais depuis longtemps car c'est lui qui deux fois déjà m'a fait venir dans cette ville pour des lectures ou des débats – il travaillait alors à Calligrammes, la grande librairie de la place de Verdun ; mais il a depuis lors lancé sa propre affaire. Et de fait le volume Fromentin de la Pléiade

doit bien compter parmi les moins vendus de la collection, je présume. Y avoir eu droit était d'ailleurs inespéré, pour le Rochelais. Pierre me fait remarquer qu'il n'y a guère que Paul-Louis Courier pour le battre en obscurité relative, parmi cet aréopage ; Germain Nouveau, peut-être aussi : mais lui, s'il est là, c'est surtout parce que Lautréamont ne suffisait pas à faire un volume à lui tout seul…

Mes autres achats furent plus étroitement entraînés par les exigences de mes travaux églogaux : *Le Bureau de poste de la rue Dupin et autres entretiens* entre Marguerite Duras et François Mitterrand, mais pas à cause d'eux, plutôt à cause de Dupin, ou plus exactement de *Dupin*, et aussi un peu de *Morland* ; le *La Pérouse* de Jules Verne, dont j'ignorais jusqu'à l'existence (ce n'est à vrai dire qu'un morceau détaché de *Grands Navigateurs du* XVIIIe *siècle* – et je ne l'ai pas acheté chez Stéphane Émond mais plus tôt dans l'après-midi, au pied du phare des Baleines) ; et *L'Empire gréco-romain*, de Paul Veyne, mais c'était pour Pierre ; et *La Barbarie*, de Michel Henry, à cause de cette phrase de la "quatrième de couverture" :

« Ce livre est parti d'un constat simple mais paradoxal, celui d'une époque, la nôtre, caractérisée par un développement sans précédent du savoir allant de pair avec l'effondrement de la culture ».

Exactly my feeling – à ceci près tout de même que je ne suis pas sûr qu'on puisse encore parler d'un « développement sans précédent du savoir » ; de l'*instruction*, peut-être, et encore : disons plutôt des diplômes…

Cet effet d'incitation à l'achat de la "quatrième de couverture" des livres me fait penser que Claude Durand, aujourd'hui même, a préféré écarter mon projet, pour *Rannoch Moor*, au profit d'un petit texte nettement plus traditionnel d'inspiration que j'avais écrit cet automne à l'intention des représentants Fayard. Afin que rien ne se perde, voici le texte écarté, lui même recueil d'

« Autres titres possibles, écartés :

Pilons sur retours clients (p. 221)

Le Retour des vendus (p. 222)

L'Étang de la mer Rouge (pp. 298-301)

Le Sommeil des aménageurs (p. 299)

Weitzmann et le crémaster (pp. 330, 507)

La Reine d'hiver (pp. 396-398)

Les Bergers de Chatsworth (p. 403-405)

Inscriptions sur des tombes (pp. 435-436, 439, 480, 488 (note), 530)

Touat-Zywieck (p. 439)

Retour à Perth (pp. 423-446)

Le Monument de Grant (pp. 434-446)

Seringapatam captured by storm (pp. 439-440)

Vues splendides sur les îles d'Été (pp. 464-465, 507)

La Chambre de Bax (pp. 472-473, 482-483),

Un soir à Moniaive (pp. 485, 490, 587-590)

Retour à Shepton Mallet (pp. 505, 507)

Mémoire vive (pp. 494, 530, 677)

Eribon dans la mémoire vive (pp. 392, 394, 402, 494, 515, 530, 531, 677)

L'Idée du caporal Trim (pp. 530, 546)

Namur dans le jardin (p. 530, 546, 568)

Politique de l'infrasigne (p. 580)

L'Année du bois (pp. 663-665, 671-672, 673-674, 676-677, 726, 751-752)

Daube en boîte (p. 671)

Prolégomènes glossogoniques (p. 705)

Faire la phrase (p. 767) »

Ah, et j'ai tout de même résisté à l'achat, qui eût été lui-même motivé par des raisons purement églogales, de *Va où te mène ta queue*, de Je-ne-sais-plus-quoi Stern (c'est un pseudonyme).

Le soir nous invitâmes M. Puigrenier au restaurant Richard Coutanceau, hautement recommandé, et très légitimement, par le guide Michelin, et autour duquel nous nous étions livrés la veille à des travaux

de *reconnoitering*. Nous nous y rendîmes et en revînmes avec lui à travers de beaux jardins glaciaux, très évocateurs, jusqu'en leurs aspects assez inquiétants, de la poésie de Bernard Delvaille, dont je suis en train de copier de larges extraits pour *L'Amour des hommes*.

Mercredi 8 février, dix heures et quart, le soir. Dimanche il nous fallait rentrer ici car Pierre devait corriger des copies pour le lendemain. Nous ne pouvions donc nous attarder. Sur la recommandation de Jean-Pierre Puigrenier nous avons fait tout de même une étape au château de La Roche-Courbon, entre Rochefort et Saintes et, bien que nous n'ayons pu le visiter – il était midi quand nous nous y présentâmes, il n'ouvrait qu'à deux heures, nous n'avions pas le temps d'attendre –, nous avons été très satisfaits de ce très petit détour. Nous n'avons pu entrer ni dans la cour ni dans les jardins, ni bien sûr dans les appartements, et pourtant nous avons le sentiment d'avoir assez bien vu et le bâtiment (considérable) et le site (assez sauvage), car il était possible de marcher dans le parc, sur les terrasses, dans les bois alentour. Bien des portails étaient généreusement ouverts, et comme on n'était pas aux heures d'ouverture il n'y avait personne, d'autant qu'il faisait grand froid. Tout était silencieux, désert, recueilli, sans âge.

Autant j'aime La Rochelle autant je suis peu sensible au paysage du pays rochelais ; et les environs terrestres de Rochefort, à ma connaissance, ne valent pas beaucoup mieux. En revanche La Roche-Courbon commande son paysage à lui, de peu d'étendue sans doute, mais assez vaste tout de même pour que des terrasses du château, et sans doute de ses fenêtres, on n'aperçoive que des bois, une rivière et la petite vallée qu'elle creuse, autonome et rêveuse à souhait. On conçoit que Loti enfant ait été ébloui. L'effet *Grand Meaulnes* est irrésistible, de même (si l'on peut passer de Loti et Alain-Fournier à Bruno Saint-Hill) que l'effet *Nampilly II* (*Le Grand Duel*) : splendide château que son écran de forêts sépare du monde – or c'est du temps aussi bien, et des grandes routes comme des villes, du bruit comme de la laideur.

Jeudi 9 février, neuf heures et demie du soir. Me voilà entré dans la phase médicale, et qui pourrait devenir chirurgicale, que je craignais. *Chirurgicale* elle l'est déjà quant aux dents, car j'ai eu droit mardi après-midi, avant-hier, à une heure et demie de roulette (la roulette, ce n'est

peut-être pas de la “chirurgie”, maintenant que j’y pense…) : il s’agissait de préparer le terrain pour la pose d’une “couronne”, qui devrait avoir lieu mardi prochain. Ce sont là les conséquences du bris d’une molaire, pendant le dîner d’anniversaire de Pierre, il y a trois semaines. Le dentiste m’a donné le choix entre l’acier, l’or et la céramique. La céramique a l’avantage de pouvoir prendre la couleur des dents, mais il fallait creuser plus avant et donc encore plus longtemps, pour en poser, car elle a besoin d’attaches plus solides. J’ai reculé, d’autant qu’au fond de la mâchoire il n’y aura pas grand monde pour y aller voir. *Or* ce sera donc – c’est cher, mais moins cher que la céramique.

La série médicale proprement dite est plus ennuyante. La petite douleur à l’aine ne passant pas depuis maintenant deux mois, je me suis décidé à aller voir Mme Capdecomme, pour commencer. Bizarrement, elle trouve que je suis « dur à la douleur » (ce ne semble pas être l’avis du dentiste…). Apparemment la hernie dont j’ai été opéré il y a deux ans est revenue. On la sent distinctement à la main, paraît-il – je m’étais abstenu de pousser moi-même les recherches ; à moins que la plaque qui m’a été posée n’ait joué, ce qui causerait une sorte d’hématome (si je comprends bien : le mot n’a pas été prononcé). Or la plaque avait été mise en place précisément pour réduire et même supprimer les risques de retour. « Ça n’arrive presque jamais », dit Mme Capdecomme. Elle m’avait déjà dit ça à propos du crémaster sectionné dans l’opération ! Mais bien entendu elle n’y est pour rien, ce n’est pas elle qui opère. Mettons que je n’ai pas de chance.

Il faut faire une échographie. Il va même falloir en faire *deux*, car il y a aussi mes problèmes de prostate. J’ai l’impression que je présente, sous une forme encore assez modérée, tous les symptômes que le docteur m’avait décrits comme typiques des affections de cet ordre : besoins nocturnes trop fréquents et trop vifs, mictions en plusieurs séquences, perfides dernières gouttes, etc. Là aussi il faut faire une enquête. J’ai déjà fait une prise de sang, cette après-midi, mais maintenant il faut prendre un rendez-vous chez un radiologue. Tout cela va dévorer un temps fou, alors que j’étais bien loin, déjà, de tenir les rythmes que je m’étais imposés et qui d’après mes calculs eussent seuls permis de respecter les

dates de publication prévues pour les ouvrages qui doivent paraître à la fin de l'année : *Travers III,* le *Journal de* Travers, *L'Amour des hommes*.

Rannoch Moor doit toujours être publié en mars, que je sache, mais plus tard en mars que la date annoncée : l'index est énorme et donne un mal fou, me dit-on ; une stagiaire a déjà passé sur lui trois semaines et elle n'a encore "traité" que quatre cents pages, sur sept cent cinquante.

J'ai reçu un exemplaire de *Comment massacrer efficacement une maison de campagne* et on m'en promet d'autres, je n'y tiens pas. C'est une mauvaise farce : le volume est hideux et relève exactement, en pire, de l'esthétique que fustige le texte. Il s'agit d'un objet absurde. Même d'un point de vue purement commercial, il me semble que l'éditeur va rigoureusement contre ses propres intérêts. Qui irait acheter un livre pareil ? Les personnes qui seraient attirées par sa couverture et par le cahier photographique seraient horrifiées par le texte et celles que le texte pourrait intéresser seraient dégoûtées par l'emballage et les photographies (comme je le suis moi-même).

Une femme aimable qui s'occupe chez Privat du service de presse m'a demandé si je voulais venir signer les exemplaires à envoyer. J'ai dit que je ne le faisais jamais. C'est elle qui m'a dit qu'elle allait m'envoyer mes propres exemplaires de presse. J'étais tenté de les refuser, mais un esclandre ne servirait à rien. Il n'y a pas de raison de chagriner cette dame, pas même de l'alerter. Elle a paru déjà légèrement étonnée que je n'aie aucun nom à lui communiquer, pour les envois. Moins nombreux seront les gens qui verront cette horreur, mieux ce sera.

***

Le petit séjour rochelais n'a pas laissé d'impliquer quelques délicatesses d'ordre pécuniaire, comme il semble que ce soit la loi du genre. Déjà, à Bordeaux, en décembre dernier, lorsque j'avais voulu payer mes dépenses personnelles – deux petites bouteilles d'eau minérale, trois coups de téléphone, le garage de la voiture –, l'hôtel m'avait présenté la note *globale* de mon séjour et, non avisé de son montant inattendu, je l'avais acquittée, bien que je fusse invité par

l'université de Bordeaux, officiellement ; et depuis deux mois je ne suis pas encore parvenu à me faire rembourser, l'hôtel lui-même, l'université, et une agence entre les deux se rejetant la responsabilité de l'incident, laquelle me semble revenir principalement à l'hôtel, qui n'avait pas à me présenter la note de ma chambre, puisqu'il aurait dû se souvenir que j'étais invité. Mais chaque fois qu'invité j'ai voulu payer mes dépenses personnelles, comme cela me semble bien normal, il en est advenu toute sorte de complications déplaisantes. Les hôtels préfèrent presque invariablement un tiens à deux tu l'auras, en ces circonstances, et ils vous soumettent presque toujours, si l'occasion se présente et qu'ils vous aient devant leur caisse, la facture afférente à l'ensemble de votre séjour. Faudrait-il se contraindre, pour éviter ces quiproquos désagréables, à ne rien extraire du réfrigérateur de chambre et à ne pas se servir du téléphone ?

À La Rochelle le problème était assez voisin. La chambre que j'occupais avec Pierre avait été retenue pour deux nuits – ni par moi ni par lui. Quand j'ai voulu régler les petits frais annexes, comme à Bordeaux, l'hôtel m'a demandé de payer une des deux nuits. L'association qui m'avait invité n'en avait réglé qu'une – ce qui est parfaitement normal, puisque je n'avais parlé qu'un soir. Mais alors pourquoi une réservation pour deux nuits ? L'association dit que ce n'est pas elle qui a réservé la deuxième nuit. Elle croyait que c'était M. Puigrenier. Mais ce n'est pas M. Puigrenier. L'hôtel dit qu'"un monsieur" est passé à cet effet. C'est le "réserveur" inconnu.

Samedi soir dernier, enchanté de ma journée rochelaise, et croyant n'avoir pas à m'acquitter de frais d'hôtel, et ayant reçu de l'association invitante non seulement un dédommagement pour les frais de déplacement mais même une légère rémunération, à laquelle je ne m'attendais nullement, pour ma "performance", j'ai invité, me croyant riche, Pierre et M. Puigrenier à un ruineux dîner. Mais ces petites expéditions académiques, de quelque façon qu'on s'y prenne, ou que je m'y prenne moi, finissent toujours par coûter beaucoup d'argent.

Il est vrai qu'en France les puissances invitantes, que ce soient des villes, l'État, des universités ou des associations subventionnées, sont toujours gênées aux entournures, de nos jours. On est loin de la

somptueuse hospitalité de Bordeaux au temps des Chaban-Delmas. M. Puigrenier était très gêné qu'il nous soit expliqué, vendredi soir, à La Rochelle, lors du dîner à quatre qui suivit l'échange entre lui et moi, et par l'aimable jeune femme qui représentait en la circonstance l'association littéraire qui nous recevait, que la formule instituée, pour ces dîners d'écrivains, leur offrait le choix entre une entrée et un plat ou bien un plat et un dessert. Nous prîmes l'entrée et le plat, et n'osâmes pas demander de fromage ou de dessert, même à nos propres frais, de crainte d'entraîner des difficultés comptables inextricables, à la Muriel Robin. Il est vrai que M. Pierre, en l'occurrence, n'avait pas de titre très officiel à être invité (nonobstant notre "pacs", tout de même), non plus qu'à l'hôtel. Mais l'exemple te fera comprendre, petit journal, gros p'tit journal, que les voyages de cette sorte, tout littéraires qu'ils sont d'inspiration, n'en sont pas pour autant soustraits à la sévère et triviale contingence.

Vendredi 10 février, dix heures du soir. Avant-hier dans l'après-midi nous avons vu à la télévision – un moment, pas très longtemps parce que c'était un pénible spectacle, et nous avions autre chose à faire – l'audition de Fabrice Burgaud, le juge d'instruction de l'affaire d'Outreau, devant la commission parlementaire d'enquête. Le malheureux était dans un état pitoyable. Les mots passaient difficilement sa gorge, ne parlons même pas des phrases. Et j'étais bien placé pour savoir un peu ce qu'il pouvait éprouver, m'étant trouvé moi-même dans des situations lointainement comparables, encore que la tension psychologique qui s'exerçait sur lui, alors qu'il comparaissait devant trente députés, les journalistes et ses victimes les acquittés d'Outreau, qui ont passé de son fait des dizaines de mois en prison, mais alors surtout qu'il se trouvait jeté sous l'œil de six millions de Français, et cela en qualité d'homme le plus haï du pays, la pression psychologique qui pesait sur lui, dis-je, était à peu près dix mille fois plus forte que celle que j'ai pu avoir moi-même à supporter. Je sais bien qu'un individu soumis à de telles conditions n'est pas lui-même, et ne dispose que d'une très petite part de ses moyens habituels. J'étais donc fort disposé à trouver à ce pauvre garçon toutes les circonstances atténuantes imaginables. Mais il faut admettre qu'il est difficile à aimer, et plus difficile encore à excuser.

Pour l'essentiel, cependant, je ne peux pas ne pas voir dans son cas une excellente illustration des vues que j'ai pu exposer dans *La Dictature de la petite bourgeoisie* et ailleurs, et précisément sur les juges, entre autres corps de métier. Ces gens-là sont peut-être *instruits* – on aime à le croire, et j'aime à le reconnaître pour les besoins de ma démonstration et pour tâcher d'afficher mon objectivité, mais j'en suis de moins en moins convaincu… –, ils ne sont pas *cultivés*. Ce juge-là se présente et s'habille très correctement, rendons-lui cette justice, d'autant que c'est plus que l'on ne peut en dire de la plupart de ses confrères. Physiquement, *visuellement*, il n'a pas l'air d'un petit-bourgeois. Mais *culturellemen*, on sent bien que c'est exactement ce qu'il est, et c'est très précisément la raison pour laquelle, à mon avis, il ne saurait, non plus que la plupart de ses confrères, être un bon juge. Il a appris du droit et encore du droit, de la procédure et de la procédure, mais on sent bien, à sa langue, à son incapacité de suivre ou de tenir un raisonnement, qu'il ne sait pour ainsi dire rien d'autre, qu'il n'a pas de culture, c'est-à-dire pas d'usage du monde, pas de curiosité des âmes, pas de vision en relief des événements et des destins. Il a trente-quatre ans, c'est un enfant ; mais sans doute pas beaucoup plus que la plupart de ses contemporains chargés de responsabilités importantes : et rien n'est plus effrayant que l'enfance revêtue de la puissance.

De cette expérience médiatique traumatisante (mais moins pour nous que pour son infortuné "héros") je suis tenté d'en rapprocher une autre, qui l'était à peine moins dans un genre différent, et à beaucoup plus petite échelle. C'était sur notre chère France Culture. Hier à midi, miracle, il y était question de musique, mais de musique au sens ancien, au sens où des survivants de ma sorte entendent le mot. L'invité était Pascal Dusapin, à l'occasion de la première à Berlin de son opéra *Faustus.* Seulement il était confronté à une journaliste inénarrable, inénarrable à mes oreilles, en tout cas, une journaliste musicale, sans doute de l'âge du juge Burgaud, et qui pour parler de Dutilleux disait *le papy*. Tout fut à la hauteur de ce brillant exergue. Il faut dire que Dusapin n'était pas en reste. Poussé à bout par la journaliste qui, bien qu'elle appréciât sa musique, trouvait que son livret, dont il est également l'auteur, c'était

« n'importe quoi », et lui reprochait de « se la péter métaphysique » (sic), il a déclaré qu'elle commençait « à lui casser les couilles » (re-sic).

Elle était pourtant de bonne volonté. Comme l'opéra s'appelle *Faustus*, elle était allée lire Marlowe. Mais elle avait trouvé ça imbitable. D'ailleurs l'hôte de l'émission parlait de *Philip* Marlowe – un lapsus, sans doute ; mais "significatif", comme on dit…

Déjà, un ou deux soirs plus tôt, j'avais eu la même impression oppressive en regardant ce film coréen que Pierre et moi avions déjà vu à sa sortie, *Ivre de femmes et de peinture*, à propos d'Ohwon, le peintre de la fin du XIXe siècle. Je ne sais pas si les sous-titres m'avaient si désagréablement frappé il y a deux ans, cette fois j'en étais totalement incommodé. Je l'ai déjà noté cent fois, la petite bourgeoisie au pouvoir (dictatorial et culturel, culturellement dictatorial) traduit tout en elle, en ce qu'elle est : les autres classes, les autres époques, les autres pays. Ce qu'on entend constamment, où qu'on soit, quoi qu'on regarde, c'est le *bruit* de cette classe médiocre, son inculture, la laideur de sa langue. Peu importe que ce soit un noble Coréen des derniers jours de la monarchie qui s'exprime : il dit forcément « ça fait au moins trois ans qu'on ne l'a pas vu » et pense que l'art c'est une réflexion « sur comment se tenir droit » dans des temps difficiles (ou à peu près : je ne suis pas sûr du fond du débat ; mais je suis sûr de *ça fait* et de *sur comment*).

Virginia Woolf dit quelque part des choses très vilaines sur le repos qu'il y a, de temps en temps, à échapper à la rumeur et même à la présence, je crois bien (ouh là là, j'aime mieux que ce soit elle que moi…), des classes inférieures (« *of the lower orders* », si ma mémoire est bonne, de leur bruit, de leur langue, de leur façon d'administrer l'espace qui les entoure). Mais nous, nous n'avons aucune espèce de chance d'échapper jamais à la rumeur, au bruit, à la langue, à la parole, à la vision du monde de la petite bourgeoisie, puisqu'elle a tout converti en elle, que tout est elle, traduit en elle, et qu'ça fait maintenant des années, tout papy qu'on est, qu'c'est uniquement à travers elle qu'on peut s'interroger sur comment pas trop s'la péter métaphysique, tu vois, j'ai envie d'dire, quoi. Je dois avouer qu'ça m'casse les couilles. Non, c'est vrai, sans rigoler.

Samedi 11 février, dix heures du soir. Voilà un parfait exemple d'un conflit moral entre deux biens au sein de l'emploi du temps – qui est, ce *journal* le sait parfaitement, le terrain par excellence du débat moral, bien plus que le conflit entre le bien et le mal, entre *un* bien et *un* mal.

J'ai beaucoup d'amitié, de respect, de sympathie, presque d'affection, pour mon voisin l'ambassadeur Camille Aboussouan, qui fut le représentant du Liban à l'Unesco et que connaît bien mon amie Madeleine Gobeil, ancienne directrice des arts au sein de cet organisme. Avec une de ses sœurs, je crois, il habite une partie de l'année la maison ancestrale de la famille de sa mère, sur la grand-place de Fleurance. À l'automne dernier, il y a bien de cela deux ou trois mois, *quatre* peut-être, ou davantage, qui sait, l'ambassadeur m'a envoyé un recueil de quelques-uns des plus importants discours qu'il a eu l'occasion de prononcer au cours de sa carrière, à propos du Liban, de la vieille amitié franco-libanaise, de diverses personnalités culturelles et politiques de son pays. Je ne peux pas lui répondre sans avoir lu ses discours. Mais je ne peux pas lire ses discours. Non certes que cela m'ennuie le moins du monde, au contraire, mais il se trouve qu'il y a sur mon bureau quinze ou vingt livres envoyés par des personnes que je connais ou que je ne connais pas, et à peu près autant de manuscrits, alors que je travaille moi-même à cinq ou six ouvrages en même temps, dont l'un est une anthologie qui exigerait que j'écumasse en permanence, à seule fin de l'alimenter comme il faudrait, toutes les bibliothèques de la terre ; et dont un autre, pareillement – mais c'est encore bien plus important à mes yeux –, est de nature telle que je ne saurais en écrire une seule ligne sans avoir consulté chaque fois trente ouvrages : bref il faudrait qu'à tous les rares instants dont je dispose je fasse dans les livres des recherches (qui me passionneraient) pour mes propres travaux.

Je sais. Je radote. J'ai exposé ici ce problème dix mille fois. Mais c'est lui qui radote en moi. Il ne me laisse pas tranquille un seul instant. À cause de lui je vis en permanence dans le remords et la mauvaise conscience. Ah si au moins je pouvais faire état de bonnes excuses aux correspondants qui m'envoient des livres d'eux, des articles d'eux, des discours, des manuscrits ! Si au moins je pouvais leur dire « Pardonnez-moi, je suis en train d'écrire *À la recherche du temps perdu*, *Finnegans*

Wake, *Harry Potter*, je ne peux pas m'occuper de vous pour l'instant » ! La gloire serait d'un excellent secours. Mais si à la place on déclare « Pardonnez-moi, je suis plongé dans la rédaction du cinquième volume des *Églogues* », l'effet n'est pas du tout le même et, pour tout dire, ça ne marche absolument pas. Très légitimement, les gens ont tendance à demander :

« Dans le cinquième volume de *quoi* ? »

Et, le temps qu'on essaie de leur expliquer ce dont il s'agit, ils se sont déjà convaincus depuis longtemps, il faut les comprendre, que le cinquième volume d'une série dont aucun des tomes précédents n'a fait assez de bruit dans le monde pour qu'ils en aient si peu que ce soit entendu parler peut bien attendre que vous en ayez fini avec la lecture crayon en main de leur gros essai sur les enfants naturels dans les milieux ecclésiastiques du Berry au cours du deuxième tiers du XVIIIe siècle.

M. l'ambassadeur Aboussouan est un homme mille fois trop fin et bien élevé pour me reprocher, et peut-être même pour m'en vouloir, de ne l'avoir pas remercié de son envoi. Mais voici qu'il me fait parvenir une jolie photographie de sa maison, dont il sait que je l'aime beaucoup, et des quelques travaux qu'il a dû lui apporter : qu'en pensé-je ? Or l'ambassadeur est plus âgé que moi, il est plus élevé dans le grade le plus ancien, et surtout, surtout, j'éprouve à son égard beaucoup de sympathie et de curiosité intellectuelle (son livre sur l'architecture libanaise du XVe au XIXe siècle est une merveille). Que faire ? Cette fois-ci il n'est pas possible de ne pas répondre, ni même de remettre à plus tard de le faire. Mais pour répondre il faut lire les discours – un auteur voit immédiatement si la personne qui s'adresse à lui a vraiment lu ou non les textes dont elle l'entretient.

J'ai donc lu les discours. Je n'ai eu aucun effort à faire, ils sont très intéressants, ils sont d'une érudition hors de pair, d'une grande profondeur de vues et surtout, à mon gré, d'une rare poésie, car la plupart d'entre eux évoquent la montagne du Liban, des conversation sous l'irzal (tonnelle de branchages surélevée), des promenades d'un village à l'autre, en vue de la mer, entre jeunes gens poètes et francophiles. C'est passionnant et c'est charmant – sans compter que l'ambassadeur s'est vu confier des missions par le général de Gaulle, a assisté aux procès de

Nuremberg, s'est entretenu avec Mao Tsé-toung, et j'en passe. L'après-midi y est passée, justement. Je suis content, j'ai écrit ma lettre. Mais le chapitre III de *Travers III* (or il doit y en avoir *sept*, et tout doit être fini en juin, et le trois est sur le métier depuis septembre) n'a pas avancé d'un iota.

Il y aurait évidemment la solution de perdre la raison. Mais je ne sais pas si je n'y ai pas déjà eu recours.

Dimanche 12 février, dix heures moins le quart, le soir. Une expérience inédite, au téléphone :

« Monsieur Camus ?

– Oui.

– Je suis bien chez M. Camus ?

– Oui, oui, tout à fait.

– M. Camus Mohammed ?

– Ah non, ce doit être une erreur, madame… »

***

À Combaz j'avais manifesté un peu d'ironie, il y a quelques années, pour la couverture de son roman *Jours de France*, aux éditions du Rocher, qui m'avait semblé un rien racoleuse. L'ironie, il a beau jeu de me la retourner au centuple aujourd'hui, pour la couverture et toute la maquette de *Comment massacrer...* etc. À côté de *Comment massacrer…*, *Jours de France* a la distinction austère de la *Revue des Deux-Mondes…*

J'ai reçu mes exemplaires d'auteur, mais je n'ai pas ouvert le paquet. On me dit chez Privat, sur un ton aimable, qu'on a envoyé le livre non seulement aux personnes qui figurent sur la liste du service de presse de la maison, mais à celles dont j'avais communiqué le nom au moment de *La Dictature.* C'est ainsi que Combaz a reçu un exemplaire, et Claude Durand sans doute, et les Finkielkraut, et Paul Otchakovsky, et…, et…, et…

Dans le *journal* de 1976, que je continue à mettre au point comme je peux, je suis gêné que W., avec qui je viens de rompre pour la cent vingt-deuxième fois, me voie en de certaines compagnies que je juge peu flatteuses, socialement, sexuellement, esthétiquement, intellectuellement. Paul Otchakovsky me reproche mes infidélités éditoriales. Mais s'il voit *Comment massacrer…* il pourra se dire, et me dire, comme W. jadis, que lorsque je m'écarte de lui je tombe bien bas. Il a déjà ironisé à propos de *La Dictature*, volume qui déjà était affreux. Mais comparé à *Comment massacrer…*, *La Dictature…* était un modèle de grâce, de délicatesse et de distinction.

Le comble est qu'on est persuadé à Toulouse qu'on est entre les mains des meilleurs maquettistes de France : un peu chers, peut-être, mais exceptionnels. Ce trait me confirme dans ma conviction de toujours qu'il n'y a pas de talents plus illusoires que ceux de maquettistes, et plus généralement de graphistes. Je veux bien que des personnes de goût, et de culture, aient *en plus* de leur goût, et de leur culture, un talent particulier pour faire de jolis livres ou pour réussir d'harmonieuses mises en page. Je veux bien aussi que ce talent se cultive, et puisse s'appuyer sur des connaissances professionnelles précises. Mais ces connaissances précises n'ont aucune espèce d'autonomie. Elles sont un précieux complément à la culture et au goût, certainement ; mais *à défaut* de culture et de goût, elles ne sont que néant. Elles sont comme les connaissances procédurales du juge Burgaud, *té* : si elles ne s'inscrivent pas au sein d'une formation générale, elles ne servent à rien du tout – elles ne peuvent conduire qu'à des désastres comme l'affaire d'Outreau ou *Comment massacrer une maison de campagne…*

Ce volume hideux n'est même pas racoleur, lui, comme je reprochais doucement de l'être au *Jours de France* de Combaz. On ne voit pas qui il pourrait bien attirer. Les gens auxquels sa couverture pourrait complaire ne comprendraient même pas de quoi il parle, ni surtout de quel point de vue.

***

La danger de grippe aviaire se rapproche de la France. On a trouvé des cygnes morts de cette maladie en Slovénie et en Italie. Un ministre français déclarait tout à l'heure, à la télévision, que le gouvernement pourrait être amené à « interdire les rassemblements d'oiseaux ». C'est mon plus récent fou rire.

***

Pierre m'a proposé d'aller voir les jonquilles dans les bois de Magnas, avant-hier. J'ai accepté d'autant plus volontiers qu'il avait fallu conduire le chien Ottokar chez le vétérinaire, le matin, précisément à Magnas ; et que, le vétérinaire l'ayant gardé pour lui faire un lavement (*excuse my fingers*, journal), il fallait aller le reprendre en fin d'après-midi.

En fait il n'y avait pas de jonquilles. C'est trop tôt, sans doute il a fait trop froid. L'allée, qui d'habitude est un long tapis jaune, vers la mi-février, ne présentait que quelques petites plantes bien loin d'être écloses. Il faudra faire une nouvelle tentative dans quelques jours.

En revanche une très haute fenêtre, sur la façade méridionale du château, de l'autre côté d'un vallon boisé, était grand ouverte au soleil de l'après-midi d'hiver. Était-ce la chambre de Mme de Galard ? Son mari est mort il y a quelques mois. Elle-même, la dernière fois que je lui ai parlé, se plaignait de perdre la vue. Il y avait quelque chose de très émouvant et beau dans cette unique fenêtre ouverte au creux d'une longue façade, au-dessus de bois solitaires et silencieux.

Je continue de penser qu'il doit être bien agréable, quelque souci que ce doive impliquer, d'habiter au milieu de cinq ou six centaines d'hectares à soi. C'est mon grand rêve. La campagne enlaidit de toute part, même des hauteurs de Magnas on aperçoit les abords désormais affreux de Saint-Clar ; mais du milieu du parc on ne voit que les ondulations du domaine lui-même, la vue ne s'en échappe pas, elle y est au large et pourtant elle y est protégée de toutes les laideurs du siècle. Elle peut s'attarder sur un gros cheval au pied d'un noyer, sur une combe entièrement solitaire, sur des fourrés redevenus sauvages mais où rien ne semble bouger, dans la belle lumière du soleil d'hiver, qui est elle-même

solitude et silence, recueillement, *lointeur*, illusion d'éternité. On se croirait dans une photographie de Daniel Boudinet, celles de l'album Créatis préfacé par Barthes, et que j'aime tant.

Ottokar s'était échappé deux jours plus tôt, il était revenu malade, comme chaque fois qu'il erre sans contrôle et se livre à des plaisirs qui ne sont plus de son âge. Cette fois-ci il avait mangé n'importe quoi, quelque cadavre d'animal mélangé de terre et de goudron, semble-t-il. Il ne pouvait plus déféquer, il avait le cul en sang. Il a fallu lui faire un lavement, comme je l'ai dit, et entre cela et les médicaments il en a coûté cent cinquante euros. Ses fugues m'irritaient déjà quand elles étaient gratuites, mais là…

Lundi 13 février, neuf heures et demie du soir. Je ne réponds pas aux messages e-mail qui commencent par *Bonjour !* (intimes exceptés, bien sûr, et correspondance régulière en cours). Je ne réponds pas, mais peut-être va-t-il bien falloir que je m'adapte. À partir de quel moment une pratique quelconque devient-elle *l'usage*, l'usage courant, et bientôt, je présume, *le bon usage* ? Si absolument tout le monde, ou presque, se met à vous écrire en commençant par *Bonjour !*, vous serez bien obligé d'estimer que c'est la règle, la nouvelle règle.

Sans doute. Mais pourquoi faut-il toujours que la nouvelle règle soit exactement le contraire de l'ancienne, et représente exactement ce que l'ancienne condamnait ? On m'a toujours appris que *Bonjour !*, sauf à l'adresse des intimes, encore une fois, et des enfants, peut-être, et de ce qu'on appelait "les inférieurs" (mais cette catégorie-là a disparu – il y entrait les personnes placées sous vos ordres ou à votre service, fût-ce à titre tout à fait provisoire, comme le personnel des cafés et des restaurants), que dire *Bonjour !*, donc, *Bonjour !* tout court, c'était extrêmement mal élevé. Or j'ai le plus grand mal à me libérer de ce préjugé, comme de beaucoup d'autres. Je dis *Bonjour monsieur* ou *Bonjour madame* à toute sorte de gens qui me disent *Bonjour* tout court (à la poste, par exemple), et qui souvent ont vingt ou trente ans de moins que moi.

De toute façon, par écrit, on ne disait guère *Bonjour !*, tout court ou pas tout court. Sans doute peut-on considérer que le courrier électronique est quelque chose d'entièrement nouveau (à l'échelle des générations)

dont il est normal qu'il s'y élabore une étiquette inédite. Je ne sais pas. Peut-être. Je n'en suis pas sûr. Le vieux protocole épistolaire m'allait très bien, et je l'eusse volontiers conservé en changeant de média.

La lettre *Bonjour !* du jour venait d'un étudiant, à qui on a donné un petit travail à faire sur *Roman roi*, et qui m'écrit pour que je le fasse à sa place.

« Je dois rendre un commentaire composé dont le sujet est la carte géographique qui se situe au tout début de "Roman roi", comme vous pouvez le constater ce travail de composition n'est pas évident… C'est pourquoi je me permets de vous demander des indications à ce sujet : quelles sont les informations que nous donne cette carte ? En quoi est elle essentiel pour vos lecteurs ? Dans quel but l'avez vous créée ? J'imagine fort bien que le temps d'un homme tel que vous est précieux, puisque faire œuvre est ce qui vous interesse le plus, c'est pourquoi je vous serez infiniment reconaisante de me consacrer quelques instants afin de m'éclairer. »

Reconaisante ? Tiens… Il s'agirait d'une fille ? Je remarque *reconaisante* à l'instant, en procédant à un "coupé/collé" (sans rien changer à l'orthographe, donc). Mais cette personne s'appelle *Maxime*… Peut-on s'appeler *Maxime* et être une femme ? C'est bien possible puisqu'il semble que la nouvelle règle, en société française déculturée, c'est que les prénoms qui se terminent en *e* sont féminins et les autres non. Une mère expliquait que son fils ne pouvait pas s'appeler *Timothée*, tous ses camarades se moqueraient de lui, il fallait que ce fût *Timothé*. Même *Stéphane* passe pour efféminé, et même pour féminin. Il ne serait pas étonnant qu'il en aille de même pour *Maxime*, qui donc serait passé d'un sexe à un autre. Pierre a une élève qui s'appelle *Chloée* – comme c'est une fille il faut un *e*…

Mais je vois que j'ai sauté sans y prendre garde d'un sujet d'irritation à un autre, et de *Bonjour !* aux prénoms. Si je devais résumer ce qui me plaisait un peu moins dans l'excellent restaurant de La Rochelle où nous avons dîné il y a dix jours, c'est que le fils de la maison, dont le prénom figure sur la carte auprès de celui de son père, que sans doute il assiste, se nomme *Christopher*. Un très grand cuisinier qui a un nom français et un restaurant en France peut-il appeler son fils *Christopher* ? (J'exclus

l'hypothèse où le fils serait l'enfant d'une épouse américaine, par exemple, ce qui en l'occurrence ne semble pas être le cas – nous avons été accueillis par l'épouse du restaurateur, elle paraît on ne peut plus française.) Ne sent-il pas que quelque chose ne va pas ? Et s'il ne sent pas que quelque chose ne va pas, peut-il être un tout à fait grand chef ? Peut-être. Il reste que ce *Christopher* m'est resté comme une saveur désagréable dans la bouche. Je serais totalement incapable d'appeler un enfant français *Christopher* – de l'appeler ainsi, veux-je dire, en m'adressant à lui : ce qui montre que je serais totalement incapable d'être professeur "dans le secondaire" (on s'en doutait un peu).

Est-ce que le *nom* a disparu, dans les classes ? J'en ai bien peur. J'appartiens à la dernière génération du *nom.* Or pas de responsabilité, donc pas d'autorité, possibles sans le *nom.*

Il est étrange de constater – et bien sûr je soupçonne très fort que ce n'est pas une coïncidence – que la montée de la violence, de la brutalité, de la grossièreté, de l'*incivilité*, pour employer le mot à la mode, va de pair avec la montée de la familiarité (dont le triomphe du prénom est bien sûr un des aspects), mais aussi (et ce n'est pas tout à fait la même chose) de ce que je suis tenté d'appeler, faute d'un meilleur mot, la *gnangnanterie.* On a l'impression qu'il faut toujours en remettre dans l'étalage de la familiarité bienveillante. Même pour un premier échange avec de parfaits inconnus, *monsieur* ou *madame* sont tout à fait tombés en désuétude et paraîtraient glaciaux alors qu'ils n'étaient que polis. Dans le meilleur des cas il faut d'emblée *cher monsieur*, *chère madame*, si mal vus des anciens codes. Mais ce n'est pas encore assez. Je remarque que sur les sites qui me sont liés, où règne, à de notables exceptions près, une grande aménité, Dieu merci, la grande mode est au *Bien Chère Madame*, *Bien Cher Philippe*, *Bien Cher Amstramgram.* Évidemment, dès lors qu'on s'engage dans cette voie, on ne peut plus reculer. Et l'on ne peut guère ne pas s'y engager, de peur d'être considéré comme un cœur froid.

Ainsi des baisers et embrassades, autre exemple. Je viens d'une famille où personne ne s'embrassait, c'était peut-être un peu exagéré ; et d'une société où l'embrassade était rarissime. Maintenant on ne peut plus ne pas s'embrasser. Cela passerait pour une marque de dédain, de froideur, de méchanceté, de dégoût ou même d'hostilité. *What was wrong with* les

Monsieur, les serrements de main, les baise-mains, les inclinations de tête ou de haut du corps à l'orientale, les sourires ? Qu'est-ce que c'est que cette russification de l'existence ?

Il est vrai qu'à l'époque où l'on serrait les mains en disant *Bonjour monsieur* ou *Au revoir madame*, et où l'on avait des noms et à peine de prénoms, un étudiant n'eût guère songé à écrire à un écrivain pour lui demander de surmonter pour lui les petites épreuves d'un devoir écrit. Je me vois écrire à Mauriac ou même à Lévi-Strauss :

Bonjour !

Qu'est-ce que vous avez voulu dire exactement quand vous écrivez, dans La Chair et le Cuit…

Mardi 14 février, dix heures moins le quart. L'autre soir on voyait à la télévision l'acteur Jean Reno en Chine. Il marchait dans une rue de Pékin, une rue tout à fait banale, apparemment, une rue comme il y en a dans le monde entier, une rue où s'alignaient des magasins un peu démodés peut-être, mais pas plus que dans une rue commerçante d'une petite ville de la Haute-Marne, des Deux-Sèvres ou de la Seine-Saint-Denis, où ce qu'on voyait, à quelques détails près (les caractères chinois des enseignes, par exemple) aurait parfaitement pu se situer. Et il disait :

« La seule chose qui me fasse un peu de peine, c'est que tout ça va disparaître, on est dans une des dernières rues de ce genre à Pékin, tout ce quartier va être rasé comme les autres… »

***

Tous ces jours derniers, le matin, pour *L'Amour des hommes*, je copiais du Delvaille, c'était facile, d'autant qu'il n'y a pas de ponctuation, et que c'est la ponctuation qui prend le plus de temps, quand on copie. Mais depuis hier je suis passé à Catulle (je fais alterner les anciens et les modernes). Hier j'ai donc copié des vers latins, ce qui demande d'autant plus d'attention et de temps que les diverses versions dont je dispose ne donnent pas toujours exactement la même leçon, ni ne suivent les mêmes principes pour l'adaptation à la typographie française. Aujourd'hui j'ai

traduit les mêmes vers, une vingtaine : toute la matinée y est passée ; et pourtant l'on pourrait "creuser" bien davantage. *Mais le temps, mais le temps fait défaut !* Wir fliehen, fliehen, und wir fühlen : 'schade…'

Enfin pas si *dommage*, peut-être, car j'avoue n'avoir pas de sympathie particulière pour Catulle. Je le trouve assez déplaisant, même. J'aurais plus de plaisir à traduire du Tibulle.

Donc, ce matin, pas de *Journal de* Travers. Je ne vois pas bien comment ce livre pourrait paraître à l'automne, ainsi qu'il est plus ou moins prévu. Très souvent je n'arrive pas à "traiter" en une journée (c'est-à-dire en deux ou trois heures, car j'ai bien autre chose à faire) une seule journée entière du texte original, celui de 1976. Il y a de graves problèmes de déchiffrement, qui font perdre un temps fou, et parfois ne peuvent même pas être résolus. Les parties que j'ai tapées moi-même (la deuxième moitié, l'automne et l'hiver) ont déjà été un peu mises en forme à cette étape-là. Mais celles qu'a tapées Pierre, et qu'il a transcrites telles quelles, évidemment, doivent être reprises avec beaucoup de minutie.

Frustré et honteux de n'avoir pas fait progresser ce matin ce "dossier"-là, je lui ai consacré la plus grande part du temps dont je disposais cette après-midi, après la promenade à la rivière. Du coup c'est *Travers III* qui n'a pas avancé.

***

Quand je dis, corrigeant un peu Balthus et son "siècle de la laideur", que le XXe siècle est le siècle de la *camelote*, je ne pense pas assez aux livres. Presque tous les livres du XIXe siècle, pour la plupart reliés, il est vrai, qui me viennent de ma famille sont en bon état. Ils supportent parfaitement d'être maniés, d'être lus et d'être feuilletés. Mais quand je me reporte aux livres que j'achetais il y a vingt ou trente ans, ils tombent en morceaux.

J'ai rouvert pour la première fois depuis longtemps, à cause de Catulle, *L'Élégie érotique romaine*, de Paul Veyne, un ouvrage que j'ai toujours tenu en haute estime – je parle du texte, car pour le volume, chaque fois

que je tournais une page j'entendais un affreux craquement, et elle se détachait du reste : bientôt il n'y eut plus de reste. J'ai eu quelques heures plus tard la même expérience désagréable avec *Le Palace*. Je dois dire que je n'en possède, je ne sais pourquoi, que l'édition 10/18, en "livre de poche". Les Simon des éditions de Minuit résistent mieux.

Il m'a fallu acheter un nouveau *Vice-Consul*, l'ancien n'était qu'une pile de feuilles détachées. Et je pourrais multiplier les exemples. Je n'aurais d'ailleurs pas à les chercher bien loin, ni dans un passé bien lointain, car nombre de lecteurs se sont plaints à moi, qui n'en pouvais mais, du peu de résistance d'*Outrepas* à la lecture. Il a dû y avoir un problème particulier avec ce livre-là – un problème de colle, peut-être – parce que les volumes précédents du *journal*, qui ne sont pas sensiblement moins gros, n'ont pas été victimes de cette mise en lambeaux.

Agnès Pébereau, qui pratique assidûment la reliure, a la plus grande animosité pour les livres *collés* (qu'on ne peut pas relier, justement). Elle ne veut que des livres *cousus*.

Mercredi 15 février, neuf heures et demie du soir. Cette après-midi je suis retourné chez le dentiste, mais la couronne qu'il avait fait faire n'allait pas, il faut tout recommencer, ç'ont été deux heures de perdues.

Dans le cabinet lui-même la radio marche en permanence. Je suppose que c'est pour distraire les patients, essayer de leur occuper l'esprit durant des moments qui ne sont pas toujours agréables. Mais ce qui marche c'est Radio Monte-Carlo, je crois, ou peut-être Europe 1, ou encore France Inter, je ne sais pas : en tout cas assez exactement ce que je passe ma vie à m'efforcer de ne *pas* entendre. Aujourd'hui il était question de football, du livre d'un footballeur qui déballe tout ce qu'il sait ou prétend savoir sur l'ère Bernard Tapie à Marseille. On s'est beaucoup demandé si ce livre, ou bien la situation qu'il décrivait, j'ai un doute – je m'efforçais de ne pas suivre –, c'était de la merde, alors à votre avis, Jean-Michel Depeyroux, c'était de la merde ou c'était pas de la merde ? Et si vous pensez qu'c'est d'la merde, qu'est-ce qu'on peut faire ? Pour sortir de cette merde, j'veux dire ? (pendant ce temps le dentiste tâte du bout du doigt un trou béant dans votre mâchoire).

J’aimerais vivre à une autre époque. Je ne peux plus supporter d’entendre celle-ci – ni de la voir, d’ailleurs. La dictature de la petite bourgeoisie vous serine du matin au soir et vous expose que ce monde-là est votre monde, que vous n’êtes pas différent de lui, qu’il n’est pas différent de vous (non mais qu’est-ce que vous croyez ? vous vous prenez pour qui ?) ; et que, si vous prétendez ne pas en faire partie, il n’y a d’issue pour vous que dans la folie ou dans la mort.

Un homme ou une femme bien élevés et cultivés du début du siècle dernier auraient préféré mourir plutôt qu’être exposés à cela, probablement. Ils n’auraient pas pu croire une seule seconde qu’allant chez le médecin ou le dentiste ce soit à cette rumeur-là qu’ils seraient obligatoirement condamnés. Le bruit de la petite bourgeoisie dictatoriale, ce n’est pas qu’il existe qui soulève le cœur – il faut bien qu’elle en fasse un, la malheureuse –, c’est qu’on ne puisse pas lui échapper ; c’est qu’il soit considéré comme le bruit *normal* de l’existence ; c’est qu’elle serait sincèrement surprise qu’on ne se reconnaisse pas en lui.

***

« Cher Monsieur,

« Je suis votre production depuis déjà fort longtemps, maintenant. Aussi, seriez-vous d’accord de répondre à quelques questions envoyées par mail ?

« Je tiens à vous signaler imméditement, que cet entretien (qui peut, je pense largement se passer du face à face) est à destination de la revue mensuelle ---------- qui est dirigée par ----------. Je sais d’expérience, pour participer depuis assez longtemps à la revue de ---------, que ce dernier est tout à fait d’accord de donner la parole à des auteurs, qu’une certaine presse censure sciemment pour des raisons idéologiques et stratégiques.

« Aussi, si vous êtes d’accord de vous livrer au jeu des questions-réponses, je vous enverrais d’ici deux semaines, un fichier word dans lequel vous trouverez rédigées une quinzaine de questions.

« Dans l'attente de vous lire,

« Bien à vous,

« ---------- »

Il y a longtemps que je l'avais prévu : ils sont journalistes ou critiques "littéraires", maintenant (il s'agit d'une revue "littéraire" – je n'ai pas changé une lettre ni une virgule au message). Qu'est-ce qu'on fait de pareille proposition ? On l'ignore ? On répond pour la décliner poliment ? On l'accepte – non, impossible, ce serait forcément une épreuve épouvantable : cet homme et moi ne pouvons pas nous entendre. L'ennui c'est que (Emmanuel Carrère l'avait bien prévu, dans un cruel petit article de la revue *écritures*) les gens avec lesquels j'ai une petite chance de m'entendre sont de moins en moins nombreux et bientôt, sans doute, il n'y en aura plus du tout.

***

Sans le vouloir du tout et sans m'en rendre compte j'ai poussé un très profond soupir, au début de l'après-midi, avant d'aller chez le dentiste. Pierre était près de moi et m'a demandé ce que j'avais : il croyait que j'étais malade ou que j'étais en train de me rappeler quelque chose de très embêtant. En fait je lisais *Le Monde* et j'apprenais qu'en 2020 Amsterdam serait une ville à majorité musulmane.

Reconnaissons-le, je n'ai pas été très heureux non plus d'apprendre par la télévision, hier ou avant-hier, en le voyant, que le ministre britannique de la Culture était noir. Mon audible déplaisir a même beaucoup choqué Pierre, justement. Il a dit que mes défenseurs du temps de l'"affaire Camus" verraient leurs arguments retirés de sous eux par moi-même et par mes vraies convictions, si décidément elles étaient celles que je laissais paraître là. Aussi me suis-je senti obligé de *qualify* (un mot qui manque sévèrement en français, je l'ai toujours pensé) mon expression de mélancolie. Je ne verrais aucune espèce d'inconvénient à ce que le ministre de la Culture de Grande-Bretagne ou d'ailleurs de France fût noir si c'était un grand intellectuel ou un artiste fou de culture anglaise ou de culture française, parfaitement intégré à elle et l'illustrant lui-même

(ou elle-même) par son talent – et après tout c'est peut-être exactement ce qu'est l'actuel ministre britannique de la Culture, dont je ne sais absolument rien. J'étais très heureux et très fier, enfant et adolescent, que Gaston Monnerville, président du Sénat et second personnage de l'État, fût noir. Je me fusse accommodé avec plaisir, si ç'avait été possible (mais puisqu'il était académicien ?) d'un Léopold Sédar Senghor ministre de la Culture, ou d'un Aimé Césaire, ou d'un Édouard Glissant (qui à ma connaissance ne souhaite peut-être pas, lui, être "parfaitement intégré"). Ce qui m'attristerait en revanche, si c'était le cas (et j'ai dû craindre que ce ne fût le cas, puisque j'ai été attristé), c'est que le ministre noir de la Culture, en Grande-Bretagne ou en France, le soit surtout parce qu'il fallait un noir dans le gouvernement, et peut-être tout spécialement à ce poste-là, pour bien montrer que la Grande-Bretagne ou la France sont désormais des pays et des sociétés multiethniques et pluriculturelles, et que le temps des cultures nationales ou monoethniques, correspondant à un peuple donné, *avec ses dieux sur des bâtons*, ses atavismes, ses souvenirs séculaires d'expériences partagées, est décidément révolu. Or je suis passionnément attaché aux cultures nationales et (plus ou moins, mais plutôt plus que moins) monoethniques anglaise, britannique et bien entendu (mais à peine davantage) française. Et il me désole qu'elles cessent progressivement, mais de plus en plus vite, selon toute apparence, d'avoir pignon sur rue.

Jeudi 16 février, dix heures moins le quart, le soir. La journée d'aujourd'hui a été perdue pour le travail, d'une part parce que j'ai reçu ce matin un jeune vendeur d'encyclopédies – il pensait me vendre l'*Encyclopedia Universalis* mais je crois que je vais surtout lui acheter l'*Encyclopedia Britannica* (et peut-être les deux : il n'en coûterait que soixante-dix euros par mois pendant quarante-huit mois, et il m'offrirait en prime un grand dictionnaire étymologique en trois volumes et le Grand Robert en six (que j'ai déjà mais dans une édition qui a vingt ans)) –, d'autre part, et surtout, parce que j'ai dû interrompre mes travaux habituels (*L'Amour des hommes*, le *Journal de* Travers, *Travers III*) pour me débattre avec l'index de *Rannoch Moor* : c'est un travail énorme, d'abord à cause de l'extrême longueur de ce répertoire (dont je n'ai pourtant reçu qu'une partie, car il n'est pas achevé), ensuite à cause du

très grand nombre des entrées qui sont à revoir, compléter, corriger ; la journée de demain devra y être entièrement consacrée elle aussi.

À la fin de la semaine dernière j'avais écrit à Claude Durand, d'une part pour lui demander s'il souhaitait signer avec moi un nouveau contrat, cette fois-ci pour le *journal* 2005 (la dernière mensualité afférente au *journal* 2004 doit me parvenir à la fin de ce mois-ci), d'autre part afin de lui soumettre, pour réunion éventuelle en un seul volume, les deux petits textes *Le Communisme du* XXIe *siècle* précédé de *La Deuxième Carrière d'Adolf Hitler.* Je les ai également soumis à Paul Otchakovsky, il y a une quinzaine de jours, mais plutôt pour qu'il les refuse. Il m'a écrit qu'il partait en voyage jusqu'au 14 février et me donnerait sa réponse à son retour. Nous sommes le 16. Il serait bien étonnant que la réponse fût positive, car Paul se méfie comme de la peste de mes textes "politiques". Celle de Claude Durand sera sans doute négative elle aussi. Il ne s'est pas prononcé jusqu'à présent. En revanche sa secrétaire m'a appelé ce matin pour me dire qu'elle préparait un nouveau contrat relatif au *journal* : vingt mille euros, en douze mensualités de quinze cents, plus deux mille euros à la signature – ceux-là m'arrangeront bien car la B.N.P., selon sa tradition, a encore une fois refusé d'honorer un TIP au profit de mon cher Totalgaz (deux mille cent cinquante euros, une cuve, un mois de chauffage…).

J'ai cru remarquer que Total et la B.N.P. sont les deux sociétés françaises qui affichent les résultats les plus spectaculaires pour 2005. Je ne doute pas que ce soit sur mon dos.

***

À propos de banque, et pour l'éternel dossier "dictature de la petite bourgeoisie" :

Dans *Le Monde de l'économie* daté d'avant-hier, on voit une grande photographie représentant le gouverneur de la Banque de France, M. Christian Noyer, donnant une conférence de presse dans la fameuse grande galerie de l'hôtel de La Vrillière, à Paris. Il me semble qu'on voit dépasser un Guerchin, sur le cliché. *Dépasser* est bien le mot, parce que

M. le gouverneur s'exprime devant de hideux panneaux blancs qui ne disent rien, sinon gâteusement, dix fois, *Banque de France* et *Eurosystème.* Voilà donc un homme et une institution qui disposent d'un des ensembles décoratifs les plus prestigieux de Paris et donc du monde, et qui, lorsqu'ils y reçoivent la presse, éprouvent le besoin de le gâcher totalement, sans le moindre souci de son style, de ses proportions, de sa beauté, de sa dignité, avec des panneaux commerciaux de dernier ordre, qu'on croirait rameutés d'une foire-exposition à Lezoux ou à Condom.

Je me plains constamment du clergé catholique qui massacre régulièrement toutes les églises de France avec d'horribles banderoles à message niaiseux – le haut clergé de la fonction publique et du gouvernement ne fait pas mieux. On peut tous les jours observer des ministres et secrétaires d'État s'exprimer dans les plus nobles palais nationaux après avoir bien pris soin, comme le gouverneur de la Banque de France, de les ramener à notre petit monde trivial, utilitaire et mesquin, à force de contreplaqué et de Plexiglas qui, par la gifle qu'ils appliquent à tout ce qui les environne, sont chargés de témoigner emphatiquement, comme si l'on ne s'en doutait pas assez, que ces nobles espaces, qui sont à peu près tout ce qui nous reste de notre histoire, ne sont pas vus, pas compris, pas aimés : créés par des géants (du goût), ils sont habités par des nains.

On dira que ces affreux panneaux sont amovibles, qu'ils pourront être enlevés sitôt finis la conférence, le colloque, la réunion syndicale. Oui : quand il n'y aura plus personne pour les voir, les lieux retrouveront leur noblesse arrachée. Tant mieux. Mais on ne peut pas oublier tout à fait qu'ils ont été créés précisément pour les grandes occasions, les jours fastes, l'afflux de peuple ou du moins de privilégiés. Or c'est précisément les jours où l'on s'y presse qu'ils sont exposés dans leur pire abaissement.

À côté du gouverneur, sur cette photographie instructive, un bonhomme en chemise à manches courtes – au mois de février –, une main dans une poche, l'autre dans une porte entrebâillée, précise bien par sa seule présence et sa tenue la vilaine bonne franquette qui préside à tout cela ; et que souligne certainement, mais on ne les voit pas, les photographes de presse, qui toujours mettent un point d'honneur, par leur

dépenaillage militant, à dépouiller de tout décorum toute cérémonie ou tout événement officiels auxquels ils sont conviés. Si j'étais président de la République (et en ma qualité de chef de parti je suis bien forcé d'y songer), une de mes premières décisions (qui me rendrait d'emblée populaire, *no doubt*) serait de forcer les photographes accrédités à l'Élysée à s'habiller à peu près convenablement. Il ne s'agirait pas de me faire respecter moi, qui ne suis rien, mais la présidence, la République, la France, l'histoire, le lieu et le moment.

Ces affaires de fonds artificiels, exposés derrière les protagonistes aux yeux de l'assistance réunie sur place mais surtout pour le bénéfice des caméras de télévision et des photographes, justement, font des ravages dans le monde entier. Bien entendu, tout le monde ne dispose pas pour pouvoir les gâcher d'une grande galerie de l'hôtel de La Vrillière ni des boiseries ou des miroirs de ministère dans les hôtels du faubourg Saint-Germain ; mais ça ne fait rien, ces panneaux portatifs de fond de décor sont affreux de toute façon, où qu'ils sévissent : affreux en soi, et quand par extraordinaire ils ne le sont pas ils sont tout de même déplaisants, toujours, par leur caractère opportuniste, publicitaire ou commercial. Pas un hôtel où soient logés les invités d'un festival de cinéma, où se réunissent pour l'entendre les partisans de George Bush, où se tienne une conférence internationale, pas un qui n'en profite pour essayer de graver son nom dans les cerveaux des téléspectateurs ou des lecteurs de magazines illustrés. Et c'est encore bien pis quand il s'agit d'hôpitaux. Le mois dernier on voyait tous les jours le même hôpital de Tel-Aviv où agonisait – il agonise encore, le malheureux – Ariel Sharon. Ses médecins donnaient quotidiennement et même plusieurs fois par jour un bulletin de santé, à l'extérieur, pour que la presse internationale n'envahisse pas les halls et les couloirs, je présume. Néanmoins, il fallait que sur tous les continents on pût bien voir de quel hôpital il s'agissait. Aussi installait-on chaque fois sur le trottoir, derrière les praticiens qui s'exprimaient ou leurs porte-parole, un praticable, une espèce de paravent qui proclamait à satiété le nom de l'hôpital, exactement comme les paravents et praticables du gouverneur répètent à satiété le nom de la Banque de France.

Ceux qui n'auraient pas compris que la laideur, la vulgarité et la publicité sont l'avenir du monde, les Jeux olympiques d'hiver sont là pour le leur rappeler quotidiennement, en ce moment. Les Jeux d'hiver sont encore plus vilains que les Jeux d'été, je crois bien. Pendant les compétitions olympiques de la belle saison on voit au moins quelques beaux corps, de temps en temps, tandis qu'aux Jeux d'hiver les corps sont ce qu'il y a de plus laid, tous les protagonistes étant engoncés dans ces effroyables costumes plastifiés et bariolés grâce auxquels le ski et sa parentèle s'essaient éternellement, en vain reconnaissons-le, à battre les records de vilaineté du vélo et de ses avatars. On aurait pu penser que l'Italie, avec son génie propre – les Jeux ont lieu autour de Turin –, allait introduire un peu de grâce parmi les rudes contraintes du genre. Mais non : Sestrières vous gâche un paysage de montagne avec tout autant de virtuosité et d'implacable efficacité que n'importe quel méchant Albertville, et les sports les plus bêtes qui aient pu s'introduire dans les compétitions olympiques ne font pas un spectacle moins affligeant d'un côté ou de l'autre des Alpes. Pauvres montagnes.

Le pire reste tout de même le patinage "artistique". Ç'aurait pourtant pu être joli, et certainement ça l'a été. Il me semble que sur de très vieux films on voit des patineurs et des patineuses évoluer avec beaucoup d'élégance et de charme. Mais ces temps-là sont d'un autre âge : moi-même je ne les ai jamais connus. D'aussi loin qu'il m'en souvienne le patinage artistique a toujours été ce qu'il y a sur terre de plus ridicule, le sport et la danse semblant s'y être donné rendez-vous pour s'exposer l'un et l'autre à leur pire, en les mouvements, les gestes, les musiques, les coiffures, les costumes surtout – ah, les costumes ! – invariablement cauchemardesques. C'est au point qu'on se demande s'il ne s'agit pas d'une plaisanterie pour initiés, si toute cette inimaginable kitscherie ne se retourne pas en un indescriptible raffinement, si ne se mène pas là le plus subtil et le plus implacable procès du goût. Je ne doute pas qu'il existe de par le monde des dizaines d'esthètes acharnés qui ne rateraient pas pour un empire la moindre épreuve de patinage aux Jeux olympiques d'hiver. Pourtant le deuxième degré ni le cent vingt-quatrième n'ont la vie assez dure ni la consistance assez bien assise pour qu'on s'amuse encore de ce spectacle.

Samedi 18 février, dix heures moins le quart, le soir. Aujourd'hui nous avons eu, pour la première fois, la visite du frère cadet de Pierre, qui est très sympathique et qui, si quelque chose l'a surpris dans nos arrangements domestiques, a eu la délicatesse de ne pas en faire état. Il n'était, officiellement, « au courant de rien ».

Après déjeuner – car nous déjeunâmes, bien sûr –, nous sommes allés aux rochers de Mauroux, pour lui montrer les lieux, parce qu'il nous avait appris qu'il pratiquait l'escalade. La journée était parfaite pour une promenade hors des confins de la commune. Nous en avons fait deux ces temps derniers, une à Magnas il y a huit jours et celle-ci, alors que depuis des mois, un peu par paresse, un peu par économie ou plutôt par écologie (ne pas prendre inutilement la voiture, ne pas dépenser d'essence), un peu aussi parce que le chien Ottokar pisse chaque fois dans la remorque, ce qui me met hors de moi, nous n'avions marché qu'à partir du village, le plus souvent jusqu'à l'Auroue, en bas de la colline, et dans le bois quand il pleut trop. Mais il ne faut pas prendre ces habitudes de facilité. Il ne faut pas renoncer à aller voir ailleurs, même si chaque fois j'ai le cœur ulcéré par les nouveaux progrès de la laideur. Pierre Frayssinet, le poète, ne reconnaîtrait guère son cher Mauroux, près duquel croissent et se multiplient, sous prétextes de serres, d'affreuses stabulations de tôle ou de matière plastique. Cependant les rochers sont intacts, Dieu merci, de même que le "chemin-chemin", le chemin si parfaitement "chemin" (l'un des derniers), qui en ramène.

***

La mélancolie "historique" est bien la dernière dont j'aurais cru, enfant, que je pusse être un jour affecté. Eussé-je vécu dans un pays heureux, dans un pays vivant une phase heureuse de son histoire, je ne m'en fusse probablement même pas aperçu, je n'eusse pas songé à m'en réjouir. Je me serais dit que les destins individuels sont tout ce qui compte, que l'important est de faire sa vie en y mettant autant de talent et d'énergie qu'on le peut, que la tâche essentielle est de construire son bonheur individuel ou à tout le moins son destin. De même, je n'eusse

probablement même pas songé à être *français*. Ce n'est pas ma pente naturelle. Je suis aussi peu chauvin qu'il est possible, j'aime autant ou plus les arts, les cultures et les paysages d'autres nations que ceux de la mienne et, si un choix objectif m'avait été offert, j'eusse sans douté préféré être anglais, ou écossais, les tempérament nationaux d'outre-Manche, si différents qu'ils soient l'un de l'autre, me semblant mieux accordés au mien que celui de cette rive-ci. N'empêche : qu'on prétende m'empêcher d'être français, ou qu'on veuille me forcer à l'être d'une façon aussi totalement déculturée, affadie, désolante que celle qui a cours aujourd'hui parmi nous, cela m'a donné le goût et la conscience de l'être vraiment, ne serait-ce que par dignité, ou par esprit de contradiction, ce qui est souvent la même chose. Et ce goût ne pouvait être qu'un goût mélancolique, cette conscience une conscience malheureuse. Comme l'amour des paysages et l'amour de la langue, l'amour de la France, aujourd'hui, ne saurait être qu'une longue tristesse. Être citoyen d'un pays qui meurt, et qui meurt aussi salement, aussi bêtement, aussi bassement, je ne sais pas comment on pourrait ne pas en souffrir.

On nous a informés ce soir que M. Sarkozy – sans doute dans la perspective de l'élection présidentielle de 2007 – avait trouvé un nouveau slogan, pour son parti : *la France d'après.* C'est là bien de l'honnêteté intellectuelle, et une franchise politique qu'il faut saluer avec respect. Je suppose que M. Sarkozy veut dire en fait *la France d'après mon élection*. Cependant on ne peut pas ne pas entendre, dans cette belle formule, et tout nous invite à comprendre, *la France d'après la France*, la post-France – c'est tout de même plus joli qu'"ex-Yougoslavie".

Ma mélancolie politique, ou "historique", ne procède pas entièrement de mon pays, même si c'est à lui, bien sûr, qu'en est dû la plus grande part. Une espèce d'horreur me vient de ce qui semble bien être, de toute part, le réensauvagement du monde – ou plutôt le réensauvagement des hommes, car le monde physique, la terre, l'espace terrestre, sont au contraire de moins en moins *sauvages*, eux, et ils auraient tout à gagner à le demeurer un peu. Tandis que le territoire est tout entier livré à la machine, qui le dépèce, le déforeste, le lotit, le banlocalise, l'industrialise, le commercialise, l'aménage, l'homme, lui, reprend goût à

la vie sauvage, la vie sauvage à présent urbaine, métropolitaine, mégalopolitaine, et il retourne paisiblement à la barbarie.

D'ailleurs un groupe de "jeunes des cités", qui a épouvantablement torturé et tué un malheureux garçon attiré dans un guet-apens par les attraits d'une racoleuse, s'intitule significativement *The Barbarians.* La victime était juive, de sorte qu'on se demande fortement, mais très discrètement – les grands médias se gardent bien jusqu'à présent de poser la question – s'il ne s'agit pas d'un crime antisémite. Quoi qu'il en soit les détails sont épouvantables : vingt-quatre jours de séquestration et de mauvais traitements.

En face, si l'on peut dire, du côté des « forces du bien », ça ne vaut pas beaucoup mieux : de nouveaux documents ont été publiés qui prouvent que les exactions et les tortures perpétrées par les soldats américains, en Irak, avaient bien plus d'ampleur et étaient beaucoup plus monstrueuses qu'on ne le supposait. On a même vu des troupes britanniques passer à tabac interminablement de jeunes Irakiens, dans une caserne : ils ont été filmés, mais même pas à leur insu, par un des leurs qui les incitait à taper encore plus fort (il les encourageait de la voix tout en tournant).

Il y a des jours où l'on ne peut même pas écouter ce que dit le journal télévisé, même pas voir ce qu'il montre : il faut s'éloigner du poste. La semaine dernière c'était une histoire d'enfant torturé à mort par ses propres parents, ou plutôt par sa mère et l'amant de sa mère. Quand on s'en est aperçu, il était trop tard : il était mort.

Et puis, mille fois moins spectaculaire, moins horrible, si l'on veut, mais à peine moins propice à la mélancolie, il y a cet autre ensauvagement qui est la disparition non seulement de notre culture nationale mais de la culture en général, à commencer par la culture générale, justement, et cela jusqu'en les professions officiellement les plus culturelles. Les enseignés de l'école morte, depuis le temps qu'elle est morte, ils sont journalistes à France Culture, ils dirigent des revues littéraires, ils ont des postes importants rue de Valois, à la Bibliothèque nationale ou dans les Drac – ne parlons même pas des directions régionales du livre ou des offices départementaux de la culture. Ils se pressent dans les maisons d'édition, ils font la critique des livres qui paraissent et bien souvent ce sont eux qui les ont écrits, ou leurs frères.

On les prend à témoin du désastre en cours, ils abondent dans votre sens, mais en des termes tels, avec une écriture si puérile, avec tant de fautes d'orthographe et de syntaxe, avec tant de visibles béances dans ce qu'on ne peut même plus appeler le filet de leurs connaissances, qu'on se rend compte en leur parlant de lui que le désastre c'est eux, qu'ils en sont les victimes et les perpétrateurs.

Des deux catastrophes qui se sont abattues en même temps sur mon pays, l'effondrement de sa culture par l'effet de l'égalitarisme social, du prétendu "enseignement de masse" et de la dictature de la petite bourgeoisie, et d'autre part la dissolution d'un peuple au profit d'un ou de plusieurs autres, sur le territoire national, je ne sais pas laquelle m'affecte davantage. À la vérité elles ne sont guère séparables. L'une était la condition de l'autre. L'autre était seule à même de parachever l'une.

Dimanche 19 février, dix heures moins le quart. Hier nous sommes allés dîner chez les Martin-Robin à Montauban, pour un dîner de fête du Têt, bien que la date soit dépassée depuis longtemps, et d'autre part parce que Quynh Martin-Robin, qui est « une pure Vietnamienne » (mais *française*, bien sûr), a lu *Du sens* et voulait m'en parler. Elle dit qu'elle trouve exprimé là exactement ce qu'elle ressent depuis toujours et que jamais elle n'arrive à faire comprendre à ses amis français.

Cela dit, si elle apprécie mon livre, ce dont je me réjouis hautement, j'ai bien peur de l'avoir, moi, beaucoup déçu. Je ne suis pas un brillant causeur, son dîner était beaucoup trop bon pour que je consente à m'en laisser distraire par une discussion idéologico-philosophique, et puis je dois reconnaître que je suis fatigué, en fin de journée, et aspire plus à un repas tranquille qu'à des échanges serrés sur des sujets extrêmement délicats. Jugeant que je ne pouvais rester tout à fait muet j'ai bien fait un effort et placé une tirade qui m'a déjà servi lors de débats publics, mais je n'ai réussi qu'à me mettre en bisbille avec Pierre qui estimait, sans doute à juste titre, que mes paroles étaient en contradiction totale avec une autre prise de position récente de ma part. J'ai dû le supplier de ne pas prendre tellement à cœur ce que je pouvais bien dire. J'avoue que je n'aspire, en de pareils cas, qu'à me tirer sans trop de casse pour qui que ce soit, et surtout en essayant de ne blesser personne, de ces passes difficiles. Je

suis comme un médecin qui aurait travaillé toute la journée dans son cabinet ou à l'hôpital et qui, le soir, aimerait bien pouvoir dîner sans que ses commensaux lui arrachent des consultations supplémentaires. Selon la formule immortelle (*immortelle* pour moi…) de Barthes à propos de Twombly, je suis « paresseux socialement ».

Il y a aussi que je travaille trop. Je vois en mettant en forme le *Journal de* Travers qu'en 1976 déjà il n'en allait pas très différemment, et que par exemple je déclinais des offres de promenade le dimanche parce que le dimanche je travaille, exactement comme les autres jours de la semaine. Ce n'est probablement pas très sain, à la longue. Sauf quand je voyage – et mes voyages ne sont guère reposants, en général –, je travaille sept jours par semaine matin, après-midi et soir et cela depuis trente ans et plus. Non, *le soir* est un ajout relativement récent : une dizaine d'années, peut-être ; avant je m'arrêtais à huit heures. Aujourd'hui je m'arrête aussi à huit heures, pour voir le journal télévisé, mais je me remets à la tâche à neuf heures moins le quart, jusqu'à dix heures et demie et souvent jusqu'à onze heures, le moment du dîner à Plieux. Or j'ai l'impression que je ne vais pas pouvoir tenir très longtemps ce rythme-là. Il faudrait pourtant bien que je le conserve au moins jusqu'à l'automne ou à la fin de l'année, pour respecter les engagements que j'ai pris, et dont je suis peut-être le seul à me soucier.

Demain matin je dois subir deux échographies : vésicale et prostatique d'une part, "de l'orifice herniaire" d'autre part (*what on earth is* "l'orifice herniaire" ?). La sensation d'une "présence" au bas-ventre (et quelquefois c'est bel et bien une douleur) est de plus en plus nette.

***

La période est fertile en diversions mondaines car, après la visite samedi de *Monsieur* (ainsi que nous appelons bien sûr le frère de Pierre) et le dîner du Têt hier, j'ai reçu cette après-midi M. et Mme Auvergne, c'est-à-dire l'ancien trésorier de Pli selon Pli et son épouse, qui voulaient me faire rencontrer une dame de leurs amis, critique d'art, originaire de la Lozère, et « grande admiratrice de votre *Département de la Lozère* » – en fait elle n'avait fait qu'entrouvrir ce volume, probablement chez les Auvergne le matin même, mais je n'ai rien à refuser à ces grands bienfaiteurs de mes défuntes activités culturelles.

Mardi 21 février, neuf heures et demie du soir. Au cabinet de radiologie et d'échographie de Fleurance on m'a trouvé un adénome du côté de la vessie, ce matin. Il me faut maintenant revoir le médecin traitant pour en savoir plus sur le degré de sérieux du problème.

Pierre m'avait accompagné. Comme il m'avait fallu être à jeun, nous avons déjeuné en sortant du laboratoire, sur la grand-place de Fleurance, au café Central, en compagnie de Jeanne Lloan, fleurantine, à qui nous avions proposé de nous retrouver. Elle est ensuite venue ici, où je devais recevoir le représentant ès encyclopédies, auquel nous avons acheté l'*Encyclopedia britannica* et aussi l'*Universalis*, soit plus d'une soixantaine de gros volumes. Il en coûtera soixante-dix euros par mois pendant quarante-huit mois. Le vendeur nous offrait le Grand Robert en supplément gratuit, mais j'en ai déjà une édition qui n'est pas très vieille, et nous avons échangé ce présent contre les trois volumes d'un dictionnaire étymologique du français et trois atlas, historique, archéologique et astronomique (choix de Pierre – moi je me soucie de l'astronomie comme d'une guigne).

Je m'étonne que le Grand Robert soit offert en cadeau de bienvenue comme une espèce d'amuse-gueule sans importance, car lorsque j'avais acheté l'édition que j'ai toujours, il y a quinze ou vingt ans (et que je consulte relativement peu, pour dire la vérité), il me semble qu'elle m'avait coûté bien cher, et pendant longtemps.

Les volumes nous seront livrés dans un mois à peu près. C'est surtout de la *Britannica* que je suis impatient. À Londres, l'an dernier, nous avons acheté les trois tomes épais de *The Concise Dictionary of National Biography*, et il y a peu d'acquisitions dont je sois plus satisfait. Comme je lis le soir *The Whig Supremacy (1714-1760)*, de Basil Williams, onzième volume de la vieille *Oxford History of England*, je vis dans l'intimité de Bolingbroke (qui a habité Chanteloup, près de Tours), du duc d'Ormonde, de Stanhope et des Pelham. Or s'il existe un *Concise Dictionary of National Biography*, et je suis enchanté de ses services, ce doit bien être qu'il en est un autre, celui-là *non-Concise*, qui doit être une pure merveille – oui, je vois dans la préface à *The Concise* (tout de même trois gros volumes de plus de mille pages chacun…) que chacun des articles « *represents around one-fourteenth of the original* DNB *entry* ». Il faut que je me renseigne sur l'offre de dictionnaires en Grande-Bretagne. La *Britannica*, je l'avais oublié, est écossaise, à l'origine – d'où le symbole du chardon (mais je crois comprendre qu'à présent, hélas, elle est imprimée aux États-Unis).

Il serait infiniment précieux de posséder les grandes encyclopédies des pays dont on comprend à peu près les langues. Une grande encyclopédie allemande ne me servirait pas à grand-chose, personnellement, mais j'aimerais beaucoup avoir une grande encyclopédie italienne (et plus encore un grand dictionnaire encyclopédique). Pendant les deux étés que j'ai passés à Lisbonne chez João Paulo Santos, avec Rodolfo Junqueira et Jean-Paul Marcheschi, j'étais émerveillé par une énorme encyclopédie portugaise que possédait le père de João Paulo, et qu'il gardait dans un bureau où nous n'étions pas trop censés entrer. Je m'étonnais même qu'un pays qui ne passait pas pour très riche, le Portugal, eût pu s'offrir – au temps de Salazar, peut-être bien – un si opulent répertoire de sa culture et de son histoire.

Après notre séance “*tupperware*” auprès du vendeur de dictionnaires, nous sommes allés promener les chiens à la rivière, Pierre, Jeanne et moi. Et au retour nous avons pris du thé. Autant dire qu’entre ses phases médicales, encyclopédiques et ambulatoires, la journée n’a pas été très productive, *workwise* – à peine ont été ajoutés un ou deux paragraphes à *Travers III.*

***

Paul Otchakovsky a toutes les qualités de la terre, il est bon, généreux, intelligent, loyal et fidèle, mais lorsqu’il se mêle d’être exaspérant il peut se montrer imbattable à cet exercice.

Il y a un mois il me reprochait de donner de mes textes à d’autres éditeurs que lui et de lui faire, disait-il, « des enfants dans le dos ». Le *journal* est exclu de nos relations par contrat, et je croyais que mes écrits politiques l’étaient aussi, cette fois par incompatibilité d’humeur et d’opinion. Non, il veut les voir avant que je puisse en disposer ailleurs. Il ne peut que les refuser, mais enfin il dispose d’une exclusivité officielle sur toute ma production moins le *journal*, je les lui envoie donc. Il commence par me dire qu’il part en voyage pour quinze jours et qu’il me donnera sa réponse à son retour, le 14 février. C’est déjà demander bien du temps pour l’élaboration d’un inévitable *non*. Mais le 14 février aucune nouvelle, ni depuis. Il dirait sans doute qu’il ne fallait pas prendre la date indiquée au pied de la lettre. Mais il sait bien que c’est ma pente irrésistible, nous avons déjà eu force bisbilles à ce sujet.

Ou bien *Le Communisme du* XXIe *siècle* et *La Deuxième Carrière d’Adolf Hitler* sont-ils tellement scandaleux qu’un refus de publication serait encore trop bien pour eux ? Claude Durand, auquel je les ai envoyés aussi, tant la démarche auprès de Paul me semblait de caractère purement formel, et pour ne pas perdre trop de temps, ne semble pas spécialement impatient lui non plus de les accepter ou refuser. Mais lui ne les a que depuis une semaine – depuis le silence du 14 février, qui dure encore.

Mercredi 22 février, dix heures du soir. Comme j'ai appris hier un mot nouveau, ou quasiment nouveau (pour moi), et qui revêt d'un coup un redoutable poids, je n'ai plus dans la tête, en bon proustien, ou peut-être plutôt en marcellien futile, que cette grande dame : la comtesse Adénome de Chevigné.

Mon adénome n'est pas de la plus mauvaise espèce, à première vue, ni du volume le plus inquiétant. Aussi va-t-on le traiter par la pharmacie, au moins dans un premier temps. Mme de Capdecomme, que j'ai vue cette après-midi, m'a donné à prendre du Permixon, pour toujours et à jamais. Elle dit qu'avec un traitement de ce genre on arrive souvent à repousser de dix ans l'opération, et quelquefois même à l'éviter. Il s'agit de l'opération de la prostate, dont la perspective est peu réjouissante. Je crois comprendre que la nécessité d'y procéder est plutôt plus vraisemblable, dans mon cas, que son contraire. Et je suis loin d'être certain, si je puis me permettre d'avoir une opinion, que l'espèce de douleur que je ressens dans le bas-ventre, du côté de l'aine, presque en permanence, soit bien de nature vésicale, ou prostatique. *But who am I to judge ?*

Au milieu de ces incertitudes mal plaisantes, lettres de Paul, au courrier – moi qui me plaignais de n'avoir pas de nouvelles de lui, je suis servi ! Les nouvelles en effet ne sont pas bonnes, de ce côté-là. Il me dit que ses affaires vont mal, qu'il doit réduire très fortement les dépenses de sa maison d'édition. Il me dit que les mensualités qu'il me verse, et qui sont précisées par contrats (contrats que nous venons de signer, justement), devraient être réduites de moitié. Mais, m'explique-t-il, comme il se soucie de m'éviter une chute de mes revenus, il s'est arrangé avec Claude Durand, qui a généreusement consenti, pour nous obliger Paul et moi, à m'acheter les droits non pas d'*un* volume de *journal*, comme il vient de le faire (2005), mais de *deux* (2005 *et* 2006) : la P.O.L ne me verserait donc plus, pour l'année à venir, que la moitié de ce qu'elle me versait (quinze cents euros au lieu de trois mille), tandis que Fayard au contraire doublerait mes mensualités (trois mille euros au lieu de quinze cents). Paul d'en conclure que je n'y perdrais rien. Mais j'y perdrais tout de même vingt mille euros, car le volume de *journal* que je vendrai maintenant pour compenser la perte de mes revenus P.O.L, je ne

pourrai pas le vendre l'année prochaine, évidemment ; ni jamais. Déjà la publication du *journal* 2000 chez P.O.L avait entraîné de grands désordres dans mes finances. P.O.L ne m'avait rien donné pour ce volume-là, puisqu'il tombait dans notre contrat général. Pour ne pas voir diminuer la somme des mensualités que je perçois j'avais dû, déjà, vendre à Fayard un volume à venir de mon *journal*. Jadis les livres paraissaient avec un intervalle plus court que le nombre de mensualités prévues pour s'appuyer sur eux, huit mois au lieu de douze, ce qui fait qu'une fois par an je touchais quatre ou cinq mois d'un coup, et cela m'arrangeait infiniment, me permettant alors de rétablir à peu près mes finances à court terme. Mais à présent la situation est toute contraire. Les publications sont très en retard sur les mensualités. Selon le plan paulien je vais devoir vendre à Fayard un livre (ce *journal*-ci, celui que je suis en train d'écrire) qui ne devrait paraître que dans trois ou quatre ans. C'est ce qui s'appelle de la cavalerie. Je suis très habitué à pratiquer cet art, mais cette fois-ci on le pratique pour moi.

D'un autre côté je ne peux rien refuser à Paul, surtout s'il est en difficulté. Il ne me doit rien du tout : c'est moi qui lui dois. Ces mensualités qu'il me verse, elles sont versées par lui presque en pure perte. Mes livres ne lui rapportent rien, et au contraire lui coûtent beaucoup. Comment pourrais-je ne pas consentir à tout ce qui pourrait contribuer à le tirer d'affaire ? Je lui ai écrit immédiatement pour lui signifier mon accord.

Sa lettre ne disait pas un mot du *Communisme du* XXIe *siècle*. Sans doute a-t-il oublié qu'il m'avait annoncé une réponse pour le 14 février. Si j'en crois le tableau qu'il dresse pour moi de sa situation, il a d'autres chats à fouetter.

Et si sa situation est telle qu'il me la décrit – ce dont je ne doute pas un seul instant –, je vois mal comment il pourrait publier à l'automne non seulement *L'Amour l'Automne* (*Travers III*), mais tous les précédents volumes des *Églogues*, ainsi que nous en étions convenus. Tout devient extrêmement flou. Et cela n'encourage guère au travail. À un éditeur en perdition, qu'apporté-je pour le soutenir *but* un livre qu'on croirait exactement calculé pour achever de le perdre, au contraire : un livre épais et difficile à fabriquer, difficile à lire, qui peut intéresser dix ou quinze

personnes, qui est aussi étranger qu'on peut l'imaginer au climat intellectuel de l'époque, qui relève d'une esthétique et de recherches abandonnées, et que de toute façon les critiques ne feront pas connaître au public, pour la seule raison qu'il est de moi. Ce pourrait être vu comme une inconscience criminelle.

Jeudi 23 février, dix heures du soir. On me dit que si je présentais un dossier de candidature j'aurais de sérieuses chances (ce qui reste à prouver) d'obtenir la "bourse Cioran", d'un montant de dix-huit mille euros. Je vais tenter de jouer cette carte, bien que je sois très sceptique sur mes possibilités de succès et redoute l'humiliation d'un échec – ceux qui me poussent et m'encouragent et m'assurent de la probabilité d'une issue heureuse ne mesurent peut-être pas très bien à quel point je suis maudit. Les plus récents événements me convainquent néanmoins qu'il faut tout essayer.

Naturellement, ces dix-huit mille euros – dont on me parle depuis une semaine, donc c'était bien avant les mauvaises nouvelles de la P.O.L –, je les envisage comme quelque chose qui viendrait *en plus* de mes revenus habituels, et me donnerait pendant quelque temps un peu d'aisance pour une fois (mon compte bancaire est à découvert de trois mille sept cents euros, ce qui n'est pas autorisé, et j'ai dû faire cette après-midi, chez le dentiste, un chèque de six cent cinquante euros). Mais Paul, qui ne manquerait pas d'être informé qu'ils me sont échus, aurait un tout autre point de vue, et qui serait parfaitement légitime.

Il a une conception très noble de son métier d'éditeur, qui inclut un fort sentiment de responsabilité à l'égard de ses auteurs. Il s'estime garant de ma survie économique, voire de mon confort. C'est la raison pour laquelle il me verse, depuis dix ans à peu près, trois mille euros par mois, somme qui n'est pas négligeable au regard de ce que gagnent la plupart des écrivains français qui vivent de leur plume ou essaient de le faire, et d'autant moins négligeable que cet argent que je reçois je ne le *gagne* pas puisque mes livres ne se vendent pas et ne rapportent à peu près rien. Paul se dit je crois qu'il est nécessaire que j'aie de quoi vivre et travailler (c'est la même chose) et qu'il est de son devoir professionnel et amical d'y veiller. Mais si cette exigence était remplie d'autre part il se sentirait, et c'est très compréhensible, dispensé de l'assumer personnellement – ce

que je veux dire (je suis pressé, je m'explique mal) c'est que si, par exemple, j'obtenais cette "bourse Cioran", Paul estimerait sans doute qu'il peut réduire d'autant ce qu'il me verse annuellement : et cela tout spécialement dans les circonstances actuelles, qui sont très difficiles pour lui. Mieux, ou pis, si m'était alloué cet argent de la Caisse des lettres, il serait sans doute de mon devoir, de mon devoir amical en tout cas, de prévenir Paul que je reçois cette somme et de le libérer du souci de me la verser d'autre part.

Je me suis demandé si sa lettre, reçue hier, pouvait avoir quelque chose à voir avec l'envoi du "manuscrit" du *Communisme du* XXIe *siècle*, il y a trois mois. Est-il possible que ce texte l'ait tellement indigné qu'il ait décidé de commencer à prendre ses distances avec moi ? Non, je suis persuadé que non. D'abord il ne lui ressemblerait pas d'agir de la sorte. D'autre part ce texte, ni *La Deuxième Carrière d'Adolf Hitler*, qui lui était joint et devrait le précéder en cas de publication, n'a rien de particulièrement scandaleux, il me semble.

Le souci m'a tiré du lit à six heures, ce matin, quoique j'eusse lu jusqu'à deux heures ou presque, la nuit dernière. Du côté de Fayard mes affaires ne vont pas très bien non plus. Le *journal* de l'année 2003 devait d'abord paraître à l'automne dernier, puis cette date avait été reportée au mois de mars – comme cela, m'avait-on expliqué, on aurait le temps de tout faire à tête reposée, pour une fois, et d'assurer que tout serait prêt non seulement à temps mais *à l'avance*. Or les épreuves annoncées pour le début décembre ne m'ont été envoyées qu'à la fin de janvier. Et maintenant c'est l'index qui nous retarde. Il paraîtrait qu'il est monstrueux. On m'en a envoyé il y a quinze jours une première partie, très sommaire, que j'ai considérablement améliorée en deux ou trois jours, et renvoyée aussitôt. Il ne m'a pas semblé que les problèmes posés fussent bien différents de ce qu'ils sont d'habitude. Le volume est un peu plus épais encore que le précédent, il y a peut-être un peu plus de noms propres qu'à l'accoutumée, du fait du voyage en Grande-Bretagne, mais je ne vois aucune différence de nature. Or la fin de cet index n'arrive pas. On ne m'appelle jamais, c'est toujours moi qui dois téléphoner, ce qui est humiliant et vain. Le livre ne pourra pas paraître à la date prévue, qui est

déjà une date reportée. Il ne servirait à rien de se plaindre, et de toute façon je ne suis pas en position de le faire.

Vendredi 24 février, neuf heures et demie du soir. J'ai passé la plus grande partie de la journée à préparer le dossier de candidature pour la bourse Cioran de l'essai. Il faut encore faire faire des photocopies de documents fiscaux et aller à la poste pour envoyer toutes ces pièces, entées de quelques exemplaires de mes essais déjà écrits – Pierre veut bien se charger de cette partie des opérations.

Pour achever de me mettre de mauvaise humeur, un coup de téléphone de Madou Marécat, à l'instant, me demandant si je peux emmener ma mère à Paris, où elle séjournerait chez elle, au début de mars – j'ai un peu vivement décliné cette requête, et bien sûr me suis aussitôt senti coupable. Ma mère dit à tout le monde que « Renaud peut très bien m'emmener », même quand d'autres possibilités se présentent pour elle. Elle n'a pas hésité à me faire la conduire à Belle-Isle, en septembre dernier, alors que des cousins partaient de Clermont justement pour Belle-Isle et pouvaient parfaitement l'emmener, tandis que moi il me fallait d'abord aller la chercher dans le Puy-de-Dôme, puis la conduire dans le Morbihan, bref tracer dans le corps de la France un grand triangle dont je ne garde pas un bon souvenir. Je suis dans les médecins jusqu'au cou, j'ai les pires embêtements d'argent, je suis affreusement en retard dans tous mes travaux, une mauvaise fatigue pèse sur moi, j'en envie d'emmener ma mère à Paris comme de me pendre. Mais j'ai des remords de ne pas le faire, et ils ajoutent à mon mécontentement du monde, des éditeurs et de moi.

La publication ou plutôt la non-publication de *Rannoch Moor* tourne à la plaisanterie. Je comprendrais qu'il y ait des difficultés, encore que j'entrevoie mal ce qu'elles peuvent bien être, mais j'aimerais qu'on m'en tienne informé. Ce silence à toutes les étapes, quand les choses ne se passent pas comme il était convenu qu'elles devaient se passer, est assez éprouvant. Il me semble que ce n'est pas à moi d'appeler, en pareil cas.

En de semblables crises ma seule réaction est de travailler encore et encore plus, et de me buter à tâcher de tenir des dates dont l'observance ne tient à cœur qu'à moi-même, certainement. Essayer de faire en sorte que *Travers III* ou le *Journal de* Travers, ou encore *L'Amour des hommes*

puissent être publiés à l'automne comme il a été convenu, c'est un travail de titan. Mais en plus je dois me dire que je suis sans doute le seul à attacher de l'importance à ces dates, qui structurent et conditionnent toute mon année, alors qu'à la première difficulté, au moindre petit défaut d'opportunité (et il est à craindre que publier de tels livres ne soit jamais *opportun*), elles pourront être changées sans qu'on juge même très important de m'en aviser. Continuer dans ces conditions, s'obstiner, ne faire que travailler encore davantage, n'est-ce pas se comporter comme la souris de laboratoire, qui ne veut pas renoncer à tâcher de forcer une impasse inébranlable alors qu'il lui suffirait de prendre un peu de recul pour découvrir une autre issue : cette autre issue elle ne l'imagine pas, et moi non plus.

Un écrivain doit avoir du succès auprès du public, ou à défaut un grand succès d'estime, pour avoir un poids quelconque face à un éditeur, et surtout à un grand éditeur. Si ce n'est pas le cas, et Dieu sait que ce n'est pas mon cas, il est toujours publié plus ou moins par charité. Et le propre de la charité – non pas en essence, mais en pratique – c'est qu'elle se lasse et qu'elle n'a pas de raison de s'accommoder des renâclages et des humeurs et des maugréments de ses bénéficiaires. Les occasions de s'exercer ne manquent pas pour elle. Si ce n'est pas vous, ce sera un autre.

Flatters voit beaucoup Quignard, ces temps-ci, et me dit que Quignard lui-même, tout chargé d'honneurs qu'il est, est bien loin de vivre dans l'opulence. Il se partagerait entre une espèce de chambre de bonne à Paris et une maison à Sens, mal chauffée, mal chauffable, et serait las d'avoir à faire sans cesse la navette. Flatters lui a désigné un appartement à louer ou à vendre, je ne sais plus, près de chez lui, qui lui paraissait devoir convenir tout à fait à ses besoins. Quignard lui a dit qu'il devait plaisanter, que pour sa part il n'avait nullement les moyens d'envisager pareil achat, ou pareille location. Il semblerait qu'il soit accablé de pensions alimentaires à verser, d'enfants et de petits-enfants à élever. Voilà au moins des soucis que je n'ai pas, touchons du bois.

Mais si Quignard lui-même tire le diable par la queue, c'est que c'est toute la littérature qui est malade, et l'édition par la même occasion. Flatters est indigné que Fayard publie le livre consacré, maintenant sous

forme de *fiction*, aux amours de Cécilia Sarkozy. Mais Claude Durand aurait beau jeu de me faire remarquer, si je prenais devant lui un air pincé face à pareilles publications, que ce sont les livres de cette sorte qui paient mon gaz et mon dentiste – et que s'il n'y avait que les miens…

Je ne suis pas inconscient de ce genre de problèmes, et des accommodements qu'ils supposent. Je souhaiterais seulement qu'on m'en avertisse, quand ils entraînent des changements dans les arrangements passés avec moi.

Samedi 25 février, dix heures et quart, le soir. Les grandes satisfactions que me donnent *The Concise Dictionary of National Biography*, en trois forts volumes, m'ont naturellement fait penser et comprendre qu'il existait certainement un *non-concise Dictionary of National Biography*, qui doit être un instrument de plaisir formidable. Et en effet : j'en ai trouvé trace sans difficulté sur le net. C'est (prévisiblement) *The Dictionary of National Biography*, dit *DNB*, publié par l'université d'Oxford et qui ne compte pas moins de soixante volumes. Je les ai vus (webmatiquement), ils sont superbes, reliés en dur, bien entendu, bleu foncé avec des lettres d'or, et l'emblème d'Oxford. La préface à l'édition *concise*, que j'ai sous les yeux, dit que « *the concise version represents around one-fourteenth of the original DNB entry* » – c'est-à-dire que chaque article du *DNB* est quatorze fois plus long que ceux du *Concise*, qui pourtant sont déjà assez copieux. Quelle merveille ce doit être ! Voilà quelque chose que j'aimerais avoir ! Seul petit problème, ce *DNB* coûte sept mille cinq cents livres, soit environ douze mille euros. Eussé-je obtenu la bourse Cioran, et n'eussé-je pas été victime des récentes et draconiennes réductions de train de vie de la P.O.L, je ne dis pas que je ne l'aurais pas acheté. *As it is*, je suis en correspondance électronique avec le responsable des éditions oxfordiennes pour l'Europe, c'est-à-dire pour "le continent", afin d'essayer de savoir de lui s'il n'existerait pas quelques intéressantes formules de crédit…

Cela dit, aussi britannophile que je sois, il y a quelque chose que je préférerais encore au *Dictionary of National Biography*, ce serait un *Dictionary of* Universal *Biography.* Ce serait presque une bibliothèque à soi seule. Il faudrait le faire en collaboration avec les mormons. En effet, dans l'idéal, il n'y aurait pas de raison d'en limiter les entrées aux

existences des seules gens illustres, ou seulement notables. On pourrait y mettre tous ceux dont on sait quelque chose, et, de ceux-là, tout ce qu'on sait. Ce serait le grand répertoire du passage sur la terre. D'ailleurs l'existence du réseau des réseaux fait qu'un tel projet est aujourd'hui moins complètement utopique qu'il y peut paraître à première vue. Le nombre des entrées est virtuellement illimité, certes ; mais le nombre des collaborateurs l'est aussi – il suffirait d'une instance régulatrice efficace.

Sans aller jusqu'à pareilles extrémités je regrette que ma chère *Biographie universelle* du XIXe siècle n'ait pas de descendance francophone ni même, apparemment, de descendance du tout. C'était une entreprise de proportions sans doute assez comparables à celles du *DNB*, quoiqu'un peu moins scientifique (il faut l'espérer pour le *DNB*). Je ne possède pour ma part que dix-huit volumes (64 à 81, FAU à SCR) du *Supplément*, qui de façon générale ne concerne que les personnalités mortes entre la *Biographie* elle-même et ledit *Supplément*, soit entre 1820 et 1840. Mais pour cette période-là, et pourvu que les sujets des diverses notices aient eu le bon esprit de ne pas s'appeler Defauconpret ou Vatisménil, la source de renseignements est considérable.

L'un des fondateurs et longtemps le principal contributeur du *Dictionary of National Biography* est Sir Leslie Stephen, le père de Virginia Woolf. C'était un alpiniste, un clergyman défroqué et un spécialiste de la pensée du XVIIIe siècle. La question des femmes écrivains ne devait pas lui être étrangère puisqu'il avait écrit un livre sur George Eliot.

Dimanche 26 février, dix heures du soir. Une lettre de lecteur, ou plutôt d'*ancien* lecteur, fait ressurgir une vieille petite histoire désagréable, relative à mon bref séjour à Berlin, à l'extrême fin de l'année 1990 et aux premiers jours de 1991. J'étais là-bas avec mon ami Philippe I, avec le jeune compagnon de Philippe, qui aujourd'hui encore partage sa vie, et avec un autre couple composé d'un ancien ami de Philippe et de son propre compagnon du moment. L'ancien ami, qui occupe des fonctions importantes dans une maison de haute couture, je le connaissais depuis vingt-cinq ans, par Philippe justement. C'est un garçon sympathique et intelligent mais qui me tapa singulièrement sur les nerfs, un soir de ce

séjour à Berlin – ce n'était pas la Saint-Sylvestre, je crois, mais peut-être plutôt la veille.

Nous étions à table, Philippe parlait de *Tonio Kröger*, de Mann, à moins que ce ne soit plutôt des *Confessions du chevalier d'industrie Felix Krull*, je ne sais plus. J'ai dit en tout cas n'avoir jamais lu le livre. Et là-dessus le garçon de la haute couture de prétendre ironiquement n'en pas croire ses oreilles : *comment*, moi, moi qui *savais tout*, qui avais *tout lu*, qui étais dans notre petit groupe le représentant de la grande culture et de la connaissance universelle, *comment*, il y avait donc un livre que je n'aurais pas lu, et qui pis est un livre dont Philippe disait qu'il était merveilleux ? Et de broder interminablement sur ces deux thèmes, ma grande culture supposée, sa surprise à lui face au manque que je venais d'avouer. La moutarde m'est sérieusement montée au nez. J'ai piqué une vraie crise de colère, comme je n'y suis que trop prompt. Je crois que j'étais surtout furieux de l'accusation implicite d'être un pédant, de faire étalage de mes connaissances, travers dont il me semblait que je me gardais assez bien, d'autant que mes connaissances de toute chose allemande sont particulièrement courtes (mais il vrai que j'inclinais le voyage vers plus de visites de musées et de châteaux qu'il n'en eût impliqué sans moi, peut-être). Exaspéré, j'ai sans doute tapé du poing sur la table, invité ce garçon ou plutôt cet homme (nous avions tous les deux entre quarante et cinquante ans, à l'époque) à cesser son persiflage, et déclaré que la conception de la culture qu'il étalait lui – imaginer que la culture c'était d'avoir *tout* lu, et qu'on se ridiculisait en faisant l'aveu qu'on n'avait pas lu tel ou tel livre, même essentiel –, une telle conception était une conception de…, de…, de…

Évidemment aujourd'hui, quinze années plus tard, je ne me souviens plus très bien de ce que fut mon mot : de *négociant*, d'*épicier*, de *comptable* – non, non, non, il a dû s'agir de quelque chose de féminin, de *shampouineuse*, d'*esthéticienne*, de *manucure*, quelque chose comme ça. Toujours est-il que cet homme, qui a fait toute sa carrière dans la couture, donc, est persuadé que j'ai dit de *couturière*, ce qui l'eût visé très personnellement. Il l'a dit à Philippe, qui me l'a rapporté assez peu de temps après l'incident lui-même. Et j'ai nié farouchement, et je continue de le nier, car je suis persuadé que je n'ai absolument pas dit *couturière.*

Cet homme, à mon avis, a entendu ce qu'il craignait d'entendre. Je ne m'étais servi, sous le coup de la colère, que d'un terme censé désigner emblématiquement, à tort ou à raison, une condition qu'on associe peu à des vues très hautes sur la vie de l'esprit. Mais en aucune façon il n'y avait là d'allusion, dans mon intention, au cas particulier de l'objet de mon ire.

Il a entendu *couturière*, il s'est senti très personnellement et très bassement visé, il l'a dit à Philippe à l'époque, il l'a dit aussi à cet ami à lui qui m'écrit aujourd'hui et qui me dit avoir arrêté de me lire à la suite de cet incident, d'une part parce que le terme choisi par moi et l'état d'esprit qu'il révélait l'horrifiait, d'autre part parce que mon *journal* ne dit pas un mot de cette soirée et de cette scène, ce qui l'a amené, lui lecteur, a douter de ma sincérité et de ma disposition à reconnaître mes fautes et à faire état de mes attitudes coupables. Voici ce qu'il m'écrit (ce sera plus simple) :

« En fait je trouve là l'occasion de vous faire un aveu que je garde dans un coin de mon crâne depuis trop longtemps, une déception qui a grandement attaquée non ma confiance en vous mais en votre franchise face à certaines circonstances que vous aimez tant dénoncer.

« L'anecdote remonte à il y a quelques années et fait référence à un voyage que vous fîtes en Allemagne avec des amis dont un ami commun.

« Vous avez, au fil des ans, toujours été agressé par les attaques perfides des "folles" ou de certains pédés sur les lieux de drague, bars ou boîtes. La féminisation des termes employés, et d'une manière générale, les critiques proférées à haute voix concernant l'âge ou l'aspect physique etc... des autres vous a toujours fait souffrir. Or, lors de ce voyage, vous eûtes, à l'égard de cet ami commun, sous un coup de colère, exactement ce type de comportement, utilisant un terme à la fois grossier et infâmant concernant son métier : la couture.

« En soi, l'évènement n'était pas grave : on a tous, à un moment donné dérapé sur le sujet, mais j'espérais de vous que vous auriez la franchise de relater cet épisode non pour le confesser mais pour l'analyser et avouer que, "comme tout le monde" vous pouviez tomber dans ce douteux travers. Votre silence sur ce sujet m'a déçu. Vous vous en doutez,

ce genre d'oubli fait qu'on doute de la franchise à tout crin de celui qui sait si bien dénoncer les travers de ses contemporains…

« Voilà, c'est dit et croyez-moi cela fait longtemps que j'avais envie de vous faire part de ce que je considère comme une faiblesse de votre part et grave au point que le lecteur passionné que j'étais a préféré se détourner de vos écrits… »

On me reproche de n'avoir rien dit de cet épisode dans mon *journal*, mais je vois, non sans un peu de surprise, que je n'en ai rien noté non plus dans mon agenda, à tel point que je ne peux pas retrouver exactement le jour où il s'est déroulé : le 30 décembre 1990 (« … Dîné dans un restaurant exaspérant, Anatole, Fuggenstrasse. Café Knast, où nos voies se séparent. Tom's Café, * avec un très petit brun musclé ») ou bien le 31, et alors il se serait agi du "réveillon" (« … Médiocre dîner dans un restaurant dont j'oublie le nom, où passé le passage. Ensuite au "Schwurz" (?), avec la bande. Puis Tom's, trop longuement. Puis Knast : Bernard, Français d'origine slovène, connu de vue de Paris ») ? La scène ne devait pas m'avoir beaucoup marqué. D'ailleurs elle n'avait pas entraîné de rupture au sein du groupe puisqu'elle avait eu lieu dans un restaurant et qu'ensuite, l'un et l'autre soirs, nous sommes allés ailleurs tous ensemble.

C'est seulement plus tard qu'elle a pris de l'importance à mes yeux, rétrospectivement, quand j'ai appris par Philippe que B. était convaincu et allait répétant que je l'avais traité de *couturière*. Il en avait persuadé Philippe, apparemment, qui semblait croire avoir entendu cela lui aussi, soit que la version de B. l'ait influencé, soit qu'il y ait eu vraiment une confusion sonore, un malentendu auditif partagé. Je reste certain de n'avoir pas dit *couturière*. En revanche je peux très bien avoir dit *coiffeuse*, mettons. Bref je me crois innocent du crime d'avoir voulu blesser très personnellement B. par une allusion précise à son métier réel, mais pas de la vulgarité et de la sottise d'avoir voulu aggraver l'insulte par sa féminisation. Il ne s'agissait pas du tout d'une allusion à B. ou à sa situation mais il se trouve, et ce n'est certes pas très "politiquement correct", ni très spirituel, que si l'on voulait trouver un exemple retentissant de niaiserie emblématique, dans la conception de la culture, on pensait plus à une coiffeuse qu'à un coiffeur, à une manucure qu'à

un…, qu'à un… (il n'y a pas de mot ni d'image aussi immédiatement disponible). C'est bête, c'est un préjugé stupide dont nous nous sommes en partie libérés depuis lors – tout ce que je puis en dire en guise d'excuse, et elle n'est pas bonne, c'est que le préjugé était plus dans la langue ou dans les "représentations collectives" que dans moi…

Fais-je trop de concessions à la critique, quinze ans plus tard, à propos d'un épisode insignifiant ? N'en fais-je *pas assez* au contraire, et refusé-je de reconnaître mes torts, *tous* mes torts ? La voie est étroite entre ces deux excès. On peut être tenté de plaider coupable pour en finir. On peut sincèrement se croire innocent parce que notre propre mémoire, avec le temps, trouve plus commode qu'on le soit. Le mieux serait bien sûr de ne pas s'en soucier. Hélas, ce n'est pas dans ma nature. Je ne sais ce qui en moi me pousse toujours à essayer de me *justifier*, ne serait-ce qu'à mes propres yeux – un trait toujours un peu suspect, à la longue ; d'un autre côté (et je ne sais si c'est une bonne ou une mauvaise chose), les vingt forts volumes de ce *journal*, à ce trait, doivent sûrement, pour une grande part, leur existence.

Je suis travaillé depuis près d'un demi-siècle par le remords d'avoir traité, par inadvertance et par plaisanterie, de *fils de pute* un camarade de classe dont la mère, je ne m'en suis souvenu que trop tard, passait notoirement pour "entretenue" (et ensuite, lorsque ce garçon était présent, j'appelais tout le monde *fils de pute* pour le convaincre que c'était chez moi une expression courante et que je n'y mettais aucun sens particulier – il y aurait là-dessus beaucoup à dire mais nous allons attendre encore un peu…). Si j'avais traité un couturier de *couturière* avec la volonté arrêtée de le blesser très personnellement, je ne m'en souviendrais que trop. Or je n'ai aucun souvenir de cette sorte, je n'en ai jamais eu, et à quarante-cinq ans je n'aurais jamais commis cette faute-là, dont la pensée ne m'est même pas venue à l'esprit.

Je ne pense pas que je répondrai à ce correspondant. Ce serait essayer de me justifier, et c'est un exercice auquel j'aime mieux me livrer dans le silence de ce *journal* que dans un échange de lettres. Parole contre parole, il est probable que lui préférera toujours la version de son ami à la mienne – sans compter que celle de son ami, il a eu quinze ans pour se la mettre dans la tête. Ce serait un dialogue de sourds, et nécessairement

sans fin. Personne ne convaincrait personne. Ce que je peux faire, en revanche, c'est envoyer à ce monsieur, par coupé/collé, copie de cette entrée de *journal.*

Mardi 28 février, neuf heures et demie du soir. Ce matin j'ai constaté sur le net que mon compte en banque était à découvert de près de quatre mille six cents euros. La limite du découvert autorisé est de trois mille euros. De légers outrepassements sont assez fréquents en fin de mois, mais celui-là était plus marqué qu'il n'est habituel. Dans la rubrique "à venir" s'annonçaient encore des "sorties" pour un montant de trois mille euros – c'est-à-dire qu'on va friser d'un jour à l'autre les *sept mille* euros de découvert : une situation dont j'avais su me garder depuis les jours acrobatiques et financièrement vertigineux de mes "activités culturelles", il y a une dizaine d'années.

Aucune "rentrée" n'était annoncée. Il a fallu que je passe plusieurs coups de téléphone, ne serait-ce que pour bien comprendre où j'en étais : à la banque, à Paul Otchakovsky, au service de la comptabilité de Fayard.

À la banque on n'était pas désagréable mais on m'a confirmé qu'aucun afflux d'argent ne se laissait prévoir en ma faveur. Que sont devenus mes émoluments habituels, P.O.L et Fayard, qui généralement m'arrivent vers le 26 du mois ? Le 26 était un dimanche, avant-hier. Hier 27 la banque était fermée, comme tous les lundis. L'un des problèmes c'est que nous sommes en février, que ce mardi est le dernier jour du mois, que les dépenses de carte bleue sont réglées aujourd'hui et que l'exercice mensuel qui consiste pour moi à tâcher de "repasser positif", ne serait-ce que pour deux ou trois jours, va être cette fois-ci impossible.

Chez Fayard on m'a dit que l'ordre de virement en ma faveur avait été donné vendredi : treize cent quatre-vingts euros devraient donc m'arriver de ce côté-là jeudi, ou peut-être demain (quinze cents euros moins la Sécurité sociale). Même chose à la P.O.L, … et même somme : en effet la division par deux de mes mensualités, dont j'ai été avisé la semaine dernière (ou plutôt dont on m'a demandé la semaine dernière si j'y consentais, mais je pouvais mal la refuser), interviendra dès ce mois-ci. C'est un peu brutal, je trouve. Aussitôt dit aussitôt fait : trois jours d'écart entre l'annonce et la chose. Mais Paul m'a expliqué qu'il avait dû donner

à ses bailleurs de fonds des marques manifestes et immédiates d'une réduction sensible de ses dépenses.

Sensible elle l'est, surtout pour moi. Les gens descendent dans la rue et défilent pendant des heures, ou font des grèves de trois semaines, parce qu'on menace de ne les augmenter que de zéro point virgule huit au lieu des trois pour cent qu'ils réclament. Moi j'essuie une réduction de cinquante pour cent d'un coup – *trente-trois* pour cent si l'on compte Fayard, dont les versements ne devraient pas être modifiés, au moins dans un premier temps. Je n'ai guère de possibilité de faire grève, et encore moins de descendre dans la rue…

Paul paraît penser que tout était arrangé avec Fayard pour que je reçoive de ce côté-là, tous les mois, et dès ce mois-ci, deux mensualités au lieu d'une, pour deux *journaux* au lieu d'un. Mais bien entendu il n'en est rien : ce n'est pas la première fois que je remarque qu'il croit qu'une conversation avec Claude Durand équivaut, me concernant, à un beau traité en bonne et due et forme, immédiatement applicable. Or les choses ne se passent pas du tout comme cela, et de toute façon n'auraient jamais pu se passer comme cela en un délai aussi bref. Claude Durand est beaucoup plus "légaliste" que Paul, il veut que de nombreux points soient clairement précisés, il faut que des contrats soient signés, envoyés, renvoyés, enregistrés, ce sont des procédures lentes et compliquées, et d'autant plus lentes et compliquées qu'il est loin d'être assuré, en l'occurrence, que toutes les parties tiennent très fort à leur aboutissement.

Si Claude Durand acceptait d'acheter dès à présent le *journal* 2006, ce serait uniquement pour nous rendre service, à Paul et à moi. Mais pour ma part je ne tiens pas très fort à le vendre maintenant, car, ainsi que je l'ai déjà noté et qu'il n'est que trop évident, si je le vends maintenant il ne sera plus à vendre quand j'aurai besoin pour vivre de l'argent qu'il peut rapporter. Certes, de cet argent, j'aurais grand besoin aussi ces temps-ci. Mais je trouve effrayant de prendre tant d'avance sur mes revenus "normaux" : c'est comme un État qui vivrait au jour le jour sur ses recettes fiscales de la quatrième ou de la cinquième année à venir. Je commence même à regretter, bien que je ne voie pas comment j'aurais pu faire autrement, d'avoir vendu il y a trois semaines le *journal* 2005.

Il y a surtout que le *journal* 2003 est complètement bloqué. Il devait d'abord paraître à l'automne dernier, ensuite il devait paraître en mars, c'est-à-dire demain, mais je n'en ai plus aucune nouvelle. Des épreuves annoncées comme imminentes au début de décembre ne me sont parvenues qu'à la fin de janvier, et maintenant c'est l'index qui pareillement fait des siennes. Qu'il y ait des problèmes, je le comprendrais parfaitement. Mais qu'on ne songe pas à m'en tenir informé, et à m'expliquer ce qui se passe, j'en suis profondément affecté.

Je ne crois pas que les difficultés soient d'ordre idéologique, cette fois-ci – celles-là ne se manifesteraient pas à ce stade avancé. Alors quoi ? Si seulement on pouvait me le dire !

Tous ces soucis, ces attentes vaines, ces petites vexations, rien de tout cela n'est bien favorable au travail. Et pourtant le travail est la seule réponse que je sache leur apporter. Tenir, tenir, tenir, continuer. Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas pour quoi, je ne sais pas pour qui (on ne peut pas dire que la demande soit très vive…), mais travailler est le seul remède que je sache m'appliquer à moi-même – faire le gros dos, attendre que passe l'orage (mais ce n'est pas un orage, c'est une dégradation climatique), ne pas relâcher l'effort.

C'est une chance que nous allions vers les beaux jours. Les dépenses y sont moins fortes. Presque que toutes les "sorties" financières les plus importantes se présentent à l'automne ou au cœur de l'hiver, et dans quelques semaines on pourra arrêter le chauffage, qui est de très loin ce qui coûte le plus cher, dans cette maison. En attendant il fait un froid glacial, d'autant plus perçant que j'ai à peine dormi.

Si déjà j'avais le plus grand mal à joindre les deux bouts quand m'arrivaient quatre mille deux cents euros par mois, j'y parviendrai encore bien moins avec deux mille sept cents. Pierre a mis de sa poche mille euros sur mon compte ce matin. Nous avons aussi déposé deux chèques, celui du remboursement, enfin arrivé, de l'hôtel de Bordeaux en décembre, trois cents euros, et celui qu'on m'a donné à La Rochelle pour mes frais de voyage et pour ma conférence, deux cent cinquante. Je ne sais si nous devons nous réjouir ou nous affoler d'avoir fait l'achat il y a quinze jours de la *Britannica* et de l'*Universalis.* C'est une dépense dans laquelle nous ne nous lancerions certes pas aujourd'hui.

Jeudi 2 mars, neuf heures et demie du soir. J'aurais mieux fait d'attendre un peu plus, mardi, avant d'exposer au long mes doléances, car à peine en avais-je fini à ce sujet qu'une partie d'entre elles devenaient sans objet. Hier mercredi et aujourd'hui j'ai reçu successivement, en effet, les deux index de *Rannoch Moor*. Ils étaient assortis de l'avertissement que le bon à tirer devait être donné au plus tard demain vendredi, ce qui semble indiquer une certaine hâte, et donne à penser que le livre devrait paraître à présent dans de très brefs délais. Or c'est précisément ce dont je commençais à désespérer. Voilà au moins un front qui semble se dégager, et un motif de souci qui s'estompe.

J'ai interrompu tous mes autres chantiers, travaillé comme un possédé, et l'index complet est reparti ce soir. Il me semble que j'ai fait à moi seul plus de la moitié du travail, en une journée et demie. On me dit que cet index est d'un volume cauchemardesque et que c'est lui qui bloque tout depuis des semaines. Il ne me paraît pas beaucoup plus long que les précédents. Je ne sais ce qu'il en est de la première partie du labeur impliqué, dresser les listes des noms propres. Mais pour la seconde, préciser à quoi correspond ce nom-là, donner par exemple, pour un nom de personne, une définition de la condition de cette personne (peintre, écrivain, sculpteur, etc.) et indiquer les dates de sa naissance et de sa mort, si elle est morte, ce n'est vraiment pas une affaire. Il paraît qu'il a fallu faire appel à deux indexistes extérieures. Elles ne m'éblouissent pas par leur compétence. Je suis surpris que Fayard, qui témoigne de hautes exigences professionnelles en matière de mise au point de copie, et dispose de correcteurs excellents, confie mes malheureux index (mais il n'en va sans doute pas de même pour les ouvrages plus savants) à des amateurs qui, comme si de leur vie ils n'avaient ouvert un dictionnaire, classent les saints au mot *saint* (*Saint Bernard, Saint Bruno, Saint Joseph de Copertino*), les tsars et tsarines au prénom de leur père (*Feodorovna, Anna ; Petrovna, Élisabeth ; Ivanovitch, Pierre*) et les autres souverains à leur nom patronymique (*Stuart, Charles, dit "Charles Ier" ; Stuart, Anne, dite "Anne Ire" ; Habsbourg, Rodolphe de, dit "Rodolphe II"* – une autre bizarrerie est que les rois et empereurs qui ont été le mieux assurés sur leur trône sont toujours "dits" ou "dites" : *dite* "Élisabeth Ire", *dite*

“Catherine II”, etc. ; on a échappé de justesse, parce qu’il n’était pas question de lui, à *Bourbon, Louis de, dit “Louis XIV”*…).

À la vérité il est impossible de séparer la tâche de “définition” des noms indexés du travail de collecte de ces noms au sein du texte : s’agissant des personnes, le contexte est seul, bien souvent, à pouvoir préciser de qui il s’agit. Encore l’un et l’autre labeurs doivent-ils être accomplis par des praticiens suffisamment cultivés pour voir immédiatement que si l’“action” se situe au temps de la Restauration le Richelieu dont il s’agit ne peut pas être le cardinal ; ou même que le Pitt auquel Sterne dédie une partie de *Tristram Shandy* ne saurait être *Pitt, William, dit “le Second Pitt”, homme d’État britannique (1759-1806).* Bref, il faudrait pour faire des index des spécialistes aussi bien formés que ceux qui relisent les textes eux-mêmes, et d’une solide culture générale – sans quoi le temps perdu est considérable, à des trivialités que quelqu’un d’un peu informé règle en trois minutes.

La jeune femme, assistante d’Hélène Guillaume, qui sert d’intermédiaire entre les indexistes extérieures et moi est tellement sympathique et aimable que je ne puis me plaindre de rien, même pas du long silence où j’ai été tenu, et c’est un plaisir de travailler avec elle. De toute façon j’étais bien content que l’affaire *Rannoch Moor* soit une nouvelle fois sortie de l’ornière, et qu’on semble à présent toucher au terme.

Cela m’a heureusement distrait des embêtements d’argent. Avec la mensualité P.O.L réduite de moitié si brusquement, je n’ai aucune chance cette fois, malgré la générosité de Pierre, de “repasser positif” comme il faudrait. Le contrat avec Fayard pour le *journal* 2005, passé juste avant la crise actuelle, prévoit bien un versement de deux mille euros “à la signature”, mais je crois me souvenir que dans le passé ces sommes “à la signature” ont toujours été versées avec la première des mensualités prévues par le même contrat, c’est-à-dire que celle-ci ne devrait pas m’arriver avant la fin du mois. Je ne sais pas comment je vais tenir jusque là : mon compte, le 2 mars, est déjà à moins dix-huit cents euros sans être revenu à zéro ou à *plus un* depuis le début de février ; or je n’ai pas encore payé Céline, ni la voiture, ni…, ni… Il faudrait mendier une fois de plus, il n’y a rien dont j’aie moins envie.

Vendredi 3 mars, neuf heures et demie du matin. Ce matin, très tôt, j'ai reçu par fax une lettre de Claude Durand, tout à fait aimable, proposant comme l'annonçait Paul Otchakovsky l'envoi d'un contrat pour le *journal* 2006, ce plan de secours et à Paul et à moi étant semble-t-il (« la solution que j'avais échafaudée pour vous dépanner l'un et l'autre ») une proposition durandienne à l'origine, ce que je n'avais pas compris (je croyais que c'était une proposition de Paul à Claude Durand).

Il y a deux jours ma fayardophilie était si molle, à cause de ce maudit index qui se faisait attendre depuis un mois sans qu'on m'en dise rien, et cela à la suite d'une expérience presque semblable au sujet des épreuves, que j'aurais décliné d'un cœur léger (et suicidaire, comme souvent les cœurs légers) l'offre qui m'est faite. Au cours de mes promenades d'après-midi je tournais même et retournais une phrase vengeresse, ou qui se voulait telle, selon laquelle, s'il plaisait à Fayard de considérer comme nul et non avenu le contrat signé il y a quinze jours (celui-là au sujet du *journal* 2005), je serais tout à fait d'accord avec cette résolution. Mais à présent tout est changé, et rentré dans l'ordre. Et plus généralement je dois me faire à l'idée qu'il y a chez Fayard mille ou trois mille auteurs, je ne sais, et que l'énorme machine peut se gripper un peu, de temps en temps, dans ses relations avec tel ou tel d'entre eux, sans qu'il y entre d'intention particulière à son égard, et sans qu'il faille y voir, même, le moindre sens. J'ai reçu l'index, je l'ai relu, corrigé et enrichi comme j'ai pu, je l'ai renvoyé, il était question d'un bon à tirer à donner aujourd'hui même. *Rannoch Moor* devrait donc paraître dans les semaines et presque dans les jours qui viennent. Le cours normal ou du moins prévu des choses reprend, et je signerai donc volontiers cet autre contrat, qui en effet me tire d'embarras pour l'immédiat, même s'il compromet un peu l'avenir (à moins que l'arrangement implicite, ce soit que Fayard verse indéfiniment des mensualités d'un montant à peu près constant en échange d'une livraison indéfinie du *journal*, année après année).

Claude Durand me parle aussi des deux textes que je lui ai envoyés, surtout du second (*Le Communisme du* XXIe *siècle*) qui lui semble « plus fort et incontestable » que le premier (*La Seconde Carrière d'Adolf Hitler*). Il dit que le programme de Fayard est « archibouclé » jusqu'à

l'été, qu'il ne peut donc les publier maintenant mais qu'on pourrait les ajouter, comme une sorte d'annexe, au *journal* 2005 ou au *journal* 2006. Si telle était la solution retenue, il ajouterait deux mille euros aux avances sur droits d'auteur prévues pour le *journal* lui-même. Mais cela impliquerait une publication bien lointaine. Et le volume ainsi formé serait bien bizarre, il me semble.

Durand évoque le succès actuel de *Fier d'être français*, de Max Gallo, et ajoute, à propos du *Communisme du* XXIe *siècle* :

« Je ne peux m'empêcher de me dire : quelle injustice que ces pages, du fait qu'elles sont signées de vous, soient promises à un quasi-boycott ! »

J'ai oublié de noter, ou plutôt je n'ai pas eu le temps, que Paul aussi m'avait dit un mot des deux textes, quand je l'avais appelé mardi dernier. Lui non plus n'envisage pas de les publier, ce ne lui est pas possible, dit-il, et pourtant – c'est assez inattendu – il est à peu près d'accord avec ce qu'elles disent, quant au fond. En revanche il a été plusieurs fois choqué par la façon qu'elles ont de le dire, qu'il juge par endroits déplacée, ou maladroite. Le seul exemple qu'il ait donné est l'adjectif *bouteflikien* (pour des quartiers, il me semble, ou un type d'urbanisme). Mais c'est mon usage de former des adjectifs à partir des noms propres, et je ne vois pas à quel autre on aurait pu aboutir en l'occurrence. Je comprendrais les protestations contre *bouteflikard*, mais là…

Samedi 4 mars, neuf heures et demie. J'ai appris hier soir, par un e-mail de *surlering*, la mort, très inattendue, en tout cas de moi qui ne savais rien de son état de santé, de Philippe Muray. Comme je n'ai vu ou entendu la nouvelle reprise nulle part, jusqu'à présent, sauf sur le site de l'In-nocence, où plusieurs intervenants l'ont confirmée, j'ai conservé jusqu'à ce matin un petit doute, c'est-à-dire une espérance, la source primitive de l'information ne présentant pas forcément toutes les garanties souhaitables de sérieux. Hélas, c'est bien vrai. Mais ni la radio ni la télévision n'en ont rien dit. Le parti a publié un communiqué désolé. La mort de Philippe Muray, c'est vraiment une perte épouvantable pour tous ceux qui luttent afin de soulever un peu la chape dont la vertueuse pensée en place recouvre la réalité et dissimule ce qui arrive. Logique

avec elle-même, emportée par son élan, elle dissimule même la mort de son ennemi : ni lui ni sa disparition ne font partie de ce qui existe…

***

J'avais tort, je faisais trop de concessions à l'adversaire, quand j'écrivais que le système éducatif actuel produisait des gens instruits mais pas de gens cultivés. Mon idée était que l'école et l'université arrivaient encore à fabriquer des spécialistes, très compétents dans leur domaine, mais dépourvus de culture générale, et qui par voie de conséquence ne sont pas des hommes et des femmes accomplis. C'était se montrer trop optimiste. Il n'y a pas d'individus vraiment instruits sans culture générale. Et il n'y a pas de bons spécialistes sans une éducation globale – d'où le désastre de tous ces jugeaillons qui culturellement, on le voit bien à les entendre, si j'ose dire, sont des…, sont des… (mais n'insultons personne, et surtout pas les pauvres *shampouineuses*, qui trinquent toujours dans ces cas-là).

France Culture recevait l'autre jour un petit bonhomme qui vient d'écrire un livre sur la vie mondaine au temps du Troisième Reich. Il parlait une langue affreuse, c'est un c'est-vrai-qu'iste échevelé, un formidable redoubleur de sujet, et qui ne fait pas une liaison. Or à deux reprises, lui qui était reçu par un aréopage d'historiens comme un expert consacré, il a parlé de « roi d'Allemagne ». On dira qu'il s'agit d'un lapsus. Mais justement : jamais un homme cultivé, spécialiste ou non de l'Allemagne, ne ferait le lapsus *roi d'Allemagne.* Il y avait certes des rois en Allemagne, et entre les deux guerres il n'y en avait plus, et l'empereur d'Allemagne avait été le roi de Prusse ; mais personne qui aime un peu l'histoire, même dans un moment de distraction, ne dirait jamais *roi d'Allemagne* (« Il n'y avait plus de roi d'Allemagne »). C'est montrer en deux mots qu'on ne sait rien d'une société, de sa culture et de son passé – un peu comme ces journalistes du *Monde* (et sans doute de tous les autres journaux) qui parlent éternellement de *Sir Churchill* ou de *Sir Eden* (et tout récemment de *Sir Lovelock*, le biologiste et chimiste qui pense que le réchauffement climatique va tuer des milliards de Terriens d'ici deux ou

trois décennies : « Sir Lovelock, qui a inventé divers instruments toujours utilisés aujourd'hui… » (on l'espère, tout de même…)).

En tout cas les vilains mondains du Troisième Reich, les aristocrates, les artistes de haut rang, les industriels, les banquiers, tous ces gens qui se sont honteusement compromis avec le nazisme, trouvent seulement à présent le vrai châtiment de leur crime. Le tribunal de Nuremberg n'était pas une punition assez rude, ni les bombardements de Dresde ou de Berlin, ni la dénazification. C'est seulement maintenant qu'ils expient, avec *La Vie mondaine sous les nazis.* C'est à peu près comme si le faubourg Saint-Germain 1900 avait pour chroniqueur, non pas le Proust de *La Recherche*, mais le valet de Françoise, Joseph Périgot, celui qui écrit à son cousin, dans *Le Côté de Guermantes* :

« *Je fréquente la duchesse de Guermantes, des personnes que tu as jamais entendu même le nom dans nos ignorants pays. Aussi c'est avec plaisir que j'enverrai les livres de Racine, de Victor-Hugo, de Pages choisies de Chénedollé, d'Alfred de Musset, car je voudrais guérir le pays qui ma donner le jour de l'ignorance qui mène fatalement jusqu'au crime.* »

La première phrase est l'exergue de *Rannoch Moor*. J'ai oublié de vérifier si elle avait été bien transposée.

***

Avant-hier jeudi c'était encore plus pénible, et à peine moins ridicule. Il s'agissait cette fois de Marguerite Duras (morte il y a dix ans), avec Bulle Ogier, Christine Angot, Michael Lonsdale, une femme qui parlait très bien et dont je n'ai pas entendu le nom et Daniel "quoi ?" Doebbels.

Mon amie Jacqueline Didier avait la plus grande admiration pour Daniel Doebbels, il y a vingt ans. Moi je le supportais difficilement, déjà. Il parle toujours en direct de l'âme, au moins de la sienne. Chacune de ses intonations témoigne de l'intensité formidable de sa vie intérieure. L'entendre, c'est pour moi un des meilleurs exemples possibles de ce que j'appelle l'*obscène*. Et pour tout arranger il a l'exaspérante manie, sans doute inconsciente, de finir une sur deux de ses phrases d'un *quoi ?* de

loulou de banlieue, mal compatible avec les échos feutrés de sa profonde vie spirituelle.

Ce fut un festival de *prénoms* : *Marguerite* bien sûr, et *Bulle*, et *Dyonis*, et *Robert* (pour Antelme !), et *Michael*, et *Delphine*, etc. Qu'est-ce que veut dire ce monde de prénoms ? On n'entend plus que des prénoms. Le prénom, c'est ce qui est *avant* le nom, nous sommes vautrés dans le prénominal. Il faudrait un Philippe Muray pour analyser comme il convient ce phénomène exaspérant.

Jusqu'à ce que j'aie vingt-cinq ou trente ans, le prénom n'avait d'existence qu'au sein de la famille (où tout le monde portant le même nom, il fallait bien distinguer). En dehors de ce cadre-là, et surtout entre les hommes, le prénom était à peu près inconnu. On appelait et on désignait les camarades de classe par leur nom, les camarades de régiment aussi je suppose, les collègues, les confrères, les compagnons de voyage, de sport, de faculté, de travail. Je me suis parfois essayé à proroger ces rites, mais c'est impossible : les intéressés sont furieux, on passe pour un fou.

Dimanche 5 mars, neuf heures et demie du soir. Marguerite elle-même n'est pas beaucoup moins pénible que ses sectateurs, il faut bien le dire. On l'entend beaucoup ces temps-ci, ce qui me fait souvenir que *Marguerite*, justement, m'a en grande partie guéri de *Duras*, au temps où je la voyais un peu, il y a plus de trente ans : l'*obscène*, toujours.

L'*obscène*, chez Duras – je veux dire la part d'obscénité que je trouvais à sa personnalité sociale, mais que j'ai assez vite aperçue aussi dans ses livres, après une incontestable fascination initiale –, l'*obscène* tenait à l'énormité incomparable et à la permanence de la demande d'amour, ou plutôt d'admiration, c'est-à-dire de fascination, justement. J'ai cent fois déjà évoqué à ce propos la fameuse histoire de la supposée mère juive qui offre à son fils deux cravates. Bon fils, il en met une aussitôt, et dès qu'elle le voit l'arborant elle s'écrie :

« J'en étais sûre ! Ah çà, j'en étais sûre : l'autre, tu ne l'aimes pas, hein ? »

Tout compliment à Duras sur un de ses livres était immédiatement interprété comme l'expression silencieuse d'une réserve ou d'un

enthousiasme moindre pour un autre. Je lisais récemment, pour des raisons églogales (*les aventures d'Auguste Dupin*, toujours), le petit recueil de ses entretiens avec Mitterrand, qui vient de paraître sous le titre *Le Bureau de poste de la rue Dupin*. Eh bien même avec Mitterrand, avec Mitterrand *président*, on la voit, on l'entend s'employer, comme une ouvrière inlassable, à extraire du compliment :

« Vous l'avez lu, mon livre ?

– Vous me l'avez envoyé tout de suite. Je l'ai ouvert et immédiatement je l'ai lu jusqu'au bout, à l'Élysée… »

Dans un des pires moments elle affecte de ne pas bien comprendre ce qu'elle a écrit elle-même, pour que l'autre en parle, en parle, en parle encore, cet élixir de volupté et peut-être de survie :

« Et je vous demande, même, de m'expliquer ce que je veux dire. Ces remarques me sont venues avec beaucoup de force, mais je me les explique mal. »

Dans un restaurant de poisson du boulevard Raspail (au Dôme, peut-être, ou bien celui qui est en face, et dont j'oublie le nom – pas la Rotonde, à l'autre angle), elle dîne avec Yann Andréa (c'est lui qui raconte, dans un texte annexe). Entre le président de la République, qui rejoint des amis à une autre table.

« "Yann, c'est François qui est là-bas, allez le chercher tout de suite."

« Je ne bouge pas.

« Vous n'insistez pas. Vous continuez à manger.

« Du temps passe.

« Et puis François Mitterrand se lève et se dirige vers notre table. Je le salue. Il s'assoit face à vous.

« Immédiatement vous prenez la main du Président et vous dites :

« – François, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

« – Je vous écoute, Marguerite.

« – Voici ce qui m'arrive, François : depuis quelque temps je suis devenue beaucoup plus connue que vous, dans le monde entier. C'est étonnant, non ? »

Le « C'est étonnant ? » est le pire, peut-être. Le pire n'est pas qu'entre ces deux personnages qui sont l'un et l'autre à quelques mois de leur mort (nous sommes en l'hiver 1994) « j'ai quelque chose à vous dire », main tenue, débouche sur « je suis beaucoup plus connue que vous » ; le pire c'est que cette information est donnée comme marginale en soi (ce n'est pas ça que je voulais dire, ce que je voudrais c'est comprendre) : « C'est étonnant, non ? » (« Je vous demande de m'expliquer ce que je veux dire. »)

Bien entendu j'ai toujours été persuadé (et je suis bien placé pour l'être) que la demande d'amour, d'admiration, de *gratification narcissique*, comme disait Barthes, est une des pulsions les plus profondément fichées au cœur de l'homme, et de la femme, de tous les hommes et de toutes les femmes. Il n'y a de différence morale, et intellectuelle, et sociale, d'inégalité en matière de décence, de bonne éducation, de maîtrise de soi, qu'en le degré de complication et en la sophistication des moyens qu'emploient les uns et les autres pour apaiser plus ou moins discrètement cette pulsion toujours affamée, toujours réclamante, en lui offrant des leurres, des procrastinations, ou en essayant de la renverser en des contraires qui ne soient pas trop visiblement des contraires, et donc des équivalents symétriques. L'orgueil, les raffinements et les silences qu'il impose sont sans doute le meilleur moyen qui existe pour tâcher de museler la vanité.

Nous avons eu l'automne dernier, Pierre et moi, l'occasion d'observer, d'entendre et de subir un cas extrême de la passion de parler de soi, de se mettre en avant et de se faire admirer – cas presque totalement pur c'est-à-dire imbridé, sinon par une couche mincissime et parfaitement transparente de modestie :

« Quand j'ai vu qu'ils voulaient à tout prix me donner la Légion d'honneur je me suis dit "mais qu'est-ce qu'ils me veulent, *pourquoi moi* ?". Sans doute ce que j'avais fait était important, c'est vrai, très important, je ne peux pas le nier, mais tant d'autres gens auraient pu le faire à ma place, et l'auraient sans doute fait beaucoup mieux, s'ils en avaient eu l'occasion… »

Nous connaissons trois formidables champions du "tunnel" – de ces personnes qui, si l'on ne trouve pas le moyen d'y mettre le holà, et il est

difficile à trouver, peuvent parfaitement parler une heure et plus sans interruption. Sur les trois, deux seulement parlent exclusivement d'eux-mêmes dans l'intention de se faire admirer : ce qui tendrait à prouver que ces deux symptômes souvent assez voisins, l'extrême logorrhée et les trop gros besoins de *gratification narcissique*, ne vont pas forcément de pair, bien qu'ils soient très souvent associés.

« Tu en parles à ton aise, dit Pierre : toi tu tiens ton *journal*… »

Ah mais permettez, permettez, ce n'est pas du tout la même chose (même si, fondamentalement, la pulsion est la même en effet) : mon *journal*, personne n'est obligé de le lire. Pour m'entendre parler de moi, il faut faire de gros efforts : il faut aller acheter le livre, il faut dépenser de l'argent pour l'acquérir, il faut le lire. On peut faire cela quand on veut, et on peut très bien ne pas le faire (mes éditeurs en savent quelque chose) ; en revanche, lorsqu'un tunnelier vous enferme dans son tunnel, il n'y a pas d'échappatoire – à moins de faire un éclat vous êtes coincé.

L'automne dernier c'étaient deux femmes dont l'une avait vécu longtemps à la Chine. Je l'interrogeai donc sur la Chine. Mais l'autre – introductrice de la première, et qui compte parmi les trois personnes dont je parlais plus haut, ces malades atteint de la furie de parler sans interruption, sans ménager aucun espace pour l'interlocuteur, lequel justement n'en est guère un, puisqu'il ne peut pas interlocuter ; et en cette occurrence-là c'est bien de soi-même que parle la bavarde, de soi-même et de ses hauts faits, qu'elle expose avec une interminable modestie – l'autre, donc, était allée à la Chine elle aussi, et elle entendait bien le faire savoir, et révéler en quelles circonstances précises. Tout s'était noué en Égypte, imaginez-vous. Elle avait été envoyée en Égypte, ce qui était un grand honneur qu'on lui avait fait, et qu'elle estimait ne pas mériter : il y avait tellement de personnes plus anciennes qu'elles dans le service, et plus compétentes, qu'on aurait pu juger mieux désignées pour cette mission…

« D'aller en Chine ?

– Non, non, d'aller en Égypte. La Chine, je vous raconte comment ça s'est passé. La situation que j'ai trouvée là-bas n'était pas facile, mais

enfin j'ai dû ne m'en débrouiller pas trop mal, parce que je vois arriver l'attaché culturel…

– L'attaché culturel en Chine ?

– Non, non, l'attaché culturel en Égypte. Enfin ce n'était pas exactement *l'attaché culturel*, c'était la personne qui justement s'occupe de voir un peu comment on s'en tire, et qui donc était chargée de suivre mon voyage, de voir comment j'accomplissais ma mission…

– Votre mission en Chine ?

– Non, non, ma mission en Égypte. En Chine c'est plus tard. Mais c'est justement à cause de la façon dont je m'étais débrouillée en Égypte – bon, il faut vous dire que… »

Trois quarts d'heure après on était toujours au pied des pyramides. Et pourtant il s'agissait seulement d'une *interruption* dans une phrase de la première de ces dames, qui elle avait essayé de nous expliquer ce qu'elle avait fait parmi les Chinois – *et moi et moi et moi*.

À partir de quel moment a-t-on le droit de décider qu'il s'agit bien d'un délire ? Et, deuxièmement, quand est-on fondé à s'offrir légitimement une crise de nerfs ?

Lundi 6 mars, dix heures et quart, le soir. France Culture s'est enfin décidé à parler un peu de Muray, ou plutôt a demandé à Finkielkraut de le faire, à midi. Il s'en est acquitté admirablement. Il a dit entre autres choses que Muray allait terriblement nous manquer, bien sûr, mais qu'en même temps il serait de plus en plus présent parce que le monde qu'il a décrit serait chaque jour un peu plus vrai :

« En ouvrant le journal ce matin, j'ai appris que les travailleurs et les travailleuses du sexe avaient l'intention de suivre l'exemple des homosexuels et d'organiser, sur le modèle de la Gay Pride, une *Pute Pride.* La *Pute Pride*, c'est du pur Muray… »

***

Mon ex-lecteur ami du couturier, auquel j'ai envoyé le passage récent de *journal* provoqué par son accusation selon laquelle j'avais employé un

mot affreux sur son ami, m'écrit que le mot n'était pas *couturière* mais *couturasse* (sic). Cette précision me soulage complètement.

***

Des personnes qui me veulent du bien m'ont conseillé d'être candidat à la bourse Cioran, qui s'élève à dix-huit mille euros et que j'avais, selon elles, toute chance de recevoir, car cette bourse est très peu connue. La plupart des écrivains n'en soupçonnent pas l'existence, et il y a cette année si peu de candidats – un seul, je crois bien – que le jury a décidé de retarder son attribution. C'est tout juste si on ne m'a pas dit que je rendrais service en présentant ma candidature.

J'étais assez sceptique, mais ces personnes bienveillantes avaient l'air sûres de leur fait, et puis c'était au beau milieu de mes difficultés Fayard-P.O.L, la semaine dernière, l'avenir paraissait particulièrement bouché, une chance d'obtenir dix-huit mille euros ne semblait pas à laisser passer.

J'ai donc consacré une grosse demi-journée à cette candidature. Il fallait constituer un dossier qui ne devait comporter pas moins de dix pièces. Pierre est allé deux fois en ville pour faire des photocopies et pour poster le paquet, qui devait comporter des exemplaires de mes essais déjà parus.

La bourse Cioran porte sur un projet d'essai, en effet. J'ai exposé que j'avais l'intention de produire un nouveau *Du sens*, non pas certes une *suite* au *Du sens* existant, encore moins une nouvelle édition revue et corrigée, mais sa refonte totale, plus que doublée de volume (conformément d'ailleurs au projet initial, éminemment évolutif).

Las, on me fait savoir à présent, de source officielle (et un peu sèche), que mon projet n'est pas assez détaillé, qu'on veut un plan précis, une bibliographie, et si possible des extraits.

Bien entendu je n'ai rien de tout cela, ni ne saurais le produire. Je n'ai ni l'intention ni la possibilité de me mettre au nouveau *Du sens* avant deux ou trois ans, en mettant les choses au mieux, et parmi tous les travaux qui actuellement se disputent mon temps je ne peux certes pas

mettre sur pied la plan détaillé d'un ouvrage énorme auquel je ne saurais songer avant longtemps. Exit la bourse Cioran, donc.

Mardi 7 mars, neuf heures et demie du soir. Parmi les coupures de la presse locale que me transmet Jeanne Lloan, je vois qu'Ève Ruggieri, dans son château de Beaumont, à l'ouest du département, à de considérables difficultés avec un sien voisin qui veut bâtir un hangar en face de ses fenêtres. L'affaire traîne depuis plusieurs années. *La Dépêche* donne gravement le détail, date par date, des coups portés de part et d'autre : permis de construire accordé, permis de construire contesté, réunion de conciliation "en mairie", réunion "en sous-préfecture", protocole d'accord, dépôt de demande d'un modificatif de permis, refus de modificatif, recours devant le tribunal administratif, changement de préfet, etc. – il semble qu'Ève Ruggieri soit accusée par certains d'avoir "fait jouer ses relations". Un élu :

« C'est le temps des seigneurs. »

Ève Ruggieri :

« Je ne veux pas cette image de 1793, la châtelaine contre le paysan. »

Le paysan est ulcéré, et en effet il a dû en voir, contre une adversaire sans doute assez coriace. Ce n'est pas moi qui la blâmerais. Elle aussi elle a dû bien souffrir, et elle n'est probablement pas au bout de ses ennuis, car si ce n'est pas ce hangar-là, ce sera un autre. Même si on a la loi de son côté, j'ai bien peur qu'on ne puisse pas faire grand-chose. L'assaillant est trop nombreux. Défendre son droit contre l'histoire, c'est se gâcher la vie.

J'ai découvert cet hiver d'horribles aménagements de façades, en plusieurs points, dans une rue du village : élargissement d'ouvertures, vastes baies vitrées, panneaux de verre d'un seul tenant, poutres-trumeau – la perfection du massacre. Or c'est sans conteste possible dans la zone de protection de cinq cents mètres autour du monument historique. Téléphoner à Auch ? Écrire à Toulouse ? Faire intervenir les Bâtiments de France ? Convoquer les Monuments historiques ? Obtenir que les travaux accomplis soient désaccomplis ? Ce ne serait pas impossible, sans doute, encore qu'il y faudrait beaucoup de temps, d'argent et

d'énergie. Mais comment pourrais-je continuer à vivre dans ce village, si je me lançais dans cette guerre-là ?

Je ne suis même pas sûr que le jeu en vaudrait la chandelle, quand bien même j'arriverais à mes fins. Il faudrait lutter sur quarante fronts à la fois, à travers tout le paysage. Il n'en est évidemment pas question, d'autant qu'au-delà des cinq cents mètres officiels je n'ai aucun pouvoir de protection, si hypothétique et illusoire soit-il. La banlocalisation générale est en marche, personne ne pourra l'arrêter. Déjà, sur le flanc nord, malgré l'ampleur du panorama, on ne peut plus vraiment parler de *campagne*, sauf au sens où les personnes qui s'installent là, ou bien développent leur exploitation, sont persuadées de vivre *en campagne*, comme elles disent. L'industrie agricole jette partout ses hangars, ses toits de tôle, ses parois de ciment, ses garages, ses haies de thuyas, ses villas banlieusardes. Castet-Arrouy grandit de tous les côtés, a maintenant des faubourgs quatre ou cinq fois plus étendus que l'ancien village et met des lampadaires d'aéroport le long de toutes ses voies nouvelles. Miradoux telle qu'elle se présente à nous, sur les hauteurs, prend des airs de petite ville industrielle, ou de *zone d'activités* généralisée, qui expose surtout ses décharges. Entre ceci et cela c'est le fameux *maillage*, le maudit *maillage*, auquel les neuf dixièmes du territoire national sont désormais soumis, je crois bien ; et qui fait que la campagne n'est plus que lambeaux, traces, souvenirs, vestiges, entre les tentacules de l'urbanisation universelle.

Autrefois la campagne enserrait les villes, l'espace ouvert qu'elle représentait s'interrompait à peine, de loin en loin, pour l'espace clos, urbanisé. Aujourd'hui c'est tout le contraire. L'équilibre s'est renversé. C'est la ville, ou plutôt la banlieue, qui est le fond du paysage, sa matière, sa base. La campagne n'est plus que fragments isolés, bouts de jardins, arrière-cours, entre les ventouses de la pieuvre.

Claude Hagège lançait cette semaine un appel au secours, dans *Le Monde*, pour que la France ne renonce pas à ce que le français, comme les conventions internationales le prévoient, soit une des deux langues requises pour les dépôts de brevets. J'étais tout prêt à lui emboîter le pas et à faire que l'In-nocence le soutienne, au moins d'un communiqué – nous n'en sommes pas chiches. Mais sur le forum du parti on m'a ri au

nez. Il paraît que ce combat-là est perdu depuis des lustres, et que Hagège se bat contre des moulins. La plupart du temps les gens qui déposent des brevets ne le font qu'en anglais, et si par un scrupule bien rare ils joignent une version française de leur texte, c'est une traduction automatique, totalement inutilisable, dont la présence est toute symbolique.

Dans le combat contre le hangar, je crains que nous n'en soyons à peu près là, Mme Ruggieri et moi. Et les avantages supposés que confère la réglementation en faveur des monuments historiques et des sites sont à peu près aussi efficaces et aussi faciles à traduire en fait que les vieux articles de conventions internationales et de traités qui protégeaient la place du français quand elle était à peine menacée. Le droit ne peut pas grand-chose quand il prétend aller contre tout un mouvement de civilisation ou de décivilisation. La banlieue est l'avenir de l'homme, et cet avenir est bien entamé.

Fuir ? Mais ce serait partout pareil. Il n'y aura plus de beauté que dans les livres, dans les tableaux, dans les musiques, et un peu dans les villes, dans le centre de quelques belles villes, Venise, Mantoue, Crémone, Volterra, Aix-en-Provence, Arles, Bruxelles, Saragosse, Oxford ou Wells, qui souffrent beaucoup moins que la campagne du devenir-banlieue du monde. Je ne tiens pas plus que cela à rester ici, bien que j'aime assez, au moins, la pièce où j'écris. Il arrive que certaines de mes fenêtres me soient un véritable objet de dégoût. Vendre serait toute une affaire, pourtant. Ma mère ne me le pardonnerait pas ; et maintenant que Pierre est en poste dans le pays, partir devient presque impossible. Il faut se résigner à ce que le jardin d'Éden se transforme en une espèce de ZAC, ou de ZUC, je ne sais plus. C'est sans doute la vérité de la Genèse. Nous ne sommes plus chassés du paradis, puisqu'il n'y a nulle part où aller. C'est le paradis lui-même qui se fait lotissement, parc de loisirs, zone de développement prioritaire, centre commercial.

Mercredi 8 mars, neuf heures moins le quart. À l'occasion de la Journée de la Femme, on a appris que « Trois pays sont dirigés par des gouvernements qui comptent autant d'hommes que de femmes ». Ce que la journaliste essaie de dire, bien sûr, c'est que trois pays au monde sont dirigés par des gouvernements qui comptent *autant de femmes que*

d'hommes. Ce n'est pas la faute la plus grave de celles qui sont commises trente fois par heure à la radio, mais c'est l'une des plus fréquentes, et surtout c'est pour moi la plus inexplicable. Je n'arrive pas à comprendre cela. Je n'arrive pas à comprendre qu'on puisse ne pas voir de différence (de différence *syntaxique*, bien sûr) entre les deux termes, comparant et comparé, que réunissent ou plutôt que rapprochent des expressions comme *autant de… que* ou *aussi… que.* Cette différence, c'est la place des mots qui la marque. Mais la place des mots est justement le terrain d'une des plus importantes transformations au sein de la langue aujourd'hui – transformation dont la manifestation la plus sensible est la manie contemporaine de placer les adverbes entre les prépositions et leur régime :

« Je m'interroge sur justement la manière… »

***

Jadis je n'aimais pas du tout la poésie de William Cliff. Et puis j'ai révisé mon jugement et je me suis pris pour elle d'un certain goût, qui m'a amené à lui faire une grande place dans mon *Anthologie de l'amour des hommes* (d'ailleurs tout à fait en vain, probablement, car pour des questions de droit il sera sans doute nécessaire de réduire cette place très sensiblement). Mais voici que je suis le théâtre d'un nouveau renversement d'opinion, car je suis indigné par les traductions qu'a données Cliff (ou plutôt *vendues*, je l'espère pour lui), des poèmes de Jaime Gil de Biedma.

Un corps est le meilleur ami de l'homme, tel est le titre en français, aux éditions Anatolia et du Rocher, du recueil qui en espagnol se nomme *Las personas del verbo.* Il est probable qu'on a jugé *Un corps* plus commercial, surtout avec un œil sur la clientèle gay. Il va sans dire que je suis assez réservé, déjà, sur la tendance qui consiste à changer, même quand ce n'est pas indispensable (ce l'est quelquefois), les titres des livres qu'on traduit – et plus encore (mais ce n'est pas le cas en l'occurrence) à donner des titres inédits, et de pure invention, à des recueils qui n'existent pas dans la langue et dans l'œuvre originelles, des

recueils qu'il serait plus honnête, s'il faut en faire, d'intituler *Poèmes choisis*, ou tout simplement *Poèmes.*

Mais passe encore la question du titre. Le premier des poèmes de Gil de Biedma que j'ai retenus pour mon anthologie, non parce que c'est l'un des meilleurs, dans l'absolu, mais parce que c'est l'un des plus explicitement achriens, s'intitule *La Novela de un joven pobre.* Chez William Cliff : *Le roman d'un jeune homme pauvre* – rien à dire.

Les premières strophes sont celles-ci :

Se llamaba Pacifico,
Pacifico Ricaport
de Santa Rita en Pampanga en
el centro de Luzon,

y todavía le quedaba
un ligero acento pampangueno
cuando se impacientaba
y en los momentos tiernos

precisamente al recordar,
compadecido de si mismo,
desde sus años de capital,
su infancia de campesino,

en las noches laborables
- más acá del bien y el mal -
de las barras de los bares
de la calle de Isaac Peral,

porque era pobre y muy sensible,
y guapo además, que es peor,
sobre todos en los países
sin industrialización,

y eran vagos sus medios de vida
lo mismo que sus historias,

que sus dichas y desdichas
y sus llamadas telefónicas.

Et cela donne chez William Cliff :

Il s'appelait Emilio,
natif de son village,
dont il gardait le rude accent
aux moments d'attendrissement

ou quand il se rappelait le temps
de ses années à la campagne
les soirs de jours ouvrables
appuyé à la barre des bars

parce qu'il était pauvre et très sensible
et beau, ce qui est pire,

(oh ! très douteux ses moyens d'existence
comme ses bonheurs et ses dépenses,
et ses histoires très tragiques
tels ses appels téléphoniques).

Je ne dis pas que c'est vilain, mais ça n'a plus rien à voir avec le poème de Gil de Biedma. On se croirait en Espagne – on n'a aucune raison de ne pas se croire en Espagne –, alors que le poème, d'évidence, a pour "cadre", si l'on peut dire, les Philippines (*en el centro de Luzon*). Des vers entiers disparaissent, on ne sait absolument pas pourquoi. Je regrette particulièrement, pour ma part,

et beau, ce qui est pire,
surtout dans les pays
sans industrialisation,

vers qui apportent à la fois, ce qui est rare, une nuance de réalisme social et d'humour, laquelle colore tout le poème.

Voici ce que je propose pour le même passage, moi qui ne sais pas un mot d'espagnol, et qui ne dispose que d'une heure par jour au plus pour anthologiser tant bien que mal tout le lyrique amour des hommes les uns pour les autres à travers les âges et dans tous les pays :

Le roman d'un jeune homme pauvre

Il s'appelait Pacifico,
Pacifico Ricaport
de Santa Rita en Pampanga
au centre de l'île de Luçon,

et il lui restait encore
un léger accent pampanguenien
lorsqu'il devenait impatient
et dans les moments de tendresse,

précisément au souvenir,
apitoyé sur lui-même,
du haut de ses années de capitale,
de son enfance de paysan,

les nuits d'ouverture
– plus près du bien et du mal –
appuyé à la barre des bars
de la rue d'Isaac Peral,

parce qu'il était pauvre et très sensible,
et beau de surcroît, ce qui est plus grave,
surtout dans les pays
qui n'ont pas d'industrialisation,

et que ses moyens d'existence étaient vagues,
de même que toutes ses histoires,
que ses fortunes et infortunes

et ses appels téléphoniques.

Combien de nuits en soupirant,
dans un café déjà vide,
est-il venu s'appuyer sur moi
et je lui passais une cigarette ?

En ces misérables heures
où nous tenaient compagnie
jusques aux taches de nos costumes
nous parlions de la vie

et le malheureux se lamentait
de tout ce qui lui tombait dessus :
« Ils m'ont jeté à coups de pied au cul
de tellement de chambres d'hôtel… »

Où seras-tu allé échouer,
Pacifico, vieux camarade,
de trois ans plus vieux maintenant ?
Tu dois en avoir vingt-cinq.

J'ai vérifié dans un atlas : la baie de Pampanga est voisine de Manille, aux Philippines. Gil de Biedma, par son travail pour une entreprise commerciale, a été amené « *a vivir largas temporadas en Manila, ciudad que adoro y que me resulta bastante menos exotica que Sevilla, porque la entiendo mejor* ».

Jeudi 9 mars, neuf heures et demie du soir. « Cette religiosité de l'Amérique, il ne faut pas oublier qu'elle est aussi bien à droite qu'à gauche – elle était très présente dans les manifestations pour les droits civiques. » Ce que veut dire Alexandre Adler, en fait, l'exemple donné en témoigne, c'est que cette religiosité de l'Amérique, elle est *aussi présente à gauche qu'à droite* : la droite est la référence en matière de religiosité, mais la gauche, c'est l'idée exprimée, n'a, en l'occurrence, rien à lui envier. Se peut-il que celui qui parle ne voie pas de différence entre les deux propositions, et qu'il n'y a pas d'équivalence de position entre les deux termes de sa comparaison, qu'ils ne sont pas interchangeables ?

***

Je me suis peut-être un peu avancé en donnant aux gens de cinéma la palme du plus mauvais français. Les gens de théâtre, même ceux qui vont répétant quelle importance ils donnent au texte, peuvent n'être pas mauvais non plus, quand ils s'y mettent. À une heure c'était une femme, actrice ou metteur en scène, ou les deux je ne sais plus – je l'écoutais tellement que je n'arrivais pas à l'entendre –, qui semblait, tant elle mettait d'application à bien appliquer toutes les règles du sabir du jour, m'imiter moi lorsque j'imite, en exagérant un peu, croyais-je, les gens qui parlent comme elle. Tout y était : *c'est vrai que* toutes les vingt secondes, *quoi ?* au bout d'une phrase sur deux, pas une liaison, pas une semi-négation. Il a été question de *Lorenzaccio*, je crois, mais c'était pour mettre la pièce en morceaux, heureusement (à l'aide d'emprunts au cabaret).

***

Il y a une dizaine de jours que nous avons reçu les deux encyclopédies que nous avions commandées, la *Britannica* et l'*Universalis.* J'ai surtout pratiqué la *Britannica*, jusqu'à présent, qui est celle des deux pour laquelle j'avais le plus de curiosité et d'impatience. Je ne regrette nullement cet achat, mais ce qui ressort de quelques consultations précises, et de coups de sonde plus rapides dans l'*Universalis*, c'est que mon vieux *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, que je possède depuis vingt-cinq ans, et ses prédécesseurs avant lui, n'ont nullement à rougir des comparaisons : mes regrets ne sont que plus vifs de savoir qu'il ne s'en prépare aucune nouvelle édition – c'est même parfaitement désolant, pour la France et pour la culture française (mais la classe sociale que visaient ces vastes entreprises éditoriales, les grands dictionnaires encyclopédiques, et qu'elles atteignaient parfaitement ainsi qu'en témoignent les anciennes bibliothèques de famille, a été culturellement liquidée, à grand dommage, et même irréparable, pour la culture et la nation).

Le Grand Larousse est imprimé sur un bien meilleur papier, plus épais et plus glacé, plus blanc, moins transparent, que la *Britannica.* Les volumes des deux séries sont très bien reliés les uns et les autres, et très agréables en main, avec peut-être une petite supériorité pour la *Britannica.* Le Larousse mélange les noms propres et les noms communs, ce qui est très agréable et fécond pour les écrivains, et probablement pour tout le monde. La *Britannica* fait de même, mais elle n'accueille pas *tous* les noms communs, bien loin de là : elle n'est pas un dictionnaire de langue (pour cette fonction il faudrait avoir recours à l'*Oxford Dictionary of the English Language*, ce qui est très tentant, mais devra être remis à plus tard). La *Britannica*, qui est une *encyclopédie*, n'a d'entrées que pour les noms communs qui peuvent fait l'objet de développements *encyclopédiques*, ceux qui désignent des institutions ou des objets sur lesquels il y a à savoir des choses et à se voir prodiguer des explications au-delà de la simple définition. Ma propre définition est floue, ici, parce que je ne sais pas très bien où est la frontière entre les mots qui recouvrent des choses toutes simples, coïncidant avec leur définition, et les mots dont le référent implique un véritable savoir. Prenons *ciseaux*, par exemple : va-t-il y avoir un article *scissors* dans la *Britannica* ? Je penche pour la négative, mais sans certitude, car après tout on pourrait très bien vous expliquer comment sont fabriqués les ciseaux, quelles sont les villes ou les régions de production, quels sont les différents types, etc.

Eh bien si, il y a bel et bien un article *scissors*, contrairement à ce que j'aurais pensé. Cela prouve qu'il faut que je creuse un peu davantage les critères de sélection des entrées. Ce qu'il n'y a pas, je crois pouvoir le dire, ce sont des *verbes*. Les verbes ne sont pas encyclopédiques.

S'agissant des noms propres, qui sont tout de même ce qui m'intéresse le plus, il me semble que les personnages secondaires sont moins représentés dans la *Britannica* que dans le Larousse – y compris, chose curieuse, les personnages secondaires de l'histoire britannique. Par exemple, à mon grand étonnement, il n'y a pas d'article *Walpole (Horace*, ou *Horatio*) (1678-1757), le frère de Robert. Il y a bien sûr un article *Walpole (Horace*, ou *Horatio*) (1717-1797), le *fils* de Robert, l'auteur du *Château d'Otrante* et le bien-aimé de Mme du Deffand. Et l'article *Walpole (Robert)*, est très long, très détaillé, excellent, beaucoup

plus long et détaillé que celui du Larousse, ainsi qu'il est bien normal. Il reste que l'exclusion du premier Walpole m'a chagriné, pour lui, pour moi, et pour la réputation de la *Britannica* auprès de moi.

J'ai été déçu aussi par l'article *Woolf (Virginia)*. Il ne m'a semblé ni très riche ni très développé. Je me suis dit que la *Britannica* ne faisait pas aussi grand cas qu'il était souhaitable des écrivains, mais Henry James a droit à un très long article. Peut-être Virginia Woolf n'est-elle pas placée aussi haut en Grande-Bretagne qu'en France. L'article consacré à son mari Leonard occupe autant de place que celui qui parle d'elle. Dans le Grand Larousse, il n'y a pas d'article *Woolf (Leonard)*.

Mes enquêtes ne sont pas systématiques et sont étroitement liées à mes travaux quotidiens, évidemment. J'ai été surpris de ne pas trouver dans la *Britannica* d'article *Ruge (Arnold)* – tout juste une ou deux mentions très furtives dans les deux très copieuses entrées relatives à Marx (dans le "dictionnaire" proprement dit et dans la partie "encyclopédique"). En revanche les détails donnés sur l'île de Rügen (où est né Ruge) sont beaucoup plus abondants dans la *Britannica* que dans le *Larousse.* Sur *Ruge* la meilleure source est l'*Universalis*, qui lui alloue une colonne entière.

Rien sur Carus dans la *Britannica*, sauf quelques allusions dans l'article encyclopédique à propos de la peinture romantique allemande ; une longue entrée dans l'*Universalis*, mais tout entière consacrée aux aspects philosophiques et scientifiques de son œuvre et de sa carrière, et où il n'est même pas dit qu'il fut peintre, encore moins qu'il fut l'auteur d'un *Voyage à Rügen*, sur les traces de Caspar David Friedrich. Le Larousse a un bon article *Carus*, assez bref mais bien équilibré.

Il n'y a pas de regrets à avoir, et d'ailleurs je n'en ai aucun, loin de là. *Britannica* et *Universalis*, les soixante gros volumes nouvellement entrés dans cette bibliothèque sont certainement un excellent instrument de travail, et ils ajoutent beaucoup à la fréquentation du seul Larousse. Mais ce n'est pas parce qu'ils disent *plus*, dans l'absolu. C'est parce qu'ils disent autre chose, assez capricieusement. Ces voix diverses, à elles trois, prodiguent davantage d'informations. Elles prouvent, mais ce n'est pas une surprise pour moi, que lexicologie et encyclopédisme ne sont pas des sciences exactes mais des activités scientifiques (?) tout entières

traversées et animées, et c'est heureux, par la pulsion, le désir, le caprice, le préjugé, le hasard, le favoritisme, la mode, la fantaisie.

Vendredi 10 mars, dix heures moins le quart, le soir. La coïncidence a voulu que je relise, parce que j'y cherchais quelque chose pour les *Églogues*, l'excellent *journal* de Gérard Pesson, *Cran d'arrêt du beau temps*, et que presque en même temps j'entende à la radio, sur France Culture, pendant mon bain, vers une heure de l'après-midi, un chanteur nommé Dominique A, je crois bien, qui m'a paru fort insignifiant mais le ciel m'est témoin que je n'y connais rien – il était reçu comme un pape, en tout cas, dans cette émission culturelle d'une station de radio culturelle.

Nous disions récemment Flatters et moi, justement à propos de Pesson, que les compositeurs sont dans une situation encore pire que celle des écrivains ou des peintres. Quand on dit qu'on est écrivain ou qu'on est peintre, les gens de tous les milieux savent encore à peu près ce que cela peut être (encore qu'ils s'en fassent les idées les plus étranges) ; mais *compositeur*, le mot ne leur dit absolument plus rien. Ils ne savent pas ce que c'est. Ce qu'on appelait jadis *la musique*, et qu'on est obligé d'appeler à présent *la musique savante* (mais ce n'est que donner l'occasion de nouveaux malentendus), a totalement disparu du champ culturel et de la société elle-même. Cela n'existe plus.

Pesson lui-même en parle à plusieurs reprises, et très drôlement, à sa manière – mélancodrôlement :

« On est inconnu partout, sans affectation. Quand on nous demande ce qu'on fait dans la vie et qu'on dit "compositeur", les questions immédiates, généralement de deux sortes, sont exténuantes : de quoi ? dans quel style ? Les plus avisés disent "genre Boulez" ? Et c'est déjà se rapprocher un peu de la vérité que de répondre oui, dans ce cas-là. Ou bien encore : pour quels instruments ? Je réponds que c'est très ouvert, que tout se discute, qu'on peut faire des requiems, sur demande. »

De requiems il y aurait bien besoin, en effet. À l'émission d'aujourd'hui étaient invitées, pour faire valoir le chanteur, de jeunes écrivaines d'aujourd'hui, dont je n'ai pas retenu le nom, et dont l'une disait lui avoir envoyé son livre, tellement elle l'admirait, et n'avoir pas

reçu de réponse, mais bien sûr elle n'en avait pas espéré. Et le chanteur de variétés reconnaissait qu'il n'avait pas remercié du livre, oui, c'était vraisemblable, il était tellement occupé. On sentait un art en toiser un autre, un art triomphant face à un art aux trois quarts mort. Devant un artiste de variétés de la même génération que lui, un écrivain est aujourd'hui en situation de nette infériorité – non pas seulement d'infériorité économique et sociale, ce qui ne serait pas bien grave, et serait même assez normal, mais d'infériorité *culturelle.*

Tous ces gens, animateur compris, se flairent à coups de *c'est vrai que*, c'est vraiment le signe d'appartenance par excellence. Et à part cela ils n'ont à la bouche que le mot *musique*, qui bien sûr ne désigne jamais que les variétés, la chanson, la chansonnette, le rock, tout cela évoqué toujours avec le plus grand sérieux, comme s'il s'agissait d'une religion ou de poésie mystique.

« À quel âge vous avez découvert la musique, vous, Marion ? » (mettons).

« J'étais tout môme, je connaissais encore rien à la musique. »

« C'est l'histoire de deux frères, deux gamins, i' sont malades, leur mère leur met un disque des *Doors*, pour qu'ils commencent à se familiariser avec la musique… »

Je ne connais rien de plus sinistre que ce détournement de mot. C'est comme si *littérature*, tout d'un coup, et cela pourrait bien arriver, désignait l'art de trouver des slogans publicitaires, dans les agences ; comme si *écrivain*, et nous n'en sommes pas loin, ne servait plus qu'à nommer les rédacteurs patentés pour les mentions obligatoires sur les emballages de produits alimentaires.

Dimanche 12 mars, dix heures moins le quart. J'ai dû m'interrompre ici avant-hier, et hier je ne suis pas revenu dans ce fichier car nous sommes allés dîner chez les Rodriguez à Beaumont-de-Lomagne – Jimmy m'a offert le catalogue de l'exposition Ingres de Paris, en remerciement du studio du front de Seine, que je lui avais prêté pour une semaine, et où il a succédé à Luc Charcellay, qui y a passé six mois.

J'ai écrit un peu vite, l'autre jour, que les gens de théâtre n'avaient rien à envier à ceux du cinéma, pour la laideur de leur langage. Je crois tout

de même que le septième art conserve une assez sensible avance. J'exagère un peu, soit, quand j'écris, comme une façon de parler, que tel ou telle a dit "c'est vrai que…" *cent vingt-trois fois* en trois quarts d'heure. Mais hier, à l'émission de Claire Vasset, il y avait un homme, un cinéaste certainement, qui *vraiment* a bien dû dire *quoi*, au milieu et à la fin des phrases, plus de cent fois. Même Daniel Doebbels ou Jacques Rancière sont des *quoïstes* amateurs, des débutants, des petits bras, comparés à celui-là. À ce degré, il me semble qu'on peut en toute rigueur parler de *maladie*. Que cet homme n'écoute-t-il au moins *une fois* un enregistrement de ses interventions ! Je pense que même lui comprendrait ce dont je veux parler, et conviendrait qu'on ne peut infliger cela à personne – France Culture n'en a pas l'air autrement troublée, néanmoins.

Aux informations, un peu plus tôt, on entendait une étudiante que les forces de l'ordre venaient de chasser de la Sorbonne, occupée depuis la veille par les étudiants opposés au "CPE" que leur propose Dominique de Villepin. Je veux bien que les circonstances n'étaient pas très favorables à l'égalité d'humeur et de discours, mais ce que venait d'affronter cette jeune personne ne la rendait que plus "elle-même", c'est-à-dire plus stupéfiante dès lors qu'elle était associée aux mots *étudiant(e)*, *Sorbonne*, *études supérieures*, etc. Il est vrai que d'une façon générale je suis stupéfié par tout ce que j'entends dès qu'il y a "micro-trottoir", c'est-à-dire que la parole est donnée à des Français choisis au hasard : le hasard veut presque toujours, apparemment, qu'ils soient d'une grossièreté sans nom et n'imaginent pas un instant que, parlant à la télévision à des millions de leurs compatriotes, ils puissent être tenus à un minimum de politesse, d'égards et de correction relative du discours ; ils savent bien en fait que le langage de ceux qui vont les entendre est le même que le leur et qu'ils n'ont donc aucune raison de se gêner. Peut-être n'y a-t-il plus que moi qu'ils dérangent, avec leur éternelle façon de trouver tout *chiant* et de nous expliquer à quel point eux et nous sommes profondément dans la même merde – c'est bien vrai, *mais quand même…*

La jeune fille de la Sorbonne est devenue conservateur de musée, si j'en crois une lettre reçue ce matin – une *lettre d'affaires*, on peut à peu près le dire – et qui commençait par *Bonjour !* Nulle référence à la

merde, le ton est tout à fait aimable. On espère même une rencontre avec moi dans un avenir proche, *sur Limoges* (mettons). Il ne s'agit pas d'un faux, l'en-tête du papier à lettres fait foi : *Mme la conservatrice* gros comme le bras…

Ce que je veux dire est que je veux descendre. Certes on m'exclut, mais ça ne tombe pas mal : je ne me sens plus de place de toute façon. Si une conservatrice de musée que j'ai rencontrée une fois m'écrit *Bonjour !* et veut me rencontrer *sur Châlons*, et si la jeune personne interrogée place de la Sorbonne est vraiment une étudiante, ce qu'il y a tout lieu de croire, alors je n'appartiens plus, je suis mort, ce qui peut m'être laissé de vie est une espèce de survie, en des limbes qu'il ne s'agit plus que d'aménager le plus confortablement possible.

Je ne suis même pas exclu, à la vérité. C'est moi qu vais devoir m'exclure moi-même. *Libération* chante mes vertus, ou à tout le moins mes talents, sous la plume de Philippe Lançon. Et, chose bien plus extraordinaire encore, stupéfiante même, *Le Nouvel Observateur* fait de même, sous celle de Jérôme Garcin. Ces messieurs sont d'accord pour trouver beaucoup de bien à dire de *Comment massacrer efficacement une maison de campagne* ; et aussi pour juger le volume hideux, *atroce*, dit même l'un d'entre eux. Mais, par une plaisante circonvolution de la spirale bathmologique, ils sont convaincus que, si ce livre est si laid, c'est *délibérément*, de la part de Privat, qui aurait voulu jouer avec le sujet du texte – c'est surestimer un chouia la subtilité de ces bureaux-là, à mon avis. Je crois bien qu'on y est convaincu, en fait, d'avoir produit une petite merveille de délicatesse et de bon goût.

Entre les informations et l'émission sur le cinéma – hier à midi, donc –, Jean-Marie Colombani recevait divers journalistes et chroniqueurs, notablement Alain Duhamel, pour parler des prochaines élections présidentielles. Et ces messieurs d'examiner tour à tour chacun et chacune des possibles candidats, entre lesquels, de mon point de vue, les différences paraissent infimes, évidemment, au regard de ce qui survient. Un peuple n'a plus de patrie, plus de territoire qu'il puisse appeler sien. Mieux, ou pis, il n'est plus un peuple, ceci et cela, ces deux opérations, n'en faisant qu'une à la vérité, une grande opération conjointe de perte du sens et de perte de l'existence, de perte du sol et de perte de

la consistance. Ce qui fut une des grandes aventures de l'histoire de l'humanité, une de ses grandes expériences, une de ses grandes civilisations, s'arrête là, se dilue, disparaît, couteau dont on a changé et le manche et la lame. Et pourtant les grands experts continuent d'échanger leurs considérations savantes sur l'élection présidentielle et sur les chances respectives de la gauche et de la droite, absolument comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait encore et s'il allait s'agir de la gauche et de la droite *de quelque chose.*

Je vois dans la bonne presse que Jack Lang, avec un coauteur dont le nom m'échappe, publie un livre où il explique que l'immigration *ne se passe pas si mal*, au fond. Il ne faut pas noircir le tableau. Certes il y a des difficultés, comment pourrait-il en être autrement ? Mais dans l'ensemble nous allons dans la bonne direction, et il est important d'apprécier à leur juste valeur les pas considérables qui ont été faits – c'est seulement dans les années à venir qu'on en recueillera tout le bénéfice (*no doubt*).

En somme il en va de l'immigration comme de l'éducation. Et il est beau et juste que ce soit le même homme qui, après avoir exposé inlassablement, depuis des décennies, les progrès de la culture et de la connaissance dans notre pays, entonne à présent le même péan en l'honneur de l'immigration et de ses succès, de l'intégration républicaine et de l'harmonie croissante de notre société. Où lui ne voit que réussite (réussite profonde, provisoirement dissimulée aux observateurs superficiels, certes, par de regrettables aspérités de surface, mais qui ne peut être contestée sérieusement par quiconque se penche avec honnêteté sur les mouvements à long terme), je ne distingue pour ma part que désastre, effondrement, dislocation, méticuleuse mise en place d'affrontements promis. Mais nous sommes au moins d'accord sur un point, Jack Lang et moi : ce ne sont pas *deux* réussites ou *deux* désastres, c'est un seul phénomène, de quelque façon qu'on le ressente et l'interprète.

C'est à ce phénomène unique que je dois pour ma part d'être en cette société comme un poisson hors de l'eau : ce pays dont discutent les experts politiques n'est pas mon pays, cette culture dont débattent les experts culturels n'est pas ma culture, la langue dont ils se servent tous

(et selon laquelle *découvrir la musique*, pour un enfant, c'est apprendre à connaître les noms des chanteurs de variétés du moment et à savoir les distinguer), cette langue-là n'est pas ma langue et elle me soulève le cœur. Ici s'inaugure une forme d'exil plus radicale que les anciens exils, pour lesquels il suffisait de changer de territoire. Pour nous c'est le territoire qui a changé de peuple, changé d'idiome, changé de civilisation, changé de paysage et de visage. Ce n'est pas moi qui ai décidé de ne plus appartenir, c'est ce à quoi j'appartenais qui, sans le décider jamais, a consenti à ne plus être, à ne plus consister, à ne plus tenir ensemble. Une formidable liberté m'en échoit. Et ces vertus de l'exil et du déracinement, tant vantées par nos adversaires, c'est à nous qu'il revient d'en éprouver la puissance.

Langue morte, patrie agonisante, codes caducs, syntaxe d'exister sans adhérence à rien : à force d'avoir vieilli, comme nous voilà jeunes !

Mardi 14 mars, neuf heures et demie du soir. Ça devait arriver :

« Le souci ne se pose pas. »

Non, décidément, entre les gens de théâtre et ceux de cinéma, c'est indécidable. Ceux du théâtre sont plus farce, peut-être, parce qu'ils se gargarisent du mot *texte*, et du texte lui-même, disent-ils, objet officiel de toute leur vénération :

« J'ai fait le choix du théâtre de texte », disait tout à fait sans rire celui d'aujourd'hui, encore un formidable *quoïste*, qui monte une pièce de Valletti.

Que peut bien comprendre à un texte français, et faire comprendre à d'autres, et en entendre, et faire entendre, un homme qui parle à peine français, bien qu'il soit tout à fait français, pour autant que je sache, et pas seulement "de papiers" ? S'il était étranger et parlait bien sa propre langue ce serait moins grave, car alors il saurait ce qu'est le sens, et son rapport avec la syntaxe, avec la langue. Mais il dit très naturellement des choses comme :

« À la place de faire le chien, il… »

Certes il maîtrise à merveille le sabir du jour, mais quel entendement peut-il bien avoir du théâtre français d'avant 1980, mettons – or c'est tout de même une part importante du répertoire, surtout pour un homme qui a

« fait le choix du théâtre de texte » ? Ou bien est-il entendu que le répertoire ne fait plus partie du “théâtre vivant” ?

Non, là moi je crois que le souci i’ se pose malgré tout, quoi.

***

Je suis comme un qui se flatterait
d’offrir à la postérité
la description la mieux tournée
de la fin du monde.

***

Le plus dangereux, dans l’administration économique et morale du temps, ce sont les moments de victoire, ou seulement de satisfaction de soi, d’accomplissement – ceux qui vous incitent à baisser la garde. Pour une fois je ne suis pas trop en retard, se dit-on : neuf heures et demie du matin, j’ai fait un tour sur les sites amis, j’ai ajouté une entrée à la *Chronologie*, j’ai regardé ma situation bancaire, j’ai traduit pour *L’Amour des hommes* un poème de Gil de Biedma (il est vrai que rien n’est plus facile que de traduire Gil de Biedma (surtout si l’on ne parle pas un mot d’espagnol, sans doute…)). Certains matins je n’en suis à ce stade-là qu’à onze heures, ou même à midi. La grosse bêtise est alors de se dire qu’on a gagné une heure et demie, ou même deux heures et demie, et qu’on en dispose pour feuilleter ses nouvelles encyclopédies, par exemple, ou pour faire sur le net des recherches d’une urgence toute relative ; c’est aussi bête que de se dire qu’on a économisé deux mille euros et de les dépenser parce qu’on a renoncé à un voyage qu’on n’avait pas les moyens d’entreprendre. Pouvoir attaquer à neuf heures et demie la mise au net du *Journal de* Travers, c’est cela qui est normal, c’est cela qui est conforme au plan : et il ne faut écouter aucune des complaisantes invitations à se consacrer à d’autres tâches ou d’autres plaisirs.

Tâches et plaisirs sont en général étroitement mêlés, par chance – surtout quand il s'agit des tâches principales. Chaque jour, et plusieurs fois par jour, j'éprouve un frémissement de satisfaction, une impatience, une véritable excitation à me mettre à l'ouvrage. Au moins mes travaux m'amusent moi, c'est déjà cela. Et ce qui confirme a contrario la délectation que je trouve à m'y livrer, c'est l'exaspération que m'inspirent les empêchements : mon Dieu, quand on pense que pendant ce temps-là on pourrait *travailler*...

Ici je songe surtout aux *Églogues*, bien sûr. Or les *Églogues* telles que je les pratique aujourd'hui ne seraient pas possibles sans l'informatique et, dans une moindre mesure, sans la "toile", le *net.*

Je fais un usage immodéré de la fonction *rechercher*, et des moteurs de recherche. Déjà l'index qui a été réalisé à la P.O.L (d'ailleurs grâce à l'informatique, en grande partie), et que je ne cesse d'améliorer, m'est d'un immense secours pour les fouilles internes aux *Églogues*. Néanmoins pour le vaste monde et ses bibliothèques (virtuelles, mais elles ne sont qu'une variante des vraies), je ne vois pas comment je pourrais me passer des moyens que m'offre la cybernétique. Rien qu'aujourd'hui j'ai trouvé le texte complet, en italien, du *Dialogo di Tristano e un amico*, de Leopardi, dont j'aurais eu sans doute le plus grand mal à m'assurer la possession en volume, sans même penser aux délais et à la dépense. Et hier ou avant-hier c'était *La Invención de Morel* en espagnol, *L'Île du docteur Moreau*, le *Tristan* de Mann ou la référence exacte d'un vers de Virgile. Sur ce point-là je suis bien moins réactionnaire que Finkielkraut : il ne se passe pas de jour sans que je bénisse Internet.

Je suis moins réactionnaire aussi, ou moins extrémiste, que feu Philippe Muray. J'ai relu récemment, je ne sais où, dans la presse, sans doute, ou sur Internet, justement, un texte de lui où il expliquait combien il jugeait absurde la souhait d'une *bonne* télévision. La télévision est selon lui foncièrement mauvaise et fondamentalement nocive, et souhaiter une *bonne* télévision a aussi peu de sens à ses yeux que d'appeler de ses vœux de *bons* nazis. L'expérience quotidienne lui donne raison, certes : non seulement une bonne télévision semble en effet impossible, mais on dirait bien qu'elle ne peut qu'aller s'aggravant,

devenir chaque jour un peu plus basse, un peu plus bête, un peu plus nocente. Pourtant je ne jette pas l'éponge – *conceptuellement* s'entend. Je continue de penser qu'une bonne télévision, que l'existence d'une véritable télévision culturelle, mise au service de la connaissance, de l'art, de la pensée, est possible. Cet objectif figure même, et très expressément, dans le programme de l'In-nocence, qui sur ce point et sur d'autres eût paru sans nul doute à Muray bien naïf, s'il en avait eu connaissance.

Mercredi 15 mars, dix heures du soir. Je ne sais pourquoi ni comment je m'étais mis dans la tête qu'on vivait couramment quatre-vingt-dix ou cent ans, de nos jours ; que l'âge normal pour mourir, en tout cas, celui où il convient de commencer à y penser sérieusement, c'était à peu près quatre-vingt-cinq ans, en moyenne – bref, que j'avais tout le temps. Mais je m'aperçois qu'il n'en est rien. Chaque jour, en jetant un coup d'œil à la page des "disparitions", comme ils disent, dans *Le Monde*, je m'aperçois que beaucoup d'hommes et de femmes, surtout d'hommes, meurent à cinquante-cinq ans, soixante ans, soixante-cinq. Muray n'avait qu'un an de plus que moi. Et d'ailleurs je suis déjà une espèce de curiosité statistique, la plupart des écrivains et artistes de ma persuasion et plus ou moins de mon (ancien) style de vie étant morts depuis longtemps, comme Navarre, Detrez, Hocquenghem ou Guibert, ou tout récemment comme Dustan, alors que les deux derniers étaient nettement ou très nettement plus jeunes que moi.

En somme je pourrais très bien être mort. Il serait même assez normal que je le fusse. Personne ne s'en étonnerait. C'est que je ne le sois pas qui surprend un peu. Le récent article de Lançon sur *Comment massacrer* etc., dans *Libération*, s'intitulait "Camus pas mort" – comme si c'était une nouvelle.

Et puis cette petite douleur au bas-ventre, qui ne se relâche pas, est tout de même bizarre. On a fait des examens, on n'a pas trouvé grand-chose, sinon un adénome qu'on me dit bénin, à la prostate ou à la vessie, je ne sais plus, je n'y connais rien, je ne sais même pas si ce n'est pas un peu la même chose. On m'a donné un traitement, des comprimés à prendre matin et soir. Jusqu'à présent il n'y a pas le moindre changement. Je ne suis même pas sûr du tout, loin de là, que la douleur que j'éprouve ait la

moindre chose à voir avec l'adénome qu'a révélé la radiographie. Le poids que je ressens se situe nettement plus à droite que prostate ou vessie, il me semble ; mais quelquefois c'est plus à gauche.

Toute ma vie on m'a trouvé mauvaise mine, et moi aussi ; et j'ai détesté les miroirs, et me voir à la télévision. À présent c'est bien pis. J'ai l'air épuisé, et constamment les yeux rouges. Il est vrai que je travaille sept jours par semaine de sept heures du matin à onze heures du soir, ce qui ferait, voyons voir, seize heures par jour, comme Colbert, s'il ne convenait de retrancher de cela une petite demi-heure de petit déjeuner et de nouvelles du monde, de neuf heures moins vingt à neuf heures dix, une heure et demie de radio ou de musique, de gymnastique (de plus en plus sommaire) et de bain, entre midi et demi et deux heures, une heure et demie de promenade à la rivière (de deux heures à trois heures et demie, en ce moment), et trois quarts d'heure de journal télévisé, de huit heures à neuf heures moins le quart – soit quatre heures et quart, ôtées de seize restent onze heures trois quarts, disons plutôt onze heures et demie à cause des moments de battement, et même onze heures *to play it safe.*

Jeudi 16 mars, dix heures moins le quart, le soir. Onze heures par jour, donc, dont une bonne dizaine face à cet écran – pas étonnant que j'aie les yeux rouges et les traits tirés, et que le soir je sois épuisé (à la fin du dîner chez les Rodriguez, samedi dernier, je ne tenais plus debout).

Ce n'est pas raisonnable, mais au moins pour cette année encore, je ne vois pas comment faire autrement. Si j'apprenais demain que je souffre d'un cancer et n'ai qu'une année à vivre, mettons, je ne travaillerais pas une minute de moins, à moins d'y être absolument contraint par la maladie, et consacrerais tout ce qui me reste d'énergie à mener à terme les *Églogues.*

Une année n'y suffirait pas, au demeurant. Je retarde de jour en jour le moment où il me faudra bien convenir que les plans élaborés à l'automne dernier ne sont pas tenables, qu'il va être impossible que paraisse à l'automne prochain tout ce qu'il était convenu de faire paraître : *Travers III* chez P.O.L, le *Journal de* Travers et l'*Amour des hommes* chez Fayard.

Travers III doit absolument compter *sept* chapitres, et j'en suis toujours à me débattre avec le troisième, commencé en septembre dernier. Je ne veux même pas essayer de calculer où nous mènerait une projection mathématique de ce rythme-là. La seule espérance est que les autres chapitres exigent moins de temps pour leur écriture. Trois d'entre eux, le IV, le VI ou le VII, doivent être beaucoup plus courts que le terrible III, déjà (et que le I, et que le redoutable V).

Sur le front du *Journal de* Travers, ce n'est pas mieux. Il y a trente-cinq cahiers à mettre au point, j'avais pensé en traiter un par semaine, on est plus proche de un par mois. Pour le moment ne sont prêts que les I, II, III, IV et V, les XXV, XXVI et XXVII – huit sur trente-cinq.

Quant à l'anthologie, j'avais cru pouvoir cesser de collationner les poèmes d'*amour des hommes* à la fin du mois de mars, et me mettre alors à écrire les textes de présentation et d'accompagnement, pour que tout soit fini à la fin de juin. Mais c'est impossible. Il y a encore beaucoup trop de zones, d'époques et d'auteurs inexplorés. Je ne pourrai sans doute pas arrêter la glane des pièces du corpus avant l'été. Et encore ne s'agira-t-il alors que d'une très honorable collection, certes, plus large, je crois bien, que toutes celles qui existent déjà, mais néanmoins très incomplète encore, et qu'il faudra élargir en permanence – encore un de ces livres de moi (si l'on peut dire) qu'il faudrait indéfiniment remettre sur le métier.

Et si je venais à bout des trois énormes tâches actuelles, il y aurait encore à fournir les deux volumes restants des *Églogues* (moins épais que l'actuel cinquième, il est vrai) et le nouveau *Du sens* – le nouveau *Répertoire des délicatesses* serait une plaisanterie, par comparaison. Donc je ne vois pas très bien quand je vais pouvoir revenir, ou en venir, à une vie plus "normale". Mais ce serait déjà un immense soulagement que d'avoir derrière moi les trois ouvrages en cours.

***

Le Communisme du XXIe *siècle* ne trouve pas d'éditeur, décidément. Après le refus poli de P.O.L et de Fayard, et même un peu avant, je me suis tourné vers Fage, le petit éditeur avec lequel j'avais été en rapport au

moment du projet *Dictature de la petite bourgeoisie*, et qui fait de très jolis livres. Je n'ai pas eu de sa part de réponse, depuis maintenant près d'un mois. Je lui avais envoyé le texte par e-mail, avec un mot d'accompagnement, en "réponse" à un e-mail de lui datant de l'année dernière. Peut-être a-t-il changé d'adresse électronique et n'a-t-il rien reçu. Mais en général on reçoit un avis de non-distribution, je crois bien, dans ces cas-là. Il faudrait vérifier. Cependant le rôle de l'écrivain qui s'inquiète de savoir si son manuscrit est bien arrivé parce qu'il n'a pas de nouvelles est trop humiliant. D'un autre côté je serais étonné que Fage, qui était très intéressé par *La Dictature*, l'année dernière, et auquel j'avais préféré Privat pour des raisons purement financières, ait été choqué par *Le Communisme* au point de ne pas souhaiter répondre, même pour un refus ; d'autant que l'homme auquel j'avais eu affaire était très courtois.

Stéphane Baumont s'était chargé de transmettre le texte (*les* textes, car ils sont deux) à Michalon, mais il n'y a aucune nouvelle de ce côté-là non plus. Je conçois que des écrivains puissent se flatter de recevoir des lettres de refus – c'est déjà une grand honneur qu'on leur fait, car la pratique la plus habituelle est le silence : c'est ce que j'avais éprouvé l'année dernière quand j'avais fait une petite campagne pour le manuscrit de *La Dictature*, justement. Je me suis bien promis de ne pas renouveler cette expérience traumatisante. Pourtant je souhaiterais vivement que *Le Communisme du* XXIe *siècle* soit publié, ne serait-ce que pour prendre date. Personne ou presque n'a lu *La Dictature*, mais je me réjouis beaucoup que le livre existe, si affreux soit-il physiquement. Il exprime très exactement mes sentiments sur un certains nombre de points, et j'ai souvent la satisfaction de pouvoir me dire, face à des faits que j'observe ou à des opinions que j'éprouve :

« C'est déjà dans *La Dictature*. »

Il n'y a pas que du travail à faire : il y a tout de même un peu de travail *fait*, par chance (par chance pour un homme de soixante ans).

Vendredi 17 mars, dix heures moins vingt, le soir. « C'est un écrivain [*Jean Rolin*] qui m'intéresse à la fois par sa thématique et à la fois par son style. »

« Il [*toujours Jean Rolin*] parle à la fois des paysages et à la fois des gens qu'il rencontre. »

Mais zut : à peine en suis-je à noter mentalement ces phrases d'un critique littéraire, à la radio, voilà qu'il se met à dire grand bien de *Comment massacrer une maison de campagne* (livre dont il précise qu'il faut le chercher au rayon *bricolage* des grandes librairies…). Du coup vais-je renoncer à transcrire ici ma notation mentale ? J'avoue en avoir été tenté quelques secondes. Mais non : mon *modus operandi*, tel que bien repéré par Flatters, ne consiste-t-il pas en un sciage systématique de toute branche où je pourrais m'asseoir ?

Une consœur de ce journaliste, qui elle aussi attache une grande importance aux questions de style, dit que « Léon Werth, il ne faut pas le réduire à leur amitié avec Saint-Exupéry ».

***

Alors que je marchais vers le bois, derrière la Garrière, dimanche dernier – il faisait encore un temps froid et pluvieux –, j'ai vu passer un long vol de grues, en route vers le nord. Je croyais qu'il s'agissait de cigognes, mais Pierre juge les grues plus vraisemblables, et c'est aussi l'avis de Jeanne. Elles dessinaient un grand V aux branches très inégales, régulières, parcourues d'ondes elles-mêmes très régulières, chaque oiseau semblant reproduire à l'identique chaque légère variation de parcours de son prédécesseur. On me dit que l'oiseau de tête change régulièrement, passe le relais à un autre. Je me demande si la forme en V est constante. C'était un beau spectacle, en tout cas, que j'ai pu observer assez longuement, sur un fond de ciel gris.

Il était accompagné par une forte rumeur coassante, assez sèche, métallique, dont je n'ai pas su si elle provenait des oiseaux en vol eux-mêmes ou de certains de leurs congénères qui se seraient posés dans quelque étang de la vallée. Pierre, qui était alors ici même, dans cette bibliothèque, dit avoir entendu la même rumeur et pensé qu'elle venait de la vallée. En effet, elle ne paraissait pas descendre du ciel ; mais il y a beaucoup d'illusions auditives, dans les parages : on croit que les bruits

viennent de tout autres points de l'espace que ceux où ils ont véritablement leur source. Les voyageurs ne se sont pas posés, en tout cas. Et s'ils avaient des pareils dans la plaine, ils ne les ont pas rejoints. Ils ont poursuivi leur longue et belle course en direction de la Garonne, et au-delà.

Leur passage m'a fait penser à ces vers ou fragments de vers que j'ai rencontrés une fois par hasard dans un vieux numéro de la *N.R.F.* et jamais oubliés, bien que leur auteur, Édith Boissonnas (ou *Sylvie* ?), m'ait été à peu près inconnue…

… je viens de passer vingt minutes à essayer vainement de retrouver ce poème. Est-ce que ce n'était pas la *N.R.F.* ? Est-ce que ce n'était pas Boissonas ? Tout ce qui me reste est :

Se…, se délivraient de lentes dédicaces…

Oui, c'était tout à fait cela, mes grues de dimanche : elles se délivraient de lentes dédicaces. Depuis lors le printemps s'est beaucoup rapproché, bien qu'il fasse encore assez froid, le soir. Aujourd'hui j'ai vu le premier arbre en fleur. Et Jacques Aeberhard m'a montré des violettes, près du chemin du bas.

De grandes pluies ont marqué la transition. Ces jours-ci on ne pouvait pas traverser la rivière, même avec des bottes. Les prairies étaient même inondées.

Samedi 18 mars, neuf heures et demie du soir. C'est une chance que Thérèse Delpech ait déjà pris ce beau titre, et si juste, *L'Ensauvagement du monde*, sans quoi je me sentirais tout à fait obligé de mettre un livre sous lui, moi aussi. Il rend tout à fait compte de ce que je ressens comme étant l'aspect principal de l'évolution de la planète aujourd'hui.

Si je devais écrire *L'Ensauvagement du monde*, cependant, je ne me limiterais pas, comme le fait je crois Thérèse Delpech parce que c'est son sujet, aux rapports entre les États, ou bien entre les groupes d'États, pour ne pas dire les *civilisations*. L'ensauvagement du monde s'observe certainement à ce niveau-là, il n'est pas question de le nier. Mais il me semble qu'il s'opère aussi beaucoup plus près de nous, de façon beaucoup plus intime, beaucoup plus quotidienne. Pas un jour ne se passe, même en cette retraite, où je n'observe, directement ou plus

souvent *indirectement*, par le biais de la télévision ou des journaux, une montée de la brutalité, de la grossièreté, de la violence, de l'incivilisation, de la résignation au pire ou même de l'enthousiasme à son égard.

L'autre matin j'étais horrifié par un entretien sur France Culture avec François Bégaudeau, professeur et écrivain qui vient d'obtenir le prix France Culture-Télérama, justement, pour son roman *Entre les murs* – les murs étant ceux de l'école : non que ce que dît cet homme ne fût pas intelligent ou en tout cas *cohérent*, affreusement cohérent, mais j'y voyais passer par profits et pertes, d'un geste et d'un verbe allègre, tout ce qui pour moi donne un sens à la vie, pour aller vite. Bégaudeau d'ailleurs n'avait pas de mots assez durs et de sarcasmes assez forts pour tous ceux qui pleurent sur l'école et sur un monde qui, tel du moins que lui et ses pareils le décrivent, présente la particularité curieuse de n'avoir jamais existé et en même temps d'être mort, mort sans retour, au-delà de toute résurrection possible et même concevable. Je ne voudrais pas fausser exagérément la pensée de ce nouveau messager du présent, mais pour lui la première chose à faire, je crois bien, est d'accepter ce qui est, et d'abord à l'école, justement, et de s'en accommoder : un monde où les *Gaulois* ne sont plus rien, un monde de la diversité d'origines et de langues, un monde qu'on ne ramènera pas à la syntaxe et au beau parler, ce n'est même pas la peine d'y songer, et que mieux vaut, dès lors, prendre en compte selon ses propres termes, ses propres règles, son propre langage, quitte à se colleter violemment avec eux.

Je me demande si M. Bégaudeau n'a pas dit que lui-même faisait des fautes de français, et en effet il en fait : et alors ? Je ne serais pas étonné s'il estimait qu'il est ainsi plus proche de ses élèves, mieux à même d'établir grâce à ce trait un véritable dialogue avec eux. En lisant un entretien qu'il a donné à *Télérama* je vois que dans son roman il a relevé des textes d'élèves et des textes de professeurs, « simplement pour montrer que les lacunes en orthographe sont une des tares les mieux partagées du monde. Et pour que les uns cessent de se moquer des autres. »

Que les professeurs fassent des fautes d'orthographe et pas seulement d'orthographe, je n'en doute pas une seconde. Mais je ne savais pas que

leurs relations aux fautes de leurs élèves étaient de l'ordre de la *moquerie* – une moquerie à laquelle il convient de mettre fin, dans les deux sens.

La déculturation du corps enseignant, et même sa *désinstruction*, c'est certainement un des aspects capitaux, et parmi les plus graves, de ce que j'aimerais appeler *l'ensauvagement du monde.* Ceux qui sont chargés de désensauvager les enfants s'ensauvagent eux-mêmes à grande vitesse, comme si l'ignorance, pour la connaissance, était un modèle beaucoup plus puissant et efficace que l'inverse.

Tout dit cela – la disparition de ce qui fut la culture. Guillaume Durand, pour la grande émission culturelle de la principale chaîne de télévision du service public, recevait hier soir, en hôte d'honneur et presque unique, l'acteur Jean Reno : c'est-à-dire non seulement un *acteur*, un membre de cette corporation qui, avec celle des artistes de variétés, s'est partout substituée aux artistes, aux écrivains et aux penseurs comme représentant par excellence la culture, mais un acteur dont je ne sache pas (sa filmographie ne m'est pas très familière) qu'il ait jamais eu grand-chose à voir au cours de sa carrière avec le cinéma en tant qu'il a pu prétendre être un art, justement. Toujours il s'agit de faire oublier à ce qui reste de public ce qui fut l'exigence ancienne de hauteur et de dépassement de soi. L'ensauvagement du monde, c'est aussi cela : le contraire du dépassement et même son refus, de plus en plus véhément.

Dimanche 19 mars, dix heures moins le quart. "Dans le peuple" (il faudra bien un jour que j'apprenne comment on dit *dans le peuple* en français contemporain), on confond volontiers un article *sur* vous avec un *article* de vous. « J'ai vu ton article sur le journal », me disaient jadis les plus innocents de mes *tricks*, à propos de quelque descente en flammes de ma prose par Poirot-Delpech ou Jean-Louis Ezine. Or il doit bien y avoir dans l'inconscient collectif ou dans le tréfonds psychologique de l'être une origine à cette confusion bizarre mais très répandue, parce que ma mère dans son grand âge – or elle n'est pas précisément "le peuple" – m'a dit ce matin, au téléphone, qu'on lui avait montré un article de moi dans *La Montagne.*

S'est ensuivi un de ces échanges sans queue ni tête, et passablement exaspérants, dont nous avons le secret :

« Un article de moi ? Ça m'étonnerait.

– Si, si, écoutez : je l'ai vu.

– Un article *sur* moi, peut-être.

– Ah, peut-être. Il y avait même une photographie.

– Je ne suis pas du tout au courant.

– *Non* ? C'est tout de même bizarre qu'ils passent des articles de vous sans que vous le sachiez…

– Mais puisque c'est un article *sur* moi ! Ils n'avaient pas à me consulter…

– Oh, tout de même ! En tout cas la photographie est très bien. »

***

Je suis déçu par l'article *Johnson (Samuel)* de la *Britannica* – il est à peine plus long que celui qui est consacré à *Johnson (Philip)*, l'architecte, sur la même page ; et surtout il est dix fois plus court que celui qui traite de Robert Walpole, ce qui me semble inexplicable : je voyais Johnson comme l'incarnation même du XVIIIe siècle anglais, sa figure emblématique par excellence, autant et plus que Walpole.

… Mais voilà qu'il me faut me corriger en plein vol – ce n'est pas la première fois. Voulant vérifier mes dires, je m'aperçois qu'au court article *Johnson* que j'avais rencontré, et qui se trouve dans la *Micropaedia* de la *Britannica* (les douze premiers volumes), on vous renvoie, « *for full treatment* », à la *Macropaedia*, article *Johnson, Samuel*, où le cas du bon docteur est en effet traité sur sept pleines pages en double colonne.

Du coup mon étonnement se retourne. Comment se fait-il que Walpole, qui a gouverné l'Angleterre pendant vingt ans, n'ait droit qu'à un long article de dictionnaire, tandis que Johnson, très légitimement, certes, jouit des fastes de la *Macropaedia* ? Pour aller vite, la *Micropaedia* est un dictionnaire classique, la *Macropaedia* (seize volumes) est une encyclopédie. Qu'est-ce qui décide que tel sujet est traité ici et tel autre

là ? Son importance, je présume. Mais il y a toute sorte de cas intermédiaires qui rendent difficile pour le lecteur de savoir à l'avance où il va trouver ce qu'il cherche. Pour le guider, il dispose de deux volumes d'index, sorte de dictionnaire du dictionnaire, et même d'un volume dit "*Propaedia*, Guide to the *Britannica*" !

Je suppose que je vais me familiariser avec tout cela. En attendant c'est bien compliqué, et pas très logique (il me semble qu'il doit y avoir beaucoup de doubles emplois et donc d'espace perdu entre la *Micro* et la *Macro*, entre les articles *Johnson* ou *Marx* de l'une et les articles *Johnson* ou *Marx* de l'autre. Mais c'est assez amusant).

Lundi 20 mars, dix heures moins le quart, le soir. Dans la *Macropaedia* de la *Britannica*, on trouve donc un article *Johnson (Samuel)*, excellent et très détaillé, mais pas d'article *Pope*, ni *Sterne*, ni *Woolf* (*Virginia*). De même, dans le domaine de la musique, articles *Bach*, *Mozart*, *Beethoven* mais pas *Wagner*, Dieu sait pourquoi, ni *Schubert*, ni bien sûr *Elgar*, ni même *Purcell.* Pour les individus, un article à leur nom dans la *Macropaedia*, c'est l'honneur suprême. Mais cet honneur très rare n'est décerné que de façon qui, à première vue, me semble un peu capricieuse, imprévisible, voire arbitraire : pourquoi Beethoven et pas Wagner ? pourquoi Johnson et pas Sterne ? Le détour par les volumes d'index, lors de la consultation, si ce n'est par la *Propaedia*, apparaît donc indispensable, au moins aussi longtemps qu'on n'a pas une très bonne habitude du système. Ce système, pour le dire d'un mot, paraît très peu systématique et, du fait de son relatif arbitraire, probablement assez "idéologique" – non pas sans doute en l'acception étroitement politique du terme (et encore…) mais dans celle qui rend compte d'une préférence donnée à Johnson sur Sterne (qui est tout de même un beaucoup plus grand écrivain, à mon avis (à mon avis mal éclairé car je n'ai pas lu Johnson)).

Ces observations superficielles confirment mon vieux préjugé en faveur des *dictionnaires* (par rapport aux encyclopédies) ; et accroissent mon regret de savoir que le Grand Larousse n'existe plus.

Je n'ai pas tâté encore de l'*Universalis.* Ses volumes blancs m'attirent beaucoup moins que ceux de la *Britannica*, qui sont très agréables à manier et à ouvrir. Autre préjugé, je crois que j'ai quelque chose contre le

blanc, en matière de livres – en matières de livres *reliés*, je veux dire, ou peut-être seulement de *séries*.

***

J'avais en partie refoulé ce souvenir : les démêlés sentimentaux avec W., c'est-à-dire essentiellement les *scènes*, il faut bien le dire, tiennent une place considérable, dans le *Journal de* Travers. Ces passages-là, qui sont très nombreux, sont pour moi d'une lecture et d'une relecture pénibles. Je ne sais pas quelle impression ils peuvent produire sur un lecteur éventuel. Bien entendu il n'est pas question d'en retrancher quoi que ce soit, et le principe d'exhaustivité sera respecté aujourd'hui comme il le fut il y a trente ans. Il ne m'est pas favorable – c'est peut-être un avantage, littérairement. En tout cas on ne pourra pas me reprocher, il me semble, de me donner le beau rôle. W. s'en tire plutôt mieux que moi, dans l'ensemble.

***

Ça devait arriver :

La rémunération de la copie privée soucie les fabricants de matériel

(c'est un titre du *Monde*).

***

L'autre jour il y avait à la radio un type dans mon genre (j'ai oublié qui il était) qui fustigeait les tics de langage et les chevilles de discours – je crois même qu'il en avait contre *c'est vrai que* ; ah non, c'était à *j'ai envie d'dire* qu'il en voulait surtout (à très juste titre, Dieu sait). Hélas, par une insigne malchance, lui-même était affligé à un degré inimaginable du syndrome *effectivement* (objet d'une particulière détestation de la part de Philippe Sollers, si je me souviens bien) : il

n'était pas rare que dans une seule de ses phrases on en relevât deux ou trois.

Je me demande si je suis moi-même affecté d'infirmités de cet ordre. Je sais que le correcteur de Fayard me reproche un abus d'*en tout cas*, et d'une autre tournure du même ordre que j'oublie pour le moment. Dans l'expression orale, je dois bien avoir mes petites manies aussi. Cela dit, tout le monde n'en a pas. Je n'en relève pas chez Pierre : est-ce par habitude ? Il a des inflexions à lui, bien entendu, et cette curieuse propension, qui m'amuse beaucoup, à user très libéralement du *re* itératif (« Il repleut ») – mais ce n'est pas un tic de langage.

Ma mère dit beaucoup *et tout ça…* – c'est fatigue à finir ses phrases, souvent, et désir de rester dans le flou.

***

Il est écrit que Jacqueline de Romilly m'éblouira toujours par sa politesse, décidément. Elle m'envoie encore un petit mot charmant à propos de *Comment massacrer…* Je suis bien confus que cet affreux volume soit arrivé jusqu'entre ses mains. Espérons qu'elle ne l'a pas vu – je crois qu'elle m'a dit qu'on lui faisait la lecture.

L'avis majoritaire, décidément, est que la hideur du livre témoigne du merveilleux sens de l'humour de Privat ! Il m'avait bien échappé, celui-là…

Mardi 21 mars, dix heures moins le quart, le soir. Je ne me souviens pas qu'aucun de mes livres ait jamais eu naissance si longue et si pénible que le malheureux *Rannoch Moor*. Publication prévue pour l'automne mais renvoyée à mars, épreuves annoncées pour les jours qui suivent en décembre et qui se font attendre jusqu'à la fin de janvier, même jeu pour l'index entre janvier et mars, et maintenant c'est le volume lui-même qui se fait attendre. Au début du mois, lors du dernier envoi de pages à corriger, il fallait donner un bon à tirer sous quarante-huit heures, ce qui m'avait donné à penser qu'un peu de hâte s'immisçait enfin dans le mouvement. Mais depuis lors le silence est une nouvelle fois retombé, et rien n'arrive.

Flatters, par allusion à une émission de France Culture intitulée “Tout arrive”, suggère que lui et moi en lancions une autre, inspirée de nos existences, et qui s’appellerait “Rien n’arrive”.

Comme nous nous amusons lui et moi, lors de nos coups de téléphone presque quotidiens, à parler le plus exactement possible comme les gens de radio, justement, il me demande :

« Alors c’est quoi, ton actu ? »

À quoi je suis bien obligé de répondre que je n’ai aucune “actu”. *Comment*, insiste-t-il, moi qui m’étais laissé dire qu’il y avait une importante actualité Renaud Camus ?

Non, non, “Rien n’arrive”. Que le livre paraisse ne suffirait pas, Dieu sait, à faire une “actu”, mais j’en éprouverais au moins le sentiment qu’une tâche a été menée jusqu’au bout. Le plus éprouvant et de très loin est qu’à aucune des phases de ce laborieux accouchement personne n’ait éprouvé le besoin ou l’obligation de m’expliquer ce qui se passe, et pour quelle mystérieuses raisons tout cela tarde à ce point – parce qu’elles sont mystérieuses, sans doute. Un grand découragement m’en vient. On ne sait de quel côté se tourner. Et l’on ne se sent guère soutenu dans les efforts épuisants qu’il faut fournir pour respecter des délais auxquels on sent bien qu’on est seul à attacher la moindre importance.

***

Environ l’an 1905, dans Agen, le lycéen François Carcopino, futur Francis Carco, natif de Nouméa, rencontre un certain Philippe Huc, originaire, lui, de Marmande, et qui sera Tristan Derème.

Ce n’est pas mal, Tristan Derème, pour ce que j’en connais :

Je dirai, pour l’instruction des biographes,
Que son corsage avait quarante-deux agrafes…

Et aussi (toujours la même) :

Elle ignorait Laforgue, estimant qu’avec art

Écrivaient seulement Botrel et Jean Aicard.

Je suis venu ou plutôt *revenu* à Tristan Derème (j'ai ces vers-là dans la tête depuis toujours) par les voies les plus détournées, comme d'habitude. Je pourrais dire que je suis passé par Jacksonville, Floride, ville que ses habitants appellent *Jax*, et où Cora Crane, la pittoresque *civil law wife* de Stephen Crane, tint avec grand succès, avant et après sa courte vie conjugale, un bordel qui s'appela un moment, sans beaucoup de vraisemblance, *l'hôtel de Dreme* – pas *de Dream*, et encore moins *Dream Hotel*, comme certains érudits pressés ont voulu l'entendre, mais *de Dreme*, du nom de la précédente tenancière. Tristan Derème a le mérite de faire ou d'étayer une liaison, au jeu de *golf-language* universel, entre le monde de Tristan, avec ses richissimes variations chromatiques, et celui des Crane, Cora, Stephen ou Hart ; et de ceux-là aux crânes, il va sans dire, aux chancres, aux cancres, aux cancers, à Dieu sait quoi, il n'y a qu'un pas…

Ce n'est pas pour rien qu'en face d'Agen s'étend au bord de la Garonne le faubourg nommé *Le Passage*… Bien plus de destins se sont croisés sur ces rives qu'on ne pourrait l'imaginer, à commencer par celui de la pauvre Flora Tristan qui, devant prononcer en ville une conférence, a choisi, malchance insigne et presque inimaginable, le seul soir de la suite des siècles où Liszt se produit dans ces murs en récital…

En tiers avec Carco et Tristan Derème, lycéen ou pion avec eux, est un certain Robert de La Vaissière, que les anthologies mentionnent en passant, dans leurs notices biographiques, en précisant que lui aussi était poète, mais sans jamais donner de ses vers. *La Vaissière,* c'était le nom d'une mienne condisciple à Sciences-Po, qui séjourna avec ma mère, ma grand-mère et moi en Italie, dans une maison que nous louions à Caprarola, près de Viterbe, il y a seulement trente-six ans…

La Vayssière, peut-être plutôt… Mais une lettre d'un nom propre peut trembler sans dommage à travers les branches et les années, Dieu merci.

Mercredi 22 mars, dix heures du soir. Tout le monde, par chance, ne sous-estime pas injustement l'importance historique des troupes auxiliaires de l'armée française en Algérie. Un des élèves de Pierre lui

assure gravement que « C'est grâce aux harkis que la guerre froide a pris fin ».

Même lui qu'on pourrait croire à l'abri des surprises de l'histoire, il a poussé une espèce de cri à cette nouvelle, en corrigeant ses copies.

***

L'erreur prospère en moi en couches épaisses. Comme je suis très préoccupé par les crânes, ces temps-ci, sur le chantier des *Églogues*, j'avais en tête, depuis plusieurs jours, ces vers d'Eliot, qui sont d'ailleurs magnifiques, à mon avis :

Webster was much possessed by death
And saw the skull beneath the skin.

Gardant présente à l'esprit l'américanité originelle d'Eliot, j'ai toujours pensé (je connais ces vers au moins depuis mes dix-neuf ans à Oxford (l'anthologie dont je les tire a été achetée à la librairie Blackwell's le 27 janvier 1966)), toujours pensé, dis-je, que le Webster dont il est ici question était Daniel Webster, l'homme politique et lexicographe américain. Or, première couche d'erreur, je m'aperçois seulement aujourd'hui que ledit lexicographe et homme politique n'est qu'une mienne invention, et que j'ai confondu en un seul personnage *Noah Webster* (1758-1843), auteur du *National Dictionary of the English Language*, et *Daniel Webster* (1782-1852), qui fut plusieurs fois secrétaire d'État des États-Unis et imprima à ce titre une couleur nettement nationaliste à la politique étrangère de Washington. Daniel Webster est très connu en Amérique, c'est une des personnalités les plus importantes de l'histoire du pays, et je ne m'aperçois pas sans stupéfaction qu'il ne figure pas dans le *Grand Dictionnaire encyclopédique* Larousse de 1983. Il était dans le *Larousse du* XXe *siècle* et y occupait même nettement plus de place que Noah Webster, ce qui est également le cas dans la *Britannica*, où l'on voit de lui une photographie (il n'a pas l'air commode).

Mais la fausseté de mon interprétation (car il s'agissait bien de cela) ne s'arrêtait pas là, à ma confusion entre les deux Webster américains (dont il ne semble pas qu'ils aient été parents, bien que tous les deux fussent originaires de la Nouvelle-Angleterre). En lisant plus avant le poème d'Eliot, *Whispers of Immortality*, je m'aperçois, ce que j'avais totalement oublié (ou bien je m'étais arrêté aux premiers vers, tant ils me plaisaient), que plus bas il parle de John Donne (et toujours aussi magnifiquement) :

Donne, I suppose, was such another
Who found no substitute for sense.

Mais si nous sommes dans une série postélisabéthaine, jacobéenne, le Webster des crânes n'est pas Noah et encore moins Daniel, c'est *John*, le dramaturge, l'auteur de *La Duchesse de Malfi.* Il n'y a aucun doute là-dessus.

À la vérité je trouve cela un peu décevant. L'obsession de la mort et des crânes est plus intéressante chez un lexicographe, à mon avis, que chez un tragédien. Chez un tragédien, elle est en somme son métier.

***

L'erreur encore, et ses beaux promenoirs.

Sur la page du *Grand Dictionnaire encyclopédique* Larousse où il est question de John Webster et de Noah Webster (mais pas de Daniel Webster, à mon grand chagrin), est reproduite la photographie bien connue de Weegee, *Mrs Cavanaugh and her friends about to enter Metropolitan House* (1943). Si cette photographie m'est si familière, c'est sans doute surtout parce que je tombe en toute occasion sur sa reproduction en feuilletant le dictionnaire. Mrs Cavanaugh, malgré le titre, n'y est accompagnée que d'une seule amie, quoiqu'il y ait trois personnages. Mrs Cavanaugh et son amie occupent les deux tiers gauche de la composition, elles sont montrées très emphatiquement de face, elles sont toutes les deux assez âgées, très maquillées (surtout Mrs Cavanaugh, qu'on dirait plâtrée à la façon d'un Pierrot), somptueusement vêtues,

couvertes de fourrures et de bijoux dont la splendeur très emphatique moque cruellement leur décrépitude physique et leurs visages ravinés.

Le troisième personnage est une femme du peuple, peut-être même une mendiante, quoiqu'elle ne tende pas du tout la main – on dirait plus exactement une *pauvresse.* En contraste total avec les deux autres femmes, qu'elle observe avec une attention peu amène et très soutenue, elle apparaît totalement de profil, dans le tiers droit de l'image. Elle est misérablement attifée, elle, en des couleurs sombres qui sont un contraste de plus avec les deux patriciennes en fourrures blanches dans la lumière.

La légende que donne le Larousse précise que cette photographie appartient à une série intitulée *The Critic.* Mais depuis toutes les années que je tourne rapidement ces pages à la recherche de tout autre chose, je m'étais persuadé sans y réfléchir plus que cela que *The Critic*, c'était le titre de la photographie, ce qui n'est pas du tout le cas. Or, ce titre-là, ce titre suggéré par l'erreur, allait admirablement à cette image (d'où l'erreur, sans doute). *The Critic*, dans mon esprit, et je trouvais cela très drôle, c'était la pauvresse inspectant sans indulgence au passage, en connaisseuse, à l'entrée d'un théâtre de luxe, deux femmes du monde sur leur pathétique et ruineux trente-et-un. Toute cette construction-là s'effondre, comme la rêverie selon laquelle le père de la lexicographie américaine voyait le crâne sous la peau.

« J'améliore », disait Jean Puyaubert de ses citations inexactes.

Jeudi 23 mars, dix heures et quart, le soir. Une expérience inédite pour moi : j'ai appris par le site de la Société des lecteurs, aujourd'hui, que *Rannoch Moor* était sorti en librairie, qu'on pouvait se le procurer, ce que certains avaient fait – or non seulement je n'en ai pas reçu d'exemplaire, moi, mais je n'ai pas été informé que le livre existât, que sa fabrication était achevée, que la dernière phase de sa publication, sa sortie dans le monde (qui s'en chaut mal), était en cours.

Généralement on me téléphone quand les premiers exemplaires arrivent de l'imprimeur ou du brocheur dans les bureaux de la maison d'édition. Si je suis à Paris je vais en chercher quelques-uns, sinon on m'en envoie : un pour commencer, afin que j'aie le livre entre les mains et sache de quoi il a l'air, puis vint ou trente en guise d'"exemplaires

d'auteur". Cette fois-ci rien de pareil, aucun contact : je n'ai pas la moindre idée de ce que peut bien être mon crime pour que, depuis l'automne dernier, tant de silence soit mon lot.

J'avais imaginé que ce pourrait être une bonne idée d'envoyer le livre à des critiques, des journaux, des magazines, des éditeurs et des institutions britanniques, puisque la Grande-Bretagne tient une très grande place entre ces pages. Je comptais en parler avec la rue du Montparnasse, lui soumettre une liste de suggestions. Mais toute cette distance décourage. Le projet était sans doute vain, de toute façon. Et rien ne souligne mieux la vanité de tout que cette façon de faire paraître des livres sans associer si peu que ce soit, même symboliquement, l'auteur au processus.

Vendredi 24 mars, dix heures moins le quart. Il est arrivé un paquet des éditions Fayard, aujourd'hui : c'était le nouveau roman de Madeleine Chapsal, *Le Charme des liaisons*, très gentiment dédicacé.

***

Jadis, au temps des *tricks*, Flatters et moi étions d'accord pour estimer que tout se jouait dans les premières minutes, les premières secondes, la façon dont s'opérait la rencontre elle-même ; et que cette scène liminaire portait en elle tout ce qui allait suivre, dont elle était comme une représentation abrégée, l'ouverture, un *abyme.*

Il en va de même pour les réservations de chambre d'hôtel, par téléphone : deux minutes d'échanges, on sait à peu près comment va se passer le séjour, s'il sera agréable ou pas.

« Vous comptez arriver vers quelle heure ?

– Oh, je ne sais pas exactement. Nous vous téléphonerons si nous arrivons tard.

– Numéro de portable ?

– Ah, je n'ai pas de numéro de portable. Je peux vous donner un numéro de téléphone fixe, si vous voulez.

– Oui.

– Nous sommes invités à un dîner, le premier soir. Nous essaierons de passer à l'hôtel avant, mais je ne peux pas garantir que ce sera possible.

– Bon, je note que le premier soir vous ne dînerez pas à l'hôtel, alors.

– Non, en effet… »

***

Ces temps-ci, je traduis du Martial pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, le matin. Je dois dire que ce poète m'inspire une grande antipathie. J'étais content de passer près de sa ville natale, Bilbilis, aujourd'hui Bámbola, près de Calatayud, l'été dernier ; et quand, de Rome où il se trouve, il l'évoque parce que son ami et compatriote Licinianus va la revoir, il est assez émouvant, quoiqu'il n'y mette pas beaucoup de naturel :

Vir celtiberis non tacende gentibus
nostraeque laus Hispania
e videbis altam, Liciniane, Bilbilin,
equis et armis nobilem,
senemque Caium nivibus, et fractis sacrum
Vadaveronem montibus
et delicati dulce Boterdi nemus,
Pomona quod felix amat.

(« Toi dont les populations de la Celtibérie ne sauraient taire le nom, gloire de notre Espagne, Licinianus, tu vas voir la haute Bilbilis, illustre par ses chevaux et ses armes, et les Caius à la tête chenue, et le Vadaveron sacré aux cimes abruptes, et le délicieux bocage de la charmante Boterdum, séjour aimé de la féconde Pomone » – c'est la vieille traduction Budé.)

Mais quand il est plongé dans les affaires de Rome, et dans la vie quotidienne à Rome, et les invitations à décrocher et à essayer de ne pas rendre, et les défauts physiques des uns et des autres complaisamment décrits, et toutes les histoires d'argent, et toutes les petitesses du

clientélisme, et les anecdotes sexuelles dont la plupart relèvent du *salace* – le désir, sans être jamais vraiment condamné, étant constamment moqué et toujours rabaissant celui qui l'éprouve, immanquable objet de plaisanteries grivoises aussi dépourvues de sympathie que de goût –, alors, et c'est la plupart du temps, Martial n'a guère de poétique que son parti pris d'écrire en vers. Et cette façon qu'il a d'être comme un poisson dans l'eau au sein d'une société qui semble d'une stupéfiante vulgarité donne à penser que ses équivalents modernes sont les plus opportunistes des animateurs de télévision, et qu'il n'est pas beaucoup plus qu'une espèce de Thierry Ardisson ou de Laurent Ruquier ou de Guillaume Durand du Ier siècle.

Il me semble qu'il existe au sein du classicisme français, parallèlement au culte de la rigueur et de la simplicité romaines, un *topos* de la vulgarité de la ville impériale, au moins, et de la vie qu'on y mène. Ce thème est en tout cas très présent, plus tard, et avec beaucoup de vigueur, chez un Bernanos :

« Certes, je n'ai jamais aimé l'homme romain ! Il m'a fallu néanmoins beaucoup d'années pour que commence à m'apparaître non point seulement sa grossièreté trop éclatante, mais une certaine niaiserie profonde. Je ne parle pas des prodigalités colossales, imbéciles, les murènes engraissées d'esclaves, les langues de rossignol, les perles dissoutes dans le falerne et tant d'autres galéjades aussi bêtes, dont la vulgarité rebuterait jusqu'à la Canebière. Je pense à d'autres divertissements prétendus diaboliques, qui l'étaient peut-être, dont les pions blanchis ne s'entretiennent qu'à voix basse, mais qui ont l'air d'avoir été rêvés par des collégiens solitaires. Tous ces empereurs à grosse bedaine manifestaient beaucoup de bonne volonté dans le mal. Il leur manquait, pour être réellement pervers, une certaine qualité humaine. Ne se damne pas qui veut. » (*Les Grands Cimetières sous la lune*, première partie.)

J'imagine qu'il faut distinguer selon les époques, et l'Empire de la République, pour commencer. Mais la Rome que décrit complaisamment Martial, et la façon qu'il a de la décrire, sont bien, en effet, *d'une vulgarité à rebuter la Canebière*.

Dimanche 26 mars, neuf heures et demie du soir. Le parti de l'In-nocence, la semaine dernière, a émis, sur mon initiative, un communiqué pour soutenir les courageux manifestants qui, à Minsk, s'opposent à la dictature du président Loukachenko, qui vient de se faire réélire à la tête du Bélarus au moyen d'élections manifestement manipulées.

Christian Combaz, sur la lancée de son séjour "officiel" en Namibie, était ces jours derniers à Minsk, hôte (si l'on peut dire, mais c'est une autre histoire) des services culturels de l'ambassade de France. Les médias occidentaux s'intéressent beaucoup aux événements bélarussiens, et, pendant son séjour là-bas, ils ont contacté les services culturels pour recueillir les impressions de Français qui séjournent habituellement dans le pays. À un journaliste de France Inter un représentant des services culturels a dit :

« Ah mais justement nous avons ici Christian Combaz, écrivain français qui s'intéresse beaucoup aux pays de l'ancienne U.R.S.S… »

Le journaliste de France Inter était très alléché et a beaucoup insisté pour obtenir un entretien avec Combaz, qui lui n'était pas très enthousiaste pour le donner car il espère obtenir lui-même un poste de directeur d'institut français à l'étranger et ses vues sur les événements de Minsk, il l'a dit au journaliste, n'étaient pas exactement en ligne avec celles du ministère français des Affaires étrangères et du ministre actuel Philippe Douste-Blazy (vues dont en revanche sont assez proches, pour une fois, les positions de l'In-nocence).

Le journaliste insiste, poursuit Combaz, se rend même assez importun, et Combaz, de guerre lasse, finit par lui faire part de ses observations, à savoir que les actuels "événements de Minsk" sont considérablement grossis par les médias occidentaux, qu'à l'échelle de la ville de Minsk ils sont à peu près imperceptibles, que les élections ont certainement été manipulées par Loukachenko, ça oui, mais que celui-ci, même sans manipulations, aurait sans doute été réélu car les Bélarussiens ne sont pas très mécontents de leur sort et de la façon dont Loukachenko mène le pays.

« Ah mais d'après vous il ne s'agit pas du tout d'une dictature, alors ?

– Mais enfin, ce n’est pas du tout ce que je dis ! Ce que je dis, c’est que Loukachenko aurait sans doute été réélu de toute façon, et que les opposants sont très peu nombreux… »

Ce n’était pas du tout ce que voulait entendre le journaliste, ni faire entendre à ses auditeurs. L’entretien qui pour être enregistré avait fait l’objet d’une telle insistance n’a pas été diffusé.

***

Combaz, auquel je raconte la curieuse publication de *Rannoch Moor*, juge comme moi que la sortie en librairie d’un livre que son auteur (vivant – enfin je crois) n’a pas vu et dont l’achèvement de la fabrication et l’arrivée chez l’éditeur ne lui ont pas été signifiés constitue sans doute une espèce de première. Il tend à attribuer cette bizarrerie à la responsable du service de presse, qui est la même pour mon livre et pour un sien roman qui sort également ce mois-ci. Il dit qu’avec cette personne il n’arrive pas à avoir un entretien, qu’elle refuse de le prendre au téléphone ; qu’elle tient beaucoup aux meilleures relations avec les mieux placés idéologiquement des intellectuels et des écrivains en faveur auprès des médias et des autres pouvoirs, et que lui comme moi faisons tache dans le tableau.

C’est bien possible mais pour ma part je n’ai pour ainsi dire jamais (sauf une fois) eu affaire à cette dame, et ça n’a jamais été elle qui m’a fait savoir qu’un de mes livres était prêt, et m’en a fait envoyer un exemplaire, puis plusieurs. Les particularités de la situation actuelle ne peuvent donc pas lui être attribuées, en ce qui me concerne.

Bien entendu je me demande ce que peuvent bien être mes torts éventuels envers Hélène Guillaume, qui est chez Fayard la responsable avec laquelle je suis le plus étroitement en relations, et dont l’attitude est depuis quelques mois, mais tout spécialement ces jours-ci, extrêmement différente de ce qu’elle était d’habitude. Est-ce que quelque chose dans le corps du texte, dans la façon dont il est parlé d’elle, a pu lui déplaire ? Ce n’est pas l’impression des quelques personnes autour de moi qui ont lu le livre et qui trouvent qu’elle n’est jamais évoquée que très amicalement.

Lundi 27 mars, neuf heures et demie du soir. L'hypothèse de Combaz était la bonne, semble-t-il : c'est à la responsable du service de presse, chez Fayard, qu'il faut attribuer le cours singulier des événements actuels – ou plutôt des *non-événements*, bien entendu, et leur cours n'est singulier que pour moi, car personne n'y attache la moindre importance.

J'ai eu un coup de téléphone d'Hélène Guillaume, en fin d'après-midi. Elle serait sans doute bien étonnée d'apprendre que j'ai été troublé par les conditions de la sortie en librairie de *Rannoch Moor*, et sans doute elle me reprocherait gentiment, si je lui en touchais un mot, de ne pas l'avoir fait plus tôt.

« Mais enfin, Renaud Camus, dirait-elle (elle m'appelle toujours "Renaud Camus"), si quelque chose vous préoccupait vous auriez dû m'appeler ! Vous auriez dû le faire depuis longtemps ! »

Elle a eu beaucoup de travail, et elle a demandé à la personne qui est officiellement chargée de faire connaître à la ronde la publication de mon livre (c'est celle dont parlait Combaz et dont il dit qu'elle refuse de le prendre au téléphone) de me faire envoyer les exemplaires qui me reviennent. Cette dame n'en a rien fait, elle a sans doute oublié – nous ne nous sommes pas étendus sur le sujet.

***

Un lecteur m'envoie le double d'une lettre qu'il a envoyée en guise de protestation à une journaliste dont j'oublie le nom et qui dans un article avait fustigé d'un même élan « trois aigris », à savoir Nabe, Jack-Alain Léger et moi. Selon ce lecteur, je ne suis pas du tout *aigri*. C'est également l'opinion de Pierre, à qui je me suis ouvert de cette correspondance – mais lui n'en juge pas au premier chef d'après mes écrits, plutôt selon mon attitude dans la vie quotidienne et mon humeur dominante. De fait je suis assez gai, il me semble.

Flatters aussi veut bien trouver que je ne suis pas *aigri.* Il est en train de lire *Rannoch Moor*, qu'il a acheté de ses propres deniers puisque aucun envoi de service de presse n'a été fait jusqu'à présent ; et il estime que rien n'est moins *aigri* que le ton de ce livre.

Aigris nous aurions bien pourtant quelques raisons de l'être, lui et moi – ou peut-être plus exactement *amers.* Mais les épreuves et les déceptions, ni même les humiliations (ne même pas recevoir de son éditeur un exemplaire de son propre livre, quand il "sort" ; n'être même pas informé de sa "sortie", ou de l'achèvement de sa fabrication !), pour ne rien dire du sort de la patrie, et de sa culture, ne nous ont pas encore fait perdre tout à fait *una strana gioia di vivere* (bien fragile, tout de même).

Hélène m'a demandé de lui envoyer un état mis à jour des personnes auxquelles je souhaite faire envoyer mon livre. Elle se chargera elle-même de veiller à ce que les volumes soient expédiés, puisque ça n'a pas encore été fait. *Rannoch Moor* est donc en librairie (plus ou moins) depuis plusieurs jours et le processus pour tâcher de le faire savoir à la presse n'est même pas engagé. Il est vrai que la presse s'en soucie comme d'une guigne, et que ça n'a pas grande importance.

Jacqueline Voillat me disait hier, au téléphone, qu'elle avait fait une scène à la Fnac de Lausanne, où elle était allée acheter le livre, elle aussi, puisqu'elle n'a rien reçu non plus, bien entendu, et où elle avait constaté que le seul exemplaire en vente, le lendemain de la sortie "officielle", était déjà sur les rayons, bien rangé, et pas sur les tables de nouveautés. Dans un premier temps on lui avait dit que l'espace manquait pour tout ce qui sortait : et puis, comme elle insistait, que Renaud Camus était quand même un auteur très controversé…

Critiques et libraires (à quelques exceptions près, bien entendu) font tout pour vous gâcher la vie et vous faire disparaître de la circulation ; mais si vous vous avisez de vous en plaindre ils voient là un argument de plus contre vous, sans doute le plus sérieux de tous : vous êtes un *aigri.*

On veut bien des persécutés, c'est même indispensable au système, mais on exige d'eux qu'ils soient joyeux, et n'attristent pas l'atmosphère par des insinuations déplacées.

Il faut prendre modèle sur Freud, une fois de plus :

« Je recommande chaleureusement la Gestapo à tous les usagers éventuels. »

Mercredi 29 mars, dix heures moins le quart. Aujourd'hui j'étais de très mauvaise humeur et surtout très fatigué parce que nous avons été réveillés par des hurlements d'enfants, peu après six heures, ce matin, alors qu'il faisait nuit noire. Il s'agissait peut-être d'un départ pour une journée d'excursion à la montagne, ou pour des vacances. J'avoue que j'ai du mal à comprendre comment des parents qui sont eux-mêmes tout à fait bien élevés peuvent, à des heures pareilles, laisser leurs enfants, apparemment sans rien leur dire, pousser des cris perçants au milieu d'un village endormi. Mais que des parents ne disent rien à leurs enfants insupportables, c'est ce qui s'observe tous les jours, semble-t-il.

Impossible de se rendormir, bien entendu. À vrai dire je ne me lève pas beaucoup plus tard que cela, d'habitude. Mais ce n'est pas la même chose de se réveiller tranquillement de soi-même avec le jour et d'être brutalement tiré du sommeil quand on ne s'y attend pas et qu'on peut constater qu'il n'y a pas dans le ciel le moindre signe d'aurore. Cette heure ou cette demi-heure de repos volé a pesé jusqu'à ce soir sur mes dispositions et mes travaux.

Le coup de téléphone d'Hélène Guillaume, avant-hier lundi, a renversé les problèmes auquel je suis confronté, quant à l'emploi laborieux du temps. Le silence de plus en plus épais des éditeurs (ne parlons même pas de la critique et du public) pesait lourdement sur mon cœur à l'ouvrage : à quoi bon s'échiner en effet, si c'est pour rien ni pour personne ? Hélène et moi sommes convenus d'un programme, qui n'est que la confirmation d'arrangements anciens, mais dont je crois bien que j'étais seul à me souvenir : l'*Anthologie de l'amour des hommes* et le *Journal de* Travers doivent paraître à l'automne, chez Fayard, de même que *L'Amour l'Automne* (*Travers III*) chez P.O.L. Mais ce plan, qui me convient fort, est très exposé à révision, d'une part parce que les éditeurs sont des êtres fantasques et qui, d'une façon générale, ne vivent pas dans l'attente véhémente de ma prose, d'autre part, et plus gravement encore, parce que je ne suis pas sûr du tout de pouvoir moi-même tenir ces engagements-là. Je devrais même être sûr que je ne puis *pas* les tenir. Mathématiquement, il est impossible que je les tienne.

Il m'arrive de devoir passer trois ou quatre jours sur la mise au point d'une seule journée du *Journal de* Travers. En 1976 je ne faisais rien

d'autre, en fait d'écriture, que de tenir ce journal-là, auquel je consacrais la plus grande part de mes journées (ma seule autre activité "littéraire" étant la rédaction de fiches de lecture pour Denoël). La masse de papier couvert est colossale. Il y a trente-cinq cahiers de cent pages chacun et, pour un tiers d'entre eux, de deux cents pages. Il faudrait, pour tenir les délais, que chaque cahier soit "traité" en une semaine au plus. On en est loin. C'est plutôt quinze jours chaque fois, quelquefois trois semaines. Hier matin j'ai envoyé à Hélène, comme convenu avant-hier au téléphone, les six premiers cahiers, qui sont prêts (c'est du moins ce que j'espère). Trois autres le sont aussi, mais ils ne viennent pas à la suite de ceux-là – les envoyer maintenant embrouillerait le tableau.

À Fayard j'ai envoyé également l'état actuel de l'anthologie. Comme je l'ai déjà noté, je pensais arrêter la collecte à la fin de mars, c'est-à-dire maintenant, mais j'ai dû repousser cette date à la fin de juin. Préface et textes de présentation devront être écrits cet été.

Ce matin j'ai appelé au téléphone Paul Otchakovsky, qui était un peu pressé parce qu'il allait au Sénat pour y défendre devant une commission parlementaire un projet relatif au droit d'auteur. Avec son accord je lui ai envoyé, pour tirage sur papier dans ses bureaux, le troisième chapitre de *Travers III*. Ce troisième chapitre est sur le métier depuis septembre ou octobre dernier. À ce rythme, il est tout à fait vain d'espérer que les sept chapitres prévus pourront être prêts à la fin de juin.

Je pars demain pour Rodez où doivent avoir lieu le soir le vernissage d'une exposition de Flatters et vendredi une soirée d'hommage à Pascal Quignard, qui a écrit un long texte pour le catalogue. Jeanne Lloan part avec moi, Pierre nous rejoindra vendredi après-midi car il travaille vendredi matin. Hier il a heurté un chevreuil, sur la route. L'animal est mort et la voiture sérieusement cabossée – le garage lui en a prêté une autre.

Nous avions prévu d'aller à Paris au moment des prochaines vacances scolaires dans cette zone-ci, à la fin d'avril. Il s'agissait surtout de voir les grandes expositions. Je suis en train de m'aviser que ce sera sans doute impossible (*workwise*).

Rodez, hostellerie de Fontanges, vendredi 31 mars, sept heures du matin. Je n'aurai pas beaucoup dormi. J'ai profité de mon éveil sans cause, sinon l'insomnie, tout à l'heure, à six heures et demie, pour appeler Pierre à Plieux, au moment où lui-même se levait pour aller travailler ; et nous sommes convenus de nous retrouver ici ce soir à six heures. Il devait venir en train mais finalement viendra en voiture, avec celle que lui a prêtée le garage Peugeot d'Agen pendant qu'on répare la sienne, sérieusement cabossée par le chevreuil qu'il a tué mardi près de Mauvezin.

Je ne m'étais couché qu'à deux heures, après avoir transposé sur cet appareil les photographies prises hier, pendant le voyage entre Plieux et Rodez, avec Jeanne Lloan, et pendant le vernissage de l'exposition de Jean-Paul au musée Denys-Puech, ici.

Les photographies, la photographie, non, *les* photographies plutôt, prennent dans ma vie et dans mon emploi du temps une importance nouvelle depuis que Jean-Bernard Lucas, qui gère mon site personnel, sur Internet, a commencé d'y installer la série *Le Jour ni l'Heure*, nouvelle forme de ma vieille *Chronologie.* La *Chronologie* n'était qu'une extension de mon agenda sur papier. J'y notais surtout les sites, lieux, villes, musées, châteaux, jardins, expositions que je touche au cours de ma vie. Jean-Bernard Lucas et moi illustrons désormais cette série à l'aide de photographies que je prends en gravant sur elles la date à laquelle elles ont été prises, à l'heure et à la seconde près, d'après les indications de l'appareil lui-même. Cette espèce d'*œuvre* nouvelle est placée sous l'invocation de saint Matthieu, ou plutôt du Christ lui-même :

« Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Du coup mes photographies quand je les prends ont immédiatement une espèce de vocation, de vocation *publique* : cette série à peine entamée. Elles en sont affectées jusqu'en leur format, car jusqu'à présent j'avais tendance à faire surtout et même presque exclusivement des images verticales, tandis que maintenant, le *débouché* étant un écran d'ordinateur, le format horizontal est plus indiqué.

Jean-Bernard Lucas met en ligne au compte-gouttes des photographies que j'ai prises en Angleterre et en Écosse pendant l'été 2003,

correspondant donc au volume *Rannoch Moor* qui paraît ces jours-ci et dont j'ai vu hier, pour la première fois, un exemplaire, que m'a montré Valérie Scigala qui l'avait avec elle, ici, à Rodez, au musée Denys-Puech. Hier j'ai pris des photographies du viaduc du Viaur, où Jeanne Lloan et moi, en venant, avons fait étape ; du château du Bosc, où Toulouse-Lautrec a passé son enfance ; et de l'accrochage des œuvres de Jean-Paul, au musée. J'ai fait aussi des portraits de Valérie Scigala, sur fond de fumerolles marcheschiennes ; mais je crains qu'ils ne soient pas très réussis : elle était très élégante, le fond est superbe, mais elle sourit trop, par ma faute, et l'image a trop l'air d'un cliché de circonstance – je manque d'expérience dans l'art du portrait (et de la photographie en général, bien sûr).

Jean-Paul, suivant sa technique habituelle, nous avait donné à craindre le pire, pour son exposition. De fait il a rencontré bien des problèmes et des malheurs, puisque nombre d'œuvres ont été endommagées dans le transport, dont un grand *pétré* appartenant à Rémi Pellet (qui était là hier soir, au vernissage et au dîner qui a suivi, ainsi que Madeleine Gobeil, Luc Charcellay, Paul Leandri flanqué d'un très séduisant étudiant à lui, et quelques autres membres d'honneur de notre amicale commune). Cependant les endommagements que subissent les Marcheschi, pour alarmants qu'ils soient, ne leur vont pas mal au teint et même s'intègrent à eux assez heureusement, bien que dramatiquement. D'autre part la grande galerie du musée Denys-Puech, c'est-à-dire tout le premier étage d'un palais des beaux-arts 1900, construit *ad hoc*, fait un espace beaucoup plus satisfaisant, avec ses hauts plafonds et même ses quatre colonnes de marbre noir, au milieu, que bien des volumes biscornus de galeries contemporaines.

Je connaissais nombre des œuvres exposées, dont cinq ou six viennent d'ailleurs de Plieux ; mais la grande découverte, pour moi, ce sont les deux vastes panneaux sombres intitulés ensemble *Le Fleuve Maroni* (toute l'exposition est placée sous le signe de la "Transportation", souvenir du projet avorté d'exposition en Guyane). Ils sont une reconversion magistrale d'anciens *Nymphéas*, que déjà j'aimais beaucoup mais que j'aime encore bien davantage en cette nouvelle hypostase – cette transformation tendant à prouver, d'ailleurs, que les Marcheschi

sont vivants (au moins tant que le maître l'est), qu'ils peuvent sans cesse être repris, transformés, radicalement changés de sens et d'atmosphère ; et que donc les avanies qu'ils subissent ne sont peut-être pas si graves après tout et font partie de leur histoire, voire de leur substance.

Rémi Pellet est néanmoins très affecté par les accidents assez spectaculaires, il est vrai, subis par son *pétré*, qui est l'un des plus beaux : de graves brisures de la matière affectent le visage de la silhouette suggérée. Rémi, malgré le choc de découvrir son tableau ainsi détérioré, a participé assez gaiement avec nous au dîner organisé par la conservatrice du musée Denys-Puech dans un bon restaurant de la ville : l'adjoint à la culture et sa femme, le responsable des affaire culturelles municipales, la conservatrice du musée Fenaille, Sylvie Veyrat-Coulet venue de Toulouse où elle veille avec Guy Claverie au projet artistique du métro, Paul Leandri et son bel étudiant clermontois (mais il est bourguignon), Luc Charcellay, Jeanne Lloan, quelques autres, et Valérie Scigala qui reprenait le soir même (elle n'a même pas pu finir son repas) un train de nuit pour Paris.

Plieux, dimanche 2 avril, neuf heures et demie du soir. Pas de séance de *journal* vendredi soir, car nous avons assisté, en l'école de musique de Rodez, à une soirée d'hommage à Pascal Quignard, puis dîné à l'hostellerie de Fontanges, là où nous étions logés, avec lui, avec la présidente de l'association de poésie qui l'avait invité, avec Flatters, Mme Serra, conservatrice du musée Denys-Puech où a lieu l'exposition de Flatters, une autre femme que je n'ai pas identifiée, le responsable de la culture à la mairie de Rodez et Jeanne Lloan ; et pas de séance de *journal* hier soir, samedi, car nous sommes rentrés ici vers neuf heures et demie et nous avons dîné avec Jeanne, avant qu'elle-même regagne sa Fleurance. Séance de *journal* vendredi matin, en revanche, *cf. supra*, ce qui me permet de m'estimer quitte de la journée de jeudi (viaduc du Viaur, château du Bosc, vernissage de Flatters au musée Denys-Puech de Rodez et dîner de vernissage au restaurant Goûts et Couleurs, rue Bonald) ; mais pas hier matin, car Pierre et moi avons dormi un peu plus tard que je ne l'avais fait seul la nuit précédente, et nous avions rendez-vous avec Flatters au musée, au milieu de son exposition ; ni ce matin, car j'ai repris aussi vite que possible la routine de travail, et me suis donc

occupé de traduire le pénible Martial puis de mettre en forme le septième cahier du *Journal de* Travers.

Vendredi Jeanne Lloan et moi avons passé la journée sur les routes du sud-ouest de l'Aveyron, avec même une petite incursion dans le département du Tarn, du côté de Saint-André et d'Alban. Mon but était le village de Belmont-sur-Rance, où je suis passé une nuit avec Flatters, il y a vingt-cinq ans, comme nous nous rendions chez les Valette en leur maison de Bernicot, près de La Salvetat-sur-Agout, dans l'Hérault ; et sans doute une autre fois un peu plus tard, car j'avais le souvenir d'un clocher magnifique, que je n'aurais pas pu admirer la nuit, certainement, à moins qu'il n'ait été illuminé, ce qui après tout n'est pas invraisemblable. Je voulais aussi connaître un peu mieux ces pays, Ségala et Rougiers, qui sont pour moi, surtout le second, les plus mystérieux du Rouergue car les plus profonds, les plus écartés et surtout les plus dépourvus d'*image*, comme on dit, par comparaison avec l'Aubrac ou le Larzac, par exemple, qui eux ont une *image* très forte, et justement célébrée.

Le matin, en quittant l'hostellerie de Fontanges – elle-même assez décevant "manoir", trop restauré et trop aménagé, et d'ailleurs situé dans les faubourgs en voie d'urbanisation de Rodez –, nous vîmes, juste à côté, le château de Floyrac, belle grande demeure de l'âge classique, aujourd'hui centre pour l'enfance en difficulté et, à ce titre, énergiquement restaurée elle aussi, mais plutôt bien. On a de là, entre les replis du parc et parmi les collines environnantes, une assez jolie vue sur Rodez et sur sa cathédrale ; et une autre, nettement plus large, à partir de la rocade qui monte à flanc de coteau, face à la ville. La capitale du Rouergue, hélas, à mesure qu'elle s'étendait rapidement sur les hauteurs qui l'environnent, a beaucoup perdu de sa forme et de l'isolement altier qui faisait, avec l'élan massif de sa forte cathédrale, la plus grande part de sa silhouette et de sa personnalité.

Notre première étape fut à l'abbaye de Bonnecombe, sur le Viaur. On voit qu'elle fut très importante mais elle ne garde d'un peu convaincant et séduisant, architecturalement, que la belle tour-poterne qui donne accès à ses cours et aux divers bâtiments assez éprouvés – par les siècles et par les restaurations – qui la composent encore. Elle fut un moment

occupée par des moines orthodoxes mais elle abrite aujourd'hui, si j'ai bien compris, des disciples de Lanza del Vasto, rassemblés au sein de la communauté de l'Arche. L'Arche a une autre maison plus à l'est, non loin de ce Cornus, sur le Larzac, où vivait Christian Combaz avant de regagner son ancestrale Savoie.

Il est question d'un pont du Diable, près de Notre-Dame de Bonnecombe, mais nous n'avons trouvé qu'un pont assez ordinaire, sur lequel passe la route, entre l'abbaye et le hameau voisin. En revanche il y a un peu plus au sud un très joli pont à la ligne basse et sinueuse, au milieu de prairies qui hier étaient en fleurs, comme les arbres des vergers environnants. Est-ce le pont de *Grand-Fuel* ? Je ne suis pas sûr de bien interpréter la carte.

Lundi 3 avril, dix heures moins le quart, le soir. Nous nous dirigions vers Cassagnes-Bégonhès et le sud lorsqu'un panneau désignant le château de Taurines nous a fait dévier vers l'ouest, car j'étais curieux de voir ce lieu d'exposition pour lequel je recevais force invitations, jadis, au temps où Plieux et lui étaient également sous l'égide de la direction régionale des affaires culturelles et de sa sous-direction des arts plastiques – on oublie facilement, en ce lointain Aveyron, qu'on se trouve dans la même région administrative que le Gers.

Taurines est comme Plieux un château de village mais, le village étant plat, il se détache beaucoup moins que ne fait Plieux des maisons environnantes. Ce fut sans doute une demeure plus aimable, un peu plus tardive que Plieux, certainement, et qui conserve bon nombre de beaux éléments architecturaux, surtout des fenêtres et des cheminées, lesquelles ont souvent été trop restaurées, hélas. Le bâtiment est la propriété de la commune. C'est rarement une bonne chose, pour un bâtiment, surtout quand la commune est très petite. Le goût qui prévaut alors, dans les interventions observables, est très mal accordé, presque toujours, à l'esprit et au style d'une demeure seigneuriale : il arrive ce qui serait arrivé si, "au temps des seigneurs", et par quelque miracle, c'étaient les villageois qui avaient eu en charge l'agencement esthétique des lieux. À Taurines se donnent cours beaucoup de bonnes volontés, d'évidence, et l'on a scrupule à les critiquer, d'autant qu'elles doivent tenir compte, bien entendu, des nécessités de la vie communale. Ainsi se préparait dans le

château une soirée de loto, vendredi. C'est d'ailleurs ce qui nous a permis d'y pénétrer, à quoi nous fûmes conviés avec beaucoup de gentillesse. Les plus belles salles étaient emplies d'une profusion de tables en contreplaqué et de chaises tubulaires, qui ne contribuaient pas à les mettre en valeur. Tout cela était éminemment sympathique, avec toutes les énormes vertus et les criants défauts du genre.

Le Ségala a dû être très beau, car c'est une contrée d'horizons immenses où les routes, à moins qu'elles ne longent le Viaur, le Céor, le Giffou ou le Tarn au fond de leurs vallées, courent sur des crêtes incroyablement dégagées, où par temps clair rien n'arrête la vue, des hauteurs de l'Aubrac jusqu'aux monts de Lacaune : moutonnements herbus à l'infini, à leur plus vert en ce premier printemps, et à leur plus fleuri. Le département de l'Aveyron, hélas, comme celui du Tarn son voisin, est à présent presque entièrement tôlifié, plastifié, hangarisé, *stabulisé.* L'industrie agricole a jeté partout ses petites usines de ciment et de parpaings, aux vastes toits de tôle ondulée qui brillent sous le soleil et sous les ciels d'acier. On ne leur échappe nulle part. Aucun paysage, aucun monument n'en est exempté. Pas une église, pas un village, pas un château, pas une vallée ni un plateau ne peuvent être contemplés sans que luise d'un éclat mauvais, dans un coin de l'image et plus souvent dans plusieurs, les blanches stabulations aux reflets métalliques qui sont bien ce qui pouvait le plus efficacement défigurer, par la brutalité de leur texture autant que par celle de leurs lignes, ces contrées aux formes arrondies et aux complexions moelleuses.

Peut-être devrais-je cesser tout à fait de voyager en France (et en Italie, et en Espagne) car j'en éprouve une désolation à peine inférieure au bonheur de la découverte, et qui bien souvent le dépasse et le noie. On voit certes de belles choses, de jolies rivières, de beaux ponts, de merveilleuses prairies en fleurs, des manoirs perdus, quelques hameaux encore presque intacts ; mais, dès qu'on lève les yeux et qu'on s'avise de scruter l'alentour, on se rend compte que ces agréables tableaux ne sont que des illusions, les vestiges d'un monde disparu ; et que si la campagne se définit comme l'espace offert à la retraite, l'occasion toujours disponible d'une distance prise à l'égard de soi-même et du siècle, le lieu d'un éloignement du monde, alors il n'y a plus de campagne.

Mardi 4 avril, dix heures moins le quart. Il y a des lambeaux, des vestiges, des traces. Réquista n'a guère de caractère mais la vallée du Tarn, entre Lincou et Trébas, est encore assez peu abîmée et j'y ai photographié, de la rive nord, une assez jolie ferme-manoir, de bien honnête apparence, sur la rive sud.

La condition de l'illusion, c'est que le paysage soit resserré, chichement circonscrit. À peine s'élargit-il, les chances s'évanouissent d'échapper à la tôle et au parpaing.

Nous allions voir, d'après la seule recommandation de la carte Michelin, certain château de Saint-André, face à Trébas, au-dessus de Villeneuve, sur une hauteur dans une courbe du Tarn, en un site où le panorama s'élargit, justement. Ce château entretient de curieuses relations avec son village – ou plutôt il n'en entretient pas, semblerait-il. Toutes les voies qui pourraient mener de l'un à l'autre sont condamnées, apparemment. Nous n'avons pas compris comment on pouvait accéder à l'édifice, ni même comment ses propriétaires eux-mêmes y arrivaient : ou bien une voie détournée partant du village nous a échappé, ou bien l'abord s'opère par un tout autre côté, par le bas, ce qui semble assez peu vraisemblable car les pentes sont très abruptes. Le village de Saint-André ne s'atteint lui-même, à partir de la rivière, qu'au moyen d'une route très étroite et escarpée, et l'on s'étonne qu'un espace aussi exigu ménage une séparation aussi tranchée, pour autant que nous ayons pu en juger, entre châtelains et villageois. C'est finalement d'en face, du contrebas, de la route qui mène de Villeneuve à Alban (tout cela est dans le département du Tarn), que nous avons eu la meilleure vue, mais lointaine, sur ce château qui se dérobe : pas assez, le pauvre, pour que ne lui ait été imposée, à lui aussi, une splendide énorme stabulation, sur la butte d'en face, au beau milieu du large champ de vision que sans doute il commande. Il est peut-être assez beau, longue bâtisse aux toits pointus entre deux tours rondes ou pavillons d'angle ; mais qui peut vouloir contempler toute la journée une usine agricole, si ce n'est plusieurs ?

Entre Alban et les limites de l'Aveyron on est de nouveau sur des plateaux buveurs d'énormes ciels, et qui seraient superbes sans les stabulations mais c'est un rêve envolé : elles sont partout, de quelque côté qu'on se tourne.

Avant Saint-Cernin-sur-Rance, de nouveau dans l'Aveyron, et dans une vallée, nous avons fait un petit détour pour Balaguier, plutôt joli village où nous avait attirés son château-tour à quatre poivrières, très exigu mais que l'on voit de loin, grâce aux nombreux virages de la route d'Albi à Millau, qui serpente au-dessus de lui. Des panneaux invitent à se rendre à Coupiac, quelques kilomètres plus loin, où se dresse un château nettement plus considérable, mais que nous ne sommes pas allés voir, car le temps passait, et c'est Belmont qui demeurait mon objectif. Je remarque toutefois que ni Taurines, ni Coupiac, ni Balaguier ne présentent sur la carte Michelin la moindre indication de château, *let alone* de "beau château", en quoi cette carte a bien tort : elle est très inégalement exhaustive selon les régions ; mais elle ferait mieux de signaler Coupiac, qui se visite, et paraît très beau, que Saint-André, dont on ne peut pas approcher.

Mercredi 5 avril, dix heures moins vingt, le soir. De Balaguier-sur-Rance, traversant Saint-Cernin nous rejoignîmes Combret, village perdu. Je me souviens que pendant ce trajet Jean-Marie Goulemot, qui vint à Plieux pour y parler de Sade, le 12 mai 1996, parlait sur France Culture de la Bibliothèque nationale au temps de l'Occupation, et particulièrement de son directeur d'alors, un certain Fay, dont il ne précisait pas le prénom, et dont je me demandais si c'était le Bernard Fay de Gertrude Stein, très compromis avec Vichy lui aussi (comme le directeur de la Bibliothèque nationale dont parlait Goulemot), au point qu'il dut s'exiler en Espagne à la Libération. Quoi qu'il en soit c'était très intéressant, et cette causerie de Goulemot avec Gilles Lapouge se mélangeait alors et se mélange à présent avec les paysages des Rougiers, bien différents de ceux du Ségala, beaucoup plus nus, plus rocailleux, moins verts, plus méridionaux et plus déserts.

Combret donne vraiment une impression d'isolement. C'est un beau village escarpé et solitaire, très différent selon qu'on le contemple du haut, du voisinage de son *tourriol*, vestige d'un ancien château, et de sa très jolie église – hélas fermée, comme toutes les autres –, ou bien du bas, des rives du Rance. Mais sous ces deux angles il a très bonne allure, et il donne à rêver par son éloignement du monde. Le panorama autour de lui est bien un peu affecté des inévitables stabulations, comme tous les

autres, mais la plus proche a du moins des murs ocre, ou rose pâle, et un toit de tuiles vieux rose, et de ce petit effort on lui sait gré, car il faut reconnaître que ces tons-là jurent beaucoup moins avec le paysage que le blanc et que les éclats d'aluminium.

Belmont m'a déçu, en revanche. Je me demande si je ne confondais pas avec Lacaune, également dépassée une ou deux fois lors de mes visites aux Valette à Bernicot. Pourtant Belmont a bien un très beau clocher, ainsi qu'il m'en souvenait. Mais la forme du village et du bourg est perdue, comme celle de la plupart des autres, et comme celle de Rodez en de tout autres proportions. Ces cités petites et grandes devaient une très grande part de leur beauté à leur façon d'occuper une éminence, et de se détacher ainsi sur les campagnes alentour. Mais le développement démographique et l'immigration ont urbanisé chaque fois les hauteurs voisines, de sorte que le contraste entre ce qui est bâti et ce qui ne l'est pas est perdu, et que l'on ne voit plus au bout des rues, quand on lève les yeux, que des lotissements, des barres d'HLM ou de vilaines villas mesquines ou prétentieuses – ce n'est nullement incompatible.

Ajoutons que bien sûr on ne peut pas entrer, dans l'église au beau clocher. C'est une autre des mélancolies de la France contemporaine – Dieu sait qu'elles ne manquent pas : toutes les églises sont fermées. Ce n'est pas seulement pour les chrétiens et les amateurs d'art qu'il y a là une grande perte : pour tous les amis de la distance, aussi, de la suspension de la présence, du retrait par rapport au monde, serait-ce seulement pour quelques minutes. Plus de campagne qui soit de la campagne, et toutes les églises fermées en permanence : c'est au fond le même phénomène, l'empêchement mis à tout retranchement de soi, pour l'individu, l'affreuse coïncidence du monde petit-bourgeois avec lui-même, son rigoureux défaut de tout extérieur. De toutes ses forces terribles il crie à son malheureux administré malgré lui :

« Tu ne m'échapperas pas ! »

Il n'y a plus qu'en les livres qu'on peut sortir du monde comme il va et du temps comme il nous pousse vers la mort.

Et quelle horreur aussi que cette nécessaire méfiance moderne de tout et de tout le monde ! Quand cela a-t-il commencé ? Vers 1960, 1970 ? On

n’eût jamais songé avant cela à fermer une église de village. Toutes étaient ouvertes de l’angélus de l’aube à l’angélus du soir, et même au-delà. « Les cambrioleurs ! » m’a fait un voisin de l’église de Belmont en observant ma grimace de dépit à la trouver fermée. Mais jadis on n’imaginait pas que tout le monde pût être un cambrioleur, et que tout, même les églises, pût être cambriolé. À Landogne on laissait toujours tout ouvert. Quelqu’un qui aurait fermé sa porte à clef eût passé pour un fou, ou pour un maniaque.

Vendredi 7 avril, dix heures moins le quart, le soir. Pas de *journal* hier soir, parce que nous avons inauguré en regardant un DVD le nouvel "écran plat" qui est le paradoxal résultat des ennuis financiers de la P.O.L et de la division par deux de mes revenus P.O.L. Paul Otchakovsky, pour compenser, a arrangé avec Claude Durand, je l'ai déjà noté, la vente immédiate à Fayard, de ma part, de mon *journal* 2006 – celui-ci même. Je venais de vendre à la même librairie Fayard le *journal* 2005. Les deux contrats, pour 2005 et pour 2006, prévoient l'un et l'autre le paiement, au moment de leur signature, de deux mille euros (suivis de douze mensualités de quinze cents euros, soit vingt mille euros en tout). J'ai donc touché tout récemment quatre mille euros. J'en ai profité pour acquérir auprès de la puissante société Lovato, de Miradoux, un large écran plat, enté d'un lecteur et d'un enregistreur de DVD, qui ont été installés hier et avant-hier à cet étage même, dans la chambre, la pièce pompeusement appelée parfois *salle des Nuits*, à cause du grand panneau de Marcheschi qui est le revers de la *Carte des vents* de la salle des Vents.

L'opération est hautement déraisonnable, bien entendu, parce que je n'ai pas encore payé Lovato pour ces achats et cette installation, et que les quatre mille euros Fayard ont déjà fondu, *sont nés fondus*, intervenant comme ils faisaient sur un découvert bancaire approximativement de leur montant. Disons que grâce à eux je vais me retrouver dans la même situation bancaire très difficile qu'avec eux, mais avec un écran plat et un lecteur de DVD en plus, qui devraient nous permettre de suivre confortablement, beaucoup plus confortablement que sur un ordinateur, un certain nombre, et croissant, j'espère, de films classiques, pour l'essentiel.

La première séance a commencé par une petite déception, car nous avions choisi de voir un de mes films favoris, *The Lady Vanishes*, mais les dialogues se présentaient obstinément en français, ce qui est insupportable, alors que la pochette assurait que la version originelle en anglais était au moins disponible. Nous avons cru que nous ne savions pas nous servir du nouvel appareil mais un jeune homme de Lovato, revenu aujourd'hui pour divers réglages, m'a assuré que c'était le DVD qui était défectueux, et ne tenait pas ses promesses. Pierre et moi nous sommes rabattus hier soir sur *Les Trente-Neuf Marches*.

***

Mais j'ai laissé Jeanne Lloan et moi à Belmont, vendredi dernier. J'ai constaté avant-hier, en cherchant dans le guide de Daniel Crozes ce qui y était dit de Belmont, que, d'après une note manuscrite marginale, le 5 septembre 1998 je contemplais le château de Montaigut, non loin de là. Or, ce qui me trouble, c'est que je n'ai aucun souvenir de ce château. L'agenda confirme bien, pourtant, que j'y suis passé à la date indiquée, en rentrant à Plieux d'une visite à Christian Combaz, qui vivait encore, à ce moment-là, sur le Larzac, à Labastide-des-Fonts, sur la (vaste) commune de Cornus (je crois). Mon *journal* pour 1998, *Hommage au Carré*, a gardé trace de cette visite à Montaigut, qui fut précédée par un passage rapide à l'abbaye de Sylvanès. À quel point mes sentiments ont peu évolué, c'en est presque effrayant :

« Elle [*l'abbaye*] m'a un peu déçu. L'église a l'air superbe, bien que je n'y sois pas entré faute de temps [*ce* bien que *n'est pas très correct*]. Mais le site est gâché par un hangar affreux [*je ne connaissais pas encore le mot* stabulation*, à l'époque*], sans doute une bergerie, à l'entrée même du hameau. Ces bergeries modernes, en parpaings et tôle ondulée, sont partout, et elles ôtent toute dignité lyrique aux paysages les plus beaux.

« Le château de Montaigut, près de Montlaur, est une grosse maison forte, très simple, pleine d'élévation et de grandeur revêche, au sommet d'une butte escarpée qui domine un plateau immense, face aux monts de Lacaune. Malheureusement elle domine aussi un des ces hideux ateliers d'élevage industriel, étalé juste à ses pieds, tandis que cinq ou six autres miroitent dans la lumière, à travers le gigantesque panorama qu'ils soustraient à la rêverie désirante. N'y pensons plus. »

Je n'y ai si bien *plus pensé* que j'ai beau me pressurer l'esprit, je n'arrive pas à en extraire la moindre image de ce Montaigut – heureusement qu'à présent je fais systématiquement des photographies pour *Le Jour ni l'Heure*, mon nouvel *opus magnum*…

***

De Belmont-sur-Rance nous repartîmes vers le nord, vendredi dernier, Jeanne et moi, et nous rendîmes, en empruntant la vallée du Gas puis en franchissant un petit col avant de redescendre vers celle du Dourdou, à Saint-Izaire, qui fut le Castel Gandolfo des évêques de Vabres. Ils y avaient un puissant château où ils se sentaient mieux protégés qu'à Vabres, à telle enseigne que l'un d'entre eux, Jean de Pierre, essaya même d'y faire transférer le siège épiscopal. Le château est toujours là, assez bien conservé, massif, rectangulaire et de pierre rouge. Le village qui se serre à ses pieds conserve en maintes ruelles la saveur et le ton des anciens villages. Hélas, à mesure qu'on s'écarte du noyau historique et monumental, la vallée du Dourdou et les pentes qui l'entourent se révèlent gâchées par l'élan constructeur moderne. Il est tout à fait impossible d'avoir une vue d'ensemble un peu plaisante de Saint-Izaire et de son château. Quand on vient du sud la forteresse épiscopale se détache sur le fond blanc d'une énorme stabulation double, bâtie sur la hauteur ; et juste en face des vieux quartiers, à l'est, sur l'autre rive de la rivière, un nouveau riche vient de faire bâtir une vilaine grosse villa rose, un peu moins laide qu'elle n'aurait pu l'être, sans doute, mais qui semble tenir à s'étaler, elle et son prétentieux jardin tout juste ébauché, sur une part aussi vaste et aussi centrale que possible du panorama – lequel est depuis longtemps souillé de toutes les façons, de sorte que cette ultime perte n'est pas bien grave. Saint-Izaire a un beau château, c'est un assez joli village, mais ce n'est pas un très bel endroit.

Samedi 8 avril, dix heures moins le quart, le soir. Brousse-le-Château c'est une autre affaire. Brousse-le-Château figure au palmarès des plus beaux villages de France. Jeanne estime que cette distinction est souvent attribuée sans beaucoup de rigueur. Je suis bien de son avis. Et notre opinion devait être corroborée le lendemain à Monestiés, dans le Tarn, où l'on peut voir une superbe mise au tombeau et, juste à côté, un très joli petit jardin ; mais qui, à cela près, n'a pas de raison particulière de figurer dans la liste. Puycelsi, en revanche, encore plus à l'ouest, entre Gaillac et Bruniquel, y a sa place très légitime. Et c'est également le cas, selon notre opinion commune, de Brousse-le-Château.

Brousse-le-Château était plus beau que Saint-Izaire *to begin with*, et il a été infiniment mieux protégé. Il y a bien deux ou trois maisons qui sont

un peu trop encimentées et trop blanches ; on peut sans doute estimer que le logis seigneurial, parmi les bâtiments du château, a été un peu trop vivement restauré ; mais vraiment, dans l'ensemble, à première vue (or elle est essentielle), il n'y a presque rien à redire, et l'on ne peut que féliciter la municipalité, les habitants et les diverses autorités de tutelle d'avoir si bien su conserver un village, des monuments et un site excellemment accordés les uns aux autres.

Aussi bien en amont qu'en aval, le cours du Tarn et la vallée qui l'entoure sont pour ainsi dire intacts. Et comme Brousse, serré entre Alrance et Tarn comme Lyon entre Saône et Rhône, n'a que de très beaux volumes à proposer à l'œil, saisis tous dans la même palette sourde, sous les élans trapus de l'église et du château des Armagnac (qui furent vicomtes de Rodez on ne saurait l'oublier), il n'y a dans le spectacle offert que des raisons de s'éjouir, et de se réjouir d'autant plus que pour le voyageur elles ne sont pas si fréquentes. Au cœur de la saison touristique le séjour de Brousse-le-Château est peut-être assez redoutable, je n'en sais rien ; mais au dernier jour du dernier mois d'hiver tout était tranquille, recueilli et superbe.

Nous avons fait encore un détour avant de regagner Millau, et, par Broquiès et Villefranche-de-Panat, nous avons gagné Salles-Curan, que je souhaitais voir parce que cette bourgade-là, assez curieusement, figure dans un poème de William Cliff. C'est dans *Journal d'un innocent*, chapitre "Été 1993 (3)", numéro 163 :

Salles-Curan rue de l'Académie
traînent des jeunes à la nuit tombée
dont l'un boutonneux vous dit « bonne nuit »
en voyant votre ombre allée en fumée
et vous irez dans ces rues ravinées
maison du XIVe dont les pieux
pierreux et respectables sont à vendre
enfin rentrant à l'hôtel des Tilleux
vous supplierez le sommeil de vous prendre

Nous avons vu l'hôtel des Tilleux mais, du Grenier de Monsieur (je n'avais pas avec moi le recueil de Cliff, bien sûr), seulement le panneau indicatif car nous ne sommes pas entrées dans le vieux village, le temps nous pressant, et nous n'en avons fait que le tour en voiture. Salles-Curan, comme d'ailleurs Villefranche-de-Panat, se targue très haut de son lac ; ce sont des stations de vacances, à larges faubourgs de pavillons estivaux, et l'on se demande un peu ce qu'un poète belge pouvait bien venir chercher là, sinon le salut vespéral d'adolescents boutonneux et le ravageur sentiment de l'autant-ici-qu'ailleurs.

À sept heures du soir nous étions rentrés à Rodez, Jeanne et moi. À huit nous y retrouvions M. Pierre, venus nous rejoindre après ses derniers cours. Et à huit et demie nous assistions à l'école de musique à une soirée autour de Pascal de Quignard, qui a écrit le texte de l'exposition Marcheschi et qui, invité par la très active association locale de poésie, lisait certaines pages de ses livres en les faisant alterner avec des morceaux de musique baroque pour finir sur un inédit, une magnifique méditation sur la musique autour de la figure de Boutès, le héros qui contrairement à Ulysse s'abandonna au chant des sirènes. Il y avait là Jean-Paul, bien sûr, Madeleine Gobeil, Luc Charcellay, Rémi Pellet, quelques admirateurs de Flatters, deux ou trois miens lecteurs et beaucoup de monde. Nous avons dîné à sept ou huit, ensuite – Mmes Vallières et Serra, c'est-à-dire la présidente (je suppose) de l'association de poésie et la conservatrice du musée Denys-Puech, Quignard, Flatters, le responsable des affaires culturelles à la municipalité de Rodez, Jeanne, Pierre et moi –, à notre hôtel même, l'hostellerie de Fontanges, d'autant plus agréablement que le personnel était pressé d'aller se coucher de sorte que les plats se succédaient à un rythme soutenu, ce qui arrangeait tout le monde, et d'abord Quignard lui-même, qui souffrait d'une bronchite. Il n'en était pas moins charmant avec tout le monde, très gentil, très simple, aussi peu *faiseur* et grand homme de Paris en province que possible. Je me souviens qu'il fut question de Georges de La Tour, du Lorrain et de Valentin. Pour ma part je tâchais d'inciter les puissances culturelles du cru à organiser une exposition des encres de Géricault sur l'affaire Fualdès, qui me semblent compter parmi les plus beaux dessins de l'art français (avec ceux du

Lorrain, justement ; mais enfin j'ai évité de parler d'*art français*, ce qui de nos jours équivaut à peu près à éloge de l'apartheid ou tendresse pour Édouard Drumont).

Dimanche 9 avril, dix heures moins le quart, le soir. Le samedi 1er avril, d'assez bon matin (sans plus), Pierre, Jeanne et moi, à Rodez toujours, nous portâmes au château de Floyrac, pour le montrer à Pierre, puis à celui de Canac, que nous avions aperçu derrière un vaste pont rose. Floyrac et Canac se trouvent tous les deux (de même que l'hostellerie de Fontanges) sur la commune d'Onet-le-Château, aujourd'hui important faubourg de Rodez. Mais ni Floyrac ni Canac ne sont le château d'Onet, qui était la résidence d'été des chanoines du chapitre de Rodez, et que nous n'avons pas vu, ayant déjà eu grand mal à nous approcher de Canac. Celui-là est un joli manoir de la fin du XVIe siècle, peut-être un peu rafistolé à la fin du XIXe. Il est construit dans la belle pierre rose de la région et il est très pittoresque, avec ses toits pointus et ses nombreuses tourelles. Mais avec le temps il est devenu aussi mal placé que possible, coincé qu'il est entre le pont de chemin de fer que j'ai dit, l'aéroport de Rodez, force rocades et bretelles de voies express, pour ne rien dire des lotissements d'Onet et de ses centres commerciaux – un vrai cauchemar.

Dans Rodez nous éprouvâmes quelque difficulté aussi à nous garer et ne trouvâmes de place qu'au pied de la statue de Monteil (Amans-Alexis, 1769-1850), assez obscure gloire locale, historien, auteur d'une *Description du département de l'Aveyron* (1801) et avant cela d'un ouvrage intitulé *De l'existence des hommes célèbres dans les républiques* – elle n'est pas facile. « La fin de sa vie fut malheureuse », dit le *Larousse du* XXe *siècle*, sans autre précision. La postérité n'a pas été beaucoup plus aimable, car le pauvre Monteil est un tombé du dictionnaire, comme tant d'autres : il ne figure pas dans le *Grand Dictionnaire encyclopédique* Larousse, ni dans l'*Universalis.* Il est un peu étonnant que pour une immortalité aussi mal engagée la ville de Rodez et le conseil général aient décidé, c. 1889, de se fendre d'une statue en pied (l'homme est assis), qu'ils demandèrent au jeune Denys Puech, autre illustration rouergate, plus tard directeur de la Villa Médicis, et dont le musée des Beaux-Arts de Rodez porte le nom. Lui s'est maintenu dans le Larousse des années quatre-vingt, mais avec un article

réduit des deux tiers. Son effigie de Monteil, qu'il a choisi de représenter à la fin malheureuse de sa vie, ne plaide pas outre mesure pour son génie, non plus que les quelques œuvres de lui encore rassemblées au musée.

Nous visitâmes la cathédrale, assez à loisir mais paresseusement, car nous n'avions pas de guide.

Lundi 10 avril, dix heures du soir. La cathédrale de Rodez fait plus grand effet de l'extérieur, il me semble, avec sa tour magnifique, qu'une fois qu'on y a pénétré. Elle est très vaste mais elle donne une impression de tristesse et de relative déréliction, comme s'il s'y menait éternellement de mols travaux sans conviction, bien insuffisants pour lui rendre son lustre. Tout est assez empoussiéré. On est bien loin de l'air de prospérité et de bon entretien des cathédrales anglaises, qui certes crient famine, très littéralement – le voyageur harcelé en sait quelque chose –, mais du moins ce n'est pas en vain.

L'axe des célébrations (et c'est sans doute un bien grand mot) a été renversé, ce qui est toujours assez triste par tout ce que cela suggère, inévitablement, d'une communauté qui se survit comme elle peut, bien chichement, dans un monument devenu beaucoup trop grand pour elle, et qui fut trop somptueux. Néanmoins j'ai revu avec satisfaction la plaque commémorative du grand évêque François d'Estaing, dont l'inscription avait tant plu à ma mère, jadis :

« Il ne souffrait pas que quiconque se retirât mécontent de sa présence. »

Ce n'est pas cela exactement. Obstination de la mémoire erronée, même quand son erreur est prouvée : il en va ici comme pour les vers – ce que je me rappelle aujourd'hui, avec entêtement, c'est ce dont je croyais me souvenir, et dont une vérification a montré que c'était inexact.

Nous sommes entrés dans deux ou trois cours d'hôtels anciens, dont la maison de Benoit, toute voisine ; et nous avons filé au musée Denys-Puech, où Flatters en ses œuvres nous attendait. Jeanne et moi avons pu contempler longuement, de nouveau, l'exposition que Pierre découvrait. Le grand diptyque qui trône en majesté, *Le Fleuve Maroni*, est décidément l'un de mes Marcheschi tout à fait préférés. J'ai fait quelques

photographies, et de l'artiste et de ses tableaux. Mais dans l'ensemble elles ne sont pas réussies.

Jean-Paul ne pouvait pas s'attarder car il partait pour Toulouse pour y prendre un avion, emmené par du Bertrand et sa nouvelle compagne, un de ses jeunes professeurs à l'université. Nous avons marché dans Rodez en attendant l'ouverture du musée Fenaille à une heure. Nous avons vu un hôtel de Bonald, dans les vieux quartiers, mais je doute qu'y ait vécu le publiciste et théoricien du droit divin, car lui était maire de Millau et son château de Monna est par là-bas – sans doute sa famille était-elle répandue dans tout le Rouergue.

Mardi 11 avril, dix heures moins le quart, le soir. Décidément, je ne me sortirai jamais de ce Rodez ! Le samedi 1er avril, il y a donc onze jours à présent, après avoir observé, sur la place du Bourg, le buste d'un philanthrope ruthénois, œuvre de Denys Puech et témoignant de sensibles progrès sur la statue de Monteil, nous nous sommes rendus au musée Fenaille, dont nous fûmes les premiers visiteurs, à une heure, et longtemps les seuls.

Ce musée a beaucoup changé depuis ma précédente visite, sans doute au moment du *Journal d'un voyage en France.* Il occupe encore les hôtels, l'un médiéval, l'autre de la Renaissance, que je lui ai connus, mais il a été considérablement agrandi, non sans faste. Du temps de mes activités d'animateur culturel et de quémandeur institutionnel, le président du Conseil régional de Midi-Pyrénées était un M. Marc Censi, qui se trouvait être aussi maire de Rodez et qui, *for all I know*, l'est peut-être encore. Je ne serais pas étonné que sa ville, pour le meilleur et pour le pire, ait tiré grand profit, comme je crois que c'est la coutume, de son passage à un poste important. Rodez a un hôtel de ville tout récent, une école de musique impressionnante – c'est là que nous avions assisté la veille à la lecture de Quignard –, et ce musée qui donne une grande impression d'opulence, lumineux et spacieux. Les collections, qui pour une très grande part sont dues au fameux mécène Maurice Fenaille – arrière-grand-père, si je ne me trompe, de ma voisine Mme de Montal (Victoire de Montesquiou) –, méritent pleinement ce déploiement insigne.

Leur titre de gloire, ce sont les statues-menhirs du Rouergue, ces pierres dressées et assez profondément gravées, entaillées, figurant des hommes et des femmes du néolithique ou du début de l'âge du bronze, dieux ou morts protecteurs. J'ai toujours trouvé prodigieuse leur puissance de suggestion. Mais je suis presque aussi attaché à tel minuscule sanglier de bronze, gaulois, je présume, que j'avais beaucoup recommandé à Flatters pour sa ressemblance avec son *Raoul*, le marcassin de cire qu'on voit dans son atelier ; et il s'est attaché comme moi au puissant petit solitaire de Rodez – je me demande si Rodin l'a vu, lors d'une visite à Fenaille.

Mercredi 12 avril, dix heures moins dix, le soir. Le musée Fenaille a bien d'autres trésors, dont me restent spécialement en esprit ce soir, et je m'arrêterai là parce que le retard ne cesse de s'accroître, une magnifique tête de cheval, en marbre blanc, d'époque romaine, d'un modelé merveilleusement frémissant, et un bas-relief roman, pareillement de marbre blanc, si je ne me trompe, d'une exécution pareillement savante et même sophistiquée : mais la ressemblance ne va pas plus loin et mon intention ne vise nullement au sacrilège, car l'image figurée est celle d'un Christ en majesté, étonnamment byzantin par son hiératisme abstrait, jeu de losanges et de cercles, qu'on dirait provenir des plus raffinés ateliers du XIe siècle.

Il devait être à peu près trois heures – le samedi 1er avril toujours – quand nous avons enfin quitté Rodez (j'écris *enfin* à cause de ce *journal*, qui a du mal à s'en arracher), à deux voitures, car Pierre avait dû nous rejoindre la veille avec la sienne. Je voulais revoir le Cayla, le petit château des Guérin, entre Cordes et Gaillac. Le temps pressait mais nous nous sommes arrêtés en route, après Carmaux, pour voir la mise au tombeau de Monestiés, que les panneaux routiers mettent beaucoup d'insistance à signaler. Elle provient de la chapelle du château de Combefa, résidence d'été des évêques d'Albi, aujourd'hui en ruine. Elle a été exécutée vers 1490 pour l'évêque Louis Ier d'Amboise, par un artiste anonyme mais de grande personnalité, même si ces mises au tombeau de la seconde moitié du XVe siècle et des premières décennies du XVIe sont des ensembles très caractéristiques de la transition du gothique fleuri à la Renaissance, en France, et, je crois, assez nombreuses. Il y en avait une

près du Landogne de mon adolescence, dans l'église du Montel-de-Gelat, en Combraille. Mais celle de Monestiés, avec ses dix figures plutôt plus grandes que nature, est certainement l'une des plus belles et des plus riches.

Elle a été installée, sans doute a une date assez récente, dans une chapelle tout a fait dépourvue de caractère, légèrement en dehors de l'ancien village. On peut faire quelques pas, juste à côté d'elle, dans un petit jardin de buis, carré, extrêmement joli, qui ce jour-là devait beaucoup de sa très grande séduction à quelques arbres en fleurs, dans les fonds, mais plus durablement à un modeste édifice en forme de tour, donnant à la fois sur lui et sur le boulevard adjacent, et qui, par on ne sait quel miracle, a conservé toute la patine irrégulière de ses crépis et de leur peinture : de vieux murs qui ont l'air vieux, c'est devenu une très précieuse rareté dans cette pauvre France replâtrée et décrépie de toute part qui semble n'aspirer à rien tant, la malheureuse, que d'avoir l'air *neuf.*

Monestiés, comme Brousse-le-Château et comme Puycelsi, que nous vîmes plus tard le même jour, fait partie des "Plus beaux villages de France" ; mais en l'occurrence, je l'ai déjà noté, on ne comprend pas très bien pourquoi. La mise au tombeau est certes remarquable, le petit jardin dont je viens de parler est exquis, mais le village, quant au reste, nous a semblé bien banal. Il est vrai que nous étions très pressés, craignant d'arriver trop tard pour visiter le Cayla. Nous nous sommes contentés de marcher jusqu'à l'église principale, au centre du cercle bâti le plus ancien. Nous n'avons rien vu qui semblât mériter une distinction particulière. Mais je dois de nouveau m'arrêter, le temps me manque à présent comme il nous manquait alors.

Jeudi 13 avril, dix heures moins le quart, le soir. Quittant Monestiés peu avant cinq heures, le 1er avril, nous avons suivi la vallée du Cérou, qui est encore assez agreste, avons touché à Cordes, qui m'inspire de longue date un solide préjugé contraire mais qui avait plutôt belle et grande allure à contre-jour, je dois le reconnaître, cette après-midi-là, et nous sommes dirigés aussi vite que possible vers le Cayla, la maison des Guérin – elle aurait dû tenir une place de choix dans l'ouvrage que je

projetais l'année dernière, *Les Demeures de l'esprit* (heureusement que je ne me suis pas mis cette affaire-là sur les bras, en plus de tout le reste…).

Je croyais être passé au Cayla pendant mon *Voyage en France*, mais je vois à l'instant, en feuilletant l'index de cet ouvrage vieux de presque trente ans, qu'il n'en est rien. Je suis certain d'avoir déjà fait ce pèlerinage, pourtant… Avec W. ? Avec ma mère ? Autant qu'aux Guérin c'était pour moi un pèlerinage à ma grand-mère, qui les adorait – mais sans doute Eugénie plus que Maurice, je le crains ; et le crains d'autant plus que Marc Fumaroli, dans son excellente préface au volume de *Poésie* de Maurice (où il n'y a pour ainsi dire que de la prose…), dans la collection "Poésie" Gallimard, dit qu'associer le poète à sa sœur Eugénie c'est lui faire perdre « le meilleur de sa stature poétique et le sens même de sa destinée littéraire ». Bigre…

En effet le *Journal* d'Eugénie fut longtemps un best-seller de la bonne pensée catholique larmoyante. Ma grand-mère s'inscrivait sans doute en queue de comète de cette tradition-là. Et il est bien possible que le génie autrement plus âpre et plus fulgurant de l'auteur du *Centaure* lui ait échappé. Il n'y a là de ma part, cela dit, qu'une supposition, à la fois malveillante et tendre.

Ce garçon nommé si je ne me trompe Alain Capdevilla, et même *Capdevilla-Clara*, que je n'ai jamais rencontré mais dont j'ai reçu beaucoup de lettres très belles, avant qu'il ne meure de ce sida qu'il appelait joliment « une maladie de langueur », décrivait si bien à mon intention, dans l'une d'entre elles, la visite qu'il avait faite au Cayla avec un de ses amis que cette description, restée vive dans ma mémoire, se superpose au souvenir très lointain de ma propre visite et achève de l'embrumer, ou plutôt de le faire trembler.

Au début de la visite récente j'étais assez irrité, d'abord par un guide extrêmement présent et interventionniste, du genre qui vous demande d'entrée de jeu ce que vous savez des Guérin, ou plutôt des *de* Guérin – au début je croyais qu'il parlait des *deux* Guérin, Maurice et Eugénie, mais non c'était bien les *de* Guérin : quelqu'un devrait peut-être le prévenir (ce ne sera pas moi) ; et aussi par une petite exposition consacrée à Kafka, sous prétexte de liens par le truchement du *journal*, je suppose. On répète à toute ces institutions culturelles qu'elles doivent à

tout prix avoir des “activités”, se diversifier et renouveler sans cesse, présenter tous les ans quelque chose d’inédit afin que les visiteurs du cru aient des raisons de revenir, et que le site ne s’endorme pas dans l’immobilité : c’est là je crois un principe fondamental du marketing touristique (et de la déculturation sa sœur, car bien sûr c’est l’inculture, pas la culture, qui a besoin d’être en permanence *distraite*, désennuyée, soumise à d’éternelles nouveautés). Mais je dois dire que visitant la maison des Guérin je n’ai qu’un assez médiocre désir de me coltiner dès le seuil une exposition sur Kafka, par la force des choses assez faiblarde. Nous avons fini néanmoins par faire presque amitié avec le guide, et il m’a permis d’ouvrir les fenêtres de la chambre de Maurice afin de prendre des photographies de la vue qu’il avait pu avoir, et d’abord d’en jouir moi-même, dans la très belle lumière d’un beau soir.

Ce Cayla est un très petit château, une sorte de maison forte promue manoir par la tour pointue de son escalier, et que j’imagine ressembler assez, ne serait-ce qu’en importance architecturale, au Maine-Giraud de Vigny, en Charente – autre étape prévue, bien entendu, de mon voyage aux *Demeures de l’esprit*, au point que sortant des éditions Privat après la signature du contrat, à Toulouse, je m’étais précipité à Ombres Blanches pour m’y offrir très imprudemment, en préparation du travail à faire, croyais-je, les deux Vigny de la Pléiade.

Les Guérin pour leur part étaient au Cayla depuis la Renaissance, avons-nous appris. C’étaient sans doute de bien petits et bien pauvres gentilshommes, à en juger par la modestie de leur demeure (et par les doléances économiques de la pauvre Eugénie – on dirait moi). Mais l’édifice est d’un grand charme honnête et bien assis, qui doit beaucoup au paysage intime qui l’environne. Des fenêtres du premier étage comme de la terrasse à leur pied, la vue au midi est encore presque intacte, et elle est extrêmement séduisante, avec sa petite vallée bien idoine, ses peupliers pour marquer les distances, le ruisseau ou la mare qu’on présume. Lorsqu’on prend un peu de recul et de hauteur, en marchant, on se rend compte évidemment que le monstre à mille têtes de la laideur et de la camelote est tapi de toute part autour de cet éden un peu court, et qu’il y a déjà poussé quelques pointes. Nous avons pourtant fait, dans ce qui est à peine un *parc*, plutôt une harmonieuse campagne environnante,

une belle promenade à la Gainsborough revue Henri Martin, sous le premier grand ciel d'avril. Nous étions comme il sied les derniers visiteurs, et la maison elle-même, après notre passage, avait déjà fermé ses portes. D'un nombre croissant de jardins, de demeures, d'institutions, de livres, de convictions, de sentiments j'ai l'impression d'être *le dernier visiteur – It's closing time in the gardens of the West…*

Zut alors : d'où peut bien venir cette phrase ? Nabokov ? Je ne sais pourquoi elle me fait penser à Toulet. Elle ne peut pourtant pas être de Toulet, *à quelque anglophobie enclin* (comme, à l'en croire, les du Guesclin…). Non, lui, c'est :

Tout à coup une voix crie : « On ferme ! »
Nous tombons. Quelqu'un clôt le couvercle. – Il fait noir.

Mais personne n'a crié *on ferme !*, et nous suivîmes tout à loisir les belles allées crépusculaires, au bord des champs.

Vendredi 14 avril, dix heures moins le quart, le soir. Nous sommes allés aussi (comme je suis sûr de l'avoir fait plus tôt, mais quand ?) à Andillac, le village voisin du Cayla : il avait pour maire le père des Guérin, et c'est là qu'est leur tombe. La sépulture et son médaillon sculpté réunissent le frère et la sœur comme s'ils avaient été le véritable couple, bien que ce petit monument ait été édifié par la femme de Maurice, sa *femme-enfant*, ainsi que l'appelle Fumaroli, qui pense que lui était impuissant – mais d'une « impuissance assez surprenante, car elle semble venir plutôt d'une surabondance que d'un défaut d'*éros* ». Et Barbey, qui fut son ami le plus proche :

« Il n'était jamais mâle ; mais il n'était jamais efféminé non plus. »

Le Centaure et *La Bacchante* devaient faire partie d'un triptyque dont la troisième pièce, jamais écrite, avait pour titre prévu : *L'Hermaphrodite.*

Au Cayla le guide nous a dit que Fumaroli avait passé sur place deux ou trois jours, ce qui ne doit pas être désagréable. Mais je n'ai pas bien compris *quand* se serait situé ce séjour, si séjour il y eut bien : car la maison n'a pas l'air très habitée, ni peut-être très habitable, bien qu'après tout je n'en sache rien. J'avais pensé d'abord que la visite était récente,

comme je croyais récent le volume consacré à Guérin dans la collection “Poésie” Gallimard. Il date en fait de 1984 ; et la préface de Fumaroli, assez longue, est signée de Princeton et de Paris, *automne 1982 - printemps 1983*. Le séjour peut très bien n’avoir rien à voir avec ce texte.

D’Andillac nous avons rallié Bruniquel et la vallée de l’Aveyron en suivant la vallée de la Vère. Nous sommes passés ainsi au pied de Puycelsi, un village si engageant sur sa haute butte, dans la dernière lumière du jour, que nous sommes montés jusqu’à lui et avons marché entre ses murs. Ses rues sont étroites mais ses vues sont très larges, et jusqu’à présent elles ont assez peu souffert des atteintes du siècle. Une magnifique terrasse en esplanade, tournée vers le couchant, précède l’entrée parmi les vieilles maisons ; et tout ce qui restait de soleil sur l’ample paysage boisé s’était concentré là pour notre plaisir silencieux. Nous étions les derniers éclairés de la contrée – je ne l’entends pas métaphoriquement.

Ne dépare un peu la promenade jusqu’à l’église et la mairie, ensuite, que l’hôtel, qui n’est pas sans quelques prétentions et doit être d’assez agréable séjour, mais dont il a bien fallu qu’il fasse un peu le malin, architecturalement, alors que le reste du village est encore presque intact, malgré quelques ogives flambant neuves bien inquiétantes pour l’avenir, ici et là. La plus jolie maison était peut-être la cure, elle en a bien l’air. Elle doit dater de la Restauration ou de la monarchie de Juillet, on l’aperçoit à travers un court jardin qui s’ensauvage, elle est assez délabrée, elle paraît même abandonnée et elle se trouve à vendre. Elle a malheureusement le défaut d’être tournée vers l’est, ce qui est fâcheux dans un village aussi délicieusement ami du soir (*hespéridien, hespérophile* ? – j’en suis un autre).

La nuit nous a rencontrés à Bruniquel. Une de mes seules vraies dettes à l’égard du minitel et de ses ruineux, trompeurs et chronophages services est un rendez-vous qui eut lieu là-haut, à plus ou moins mi-chemin, avec un jeune homme venu tout exprès de Rodez, justement, et moi de Plieux. Il était fort à mon gré, et je garde un excellent souvenir de son ventre plat, velu et musclé. À l’épisode je dois un des plus hauts sommets de ma chiche poésie :

Entre les chênes, à Bruniquel,
Après l'amour nous usâmes
De feuilles pour laisser nos âmes
Et nos ventres nickel.

Combien d'années de cela ? Huit ? Dix ? Douze ? Ces belles amours n'eurent aucune suite. Le 1er avril dernier – mon Dieu, il y aura demain deux semaines ! –, nous ne sommes pas montés vers les deux abrupts châteaux, et nous nous sommes contentés de les observer du bas, non sans admiration. Deux heures plus tard nous dînions ici, Jeanne, Pierre et moi.

Dimanche de Pâques, 16 avril, dix heures moins le quart. J'ai oublié qui se plaignait à moi, il y a bien des années, d'avoir un cul trop étroit pour pouvoir se faire enculer par son amant trop bien monté – et *noir*, évidemment, ou bien sont-ce là clichés de la mémoire (qui en est friande) ? Et le déplorateur d'user de cette parlante métaphore, qui m'est restée en tête :

« C'est comme d'essayer de garer un semi-remorque sur l'emplacement d'une Simca 1000. »

Eh bien mes rapports avec le travail sont tout à fait de cet ordre, eux aussi. Il ne se passe pas de journée dans laquelle je n'essaie d'introduire de significatives avancées de l'*Anthologie de l'amour des hommes*, du *Journal de* Travers et de *Travers* soi-même, *Travers III.* À cette fin je fais de gros sacrifices, je me lève de plus en plus tôt, je parcours de plus en plus rapidement les journaux, je raccourcis ou même supprime tout à fait les conversations téléphoniques avec Flatters, j'accélère la promenade des chiens, j'écoute de moins en moins de musique, je ne lis pour ainsi dire rien sauf ce que je feuillette précipitamment pour mon travail même. Et significatives avancées il y a bien ; mais elles ne sont jamais assez, jamais équivalentes à ce qu'elles devraient être pour que les délais qui pèsent sur moi soient tenus : c'est comme d'essayer de garer un semi-remorque sur l'emplacement d'une Simca 1000.

Ainsi j'ai le plus grand mal à traiter en une seule semaine et pas davantage chacun des trente-cinq cahiers manuscrits du *Journal de* Travers. Si j'y parviens à peu près ces temps-ci, au prix d'efforts de tous

les instants, c'est que les cahiers dont j'assure actuellement le défrichement sont plus minces que les autres : ils n'ont que quatre-vingts pages chacun alors que la plupart en ont cent cinquante, si ce n'est deux cents. Quand j'aurai rejoint la transcription de ces cahiers-là, les plus épais, qui sont aussi les plus nombreux, l'espoir de mettre au point en une semaine le texte que contient chacun d'entre eux deviendra totalement impossible à réaliser. Or, une semaine par cahier, c'est un rythme qui déjà serait insuffisant pour que la transcription totale définitive complète soit prête à temps pour une publication en novembre prochain, qui est la date prévue.

Et si je passe plus de temps sur le *Journal de* Travers j'en ai moins pour *Travers* soi-même, moins pour *L'Amour des hommes.* Dans le travail pour l'anthologie, je triche. Ainsi j'ai interrompu mes traductions de Martial, qui prenaient trop de temps et tous les jours me mettaient en retard pour le reste, et au lieu de Martial je m'occupe de Stéphane Bouquet, qu'il suffit de copier puisqu'il a eu la bonne idée de ne pas écrire en latin, en wolof ou en parsi. Ce n'est nullement du temps perdu : Stéphane Bouquet doit absolument figurer dans le recueil, et je n'augmente pas sa part. Mais il faudra bien à un moment ou à un autre que je me collette avec Martial. Ainsi j'accumule la dette de temps comme j'accumule la dette d'argent (plus à ce propos quelque autre jour).

Pendant ce temps le temps passe. Mener de front ces trois livres, sans négliger tout à fait pour autant quelques petites autres obligations, comme de diriger le parti de l'In-nocence et d'alimenter quotidiennement *Le Jour ni l'Heure*, mon nouvel album de photographies sur le net, va consumer totalement cette année-ci. Oui, tâcher de faire en sorte que soient prêts pour la publication à l'arrière-automne, ainsi qu'il est officiellement prévu, ces trois ouvrages, c'est à peu près passer par pertes et profits, pour tout ce qui dans la vie n'est pas le travail, l'année 2006. Y a-t-il de la raison à jeter ainsi par-dessus bord une année entière de son existence, quand on n'en a plus tant à sa disposition ? Si l'on retient l'hypothèse la plus favorable, qui statistiquement n'est pas la plus vraisemblable, dans vingt ans je serai tout à fait un vieillard. Or, vingt ans, c'est dix fois ce qui me sépare de notre voyage en Corée il y a deux ans. Je suis en train de dresser la chronologie et le registre

photographique de ce voyage-là, pour *Le Jour ni l'Heure* : j'ai l'impression qu'il a eu lieu le mois dernier. Les mois qui se sont écoulés depuis qu'il a été fait me paraissent avoir à peu près la consistance et le volume d'un verre d'eau, qu'on boit d'une seule gorgée quand on a soif. D'aujourd'hui à l'entrée dans la grande vieillesse, si j'y atteins jamais, dix verres d'eau : à peine le temps de se retourner. Et j'en renverse plus de la moitié d'un cœur léger, à m'épuiser à travailler à ces trois livres, qui bien sûr tomberont dans le même profond silence que tous les autres…

Il n'est pas jusqu'au sort de ce *journal* même pour m'inquiéter. J'ai de moins en moins de temps à lui consacrer, à lui aussi. Et qu'aura-t-il à relater ? Je ne voyage pas, je ne lis pas, je n'écoute pas de musique, je ne vois pas d'autre art que celui qui est sur les murs de cette maison. Comment peut-on tenir un *journal* dans ces conditions ? Comment quelqu'un pourrait-il un jour le lire avec intérêt et quelque profit – un journal qui n'enregistrerait plus que l'impossibilité de le tenir et de l'alimenter ?

Nous devions aller à Paris pour les vacances scolaires, dans une dizaine de jours. Nous étions au bord d'y renoncer par excès de travail et par défaut d'argent. Mais nous nous sommes souvenus que notre ami André Clerc nous avait offert l'année dernière, avec sa somptuosité coutumière, un bon, valable une année, pour un repas au célèbre restaurant de Joigny, non loin de chez lui. Il n'est pas possible de laisser se périmer cette invitation. Nous irons donc à Paris, semble-t-il, et de là à Joigny. Mais ce seront encore huit ou dix jours à soustraire au calcul du temps disponible pour les travaux en cours, c'est-à-dire autant de chances de moins d'en venir jamais à bout dans les délais prévus.

Mardi 18 avril, dix heures moins le quart. La promenade, et c'est heureux, reste la seule forme de vie sociale encore un peu active, en ce qui me concerne. Dimanche nous avons eu la visite de deux Bordelais qui se préparent à devenir Chartrains, et dont l'un, Philippe Tardy, est l'animateur du blog "L'Esprit de l'escalier", repéré par Valérie Scigala, qui m'avait présenté Tardy à Bordeaux, en décembre. Nous les avons emmenés à la rivière. Et hier lundi nous avons fait la même promenade exactement – que d'ailleurs nous faisons tous les jours, ces temps-ci –, avec Jeanne Lloan, pas vue depuis le petit voyage à Rodez.

Elle est en train de lire *Rannoch Moor*, et à ce propos elle a levé un fameux lièvre. Dans ce livre, à la date du 18 janvier 2003, je fais part de mon grand étonnement, ayant entendu quelques lambeaux d'une émission de France Culture à propos de Matta alors que je me rendais en voiture à Lectoure, d'avoir appris « que Gorki se serait suicidé à la découverte de faiblesses de sa femme à l'égard de Matta ». Certes j'ai du mal à en croire mes oreilles :

« J'avoue que ce Russe et ce Chilien appartenaient pour moi à deux univers dont je n'imaginais même pas qu'ils pussent communiquer, ne serait-ce que dans le temps. D'ailleurs je conserve un petit doute. Mais je suis sûr d'avoir bien entendu. »

Je conservais un petit doute, heureusement, mais je n'écartais pas absolument la possibilité de la véracité de pareille intrigue. Gorki est mort en 36, Matta est né en 1911. J'imaginais que Matta avait été communiste dans sa jeunesse, comme tant de monde, qu'à ce titre il avait séjourné en U.R.S.S., que dans les milieux d'artistes il y avait fréquenté Gorki qui peut-être, qui sait – je ne sais pas grand-chose de la vie de Gorki – aurait épousé sur le tard une très jeune femme que Matta aurait séduite, d'où suicide de Gorki, dont la nouvelle m'arrivait tardivement comme une révélation sensationnelle.

Toute l'histoire tenait à peine debout, mais enfin je ne suis pas homme à mettre en cause l'autorité de France Culture. France Culture dit que Gorki s'est suicidé à cause de Matta, j'en suis stupéfié, mais rien ne m'autorise à mettre absolument en doute cette information. Or Jeanne Lloan a une explication toute simple, parfaitement vraisemblable, et dont je suis bien embarrassé qu'elle ne me soit pas venue immédiatement à l'esprit, car il n'est pas douteux qu'elle ait été la bonne : pour *Gorki* il fallait entendre *Gorky*, Arshile Gorky – aussitôt tout devient logique, ou du moins se dépouille de son caractère stupéfiant. Comment ai-je pu ne pas penser à Gorky ?

Il y a que si l'on dit seulement *Gorki*, à moins que le contexte et le milieu n'aient été précisés, c'est à Maxime que l'auditeur pense. J'avais pris l'émission en cours de route et ne l'ai écoutée que quelques minutes, le temps de parcourir en voiture les neuf kilomètres qui séparent Plieux de Lectoure. Si bien sûr il est entendu que le sujet traité c'est la peinture

américaine, ou le monde de l'art à New York pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, il est normal qu'on dise *Gorky*, après deux ou trois mentions. Mais moi, ayant entendu d'abord et immédiatement *Gorki*, j'étais à Moscou dans les années trente – d'où mon ébahissement à l'arrivée de Matta.

Mercredi 19 avril, dix heures moins le quart. L'insuccès, à partir d'un certain degré d'intensité (qu'a dû éprouver un Roussel, par exemple), peut provoquer une espèce de griserie. Mélangé à l'orgueil, surtout, il fait une drogue sans doute assez dangereuse mais dont les effets ne vont pas (c'est bien le moins) sans une austère volupté.

***

La semaine dernière Pierre était à Rome, avec deux ou trois classes de son collège. Céline (pas Louis-Ferdinand, notre *camerera mayor*), par coïncidence, était en vacances. J'ai passé cinq ou six jours sans voir figure humaine, et sans parler à personne, sauf au téléphone une ou deux fois par jour. À condition d'un peu de confort, j'aurais fait un excellent ermite. L'humanité en bloc ne me manque pas du tout.

La seule solitude que j'ai ressentie douloureusement, pendant ma vie, est la solitude sentimentale (et sexuelle, pendant longtemps – mais c'était moins loin qu'on ne pourrait le penser d'être la même chose). La solitude sociale m'est inconnue. Je n'ai aucun *besoin* de compagnie.

Si j'essaie de passer en revue les sentiments humains qui me sont étrangers, le premier qui me vienne à l'esprit, et pratiquement le seul, est l'*ennui*. L'ennui m'est totalement inconnu. Mieux, j'ai le plus grand mal à le comprendre, et même à l'imaginer, à le *concevoir*. C'est peut-être grave, si l'on songe à la place qu'il tient dans la littérature, par exemple. Tant pis, j'aime mieux m'en passer.

En deuxième position viendrait la volupté à la souffrance (physique) – la mienne et celle des autres. Ce n'est certes pas moi qui aurais assisté avec plaisir à des supplices. Dès qu'on se dirige de ce côté-là, à la télévision, je change de chaîne.

***

À propos de télévision, justement : deux soirs de ces jours derniers je n'ai pas tenu du tout ce *journal*, parce que nous l'avons regardée à l'heure où d'habitude j'ouvre sur cet écran-ci ces fichiers-là.

Samedi nous avons vu *Les Amants du Flore*, d'Ilan Duran Cohen, sur la vie de couple de Sartre et Beauvoir, avec Anna Mouglalis et Loràn Deutsch. C'était nettement meilleur que ne l'est d'habitude ce genre d'exercice. Tout ce qui relevait de l'image, en particulier, était très convaincant, et agréable à l'œil – y compris Sartre lui-même, ou presque, malgré tous les efforts de Loràn Deutsch pour s'enlaidir (et cela n'est peut-être pas très conforme à la vérité historique). Seul problème, une grand difficulté à suivre les dialogues : pas intellectuellement, *acoustiquement*.

Deux hypothèses presque aussi désagréables l'une que l'autre : je deviens sourd, ou bien le nouvel appareil de télévision, "écran plat", a une mauvaise sonorité. Mais d'une part Pierre ne comprenait pas mieux que moi, d'autre part j'entends très bien lors des autres émissions. Problème de prise de son, donc – pas une réplique n'arrivait intacte.

Nous avons vu aussi *Tess*, de Polanski, d'après Hardy. Je dois avoir très mauvais goût (oui, certainement – mes photographies en attestent, j'en ai bien peur), ces beaux paysages d'Angleterre, et ces tableaux cinématographiques reconstitués d'après la peinture anglaise (et un peu américaine, il me semble : on pense souvent à Winslow Homer), me trouvent tout à fait sans défense. Les beaux paysages académiquement filmés, ou photographiés, me clouent aussi sûrement devant un écran que les scènes de supplice me font fuir.

Je me demande si la faiblesse du film ne tient pas davantage à Hardy qu'à Polanski. Je n'ai jamais lu *Tess of the D'Urbervilles*, malgré le vieil amour que j'ai pour le titre lui-même. Le livre paraît bien plus mélodramatique que je ne l'eusse imaginé. Je voyais Hardy plus austère, en ses agencements de récits.

Jeudi 20 avril, dix heures du soir. Il me semble qu'il y a plus de six mois que j'ai froid. Depuis la fin de l'été dernier, j'ai froid sans

discontinuer (sauf la nuit, serré contre Pierre). Est-ce l'âge ? Devient-on plus frileux en vieillissant ? Ou bien vraiment fait-il plus froid, ou la chaudière chauffe-t-elle plus mal ?

L'hiver a été très long et plutôt rude, de l'avis général : pas de pointes spectaculaires de grand froid, mais de continuelles températures basses, d'octobre à mars, sans parenthèses d'adoucissement. Vers la mi-mars cette rudesse s'est relâchée quelque jours, et l'économe M. Pierre en a profité illico pour arrêter la chaudière, qu'on ne peut pas remettre en marche une fois qu'on l'a éteinte. Il y a plus d'un mois que la maison n'est pas chauffée. Et si les journées sont assez ensoleillées, le froid ne veut rien savoir du printemps.

L'air est beaucoup plus doux dehors que dedans, au moins du lever au coucher du soleil. Lorsque je sors dans l'après-midi pour promener les chiens, j'arrive à me réchauffer un peu, au bout d'un petit quart d'heure de marche. Mais dès avant la nuit je grelotte à nouveau.

***

Stéphane Martin n'a pas reçu *Rannoch Moor*. Jean-Bernard Lucas non plus. Jean-Paul Marcheschi a acheté son exemplaire. J'en ai donné un à Jeanne Lloan. Le livre était déjà en librairie depuis quinze jours quand j'ai reçu mes propres exemplaires de presse et pu voir de quoi il avait l'air.

Il n'y a pas de raison de penser que journalistes et critiques soient mieux lotis que mes amis – si tant est que ce soit être bien loti, à leurs yeux, que de recevoir mes livres. Flatters trouve que je devrais téléphoner à Claude Durand, et attirer son attention sur ce qui semble bien être les négligences à mon égard du service de presse de Fayard, à moins qu'il ne s'agisse, comme me le donne à penser Combaz, et comme il y a beaucoup d'apparence, d'un sabotage caractérisé. Mais Claude Durand doit bien être au courant de tout cela, et sans doute a-t-il d'autres chats à fouetter. Et puis, *sabotage*, *sabotage* – ça ne doit pas demander beaucoup de travail. Mes pauvres livres naissent sabotés, médiatiquement, et le service de presse de Fayard se donnerait-il un mal fou pour les défendre,

ce qui de toute évidence n'est pas le cas, leur sort ne serait sans doute guère différent.

***

J'ai certainement fait une belle bêtise avec cette histoire d'"écran large" et de lecteur de DVD. Non seulement la dépense me met financièrement dans une situation impossible, ou plutôt m'y *laisse*, alors qu'une rentrée en quelque sorte inattendue aurait pu m'en tirer au moins pour quelque temps ; mais en plus l'installation est bien laide, et nuit gravement à l'esthétique de la "salle des Nuits".

Ce n'est pas tant l'écran lui-même qui est vilain (il est noir, son cadre aussi) que le système de conduits électriques et de liaison avec l'antenne qu'il a fallu mettre en place et que, bêtement, je n'avais pas prévu du tout. Je voyais un écran, et aussi peu orné que possible, sur un mur nu. En fait il a fallu poser une assez épaisse ganse pour les fils, au-dessus et au dessous. Cette ganse est blanche, dans une pièce où, fors la pierre, tout est sombre. C'est affreux. Il faudrait la peindre en noir, ou peut-être plutôt en une espèce de beige, d'une couleur aussi proche que possible de la pierre. Mais l'on ne parviendra pas à la faire disparaître.

Un argument de poids à l'encontre du cinéma en tant qu'art, c'est que tout ce qu'il produit sur ses marges est laid. Je me disais cela naguère à propos de la science-fiction, en voyant la belle bibliothèque des Pébereau, à Argentens, souillée par les affreux volumes de science-fiction qui sont (*dont le contenu est*) la passion de Michel Pébereau. Je veux bien que la science-fiction soit passionnante et qu'elle ait produit des chefs-d'œuvre, soit, mais pourquoi ses enveloppes sont-elles toujours si vilaines ? Se peut-il que cela n'ait pas un sens ? Quant au cinéma, depuis les cassettes et les DVD (rien que ce "mot", dont on est fâché d'avoir à salir sa page), même ses chefs-d'œuvre se présentent d'abord comme autant d'horreurs. Les emballages sont si vilains qu'on ne sait où les mettre. Ma bibliothèque n'est certes pas une bibliothèque de beaux livres, c'est une bibliothèque de travail ne réunissant, à de très rares exceptions près, que des volumes tout à fait ordinaires – le dernier numéro de *La*

Demeure historique a un long reportage sur les bibliothèques de châteaux (et sur les problèmes de conservation qu'elles posent) et j'ai honte que le même mot, *bibliothèque*, subsume les quelques merveilles qu'on voit là et la bibliothèque de Plieux, dont les rayons ne sont pas très différents de ceux d'une bonne librairie (encore que bien des volumes soient défraîchis). Eh bien les films trouvent moyen d'y détonner très fâcheusement. Rien à faire : même leur dos n'arrive pas à n'être pas déplaisant.

Vendredi 21 avril, dix heures et quart, le soir. Émilia, que d'aucuns pourraient décrire de façon très incomplète mais non pas inexacte comme une paysanne âgée d'un village de Lomagne (je ne connais pas son âge : entre soixante-dix et quatre-vingts ans, dirais-je), m'a informé aujourd'hui, très naturellement, au téléphone, qu'elle avait « une copine qui partait faire des courses de chevaux à Dubaï ».

Détails fournis, il s'agit d'une jeune femme de vingt-trois ans, passionnée de chevaux, qui travaille pour l'émir de Dubaï sur un domaine qu'il posséderait près de Toulouse et où seraient réunis cinquante chevaux. J'ignorais que la région toulousaine fût particulièrement une terre de chevaux (quoiqu'il y ait un assez grand hippodrome à Beaumont-de-Lomagne, et plusieurs écuries et pacages dans les environs de cette petite ville).

L'amie d'Émilia s'occupe d'une dizaine des chevaux de l'émir (je n'ai pas compris si elle les montait ou si elle se contentait, si l'on peut dire, de les soigner – les récits d'Émilia sont toujours un peu obscurs, et elle n'est pas sans certaines tendances à l'exagération épique). La situation qu'occupe la jeune femme est excellente, paraît-il, et très enviée. L'argent coule à flots, et l'émir, si un de ses chevaux est malade, n'hésite pas à dépêcher de Dubaï un avion spécial pour venir chercher l'animal, afin qu'il soit soigné là-bas (on se demande pourquoi un cheval serait mieux soigné à Dubaï qu'en France, mais cette histoire est pleine de mystères et de sujets d'étonnement ; peut-être l'émir, lui-même amateur passionné, a-t-il réuni auprès de lui les meilleurs vétérinaires, et monté dans son État la meilleure clinique pour chevaux ?).

Émilia, à seule fin de causer – elle se sait très bien en cour –, m'appelait de Bordeaux où elle passe depuis quelques années plusieurs

mois par an en qualité de dame de compagnie de la châtelaine de Landiran, ma voisine, qui l'emmène avec elle quand ses séjours ici sont finis, à l'automne. Émilia se plaint beaucoup de Bordeaux, où les travaux d'urbanisme n'en finissent pas et où elle ne cesse de se perdre. Néanmoins, tout l'amuse : elle trouve tout *rigolo*, même et surtout les Bordelais. C'est elle qui disait à la fois et quasiment dans la même phrase, jadis, d'une manifestation au sujet des retraites agricoles pour laquelle elle s'était rendue à Brive-la-Gaillarde, je crois, que *ça rigolait pas* (les manifestants étaient vraiment furieux et la police très tendue) et *qu'on a bien rigolé* (l'ambiance entre les participants était excellente et leur humeur facétieuse).

Dimanche 23 avril, neuf heures et demie du soir. À Lectoure, une femme qui était dans un fauteuil roulant depuis plus de trente ans a été victime d'une attaque cérébrale et voilà qu'elle marche de nouveau ! Comme dit *La Dépêche*, Elle perd la mémoire et retrouve les jambes. En fait l'histoire est un peu moins intéressante que je ne l'avais cru d'abord, parce que j'imaginais que cette femme avait été victime des années durant d'une sorte d'empêchement psychologique, qu'elle était convaincue qu'elle ne pouvait pas marcher, que sa paralysie était d'ordre mental et que l'attaque cérébrale avait levé un interdit involontaire. En fait, d'après la coupure de presse que m'a passée Jeanne, il semble qu'il se soit agi d'une supercherie. La paralysée et son mari jouaient une comédie. Lui poussait en ville son fauteuil roulant, et quand on allait chez eux il fallait attendre très longtemps qu'on vienne vous ouvrir. À présent « les langues se délient », selon l'expression consacrée, et beaucoup de Lectourois disent qu'ils n'ont jamais été dupes. Aucune explication n'est fournie sur les raisons de la mise en scène. À la maison de retraite, l'ex-paralysée gambade, inconsciente du petit scandale que provoquent ses errances.

***

Je suis bien puni de mon peu d'empressement à ouvrir le courrier. J'ai décacheté par hasard une de ces lettres à fenêtre qui en général ne vous

apportent que des embêtements. Celle-ci traînait sur mon bureau depuis les premiers jours de mars. Or elle contenait un chèque de mille six euros, envoyé par la maison Hachette.

Cela dit je ne suis pas si puni que cela car ces mille six euros seraient certes très bien tombés il y a deux mois mais ils tombent tout aussi bien à présent, puisqu'ils vont sans doute me permettre de réussir mon habituel et périlleux exercice bancaire de fin de mois, « repasser positif » pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, lorsque j'aurai reçu mes mensualités Fayard et P.O.L – et cela malgré les quatre ou cinq mille euros de dépense de l"écran plat", du lecteur de DVD, d'une antenne parabolique qui n'est pas encore posée (je crois avoir trouvé l'endroit où elle ne se verrait pas) et de divers abonnements qui devraient considérablement renouveler "l'offre d'images", comme je crois qu'on dit, dans la maison : opération passablement absurde, au demeurant, car pour ma part je n'ai guère la possibilité de consacrer plus de temps que je n'en consacre déjà à la télévision et aux films en boîte ; mais ne présageons pas de l'avenir.

Il n'y a aucune explication au chèque Hachette : de vagues colonnes de chiffres et de pourcentages, mais pas de lettre les commentant, ni la moindre référence à un ouvrage quelconque dont les ventes inattendues me vaudraient ce mince pactole. Il y a des années que Hachette ne m'a pas envoyé un sou. Je n'ai aucune idée de ce qui a bien pu déclencher cet accès de scrupule ou de générosité. Mais à cheval offert on ne regarde pas la denture : je n'allais certes pas me renseigner, au risque de faire découvrir aux bureaux qu'ils avaient agi par erreur. Il paraît que sur je ne sais quel site Internet de vente par correspondance *Rannoch Moor* est attribué indifféremment à Albert ou à *William* Camus (dont l'existence m'a toujours enchanté – je crois qu'il produit des bandes dessinées ou des livres pour enfants, où il est beaucoup question des Indiens d'Amérique).

***

Hilaire Belloc vivant dans les Midlands évoque le Sussex et les Downs comme un paradis perdu, un univers de douceur et de gaieté dont il est douloureusement coupé dans le climat froid et le mauvais temps de l'Angleterre centrale :

When I am living in the Midlands
That are sodden and unkind,
I light my lamp in the evening :
My work is left behind ;
And the great hills of the South Country
Come back in my mind.

Ce qui est curieux c'est que les Midlands, comme leur nom l'indique, ce n'est tout de même pas le pôle Nord. Une grande partie de l'Angleterre doit les considérer comme une terre de vie facile et de temps clément. Il est probable que dans le Yorkshire on pense au Warwickshire comme à une espèce d'eldorado ; et plus probable encore que dans le Warwickshire on envisage un établissement dans le Yorkshire comme une sorte de déportation en Sibérie. Or, dans le Yorkshire, on est encore bien loin de la rudesse de ces contrées que j'aime tant, celles qui s'étendent au sud de la frontière écossaise, dans la partie la plus sauvage du Northumberland. Et nous n'avons toujours pas quitté l'Angleterre. Et l'Écosse passe en Angleterre pour avoir un climat impossible. Mais en Écosse tout recommence. Vu de Perth, les Borders et les bords de la Tweed sont une espèce de Riviera. Dans les Lowlands on pense aux Highlands comme à un autre Spitzberg, et comme à un pays de sauvages. La malheureuse qui a des complaisances pour le fugitif dans une masure de la lande, au milieu des *Trente-Neuf Marches*, parle de Glasgow, où elle vivait avant son mariage, comme ailleurs on parle de Naples.

Lundi 24 avril, dix heures moins le quart. Heureusement, Burns lui-même inverse le mouvement :

My heart's in the Highlands, my heart is not here,
My heart's in the Highlands a-chasing the deer –
A-chasing the wild deer, and following the roe ;
My heart's in the Highlands, wherever I go.

Farewell to the Highlands, farewell to the North -
The birth place of Valour, the country of Worth ;
Wherever I wander, wherever I rove,
The hills of the Highlands for ever I love.

Quelqu'un a mis ces vers et la suite sur le site de la Société des lecteurs. Je suis bien honteux, je les connais depuis toujours, mais il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'ils fussent de Burns – ou bien, si je l'ai su un jour, je l'avais oublié depuis trente ans. Dieu me pardonne, je croyais que c'était une vieille chanson (ça l'est sans doute devenu).

La moralité, c'est que personne n'est content là où il est. *Na soum pas d'aci.* Moi-même je suis horrifié par l'évolution du *paysage*, ici – bientôt le mot sera d'ailleurs déplacé, trop "poétique", trop agreste. Le hangar attenant à la ferme du Rey, en çà du château de Landiran, m'avait désespéré quand il était apparu dans l'encadrement de mes fenêtres, il y a deux ou trois ans. Ces derniers mois il a fait des petits : un autre hangar d'ailleurs d'emblée aussi gros que lui, attenant à lui, et alentour une sorte de terrain vague, ou de parking, ou de plate-forme pour les continuelles allées et venues de la grosse petite usine agricole qui désormais prospère là.

En de nombreux points du panorama, sur ce versant, brillent à présent dans la lumière les toits de stabulations éparses. Ailleurs, entre elles, ce sont des champs entiers couverts de matière plastique, grandes étendues blanches étalées sur les pentes. Quelqu'un s'est fait un plaisir de signaler, toujours sur le site des lecteurs, qu'existait le projet de construction d'un centre commercial, le long de la route 953, entre Saint-Clar et Miradoux – ce pourrait être à trois cents mètres d'ici (non, *cinq cents*, je suppose, à cause de la zone de protection ; encore la protection ne tiendrait-elle pas longtemps si de gros intérêts étaient en jeu, et qui puissent invoquer l'argument du chômage). Espérons qu'il ne s'agit que d'une rumeur ; mais dans ce domaine-là les rumeurs malignes sont rarement trompeuses.

Je n'invoquais à l'instant que le versant *sud*, de très loin le mieux préservé, et qui était intact quand je me suis installé ici – à la seule exception du château d'eau de L'Isle-Bouzon. Le versant nord c'est bien autre chose. Il n'est même pas certain qu'on puisse encore parler de "campagne", à son propos. Ce n'est plus la campagne telle que je la

conçois : *zone industrielle d'exploitation agricole*, plutôt. Bientôt on pourra dire *banlieue*, tout simplement : banlieue d'Agen, banlieue de Valence-d'Agen, banlieue de Toulouse, banlieue de rien de particulier, banlieue de tout, banlieue comme horizon indépassable de l'humanité nouvelle.

Je voyais l'autre jour un reportage expliquant que dans l'est du département du Gers, jusqu'à L'Isle-Jourdain et au-delà quand on vient de Toulouse, il devenait de plus en plus difficile de se loger, et surtout de plus en plus coûteux, parce que toute cette zone est prise dans le rayonnement de la capitale régionale, et que les Toulousains vont de plus en plus loin pour rester toulousains, achetant tout ce qui se présente ou bien faisant construire. Les maires sont enchantés. On ouvre de nouvelles écoles, on rouvre celles qui étaient fermées, les perceptions de taxes augmentent sans cesse. Le reportage était d'ailleurs très favorable à cette évolution, et même très enthousiaste. La caméra n'en finissait pas d'explorer les jolis lotissements tout neufs. Ils sont mon cauchemar.

Henri Bès, le dédicataire de *Rannoch Moor*, m'explique qu'il ne voyage plus que dans mes livres et trouve que j'ai bien du courage, moi, de courir encore les routes. Pour sa part il y a renoncé (curieusement, si j'ai bien compris, après un voyage à Saint-Pétersbourg, où il aurait vu surtout des barres et des barres d'immeubles). Il trouve que le monde a cessé d'être beau.

Paris, Front de Seine, mercredi 26 avril, dix heures moins le quart, le matin. Hier nous avons quitté Plieux peu avant midi et nous sommes dirigés vers Paris en passant cette fois par le cœur du Périgord touristique. J'ai montré à Pierre, dans le Lot-et-Garonne encore, Bonaguil qu'il ne connaissait pas, et qui a très bonne allure encore, même s'il s'y mène d'importants travaux, avec leurs échafaudages même, qui toutefois n'affectent pas le rayonnement gris et doré de la belle couleur de la pierre, sur cette masse énorme et sous un ciel alors plombé.

À Sauveterre-la-Lémance il y a un autre de ces très gros châteaux qui semblent avoir été une des spécialités du pays, mais il est moins spectaculaire que Bonaguil. Parce que nous nous étions un peu perdus le premier village traversé dans le département de la Dordogne fut Prats-du-Périgord, qui a une de ces jolies églises dont Saint-Amand-de-Coly est

pour moi le modèle depuis toujours, le bref *toujours* des vies humaines. Avant Saint-Pompon se dresse entre les arbres un château de Mespoulet qui de loin a très bon air et dont je regrette que, faute de temps, faute d'audace, nous ne nous soyons pas approchés – ce sera pour une autre fois. Et *dans* Saint-Pompon, on peut aimer une très belle antique gentilhommière, dûment délabrée.

Dans Domme on ne peut plus aimer grand-chose, en revanche, quoiqu'il y ait ou plutôt qu'il y ait eu beaucoup à aimer. On ne peut guère s'éprendre de quoi que ce soit parce que la petite ville a revêtu avec le temps, sans en sauter pas un, tous les pires aspects du "beau village professionnel" ; et il n'y aurait plus grand-chose à y aimer de toute façon, même abstraction faite (ce n'est pas facile) des foules, des enseignes, des échoppes de souvenirs en rangs serrés, des glaciers et des panonceaux de toute espèce : toutes les maisons et tous les murs disponibles, en effet, ont été décrépis de la belle façon, c'est-à-dire, à mon gré, qu'ils n'ont plus aucun caractère, sauf, bien sûr, celui de la petite bourgeoisie triomphante, vandalistique, pseudo-rustique et gnangnan. Je n'ai pas le temps de m'étendre, et d'ailleurs le sujet est trop douloureux. Le décrépissage systématique (et presque achevé) a détruit les neuf dixièmes de l'attrait du Périgord.

Non, j'exagère. Disons *les trois quarts* : les trois quarts seulement parce qu'il reste quelques témoins ultimes et désolants (désolants parce qu'ils font mesurer la cruauté de la perte) de la beauté des crépis anciens (ainsi jusqu'en La Roque-Gageac, pourtant capitale presque instituée du gnangnanisme putassier néo-rustique, une magnifique maison longue, bien mal environnée, à la sortie vers l'ouest) ; et parce que les monuments principaux, les plus grands châteaux, les plus grosses églises, serait-ce seulement pour la raison qu'ils étaient souvent en pierre de taille, se sont vu épargner cet affront-là.

Un vilain dépliant publicitaire, obtenu à Domme, a failli nous détourner de visiter Marqueyssac, qui était pourtant le but officiel de notre excursion du jour. Ç'aurait été bien dommage, et d'ailleurs ce dépliant assez laid – Pierre dit qu'il ne l'est pas tant que je le prétends – est presque inexplicable, parce qu'à Marqueyssac tout ou presque est de très bon goût, au contraire ; de très bon goût dans la mesure bien sûr où le

très bon goût est compatible avec la grande activité touristique, pour laquelle le domaine n'a presque rien à envier aux plus importants sites d'Angleterre, par exemple : vastes parkings, vaste boutique de souvenirs, minibus dans les allées principales, etc. Mais il s'en tire aussi bien que possible.

Il y a d'abord que j'ai un faible pour le bâtiment principal et d'ailleurs le seul, quasiment, le petit château de Marqueyssac, qui est loin de compter parmi les monuments les plus remarquables du pays mais qui est d'une architecture très heureuse, très élégante et très simple – à peine plus relevée, dans l'ordre des châteaux, que la modeste gentilhommière du Cayla, où nous passions il y a trois semaines.

Il y aussi que le site est incomparable : car le discret château de Marqueyssac est posé sur un promontoire qui est la meilleure loge concevable pour un des plus rares spectacles de la terre, certainement, celui qui permet de contempler d'un seuil long coup d'œil circulaire les châteaux, ceux-là formidables, de Castelnaud, de Beynac (le plus impressionnant) et de Fayrac, si je ne me trompe : sans compter nombre de manoirs et gentilhommières annexes, belles fermes et beaux villages, le tout dans des boucles de rivières, sur des pics, au confluent de vallées diverses. Le point faible est la vallée principale, entre Marqueyssac et Beynac, déjà assez abîmée. On comprend mal – mais dans ce domaine-là on a été appris à tout comprendre – comment un site auquel si peu peuvent être comparés sur la terre a pu ne pas faire l'objet d'une protection plus rigoureuse : ne parlons même pas des hideux décrépissages, des piscines et des construction nouvelles, mais seulement des serres et des champs de plastique ; leur excuse est sans doute qu'ils sont provisoires ; mais comme tous les provisoires se donnent la main, ils font une éternité.

Les jardins de buis sur leur promontoire unique sont si jolis, cependant, qu'on parvient à s'extraire de tout cela et qu'on apprend très vite, en marchant, à regarder là où il faut, qui fait tout de même un très vaste domaine. Marqueyssac a beau être au cœur de l'industrie touristique périgourdine (laquelle est d'une ampleur et d'une efficacité dont la gasconne, Dieu merci, est bien loin d'approcher), c'est un lieu délicieux, admirablement administré, et qui fait une visite inoubliable.

J'ai un petit faible pour le fier et modeste château, si c'est bien le mot, du Bos, que nous avons vu deux fois, entre Domme, auquel il fait face, et Marqueyssac. Je lui trouve un je ne sais quoi de balzacien, peut-être par sa façon – appuyé qu'il est sur les bois – de faire face à Domme, justement, comme se font face les deux châteaux du *Lys dans la vallée.* Il n'est qu'une grosse maison forte, qui ne doit qu'à sa taille et à sa position sa grande allure très simple.

Ayant descendu un peu la Dordogne de Domme jusqu'à Marqueyssac (c'est alors que nous nous sommes hissés jusqu'au Bos), nous l'avons remontée jusqu'à Souillac, non sans toucher au passage Montfort et son gros château, le cingle de Montfort, la petite église de Carsac et ses gros platanes torturés, superbes dans la lumière du soir, les châteaux du Gard (1900 ou Louis XVI ?) et de Rouffillac ; ni sans avoir aperçu au loin celui de Fénelon. Puis autoroute, dîner d'autoroute, et Paris à une heure du matin – avec quelques problèmes domestiques à la clef, mais cela pour une autre fois.

Jeudi 27 avril, dix heures du soir. Hier nous avons vu l'exposition Bonnard au musée d'Art moderne de la Ville de Paris ; et aussi, au même endroit, les vastes installations de Pierre Huyghe. Aujourd'hui nous avons vu l'exposition Cézanne-Pissarro au musée d'Orsay ; une très belle exposition de portraits photographiques anciens, également au musée d'Orsay ; puis l'exposition Rousseau ("Les Jungles parisiennes du Douanier Rousseau"), au Grand Palais.

Tout cela était plus intéressant qu'agréable. C'était même fascinant par certains côtés, et par d'autres, incontestablement, pour moi, exaspérant. Hélas je n'ai pas le temps de m'étendre. Et d'ailleurs ne saurais pas par où commencer. Ce qu'il y a de plus évident est que ma misanthropie ne connaît plus de bornes.

Elle est l'un des innombrables reproches que me fait le nouveau Rémi Pellet du site de la Société des lecteurs, le dessinateur François Matton.

François Matton m'avait écrit une lettre extrêmement déplaisante, en 2004, je pense, ou peut-être l'année dernière, à propos de la façon dont je relatais, dans je ne sais plus quel volume de ce *journal*, une sienne visite à Plieux, en je ne sais plus quelle année. Recevant cette lettre je lui avais

proposé que je la recopie dans le *journal* de l'année en cours, ce qui lui permettrait d'exprimer publiquement (le petit *publiquement* de mes livres) et en ses propres termes son point de vue et sa version des faits. Il avait accepté. J'ai donc recopié sa lettre et je croyais l'affaire classée. Mais ensuite, à ma grande surprise, il a continué de m'écrire comme si de rien n'était, de m'envoyer quelques lettres personnelles et aussi un grand nombre de ces lettres collectives par lesquelles certains artistes tiennent un public délimité au courant de leur "actualité" – participations à des expositions collectives, articles ou émissions à leur sujet. Le procédé me paraissait curieux, car il me semblait que lorsqu'on envoie aux gens un certains type de lettres on rompt les ponts avec eux et on ne vient pas les informer ensuite des petits et grands événements de sa vie. Mais apparemment ce n'est pas la conception de François Matton.

Ce l'est même si peu qu'il a approché les gestionnaires du site de la Société des lecteurs pour leur proposer d'en remodeler entièrement l'apparence. Ils ont accepté. Ils m'ont consulté sur une ou deux de ses propositions particulières (qui consistaient très significativement à rendre moins vive la référence à mes travaux et à moi, sur le site). Je leur ai répondu que je n'avais pas d'opinion, qu'ils devaient faire comme ils l'entendaient, que je n'avais pour ma part, depuis de longs mois, aucune espèce de relations avec François Matton et m'en trouvais pour le mieux.

Le site a été renouvelé selon ses conseils, avec le résultat que, si la référence à moi y est moins immédiatement sensible, la référence à lui y est omniprésente. Ses dessins apparaissent à chaque page, c'est vraiment le site de la société des amis de François Matton. D'autre part, depuis quelques semaines, il intervient plusieurs fois par jour sur le forum du site, avec pour résultat – car il est, comme Rémi Pellet, un excellent animateur –, que l'activité de ce forum est repartie avec une vivacité de longue date inconnue.

Comme Rémi Pellet également, bien qu'avec un peu moins de violence, François Matton me critique à peu près en tout. Seulement, maintenant que le site qui est encore officiellement celui de mes lecteurs est entièrement revêtu de sa livrée, il est obligé d'assumer tant bien que mal la pose d'un amateur passionné de mes travaux, en l'occurrence un amateur *déçu*, très gravement déçu. La plupart de ses interventions

commencent donc par une rituelle référence d'hommage à mes livres et à moi, puis elles en viennent très vite et très longuement au vrai sujet, pis que pendre des uns et de l'autre.

C'est pourquoi je pensais beaucoup à François Matton hier et aujourd'hui, et songeais combien je lui donnais raison ; car, très classiquement, il me reproche beaucoup mes déplorations sur le monde comme il va, et surtout leur insistance :

« C'est bon, dit-il à peu près : *on a compris*. »

Il voudrait que je cesse de me plaindre de mes contemporains. Or jamais mes contemporains ne m'ont donné tant d'occasions de me plaindre d'eux que depuis moins de quarante-huit heures que je suis à Paris. Dans les expositions, en particulier, je les trouve, non pas tout à fait *tous*, sans doute, mais la majorité d'entre eux, et par définition les plus bruyants, les plus visibles, insupportables. Ils parlent fort sans discontinuer, on dirait que tous n'ont plus que l'argot comme unique moyen d'expression (« *huit cents balles*, *cent cinquante bâtons, quatre-vingts balais*, *retourner bosser*, *chiant, fait chier, vraiment chiante* »), leurs portables sonnent toutes les trois minutes, ils vous bousculent sans s'excuser jamais, la moitié d'entre eux a des sacs à dos, paraît l'oublier et vous en inflige de grands coups chaque fois qu'ils se retournent, l'autre moitié ou les mêmes arbore des bouteilles d'eau minérale en plastique dont ils boivent au goulot devant les œuvres, ils se mettent entre les tableaux et vous comme si vous n'existiez pas, ils sont tous plus dépenaillés les uns que les autres, ils gardent leurs chapeaux dans les salles de musée, ils mettent leurs chaussures sur les banquettes du métro, ils vous imposent leur prétendue "musique" sur les quais de gare (du R.E.R.), bref je ne peux vraiment plus les voir en peinture et encore moins les entendre.

C'est certainement tout à fait réciproque. Que faire ? Jusque-là j'avais au moins la ressource de me plaindre ici, mais le plus actif protagoniste du site de mes lecteurs juge que j'ai déjà grandement abusé de cet exutoire.

À cela s'ajoutent de vifs problèmes au sein de l'In-nocence, si vifs ce soir, précisément, que j'ai envisagé de démissionner de mes fonctions de

président et que j'ai dû prendre beaucoup sur moi pour remettre au moins jusqu'à demain toute décision. Et comme si ce n'était pas suffisant nous sommes jusqu'au cou, ici, dans les troubles de plomberie.

Vendredi 28 avril, dix heures moins le quart, le soir. Aujourd'hui nous fûmes au Louvre. Nous y vîmes avec plaisir et intérêt la grande exposition Ingres, nous y visitâmes enfin les salles relativement nouvelles consacrées à la peinture nordique (et qui d'habitude, dans notre expérience, sont fermées), nous y contemplâmes les trente ou quarante pièces d'art islamique exposées en prélude à l'ouverture du futur musée de Doha ("De Cordoue à Samarcande"), et nous y passâmes un très agréable moment à la librairie, à feuilleter surtout les catalogues infiniment instructifs, et très judicieusement réunis là, des diverses grandes expositions internationales : "Rauschenberg" à Los Angeles, "Le portrait de Titien au Caravage" à Naples, "Samuel Palmer" à New York ou plus simplement "Géricault" à Lyon. Cette présentation permet de se faire une idée assez juste et détaillée de ce que l'on manque et de ce que l'on pourrait peut-être s'offrir.

Des œuvres elles-mêmes et des expositions je n'ai, bien entendu, pas plus qu'hier, le temps de parler. Je préfère essayer de tordre le cou – mais c'est une vaine espérance – à la liste des raisons qui font qu'elle sont si pénibles à voir et que je trouve si désagréable la fréquentation rapprochée de mes contemporains en masse. J'étais parti hier pour cette récrimination-là, mais le temps me pressait trop pour que je puisse la tisonner suffisamment et trouver à cet exercice cathartique un soulagement.

Prenons l'exemple des bouteilles d'eau minérale. Ces bouteilles seraient moins exaspérantes si le recours à elles ne relevait pas, d'évidence, d'une mode, d'une simple mode, d'une manie d'époque, d'un pur conformisme mimétique d'attitude. Qu'un individu ne puisse pas passer deux heures sans boire de l'eau, je le comprendrais très bien, ou du moins je m'en accommoderais mieux, si c'était là quelque problème *individuel*, le concernant seul. Mais pourquoi toute une société a-t-elle soudain découvert d'un coup que non, il ne lui était pas possible d'affronter une exposition de peinture, la visite d'un musée, une campagne de courses en ville, un spectacle, quoi que ce soit, sans boire

tous les quarts d'heure au goulot d'une bouteille de plastique ? Pourquoi, de la même façon, se révèle-t-elle incapable d'aller où que ce soit, en ville, dans un musée, dans un magasin, dans un cinéma, sans un sac à dos ? Et pourquoi, de ce sac à dos ou d'autre chose, lui faut-il tirer sans cesse et à tout moment toute sorte de boustifailles, pommes, sandwiches, en-cas divers et généralement d'équilibre précaire, qu'il lui faut toujours avaler en public, dans le métro, sur les escaliers mécaniques du Louvre, en feuilletant les livres à la librairie, et, encore une fois, jusqu'en les salles du musée ? Il suffit qu'une pratique sociale collective – individuelle dans ses manifestations particulières mais collective par son caractère mimétique – soit bien laide, bien vulgaire, bien sans-gêne, bien déplaisante pour les autres, bien *nocente* pour qu'elle soit aussitôt adoptée en masse et devienne la norme.

Ce n'est même pas une affaire de génération. On voit des femmes de soixante-quinze ans sortir de leur petit sac à dos leur petite bouteille d'eau de Vittel et y boire au goulot à vos côtés sur la banquette, en contemplant Mme Moitessier ou cet exophtalmique de comte Gouriev, ambassadeur de Russie à Rome et à Naples, et qui sans doute est aussi dégoûté que vous de voir ça. Et la même femme de soixante-quinze ans dira très naturellement à l'amie qui l'accompagne :

« J'ai une copine qu'était au cap Corse, là, quarante et un euros la chambre, *soixante-cinq* en demi-pension, c'est quand même intéressant, tu comprends. En plus elle le méritait parce que qu'est-ce qu'elle peut bosser tu peux pas savoir, c'est dingue. »

Je dis *femme de soixante-quinze ans*, c'est seulement pour marquer que l'âge n'empêche rien. En fait c'est celle-là ou une autre. Plus exactement c'est celle-là et *toutes* les autres, *tous* les autres, ou peu s'en faut. C'est un type humain, mais c'est le type humain *normal.* On ne peut pas faire autrement que de baigner en lui si l'on veut voir des expositions, que de prendre des coups de sac à dos chaque fois qu'il se tourne, et il se tourne beaucoup, et de l'entendre raconter ses vacances au cap Corse, avec toutes précisions sur les tarifs intéressants. Il ne s'agit pas ici d'une personne *vulgaire*. Il s'agit d'une personne *normale*, de la société comme elle est, du siècle, de l'esprit du temps et de son corps, de sa voix, de son

langage, de ses habitudes diététiques et de sa façon sans façons de se mouvoir.

Dimanche 30 avril, neuf heures dix, le matin. Jadis je parvenais assez bien à tenir ce *journal* même en voyage ; on dirait à présent que je n'y arrive plus. C'est que je lui donnais tous les interstices du temps, les moments de battement, les quarts d'heure de vacance, et qu'ils sont consacrés maintenant à suivre l'évolution des échanges sur les différents sites où je suis intéressé et à la *gestion*, selon le mot consacré par l'usage actuel, des marges de mon activité photographique : prendre les photographies n'est pas tout, loin de là – encore faut-il le soir vider l'appareil, mettre les piles à recharger, traiter les différentes images, surtout, les faire éclore, les situer et les dater (ce que d'ailleurs je ne parviens pas mieux à faire au fur et à mesure que de tenir ce *journal*).

Sur le site de la Société des lecteurs François Matton poursuit son méthodique et obsessionnel travail de sape de ma personne et de mes travaux. Sa façon de procéder, et les contraintes auxquelles il est soumis, produisent un fort effet comique. La structure est la même que celle du livre de Segalen, *Le Fils du ciel*, je crois, censé être une chronique à la gloire de l'empereur de Chine mais qui, par malheur, n'a à relater que des désastres et les relate sur le ton de l'exaltation apologétique : on lit un panégyrique, mais le lecteur se rend bien compte que plus les hauts faits de l'empereur sont portés au pinacle, mieux ils se révèlent pour ce qu'ils sont, de pitoyables défaites et abdications. De même François Matton tient tant bien que mal la pose de l'admirateur passionné – après tout n'est-ce pas lui qui vient de réhabiller entièrement, en y mettant partout ses dessins, le site de la Société de mes lecteurs ? –, mais c'est pour mieux corroder tous les coins et recoins de mon travail et de mon caractère. Ainsi il se sert de *L'Inauguration de la salle des Vents* pour abaisser le *journal*, mais quand il en arrive à *L'Inauguration de la salle des Vents* il se sert d'un unique paragraphe qu'il dit admirer entre tous pour déplorer que tout le livre, hélas, hélas, hélas, ne soit pas écrit dans cette veine-là.

Tout cela m'amuse plutôt. Cependant j'y pense plus que sans doute il ne faudrait. J'y pense avec une certaine propension – qu'on dirait *masochiste* parce que c'est la piste d'interprétation la plus facile, mais

aussi la moins intéressante – à tâcher de dégager tout ce qui, dans la liste sans cesse croissante des reproches de François Matton, pourrait bien être vrai, ou contenir de la vérité.

Ainsi il soutient gracieusement la thèse selon laquelle l'obsession de la courtoisie, de la politesse, de l'*in-nocence*, dans mes livres, est très caractéristique des individus chez qui la courtoisie est aussi peu naturelle que possible, et aussi peu présente qu'imaginable. Ce sont les mufles, en somme, qui parlent toujours de courtoisie, les brutes de délicatesse, les nocents d'in-nocence. Et il ne se prive pas pour insinuer et faire plus qu'insinuer que la présence rabâcheuse de ce thème, chez moi, n'est que le reflet de mes propres muflerie, beaufitude et mauvaise éducation.

Si, à celle-ci, il tient si fort à faire constamment référence, c'est sans doute qu'il estime en avoir lui-même été la victime, en nos maigres échanges. Il dit chercher à se ressouvenir d'un passage de moi qu'il aime beaucoup et qui, miracle (mais significativement il a oublié où ce passage se trouve…), me montre tel que j'aurais dû être toujours, littérairement. Et chacun des autres intervenants de lui proposer tel ou tel paragraphe qui pourrait être celui qu'il avait en tête et n'a plus en mémoire. Pour ma part, je résiste à la tentation de soumettre à son souvenir cette entrée-ci, de *Rannoch Moor*, à la date du 20 juillet :

« L'un des avantages qu'il peut y avoir à ne pas répondre immédiatement aux lettres, c'est qu'on reçoit bien souvent, trois semaines ou trois mois plus tard, une *deuxième* lettre de la même personne, qui cette fois vous expose ce qu'elle pense *vraiment* de vous – ce qu'elle pense de vous, *that is*, de vous ne lui ayant pas répondu : tous les beaux compliments de la première lettre sont reniés, cette personne a toujours su que vous étiez le pire des égoïstes et le plus immonde salaud, il suffit de lire vos livres pour s'en convaincre ; et il n'y a pas lieu de s'étonner que tout le monde vous déteste, ce serait le contraire qui serait bien surprenant, étant donné ce que vous êtes.

« Cependant on se tromperait à croire que la première lettre était moins sincère que la seconde. Elles sont toutes les deux parfaitement sincères. La plupart des sentiments sincères des êtres à votre égard sont dictés par les sentiments qu'ils vous prêtent à leur endroit, ceux que vous leur avez effectivement témoignés ou ceux que vous pourriez leur témoigner. Rares

sont ceux qui veulent aimer qui, croient-ils, les méprise ; et non moins rares ceux qui ont longtemps une bonne opinion d'individus qui ignorent leurs avances. »

***

Je ne peux même pas tenir mon agenda (que d'ailleurs j'ai oublié à Plieux). J'en suis réduit à le faire ici, faute de mieux. Hier nous avons vu l'exposition "Italia Nova, une aventure de l'art italien, 1900-1950", au Grand Palais. C'était agréable parce que cette exposition, d'évidence, est un échec commercial, elle attire peu de public (et presque exclusivement italien), et donc on n'y est pas bousculé de tous les côtés comme partout ailleurs. En dehors de cet avantage marginal elle est à la fois intéressante, plaisante et insuffisante, car très incomplète – mais j'espère avoir l'occasion d'y revenir, comme sur toutes les autres.

Du Grand Palais nous voulions aller voir l'exposition "Charlotte Salomon", au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme. Mais nous nous sommes exagérément attardés en chemin, chez Smith's, rue de Rivoli, et surtout chez Galignani ; et ensuite il était trop tard. Nous avons donc, à la place, passé un très long moment à la Fnac, et surtout aux Mots à la Bouche, où je cherchais un ouvrage sur Paul Cadmus, pour les *Églogues*, et voulais consulter le département de poésie, pour mon anthologie. Je n'ai pas trouvé grand-chose, en l'une ni l'autre de ces quêtes, mais ici et là nous avons acheté force livres et films.

Notre intention était de faire des courses dans ce quartier-ci, au Monoprix, pour nous assurer de quoi dîner ici hier soir, ce soir et demain soir. Mais quand nous sommes sortis des Mots à la Bouche il était neuf heures du soir, et donc trop tard pour mettre à exécution ce projet. Nous avons donc dîné au restaurant Louchebem, que nous aimons un peu, non certes pour l'animation qui y règne – elle nous éloignerait plutôt –, ni précisément pour la gastronomie qui y prospère, à proprement parler il n'y en a guère, mais plus modestement pour la nourriture qu'on y sert, et qui correspond tout à fait à nos goûts : os à moelle sur pain grillé (un

délice) et “assiette du rôtisseur”, viandes rouges mélangées. Nous sommes ensuite passés chez Flatters, juste à côté.

Dix heures du soir: Aujourd’hui nous avons vu l’exposition “Charlotte Salomon, Vie ? ou Théâtre ?”, au musée d’Art et d’Histoire du judaïsme, et aussi une exposition Judith Bartolani, au même endoit ; au musée Picasso, “Dora Maar” ; et “Los Angeles, 1955-1985”, au Centre Pompidou.

Bien entendu c’est beaucoup trop, et c’est tout à fait déraisonnable. Mais les provinciaux qui font à Paris un court séjour n’ont guère le choix, s’ils veulent voir autant de choses que possible.

Le plus intéressant était “Charlotte Salomon” – je dis *intéressant* pour ne pas dire *agréable*, mot qui s’accorderait mal avec le tragique de cette œuvre et de cette artiste : c’était le plus enrichissant, le plus prenant, le plus *surprenant* aussi, car la période “Dora Maar” de la vie et de l’œuvre de Picasso ne m’était pas inconnue, non plus que la moitié, à peu près, des représentants de la production artistique californienne des années soixante et soixante-dix ; tandis que Charlotte Salomon était une découverte totale, et que certainement je n’oublierai pas.

Il y a certes que le musée d’Art et d’Histoire du judaïsme ayant été notre première étape de la journée, nous y étions moins fatigués que par la suite, d’autant qu’à deux reprises, l’ayant quitté, nous nous sommes fait tremper jusqu’aux os : une première fois entre la rue du Temple et l’hôtel Salé, une deuxième fois entre le musée Picasso et le Centre Pompidou. D’autre part, entre midi et trois heures au musée du Judaïsme il y avait assez peu de monde, tandis qu’à l’hôtel Salé et à Beaubourg se pressaient des foules extrêmement denses et plus pénibles que jamais, avec leurs cortèges de portables qui sonnent et de conversations téléphoniques (dont une spectaculaire scène de ménage entre Paris et l’Italie), de sacs à dos et de bouteilles d’eau minérale, de longs bâillements à bouche découverte et de tranquilles installations entre vous et les œuvres.

Mais il n’y a pas que cela : Charlotte Salomon est vraiment passionnante – non seulement très émouvante, et il pourrait difficilement en être autrement étant donné les circonstances de sa vie, de son art et de

sa mort, mais aussi fascinante par la beauté de ses dessins coloriés et par la vivacité, l'humour, la force du récit (de la "pièce de théâtre", plutôt) dont elle les accompagne, ou plutôt qu'elle mélange à eux, sans que jamais la dimension plastique de l'entreprise soit sacrifiée à ses dimensions diégétiques ou de témoignage.

Lundi 1er mai, neuf heures et demie du soir. L'affiche qui dans Paris annonce l'exposition "L'Envolée lyrique", au musée du Luxembourg, est tellement laide, avec ses grosses lettres rouges et bleues serrées les unes contre les autres – on dirait l'avis d'une promo sensationnelle sur la volaille turque à la boucherie demi-gros –, qu'on renoncerait presque à aller voir les tableaux, malgré le vieil amour qu'on a pour Schneider, dont une toile est utilisée pour cette campagne publicitaire. Est-ce que les affiches laides attirent plus de monde que les belles ? C'est ce que doivent penser les auteurs des opérations promotionnelles actuelles, à en juger par les affiches du métro, qui désormais sont presque toutes affreuses, et sinistres, et surtout *terribly cheap*, je ne trouve pas d'expression plus juste. Et c'est ce que l'on pourrait croire à en juger par la foule qui se pressait cette après-midi au musée du Luxembourg. Il est vrai que tous les autres musées étaient aujourd'hui fermés, et que "L'Envolée lyrique, Paris 1945-1956" était à peu près la seule exposition qu'on pût voir : ce n'est pas pour cette raison-là que nous l'avons vue, mais nous avions réservé pour elle cette journée-ci.

Le prospectus invitant à la visite des jardins du château de Marqueyssac, dans le Périgord, est affreux, mais les jardins eux-mêmes sont superbes, et très bien administrés. L'affiche vantant les mérites de "L'Envolée lyrique" est vilaine au possible, mais elle est, elle, hélas, un signe *juste*, car l'exposition qu'elle promeut est tout à fait désastreuse, en tant qu'exposition, et relève rigoureusement du même niveau esthétique qu'elle. Les organisateurs auraient voulu en finir une bonne fois avec les abstraits de l'école de Paris et de ses faubourgs, les Mathieu, les Estève, les Bazaine, Bissière, Schneider et autres Manessier – qui déjà sont dans une situation historique bien délicate –, ils ne s'y seraient pas pris autrement. Ces pauvres peintres sont depuis plusieurs lustres à demi enterrés, hélas, il serait bien triste et bien injuste que le Sénat jetât sur eux la dernière pelletée de terre.

Il faut dire que ce lieu, le mal nommé “musée du Luxembourg”, vous assassinerait n’importe quel génie – alors Estève ! Je ne connais à Paris que la fondation Dina Vierny pour offrir cimaises encore plus ingrates. Le musée du Judaïsme, maintenant que j’y pense, offre lui aussi des espaces d’exposition bien redoutables, d’autant qu’ils se recroquevillent de guingois sur plusieurs étages ; mais Charlotte Salomon (Pierre, sans que nous nous soyons consultés, disait aujourd’hui à l’un de ses amis, Fabrice Vintac, avec qui nous avons visité l’exposition du Luxembourg, et pris un verre ensuite au Rostand, que c’était cette exposition-là, “Charlotte Salomon”, qui l’avait le plus marqué, de tout ce que nous avons vu cette semaine) s’en accommode assez bien, parce que ses œuvres, simple pages d’album ou de cahier, sont de petit format.

Les salles du Luxembourg ont été réaménagées depuis ma dernière visite, elles sont entées maintenant d’une assez vaste librairie, mais le parcours auquel on y est soumis est encore plus désagréable à l’œil que le précédent. La première impression, quand on dépasse le vestiaire, est accablante : couloir aux lignes brisées, aux cimaises en obliques, d’où se jettent sur vous d’un coup trente tableaux qui se chevauchent et dont pas deux n’ont la même taille ou le même style, ne sont du même artiste ou n’ont la moindre affinité de palette ou d’esprit. On se croirait dans une méchante brocante.

Une fois dépassés ces longs détroits liminaires le paysage s’améliore un peu, on est un peu plus au large, heureusement, mais les pauvres tableaux continuent de se tirer dans les pattes, accrochés cent fois trop serré qu’ils sont. Je me suis dit que c’était peut-être de l’humour, ou bien un excessif scrupule historique, un accrochage d’avant les (bons) accrochages contemporains, une reconstitution des manières de faire des années cinquante, un peu comme certains soupçonnent les éditions Privat d’avoir fait volontairement un volume hideux, pour *Comment massacrer une maison de campagne*, par souci de s’accorder au titre du livre, et d’en continuer l’esprit. Mais certainement c’est faire trop de crédit à la sophistication et à l’humour et de Privat et des accrocheurs du Sénat.

Il serait ennuyant – c’est pourtant ce qui me guette – qu’ayant dit tout le mal que je pensais de cette exposition en tant qu’exposition je n’aie plus le temps de dire tout le bien des artistes qu’elle rassemble, ou de

certains d'entre eux, et de beaucoup des tableaux qui sont là ; et par contrecoup de l'exposition elle-même, après tout, car on ne s'y ennuie pas une seconde, elle offre beaucoup à voir, même si c'est à voir *mal*, et quelques œuvres magnifiques, même si leurs voisines leur nuisent.

Inutile de vanter Fautrier, très bien représenté par de splendides petites toiles. J'aime mieux célébrer Schneider, presque à la place d'honneur avec son magistral *Opus 49 B*, très noir, bien gris et un peu bleu, qui tiendrait parfaitement sa partie auprès de plus d'un Soulages, et même d'un Kline ; et faire trop vite honneur à un superbe Riopelle, à plusieurs excellents Poliakoff, à un Dmitrienko qu'on adorerait avoir chez soi (*Sans titre,* 1955), à des Debré bien meilleurs que presque tout ce que je connaissais de ce peintre, ou bien à ce Philippe Hosiasson (1898-1978) dont je ne connaissais même pas le nom.

Joigny, hôtel de la Côte Saint-Jacques, mercredi 3 mai, dix heures du matin. Hier nous n'avons quitté Paris que sur les deux heures, à cause de diverses recherches de livres, inspirées par la maniaquerie, tel le désir de posséder le catalogue de l'exposition "Picasso et Dora Maar" dans sa version *reliée*, que le musée Picasso, dimanche, n'avait plus, et dont il nous avait été dit, là-bas, qu'on ne le trouvait qu'à la librairie du Louvre, décidément excellente. Mais le dimanche il était trop tard pour s'y rendre, le lundi 1er mai elle était fermée à cause du 1er-Mai et le mardi 2 mai itou, parce que c'était un mardi. Chez Galignani pas de Dora Maar en dur. Nous avons trouvé ce que nous cherchions au magasin Virgin Mega Store du Carrousel du Louvre, car nous étions tout de même allés là-bas pour voir si par hasard la librairie du Louvre ne serait pas ouverte malgré la fermeture du musée – mais non.

Il a fallu aussi aller à la librairie du musée d'Art moderne de la Ville, avenue du Président-Wilson, dans l'espoir d'y trouver l'énorme *Warhol* de (Germano) Celant, dont j'ai besoin pour les *Églogues* et qui, lui, est partout, mais en un seul exemplaire toujours très défraîchi parce que les gens le feuillettent et ne l'achètent pas, étant donné son prix. À la librairie du musée d'Art moderne il n'était pas mais ne pouvant l'acheter je n'ai pu résister à la tentation de prendre "à la place" l'énorme et magnifique catalogue de l'exposition "Rauschenberg" de Los Angeles, qui doit venir à Paris l'automne prochain. J'ai dépensé sans compter tous

ces jours-ci, surtout en catalogues et maintenant en hôtel, et aurai sans nul doute à le payer amèrement à la fin du mois – ce dont je ne manquerai pas d'importuner ce *journal*.

Joigny, où nous nous sommes rendus directement, pour honorer, donc, l'invitation à dîner dans ce fameux restaurant de la Côte Saint-Jacques à nous faite il y a près d'un an par le fastueux (pour les autres) André Clerc, que nous avions invité à notre tour, Joigny ne se présente pas très gracieusement, au premier regard. Et mes sentiments initiaux à son égard étaient d'autant moins bienveillants que la grande rue centrale, en pente très marquée, est odieusement sonorisée, c'est-à-dire qu'on n'a qu'une idée, la fuir au plus vite, et la ville s'il le faut, pour échapper à cette intolérable mélasse, dont on est gravement insulté de penser que quelqu'un à pu juger qu'elle pouvait une seule seconde nous plaire, ou nous être assez agréable. Mais je suis assez vite revenu à de bien meilleurs sentiments parce qu'entre cinq heures et huit heures une très belle lumière de long soir de printemps a saisi les quartiers hauts ; parce qu'il y a beaucoup dans Joigny de belle et bonne architecture ; et surtout parce que nous avons eu la chance extraordinaire, jetant un coup d'œil à une belle cour, d'être invités à y entrer par le propriétaire, le peintre Jean-Paul Agosti, qui a eu l'obligeance, devant notre enthousiasme, de nous montrer presque toute sa maison – or elle est, et je pèse mes mots, une pure merveille.

1780, dirais-je – je ne sais plus qui prétendait (Jean Puyaubert, sans doute…) qu'il n'y a pas un mauvais tableau peint en 1905 ; mais on pourrait tout aussi bien soutenir, paraphrasant cette phrase, qu'il n'y a pas un mauvais bâtiment construit en 1780. M. Agosti parle de Boffrand, mais je ne sache pas que Boffrand ait vécu si tard, et si l'on en juge par l'ancien hôtel de ville de Joigny, qui lui serait dû, et qui est très gracieux, il est tout à fait impossible, à moins d'un retournement stylistique inimaginable, que les deux bâtiments aient le même architecte. L'hôtel Agosti, que j'avais repéré du pont, en arrivant, comme la plus belle maison de la ville, et dont je ne m'étais d'abord pas rendu compte, en y entrant par l'autre côté, que c'était précisément la maison que j'avais vue du bas, est d'une élégance de proportions et de tout qui ressort d'autant mieux que, sis à flanc de coteau sur les hauteurs de la ville, il est

entièrement offert à la lumière, qui entre à flots, mais à flots savamment maîtrisés, ordonnés, françaisement ordonnancés, dans ses pièces admirables, dont une rotonde centrale où les peintures de l'hôte ont le meilleur cadre qu'elles et lui puissent rêver.

Le seul point faible est la vue sur les abords de Joigny, qui bien sûr sont très laids comme tous les abords de ville, surtout du côté de la plaine. Mais avant d'y arriver le regard peut se réjouir des toits pentus et des clochers de la vieille cité jovinienne (un adjectif appris d'hier, et que j'ai plaisir à placer) ou bien, sautant par-dessus eux, il peut gagner au-delà les hauteurs environnantes, dont les sommets boisés du mont Tholon. Dans le joli petit jardin, qui hier regorgeait de lilas, il a surtout loisir de se retourner sur la merveilleuse façade, avec pavillon central à pans coupés, de cette demeure qui fait du peintre Agosti et des siens, très certainement, une des familles les mieux logées de France.

Nous sommes aussi entrés dans diverses églises ; nous nous sommes intéressés à l'architecte Jean Chéreau, gloire locale du temps de la Renaissance tardive ; nous avons vu la Vierge au sourire, dans Saint-Thibault ; nous avons fait le tour de ce qui reste du château de Gondi, qui abonde en très beaux détails d'architecture des XVIe et XVIIe siècles ; et, non sans une pensée affectueuse pour Stéphane Martin qui l'adore, nous nous sommes recueillis devant la maison natale de Marcel Aymé, dans une jolie rue à demeures de vignerons, avec soupiraux et lucarnes à crochets. Il fallut courir pour rentrer à l'hôtel afin de s'apprêter un peu et de retrouver le cher André, égal à lui-même en adorabilité pure. Mais je dois m'arrêter car courir il faut encore, cette fois-ci sur Lyon.

Le Puy, hôtel du Parc, jeudi 4 mai, sept heures moins vingt, le matin. Lyon, capitale des Gaules et de la Résistance, a commencé, comme nous marchions de la place Bellecour à la place des Terreaux, par beaucoup m'attrister, pour des raisons sur lesquelles la loi, je crois bien, interdit de s'étendre. Disons que les pauvres Gaulois ni les Francs n'y reconnaîtraient plus leurs petits, et se croiraient transportés, tel Astérix en certains de ses vilains albums, bien loin de chez eux. Accessoirement la ville est fort sale, tout le monde y jetant tout à terre et l'effroyable tag, une des calamités de l'époque, y sévissant partout, sans épargner le socle

de la statue de Louis XIV, place Bellecour, ni les nobles figures de la Saône et du Rhône, de Coustou.

Ensuite l'exposition Géricault du musée Saint-Jean m'a proprement exaspéré, non certes à cause du vaillant Géricault, un peu miniaturisé, puisque aucun de ses grands tableaux n'est présent – cependant beaucoup des petits sont sublimes, et la plupart des dessins aussi –, mais à cause du commentaire très insistant qui guide le visiteur de salle en salle, sur les murs, et qui marque une nouvelle étape du bourrage de crâne auquel sont soumis à toute heure et en tous lieux nos pauvres concitoyens, afin qu'ils accueillent avec joie la disparition promise à leur peuple, et déjà pour une bonne part accomplie.

Même France Culture, c'est dire, eût peut-être reculé devant matraquage de cette ampleur. Il s'accompagne comme c'est la coutume de flou syntaxique, d'inintelligibilité et de pure et simple ignorance, comme en ces deux phrases que j'ai relevées en début de parcours :

« Un dessin évoque la dernière bataille de l'ogre corse, qui, selon, l'historien Victor Cousin, signifiait la victoire de la civilisation européenne. Le dessin de l'exécution du général La Bédoyère (19 août 1815) vient clore la folie politique de cette période et marque les débuts tout aussi sanguinaires de la Terreur blanche. »

Ainsi les Cent-Jours et la Restauration nous sont expliqués, et combien fermement, par des gens qui croient que Victor Cousin est un historien…

Plus loin on apprend sans surprise (dans ces conditions) que la figure de proue du *Radeau de la Méduse*, « le héros principal, un métis, fruit de l'union de deux races (*sic*), symbolise ici l'espoir mais aussi le futur de la France ». La figure si complexe et éminemment contradictoire de Géricault, dont même un Aragon avait méticuleusement respecté les multiples facettes, est réduite de bout en bout à celle d'un simple militant, admirable fourrier de notre admirable présent. La France, « pays colonialiste et raciste », est dénoncée dans tous ses méfaits, sans qu'on comprenne très bien comment le colonel Bro, montré par le peintre en pleine action nécessairement *criminelle* à Saint-Domingue, ait pu être un des ses meilleurs amis. Je vois à l'instant que l'un des textes principaux du catalogue, de Bruno Chenique, est orné d'un exergue

significativement emprunté à… *Libération* – en l'occurrence cette platitude de Boris Taslitzky, qu'il était bien la peine d'aller chercher là :

« Mais si l'on écrit l'histoire de l'art comme une simple succession de chefs-d'œuvre, on est sûr de ne rien comprendre ! L'art est lié au mouvement social ; il l'a toujours été, tout au long des siècles ! »

Même le placide Pierre était indigné, mais lui c'était par des niaiseries sur l'enfance et sur les enfants, censément chargés par Géricault, du haut de leur fidélité sauvage à la pulsion, de dénoncer à la fois nos trahisons, nos renoncements et notre "sadisme".

Si l'on ajoute à cela la foule, et cette espèce particulière, si répandue, de bonnes femmes qui se donnent rendez-vous devant les tableaux pour dire du mal de toutes leurs amies et échanger des nouvelles vantardes des études de leurs enfants et petits-enfants, l'exposition Géricault de Lyon n'était certes pas une partie de plaisir. Reste le génie du peintre, mais c'est seulement a posteriori qu'il a loisir de résonner en nous, quand nous nous sommes mis un peu à l'abri des bruits du monde et de ses lancinantes propagandes.

Il y eut une belle promenade à travers le vieux Lyon et le long des quais de Saône, dans la magnifique lumière d'un soir fluvial. Puis, par Saint-Étienne et Firminy, nous gagnâmes Le Puy, préféré à Yssingeaux, en tant qu'étape, à cause d'un vieux culte pierrien pour Jules Vallès. Nous prîmes nos quartiers en cet hôtel Duparc, sur les neuf heures, dînâmes assez agréablement, malgré l'inévitable "musique" (mais il fut consenti aimablement à la baisser, sur la fin, comme nous étions seuls), au restaurant Le Poivrier, rue Pannessac, et surtout fîmes une magnifique et très longue promenade dans les plus hauts quartiers du Puy, jusqu'au-delà de minuit. Nous serions bien montés au rocher de la Vierge, dans notre élan, mais l'accès en était barré.

Je n'avais pas souvenir que Le Puy, qu'au fond je connaissais mal, fût beau à ce point. Rien à voir avec Rodez, par exemple, qui certes a pourtant ses mérites, avec Saint-Flour, avec Mende, Aurillac, Cahors ou la pénible Figeac, si désagréablement replâtrée, ou plutôt déplâtrée. Le Puy est beaucoup plus beau que Clermont-Ferrand, par exemple, si l'on peut comparer des villes de taille aussi différentes. C'est certainement

une des plus belles petites villes ou villes moyennes d'Europe, tout à fait comparable en attrait – peinture en moins, sans doute – aux plus séduisantes cités anciennes de l'Italie, Urbino ou Volterra, San Gimignano ou Pérouges. M'a surpris que la grande et belle architecture ne s'y arrête pas au Moyen Âge, comme je le croyais plus ou moins, mais offre de très beaux exemples d'âge classique, comme le péristyle du palais épiscopal, le palais épiscopal lui-même ou l'hôtel de ville.

Tout était favorisé par la nuit, bien sûr. Les très vilains faubourgs, que nous avions vus en arrivant et qui gâchent en très grande partie le site incomparable, avaient presque entièrement disparu. Mais les quartiers historiques – et c'est un compliment que je prodigue assez peu – m'ont paru dans l'ensemble très bien administrés, avec un amour éclairé, et qui sait se montrer discret. Beaucoup de façades ont même conservé leurs crépis, c'est-à-dire la patine des siècles ! Pas de signalisations abusives, peu d'aménagements brutaux, peu d'enseignes à néons. Et, curieusement, par une belle soirée de printemps, on ne rencontre personne dans les rues, fors quelques jeunes gueuleurs, brameurs, éructeurs, roteurs et gratteurs de guitare, sous le porche de la cathédrale ; mais à notre second passage ils avaient disparu, laissant seulement derrière eux leurs habituels vestiges de gobelets de carton et de papiers gras, que nous ramassâmes à leur place. Âme qui vive dans les ruelles des crêtes et sur les plus hautes terrasses, où flottait obstinément un merveilleux parfum de lilas. J'ai constaté avec satisfaction que l'évêque, chose bien rare, était resté dans son palais traditionnel et que dans ses jardins suspendus de pieuses âmes bavardaient encore, bien doucement.

Plieux, vendredi 5 mai, dix heures du soir. Le Puy, comme je ne l'avais que trop prévu, était hélas décevant au matin, hier. Les villes perdent toutes ce qui constituait le premier de leurs traits distinctifs, leur emplacement, leur situation, leur forme, leur volume, leur inscription particulière dans l'espace ; et dans le cas du Puy ils étaient exceptionnels. Le guide Michelin continue de décerner trois étoiles au *site* du Puy mais, de ce site, qui continue d'être singulier, évidemment, il ne reste pour ainsi dire rien en tant qu'il était un objet de beauté et d'émerveillement – le guide agit, en son enthousiasme maintenu, comme le Conseil général du Gers et son président qui persistent à affirmer rituellement, pour la seule

raison qu'on l'a toujours fait et que très longtemps ce fut vrai, que le département est admirablement préservé, alors qu'il n'y a plus guère de contenu véritable à cette affirmation consacrée.

Au Puy la vieille ville est noyée dans des faubourgs dix fois plus étendus qu'elle ne l'est, et comme tout est en pente, tout se voit de partout. Même le fameux rocher de Saint-Michel d'Aiguilhe, qui fut longtemps l'emblème même de la ville, trempe lamentablement au milieu d'un hideux océan de parkings, d'échangeurs routiers et autoroutiers, d'hôpitaux, de collèges, de garages et autres hypermarchés, et c'est un spectacle désolant. La petite église qu'il porte à son sommet semble délicieuse – et je vois à l'instant que mon vieux Guide bleu en fait le plus grand cas en effet –, mais je suis hélas incapable d'éprouver le moindre plaisir à la visite d'un monument aussi désastreusement environné. Comme je comprends Henri Bès, qui a décidé de ne plus voyager, parce qu'il ne trouve plus que le monde soit beau ! Et comme je suis tenté de l'imiter, même si je n'y suis pas encore tout à fait résigné !

Au Puy il reste les intérieurs, bien sûr, les porches, les portes, les façades, les fontaines, les jolies ruelles de la vieille ville haute. Nous avons visité la cathédrale, évidemment, le superbe cloître, et nous sommes dûment montés jusqu'au sommet du rocher Corneille, et même à l'intérieur de la Vierge de fonte qui se dresse là – une ascension un peu vertigineuse : tout cela semble si frêle, si vieux, si exigu à la fois et à tel point trop grand et trop lourd pour son socle, d'autant que le vent soufflait fort… Une pauvre petite Japonaise en a vomi de tournis et de peur sous nos yeux et même un peu plus que cela, mais je vais épargner à ce *journal* les horribles détails (un malheureux touriste allemand qui montait derrière elle a mis la main exactement où il ne fallait pas).

J'associais Le Puy presque exclusivement au Moyen Âge, j'avais tort. Une fine tradition artistique s'est maintenue là longtemps, malgré l'isolement. En témoigne le très élégant péristyle latéral de l'évêché, sur la place du For : de loin et dans la nuit je l'avais d'abord cru Louis XVI, de plus près je m'étais convaincu qu'il datait du règne de Louis XIV, le jour et les guides le donnent plutôt comme remontant à la fin du XVIe siècle – m'avait d'ailleurs alerté en ce sens un tableau de la nef de la cathédrale, qui représente une procession d'actions de grâces après la fin

d'une peste (laquelle a tout de même entraîné la mort de dix milles personnes, semble-t-il) : il date de 1630 à peu près et on y distingue parfaitement le beau péristyle. Ce tableau et plus encore son vis-à-vis, où l'on voit pareillement les échevins et notables du Puy, cette fois une vingtaine d'années plus tard, sont de bonne qualité et ne sentent pas du tout la petite province. Quant au merveilleux Sébastien Bourdon de la salle capitulaire, à côté du cloître, il n'aurait pas surpris du tout dans la Grande Galerie du Louvre, au temps que l'école française y avait encore droit de cité, avant d'être expédiée sous les combles.

Voilà comment il faut voir les tableaux : les rencontrer par hasard, dans les salles silencieuses d'un petit musée désert. Celui-là est accroché un peu bas, et l'on dépend largement, pour l'observer, de la seule lumière du jour. Au revers de la même cimaise est suspendue une autre toile du même peintre, une adoration des Mages, qu'on aperçoit mal. J'ai oublié de dire que celle que j'aimais était un massacre des Innocents. Le sujet n'est certes pas plaisant, et l'on voit force bébés morts qui ne sont pas agréables à l'œil ; mais celui-ci a pour se reposer toute sorte de morceaux admirables comme Bourdon sait en prodiguer : nobles architectures, superbes feuillages, ou bien ces trois personnages, à gauche, qui s'horrifient rêveusement.

Dimanche 7 mai, dix heures du soir. Un autre artiste de qualité représenté au Puy, c'est le sculpteur Pierre Vanneau, originaire de Montpellier, je crois (il ne figure dans aucun de mes dictionnaires). Il vint au Puy dans la seconde moitié du XVIIe siècle, attiré par l'évêque Armand de Béthune. Ce prélat lui confia diverses tâches, dont celle d'ériger un considérable monument à Jean Sobieski, le libérateur de Vienne. Je ne sais ce qu'est devenue la statue elle-même, ni seulement si elle fut jamais taillée. Dans la salle du Trésor, non loin du beau Bourdon, on voit plusieurs des esclaves prévus pour le socle, un peu maniéristes et beaucoup baroques. Au Louvre, de même, le vendredi précédent, nous avions observé les esclaves en bronze de la statue d'Henri IV, de Pierre Francqueville et de son gendre. Ceux du Puy sont en noyer. Une rue de la ville porte le nom de Vaneau.

Nous avons cherché la maison natale de Vallès. Un marchand de livres anciens nous a très aimablement renseignés, mais je ne suis pas sûr que

ç'ait été très exactement. Ce que nous avons vu est un "immeuble Jules Vallès", qui fut peut-être une école et qui n'a de nos jours presque aucun caractère, étant occupé par toute sorte d'associations et de bureaux à caractère sportif et culturel. Il est possible que le bâtiment ait été déjà là en 1832, mais en ce cas il a été très sérieusement réaménagé, au point d'être méconnaissable. Si l'on se reporte à *L'Enfant*, on voit que le jeune Jules *montait* de sa maison vers l'école où enseignait son père. Il semble donc que la famille habitait plus bas.

« Il faudra retourner au Puy », a dit Pierre.

J'ai bien l'impression que je lui ai passé ma manie des maisons natales.

Grâce à sa bonne connaissance de l'œuvre nous nous sommes rendus au hameau de Farreyrolles, sur la commune de Sanssac, où le petit Vallès allait en vacances, dans la famille de sa mère. C'est à une dizaine de kilomètres du Puy, à l'ouest ; et malheureusement un peu trop près, aujourd'hui, pour avoir gardé tout son caractère campagnard. Je n'en ai pas moins photographié la maison des tantes et cousins, que nous a désignée un voisin, qui travaillait sur son toit. Ce voisin, "chance pour la France" je crois bien (comme on dit au parti de l'In-nocence), et passablement sexy il me semble (pour autant qu'on en puisse juger du bas de son échelle, et à contre-jour), était très fier que même à Farreyrolles « on ait un grand écrivain » – comme quoi… (j'ai été tout à fait touché de son patriotisme littéraire et de clocher).

Lundi 8 mai, dix heures du soir. Pierre me lit du Vallès, depuis notre retour. C'est beaucoup mieux que je ne l'eusse imaginé – je veux dire que cela me plaît davantage : moins misérabiliste, plus vif, plus drôle, plus *écrit*.

L'Enfant se plaint beaucoup, tous les vallésiens savent cela, de la manière désastreuse dont sa mère l'habillait. Mais il s'en plaint plus drôlement que je ne croyais m'en souvenir (dans mon esprit, c'était entre Dickens et *Poil de Carotte*) :

« Un jour un homme qui voyageait m'a pris pour une curiosité du pays, et m'ayant vu de loin, est accouru au galop de son cheval. Son étonnement a été extrême quand il a reconnu que j'étais vivant. Il a mis

pied à terre, et s'adressant à ma mère, lui a demandé respectueusement si elle voulait bien lui indiquer l'adresse du tailleur qui avait fait mon vêtement.

« "C'est moi", a-t-elle répondu, rougissant d'orgueil.

« Le cavalier est reparti et on ne l'a plus revu.

« Ma mère m'a parlé souvent de cette apparition, de cet homme qui se détournait de son chemin pour savoir qui m'habillait.

« Je suis en noir souvent, "rien n'habille comme le noir", et en habit, en frac, avec un chapeau haut de forme ; j'ai l'air d'un poêle.

« Cependant, comme j'use beaucoup, on m'a acheté, dans la campagne, une étoffe jaune et velue, dont je suis enveloppé. Je joue l'ambassadeur lapon. Les étrangers me saluent ; les savants me regardent. »

C'est le chapitre "La toilette". À propos de Farreyrolles, dans le chapitre "Vacances", l'auteur est plus grave, presque recueilli :

« Je vais chez mes tantes à Farreyrolles.

« J'arrive souvent au moment où l'on se met à table.

« Une grosse table, avec deux tiroirs de (*sic*) chaque bout et deux grands bancs de chaque côté.

« Dans ces tiroirs il traîne des couteaux, de vieux oignons, du pain. Il y a des taches bleues au bord des croûtes, comme du vert-de-gris sur de vieux sous.

« Sur les deux bancs s'abattent la famille et les domestiques.

« On mange entre deux prières.

« C'est l'oncle Jean qui dit le Bénédicité.

« Tout le monde se tient debout, tête nue, et se rassoit en disant : "*Amen*".

« *Amen !* est le mot que j'ai entendu le plus souvent quand j'étais petit. »

Mais là nous sommes davantage dans le Vallès auquel je m'attendais. Ce qui me plaît dans ce passage-là c'est surtout le nom *Farreyrolles* – et cela d'autant plus, bien sûr, qu'à Farreyrolles nous sommes passés (non

sans mérite, d'ailleurs, car cet écart de la commune de Sanssac n'est même pas sur la carte ; l'annotateur de l'édition Folio se plaint un peu sottement que cette « agglomération peu importante » ne soit « pas signalée dans les dictionnaires des Communes de France » : et pour cause (mais comme les gens ne savent plus ce que c'est qu'un *village* (ils appellent Yssingeaux ou Lectoure, voire Cahors, des *villages*), il y a peu de chances pour qu'ils aient une idée précise de la nature d'une *commune*…).

Le préciosissime *Guide littéraire de la France*, que j'ai plus ou moins volé à Jean-Christophe Cambier (en ce sens que je ne le lui ai jamais rendu, alors qu'il l'avait gagné en guise de prix au Concours général – le volume porte sur la reliure, en lettres d'or, la mention "Concours général"), et dont nous n'avions pas pris la précaution de nous munir, hélas, alors qu'on ne devrait jamais faire un pas sans lui, signale que Jules Vallès est né au 55, place de la Visitation, dite aussi place de la Plâtrière, au Puy. Je ne crois pas que ce soit là ce que nous avons vu.

J'apprends aussi que Simone Weil « fut professeur de philosophie au lycée du Puy en 1931 et 1932. Elle habitait route de Saugues. L'action du *Labyrinthe* (1924), roman d'Édouard Estaunié (*V.* Dijon, p. 324), se passe en partie au Puy et dans ses environs. » Quel merveilleux type de vie ce doit être, que celle où l'on a loisir de lire *Le Labyrinthe*, roman d'Édouard Estaunié ! Je me demande si Simone Weil l'avait lu. Le Puy fut en quelque sorte son Havre de *La Nausée*, la pauvre…

Nous fûmes à Saugues, justement, et le trouvâmes bien laid. Pourtant mes parents en faisaient grand cas, il me semble, et ma mère, surtout, d'une semaine sainte ou d'une procession du Vendredi saint auprès de quoi Séville, à l'en croire, est la même chose que Nîmes auprès de Vic-Fezensac : une manifestation un peu vulgaire pour le grand public alors que les vrais connaisseurs, eux… Tous ces bourgs sont souillés de collèges techniques et de modernes hôpitaux de campagne plus vilains les uns que les autres, de centres commerciaux et de zones artisanales qui ont noyé leur forme et tué sans recours leur relation avec le paysage environnant ; comme ce paysage est très dépouillé et très nu, en l'occurrence, le massacre est d'autant plus manifeste, il n'y a aucune végétation pour le pallier. Quant au centre, à Saugues, il a subi à peu près

tous les méfaits qui constituent la matière de mon best-seller à écrire (à usage des maires et de leurs administrés), *Comment massacrer efficacement un beau village, en dix-huit leçons* – à ceci près, tout de même, que Saugues n'a sans doute jamais été un très beau village : ce qui faisait son mérite, c'étaient son isolement et la rudesse de sa situation, sur sa haute lande. Il s'y trouve bien une antique "tour des Anglais", que des panneaux promettent aux voyageurs des lieues à l'avance ; mais elle n'a pas spécialement bon air, d'autant que le peu qu'elle a de figure est défiguré par une vilaine horloge blanche, qui lui donne l'air d'un vulgaire clocher.

Mardi 9 mai, dix heures du soir. Avant Saugues, venant du Puy par Sanssac et Bains, nous étions passés par Saint-Privat-d'Allier, que domine un long château rustique et militaire, mal riant ; puis à Monistrol-d'Allier, qu'invraisemblablement – mais je deviens gâteux – je confondais alors avec Le Monastier-sur-Gazeille, d'où partirent Stevenson et Modestine :

« Dans une petite localité appelée le Monastier, dans une agréable vallée à quinze milles du Puy, j'ai filé "de beaux jours" pendant environ un mois. »

Monistrol est fort dans un trou et, à ma connaissance, pas plus agréable que cela.

De Saugues, pour passer du Velay en Gévaudan, nous avons choisi la route qui paraissait la plus sauvage, celle qui entre en Lozère au pas de l'Âne, sous le mont Chauvet. Elle est assez belle par endroits, au milieu de son cours, mais pour la plus grande part elle n'offre à voir que villages, hameaux et fermes à amples stabulations.

Le président du Conseil général de la Lozère, un homme bien aimable, que je rencontrai à Mende en 1996 à l'occasion de la remise d'un prix pour mon *Département de la Lozère*, m'avertit gentiment que le maire du Malzieu voulait m'écharper – où n'était-ce pas plutôt celui de Châteauneuf-de-Randon, j'ai un doute (et beaucoup d'ennemis) ? – parce que je n'avais pas été tendre avec sa commune. C'est au Malzieu que nous nous sommes retrouvés, après avoir franchi les hauteurs de la Margeride, et, tendre, je ne le serais pas plus aujourd'hui qu'il y a dix

ans, malgré mon attendrissement. Ces bourgs pelés sont bien ingrats, puisque avec leurs crépis ils ont perdu tout ce qui faisait leur séduction austère, la marque sensible du temps. Je fus content toutefois de trouver là un médaillon à Robert de Flers, que je vois photographié à côté de Proust, dans le gros *Proust* de William Carter acheté la semaine dernière chez Galignani. Entre Robert de Flers et Céleste Albaret, Proust ne manquait pas d'accointances lozériennes (chez de Flers, toutefois, et comme l'indique assez son patronyme, elles étaient tout à fait de raccroc (*matrimoniales*, si ma mémoire est bonne)).

Saint-Chély-d'Apcher, dont j'ai toujours aimé le nom, au point de m'en parer complaisamment, parfois, au cours des plus débridées de mes rêveries gratifiantes (*Renaud de Saint-Chély d'Apcher* – mais seulement auprès de mes robinets de baignoire), et qui me paraissait, enfant, le comble du comble de l'exotisme sauvage et montagnard, bat aujourd'hui, et de longue date, au sein de sa catégorie démographique bien entendu, tous les records de vilaineté zaco-zupiste. C'est au point qu'on ne voit même plus le bourg "primitif", qui pour autant qu'il m'en souvienne n'était pas d'un charme foudroyant, de toute façon. On ne l'atteint qu'à travers un lacis d'HLM, de garages, de parkings, d'hypermarchés, de tout ce que le diable et son train peuvent rêver pour enlaidir le monde et désespérer l'esthète de campagne, le dernier lecteur de Virgile et de Bernart de Marvejols.

C'est là que nous avons rejoint une autoroute. À hauteur de mon cher La Baume, où j'eus cinquante ans en silence, chez la sœur du président Giscard d'Estaing, elle parcourt de belles contrées, pas trop dévastées encore.

Mercredi 10 mai, dix heures moins le quart. L'autoroute qui traverse la Lozère, tout en snobant Mende, touche de plus près à Marvejols, justement, sans rien en montrer toutefois. Avant de s'enfoncer dans un tunnel elle offre en revanche un joli coup d'œil sur Montjézieu, patrie de la famille Albaret – les Albaret de Proust –, dont je savais bien avoir un peu parlé dans *Le Département de la Lozère* alors que je n'en trouve pas trace dans l'index. Mais cet index est très incomplet, comme tous les autres. Il ne mentionne pas non plus Auxillac, dont il est pourtant question sur plusieurs pages, dans le texte, à propos de Céleste, qui y

était née, et qui devait épouser Odilon Albaret en 1913. Auxillac est sur la rive gauche du Lot, dans la vallée. Montjézieu est à deux pas de là, sur la rive droite, au sommet d'une butte :

« C'est, écrivais-je dans une autre vie, un intéressant et pittoresque village, que prolonge vers le ciel un château médiéval exigu, lui-même tout en hauteur, délicatement bancal, plein d'ajouts que le manque d'espace a fait se développer à la verticale, tous, tant bien que mal appuyés chacun sur son voisin – plutôt mal, à vrai dire, mais le résultat est plutôt bien, selon les critères branlants d'une esthétique à la fois romantique (Tony Johannot) et expressionniste allemande (*Le Cabinet du docteur Caligari*). »

Je me demande bien quelle proportion de mes lecteurs ont su qui était Tony Johannot – on peut dire que je ne leur aurai pas facilité la tâche, à ceux-là, ni à moi un destin de tête de gondole… Ce livre-là est pourtant de très loin le meilleur de mes trois *Départements*.

L'autoroute, un peu plus loin, avant de s'élever vers le col de la Fagette, permet de jeter un coup d'œil aussi, quelques secondes durant, sur les toits pointus des quatre tours du château de Saint-Saturnin, l'une des possessions, je crois, de la famille du marquis de Laubespin, descendant d'Urbain V, et dont je m'étais laissé dire, quand j'écrivais mon petit ouvrage, qu'il travaillait à reconstituer les domaines gévaudanais de son lointain ancêtre.

Au col de la Fagette on entre en Aveyron, et les voies se séparent au pied de la puissante butte de Séverac-le-Château, selon qu'on va vers Millau et son viaduc tout neuf ou bien vers Rodez comme nous fîmes. J'ai l'impression que le château, à Séverac, à repris du poil de la bête, ces dernières années. Il a l'air moins en ruine qu'il ne l'était. Vu de l'ouest, en tout cas, tel que nous l'aperçûmes en nous éloignant et en nous tordant le cou, il a, sa forte position aidant, très fière allure. Je crois qu'on a remonté certains de ses murs. Trapu, agressif et formidable, il ne ressemble en rien à la musique de Déodat de Séverac (ou à ce que j'en connais).

Le château de Loupiac a l'air très beau, quoiqu'il souffre sans doute d'une trop grande proximité de la grand-route. C'est de celui de

Montrozier, plus à l'ouest, plus près de Rodez, que nous avons fait le tour à pied, entre sept et huit heures du soir, en hommage à Maurice Fenaille, le grand collectionneur et mécène, dont il avait été beaucoup question le mois dernier au musée de Rodez ; et en hommage aussi à notre voisine Mme de Montal, Victoire de Montesquiou, arrière-petite-fille de Maurice Fenaille, je crois, et qui semble avoir passé là d'heureux jours d'enfance, si j'en crois son volume de Mémoires, *Je suis née un dimanche* (un des livres préférés de mon père, qui pourtant n'était pas snob pour deux sous, contrairement à moi, mais qui trouvait qu'il y était parlé admirablement de la chasse, et des départs pour la chasse – en Argentine, si je ne me trompe).

Montrozier a enfin quitté, hélas, l'administration familiale, avec la mort de la dernière petite-fille de Fenaille, qui en avait l'usufruit. C'est devenu un musée départemental et c'est sans doute à cette circonstance qu'il doit les vilains fenestrages, aux carreaux d'un seul tenant, de son corps principal, d'autant moins explicables que les autres fenêtres, ailleurs, donnaient un modèle parfait de ce qu'il fallait faire, ou refaire. Ces fenestrages intempestifs sont gênants, mais le château lui-même est très beau ; et le village aussi, et les rives de l'Aveyron pareillement, qui dessine là des îles agrestes, avec leur jardins potagers. Tout juste la promenade nous fut-elle un peu gâchée par des chiens très agressifs et insistants, en pleine liberté dans les "rues", si c'est bien le mot, et d'autant plus pénibles qu'ils étaient minuscules (un épagneul breton ! un teckel !) : de sorte que non seulement on ne pouvait pas marcher tranquillement mais qu'en plus on était ridicules, d'être importunés par d'aussi piètres agresseurs – d'un autre côté, on hésitait à passer de la tentative de négociation (vaine) à la guerre ouverte.

Jeudi 11 mai, dix heures vingt, le soir. Esquisses pour un dictionnaire français – petit-bourgeois :

un voyage *un déplacement*

une lettre *un courrier*

écrire une lettre *faire un courrier*

un soldat *un militaire*

un officier *un gradé*

un membre du personnel, un soldat *un personnel*

déployer sept cents soldats *déployer sept cents personnels*

une mère *une maman*

un homme âgé, un vieux monsieur *un grand-père, un papy, un senior*

un grand-père *un papy*

un frère aîné *un grand frère*

une sœur cadette, un sœur plus jeune *une petite sœur*

un enfant, un élève *un gamin*

depuis l'enfance, depuis mon plus jeune âge, depuis mes premières années *depuis tout gamin, depuis tout petit*

un jeune homme *un jeune*

un jeune homme d'origine maghrébine *un jeune*

un professeur *un prof, un enseignant*

le journal de huit heures *les infos de vingt-heures, le vingt-heures*

le journal de sept heures du soir *le dix-neuf-vingt*

à midi, au milieu de la journée, en milieu de journée, à l'heure du déjeuner *ce midi*

déjeuner, dîner, prendre un repas *manger*

Jacques et moi, nous *avec Jacques on*

avec Jacques, je *avec Jacques, nous* / *avec Jacques, on*

J'ai déjeuné avec Jacques / Jacques et moi, nous avons déjeuné ensemble *avec Jacques on a mangé ensemble ce midi*

six ou sept ans *six-sept ans*

les vacances *les congés*

le temps *la météo*

un très mauvais temps *une météo épouvantable, dégueulasse, à chier*

les nouvelles *les informations*

les informations *les infos, l'info*

la musique *la grande musique, la musique classique*

les variétés, le music-hall, la musique populaire, la chanson *la musique*

les traditions, les habitudes, les usages, les manies, les tics *la culture*

ce n'est pas dans ses habitudes *c'est pas du tout dans sa culture*

le divertissement, l'argent du divertissement, le "show business", la production et l'exploitation du divertissement de masse *l'industrie culturelle*

l'argent de poche pour les sorties, pour les distractions *le budget-culture*

Stéphane *Stephan*

Jérémie *Jérémy*

Cyrille *Cyril*

Ghislaine (Guy-laine) *Ghislaine (Jiss-laine)*

un magasin, une boutique *un commerce*

…, à *sur*

habiter Poitiers, travailler à Montreuil-Bellay *habiter sur Poitiers, travailler sur Montreuil*

à, dans *en*

à la mairie, à la préfecture, dans les pharmacies, dans les supermarchés *en mairie, en préfecture, en pharmacie, en grande surface*

à, au, aux éditions de *chez*

à Monoprix *chez Monoprix*

aux éditions Actes Sud *chez Actes Sud*

à La Délirante *chez La Délirante*

le centre (d'une ville) *le centre-ville*

le centre de São Paulo *le centre-ville de São Paulo*

dans le centre de la ville, dans les quartiers historiques *en centre-ville*

de quoi as-tu envie ? *qu'est-ce que tu as envie ? qu'est-ce t'as envie ?*

ce dont j'ai envie *c'que j'ai bien envie*

du café *un café, un p'tit café*

de quoi les enfants ont-ils besoin ? qu'est-ce qui serait nécessaire aux élèves ? *qu'est-ce qu'ils ont besoin, les gamins ?*

réfléchir à la façon dont *réfléchir à comment*

s'interroger sur la manière dont *s'interroger sur comment*

se demander ce qu'on va faire *se demander qu'est-ce qu'on va faire*

le problème du remboursement *le problème de comment rembourser*

se poser des questions sur le sens d'une phrase *se poser des questions sur qu'est-ce que ça veut dire, comme phrase*

se faire du souci sur la possibilité d'un accord *se faire du souci sur est-ce qu'un accord va être possible*

se faire un petit plaisir, ne rien se refuser, acheter quelque chose, se laisser aller, reprendre du fromage, s'acheter une rivière de diamants, faire installer chez soi un jacuzzi *se faire plaisir*

offrir *payer*

s'offrir *se payer*

une difficulté, un obstacle, un problème *un souci*

nous avons eu un problème sur la traduction de cette phrase *on a eu un souci sur comment traduire cette phrase*

le problème est là, c'est là qu'est le problème *le problème il est là*

avoir, mesurer *faire*

avoir vingt mètres de hauteur, mesurer sept mètres de longueur *faire vingt mètres, faire sept mètres*

avoir, compter *faire*

avoir trois cents pages, compter vingt-deux chapitres *faire trois cents pages, faire vingt-deux chapitres*

il y a *ça fait, ça fait depuis, vous avez*

il y a dix ans, il y a au moins dix ans *ça fait dix ans, ça fait depuis au moins dix ans*

il y a, vous pouvez voir, vous remarquez, ceci est *vous avez*

il y a, vous pouvez voir une fresque du XVe siècle *vous avez une fresque du XVe siècle*

ce qu'il y a aussi de très important *ce que vous avez aussi de super important*

ce qu'il faut bien voir, ce dont il est important de se souvenir *ce qui est important de bien voir, ce qui est superimportant de se souvenir, c'que vous avez qu'est superimportant de bien se souvenir*

veuillez *merci de*

… *bon appétit*

Monsieur *Cher Monsieur*

Cher Monsieur *Cher Monsieur Lévézou*

bonjour Monsieur, bonjour Madame *bonjour*

en province *en région*

la France *l'Hexagone*

l'argent *les sous*

de l'argent *des sous*

coûter *être à*

ces chaussures coûtent cent cinquante euros *ces chaussures sont à cent cinquante euros*

vendre au prix de *faire à* (*ce tableau était à trente mille euros mais comme je me suis payé aussi la vidéo ils me l'ont fait à dix-huit mille, c'était sympa*)

admirable, remarquable, exceptionnel, magnifique, génial, pas mal, assez réussi, très réussi, sympathique, chaleureux, gentil, aimable, amusant, joli, décoratif, élégant, bon marché, bien placé, exigu, énorme, immense, distrayant, agréable, bien coupé, qui vous va bien, qui pourrait vous plaire, chic, très chic, très lancé, très à la mode, pas du tout à la mode, intime, complètement inconnu, très simple, pas cher du tout, intelligent, qui pourrait être une bonne idée, qui pourrait être une excellente idée, qui pourrait se révéler très utile, bien écrit, très bien écrit,

passionnant, pas joli(e) mais attachant(e), très serviable, ingénieux, nouveau, inventif, original : *sympa, très sympa, super-sympa*

un salon, une salle à manger et un salon *une salle de séjour, un séjour, un coin à vivre*

travailler *bosser*

étudier (ceci ou cela) *travailler sur*

étudier la transmission des patrimoines au Moyen-Âge *travailler sur comment les patrimoines se transmettaient au Moyen-Âge*

étudier les relations entre les diverses communautés *travailler sur comment gérer l'interface entre les communautés*

prendre soin, s'occuper de, administrer, régler, trouver une solution *gérer*

se préoccuper de sa fatigue ou de sa tension nerveuse *s'interroger sur comment gérer son stress*

s'occuper de son enfant à midi *gérer le gamin ce midi*

un livre *un bouquin*

publier un livre *sortir un bouquin*

une personne qui a fait de fortes études *un bac plus cinq, un bac plus six*

un génie *un bac plus dix (« pas besoin d'être bac plus dix »)*

la Côte d'Azur *la Côte*

en Provence, sur la Côte d'Azur *en PACA*

Veuillez croire à ma (très haute) considération, à mes sentiments les meilleurs *(bien) cordialement*

Vendredi 12 mai, dix heures et demie du soir. La semaine a connu une certaine agitation sur les sites webmatiques qui me sont apparentés, en particulier celui de la Société des lecteurs, avec lequel j'ai rompu – ou plutôt j'ai rompu avec son *agora* et ses usagers, nullement avec ses responsables.

Tout a commencé avec François Matton, lequel, ce *journal* s'en souvient, m'avait écrit il y deux ans une lettre fort désagréable, dans

laquelle il m'accusait, en termes très vifs, de ce dont il m'est le plus désagréable de me voir accuser, travestir sciemment la vérité, et dans ce *journal* même. Je lui avais alors proposé de copier ici sa lettre, pour lui donner l'occasion d'exprimer son point de vue là où il était le plus pertinent. Il avait accepté, je croyais l'affaire classée : je n'imaginais pas en effet qu'on pût continuer des relations après pareille lettre. Mais lui voyait les choses différemment, car il a continué à m'écrire, puis il s'est manifesté sur le site des lecteurs, dont les responsables, qui ne savaient pas notre brouille, lui ont demandé de participer à la rénovation de leur site – de sorte que je me suis trouvé avec une Société des lecteurs dont le site arborait à chaque page des dessins d'une personne avec laquelle je ne me considérais pas comme étant *on speaking terms* : situation un peu paradoxale.

Une fois que le site de la Société des lecteurs a été totalement mattonnifié, Matton y est intervenu tous les jours, et même plusieurs fois par jour, presque toujours pour exprimer, malgré le vif intérêt qu'il se targuait d'avoir pour mes livres, la déception que les uns après les autres ils lui inspiraient. Il va sans dire que je n'ai pas réagi. Plusieurs semaines ont passé ainsi.

Puis Matton a sauté du site de la Société des lecteurs à celui de l'In-nocence, où très vite il s'est mis à intervenir avec la même abondance que sur l'autre, au point qu'il en devenait le grand animateur. Et sa présence y était encore plus étonnante, car le moins qu'on puisse dire est qu'il ne semble pas en sympathie idéologique avec l'In-nocence. D'un côté et de l'autre, on ne voyait plus que lui. La moutarde a fini par me monter au nez, et j'en suis arrivé à demander publiquement si quelqu'un qui, contrairement à moi, serait resté en relations avec M. Matton ne pourrait pas lui proposer une sorte de convention, un "traité de Saint-Clair-sur-Epte", précisais-je, selon lequel lui serait abandonné, en guise de Normandie, le site de la Société des lecteurs, en échange de quoi il s'abstiendrait de ses incursions sur le site de l'In-nocence.

C'était mettre le feu aux poudres. Il a réagi très vivement, déclaré qu'il tombait des nues, exprimé sa très grande surprise que j'aie pu prendre mal sa lettre d'il y a deux ans – à vrai dire je ne l'avais pas prise mal, je l'avais prise comme mettant fin à des relations auxquelles, de toute

façon, je ne tenais pas plus que cela. Il a porté le débat sur le site de l'Innocence, où je n'étais jamais intervenu à son sujet. Il a dit qu'il s'en sentait exclu et il y a fait ses adieux. Il s'est trouvé un allié en la personne d'un universitaire tourangeau avec qui j'avais eu maille à partir dans le passé car je trouvais qu'il avait gravement insulté Jacqueline Voillat, et j'avais volé à la défense de celle-ci. L'universitaire tourangeau a assuré Matton et la compagnie que dans mon propre intérêt il n'était pas bon de me laisser faire ce que je voulais sur le site de la Société de mes lecteurs. Cette phrase m'a évidemment ulcéré, parce que j'interviens très peu sur ce site-là, et jamais, au grand jamais, pour attenter à la liberté de qui que ce soit de dire ou d'écrire ce qu'il veut sur mes livres ou sur moi. Furieux, j'ai donc fait savoir que je n'interviendrai plus *du tout* – ainsi M. G. pourrait-il se sentir en complète liberté.

Excepté en amour, rompre m'est indifférent. Tout ce que je regretterai, ce sont les quelques échanges de caractère "philologique", si l'on peut dire, que j'ai pu avoir avec quelques-uns des participants sur des points précis de tel ou tel texte (sur lesquels il arrivait qu'ils eussent plus de lumières que moi). Pour le reste il n'est sans doute pas mauvais qu'il ait été mis fin à un type de relations toujours un peu ambigu. Le site des lecteurs se portera sans doute mieux sans moi.

Matton triomphe, évidemment, car je lui ai abandonné le terrain. Il se défend véhémentement que tel ait jamais été son dessein, et il est certainement sincère.

Samedi 13 mai, dix heures moins le quart, le soir. Si le site de la Société des lecteurs donne quelques soucis (mais pas à moi), s'il est, plutôt, le théâtre de quelques troubles, mon site personnel, en revanche, tel qu'il est admirablement géré par Jean-Bernard Lucas, que j'ai vu à Paris durant mon séjour récent, est pour moi une source de vive satisfaction. Certes sa partie principale, *Vaisseaux brûlés*, n'évolue absolument pas et n'est pas près de redevenir active, car je ne pourrai m'y remettre qu'après qu'auront été menées à terme les *Églogues*, et la nouvelle édition du *Répertoire*, et la nouvelle édition de *Du sens* – pas avant plusieurs années, donc, si tant est que j'en dispose heureusement. Mais ce qui n'était qu'une annexe tout à fait secondaire, la *Chronologie* ("lieux, épisodes, personnages"), connaît une évolution foudroyante. Elle

est devenue *Le Jour ni l'Heure* depuis que j'y place ou fait placer des photographies qui présentent la particularité de porter, en bas et à droite, la mention exacte de ce qu'elles représentent, assortie de la date et de l'heure auxquelles elles ont été prises, à la seconde près. C'est une sorte d'autre *journal*, visuel celui-ci.

Au début il ne s'agissait que de mettre en ligne des photographies d'Angleterre et d'Écosse, pour coïncider avec la publication de *Rannoch Moor*, justement. Puis je me suis pris au jeu, et les photographies vont se multipliant, certaines tout à fait récentes – les moins anciennes aujourd'hui figurent le village et le château de Montrozier, où nous étions au soir du jeudi de la semaine dernière. J'ai commencé par n'envoyer que les meilleures, ou les moins mauvaises. Mais à mesure que l'entreprise prend de l'ampleur les critères de choix se diversifient : il ne s'agit plus seulement de la qualité relative de l'image, il s'agit aussi d'un éventuel intérêt documentaire (y compris peut-être, mais je n'en suis pas tout à fait arrivé là, un intérêt documentaire *négatif* : témoignages sur les meilleures façons de massacrer une maison de campagne, par exemple, ou sur les plus spectaculaires réalisations en fait de massacres de paysages).

Des séries s'esquissent : ainsi celle des chambres d'hôtel, dont il m'a toujours semblé souhaitable de garder trace (l'idée de passer à l'acte doit sans doute quelque chose, en moi, à Olivier Rolin, je crois, qui a fait un livre de descriptions ou d'évocations des diverses chambres d'hôtel de sa vie) ; une autre pourrait concerner les états divers de mon bureau et de ses *tumulus*, comme disait Jean Puyaubert ; ou bien la clairière de l'étant sous diverses lumières et en toutes les saisons, du même point de vue exactement.

Le Jour ni l'Heure porte trois exergues, qui explicitent bien le projet, il me semble. Le premier est en place depuis longtemps, il date de l'époque de la simple *Chronologie*, il est emprunté à *Barnabooth* :

Des villes et encore des villes ;
J'ai des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amour.

Le deuxième est consubstantiel à l'idée des nouveaux développements, qui lui doivent leur titre. Il est tiré des Écritures, et plus précisément de

Matthieu, XXV, 13 :

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure.

Le troisième a été mis en place au début de cette semaine. Il s'agit de vers d'Eliot qui m'obsèdent ces temps-ci. Ils sont le début du poème *Whispers of Immortality* :

Webster was much possessed by death
And saw the skull beneath the skin.

Ce qui a joué aussi un rôle déterminant, c'est la découverte que la mémoire de l'appareil photographique gardait trace de la seconde même où une photographie à été prise : grâce à cette capacité, on peut savoir à quel moment exact on voyait exactement quoi – je trouve cela fascinant.

Lundi 15 mai, neuf heures et demie du soir. Décidément, ce Jean-Bernard Lucas est d'une ingéniosité sans limite : il fait même un jour ce dont il a dit la veille qu'il ne pensait pas que ce fût possible… Ainsi je m'aperçois à l'instant, avec une satisfaction également sans limites, qu'il vient d'installer un lien à l'issue aléatoire, à partir duquel, en cliquant sur les mots *le jour ni l'heure* de la citation de saint Matthieu placée en exergue de cette partie de "mon" site (qui en fait est largement le sien, ce dont je ne saurais trop me féliciter), on aboutissait à une photographie chaque fois différente, mais dûment frappée, comme toutes les autres, de la mention du lieu, du jour, de l'heure et de la seconde. Le "projet" prend de la sorte tout son sens. Sa réalisation est pour moi une grande joie.

J'ai plus de mal avec *Travers III* – non que je n'aie grand plaisir à y travailler aussi mais, de quelque façon que je m'y prenne, la progression quotidienne est infime. Le quatrième chapitre, qui est un des "courts", et qui doit donc avoir à peu près quarante mille signes, est passé cette après-midi de vingt-quatre mille six cent cinquante à vingt-quatre mille huit cent soixante-dix : deux cent vingt signes – c'est moins que ce paragraphe-ci ! Et sur ces deux cents vingt signes près de deux cents, dans l'agencement où ils se trouvent, ne sont pas de moi, ni des autres auteurs des *Églogues* ; à moins de considérer comme tels, ce qui ne serait que justice, Henry James, Jules Verne ou William Cliff…

J'ai bien dû consacrer deux heures à tâcher de trouver dans *Roderick Hudson* une phrase aussi courte que possible où figurassent à la fois les noms *Rowland* (mais sans *Mallet*, qui ne rime à rien) et *Roderick* (mais sans *Hudson*, qui au contraire ne rime que trop, d'autant que c'est par ce nom-là que nous en étions arrivés à *Roderick* (*Hudson*) *in the first place*). Je crois me souvenir que nous étions partis (mais dans les *Églogues* on ne *part* jamais de nulle part – il y a toujours un amont, presque toujours multiple) de l'avertissement de Brangaine, dans *Tristan* :

« *Dem Tage ! Dem Tage !* »

Ce *Tage* m'avait conduit sur les rives du Tage, bien entendu, et là, entre autres, à Pessoa ; qui à son tour m'avait mené à (Gérard) Pesson ; lequel ne pouvait être nommé, par trop grande proximité avec Pessoa, justement. Son opéra *Pastorale* est créé ces jours-ci à Stuttgart : c'est à une œuvre du même titre que nous avions (un peu) travaillé ensemble il y a dix ans (ou plus). Il explique que son livret actuel est tiré de *L'Astrée. L'Astrée*, ainsi qu'il était précisé dès *Échange*, c'est le nom du navire que commande La Pérouse (déjà secondé par Fleuriot de Langle) dans la première partie de sa carrière, pendant la guerre d'Indépendance américaine : il ravage avec lui les établissement anglais de la baie d'Hudson. La Pérouse joue un rôle capitale dans les *Églogues*, depuis le début. Il assure et maintient la liaison avec *Les Faux-Monnayeurs*, par le vieux Lapérouse du roman de Gide, et par là avec *Un régicide* et *Pale Fire* grâce au truchement du jeune Boris, petit-fils du vieux Lapérouse (et qui se tire une balle dans le crâne en pleine classe, devant son grand-père professeur). Mais surtout c'est lui, La Pérouse, qui garantit le passage avec une des scènes essentielles de la *Recherche*, au moins du point de vue églogal : celle de la conversation entre Swann et le général de Froberville, qui mentionne l'illustre marin, *massacré par les sauvages*, et même la rue La Pérouse, où demeure Odette.

« (Et Swann était déjà heureux comme s'il avait parlé d'Odette.) »

Même les mots « massacrés par les sauvages » suffisent à lui ouvrir la voie vers le bonheur (en même temps que vers la douleur). Or c'est exactement, bien sûr, le principe de composition des *Églogues*, ou du moins de *circulation* en leur sein (mais la circulation c'est la composition).

Comment se nomme d'ailleurs, très logiquement, le premier navire envoyé à la recherche de La Pérouse, avec à son bord la commandant d'Entrecasteaux ? *La Recherche*, tout simplement – de sorte que « tout se tient », comme disait "mon" père.

Mardi 16 mai, dix heures et quart, le soir. Nous avons décidé de consacrer un soir par semaine à regarder en DVD quelque grande œuvre de l'histoire du cinéma, et nous avons commencé dimanche par *Octobre*, que Pierre pensait pouvoir utiliser dans ses classes. J'ai toujours beaucoup aimé *Octobre.* Cependant, à mon grand étonnement, je crois bien que le sentiment le plus vif que m'ait inspiré cette nouvelle vision, c'est l'indignation – non certes que je sois moins sensible qu'avant aux qualités plastiques du film, qui en font et en feront toujours un incontestable chef-d'œuvre ; mais l'admiration qu'il inspire, même si elle est incomparablement plus forte, n'est pas de nature très différente de celle qu'on peut vouer aux plus grandes réalisations de Leni Riefenstahl. Bien entendu c'est magnifiquement fait ; mais ce n'en reste pas moins un film de propagande éhontée, d'une incomparable mauvaise foi et d'un cynisme qui n'a rien à envier à celui du prosélytisme nazi. Rarement les deux totalitarismes ont-ils paru si voisins que du haut de ce formidable promontoire soviétique. Les bourgeois des uns sont les juifs des autres, voilà tout. Même exaltation de la jeunesse et de la force brutale, même culte pour le muscle et les effets de menton, même mépris de l'âge, des pactes et des lois. Le génie d'Eisenstein n'est pas douteux. Mais rarement aura-t-on vu génie servir avec autant d'élan si mauvaise cause.

Je m'étonne de n'avoir pas été plus sensible jadis à cet aspect-là, pourtant si manifeste. Dieu sait que ce n'était pas à cause d'une quelconque sympathie pour le communisme ou l'Union soviétique. Peut-être jugeais-je inconsciemment, tant que les bolcheviques étaient au pouvoir, que le procès était encore en cours, même si pour ma part mon siège était fait ; et qu'il fallait tenter d'être objectif. Je n'y parviens plus si bien aujourd'hui. Ou plutôt si, je crois être très objectif. Mais mon objectivité me dicte une espèce d'horreur.

Mercredi 17 mai, dix heures moins le quart. Mes réflexions d'hier sur Eisenstein sont probablement de la pire banalité car Pierre m'apprend

aujourd'hui que Brasillach et Bardèche, en voyant non pas *Octobre* mais *Alexandre Nevski*, se seraient écriés beaucoup plus drôlement :

« Ah, enfin un film fasciste ! »

***

Un lecteur s'adresse à moi pour me reprocher d'avoir écrit du pauvre Larbaud paralysé, dans *Rannoch Moor*, que pendant la guerre, à Vichy, « il était à quelques centaines de mètres du gouvernement de la France ». Il aurait fallu écrire « du gouvernement de Vichy », « du gouvernement de l'État français », « du pseudo-gouvernement de la France ». Oui, sans doute. Ainsi, sous la Restauration, était-on exposé à se voir reprocher d'appeler rétrospectivement le Directoire ou le Consulat « le gouvernement de la France », alors qu'à ces moments-là « le gouvernement de la France » était bien sûr à Vérone ou à Mitau avec Louis XVIII, qui en 1814 serait « dans la dix-neuvième année de son règne », comme on sait. D'un autre côté il semble un peu contradictoire de reconnaître une responsabilité de la France dans les crimes de Vichy et de ne pas vouloir que le gouvernement de Vichy ait jamais été « le gouvernement de la France ». Mais enfin je n'y tiens pas plus que cela. Je suppose que si j'ai écrit « le gouvernement de la France », sans trop y penser, c'était pour souligner la bizarrerie qu'il y avait, pour Larbaud totalement retiré des affaires dans sa petite ville de province, à voir s'installer à côté de lui le centre officiel des affaires publiques du moment – j'espère cette formule-là admissible…

Le même lecteur me reproche aussi, et *surtout* – d'ailleurs assez courtoisement –, de me montrer plutôt complaisant à l'égard des lettres d'insultes que je reçois anonymement, et que je cite sans commentaires, et impitoyable en revanche, et même cruel, selon lui, envers des correspondants aimables dont il se trouve que la lettre me déplaît par un aspect ou par un autre. Il est particulièrement indigné du traitement que j'inflige à certaine "Élisabeth", qui m'écrit qu'elle me lit « avec passion » mais qui signe sa lettre « Élisabeth », ce que je juge infantile, alors que la lettre ne l'était pas du tout. Selon mon correspondant d'à présent je serais

masochiste : tendre avec mes ennemis, impitoyables à mes amis ; et l'on croirait que je n'ai d'autre but que de me débarrasser de mes lecteurs. Il n'est pas le premier à faire cette réflexion – si tel est bien le cas, on peut dire que j'ai joliment réussi mon coup.

***

Contrairement à ce qui se passe les autres jours de la semaine, le mercredi je déjeune. Plus exactement s'est instauré l'usage d'une collation de sandwiches industriels, partagée avec Pierre. Il a commencé par en apporter pour lui, qu'il achetait au passage, entre son collège et ici. Un jour il m'a proposé de les partager avec moi. J'étais tellement enthousiaste qu'ensuite il en a apporté pour lui et pour moi ce jour-là, chaque semaine.

Si je ne mangeais que ce qui me plaît vraiment, ce serait une vraie catastrophe diététique. J'ai des goûts alimentaires abominables (j'avais d'abord écrit *gastronomiques*, mais c'eût été vraiment trop dire). Ma vraie passion c'est la charcuterie. Je pourrais très bien ne me nourrir que de jambons divers, crus ou cuits, de saucissons, de pâtés, de terrines, de galantine, d'andouillette, de tout ce dont on vous rabâche, certainement à très juste titre, qu'il ne faut pas en abuser, surtout quand on avance en âge. Et à la vérité je n'en abuse pas trop, malgré la tentation, dont j'essaie de faire en sorte qu'elle ne me serre pas de trop près, car lorsqu'elle commence à me faire de l'œil je m'abandonne à elle sans retenue.

Vivre de sandwiches ne me ferait pas peur du tout – sauf pour ma silhouette et pour ma santé, bien entendu. À condition qu'il n'y entre pas de tomate crue (objet d'un dégoût insurmontable), j'aime à peu près tous les sandwiches : les bons (et je savais en faire d'excellents, jadis) et aussi les mauvais ; pas les mauvais tout à fait mauvais, ceux dont le pain est rassis, ou mou, élastique, ou qui n'ont rien dans le ventre ; mais les mauvais aux yeux des raffinés, ceux de l'industrie du sandwich, qui quelquefois sont très bons, et savamment calculés pour l'être, mais peut-être pas *moralement* bons (*cf. supra*, *no doubt*) – le genre de sandwiches qu'on trouve sous cellophane dans les cafétérias et boutiques d'autoroute,

et aussi dans les supermarchés. La plupart sont tout à fait à ma convenance. Mais bien entendu ils ne valent pas, bien qu'ils leur aient emprunté leur forme triangulaire, les délicieux *tramezzini* d'Italie, qui auront été un des plaisirs de ma vie : parmi ceux dont je garde un souvenir ému, ceux d'un petit café nommé *Meraviglie*, non loin de l'Académie, à Venise ; ceux du café Garibaldi, à Vicence ; ceux de plusieurs cafés de Rome. Je les accompagnais d'une flûte de *prosecco.*

Je ne résiste pas toujours comme il faudrait à l'appel d'un café italien du Forum des Halles, dans l'allée principale, pas très loin de la piscine, où l'on trouve des sandwiches chauds, grillés, au jambon et au fromage, par exemple, ou bien au poulet, qui comptent parmi ce que je puis avaler de plus à mon gré. Les Italiens sont les grands maîtres du sandwich. Cependant il s'en faisait d'excellents, jadis, jusqu'au profond de la campagne française. Mon père et moi, il y a cinquante ans, en mangions de délicieux – ou qui me paraissaient tels – dans une auberge de la Voie romaine, au-dessus de Chamalières, sur le chemin de la Montagne-Percée ; ou bien dans un café du hameau de Villars, presque au pied du puy de Dôme. C'est sans doute là que j'ai contracté, à force de jambon d'Auvergne et de gros pain de campagne, ce goût qui ne m'a plus quitté. Je n'ai pas compris pourquoi, par la suite, ces gros sandwiches rustiques, qui étaient une des joies de la promenade, accompagnés d'un ou deux verres de vin, de cidre ou de limonade selon les préférences, avaient disparu de partout. À Saint-Clar-de-Lomagne on m'a une fois proposé je ne sais quelle espèce de hamburger préemballé, qu'on pouvait même me mettre à chauffer dans un four à micro-ondes, et dont je garde un souvenir horrifié ; ce qui prouve, au demeurant, qu'il y a tout de même des limites à mes inclinations culinaires, dans l'ensemble assez peu relevées.

Je ne comprends pas non plus pourquoi en Gascogne, justement, on ne propose pas aux voyageurs, aux touristes, aux promeneurs, dans les cafés, des sandwiches au foie gras qui pourraient être excellents, avec un peu de vin de la région, madiran ou jurançon, colombelle ou tariquet, tursan ou marsan, et ne ruiner ni les clients ni les limonadiers – au lieu de quoi ces immondes pizzas en chewing-gum ou quiches lorraines en

marshmallow à réchauffer en deux minutes dans leur emballage de matière plastique…

Fred Hughes, à la fin des années soixante-dix, habitait à New York l'ancienne maison de Warhol, sur Lexington Avenue et la Quatre- Vingt-Neuvième Rue, si je ne me trompe. Il avait une gouvernante noire très gentille, qui se nommait Hazel, et qui désapprouvait fort mes habitudes alimentaires. En particulier elle était indignée par les tranches de jambon carrées que j'achetais par paquets de dix ou vingt et par les tranches de pseudo-cheddar jaunâtres ou orangé, de même format, que je combinais avec les premières entre deux tranches de pain de mie grillé. Mes jambons et fromages, dont elle estimait sans doute à juste titre qu'ils n'avaient de jambon et de fromage que le nom, la dégoûtaient parfaitement. Elle était indignée que les emballages ouverts ou fermés en voisinassent, dans le réfrigérateur de sa cuisine au sous-sol, avec les produits de grands traiteurs et de boutiques choisies (souvent françaises, d'ailleurs, ou italiennes, ou iraniennes) qu'elle allait quérir pour Fred dans tout l'Upper East Side, et parfois bien au-delà.

Je la comprends : comme les goûts et dégoûts alimentaires comptent parmi les idiosyncrasies les plus rigoureusement délimitées, rien n'est désagréable comme ce que les hôtes, les invités, introduisent dans les cuisines, et justement les réfrigérateurs. Personnellement je crains surtout les fruits, et les melons, qui donnent leur odeur et même leur goût à tout ce qui a été rangé près d'eux. Mais je reconnais que mes jambons et fromages en tranches carrées, dans l'aristocratique cuisine de l'aristocratique résidence de Mr Hughes, pouvaient passer pour de la provocation – ce qu'ils n'étaient pas, d'ailleurs : il y a seulement que je n'avais pas un sou (mais aussi que j'aimais bien ça, tout simplement).

Fred Hughes lui-même, c'était mes goûts sexuels qu'il désapprouvait – dans leurs incarnations particulières, je veux dire, pas en général. Je me rappelle qu'ayant croisé chez lui, dans l'escalier, un de mes *tricks* qui partait, coiffeur de son état dans le New Jersey, il m'avait dit ensuite, phrase que je n'ai jamais oubliée :

« *You really like trash, don't you ?* »

Le mot m'avait semblé immensément exagéré, car mon coiffeur du New Jersey, qui était tout à fait à mon goût, n'avait rien d'un mauvais garçon, et encore moins d'une épave ; mais il est vrai qu'il ne ressemblait en aucune façon à tous les beaux jeune gens, tous plus ou moins *modèles*, ou *acteurs*, ou gigolos de haute volée, à moins qu'ils ne fussent héritiers de grandes fortunes ou de titres princiers européens, qui gravitaient autour de la *Factory* et de la vie mondaine de Fred Hughes, *arbiter elegantiae* à la force du poignet.

Fred Hughes, Jay Johnson (ou *Jed*, j'ai toujours confondus ces jumeaux), "Victor Hugo", Halston, Warhol lui-même : je croise tous ces personnages dans le *Journal de* Travers et, tâchant de me renseigner sur leur sort à travers le net, je découvre qu'ils sont morts, pour la plupart : sida, mais aussi maladies rarissimes, quand ce n'est pas accident d'avion – *mort !, mort !, mort !,* comme Hannibal de Bréauté, Adalbert de Montmorency, Charles Swann ou Sosthène de Doudeauville.

Samedi 20 mai, neuf heures et demie du soir. Nous avons eu aujourd'hui la visite de Patrick Poivre d'Arvor. Elle n'a pas très bien commencé car j'étais alors aux cabinets. Il était à peu près midi et quart. Le téléphone a sonné et j'ai poussé un retentissant *merde !*, et c'était bien le cas de le dire. Il n'y avait alors personne à l'étage. Comme la sonnerie insistait, je me suis traîné jusqu'à l'appareil, mon pantalon aux chevilles. C'était en fait un appel intérieur, qui venait du premier étage, où se trouvait Pierre qui me disait :

« C'est M. Poivre d'Arvor qui voudrait vous saluer ».

Pierre lui-même – il me l'a raconté ensuite – n'avait pas très bien inauguré les cérémonies parce qu'il n'avait pas reconnu le visiteur et, sachant que je me méfie grandement des visites impromptues, lui avait demandé :

« C'est de la part de qui ? »

… ce que, entre parenthèses, je trouve du dernier chic, car j'imagine que la proportion de Français est assez faible qui sont infichus de reconnaître Patrick Poivre d'Arvor – loyalistes, nous sommes des fidèles de France 2. Moi je craignais que mon *merde !* n'eût été entendu, mais il paraît que notre hôte était alors dans la cour, à la porte, et que le son

n'avait pas pu arriver jusque là ; il n'avait même pas atteint Pierre, beaucoup plus proche. *Ouffffffa*…

J'ai dû demander deux ou trois minutes pour me réajuster et laver, mais ensuite tout s'est déroulé aussi bien que possible. Poivre d'Arvor était accompagné de son fils, un garçon de dix ou douze ans nommé François, très gentil et très bien élevé, avec lequel il faisait une promenade en *quad*, à partir de Castet-Arrouy, où je savais par la rumeur qu'il venait assez souvent, chez une amie à lui qui a là une maison et qui remplit comme lui des fonctions télévisuelles.

Il m'a dit qu'il voulait me serrer la main parce que nous avions le même éditeur. Il était publié jadis chez Albin Michel mais quelques-uns de ses livres ont paru chez Fayard. Un autre doit paraître à la rentrée chez Gallimard. Il a écrit celui-là avec son frère Olivier : il s'agit d'un roman qui se nomme *Disparaître* et qui a pour sujet les derniers jours de Lawrence d'Arabie. J'ai demandé s'il y était question d'Elgar, dont une des dernières joies fut la magnifique lettre que lui écrivit Lawrence, au sujet de la Deuxième symphonie [comment écrit-on *deuxième symphonie* ?]. Et oui, il y était question d'Elgar, peut-être même assez au long. Cela nous a donné un sujet de conversation tout trouvé, l'Angleterre des années trente, la *West Country*, les Malvern Hills, le Dorset, la maison d'Elgar que Pierre et moi avons visitée il y a trois ans et la minuscule case de Lawrence, que Poivre d'Arvor est allé voir récemment.

Un autre sujet fut Claude Durand, pour lequel il a une grande admiration, beaucoup d'amitié, et qu'il tient en la plus haute estime. Il en fut donc dit grand bien de part et d'autre. Mais la visite n'a pas duré beaucoup plus d'un quart d'heure, personne ne s'est assis malgré mes propositions d'apéritifs, le père et le fils étaient pressés, sans doute étaient-ils attendus pour déjeuner et Poivre d'Arvor devait aller cette après-midi à Duras, dans le Lot-et-Garonne, pour y prendre part à la réunion du jury du prix Marguerite-Duras, aux côtés, entre autres, de Daniel Mesguich et de Dominique Noguez, que je l'ai chargé de saluer de ma part, ainsi que Claude Durand s'il le voit avant moi, comme il est assez probable.

Dominique Noguez n'est jamais venu ici ; Daniel Mesguich non plus, mais nous nous sommes vus à Lectoure, où je l'avais invité au temps de mes infortunées *Nuits de l'âme* : avec le pianiste Cyril Huvé il avait donné dans la cathédrale une soirée de "mélodrames", au sens musical du terme, un de Liszt et l'autre de Michèle Reverdy – je crois que c'en était même la "création mondiale", en présence du compositeur –, d'après *Les Ruines circulaires* de Borges. Tout cela me paraît remonter au déluge (ou plutôt dater d'avant lui…).

En rentrant de promenade nous avons rencontré l'autre jour les Moreau, le général et sa femme, les heureux propriétaires de Combarrau, l'une de mes deux ou trois maisons favorites dans le département. Ils m'ont appris la mort, au début de ce mois, de M. Jean-Henri Ducos, qui, à l'époque que je viens d'évoquer, et pendant longtemps, était le délégué départemental des Vieilles Maisons françaises. C'était un homme pour lequel j'avais beaucoup de respect et d'amitié, un puits de science dans le domaine de la castellologie, surtout pour cette région-ci, et un modèle de courtoisie. Sa femme et lui m'avaient reçu une ou deux fois dans leur très jolie maison de la Bourdette, près du Mas-d'Auvignon. Je crois avoir pris là un peu d'inspiration pour une ou deux scènes ou épisodes du *Chasseur de lumières* – des détails concernant Mlle de Tournecoupe et son rôle dans la Résistance.

Avec Jean-Henri Ducos s'effondre un pan entier de la connaissance de la Gascogne. Il savait tout de toutes les maisons et de leurs habitants. Il aurait pu être très indiscret mais il était tout indulgence, ne s'étendait que sur les plus flatteurs accomplissements des uns et des autres et ne faisait allusion au reste qu'avec un humour rapide, assez inattendu chez cet homme d'apparence austère bien que très souriant, très grand, se tenant très droit, toujours vêtu de costumes sombres, d'une politesse d'ancien monde. Ma parole, il était encore bien plus archaïque de manières que moi – et ceux dont on peut dire cela, il n'en reste vraiment pas beaucoup !

Je viens d'écrire à sa femme – très archaïquement, mais avec la plus grande sincérité, car vraiment il m'inspirait beaucoup de sympathie.

Lundi 22 mai, neuf heures et demie du soir. Hier, parce que j'en avais besoin pour les *Églogues*, nous avons regardé de bout en bout, en DVD,

Pola X, de Leos Carax, d'après *Pierre ou les ambiguïtés*, de Melville. C'est un film exceptionnellement pénible, pour toute sorte de raisons, qui ne sont pas toutes à retenir contre lui. Quelqu'un a dit de *Pierre* que c'était le plus mauvais roman jamais écrit par un grand écrivain. Je crains qu'une partie de ce commentaire cruel ne puisse être transposée assez exactement sur *Pola X.*

***

Il y a quinze jours, non sans discussions internes préalables, le parti de l'In-nocence a publié un communiqué pour exprimer le vœu qu'Alain Finkielkraut se présente à l'élection pour la présidence de la République, l'an prochain ; et pour déclarer qu'en une telle occurrence Finkielkraut aurait le soutien total du parti.

C'était faire état d'une préférence : même s'il n'y a pas coïncidence absolue entre les vues de Finkielkraut et les nôtres, il est la personnalité qui nous eût semblé le mieux à même de défendre beaucoup des idées et des projets qui nous sont chers. Nous n'en voyions aucune dont la candidature nous eût mieux convenu. À l'expression de ce souhait il n'a pas réagi, et certes il n'était en aucune façon tenu de le faire puisque nous ne nous adressions pas à lui directement, et d'ailleurs précisions très expressément que nous ne l'avions en aucune façon contacté. Compte tenu de son silence, j'ai décidé d'être moi-même candidat ; et, pour commencer, de demander non pas l'*investiture* – ce qui me semblerait peu conforme à l'esprit des institutions – mais le *soutien* du parti de l'In-nocence.

***

De même que de rendre opératoire un lien de plus, dans le système des *Églogues*, et donc, pourrait-on croire, *resserrer* ce faisant la structure d'ensemble, c'est en fait l'*écarter* davantage, au contraire, et la menacer d'éclatement (parce que le lien nouveau doit nécessairement en écarter

d'autres pour se frayer un passage, et les rend ainsi plus ténus, plus lâches, moins visibles, moins directs), de même se braquer dans l'accomplissement d'une des tâches de la journée c'est mettre en péril l'agencement de la journée elle-même.

Si je me dis : « Tant pis, il faut coûte que coûte que je traduise aujourd'hui quinze vers de Tibulle, parce que ce travail-là, *L'Amour des hommes*, doit à tout prix avancer à ce rythme-là si la collecte de textes, au moins, doit être achevée le 30 juin », je m'acharne sur ce point, je ne m'arrête pas quand je devrais m'arrêter, je traduis mes quinze vers (plus ou moins bien) et je peux être content. Hélas non, car ayant satisfait à cette exigence-là je n'ai fait que rendre impossible la satisfaction d'une ou plusieurs des autres.

C'est toujours le semi-remorque à garer sur l'emplacement de la Simca 1000…

Mercredi 24 mai, neuf heures et demie du soir. Hier soir nous avons vu *Capote*, à Fleurance, avec Jeanne Lloan, puis dîné chez elle. Le film nous a beaucoup plu. Il se concentre sur cette partie de la vie de Truman Capote qui est presque tout entière consacrée à l'écriture laborieuse et éprouvante de *In Cold Blood*, son roman de non-fiction à propos de l'assassinat de toute une famille dans le Kansas, en 1959, et des deux assassins, de l'un surtout, qu'il va voir régulièrement en prison et dont il est plus ou moins amoureux – *plus ou moins* seulement, et d'un amour très égoïste et prédateur, car il veut d'abord, pour son livre, lui arracher son histoire, et ensuite en finir avec cette histoire, ce qui implique l'exécution des deux condamnés. Tout est très balancé, très subtil, très complexe ; aucune position du spectateur par rapport aux protagonistes n'est tout à fait tenable longtemps. Et l'interprétation est remarquable, à commencer par celle du rôle-titre : quand on voit et entend ce Capote de cinéma parader au milieu de sa cour dans le milieu littéraire new-yorkais, on se dit que le vrai devait être tout à fait comme cela.

***

Rien ne ressemble plus à un antisémite qu'un juif qui se vante. Plus précisément : rien ne ressemble plus au *discours* antisémite que le discours d'un juif qui célèbre les hauts accomplissements des siens. Le premier dit : « Ils sont partout » ; le second : « Nous sommes partout (et nous avons tout fait) ».

J'y songeais l'autre soir en regardant à la télévision, par hasard, sur Arte, une émission sur les immigrés juifs américains et le show-business – en particulier le music-hall et la comédie musicale. C'était bien sûr très favorable aux protagonistes de cette histoire-là ; mais il aurait suffi de changer le *ton*, et presque rien au texte, au récit, pour qu'il s'agisse d'un pamphlet. Et il en allait à peu près de même la semaine dernière à propos de la saga cinématographique des frères Warner.

***

Nous sommes quelques-uns à déplorer que la culture ait à peu près complètement disparu de la télévision ; mais quand la télévision s'occupe un peu de la culture, c'est encore pis et l'on n'a qu'une hâte, qu'elle veuille bien abandonner le sujet, *laisser tomber.*

Mon grand ami Guillaume Durand consacrait toute une soirée à l'art moderne, vendredi dernier. Tous les grands mouvements du XXe siècle défilaient à un rythme accéléré, présentés par les plus grands spécialistes, en la présence des conservateurs généraux ou des présidents des plus grands musées – jusqu'à Stéphane Martin lui-même en sa qualité de maître d'œuvre du musée des Arts premiers, qui doit être inauguré le mois prochain. Fidèle à lui-même, Guillaume Durand appelle toutes ces augustes sommités par leur prénom (ce qui n'est qu'une variante un peu plus soft de la fameuse méthode de Karl Zéro, qui, lui, tutoie). Et il faut bien dire que ses éminents invités en usent pareillement avec lui, et l'appellent eux aussi par son prénom, même Stéphane Martin, auquel j'en veux d'avoir une seule fois dit *Guillaume*... La plupart (mais pas Stéphane Martin) ont l'air fort intimidé et mal à l'aise et, très littéralement, de ne pas savoir où se mettre.

Ce *journal* ne s'en étonnera pas, ce spectacle me soulève le cœur. Quand j'étais jeune homme, le conservateur général du Louvre était quelque chose comme un demi-dieu. On imaginait que n'avait pu le mener à pareille élévation qu'une série de concours ardus remportés de haute lutte sur des concurrents formidables, une longue carrière toute consacrée à l'étude et à l'amour de l'art, une impressionnante série de publications savantes et d'attributions immarcescibles. Et peut-être l'actuel détenteur du titre et ses confrères ont-ils en effet franchi tous ces obstacles-là et satisfait à toutes ces conditions. On n'en souffre que davantage de les voir si peu de chose devant un petit journaliste de rien du tout qui les appelle *Henri* ou *Serge* et, Dieu me pardonne, en paraître, eux, presque flattés…

Plus j'avance en âge et plus souvent l'égalité m'inspire d'horreur. Vive l'égalité devant la loi, et vive l'égalité des chances dans l'existence, si tant est qu'elle puisse jamais se réaliser – tendons-y, je le veux bien, et battons-nous de toutes nos forces pour qu'aucun mérite ni aucun don ne soit en vain. Mais dès qu'il est question d'art, de pensée, de morale, de vertu, d'usage du monde et de sculpture de soi, l'égalité est l'autre nom de la mort, de l'abdication, de la déculturation, de la décivilisation, de l'effondrement dérisoire.

Imaginons que quelque adolescent des catégories culturelles émergentes soit tombé par hasard sur une pareille émission, ou même (c'est assez peu vraisemblable, je le reconnais…) ait fait délibérément le choix de la regarder. Qu'en conclura-t-il ? Que Guillaume Durand est l'*égal* du conservateur général du Louvre ou de celui du musée d'Orsay ; et même que ces messieurs font figure auprès de lui de bien petits seigneurs, qu'on voit avides de ne pas déplaire, et pas toujours adroits à y parvenir. Plus il perçoit d'*égalité*, moins il observe de *respect* pour ce qui pourtant devrait être respectable au premier chef, l'étude, la connaissance, le goût peut-être, l'amour de l'art. S'il faut choisir entre le respect et l'égalité, je prends le respect sans hésiter : il va de pair avec l'admiration, la considération, l'émulation, la délicatesse, l'amour des belles choses et des hautes pensées, l'in-nocence.

Il faut dire que ces actuels conservateurs, présidents ou directeurs généraux ne sont sans doute pas par hasard là où ils sont. Il est assez

vraisemblable que pour atteindre ces sommets de leur carrière la plupart ont dû donner beaucoup de signes de docilité et de conformité à l'idéologie dominante, *égalitaire*, précisément. Il ne serait pas étonnant qu'ils fussent ceux qui, parmi leurs pairs, se sont montrés le mieux disposés à fournir au pouvoir – au pouvoir politique et au pouvoir idéologique (le premier étant à la traîne du second) – les meilleures garanties qu'il obtiendrait d'eux ce qu'il en réclamait, c'est-à-dire, en fait de culture, du *lien social*, du *lien social* et toujours plus de *lien social* : de l'égalité, de l'abolition des privilèges, de l'ouverture à des publics toujours nouveaux, à commencer par ceux, les plus choyés, qui ne s'intéressent pas aux musées. Le résultat, ce sont les musées bondés d'aujourd'hui, mi-galeries marchandes mi-parcs d'attractions, où les foules viennent se contempler elles-mêmes et où le seul exclu c'est l'amateur de jadis, le paisible amoureux de peinture, le savant, l'érudit, l'habitué, qui ne sait plus où passer et pour lequel il faudrait d'ores et déjà songer à ouvrir des musées, de petits musées de province à l'ancienne (seraient-ils en plein Paris) : des musées aux trois quarts secrets, sans mention dans le *Da Vinci Code*, sans dossier de célébration dans *Télérama*, sans illustres chefs-d'œuvre peut-être et sans publicité nulle part.

Jeudi 25 mai, Ascension, dix heures et quart, le soir. (Comment un artiste prend en nous consistance…)

Le mois dernier, le 28 avril, au Louvre, alors que nous traversions par hasard les salles de sculpture française, je suis tombé en arrêt devant un buste qui m'a semblé admirable de sensibilité et de force, celui de Mignard par Martin Van den Bogaert – un nom qui ne me disait rien, ce qui sans doute indignerait à juste titre les connaisseurs.

Quelques jours plus tard, le 3 mai, je me suis beaucoup intéressé, et ce n'était pas la première fois, à la statue équestre de Louis XIV, au milieu de la place Bellecour. Les guides que j'ai pu consulter se contentent de dire que la statue primitive du grand roi a été détruite à la Révolution, et que celle qu'on peut voir aujourd'hui est une sculpture de remplacement, voire de reconstitution, dû au baron Lemot. Lemot n'est pas lui-même un artiste tout à fait négligeable puisqu'il est l'auteur du char de la Victoire et de la Paix, sur l'arc du Carrousel. La statue de Louis XIV de la place

Bellecour date de la Restauration, 1826. Lemot a également refait ma chère statue d'Henri IV, sur le Pont-Neuf.

Bien. Mais il ne me semblait pas, à inspection rapprochée, que les magnifiques figures du *socle* de la statue, place Bellecour, pussent dater seulement de la Restauration. La Restauration, croyais-je, n'eût pas œuvré dans un goût aussi baroquement classique. Pourtant il n'était question partout que de Lemot, Lemot, Lemot, et pas un mot d'autre chose ou de quelqu'un d'autre.

C'est le réseau des réseaux, la toile, qui m'a tiré d'affaire, comme souvent. Des recherches assez poussées m'ont permis de découvrir que ces belles figures du socle de la statue équestre de Louis XIV, qui représentent allégoriquement l'une la Saône et l'autre le Rhône, toutes deux flanquées d'un lion, ont échappé aux destructions révolutionnaires et sont donc d'authentiques témoins, ou vestiges, ou survivants, du monument originel élevé à cet emplacement, en 1706 si je ne me trompe. Ce monument était l'œuvre de Martin Desjardins. Ce nom-là ne m'est pas inconnu, mais je ne sais pas grand-chose de cet artiste. Je me reporte donc à l'encyclopédie, et j'y découvre que Desjardins n'est autre que… Martin Van den Bogaert, l'auteur du buste qui m'a si fort impressionné à Paris quelques jours avant Lyon.

Entre parenthèses, on se demande pourquoi le Louvre, musée français par excellence, officiellement, décide soudain d'appeler *Van den Bogaert* un artiste qui a fait toute sa carrière en France et qui, dans la tradition française, a toujours été appelé, très joliment, *Desjardins.* Il était *né* Van den Bogaert, soit (à Bréda en 1640). Mais même si l'on considère cet argument comme sans réplique, ce qui n'est pas mon cas, est-ce une raison suffisante pour ne même pas indiquer, sur les cartouches le concernant, le nom sous lequel il a été connu pendant toute sa vie d'adulte et par toute sa (relativement modeste) postérité ?

Desjardins n'a pas eu de chance – est-ce une raison pour obscurcir encore sa personnalité d'artiste, et pour rendre plus difficile au public d'arriver jusqu'à lui ? Ses deux entreprises sans doute les plus considérables, les statues équestres de Louis XIV sur la place des Victoires à Paris et sur la place Bellecour à Lyon, ont abouti l'une et l'autre à la destruction, en 1792. Les belles allégories de la Saône et du

Rhône demeurent, avec leurs lions respectifs. Mais leur sort n'est pas très heureux, ni surtout très sûr. Il est hélas bien douteux que l'état de la civilisation permette longtemps que de précieuses œuvres d'art, fussent-elles en bronze, soient abandonnées à la seule protection de la foule désœuvrée, au milieu d'une grande ville cosmopolite. Les deux groupes sont placés à hauteur d'homme et tout un aréopage d'adolescents qui semblent ne même pas les voir traîne contre eux. Il y a déjà des graffiti sur la pierre blanche du socle, derrière eux, il y en a même quelques-uns sur leur propre métal. Ces vestiges d'une civilisation effondrée n'attirent pas l'attention de jeunes gens qui ne considèrent pas cette civilisation comme la leur, et pour qui le concept de *civilisation*, de toute façon, n'est pas forcément très opérant. Mais que se passera-t-il si ces mêmes jeunes gens, les tensions au sein de la société française s'étant aggravées, ainsi qu'il n'est que trop probable, découvrent que ces œuvres d'art et toutes les autres sont entre leurs mains de formidables moyens de nuire, d'attirer sur eux l'attention, de se donner du pouvoir ? Je crois assez probable que le vandalisme artistique est bien loin d'avoir épuisé ni seulement révélé tous ses charmes et toutes ses vertus de nocence. Quand la haine sera encore montée de deux ou trois crans, les chefs-d'œuvre du patrimoine s'en trouveront les objets tout désignés. Et ceux qui sont les plus exposés, comme ces infortunées allégories, seront les premiers a subir les assauts des puissances nouvelles, occupées à se faire les griffes (sur ces pauvres lions).

Samedi 27 mai, dix heures moins le quart, le soir. « Toute la difficulté réside dans comment être sûr que l'aide humanitaire parvient bien à la population palestinienne. » (La radio.)

***

« Un an après les attentats, est-ce que les Londoniens se sentent-ils plus en sécurité ? » (*Id.* – j'avoue aimer beaucoup celle-là, question d'une journaliste zélée à un spécialiste.)

***

« Pour dix personnes âgées, il y a six à huit personnels soignants en maison de retraite. » (*Id.*)

***

Jusqu'à présent l'effondrement de la syntaxe et du vocabulaire produisait surtout des cuirs et des pataquès de toute espèce qui, s'ils affectaient bien sûr, indirectement, l'intelligibilité du monde, ne portaient pas directement préjudice à la communication elle-même. On comprenait ce que les gens voulaient dire, dans l'ensemble. Mais à présent un stade nouveau a été franchi et non seulement on ne comprend pas, à moins de se livrer à de complexes exercices de reconstitution sémantique, mais on se rend compte que ceux qui parlent eux-mêmes ne comprennent pas, ne peuvent pas comprendre, bref ne savent pas ce qu'ils disent.

Hier, toujours à la radio, à propos d'ouvriers polonais qui travaillaient en France pour des entreprises polonaises et qui étaient, contrairement à la loi, infiniment moins payés que des ouvriers français, on se voyait informer que ces ouvriers « ne sont pas tenus de révéler les termes de leur contrat ». Heureusement, cela n'avait pas de sens. D'après le contexte on arrivait à comprendre que ces ouvriers polonais sont tenus (par leur employeur polonais) de *ne pas* révéler les termes de leur contrat. Pour une journaliste à France Culture (qui lit son texte, je crois bien), entre *n'être pas tenu de* et *être tenu de ne pas*, il n'y a pas de différence.

Dans *Le Monde*, le spécialiste des automobiles trouve que les "coupés cabriolets" (auxquels je m'intéresse un peu) ne sont pas jolis (moi je les trouve très bien) :

« Cela saute aux yeux : l'embonpoint chronique de la partie arrière gâche irrémédiablement le style de ces modèles.

« Dodue, voire callipyge, leur poupe manque de grâce. »

D'évidence, il ne sait pas ce que veut dire *callipyge.* Je songe d'abord qu'il est certainement hétérosexuel et que tout le mal vient de là, mais

après tout les femmes aussi peuvent être callipyges, à commencer par Vénus – et les voitures, donc.

Dans *Le Monde des livres*, un bel exemple de plus de la disparition de la conscience d'une différence entre les deux termes que réunissent *aussi… que* ou *autant… que* : il s'agit de Christa Wolf :

« Elle publie son premier roman trois ans plus tard : *Le Ciel partagé*, qui rencontre autant d'écho à l'Est qu'à L'Ouest » (je respecte le curieux régimes des capitales). Christa Wolf étant un écrivain de l'Allemagne de l'Est et ayant publié son livre en Allemagne de l'Est, on imagine que ce que veut dire le chroniqueur, c'est que *Le Ciel partagé* rencontre autant d'écho à l'Ouest qu'à l'Est (et non, ce n'est pas la même chose).

***

Michel Crépu, dans *La Revue des Deux-Mondes*, trouve mauvais que j'aie pu trouver mauvais qu'il ait vu une provocation de ma part dans l'usage par moi de l'expression « mon bon maître Maurras ». J'écrivais « mon bon maître Maurras », ironiquement, bien sûr, parce qu'il venait d'être question de journalistes qui m'accusaient d'être un disciple de Maurras, moi qui n'ai pratiquement jamais lu une ligne de lui (je ne m'en vante pas, ce doit être très intéressant). J'écrivais :

« On se demande comment les gens lisent. »

Michel Crépu, lecteur professionnel, est très vexé de cette phrase. Mais il se console en se disant que je suis manifestement de mauvaise foi. Lui est bien au-dessus (c'est son expression) de mes éternels petits jeux entre le politiquement correct et l'incorrect. Ces futilités ne l'intéressent pas. Toutefois il ne précise pas pour ses lecteurs les raisons pour lesquelles « mon bon maître Maurras » ne pouvait être qu'une plaisanterie sous ma plume, et était une demi-citation.

Lundi 29 mai, neuf heures et demie du soir. Je suis en fort médiocre état, et très mécontent de ma journée – non, pas *très mécontent*, seulement ennuyé qu'elle ait été perdue pour la…, pour la…, pour la quoi d'ailleurs ? Disons *pour l'avancée de mes travaux.*

Il y a une petite semaine que je souffre de maux de dents. Ils sont extrêmement bizarres, ils ne se manifestent que la nuit. Il est vrai que depuis un mois ou deux j'ai remarqué que j'avais du mal à mâcher du côté gauche. Je ne me sers pour broyer la nourriture que de la partie droite de ma mâchoire. Y a-t-il un lien ? Toutes ces nuits dernières j'ai été réveillé plusieurs fois par la douleur. Elle est si forte que je suis obligé de me lever, et pendant une demi-heure je fais les cent pas dans la bibliothèque, après avoir pris de l'Efferalgan, puis je ne sais quel médicament qui me reste d'Amérique – si, Cuprofen, *Maximum Strength* : j'ai dû acheter la boîte à Philadelphie, en mai 2000 ; elle est remontée à la surface quand j'ai cherché désespérément dans la maison quelque calmant.

Quand la souffrance se calme, je me recouche. Une heure après ça recommence. Dans la journée je ne sens rien, sinon une certaine fatigue, due au manque de sommeil, et une désagréable agitation d'estomac, due sans doute aux médicaments.

Ces maux sont très mal tombés. Il n'était pas facile de se faire soigner à Lectoure depuis jeudi dernier, fête de l'Ascension et tête d'un pont très observé, semble-t-il. Le dentiste que je vois d'habitude n'était pas là, et son téléphone n'avait même pas de répondeur. J'ai décidé de me rabattre sur le médecin, car après tout je n'étais pas sûr que mes problèmes fussent bien d'ordre dentaire – il ne me semblait pas avoir mal à une dent en particulier, plutôt à la mâchoire en général, du côté gauche. Mais Mme Capdecomme aussi avait pris la clef des champs.

Samedi, n'y tenant plus, je suis allé voir une dentiste inconnue, une jeune femme trouvée par l'annuaire du téléphone. Elle a paru surprise de mon cas. Elle a fait une radio, elle n'a rien vu. Elle m'a donné un médicament (Flanid Gé) pour lutter contre une éventuelle inflammation. Jusqu'à présent il n'a pas fait grand-chose. La nuit dernière a été la plus désagréable depuis le début de cette crise.

Mon dentiste habituel ne reprend ses consultations que demain. J'ai rendez-vous chez lui demain après-midi. Ce matin je suis allé voir Mme Capdecomme, pour tâcher d'obtenir d'elle un calmant plus efficace que ceux dont je disposais, et aussi parce qu'il me fallait lui rendre visite de toute façon, afin qu'elle renouvelle mon ordonnance de Permixon, un

médicament dont elle m'a dit que je devrai le prendre toute ma vie, et dont je n'avais plus de réserve. Elle non plus ne voit pas ce que peuvent être mes actuelles douleurs nocturnes. Elle a pensé à quelque chose de cardiaque, et de fait le haut du torse m'est parfois douloureux. Mais si c'était le cœur qui n'allait pas la souffrance dans la mâchoire ne serait qu'annexe, tandis qu'en l'occurrence c'est tout le contraire.

Avant d'être admis auprès d'elle il avait fallu attendre assez longtemps, toute la matinée y était passée. Quand j'avais cru atteindre enfin au but s'était pointé dans la salle d'attente un hurluberlu ensanglanté, une arcade sourcilière ouverte et la paupière tuméfiée. Il s'était battu, hier, avec trois types m'a-t-il expliqué. Il avait attendu toute une nuit avant de se faire soigner, il aurait bien pu attendre vingt minutes de plus, m'a-t-il semblé ; mais il m'a demandé de passer avant moi et je n'ai pas refusé. Cette après-midi, pour me remonter le moral, j'ai rédigé ma déclaration de revenus. Zéro travail : j'espérais que *Travers III,* 4, serait fini le 31, il n'y faut plus songer.

J'ai tout de même eu quelques consolations. J'ai eu l'occasion de parler au percepteur de Saint-Clar, M. Saint-Mézard, qui sur un point précis – la déclaration de revenus fonciers des Monuments historiques, 2044 *spéciale* ! – a dû me renvoyer à son collègue d'Auch, M. Duhamel, que Pierre et moi étions allés voir l'année dernière au moment de notre première déclaration commune et qui, chose à peine imaginable, est *presque aussi aimable* que M. Saint-Mézard (je dis *presque* parce que *aussi aimable* que M. Saint-Mézard relèverait de la féerie…) : M. Duhamel va m'envoyer une 2044 *spéciale*, et si je ne la reçois pas à temps pour que tout soit prêt après-demain mercredi 31, jour ultime officiel, eh bien tant pis, je n'aurai qu'à lui adresser personnellement, un peu plus tard, tous mes formulaires (car il ne faut en aucun cas les séparer).

Une autre consolation était la lecture de *Roderick Hudson*, ce matin, dans la salle d'attente du médecin. Lire à dix heures du matin est bien autre chose pour moi qu'à minuit et demi quand je dors à moitié, et j'ai trouvé le livre très distrayant. Le préfacier de l'édition Penguin Classics juge que le jeune Henry James, là, a une fraîcheur qu'il ne retrouvera jamais par la suite, et il n'est pas éloigné de penser que les complexités si fameuses des romans de la grande maturité, et leurs phrases indéfiniment feuilletées, ne font que compenser comme elles peuvent la perte d'une vivacité entre toutes précieuse. J'avais été un peu choqué par l'expression de ce sentiment qui m'avait semblé passablement béotien. Mais je suis obligé de convenir qu'à la lecture on est plus d'une fois tenté de s'y rallier.

Mardi 30 mai, dix heures moins le quart, le soir. Autre journée fiscalo-médicale, ce n'est pas une heureuse combinaison. Une bonne partie de la matinée a sombré dans le laborieux calcul de la somme des "frais réels". C'est bien l'un des rares moments, toutefois, où l'on se félicite d'avoir été si dépensier. Reste à mettre au point la fameuse "2044 *spéciale*", à propos des revenus et des dépenses fonciers – les dépenses l'emportant nettement sur les revenus, dans ce domaine, car nos cent soixante-dix-huit visiteurs de l'année dernière et leurs billets sont peu de chose, financièrement, auprès des frais entraînés par la nécessité de se rendre à peu près présentables à leurs yeux (je parle des *lieux*, évidemment).

Cette après-midi il a fallu retourner à Lectoure, cette fois pour le dentiste. Il ne m'a rien trouvé de plus que n'avait fait samedi sa consœur, et m'a renvoyé à Mme Capdecomme afin qu'elle me fasse une ordonnance en vue d'un examen radiologique. L'hypothèse actuelle est que je souffrirais de *sinusite maxillaire.* Je comptais ne me faire radiographier qu'en cas de nouvelles douleurs (je n'ai pas eu de crise la nuit dernière), mais il a suffi que je m'étende un moment, tout à l'heure, pour que les souffrances reviennent. Ce n'est pas la nuit qui les provoque, semble-t-il, c'est la position allongée. Ce qui m'affecte le plus est le temps perdu, et le désordre irrémédiable que toutes ces consultations médicales, avec leurs inévitables moments d'attente, apportent à l'exécution de mes plans de travail, déjà sérieusement perturbés.

***

Roderick Hudson a toutes les apparences, si l'on peut risquer l'oxymore, ou l'aporie, d'un roman crypto-achrien. Même le préfacier en convient nettement, sans s'attarder :

« *Rowland's real love, from the beginning, has been Roderick.* »

Voilà en effet un riche Américain, oisif, ami des arts, Rowland Mallet, qui au moment de s'embarquer pour l'Europe, où il compte passer plusieurs années, rencontre dans une petite ville de Nouvelle-Angleterre, Northampton, sur le fleuve Connecticut (mais dans le Massachusetts), un jeune sculpteur de grand talent et d'une grande beauté, Roderick Hudson.

À peine le connaît-il depuis trois jours, il lui propose de venir avec lui en Europe : Rome, en particulier, sera du meilleur effet sur son art. Roderick Hudson n'a pas d'argent ? Aucune importance, Rowland Mallet prend à sa charge tous les frais. Pourquoi ? Eh bien parce qu'il aime les arts, parce qu'il a immédiatement reconnu le grand talent de Hudson, parce qu'il estime que ce qui fait défaut aux artistes américains pour être tout à fait grands c'est la fréquentation du grand art classique.

On se dit que James, qui multiplie les intrigues sentimentales annexes (Hudson a une fiancée, dont Rowland tombe aussitôt amoureux ; Hudson à Rome s'éprend d'une femme fatale, etc.), ne se rend pas bien compte de ce qu'il nous raconte, de ce que son livre nous laisse entendre. Ce serait l'*inconscient* qui parle. Mais cet *inconscient* est si complaisant et bavard, il prodigue tellement de signes de ce qu'il est censé ne pas voir et ne pas savoir, il sort si souvent de son chemin pour s'assurer que nous avons bien compris ce que lui, supposément, ne comprend pas, qu'un doute nous vient sur l'aveuglement de James, dont nous nous demandons si ce ne serait pas plutôt, en fait, un grand humour : est-ce que l'auteur ne s'amuserait pas à nous faire croire, et tout particulièrement à "nous autres modernes", comme dit Finkielkraut, que nous sommes plus intelligents que lui, ou du moins que nous en savons plus sur lui que lui-même ?

Si *crypto* il y a, ce n'est pas faute d'avertissements. Même les autres personnages se donnent un mal fou pour nous ouvrir les yeux. Rowland juge décent, avant d'embarquer avec le fils, de faire une visite à la mère. Il tient à la rassurer. Il ne faudrait pas qu'elle se fasse des idées. Il a « *much at heart to convince Mrs Hudson of the purity of his intentions.* ». Mais personne n'a mis en doute la pureté de ses intentions, jusqu'à présent. Que peut bien imaginer Mrs Hudson ? Rowland est riche, son fils est pauvre : si Rowland a des vues malhonnêtes, elles ne peuvent pas être d'ordre pécuniaire. L'allusion ne peut donc renvoyer qu'à une entreprise de séduction. D'ailleurs le conseiller et protecteur de la famille Hudson (la mère est veuve) n'y va pas par quatre chemins. À propos de Mrs Hudson il demande à Mallet :

« *Would you kindly inform her as exactly as possible what you propose to do with her son ?* »

C’est en effet toute la question. Quant à la fiancée de Roderick (mais Rowland ne sait pas qu’elle l’est, il n’y a encore rien d’officiel, elle est seulement la cousine du jeune sculpteur), elle est toute ironie. Jamais elle n’aurait soupçonné, dit-elle à Mallet, que le monde contenait des individus aussi follement généreux que lui. Il se défend, elle insiste :

« *“No”, objected Miss Garland after a pause, “it is like something in a fairy tale”.*

“What, pray ?

“Your coming here all unknown, so rich and so polite, and carrying off my cousin in a golden cloud.”

La référence à Jupiter enlevant Ganymède me semble évidente.

Vendredi 2 juin, dix heures et quart, le soir. Mes maux de dents, ou de mâchoire, ou de nerfs, on ne sait trop, mettent bien sûr un grand désordre dans mes journées, dans mes nuits, et, par voie de conséquence, dans l’accomplissement de mes travaux.

Avant-hier mercredi il y a eu une relative accalmie, et j’en ai profité pour remettre à plus tard, et si possible, pensais-je, aux calendes grecques, les examens radiologiques prescrits et par le dentiste et par le médecin (voulant écrire trop vite *dentiste* et *médecin*, à l’instant, j’ai commencé par écrire *destin*…). Le soir nous sommes allés dîner chez les Moreau, dans mon cher Combarrau, pas vu depuis plusieurs années, et passablement changé. Nous avons passé une très bonne soirée, fait un excellent dîner, mais la douleur était à l’affût et la nuit a été abominable : un quart d’heure de crise aiguë à tourner comme une bête dans tout l’étage, cinq minutes d’accalmie, dix minutes de sommeil et le cycle recommence – cela dix ou douze fois. L’épreuve m’a décidé à faire ce qu’on me disait. Je me suis donc transporté à Fleurance pour y faire faire des radios de la mâchoire. On n’y voit rien d’anormal. L’hypothèse de la sinusite maxillaire est écartée.

Mme Capdecomme est perplexe. Elle recommande que je voie un neurologue, ou bien un stomatologue. Mais dans les deux cas, dit-elle, il faut plusieurs semaines pour obtenir un rendez-vous. Cette circonstance m’a encouragé à surseoir, de nouveau, d’autant que hier après-midi j’allais un peu mieux. Cependant hier soir j’avais si mal que je n’ai même

pas pu tenir ce *journal*, qui ne demande pourtant pas une très grande concentration intellectuelle, Dieu sait. Nous avons cherché dans notre (petite) collection de DVD ce qu'il y aurait de plus léger et distrayant et trouvé *Le Faucon maltais*, qui a assez bien rempli sa fonction de me séduire de la douleur. Il y eut deux ou trois moments affreux pendant le dîner mais la nuit s'est plutôt bien passée – beaucoup mieux que la précédente en tout cas.

J'ai dit au dentiste qui m'interrogeait là-dessus que je n'étais pas spécialement sensible au froid (ces temps-ci, dans la bouche), mais je me suis aperçu que je l'étais au chaud, et même au tiède. Il me semble que la zone sensible (ultrasensible) est à présent plus localisée qu'elle ne l'était ces jours dernier (en bas à gauche au fond). Nouvelles pointes de souffrance pendant le petit déjeuner – nous allons voir ce que va donner le dîner, dans quelques minutes. La journée fut assez tranquille mais j'ai l'estomac sens dessus dessous, à cause des médicaments. Heureusement que je travaille debout car dès que je m'étends ou m'assois (ainsi tout à l'heure pendant le journal télévisé) la douleur de mâchoire, jamais bien loin, réapparaît (si étrange que cela semble…).

Dans ces conditions, il est difficile de garder le cap laborieux. *Travers III, 4* n'a pas pu être fini avant-hier 31 mai, l'objectif actuel est lundi (premier lundi de juin). Le quatorzième cahier du *Journal de* Travers devrait également être expédié ce jour-là. Quant aux poèmes à réunir pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, je m'étais donné jusqu'au 30 juin pour mettre un terme à leur collection, avant de passer aux textes de préface et d'accompagnement – en fait il n'y a pas de limite à la quantité de pièces qui pourraient et qui *devraient*, peut-être, être rassemblées ; la nécessité de traduire moi-même un nombre considérable d'entre elles ralentit beaucoup le mouvement.

Samedi 3 juin, dix heures moins le quart, le soir. Le mal de dents continue de régner sur mes journées et, semble-t-il, ce n'est pas fini. Il a fallu retourner chez le dentiste, ce matin. Nous croyons avoir localisé l'épicentre de la douleur : la dernière dent en bas, à gauche. Un nerf serait coincé sous elle, ou quelque chose comme ça. Il va falloir aller le dégager. L'intervention aurait lieu jeudi prochain. Jusque-là je suis voué à souffrir comme un beau diable, apparemment, avec pour seule

perspective de dénouement éventuel du supplice ce mauvais moment à passer. J'ai affreusement mal en écrivant ceci (et d'ailleurs ne vais pas pouvoir continuer bien longtemps). Les heures du jour sont à peu près supportables, mais avec l'arrivée du soir recommence la torture.

***

Il est difficile de se faire une très juste idée physique de Roderick Hudson. James insiste beaucoup sur sa beauté, la plupart des personnages du roman disent à un moment ou à un autre qu'il est merveilleusement beau. Quelqu'un (un de ses confrères artistes) le décrit une fois comme « *the handsomest man in Rome* » – et le donne comme l'exemple même de la *complétude* de la vie :

« *He is the handomest fellow in Rome, he has the most genius, and as a matter of course the most beautiful girl in the world comes and offers to be his model, if that is not completeness where shall we find it ?* »

Cela étant, nous avons été avertis de deux traits qui contredisent un peu, et même assez sensiblement, le tableau. D'abord, Roderick est *étroit* :

« *The fault of the young man's whole structure was an excessive want of breadth. The forehead, though it was high and rounded, was narrow ; the jaw and the shoulders were narrow, and the result was an air of insufficient physical substance.* »

Comment un garçon qui souffre d'un « excessif défaut de largeur », qui a les épaules étroites et qui donne l'impression d'une « substance physique insuffisante » peut-il être « *the handsomest fellow in Rome* », une ville fameuse depuis toujours pour la beauté de ses hommes ?

Mais il y a plus grave. Hudson est affecté d'une voix peu virile :

« *It was a soft and not altogether masculine organ.* »

Informé de ces deux points, l'étroitesse d'épaules et la voix qui n'est pas tout à fait masculine, le lecteur un peu sensible à ces choses-là, ou la lectrice, ont du mal à réconcilier ces données avec la réaffirmation permanente de l'incomparable beauté du héros. Il a des yeux

magnifiques, nous dit-on (« les plus beaux yeux que j'ai jamais vus », dit même la méchante Miss Light – elle-même une beauté de premier ordre) et les traits de son visage sont merveilleusement ciselés. Très bien, parfait, tant mieux pour lui ; cependant on s'imagine mal transporté d'amour, soi-même, de désir ou d'admiration, pour un garçon aux épaules étroites, passe encore, mais qui en plus a une voix efféminée (ou en tout cas peu masculine).

Donc Roderick n'est pas exactement ce qu'on nous dit qu'il est – une espèce de "merveille de la nature", pour parler comme Mme de Lafayette, et le plus beau garçon de Rome (ce qui à nulle époque ne fut un mince compliment). Toutefois, qu'il ne soit pas tout à fait ce qu'on nous dit qu'il est, ce que son entourage estime qu'il est, ce que lui-même croit qu'il est, n'est-ce pas le thème même du roman ? James et ses personnages usent à plusieurs reprises du terme de *genius*, au sujet de Roderick. À de certains moments il se donne pour dessein, expressément, d'en remontrer à Michel-Ange, sans que les autres personnages, qui dans l'ensemble ne sont pas des imbéciles, paraissent le juger ridicule. Il donne d'immenses espérances, il en conçoit lui-même, mais elles seront cruellement déçues. *Roderick Hudson* est le roman de l'échec artistique. Il est assez vraisemblable que la perceptible contradiction entre l'immense beauté prêtée au héros et la description qui est donnée de lui n'est qu'un reflet, ou un emblème, de la contradiction entre l'énorme talent qu'on lui prête et le défaut de génie qu'il révèle finalement.

Lundi 5 juin, neuf heures et quart, le soir. La nuit dernière a été de loin la pire de l'actuelle campagne. Pourtant la soirée n'avait pas trop mal commencé. Après le journal télévisé nous avions regardé *Orphée*, le film de Cocteau, un DVD offert par du Bertrand après son séjour ici lorsque nous étions à Paris au début du mois dernier. D'une part c'est le nouveau rite, dans la maison, de voir un film le dimanche soir, sur le nouveau grand écran ; d'autre part et de toute façon, je n'étais guère en état de travailler, si c'est bien *travailler* que de tenir ce *journal.*

Les premiers élancements sérieux ont commencé pendant le film. À la fin c'était l'apocalypse. Nous avons tout de même dîné, même moi, parce que j'imaginais, ce faisant, distraire un peu la douleur. Mais au sortir de table il ne m'était plus possible de faire face à une nuit entière de ce

supplice. Nous avons préparé un bagage sommaire et Pierre m'a conduit à Agen, au service des urgences de la clinique Saint-Hilaire. Nous avons été accueillis là, vers une heure du matin, par une jeune femme adorable, une infirmière ou une *aide soignante* vraiment rayonnante de gentillesse et d'amabilité ; et par un interne noir, un homme jeune, assez beau, tout à fait aimable lui aussi, mais *normalement* aimable, comme il faudrait que le personnel médical le soit toujours dans les hôpitaux tandis que l'infirmière, elle, serait-ce par son seul sourire, était d'une chaleur humaine inoubliable. Et Dieu sait que cette bonté avenante n'est pas perdue sur des malheureux dans l'état où j'étais : malgré la saison je claquais des dents de douleur et de froid, le visage en larmes.

On m'a fait une perfusion, qui m'a soulagé en cinq ou dix minutes. Et nous sommes restés à peu près une heure dans une sorte de cellule, Pierre me tenant la main (mais pas quand il y avait quelqu'un – cependant on m'avait demandé s'il était mon fils, et à lui, plus tard, quel était son lien avec moi : il avait dit que nous étions pacsés).

J'avais envisagé la possibilité qu'on me garde mais on m'a dit, me voyant à peu près tranquille, que je pouvais rentrer chez moi. De toute façon il n'y a pas de dentiste dans cette clinique – ni dans aucune, peut-être, je n'en sais rien. On m'a fait une ordonnance pour un autre calmant, après m'avoir prévenu que celui qu'on venait de m'administrer avait un effet de quatre heures. Je me sentais donc en sursis. Nous sommes partis vers le centre d'Agen pour trouver la pharmacie de garde. C'était une officine assez voisine de la cathédrale, dans la rue des Cornières. Mais arrivés là nous avons constaté que, bien que de garde, elle était close, et qu'il fallait pour la faire ouvrir s'adresser au commissariat (dont l'adresse n'était pas indiquée). Nous voilà donc repartis. Nous trouvons sans trop de mal l'*hôtel de police* (sic), nous y montrons patte blanche et notre ordonnance de la clinique Saint-Hilaire, on nous informe qu'on va prévenir la pharmacie et qu'elle sera ouverte quand nous y retournerons.

Mais rien de tel. Non seulement elle n'est pas ouverte, il ne s'y trouve même pas de sonnette pour appeler quelqu'un – rien d'autre qu'un avis informant que, si l'on est passé par le commissariat, il ne reste plus qu'à attendre, on va venir s'occuper de vous.

Nous avons attendu une demi-heure, personne n'est venu. Nous sommes retournés au commissariat. Là nous avons lié notre sort à celui d'une jeune mère d'origine sri-lankaise, peut-être, qui portait dans ses bras un enfant de quatre ou cinq ans. Les policiers nous ont assuré que cette fois le pharmacien serait bien à son poste, ou bien qu'il aurait affaire à eux. Nouveau passage à la pharmacie, nouvelle attente. Le pharmacien arrive en effet, la jeune mère obtient ses médicaments pour son enfant, et moi le calmant. Le pharmacien précise toutefois qu'il doute que le produit indiqué sur mon ordonnance ait un grand effet si me revient une douleur très vive.

Or c'est exactement ce qui se produit. Il est maintenant trois heures et demie du matin, la perfusion n'agit plus. J'ai hésité à retourner à la clinique, mais me suis dit que cette fois on allait certainement me garder, à quoi bien sûr je ne tenais guère. J'ai pensé qu'une combinaison raisonnable de tous les calmants que les médecins m'ont fait acheter depuis une semaine me permettrait peut-être de traverser ce qui restait de nuit. Il y a eu encore une heure de torture. Mais je me suis endormi alors qu'il faisait déjà jour.

Le pauvre Pierre s'est levé à six heures et demie pour aller travailler, bien que ce soit aujourd'hui lundi de Pentecôte, et que les élèves n'aient pas eu classe ; mais les maîtres, eux, devaient être à leur poste, ce qui n'est qu'une seule des nombreuses absurdités que relèvent à l'envi les journalistes à propos de cet ex-jour férié qui officiellement ne l'est plus, au titre de la solidarité avec les personnes âgées et les "handicapés", mais qui l'est tout de même encore, semble-t-il ce soir, pour plus de la moitié des Français.

Mon dentiste habituel ne travaille pas le lundi, de toute façon. Le seul dentiste de garde dans le département était à Mirande – et encore, à de certaines heures seulement. J'étais seul, et on m'a beaucoup dit qu'il ne faut pas conduire quand on prend de la Lamaline. Le docteur Capdecomme était également sur répondeur. J'ai passé la journée ici, seul jusqu'à cinq heures, et n'en menant pas large. Jusqu'à présent, tout s'est mieux déroulé que je ne pouvais le craindre. Certes j'ai mal aux dents, et mon état général n'est pas agréable, car tous ces médicaments ont fait de mon estomac une espèce de Douaumont ou de cuvette de Diên Biên Phu.

Mais je n'ai pas eu d'attaque de véritable *rage*, comme hier soir et la nuit dernière. Bien entendu il peut en survenir une d'un instant à l'autre, et je crois à tout moment en essuyer les premiers assauts : et puis non.

Effet de la pensée magique, sans doute, je n'ose pas m'asseoir. J'ai cru remarquer que les crises commençaient à huit heures du soir, quand je me mettais dans un fauteuil ou sur le lit pour regarder le journal télévisé. J'ai regardé debout celui d'aujourd'hui. Je suis sur mes jambes depuis neuf heures ce matin. Mais ce n'est pas très différent de mon régime habituel, puisque je suis toujours debout devant cet appareil.

Mardi 6 juin, neuf heures et demie du soir. Mes malheurs dentaires – si c'est bien l'adjectif qui convient – n'empêchent pas une certaine productivité : le quatorzième cahier du *Journal de* Travers a été envoyé ce matin à Fayard et, plus important, le quatrième chapitre de *Travers III* cette après-midi à (la) P.O.L, en vue d'un tirage sur papier. J'ai aussi envoyé à Paul-Marie Coûteaux une version relue du *Communisme du* XXIe *siècle*, augmentée d'un paragraphe faisant état d'une autre différence importante que j'avais oublié de mentionner, entre le communisme et l'antiracisme, à savoir que le communisme, là où il s'était imposé de lui-même et n'était pas le résultat d'une conquête ou d'une occupation, a longtemps rendu *plus forts* les pays où s'exerçaient son emprise, Russie, Chine, Vietnam, tandis que l'antiracisme, lui, réduit les sociétés où il est l'idéologie dominante à l'état de villes ouvertes.

Comme j'avais dit à Coûteaux que j'envisageais d'aller à Paris au moment de l'inauguration du musée des Arts premiers, il m'avait invité à faire avec lui une longue émission sur Radio Courtoisie. J'avais accepté, pensant que nous serions en tête à tête pendant une heure ou une heure et demie, ce qui m'eût permis de m'expliquer à loisir sur beaucoup de choses. Mais j'avais mal compris. Il y aurait en fait quatre ou cinq invités. Du coup c'est beaucoup moins tentant et je me demande si je ne vais pas rester ici : je manque de temps, je manque d'argent, je n'aime pas voyager sans Pierre qui à ce moment-là ne sera pas encore en vacances. Je regretterai de manquer l'ouverture du musée de Stéphane Martin mais il me le montrera une autre fois, et je ne verrai que mieux ce qu'il y a à voir.

Il y a aussi que je suis loin d'être sorti de cette affaire de dents. J'ai toujours mal, mais paisiblement, de façon constante et à peu près supportable, sans les poussées effroyables de ces derniers jours. La nuit dernière ne s'est pas mal passée, cette journée-ci non plus, au moins jusqu'à présent. Évidemment tout peut recommencer d'une seconde à l'autre.

Le dentiste de Lectoure doit intervenir après-demain, sous la dernière molaire en bas à gauche. L'ennui est que je ne suis pas sûr du tout que tout le mal se tienne là. J'ai parfois mal aux dents *du haut*, du même côté, et il arrive que la douleur s'étende jusqu'à l'oreille ; et même en bas à gauche je ne suis pas sûr que la dernière dent soit plus à incriminer que sa voisine. En 1994 – j'aurais dit qu'il y avait deux ou trois ans de cela mais le docteur Salado a ressorti mon dossier –, pour une affaire tout à fait semblable, mais cette fois-là à droite, il avait fallu plusieurs interventions : on n'arrivait pas à localiser précisément le quartier général de l'ennemi.

***

Ce matin est venu un technicien de France Télécom pour installer l'adsl, qui a enfin atteint nos régions. Un sien collègue était déjà passé plusieurs fois la semaine dernière, sans résultat. Et ce soir l'adsl n'est toujours pas en fonctionnement.

L'une des difficultés vient du fait que nous avons ici un standard téléphonique assez compliqué, qui remonte à l'époque de Pli selon Pli. Il a aujourd'hui une seule utilité, il permet la communication interne entre les différents étages, ce qui est très pratique et même indispensable. Mais les installateurs, très incidemment, m'ont appris qu'avec la nouvelle ligne cette communication interne ne serait plus possible – on supprimait le *standard*, je crois. Je me suis rebiffé, car je tiens très fort à pouvoir appeler en bas et à pouvoir être appelé de la cuisine ou de la salle à manger. Comme je n'en démordais pas, il a fallu concevoir un autre projet, qui désarçonne ces messieurs et leurs différents services. Tous ont l'air de trouver tout naturel qu'un nouvel avantage, dont ils nous invitent

à faire grand cas (en l'occurrence l'adsl, donc), s'accompagne automatiquement de la disparition d'un avantage ancien, aussi précieux sinon plus. Pareillement j'ai appris aujourd'hui qu'avec le nouveau système, à Paris je ne pourrai plus me connecter ; à moins de prendre là-bas aussi un abonnement adsl, sans doute bien coûteux pour un endroit où je ne suis que quelques jours par an. Je souhaiterais à vrai dire pouvoir me connecter *partout*, même dans les hôtels en voyage. Mais comme je ne comprends rien à rien, c'est sans doute assez difficile à obtenir. J'admire que Christian Combaz, à distance, au moment de "l'affaire", il y a six ans, ait pu faire en sorte que je me connecte à New York, chez Jim Byerley.

Une partie des problèmes actuels provient de la mauvaise qualité des relations entre France Télécom (qu'il faudrait écrire sans accent, je crois bien, mais il n'en est pas question – quelle bande de traîtres !) et Wanadoo, à présent *Orange*, qui sont pourtant la même maison. Je dois dire qu'il était assez plaisant de voir le technicien France Télécom se heurter dans mon bureau à la même série d'obstacles que moi quand j'essaie d'entrer en contact avec Wanadoo. Tout semble soigneusement calculé pour rendre fou, dans ces cas-là – à commencer par une exaspérante *muzak* en langue anglaise, Dieu sait pourquoi : est-ce que Wanadoo, malgré son nom ridicule, et maintenant Orange, donc, ne sont pas des entreprises françaises ? Et ne pourraient-elles pas trouver, pour les interminables attentes qu'elles infligent à leurs clients, des fonds musicaux à la fois plus nationaux et plus *neutres* ? Est-ce que vraiment la majorité du public a plaisir à écouter cette agressive mélasse (qui nous invite à être des héros, si je me souviens bien (alors que nous sommes plutôt des martyrs)) ?

Donc l'homme de France Télécom était au bord de la crise de nerfs, ce matin – pas à mon égard, à l'égard d'Orange-Wanadoo, ce qui est un comble. J'aurais pu lui raconter mes propres démêlés avec cette société, la semaine dernière encore, lorsqu'une standardiste probablement installée à Madagascar ou aux îles Fidji m'expliquait posément que mon *numéro de client*, que pour le lui donner je lisais sur une facture Wanadoo, n'était pas un numéro Wanadoo, que mon numéro de téléphone n'était pas mon numéro de téléphone, que mon *code d'accès* n'était pas

mon code d'accès, qu'elle regrettait beaucoup, que tout cela était impossible, en somme que je n'existais pas : c'est une expérience vertigineuse.

Mercredi 7 juin, dix heures moins le quart. Le cinquième chapitre de *Travers III* doit compter cent soixante-treize paragraphes de neuf cent trente-sept signes chacun. Pour bien faire il faudrait que soient produits chaque jour *dix* de ces paragraphes. Or hier il ne s'en est écrit qu'un seul, et un seul aujourd'hui également. Il est vrai qu'il a fallu procéder à une relecture attentive de la période afférente du *Journal de* Travers (15-30 novembre 1976, mais il n'y a pas grand-chose à en tirer) ; et que d'autre part les autres fers au feu continuent de rougir : j'ai copié un poème de Frank O'Hara pour l'anthologie (j'essaierai de le traduire demain, mais demain matin je dois plus ou moins me faire arracher une dent) et avancé de deux (courtes) journées dans le *Journal de* Travers (juin, quinzième cahier).

Le grand accomplissement du jour est la mise en fonction, enfin, de l'adsl. La différence avec le système antérieur n'est pas tout à fait aussi spectaculaire que je l'avais espéré mais il y a tout de même un progrès. J'en ai profité pour m'offrir un tour un peu plus rapide que d'habitude de mon cher *Le Jour ni l'Heure*, selon le procédé "*Random*", mon favori (on ne sait jamais quel jour et quelle image vont sortir).

***

Est mort ces jours-ci Claude Terrail, le fameux directeur de La Tour d'Argent. On pourrait penser que la perte d'une deuxième étoile Michelin – le restaurant n'en a plus qu'une – l'a tué mais il était déjà, je crois, très âgé, très malade et presque aveugle (elle l'a peut-être achevé…). À la fin de cet hiver j'avais lu un grand article du *Monde* à propos de ce drame, la rétrogradation confirmée ; et le chroniqueur s'en étonnait un peu, disant qu'il n'y avait guère de raison pour qu'elle intervienne maintenant plutôt qu'il y a vingt ans, rien n'ayant sérieusement changé quai de la Tournelle depuis des lustres. Il disait aussi qu'il y avait un point au moins où La Tour d'Argent restait incomparable (et méritait trois étoiles), c'était le

service ; et, à ma relative surprise et totale approbation, il donnait en guise d'exemple de cette perfection du service le fait que ce n'était certainement pas à La Tour d'Argent que des maîtres d'hôtel interrompraient une conversation pour vous débiter sans qu'on leur ait rien demandé le détail des plats qu'ils vous servent. Je trouve pour ma part insupportable cette pratique moderne, qui rend toute conversation impossible, de même que le chapelet sans cesse s'allongeant des *Ça a été, messieurs-dames ?, Ça vous a plu ?*, pour ne rien dire des horribles *Bon appétit* et *Bonne continuation*, qui sévissent me dit-on dans les meilleures maisons (j'ai tout de même peine à le croire). Ces interventions importunes me feraient prendre en grippe les grands restaurants, et j'approuvais fort La Tour d'Argent, où je ne suis jamais allé, de n'y pas céder.

Je ferais d'ailleurs volontiers, là-bas, mes débuts de client, puisque c'est un des hauts lieux non seulement de la vue, mais du canard, et que j'ai la passion de l'une et de l'autre.

L'article du *Monde*, un peu cruellement, disait que le pauvre Claude Terrail, qui n'y voyait rien, était piloté par des assistants pour baiser la main des dames, et que souvent le baisemain tombait très à côté. De toute façon j'approuve beaucoup moins, de sa part, cette habitude-là. Je trouve que Claude Terrail avait grand tort de baiser la main de ses clientes ; ou bien, s'il tenait absolument à le faire, il aurait dû s'abstenir, ensuite, de faire envoyer l'addition à leur table – je ne sors pas de l'idée que la relation de fournisseur à client n'est pas et ne saurait en aucun cas être une relation mondaine. Et je songe toujours à cet homme, je ne sais plus qui c'était (un Rothschild, peut-être ?), à qui l'on voulait amener pour dîner Mme Cartier, la femme du joaillier, et qui disait :

« J'ai pour règle de ne jamais recevoir de fournisseur. »

Jeudi 8 juin, dix heures moins le quart. Cette affaire de dents est en train de tourner au cauchemar. Le dentiste m'a demandé aujourd'hui de décider moi-même si on tentait une intervention ou pas, étant entendu qu'il n'y avait pas de certitude absolue que la dent suspecte entre toutes fût bien la responsable de mes maux et que l'on risquait donc de se lancer pour rien dans une opération assez complexe. J'ai pris le parti, en accord avec lui, de tenter notre chance. Il m'a donc fait plusieurs piqûres dans la

gencive, pour m'insensibiliser, et il a commencé à creuser à la roulette dans la dernière molaire en bas à gauche, à la recherche du nerf qui censément faisait des siennes. Hélas il a fallu arrêter les fouilles en leur milieu : l'anesthésie n'avait pas fonctionné. Il paraît que c'est assez fréquent pour les molaires. On ne pouvait pas continuer. Le docteur Salado a donc décider de se rabattre sur une autre approche, qui consistait à tuer le nerf avec un produit dont il m'a prévenu que son application était douloureuse. En fait je n'ai pas senti grand-chose sur le moment. Mais cette après-midi, rentré chez moi, j'ai souffert tous les feux de l'enfer, à hurler, et pas du tout métaphoriquement. C'était aussi horrible que dans la nuit de dimanche à lundi, quand j'avais dû aller aux urgences de la clinique d'Agen. J'ai pris à peu près tout ce qu'il y avait dans la maison comme calmants, mais entre deux et cinq je n'ai pu faire rien d'autre que les cent pas dans la bibliothèque, en sifflant comme une locomotive de western. Ensuite les choses se sont calmées progressivement, et me voilà : j'ai même pu fournir trois paragraphes de *Travers III*, 5.

Pour l'instant je n'ai pas trop mal, mais j'ignore si c'est à cause des calmants ou par les heureux effets de la mort du nerf (tiens, c'est un titre pas mal, pour un volume de *journal*, ou bien pour un essai viril sur l'état de la patrie…). La prochaine séance chez le dentiste doit avoir lieu jeudi prochain. Il faut maintenant enlever le nerf mort (je ne sais pourquoi), puis, je suppose, tout refermer. L'intervention, même incomplète, a rendu nécessaire le retrait d'un plombage qu'il va falloir, je présume, reconstituer. Bref, c'est loin d'être fini. Mais aujourd'hui a été la pire journée depuis le début. Reste à savoir si la pire nuit remet son titre en jeu.

Dans le cabinet du dentiste est allumée en permanence Radio Monte-Carlo. Il n'y était question, pendant ma séance de creusement, que de l'accident survenu au cours d'un match de football au joueur Djibril Cissé dont la jambe, répétaient tous les chroniqueurs, s'était cassée « à angle droit » (par rapport à la hanche, je présume). Ses malheurs me faisaient frémir pendant les miens.

***

Nicolas Demorand recevait hier matin ma vieille connaissance (superficielle) Monique Canto-Sperber, que je voyais il y a des lunes chez son ancien professeur de philosophie et celui de Marianne Alphant, Cécile Baillon (épouse, bien bizarrement, du directeur de l'hôtel Crillon, où elle recevait quelquefois) ; et dont j'ai appris à cette occasion qu'elle (Monique Canto-Sperber, et cela confirme les *lunes*) dirigeait à présent l'École normale supérieure. Elle a dit qu'elle considérait comme la première de ses tâches de diversifier socialement l'institution qu'elle dirige où, comme le déploraient les journalistes présents, et elle-même en convenait, la mixité sociale est moindre encore, bien moindre, qu'elle ne l'était par le passé. En somme, il n'y a à Normale supérieure que des enfants de privilégiés, et bien entendu cela doit cesser.

Mais cette constatation doit être entendue, à mon avis, en tenant scrupuleusement compte des profondes modifications langagières intervenues depuis une génération. On se tromperait gravement en supposant qu'il n'y a à Normale supérieure que des enfants de bourgeois. À la génération des parents des étudiants actuels, il n'y a pratiquement plus de bourgeois. Ce qui prospère sous ce nom, comme je crois l'avoir démontré ailleurs, ce sont, au moins culturellement, les petits-bourgeois. Quand on parle de *privilégiés*, ou d'*enfants de privilégiés* (dont le monopole doit finir, bien entendu), on parle de petits-bourgeois d'origine indigène, enfants de moyens fonctionnaires et d'"enseignants", pour la plupart (non pas la classe qui habite ou qui habitait des appartements de cinq ou six pièces boulevard Saint-Germain ou avenue Victor-Hugo, mais celle qui habite des maisons basses en siporex à baies coulissantes, derrière des haies de thuyas, dans les faubourgs "résidentiels" des villes moyennes). Quand on dit qu'il importe de *diversifier socialement*, ce qu'on veut dire en fait, et ce que les auditeurs sont mis en demeure de comprendre, c'est qu'il importe de diversifier *ethniquement.* Les *milieux défavorisés*, aujourd'hui, ce n'est pas l'ancien prolétariat (à peu près fondu dans la masse petite-bourgeoise tout-englobante, qui l'a avalé comme elle a avalé l'ancienne bourgeoisie), ce sont les immigrés, leurs enfants et leurs petits-enfants. Monique Canto-Sperber rend cela très clair

quand elle insiste sur la difficulté particulière qu'ont à accéder aux meilleures institutions d'enseignement les enfants et les jeunes gens « dont les familles ne parlent pas français ».

C'est nous, en fait (nous les "anciens" Français), qui ne parlons pas la langue du jour. Tout ce que nous entendons, il nous faut le traduire : c'est épuisant. *Milieux défavorisés* signifie aujourd'hui *d'origine étrangère*, *dont le français n'est pas la langue maternelle*, *dont la culture française n'est pas la culture d'origine*. De même que *cités* veut dire *banlieues*, *classes populaires* veut dire *immigrés* et *issus de l'immigration.* Le *peuple*, c'était jadis l'autochtonie par excellence – c'est maintenant exclusivement l'allogénat.

Samedi 10 juin, neuf heures et demie du soir. Hier soir nous sommes allés voir jouer Anne Moreau à Lectoure. Avec une troupe amateur locale, "Théâtre d'un jour", elle jouait dans un florilège de petites pièces de Tardieu. Je n'allais pas là-bas sans appréhension, parce qu'il ne se passe pas de jour sans qu'à un moment ou à un autre je ne souffre le martyre, avec mes dents, et je craignais qu'une crise ne me saisisse en plein spectacle. Mais je ne pouvais pas ne pas répondre à l'invitation d'Anne, car une série de malheureuses coïncidences ont fait que j'ai raté, cinq ou six fois de suite, le plus souvent parce que j'étais en voyage, les spectacles dans lesquels elle paraît. Un faux bond de plus aurait relevé cette fois de la pure et simple muflerie.

En fait il n'y a pas eu de crise, et la soirée m'a distrait, au contraire. Je n'ai pas compris si nous avons vu plusieurs très courtes pièces en leur entier ou seulement des extraits des unes et des autres. Ce théâtre de Tardieu, en tout cas, fait un excellent choix pour ce genre de troupe, qui sont sans doute limitées dans leurs possibilités de répertoire par le petit nombre de leurs membres et par le caractère imprévisible des disponibilités. Avec Tardieu ça n'a pas d'importance : les hommes peuvent jouer des femmes, les vieux peuvent jouer des jeunes, les bons des mauvais, les mauvais des bons – l'accident et l'aléa sont plutôt des éléments favorables. Ce point n'a d'ailleurs pas échappé, je crois, aux troupes de ce genre, qui à travers le monde interprètent beaucoup *Un mot pour un autre*, au moins, pièce pourtant difficile à traduire, à première vue (mais sans doute non) ; et à laquelle Tardieu, on le comprend,

n'aimait pas être réduit. Elle est pourtant irrésistible et en quelques minutes présente des dizaines de répliques qu'on aimerait connaître par cœur.

Anne Moreau, que nous avions vue munie de béquilles, quand nous sommes allés dîner chez elle la semaine dernière, les avait jetées par-dessus les moulins, et même dansait (mais dans Tardieu elle aurait pu danser avec des béquilles, et d'ailleurs elle avait envisagé de le faire). Elle portait une robe longue d'un beau rouge très vif qui faisait d'elle le centre chromatique de la mise en scène, malgré une autre actrice très compétente, pleine d'abattage elle aussi, une femme que je connais de vue mais dont j'ignore le nom – ah si, *Annie Descamps*, sans doute : je m'avise que j'ai le programme –, qui semble être la cheville ouvrière de ces spectacles, et qui en assure la mise en scène.

Un verre suivait la représentation, sur la scène. Nous avons fait force compliments, sans avoir le moins du monde à nous forcer. Et je suis revenu sain et sauf, pour ne rencontrer de nouveaux élancements ravageurs qu'à six ou sept heures du matin. Ils m'ont tiré du lit. La journée s'est passée sans alerte majeure jusqu'à sept heures du soir. Je me suis alors bourré de calmants (dans les limites extrêmes du raisonnable et de l'autorisé) et me voici, point trop vaillant.

Même dans les moments relativement paisibles, j'ai mal. Stéphane Baumont me disait à l'instant que sa compagne, qui est neurologue, et à laquelle il a parlé de mon cas, pense que mes malheurs pourraient provenir, étant donné que je travaille debout, d'une modification de mes capacités visuelles, qui aurait entraîné d'insensibles changements de position, lesquelles à leur tour… C'est bien possible. Il est certain que le traitement concentré sur la seule dernière molaire en bas, depuis quinze jours, n'a entraîné aucune amélioration sensible.

Stéphane Baumont publie très activement de petits volumes de la collection anthologique "Le Goût de…", au Mercure de France. Il citait un texte de moi dans *Le Goût de l'Engadine* (qu'il dit que je lui ai donné), un autre dans *Le Goût de Toulouse.* Son *Goût du football* sort aujourd'hui même, très opportunément, car commence en Allemagne le Mondial, et il n'est question que de football. Stéphane, malgré toute sa bonne volonté, n'a pas trouvé à me faire entrer dans ce volume-là ; mais

il m'apprend que paraît en même temps un *Goût des jardins*, œuvre d'un autre anthologiste, qu'il n'a pas su me nommer, et qui me cite lui aussi. Or la source de cette contribution, cette fois, est… *Tricks*, ce qui est arrivé à me faire rire, malgré ma pauvre mâchoire endolorie.

Aujourd'hui comme hier, je n'ai pu fournir que deux paragraphes à *Travers III,* 5, qui doit en compter cent soixante-treize. À ce rythme, ce seul chapitre va prendre trois mois. Encore l'un des paragraphes d'aujourd'hui n'était-il qu'une traduction de la dernière strophe, la plus fameuse, du poème de Matthew Arnold, *Dover Beach* – une traduction très allongée, et même plus que doublée, car chaque paragraphe doit compter neuf cent trente-sept signes exactement et la traduction littérale n'en fournissait qu'un peu plus de quatre cents.

Mardi 13 juin, dix heures moins le quart, le soir. Dimanche soir le nouveau protocole de la Cour voulait que nous regardassions un DVD mais il y avait à la télévision *Les Barbouzes*, de Georges Lautner, et c'est cela que nous avons vu, qui convenait assez bien à mon état de grande fatigue et de douleur dentaire, et qui m'a convenablement distrait, sans plus, car ce n'est tout de même pas à se rouler par terre, et moins drôle par exemple que les très voisins *Tontons flingueurs* – ou bien suis-je trop vieux et trop préoccupé pour les films comiques, ou bien n'ai-je plus envie de *m'amuser* ? À en juger par les réactions *physiques*, qui ne sont pas un mauvais test, quoique imparfait, comme pour l'amour, cet assez bon très petit film me laisse assez indifférent (d'autant que je me suis avisé à mi-parcours que je l'avais déjà vu). Je me suis surtout demandé si le château néo-néo et censément *allemand* (!) où se déroule une grande partie de l'action est bien celui de Vigny, dans les environs de Paris, où je suis allé avec Michel P., du temps (assez bref) où nous faisions ensemble, presque une fois pas semaine, une promenade "archéologique" en voiture (Villette, Villarceaux, La Roche-Guyon, Rosny : *Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry* !).

Et hier nous avons regardé *Les Égarés*, de Téchiné, que j'avais un peu souhaité voir, à sa sortie, assez récente. J'en ai été plutôt mieux distrait. Chez Téchiné il y a toujours de beaux paysages et de beaux garçons, ce sont sur moi de puissants éléments de séduction – plus exactement ils ne sont pas forcément *beaux*, de mon point de vue, mais ils sont filmés avec

attention et amour, et le cinéaste leur fait donner le meilleur d'eux-mêmes. Ainsi ce Gaspard Ulliel qui tient cette fois l'emploi bien repéré de "l'adolescent téchinien" : je ne sais pas s'il est naturellement un très bon acteur ou s'il est seulement très bien dirigé, mais il est très convaincant dans son rôle d'échappé de Mettray, demi-sauvage et demi-saint (ce qui doit admettre d'autres moitiés encore, car celles-là se chevauchent amplement). Et cette France profonde de l'été 40 donne à songer, avec sa grande maison abandonnée (par des juifs) : est-ce le Cher, la Creuse, la Haute-Vienne ?

Ce soir je vais un peu mieux, et surtout je n'ai pas trop mal à la mâchoire, pour la première fois depuis plusieurs jours. Dimanche matin, après une nuit affreuse, il a fallu encore une fois aller consulter en catastrophe, cette fois le médecin de garde à Lectoure, le docteur Audouy, dont le cabinet est à cinquante mètres de celui de Mme Capdecomme. Il m'a trouvé immédiatement une otite, et j'en fus presque soulagé, car c'était quelque chose d'incontestable et de précis, qu'on pouvait soigner avec certitude. Il m'a donné des antibiotiques, et c'est d'eux que je me trouve assez bien aujourd'hui, probablement. Cela dit je ferais mieux de ne pas parler trop vite. Le docteur Audouy estime de toute façon que mes maux d'oreille n'ont rien à voir avec mes maux de dents, que leur coïncidence n'est qu'une coïncidence.

J'ai dû me plaindre à lui, aussi, de mes pieds et chevilles effroyablement gonflés – on ne distingue plus du tout les chevilles, justement, qui ont paru l'impressionner. J'avais tendance à incriminer sur ce point tous les médicaments dont je m'abreuve depuis quinze jours, mais lui ni Mme Capdecomme, à qui j'ai parlé ce matin, ne voit lequel, précisément, aurait pu entraîner cet effet secondaire. Il m'a fallu aller faire faire des examens de sang et d'urine, hier matin à l'aube. Ils ne révèlent rien d'anormal. La chaleur, peut-être ? Ou faudrait-il que je renonce à travailler debout (mon ventre ne s'en est nullement affermi, de toute façon ; mais se serait-il désaffermi encore plus vite si j'avais passé mes journées assis ?) ?

Le quinzième cahier du *Journal de* Travers est parti hier pour Paris, ce qui dans les circonstances n'est pas un petit exploit, si je puis me permettre de le remarquer, et a demandé une détermination d'acier. En

revanche il n'y a rien à faire, j'ai beau hâter comme je peux le mouvement et m'y mettre plus tôt, je n'arrive pas à fournir plus de trois paragraphes par jour à *Travers III*, 5 – à ce rythme, j'y serai encore à l'automne (d'autant que je vais passer toute la semaine prochaine à Paris).

Jeudi 15 juin, dix heures moins le quart, le soir. Hier soir nous avons regardé une émission des "Racines et des Ailes", recommandée et par Jeanne Lloan et par ma mère, à propos du nouveau musée du quai Branly. On y voyait beaucoup Stéphane Martin, qui est très présent à la télévision ces temps-ci, à la grande satisfaction de ma mère. Il s'est composé récemment, ou bien c'est le temps, une tête nouvelle tout à fait réussie, organisée autour de petites lunettes rondes à monture d'écaille, et qui lui donne l'air d'un ministre de Léon Blum (ou d'Albert Sarraut). Il se tire à merveille, avec beaucoup de sérénité et de maîtrise, de sa nouvelle popularité médiatique.

Je ne suis pas encore très certain de ce que je pense du bâtiment, de *son* bâtiment. Les grosses caisses de diverses couleurs qui dépassent de la partie supérieure de la façade, comme des derrières de semi-remorques, me choquent plutôt, mais je suppose qu'elles sont faites pour cela. Les œuvres présentées, telles qu'on les voyait sur notre nouveau grand écran, qui n'a jamais rendu de si bons services, semblent admirablement en valeur.

La soirée télévisuelle à Plieux s'est insensiblement prolongée avec un très curieux film thaïlandais, *Les Larmes du tigre noir*, de Wisit Sasanatieng. Comme pour ma part je l'ai pris en route, j'ai pensé pendant deux minutes qu'il s'agissait de quelque clip publicitaire hyperkitsch (et très drôle) commandé à Pierre et Gilles (et je me pensais en Amérique du Sud). Mais non, c'était un film entier, et venu du Siam, donc, un pays dont je n'eusse pas soupçonné la filmographie d'être aussi sophistiquée – pas forcément au meilleur sens du terme, mais c'était très divertissant, d'autant que défilaient nombre d'assez jolis garçons, tous plus ou moins déguisés en Clark Gable ou en Patrick Sarfati (lui-même en son temps modèle de Pierre et Gilles, j'y songe) de convention.

Ce matin nous sont revenus de Rodez les Marcheschis prêtés pour l'exposition du musée Puech. J'ai accueilli la conservatrice et son

camionneur, et assisté au réaccrochage des œuvres. Mais j'ai dû un peu presser le mouvement – je n'avais été prévenu qu'hier – car j'avais rendez-vous à onze heures à Lectoure pour une nouvelle séance de dentiste. Mon cas semble laisser un peu perplexe le docteur Salado. Il voudrait que j'aille consulter un de ses collègues de la grande ville, c'est-à-dire Auch. Il a paru légèrement contrarié d'apprendre que je serai à Paris toute la semaine prochaine. Nous devons nous revoir à mon retour. Le nerf qu'il avait voulu tuer n'est pas mort. Le docteur a fait contre lui une nouvelle tentative. J'ai pensé que j'allais souffrir le martyre dans l'après-midi, comme la semaine dernière, mais ça ne s'est pas produit. En ce moment je n'ai vraiment mal que si je serre les mâchoires, et je ne peux manger que du côté droit, ce qui n'est pas agréable. Il y a encore des pointes de douleur la nuit, il y en a eu la nuit dernière. À la vérité on ne sait pas trop ce que j'ai. Le problème, quoi qu'il en soit, ne semble pas se limiter à la seule dent qu'on ait traitée jusqu'à présent, d'ailleurs à moitié, et elle fut laissée béante. Tout cela est loin d'être fini. Mais ce n'est vraiment insupportable que dans les moments de grande douleur, qui semblent un peu, touchons du bois, s'espacer.

Les circonstances ne sont pas favorables au travail, mais j'essaie de tenir le cap comme je peux. Il n'y aura certainement pas d'envoi à Fayard, lundi prochain, d'un cahier supplémentaire du *Journal de* Travers car, malheureuse coïncidence alors que le temps m'est encore plus compté que d'habitude, j'en suis arrivé à ceux qui sont deux fois plus gros que les quinze premiers. Il n'a pu y avoir ce matin d'ajout à l'*Amour des hommes.* Cette après-midi j'ai fourni, comme hier, quatre paragraphes au chapitre cinq de *Travers III*. C'est mieux que les deux ou trois des jours précédents, mais bien éloigné des *dix* que je m'étais donnés pour objectif. Il y en a désormais vingt-cinq en tout, sur les cent soixante-treize qui doivent être écrits. L'avantage est qu'ils sont à peu près définitifs, je présume, car l'exigence qu'ils aient tous neuf cent trente-sept signes exactement rend très difficile d'y changer quoi que ce soit.

Vendredi 16 juin, neuf heures et demie du soir. Ma mère cite régulièrement une pieuse personne – une de ces demoiselles, ses aînées, qu'elle aimait tant, dont l'une est morte, et dont l'autre, ayant perdu la

tête, est dans une de ces maisons qu'on appelle pudiquement "de retraite" – qui disait dans ses prières (je crois que c'était celle qui est morte) :

« Merci, mon Dieu, pour le peu que vous nous avez donné… »

***

Pierre a une élève qui arbore en classe un T-shirt sur lequel est écrit, en gros caractères :

100 % moi

***

Très curieusement je reçois une invitation du Centre Pompidou (de la part, il est vrai, de Mark Alizart, bras droit, je crois bien, de Marianne Alphant à la bibliothèque publique) pour faire là-bas une lecture, « à l'occasion de la sortie du nouveau volume des *Églogues* en janvier » (et *avant* cette date, afin qu'il s'agisse d'inédits – on me propose le 8 novembre).

Comment Alizart peut-il être si bien renseigné ? Il en sait même plus que moi puisque les sorties conjointes de *Travers III* et du *Journal de* Travers étaient prévues pour novembre, officiellement, et je vois bien que je ne serai jamais prêt à temps – cependant je ne m'étais pas encore tout à fait résigné à l'idée d'une remise à plus tard, sans doute inévitable. Le plus vraisemblable (mais c'est loin d'être sûr) est qu'il a eu des échos de l'état d'avancée des travaux par Thierry Fourreau, à la P.O.L, qui la semaine dernière a fait pour moi un tirage sur papier du chapitre 4. Ce chapitre 4, l'un des chapitres *courts* (quarante mille signes, en *archipel*), ferait peut-être un assez bon objet de lecture publique, justement. J'avoue que j'en suis assez satisfait.

Je l'ai d'ailleurs relu à l'occasion de cette invitation, ce qui m'a fait perdre un peu plus d'une heure (mais permis quelques corrections de fautes de frappe). Du coup je n'ai produit aujourd'hui que *deux* paragraphes du chapitre 5.

Il ne cesse de me venir des idées de “sujets” ou de “thèmes”, pour ces paragraphes, mais, comme je néglige de les noter, sur le moment, elles m’échappent et je crains toujours d’être à court de matière – je veux dire : au moment où je me mets au travail ; peur de ne plus savoir, à ce moment-là, quel sujet je voulais “traiter” (il ne s’agit pas d’une peur fondamentale : la “matière”, il y en aura toujours assez).

Les paragraphes d’aujourd’hui étaient consacrés au général Dupin, dont j’ai revu hier le très amusant portrait dans la salle des Illustres de l’hôtel de ville de Lectoure ; et à la manie de Giorgio Bassani (non nommé) de réécrire indéfiniment ses livres, de sorte que souvent les nombreuses phrases du *Giardino dei Finzi-Contini* qui font l’objet de citations, dans *Passage*, ne se retrouvent plus dans les éditions actuelles du roman ferrarais – la citation, en de telles occurrences, joue un rôle de conservation pour des états révolus du texte.

***

Le mois dernier, alors que Mme Merkel était en Chine et se montrait plutôt ferme sur la question des droits de l’homme, on apprenait sur France Culture que son voyage, très politique, était bien différent de ceux de son prédécesseur, dont les objectifs étaient presque exclusivement commerciaux :

« Son prédécesseur Gerhard Schröder venait une fois par an en Chine, *entouré d’un apanage d’hommes d’affaires*. »

***

Comme Pierre et moi visitions le mois dernier la cathédrale de Lyon, ou plutôt nous y promenions quelques minutes, bien au hasard, j’y ai remarqué, dans une grande chapelle du flanc droit, des vitraux qui m’ont beaucoup plu. Ils sont modernes et ils sont *abstraits*, si l’on veut (ou peut-être plutôt *non historiés*), mais l’on pourrait très bien les prendre pour des vitraux anciens, et en tout cas ils ne détonnent en aucune façon

avec les verrières qui les contiennent et avec leur environnement architectural. Je crois qu'ils ont été posés dans les années soixante, à la suite des destructions de la guerre. Malheureusement, j'ai oublié qui les a faits – quelqu'un dont le nom ne me disait rien… Bleu, blanc et noir, ils reprennent des formes et des agencement gothiques, tantôt verticalement, tantôt en oblique. J'ai trouvé très intelligent ce parti à la fois discret, respectueux, et pas le moins du monde effacé – ces vitraux attirent l'œil et lui donnent une grande satisfaction.

(Je me demande si, sous le nom de l'auteur, n'était pas inscrit *Troyes* ? Ou bien *Sens* ?)

***

Flatters est sombrement ébloui, ces jours-ci, par la lecture d'un livre nouveau de Bonnefoy sur Goya. Il le dit même supérieur au *Saturne* de Malraux, que pourtant il tient en haute estime.

Pour ma part je suis toujours dans *Roderick Hudson*, avec beaucoup de satisfaction. Entre autres mérites ce livre a celui, très précieux dans ces périodes de douleurs dentaires, d'otite et d'attente dans les antichambres de praticiens, d'être éminemment *distrayant*.

Hélas, voilà que j'ai de nouveau mal à la mâchoire, justement.

Paris, front de Seine, lundi 19 juin, dix heures moins le quart. Les amateurs de mon *journal*, de *ce* journal – ceux du moins avec lesquels je suis en contact, dix ou douze personnes, et quelques autres aussi d'après les rumeurs qui me reviennent –, font grand cas de son volume de l'année 2003, *Rannoch Moor*. L'expression qui revient le plus souvent à son sujet, parmi les bienveillants, est qu'il s'agit d'un *bon cru*, voire d'un *grand cru*, riche, divers, équilibré, un de ceux qui donnent la meilleure idée de l'ensemble. Ces beaux compliments sont un peu inhibants, dans la mesure où je crains que ce volume-ci, s'il voit un jour le jour, ne soit pas *un grand cru*, lui. L'année est tout entière tournée vers la conduite à terme de *Travers III*, du *Journal de* Travers et, dans une moindre mesure, de l'*Anthologie de l'amour des hommes.* Je n'ai qu'une idée en tête, venir à bout de ces tâches énormes. Tout leur est sacrifié. Il n'y aura pas de

voyages, alors que l'Écosse, par exemple, est en général considérée comme un des grands agréments du *Journal* 2003 (bien que certains commentateurs, comme le Michel Crépu de *La Revue des Deux-Mondes*, n'aiment pas mes assauts d'érudition historico-géographique (et sans doute approximative) et me reprochent de sonner quelquefois comme un Baedeker). Il n'y aura pas de voyage, et il n'y aura pas grand-chose à raconter, à cause du manque de temps – du manque de temps pour vivre et du manque de temps pour raconter.

Un autre élément qui a pris dernièrement beaucoup d'importance dans ma vie et dans mes travaux, c'est *Le Jour ni l'Heure*. Cette entreprise empiète même sur le peu de moments qui ces temps-ci restaient seuls disponibles pour ce *journal*, ceux qui séparent les informations télévisées de huit heures – que je regarde tous les soirs depuis toujours, non seulement pour avoir une idée de ce qui se passe dans le monde mais aussi, et surtout, pour observer la façon dont c'est présenté au pays et tâcher de mesurer l'évolution des "représentations" –, qui séparent le journal télévisé, donc, du dîner, lequel à Plieux se prend habituellement vers onze heures du soir, jamais avant dix heures et demie en tout cas : je "traite" alors des photographies, par exemple, que j'envoie par courrier électronique, lorsque ce sont des photographies numériques, à Jean-Bernard Lucas qui gère mon site, ou que je lui *apporte* comme je viens de le faire, quand il s'agit d'anciens tirages sur papier : il sort d'ici. L'ex-"Chronologie" prend des proportions énormes : au pire c'est un témoignage de plus d'un narcissisme sans limite, au mieux c'est une œuvre supplémentaire en cours (et bien sûr ces deux hypothèses ne sont, comme on dit, « pas incompatibles »).

Il y a aussi que l'In-nocence, ses forums, mes éditoriaux et surtout les "communiqués" du parti, détournent de ce *journal* une grande part de l'inspiration "politique", à laquelle il doit en général une part considérable, et jusqu'ici croissante, de son volume. Mais surtout, le *journal*, comme beaucoup d'activités humaines – la volupté, le théâtre, la musique, les voyages –, s'entretient par l'assiduité et dépérit par la négligence. Plus on fait l'amour plus on a envie de le faire, et vice-versa, ou plutôt l'inverse. Il faut aller beaucoup au théâtre (comme d'ailleurs au cinéma) pour s'intéresser au théâtre (au cinéma). Il faut tenir très

régulièrement son *journal* pour avoir envie et besoin de le tenir, pour être *inspiré* à le tenir.

Je note ceci ce soir parce que n'ayant presque rien noté ces jours derniers je ne voyais pas ce que je pouvais bien avoir à relever, tout à l'heure, quand j'ai songé à ouvrir ce fichier. J'écris donc, pascaliennement, que je n'ai rien à écrire. Le manque d'inspiration, c'est un beau et vaste sujet. Je ne sais pas si je vais disposer d'assez d'espace et de temps pour le traiter et l'illustrer de manière aussi exhaustive qu'il le mérite.

Mercredi 21 juin, onze heures et quart, le matin. La partie "publique" de la journée d'hier a été divisée en trois sections – inauguration du musée du quai Branly, émission à Radio Courtoisie, dîner chez Lipp sur l'invitation de Paul-Marie Coûteaux – dont deux, les deux premières, m'ont laissé et me laissent encore des impressions mélangées, que je n'arrive pas à bien démêler ; la troisième en revanche a constitué un moment tout à fait réussi, très agréable et chaleureux.

Valérie Scigala et moi nous sommes retrouvés à trois heures au pied de la tour Eiffel et nous sommes aussitôt transportés au nouveau musée, où nous sommes restés jusqu'à sa fermeture, à six heures. J'avais cru que l'après-midi d'hier était le moment choisi pour l'inauguration officielle, mais en fait ces cérémonies-là avaient eu lieu le matin, en présence bien sûr de Jacques Chirac, qui a prononcé un discours dont on parle beaucoup – il a le mérite de préciser un peu les énormes enjeux qui font le considérable non-dit idéologique entourant de toute part l'ouverture de ce nouveau musée. L'après-midi, elle, n'avait rien d'officiel : il n'y a eu ni discours ni coupure de ruban, seulement des invités dont je ne connaissais aucun, à l'exception de Nicholas Fox Weber et d'une de ses filles, très amicaux. Je n'ai pas vu Stéphane Martin.

Le musée, comme il arrive à peu près toujours dans ces cas-là, je crois bien, n'est pas tout à fait prêt. En particulier il manque la majorité des cartouches, de sorte que très souvent on ne sait pas très bien, ou même pas du tout, ce que l'on voit. De toute façon on est très souvent désorienté, et il n'est pas rare que se croyant fermement chez les Indiens du Grand Nord américain on se retrouve sans crier gare chez les Coptes ou à Madagascar. À première vue – mais tout ce que je relève ici n'est

qu'un recueil lui-même désordonné de *premières vues* –, l'art africain est moins présent ou prépondérant qu'on n'aurait pu l'imaginer et que ne l'implique je crois bien la tradition française. Et ce qui reste surtout dans l'œil et dans l'esprit, comme étant le plus spectaculaire, ce sont des parures de plumes d'Indiens d'Amérique, de toute beauté, ou bien de grandes sculptures de bois et de pierre d'Indonésie ou de Mélanésie.

Il ne faut pas compter sur une ou deux visites à ce musée dans son état actuel pour démêler en son esprit, si ce n'a pas été déjà fait, l'énorme question des masques africains, dont je dois bien reconnaître que ce m'est une Égypte, une Venise avant qu'à Venise je me mette un peu sérieusement (puis que je n'oublie beaucoup, sans doute…) – bref un énorme et merveilleux champ de connaissance et de jouissance qu'une vie entière ne suffirait pas à explorer complètement mais dont une quinzaine de jours d'étude sérieuse permettrait de dégager les grandes lignes et les principales partitions. Dans l'ensemble, je ne sais pas identifier ces masques, et je ne le sais pas plus aujourd'hui qu'hier. Tout juste me suis-je vu offrir l'occasion de me rappeler que pour les distinguer et classer il faut certes faire la différence, d'une part, entre les ethnies, les tribus, les peuples et les régions qui les ont produits, et d'autre part entre les différents types de masques, leurs usages, leurs fonctions cérémonielles, la place exacte qu'ils ont tenue dans la vie et dans la mort des populations dont ils sont issus. Pour tout arranger je présume que la distinction entre les différentes fonctions n'est pas la même ici et là et que chaque origine géographique ou ethnique n'implique pas les mêmes subdivisions selon les rôles et les usages des différents objets.

Bref on en est vite réduit à la contemplation pure, ce qui est loin d'être désagréable. Mais encore une fois, dans ce domaine-là, et d'après une unique première visite, nécessairement sommaire, ce ne sont pas les arts d'Afrique qui semblent avoir été particulièrement montés en épingle. On a vu au musée Dapper des présentations aussi fortes et plus impressionnantes. Les plus belles grandes vitrines, et il y en a de sublimes, parlent plutôt de Nias, des Hopis ou du haut Maroni.

Reste la question du bâtiment. C'est là que mon incertitude est la plus grande. Est-ce que les grands bâtiments du passé, lorsque pour la

première fois ils apparaissaient au public, ne suscitaient pas de sa part une adhésion plus immédiate, un enthousiasme plus direct, un sentiment d'admiration et d'exaltation plus "naturel", plus *tripal* ? Comment les Parisiens du XVIIe siècle ont-ils réagi quand pour la première fois leur fut révélée la façade des Invalides, mettons, ou bien la colonnade du Louvre ? En ont-ils éprouvé le plaisir instantané et l'émerveillement que font naître en nous, aujourd'hui, ces édifices ? Ou bien est-ce seulement l'habitude, voire la convention, ou l'éducation, qui nous font les trouver magnifiques (après tout j'ai souvent observé qu'un tas de gens passaient devant eux sans paraître seulement les remarquer) ?

Je me souviens que l'Institut du monde arabe, du même Jean Nouvel, quand je l'avais découvert il y a quelques lustres, m'avait beaucoup plu. Cette fois je suis beaucoup plus réservé, quoique disposé à me donner le temps de la réflexion, voire de l'acclimatation. Simultanément je ressens un soupçon à l'égard de cette bonne disposition, de cette résignation, peut-être, à *m'habituer* : pourquoi est-il nécessaire de *s'habituer* ? Et *s'habituer* n'est-ce pas tout simplement céder à la pression de l'époque, du discours dominant *intelligent* du moment – et aussi, en l'occurrence, de l'amitié, car Stéphane Martin est certainement très fier de son musée, sur lequel il a veillé depuis l'origine, et qui lui a coûté beaucoup de travail et d'attention.

D'un autre côté je suis bien obligé de reconnaître que ce bâtiment, au premier regard, manque de grâce à mes yeux. Il me séduira peut-être un jour, ce n'est pas le cas aujourd'hui. Sans doute faut-il tenir compte du relatif état d'inachèvement de son apparence globale. Les jardins qui doivent faire sa parure sont à peine sortis de terre. Il se présente encore, en grande partie, comme un chantier. Cependant la question des fameuses *boîtes*, elle – et ce n'est qu'un aspect du "problème", celui qui pour le moment fait couler le plus d'encre –, se posera toujours.

On nous explique que ces boîtes de couleurs vives, en saillie de la façade à l'étage de la grande galerie, répondent à la nécessité, que je comprends éminemment, de ménager en marge du très vaste espace ouvert dévolu à la collection permanente, à l'intérieur, des recoins plus intimes, des espèces de grottes, ou de cabinets particuliers, où les visiteurs puissent s'isoler un moment et peut-être méditer face à des

œuvres particulières, en retrait du flot général. Me semble se rencontrer là une petite difficulté technique, car si les visiteurs sont très nombreux, ainsi qu'il est très vraisemblable, la circulation va être bien difficile et l'accès à ces grottes, nécessairement étroit, bien malaisé. Mais surtout, question autrement importante, si l'on suit bien le raisonnement, c'est encore la nécessité qui commande : parce qu'il *faut* ménager ces cabinets particuliers l'architecte n'hésite pas à installer en plein ciel, au cœur de Paris, à l'ombre de la tour Eiffel, le long de l'un des quais les plus prestigieux de la capitale, ces boîtes, qui encore une fois ont toute l'apparence de derrières de semi-remorques ou de containers alignés devant un entrepôt de "grande surface" ou sur le quai de déchargement d'un port industriel. C'est donc encore une fois le *paraître* qui est bafoué, au seul profit des exigences de l'*être* (de l'usage, de la contingence, de la nécessité) – étant bien entendu que de mon point de vue le *paraître* est lui-même une exigence de l'*être*, mais de l'être en projection, en projet, en idéal à atteindre, et non point de l'être en adéquation rigoureuse avec lui-même et ses besoins.

J'en étais là de mes réflexions sommaires lorsqu'une conversation sommaire avec Flatters, à l'instant (il est trois heures) m'apprend que Jean Nouvel parlait ou avait parlé tous les jours avec Laure Adler, ces temps-ci, sur France Culture, qu'il avait beaucoup impressionné Flatters par l'ampleur et la hauteur de ses vues (j'avoue que je n'avais pas été très ébloui, moi, par la beauté de sa langue, les quelques fois où pour ma part je l'ai entendu), et que sans aucun doute il trouverait bien ridicules les interrogations que nous nous soumettons Flatters et moi, ou que je soumets à Flatters : lui, Nouvel, n'est pas un esthète, en effet, et non seulement la beauté n'est pas au centre de ses préoccupations, il se pourrait bien qu'elle représentât à ses yeux un concept tout à fait dépassé, caduc.

Ma question dès lors est celle-ci : comment un architecte peut-il n'être pas un esthète ? Et plus largement : ai-je envie de vivre, ai-je encore ma place, dans un monde où la beauté est un concept dépassé (ainsi qu'en effet il apparaît nettement lorsqu'on se promène ou qu'on voyage) ?

Le lien entre la première et la deuxième partie de l'après-midi et de la soirée d'hier, la première visite au musée du quai Branly et l'émission à

laquelle j'ai participé sur Radio Courtoisie, est plus fort qu'il ne pourrait paraître d'emblée. D'abord Pierre-Marie Coûteaux, qui nous avait invités et qui nous recevait, Valérie Scigala et moi, et qui savait que nous revenions de cette inauguration, n'a pas manqué de nous interroger d'entrée de jeu sur ce que nous pensions de ce que nous avions vu. J'ai dit prudemment que les collections étaient magnifiques, que nombre de chapitres de la présentation des œuvres étaient de toute beauté, et que certainement c'était une précieuse acquisition pour Paris que ce musée si riche et si divers ; et je n'ai fait que très marginalement allusion aux réserves que m'inspirait l'édifice. Cependant les auditeurs de cette émission peuvent poser des questions. Ces questions ne nous ont pas été transmises en direct parce que nous étions très en retard. Nous n'en avons eu connaissance qu'ensuite. L'une d'entre elles portait sur une déclaration récente de Stéphane Martin qui aurait dit que certaines œuvres africaines ou océaniennes étaient « aussi sophistiquées que les chefs-d'œuvre de la Renaissance ou de l'Antiquité ». On voulait savoir ce que nous pensions de cela.

Ce musée du quai Branly est véritablement au centre du débat idéologique et presque métaphysique actuel. Le discours de Jacques Chirac hier matin regorgeait d'implications politiques, je l'ai déjà noté. Sur France Culture à midi, hier toujours, tandis qu'était reçu Michel Butor, il a été encore question de l'événement culturel du jour, et de la semaine, et de l'année, et il y avait un point sur lequel tout le monde était parfaitement d'accord, et dont l'affirmation était même un préalable à toute intervention, c'était la répudiation de toute hiérarchie entre les cultures, et peut-être même de toute hiérarchie quelle qu'elle soit. Le problème est que pour moi art et hiérarchie ne sont pas dissociables. Aimer l'art, c'est hiérarchiser. Aimer l'art, c'est aimer plus ceci et moins cela (et cela, ajouterai-je, non seulement en fonction de pulsions internes immotivées, ne relevant que du goût ou du préjugé, mais selon des critères autant que possible objectifs, en vertu desquels une sonate de Beethoven est *objectivement* supérieure à une sonate de Hummel). Et ceux qui manifestent une telle unanimité pour proclamer que rien n'est plus abject que de hiérarchiser les cultures ne semblent pas bien se rendre compte que pour se montrer conséquents ils doivent absolument

s'interdire de dire de la moindre culture qu'elle est merveilleuse ou exceptionnelle : car comment pourrait-elle l'être si elle ne l'est pas *plus* que les autres ou que la plupart des autres – lesquelles dès lors, *horresco referens*, le seraient moins qu'elle ?

La vérité selon moi est que ni les œuvres ni les artistes ni les cultures ni les civilisations ni surtout les *moments* au sein d'une civilisation donnée ne sont égaux, et qu'à peine entre-t-on dans le domaine de la culture et de l'art l'égalité n'a plus court ; tout juste pourrait-on considérer démocratiquement qu'il faudrait tendre à assurer l'égalité face à cette entrée – ce que j'ai appelé ailleurs *un égal accès à l'inégalité*.

Ce sont là sujets qui par excellence auraient pu faire l'objet d'échanges sur Radio Courtoisie. Malheureusement mon premier mouvement avait été le bon, celui qui m'avait incité à me désister lorsque j'avais compris que ce que me proposait Coûteaux ce n'était pas une heure ou une heure et demie de conversation entre nous deux, mais encore une de ces maudites tables rondes où tout le monde parle en même temps et où personne ne peut rien dire, sinon tout à fait par hasard. Il paraît que les auditeurs n'aiment que ça. Je veux bien le croire. La formule que je préconise ferait s'effondrer toute écoute, me dit-on. C'est certainement vrai. Tout ce que je recommande et que j'aime est totalement contraire à l'esprit du temps, toujours, et quiconque voudra avoir du succès devra se garder scrupuleusement de suivre mes conseils. Je suis le génie de l'échec. Je devrais ouvrir un cabinet de consultation pour des hommes d'affaires qui voudraient perdre de l'argent (pour des raisons fiscales, par exemple), pour des écrivains qui voudraient vendre moins de volumes (pour des raisons de prestige), pour des animateurs qui voudraient se débarrasser de leur public (pour faire la nique aux annonceurs, mettons, ou bien à leur patron).

Coûteaux me dit que Philippe de Saint-Robert, qu'il remplace, si j'ai bien compris, a établi une règle selon laquelle sept ou huit invités n'étaient pas de trop, que lui-même a beaucoup simplifié et réduit la voilure, et resserré encore la table ronde pour se rapprocher de mes requêtes et préférences. Il n'empêche que le général Gallois, qui a quatre-vingt-seize ans et auquel était consacré la première partie de l'émission, a largement dépassé sur la seconde, qu'un M. de la Sourdière, quand je

croyais mon tour arrivé, a parlé de son livre sur Jean sans Peur, et que les quelques moments qui me restaient ont été encore rognés et interrompus par des chroniques et chroniqueurs divers : Alain Clerval, qui parlait des romans de Cocteau, ou bien une dame dont j'ai oublié le nom et qui, elle, voulait à tout prix qu'on entretînt longuement les auditeurs d'une fête de la Nature au château de Canon, dans le Calvados, non sans une longue liaison en direct avec le jeune propriétaire. Le comble est que tous ces protagonistes étaient de fort mauvaise humeur à l'idée de voir contingenter leur temps de parole à mon profit. Coûteaux m'ayant présenté comme *l'invité-surprise*, M. de la Sourdière a même ironisé sur ce mystérieux *invité-surprise* qu'on annonçait comme si précieux, alors que lui-même pensait aussi avoir des choses intéressantes à dire (ce qui est tout à fait vrai).

Bref, tout cela était passablement absurde, et très exactement conforme à tout ce que j'avais toujours prévu et craint. On ne retire de ces séances-là que des frustrations de plus. Nous avons même oublié, Valérie Scigala et moi, de parler de ma candidature à la présidence de la République. Disons que l'occasion ne s'est pas présentée. À moins d'une grande expérience et de beaucoup de maîtrise, on ne peut parler que de ce dont l'occasion se présente, c'est-à-dire que le hasard est le maître.

Si j'ai noté plus haut, cependant, que je gardais de l'expérience, comme de la précédente, une impression contrastée, et donc pas entièrement négative, c'est que j'ai bien conscience, je le répète, que ce que j'eusse souhaité n'aurait aucun succès. L'auditeur veut ce chaos, et s'il ne l'a pas il décroche. Je ferais peut-être la même chose à sa place. Il y a incompatibilité entre le médium, radio ou télévision, et, ne disons pas la *pensée*, ce qui serait un peu prétentieux dans le cas particulier, mais l'exposition d'une réflexion ou seulement d'une opinion un peu soutenue. Il n'y a pas de ma faute si la capacité d'attention du public s'est sans cesse réduite, au cours du XXe siècle. J'ai terminé ce matin *Roderick Hudson* et les phrases, non pas de James lui-même – de celles-là ne parlons même pas – mais de ses personnages en conversation sont inimaginables de complexité aujourd'hui. Personne n'accepterait de se voir soumis à pareils méandres d'expression. Personne ne serait capable

d'y répondre sur le même mode. Et ne disons rien des personnages de Marivaux.

D'autre part j'étais très content de rencontrer Paul-Marie Coûteaux, qui est vraiment très sympathique et qui s'est montré l'hôte le plus empressé, au restaurant comme à la radio (où cette extrême courtoisie à mon égard n'avait pas laissé d'irriter quelque peu, je crois bien, certains des autres invités). Nous avons dîné à quatre, très gaiement, dans les jolies salles de Lipp, avec Valérie Scigala et le chroniqueur littéraire Gilles Brochard, grand ami de Coûteaux, et qui lui-même, faute de temps, n'avait pu dire à la radio que deux ou trois mots de *Rannoch Moor*, livre qu'il avait pourtant épluché avec soin, son exemplaire en témoignait.

Jeudi 22 juin, dix heures du matin. Deuxième inauguration du musée du quai Branly, ou *troisième*, ou *quatrième*, je ne sais plus, elles se succèdent quotidiennement, assez différentes les unes des autres : celle d'hier, curieusement (ou peut-être pas) était à la fois la plus "mondaine" (on se serait cru à la télévision, tant défilaient les visages connus, de Patrick de Carolis à Alain Minc, de Jacques Calvet au baron Seillière) et la plus "intime", avec un excellent buffet qui m'a permis de retrouver les Robbe-Grillet, elle d'abord, lui ensuite (qui d'abord ne me reconnaissait pas du tout – il est vrai que je laisse pousser ma barbe, depuis quinze jours). Il a eu cet hiver de sérieux problèmes de cœur, au sens bien sûr non métaphorique de l'expression, qui se sont traduits par un pontage. Néanmoins il achève un nouveau film, avec Arielle Dombasle. Catherine dit que Le Mesnil commence à reprendre un peu figure après les années de désolation qui ont suivi la tempête de l'hiver 2000. Alain pendant longtemps vivait avec les volets clos, pour ne pas voir le parc ravagé ; ou bien il allait à l'hôtel. Il ne confirme pas les nouvelles de l'amélioration, d'ailleurs, et me demande, un peu pète-sec à sa manière, comment je puis imaginer un retour à la normale alors que des arbres de trois cents ans ont péri.

Stéphane Martin est à tout et à tous, et même à moi pour plusieurs moments, avec une gentillesse infatigable. Il est étonné qu'une de mes sections préférées soit celle des Amérindiens, qui n'est pas celle qu'il juge la plus réussie, trop dense à ses yeux. Mais nous ne pensions pas

exactement aux mêmes salles, et il convient de l'admirable beauté des quartiers consacrés aux différentes parures de plumes. Il me montre en ces parages la plus ancienne pièce du musée, non, je veux dire la pièce du musée le plus anciennement entrée dans les collections nationales, une sorte de hampe rapportée du Brésil par Villegagnon en 1550 à peu près, et offerte alors à Henri II.

J'ai retrouvé avec grand plaisir le masque fang si beau, blanc et couronné de plumes, qui faisait mon admiration jadis au musée de la porte Dorée. S'il avait un rival dans mon affection ce serait, aussi différent de lui que possible, le merveilleux masque krou, aux bleus si profonds, qui figurait déjà à l'Exposition universelle de 1900 – où sans doute il ne faisait que confirmer le public, effrayant qu'il est, dans l'idée de la sauvagerie des colonisés.

On quitte ces régions, au musée, sur un immense masque bedu, presque plat, à damier noir et blanc, qui est bien l'un des objets exposés qui inspirent les plus grandes envies de possession : on le voit parfaitement chez soi, celui-là, et Sean Scully n'aurait qu'à bien se tenir.

Ce musée a les plus chic conférencières de la terre – toutes des femmes, curieusement : elles se tiennent dans les quartiers de leur spécialité et dispensent leur haut savoir à ceux qui le veulent bien. J'ai été gentiment harponné par une dame qui n'avait pas grand succès, car ce qu'elle avait à montrer était de petite taille et peu spectaculaire. C'étaient des objets et des enluminures relatifs à l'évolution de l'écriture et des religions dans l'Afrique septentrionale – j'ai dit *le Maghreb*, mais on m'a fait remarquer que la zone concernée était beaucoup plus large que le seul Maghreb puisqu'elle comprenait aussi la Mauritanie d'un côté, la Libye et même l'Égypte de l'autre. Les questions de terminologie sont apparemment essentielles car la dame, ayant prononcé le mot *coranique*, s'est très vivement reprise en s'excusant et en le remplaçant par *musulman* – je n'ai pas osé demander pourquoi, j'ai eu bien tort.

Il y avait hier déjà beaucoup plus de cartouches qu'avant-hier, et les installations se poursuivaient. Dans la plus spectaculaire des "boîtes" consacrées aux masques africains – celle où l'on peut voir le fameux masque krou du Sassandra dont je parlais plus haut, j'ai vu à six heures et demie un emplacement vide, à sept heures et demie un masque posé à

terre près d'une perceuse et de son emballage de papier de soie, et à huit heures et demie le même masque parfaitement accroché.

Pendant toutes ces festivités continuent de s'affairer des passeurs de serpillières ou des nettoyeurs de vitrines, noirs pour la plupart, quelquefois maghrébins. Ils font leur travail les yeux baissés, semblant ne rien voir de ce qui est montré, et qui vient peut-être de leur pays d'origine – c'est quelquefois un peu embarrassant, en tout cas légèrement ironique ou grinçant ; ce qui sans doute n'échappait pas à une télévision *beur* dont l'interviewer, casquette de base-ball à visière sur le côté dans la meilleure tradition, interrogeait un passeur d'éponge arabe sur ce qu'il pensait de tout cela : je n'ai pas pu entendre ce qu'il disait, je ne sais même pas si c'était en arabe ou en français, mais l'homme semblait très déterminé, par son attitude de retrait et de dénégation, à ménager aussi bien ses employeurs que ses virtuels auditeurs.

Onze heures et quart, le soir. J'étais parti aujourd'hui pour un tour des librairies, avec notamment une longue station prévue à l'officine des Belles Lettres, boulevard Raspail, afin de reconnaître plus que pour acheter des ouvrages qui pourraient m'être utiles et risquent de me devenir indispensables pour mes travaux sur *L'Amour des hommes.* Hélas j'ai dû en rabattre de mes ambitions et n'ai visité de façon un peu soutenue que Galignani, où j'ai passé deux heures, et Smith accessoirement. C'est que j'étais et suis encore aux trois quarts paralysé, une fois de plus : talon droit, cette fois-ci. J'avais l'intention de me rendre demain au musée américain de Giverny pour y voir l'exposition sur Winslow Homer. Si je ne vais pas beaucoup mieux d'ici le matin, il n'y faudra pas songer. J'en suis à me demander si je pourrai rentrer samedi à Plieux. Cette suite presque ininterrompue de petites misères physiques, en général douloureuses – les dents, l'oreille, les pieds gonflés, les chevilles – commence à devenir hautement fastidieuse.

***

Le sentiment d'échec – et c'est bien plus qu'un *sentiment* – est au bout de toutes mes avenues : mes livres paraissent, ils ne reçoivent aucun

écho, il s'en vend quelques centaines d'exemplaires (je n'en suis même pas sûr) ; le parti politique que j'ai fondé a quinze ou vingt membres, qui pour la plupart ne se manifestent jamais ; ma candidature à la présidence de la République n'a été relevée nulle part, même à titre d'excentricité ; le site de la Société de "mes" lecteurs est totalement mort, comme lobotomisé – plus personne n'y fait la moindre apparition. Tout dit l'inintérêt total du siècle à l'égard de tout ce que je puis entreprendre ; et si par hasard il s'y intéresse un peu, par exception, c'est pour s'en étrangler d'indignation et me submerger de haine.

Il faut tâcher néanmoins de mener jusqu'à leur terme les chantiers ouverts, et en particulier celui des *Églogues*, comme si de rien n'était – d'ailleurs c'est exactement cela : *rien n'est* ; et il serait parfaitement vain d'attendre que par miracle quelque chose *soit*. Non : accomplir sa tâche jusqu'au bout, comme un cheval aveuglé au fond d'une mine ; et n'espérer rien d'autre que la ration habituelle (encore bien heureux si elle se maintient !).

Plieux, dimanche 25 juin, dix heures du soir. Les journées d'avant-hier et d'hier ont été non pas *gâchées* mais rendues moins agréables et certainement moins faciles, moins aisées, moins coulantes, par la douleur au talon droit, qui me rend la marche très laborieuse, et par le médicament que je prends pour m'en affranchir (sans grand succès jusqu'à présent), le Bi-Profénid, que je soupçonne fort d'être responsable de nausées très pénibles à traîner sur les routes.

Il y a aussi (je trouvais que j'en avais bien vite fini avec les doléances) que voyager sans Pierre est beaucoup moins plaisant que de voyager avec lui, d'une part pour des raisons sentimentales, sur lesquelles je ne m'étendrai pas, d'autre part pour des raisons pratiques – mieux vaut en voiture être deux, quand on explore une région particulière : un pour conduire, l'autre pour lire les cartes et les guides, sans quoi il faut s'arrêter toutes les trois minutes, on perd un temps fou et très vite on renonce à s'informer comme il le faudrait, d'autant qu'à chaque étape destinée à faire le point il faut, à partir d'un certain âge, chercher et chausser ses lunettes, ce qui fait de l'enquête toute une affaire. C'est la même chose dans les musées : en vieillissant l'accès à la connaissance ou seulement à l'information devient plus compliqué et la tentation est

grande de s'épargner une fois sur deux, puis deux fois sur trois, l'effort impliqué.

J'ai beaucoup hésité vendredi matin, à Paris, avant de partir pour Giverny et pour l'exposition Homer dans le piètre état où j'étais (et où je suis encore, mais ici c'est moins grave). Et puis je n'ai pas voulu renoncer, je me suis dit qu'un renoncement était toujours le premier d'une longue série, j'ai quitté le studio en sautant sur un pied.

L'autoroute de l'Ouest, non sans embouteillages, m'a conduit à Mantes et de là à Vétheuil, où plus que le souvenir de Monet m'attirait celui de Joan Mitchell, dont je fus l'hôte sans qu'elle le sache, avec *W.*, comme dit le *Journal de* Travers, en je ne sais plus laquelle des années soixante-dix. Nous recevaient là un ou deux des (jeunes) amis du peintre, et le séjour fut fort agité puisque, ulcéré de jalousie, je quittai la maison au milieu de la nuit pour aller prendre un train à Mantes, ce qui n'est pas un mince exploit sportif, j'ai pu le constater avant-hier – il doit bien y avoir une quinzaine de kilomètres.

Je n'étais pas bien sûr de reconnaître la maison. Je croyais seulement me souvenir qu'elle s'appelait *La Tour*, ou en tout cas qu'elle avait une tour ; et j'hésitais entre deux identifications possibles. J'ai profité de mon enquête pour voir l'église et, au cimetière, la tombe de la première femme de Monet, Camille Doncieux, morte en 1879 et qu'il peignit morte – la toile est de grande importance dans l'imaginaire flattersien.

Une dame devant l'église me recommanda de m'adresser à la pharmacie et à la pharmacie

Lundi 26 juin, dix heures moins le quart. … et à la pharmacie un homme qui peut-être était le maire, en tout cas très renseigné, précisa pour moi sans aucun doute quelle avait été la maison de Joan Mitchell, « et de son compagnon Jean-Paul Riopelle », ajouta-t-il : c'est celle qui s'élève à la sortie du village le long de la route de La Roche-Guyon, sur une falaise rocheuse, presque exactement au-dessus de celle, beaucoup plus modeste, qu'habita Monet de 1878 à 1881 et où mourut sa femme le 5 septembre 1879. *La Tour* a en effet une tour hexagonale : c'est une grosse villa de l'entre-deux-guerres ou des années cinquante, assez vilaine, et qui se dresse dans un jardin touffu. Ses terrasses sont si

proches de l'abrupt rocher que les scènes d'il y a trente ans eussent pu se terminer de façon bien plus dramatique encore que mon échappée nocturne vers Mantes. Riopelle était très porté sur la bouteille, je crois bien – ce n'est pas une résidence pour ivrogne.

À La Roche-Guyon j'ai retrouvé les deux châteaux l'un sur l'autre, au-dessous et au-dessus de la falaise de craie comme la maison de Monet et celle de Joan Mitchell à Vétheuil. Je me souvenais assez bien d'eux, mais pas de la jolie fontaine qui avoisine celui du bas, le plus grand, sur une place du village, ni, et pour cause, du jardin qu'on est en train de lui rendre, de l'autre côté de la route. Je suis entré dans les anciennes écuries, dûment somptueuses d'architecture, où se tenait une exécrable exposition.

Le mauvais art est la calamité de ces contrées. Il sévit à Giverny dans des proportions accablantes, sous chaque porche s'étalant un peintre "impressionniste" bien vivant et bien vendant (je présume), qui se targue bien sûr de ses galeries à Cannes, à Miami, à Las Vegas, Acapulco et Hong-Kong – toujours le plus mauvais signe : aucun bon peintre n'a jamais eu de galerie à Cannes, encore moins à Acapulco (pour Las Vegas je n'en jurerais, les édiles et la mafia sont tellement avides là-bas d'avoir *tout*, ils seraient fichus de monter un musée Twombly ou Samuel Palmer rien que pour m'embêter…).

Le village ni le site ne sont pas encore trop sérieusement abîmés, et ils auraient encore une certaine séduction, même, peut-être, n'était l'esprit qui règne là, celui qui prospère dans les "beaux villages" trop bien répertoriés, aggravé ici par le souvenir lointain, mais commercialement très actif, de la grande peinture. J'ai reculé devant la revisite de la maison de Monet et de ses jardins, mais j'en ai fait le tour, malgré mon talon douloureux, et j'ai même marché, héroïquement, jusqu'à l'église assez lointaine et jusqu'à la tombe du peintre, derrière l'abside. Autant la pauvre Camille est seule à Vétheuil, sous des fleurs en pleine terre, ébouriffées, autant Monet lui-même est entouré pour son dernier repos de toute une smala de femmes, enfants, brus, gendres, neveux, nièces et petits-enfants, Hoschedés ou Piguets de toute espèce. En contrebas on voit la tombe pompeuse de Gérard Van der Kemp, ancien conservateur

général de Versailles, à qui Giverny doit son sauvetage, son succès et sa massive américanisation.

Presque tout est américain à Giverny, au prétexte que le village, « on ne le sait pas assez », fut dès les années 1880, et pendant près d'un demi-siècle, le site d'une abondante colonie d'artistes américains, attirés par la gloire de Monet et dont le lien avec lui, sans doute assez ténu, est néanmoins symbolisé par le mariage, en 1892, de sa belle-fille Suzanne Hoschedé avec le peintre Theodore Earl Butler. Un tableau de Theodore Robinson, *Le Cortège nuptial*, témoigne de la cérémonie, au musée d'Art américain – ce n'est pas le plus mauvais qu'on puisse voir là.

Ce musée d'Art américain ne gâche pas trop le paysage. À demi caché dans l'herbe, il est implanté de façon assez discrète et il se révèle plutôt agréable de fréquentation, architecturalement. Ce qu'on peut voir de ses collections – qui "tournent" beaucoup, ai-je cru comprendre – est un peu décevant en revanche. Tous ces pèlerins de Giverny venus d'outre-Atlantique, qui assiégeaient Monet et contaient fleurette aux filles de sa maison, étaient assez peu doués, dans l'ensemble. Celui des *plateaux* du musée qui leur est consacré n'abonde pas en tableaux qui inspirent grande envie.

Mercredi 28 juin, dix heures du soir. Hier tout allait mal, au moins jusqu'à la soirée, au cours de laquelle nous sommes allés à Fleurance pour y voir *Volver*, d'Almodóvar, puis pour y dîner (d'une paëlla !) chez Jeanne Lloan, tandis qu'a la Coupe du monde de football la France battait l'Espagne par trois buts à un : j'avais perdu deux heures à chercher en vain un poème chinois pour l'*Amour des hommes*, j'avais eu une séance pénible chez le dentiste, j'avais appris de lui que dans quinze jours (« le temps que vous vous reposiez un peu ») je devrais en subir une plus pénible encore (avec ces affreuses piqûres dans les gencives pour des anesthésies qui n'anesthésient pas), j'avais toujours mal au talon et surtout de nouveau mal à l'aine, à l'emplacement de la hernie opérée il y a trois ans – ce *journal* a de la chance, j'oublie quelques autres objets de contrariété (ah si : un seul paragraphe produit, pour *Travers III*, 5).

Aujourd'hui changement à vue : à peine me saisis-je au passage, en allant aux cabinets, d'une anthologie chinoise, j'y tombe aussitôt sur les adieux déchirants de deux généraux sentimentaux, au premier siècle

avant notre ère ; j'ai un peu moins mal au talon ; j'apprends par le net que Stéphane Martin, qui, avec l'ouverture de "son" musée du quai Branly, est vraiment l'homme du mois, déclare à *L'Express*, en réponse au questionnaire de Proust, que ses écrivains favoris sont Chesterton, Marcel Aymé, Jean Ray et moi (je trouve que Stéphane prend bien des risques parce que, sur ces quatre, au moins trois sentent sérieusement le roussi) ; et, toujours sur le net, je lis un excellent article du Stalker, Juan Assensio, sur *Rannoch Moor* – un des meilleurs que m'aient jamais valu mes travaux…

Cela dit je marche encore bien mal, le retour de la douleur à l'aine me préoccupe grandement et je n'ai produit que *deux* paragraphes de *Travers III*, 5 – enfin, c'est tout de même mieux qu'hier.

***

Mais revenons à Giverny. L'exposition Homer, qui m'avait conduit là, est assez décevante. Ou bien c'est Homer lui-même qui est un peu décevant. J'aimerais beaucoup l'aimer beaucoup. Il y a presque quarante ans que j'entretiens à son égard un préjugé très favorable. J'aime son nom, *Winslow Homer* ; j'aime sa palette aux riches tons moelleux ; j'aime le caractère bien assis, bien calé sur la terre, bien massif de ses personnages hommes et femmes, jamais fluets, volontiers monumentaux, même ; j'aime tout ce que son monde évoque d'Henry James et tout ce qu'en même temps il suggère de Whitman. Son œuvre est une mine inépuisable de merveilleuses couvertures pour des livres de poche (ou pas de poche). J'adore en lui les *images*. Je ne suis pas sûr que ce soit pour autant un très grand peintre – même s'il est, comme c'est bien possible, le meilleur peintre américain de son siècle.

Vendredi 30 juin, neuf heures et demie. Avant-hier j'ai dû abandonner le pauvre Winslow Homer dans une mauvaise passe parce que commençait à la télévision *Ordet*, de Dreyer, que je n'avais pas revu depuis des années et qui m'a, je ne dirai pas *déçu*, mais laissé profondément frustré, parce que c'est un film que je ne comprends pas, tout simplement : comment est-il interprétable en dehors du point de vue

le plus strictement chrétien, celui de la foi ? Si l'on n'a pas la foi, et vraiment la foi du charbonnier, la foi dans les miracles, quelle leçon peut-on en tirer ? On peut prendre plaisir aux images, là encore – mais contrairement à celles de Homer elles sont infiniment austères.

La période est très cinématographique. Hier on pouvait voir et nous avons vu *Ariane*, de Billy Wilder (*Love in the Afternoon*, d'après Claude Anet !), avec Audrey Hepburn, Gary Cooper et Maurice Chevalier (un acteur auquel je suis passablement allergique). C'est typiquement une de ces petites comédies américaines dont la doxa cinéphilique et *Télérama*, depuis cinquante ans, ne parlent qu'avec une émotion émerveillée et qui à vrai dire, *champagne or no champagne*, me semblent plutôt lourdingues, pas très drôles et éminemment oubliables – il se trouve en plus que je supporte mal (bêtement, sans doute) les films (et même les romans) qui ne se passent pas… comment dire, *dans leur langue d'origine* : le détective privé parisien et sa fille s'exprimant en un américain impeccable dans leur petit appartement hollywoodo-montmartrois sont à peu près aussi convaincants que les scènes d'*Irma la Douce*. Mais enfin ce n'est pas irregardable si l'on est très bien disposé (ou au contraire un peu fatigué, et pas très exigeant avec soi-même).

Un aspect sans doute un peu futile qui m'intrigue, chez Winslow Homer, et je ne suis probablement pas le premier, c'est la sexualité. On ne sait pas grand-chose de la sienne, apparemment. Il ne s'est jamais marié. Il paraît qu'il était timide avec les femmes. À un peu plus de quarante ans il a quitté New York, où il connaissait pourtant un certain succès, et il n'a jamais vécu par la suite qu'en des lieux retirés et solitaires, un phare sur une île minuscule au large du port de Gloucester, dans le Massachusetts, un village de pêcheurs, Cullercoats, sur la côte nord-est de l'Angleterre, près de Newcastle, puis, très longuement, la maison de sa famille, *The Arch*, sur la côte du Maine.

Jeune homme, il était plutôt joli garçon, d'après les photographies. Les femmes sont très présentes dans sa peinture, mais souvent elles sont seules, et les hommes seuls d'un autre côté. Il en va de lui comme d'Eakins, d'une certaine façon : le goût des académies masculines est peut-être chez lui un peu moins marqué que chez son confrère et contemporain, quoiqu'il y en ait quelques beaux exemples dans sa

production, mais on croit pouvoir déceler dans ses atmosphères (auxquelles il est très habile, et même mieux que cela) un incontestable *amour des hommes*, comme dirait Renaud Camus. Par sa propension à placer des mâles de tout âge, bien campés sur leurs jambes écartées ou sur leurs embarcations, dans de beaux et forts paysages solitaires, il fait souvent penser à Whitman, dont il est sans doute le peintre le plus proche. Mais plus généralement c'est aux traits spécifiques d'un amour des hommes *américain* qu'il faut sans doute le rattacher. Je n'arrive pas à me souvenir de l'ouvrage et de l'auteur (Lionel Trilling ?) qui firent grand bruit il y a trente ou quarante ans avec une théorie selon laquelle il y avait au centre de la littérature américaine, et peut-être de l'esprit américain en général, depuis Tom Sawyer et Huckleberry Finn, en passant bien sûr par les *camerados* de *Calamus*, un puissant courant crypto-homosexuel – mais l'un ni l'autre mot ne conviennent tout à fait. Ce qui n'est pas douteux en revanche, c'est qu'il y a un versant proprement américain de l'amour des hommes, un versant dont Whitman est le plus bel à-pic, et dont je me suis toujours senti infiniment plus proche, au moins érotiquement, que de la fastidieuse tradition pédérastico-gréco-romaine.

Samedi 1er juillet, dix heures et quart, le soir. Quittant Giverny vendredi dernier je gagnai Chérence où j'eus la chance de tomber assez vite, qui s'occupait à placarder certains avis près de la porte de l'église, sur une dame très bavarde, de son propre aveu, qui « avait bien connu Nathalie Sarraute », selon l'expression consacrée, et me donna tous les renseignements que je voulais, non seulement sur ses demeure et dernière demeure mais aussi sur celles des Iolas, *of* Transition *fame*, les amis de Joyce et les parents de Betsy Jolas, qui vient encore dans leur maison, si j'ai bien compris, et qui d'ailleurs y était peut-être ce jour-là car toutes les fenêtres en étaient ouvertes, ainsi que je pus le constater en allant au cimetière et en en revenant, puisqu'elle en est l'édifice le plus voisin.

Au cimetière, que j'avais dépassé en arrivant de Giverny, j'ai donc vu la tombe d'*Eugène Jolas, poète*, et de *Maria McDonald Jolas*, dont les noms sont aujourd'hui à peine lisibles dans la pierre ; puis, un peu plus à l'écart, et donc plus près du mur et de la campagne, celles de Raymond et de Nathalie Sarraute, très simples comme il fallait s'y attendre, en un

coin encore très herbu, d'où l'on peut voir les champs et les bois. La femme à qui j'avais parlé m'avait dit que Sarraute avait voulu se faire construire pour travailler un pavillon de planches isolé où elle eût été, encore plus que chez elle, immergée dans la nature. Mais en fait elle écrivait surtout au café, comme à Paris.

La maison des Iolas et celle des Sarraute occupent, c'est facile, les deux extrémités du village – l'une à l'ouest et l'autre à l'est. Toutes deux sont assez modestes et plutôt jolies, surtout celle des Iolas peut-être, plus lumineuse et plus gaie, avec l'inconvénient, éventuellement, d'être plus proche d'un axe de circulation un peu plus important. Celle de Sarraute, par un beau porche et par une façade très simple, tout à fait paysanne, s'ouvre d'un côté sur une rue où il ne doit pas passer grand monde et qui aussitôt après devient une minuscule route de campagne. De l'autre côté, au midi, elle a un jardin assez boisé, clos de murs.

De Chérence j'ai gagné Chaussy et de là Villarceaux, qui fut pour moi un but assez fréquent de promenades, environ mes vingt ou trente ans. Le château haut est comme ces êtres très beaux dont on se dit qu'ils ne sont vraiment pas notre genre mais qu'on ne peut s'empêcher néanmoins de regarder avec fascination, tant en leur genre ils sont réussis. Il a été édifié au milieu du XVIIIe siècle par l'architecte Jean-Baptiste de Courtonne, dont le père, Jean, avait bâti l'hôtel Matignon. La famille de Villefranche, qui au début du XXe siècle s'était alliée aux Mérode, a réussi à s'y maintenir jusqu'en 1975, date à laquelle il fut vendu aux enchères et acheté par une fondation suisse, qui ces dernières années en a confié l'administration à la Région Ile-de-France. Par voie de conséquence, même si l'autre jour il était trop tard, on peut le visiter, en y accédant par le château bas, celui de Ninon de Lenclos. J'estime hélas, à peu près à la façon de Groucho Marx, qu'un château où je puis entrer en achetant mon billet n'est plus tout à fait assez bon pour moi. J'aime mieux rêver à la vie délicieuse qui devait se mener là quand les Villefranche et les Mérode étaient encore en résidence et pouvaient contempler, des hautes fenêtres de cette grande maison si gracieuse, une large vallée bien à eux, déserte, où les vertugadins de pelouse et les pièces d'eau en contrebas allaient lécher de leurs sauts de carpe de profondes forêts qui les coupaient du monde.

J'apprends sans plaisir, par le net, l'évolution de la propriété, que je croyais encore entre des mains privées. Je dois tout de même reconnaître que le domaine, tel que j'ai pu le contempler de la grille d'honneur, au nord, semble resté à peu près intact : la façade parfaitement régulière, au bout de l'avant-cour qui de là descend vers elle en pente douce, continue de se détacher sur un fond de forêts que rien ne vient trouer, ni le silence. Si aménagements il y a eu, abusifs ou non, c'est sur l'autre versant qu'il y a été procédé, non pas en face mais à l'est, là où s'atteint le manoir de Ninon (ou plutôt d'un de ses amants). Je suis allé de ce côté-là mais j'ai trouvé grilles closes – à cinq heures, aux plus longs jours de l'année, juste à l'orée des heures où ce parc est à son meilleur ! Il me faudra y revenir.

Je suis rentré à Paris sans autre encombre que deux ou trois tours au cœur de Mantes embouteillée, pour trouver de l'essence, dans la peur de la panne sèche. Le soir je dînai rue Berger chez Flatters, en tête à tête avec lui sur son balcon. Nous parlâmes.

Lundi 3 juillet, neuf heures et demie du soir. Les trois jours et surtout les trois nuits de la fête de Plieux ont été bien durs. Jusqu'à présent on pouvait souffler le dimanche soir, au moins, parce que c'était le jour du *musette*, pour les personnes d'âge qui ne veulent qu'une musique peu bruyante et qui vont se coucher vers onze heures ou minuit. Mais hier nous avons été pris par surprise, troisième nuit *disco*, si c'est bien le mot, exactement sur le modèle des deux précédentes. On m'explique aujourd'hui que la soirée *musette* a été supprimée, qu'il n'y avait plus assez d'amateurs, qu'aux *jeunes* sont allouées à présent les trois nuits.

Je suis au bord de juger cela un peu abusif. Pierre se levait ce matin à six heures et demie, et il n'était pas question de fermer l'œil avant quatre heures. En plus nous sommes en pleine canicule et l'on est obligé de maintenir toutes les fenêtres fermées, non pas certes dans l'espérance de dormir mais parce que l'intensité du bruit, sans cela, perce les tympans. Ce ne sont pas ces séances de torture qui vont me réconcilier avec la musique populaire, pour laquelle, à quelques exceptions près, j'ai toujours ressenti une détestation fervente. Mais la pire est sans aucun doute cette musique de boîte, qui retentit avec une saison de retard, peut-être, jusqu'en les villages les plus reculés. On est loin des jolis bals de

campagne, je ne dis pas du XVIIIe siècle, violons et fifres, mais seulement du siècle dernier, avec leurs petits orchestres voyageurs (ceux du *musette*, justement). Évidemment j'ai du mal à comprendre pourquoi il est absolument nécessaire que le bruit, qui pourrait très bien ne couvrir que l'espace où l'on danse et ses entours immédiats, s'étende à deux ou trois kilomètres à la ronde. Quel goût curieux, chez toute une génération et même plusieurs, que le plaisir ne commence qu'à partir du moment où le son est *trop* fort, et plus il est *trop* fort et plus c'est désirable, apparemment…

Vers deux heures du matin, la nuit dernière, n'y tenant plus de ne pouvoir ni dormir ni lire ni rien faire, je me suis rhabillé et j'ai marché jusqu'à la place du village, à peu près dans l'état où sont ces malheureux dont il est question toutes les semaines dans les journaux et à la télévision, en été, parce que leurs nerfs ont lâché et qu'ils ont tiré sur les *jeunes*. Dieu merci je n'ai pas trouvé de carabine. J'étais comme un fantôme, personne ne m'a vu ou ne m'a prêté la moindre attention. En fait il n'y avait plus grand monde, contrairement sans doute aux deux nuits précédentes à la même heure : une centaine de personnes peut-être, toutes jeunes en effet, mais dont à peine vingt ou trente dansaient encore. Pourtant la "musique" était toujours aussi forte. Et par-dessus elle, ou dans ses interstices, un imbécile muni d'un micro, parlant sans cesse, commentant une action inexistante, essayait de réanimer un défaillant cœur à l'ouvrage (de gaieté).

Voilà bien encore un domaine où le progrès technologique, sottement exploité, n'aura amené que des maux. Le micro, les baffles, les haut-parleurs, ce sont certainement de belles et précieuses inventions. Pourtant elles n'ont servi en l'occurrence qu'à déformer l'oreille et le goût, à créer des besoins et des plaisirs manifestement nocifs, à offrir à la société de nouveaux moyens de nocence. Et que dire – que dire surtout que je n'ai pas déjà dit et écrit cent fois ! –, du fond rythmique de cette musique-là, de cet effroyable gros cœur dont on sent bien qu'il veut se substituer au nôtre et à tous les cœurs en un unisson mortifère, de cette interminable marche militaire qui est l'essence à peine secrète de ce fracas tout-envahissant, chaconne pour quelque holocauste global où le néant reconnaîtra les siens ?

À toute esquisse de doléance la parade toute prête, ce jour, est bien entendu qu'« il faut bien que jeunesse se passe » – et puis ce n'est que trois jours, que sont trois jours (et trois nuits) dans une année ? Mais je ne suis pas sûr qu'il soit bien judicieux pour une civilisation que la jeunesse y soit par définition *ce qui nuit* et ce dont il est excusable et inévitable que cela nuise. D'autant que cette vision des choses s'étend à bien d'autres groupes, qui chevauchent ou non celui-ci. La sagesse, la tolérance, la vertu civique et le simple bon sens (on me l'a bien fait sentir), c'est de s'accommoder tour à tour de toutes les nocences qui se manifestent fatalement les unes après les autres : il est normal que les *jeunes* dérangent, que les chômeurs cassent, que les paysans en colère détruisent, que les viticulteurs incendient, que les inoccupés des cités mettent à sac, que les supporters enthousiastes renversent les voitures, que les fêtards y mettent le feu. Les hommes et les femmes politiques raisonnables et réalistes sont conscients de ces réalités-là, sans doute regrettables mais inévitables, et ils se gardent de les aggraver par des attitudes d'indignation ou de répression qui ne pourraient qu'être assimilées, face à des traditions si sacrées, à de la provocation. De même, le simple citoyen qui veut vivre à peu près tranquille prendra en compte ces données de fait et se gardera bien de les monter en épingle.

L'ennui c'est que je vois la démocratie et plus généralement la vie en société, la civilité, le civisme, le pacte social comme reposant sur des principes exactement inverses de ceux que met en œuvre cette prétendue sagesse-là – à commencer bien sûr par l'in-nocence : d'autant qu'en l'occurrence ce droit de *nocer* (et les deux sens éventuels de ce verbe se recoupent là assez exactement, pour une fois) se traduit par toute sorte d'autres dommages et avanies qui laissent assez voir sa vraie nature. Ainsi nous avons passés une partie de la matinée d'hier à nettoyer notre jardin qui fait fonction de vaste poubelle, pour les danseurs : ils y jettent ou y laissent la nuit leurs papiers gras, leurs kleenex, leurs verres en carton, leurs bouteilles et leurs plateaux-repas, et accessoirement ils s'en servent comme de vastes cabinets ; ce qui n'a rien d'étonnant, une plaisanterie rituelle, m'explique-t-on, consistant, tous les ans, à boucher les toilettes municipales et à bloquer le fonctionnement de leurs chasses

d'eau : mais à cela aussi il semble qu'il serait de mauvais goût de trouver à redire.

Je ne suis pas encore allé voir ma voiture. Les autres années je la mettais chez les Rigaud mais à présent le parc de la chartreuse est fermé. La femme qui estime que vraiment il ne faut pas se plaindre m'apprend qu'à la voiture de son fils on a arraché le rétroviseur. Mais ce genre de choses à Plieux n'arrive qu'une fois pas an, dit-elle, tandis qu'ailleurs c'est tous les jours qu'on en court le risque.

Mardi 4 juillet. Le samedi 24 juin, il y a dix jours de cela, j'ai quitté Paris vers dix heures du matin. Mon intention était de passer par Mirebeau, où vit Paul-Marie Coûteaux, pas du tout pour lui faire une visite car je savais qu'il avait un livre à finir et à remettre à son éditeur le surlendemain, mais parce qu'il m'avait rendu curieux de cette petite ville voisine de Châtellerault dont je n'avais pour ainsi dire jamais entendu parler.

Pour aller de Paris à Plieux en passant par Mirebeau je ne m'y suis pas très bien pris, en tout cas pas de la façon la plus simple, parce que je m'en suis tenu d'abord à l'autoroute qui ces dernières années m'est devenue la plus familière, celle qui passe près de Châteauroux, de Limoges et de Cahors – en fait il aurait été beaucoup plus simple de prendre d'emblée plus à l'ouest, par Tours, et de sortir à Châtellerault ; sans doute cela m'a-t-il paru *trop* simple, justement, et c'est de Châteauroux que j'ai rejoint Châtellerault et de là Mirebeau, traversant d'est en ouest, ce faisant, par d'assez petites routes, à l'horizontale, une bonne partie de la France du Centre.

Quittant l'autoroute à la hauteur de Châteauroux, donc, et avançant presque tout droit vers l'ouest, j'ai vu d'abord, de la route, un assez beau manoir d'origine médiévale, sans doute, très simple, nommé je crois la Ferrandière. Un peu plus loin j'ai fait un petit détour sur le bord septentrional de la forêt de Lancosme pour y apercevoir le château du même nom, grosse bâtisse qui date certainement du Moyen Âge, elle aussi, mais qui a été très sévèrement pittoricisée au XIXe siècle – j'ai du mal à me convaincre que ce n'est *plus le siècle dernier*.

À Mézières-en-Brenne j'ai remarqué, derrière l'église, les très beaux toits d'une belle maison à cela près peu visible – un mur et un gros arbre la cachent –, que la curiosité de la regarder mieux m'a fait contourner, m'offrant ainsi la découverte des jolies rives boisées de la Claise.

À Paulnay l'église Saint-Étienne a une remarquable façade romane – si seulement on pouvait mettre ailleurs le panneau des informations paroissiales… – et, à l'intérieur, dans la dernière travée et le cul-de-four, des fresques un peu plus tardives, je pense, assez restaurées mais néanmoins un peu pâles, Christ en gloire entouré des symboles des évangélistes, prétexte à pittoresque et inquiétant bestiaire, précédé de grand anges musiciens tenant des sortes de cornemuses, et qui eux doivent dater du XVe siècle.

À Azay-le-Perron, une grande plaque que j'ai très mal photographiée comme tout le reste, mais vraiment tout spécialement mal parce qu'elle est accrochée très haut, informe que naquit là en 1756 « Louis-François Cassas, artiste et archéologue, explorateur des antiquités de la côte adriatique, Grèce, Troade, Syrie, Phénicie, Palestine et Basse-Égypte ». Il mourut à Versailles en 1827. Le Larousse m'apprend qu'on lui doit des paysages de Turquie et du Proche-Orient, et qu'il est représenté aux musées d'Orléans et de Valenciennes. J'eusse volontiers visité le château, qu'une dame a offert à la ville de Tours et où il y a peut-être un intéressant mobilier de la première moitié du XIXe siècle (si j'en juge par les cartes postales) ; mais je n'avais pas le temps, et mon talon droit me faisait bien souffrir. Je me suis contenté d'une courte promenade dans les jardins, par une grande chaleur. Les bâtiments sont un peu de toutes les époques, avec prédominance du XVIIe siècle, sans doute, et leur assemblage assez approximatif n'a pas de grâce particulière.

Toujours plus à l'ouest, à Preuilly-sur-Claise (mais on est entré là dans le département de la Vienne), on distingue entre de grands arbres, à droite de la route, avant de descendre vers le bourg proprement dit, un petit château fin XIXe, probablement, de style Louis XV ou "transition", et d'architecture qui fut en son temps très soignée. Il est aujourd'hui un peu délabré. Je m'en suis approché comme j'ai pu.

Plus bas, dans Preuilly même, la grande abbatiale romane a été épouvantablement restaurée au XIXe siècle. Elle conserve quelques beaux

chapiteaux authentiques, m'a-t-il semblé, hélas pris dans des maçonneries glaciales qui ôtent toute envie de s'attarder – d'autant que je n'avais pas le temps ; mais on voit bien là que la lobotomisation architecturale n'est pas une invention récente. Plus intéressants sont les restes importants, classiques, de ce qui fut sans doute le palais abbatial et plus récemment la maison de retraite, aujourd'hui installée en face dans un bâtiment moderne. Cependant mes préférences vont à une merveilleuse maison XVIIIe, très noble et très simple, en belle pierre blonde, juste en face de l'entrée de l'église abbatiale : je l'ai trouvée hélas difficile à photographier, d'une part parce qu'elle est assez longue et qu'elle suit et la pente du terrain et la courbe de la rue, d'autre part parce que le stationnement est en partie autorisé devant elle.

Les édiles et autres responsables des monuments historiques devraient, avant toute décision, se soumettre au test de la photographie, qui soulignerait mieux que ne fait leur œil, apparemment, les ajouts, adaptations, aménagements qu'il faut à tout prix s'interdire. Dans la cour basse du château de La Roche-Guyon, par exemple, de lourds panneaux d'indication de direction, au demeurant assez inutiles, révèlent clairement, sur n'importe quel cliché, à quel point ils ne devraient pas être là – à moins bien sûr qu'à cause d'eux on n'ait renoncé à prendre le cliché…

Mercredi 5 juillet, dix heures moins cinq. Je viens de regarder la première mi-temps du match de demi-finale de la Coupe du monde de football, France-Portugal. Les joueurs portugais chantent tous leur hymne national, les joueurs français, à une exception près – un noir –, non seulement ne le chantent pas mais ne font même pas *semblant* de le chanter, et gardent la bouche résolument fermée, comme s'ils étaient tout à fait résolus à donner un sens à leur abstention. À ce degré-là, c'est spectaculaire. Est-il généralement admis parmi eux que *La Marseillaise* est inadmissible, à cause de ses paroles, par exemple, ou bien jugent-ils qu'il n'est pas question de la chanter parce que c'est un hymne national, ou seulement celui de la France ?

Spectaculaire aussi la prière musulmane de Franck Ribéry, à chaque début de match. Comme j'avais pris ce joueur pour l'un des ultimes représentants, au sein de l'équipe de France, des ex-gaulo-chrétiens, ce

petit rite personnel, de sa part, m'a fichu un coup, la première fois que je l'ai observé, à l'orée du match France-Espagne. On m'a expliqué depuis lors que Ribéry s'était converti à l'islam avant son mariage avec une musulmane, qui n'aurait pas été possible sans cela, ont même précisé mes informateurs – *pas possible* dans la mesure où sa promise, je présume, entendait demeurer dans sa foi d'origine, et où l'islam était considéré comme la religion forte, devant laquelle devaient céder christianisme, athéisme ou indifférence.

Ribéry, quoi qu'il en soit, est un converti enthousiaste, à en juger par l'intensité de sa dévotion. Il n'est pas question de remettre en cause sa sincérité personnelle, mais on ne peut pas non plus ne pas voir que cette conversion-là, quels qu'en soient les motifs, amour, illumination personnelle, conviction intellectuelle, désir d'adhésion à un groupe, une famille, un milieu, est d'une portée bien différente, par exemple, de celle du directeur du Seuil, il y a trente ou quarante ans. Dans le cas de Michel Chodkiewicz il s'agissait d'un événement purement individuel ; dans celui de Ribéry on peut estimer que c'est aussi le reflet d'une situation nationale, d'un contexte sociologique, d'un rapport de force entre civilisations. Si le modeste petit gars méritant et talentueux de Boulogne-sur-Mer est devenu musulman, c'est à l'évidence que cette voie-là est ouverte, comme une possibilité, à l'ensemble de notre peuple.

Resterait à savoir aussi si sa prière devant les caméras du monde entier, et tous les téléviseurs de France, est une idée qui lui a été suggérée ou si elle lui est venue toute seule. La portée politique et même historique d'un tel geste, si elle lui échappait, il serait bien le seul.

Jeudi 6 juillet, dix heures et quart, le soir. J'étais curieux de La Roche-Posay, le samedi 24 juin, lors de mon dernier retour de Paris, parce que j'entendais lointainement parler de cet endroit, dans mon enfance, à propos d'une mienne tante par alliance, qu'on appelait *la Grande Madeleine*. *La Grande Madeleine* était la belle-sœur, la sœur du mari, de *la Petite Madeleine*, elle-même sœur de mon père. Elle était je crois très à son aise, et surtout elle était l'amie intime de la fameuse Florence Gould, qui vivait la plupart du temps à l'hôtel Meurice, à Paris, et pour laquelle, *au nom de laquelle*, Jean Denoël, que j'ai un peu connu, organisait une fois par semaine, je crois, de grands déjeuners littéraires

dont il est beaucoup question dans les Mémoires et les journaux du temps, à commencer par ceux de Marcel Jouhandeau et de Paul Morand.

Florence Gould avait deux maisons sur la Côte d'Azur : l'une à Cannes et l'autre à l'orée du cap d'Antibes, à deux pas de l'hôtel et de la villa de mes amis Estène, chez qui je suis beaucoup allé. Ma tante allait beaucoup dans cette maison de Florence Gould à Juan-les-Pins, où fréquentait aussi Jean Denoël, qui, à la fin de sa vie, avait un petit studio dans le voisinage, au bord de la pinède. Mais une fois par an tout ce petit monde se transportait à La Roche-Posay, petite station thermale du Poitou, dont j'ai appris récemment, lors de cette visite, il y a douze jours – ce semble à présent si loin… –, qu'elle avait eu une certaine réputation littéraire, que beaucoup d'écrivains l'avaient pratiquée.

Oui, c'est cela, c'était dans le Guide rouge Michelin, à propos de l'hôtel Les Loges du Parc :

« Jadis fréquenté par nombre d'écrivains et d'artistes, ce grand hôtel 1900 a rouvert ses portes après une totale rénovation : confort actuel, piscine d'eau thermale et parc » (le guide Rouge Michelin a une passion immodérée pour l'adjectif *actuel*, qu'il emploie dans un sens assez particulier : confort *actuel*, cuisine *actuelle*, décoration *très actuelle*, « choisissez plutôt les chambres à l'annexe, *plus actuelles* »).

Je ne sais pas où logeaient Florence Gould et ma tante, si elle disposaient d'une maison ou bien descendaient dans cet hôtel, que j'ai vu, mais seulement en partant, car en fait il y a pratiquement deux La Roche-Posay : un assez joli village ancien, au-dessus du confluent de la Creuse et de la Gartempe, au pied d'un gros donjon carré affreusement restauré, lui aussi (il a l'air d'un silo) ; et, à quelques centaines de mètres de là, en arrière, une station thermale organisée autour d'une très vaste esplanade carrée. J'ai marché un peu dans le village ancien, jusqu'à l'église, qui a un beau portail flamboyant, et autour d'un hôtel qui doit être assez agréable, bien que le guide Michelin le snobe, jolie maison au-dessus de la Creuse.

Vendredi 7 juillet, dix heures du soir. Le *Guide littéraire de la France* dit que Scaliger, *le fils*, je présume, Joseph Juste, venait à La Roche-Posay auprès des Chasteignier de La Roche-Posay, qui demeuraient dans

le donjon. Il composa là beaucoup de ses œuvres, nous apprend-on. « Pierre Benoit a fait des séjours dans cette station. Le balzacien Fernand Lot y réside l'été. » Il ne faut pas le confondre avec *Ferdinand* Lot, « historien français né au Plessis-Piquet (Seine) », et moins encore avec Ferdinand *Lop*, le champion du Front lopulaire.

De La Roche-Posay je gagnai Châtellerault, que je traversai sans mettre pied à terre, bien que la ville soit liée pour moi, bien sûr, au duc de Châtellerault de la *Recherche*, celui des jardins des Champs-Élysées et de l'aboyeur (« Le duc le regarda, le reconnut, se vit perdu, cependant que le domestique, qui s'était ressaisi et connaissait assez son armorial pour compléter de lui-même une appellation trop modeste, hurlait avec l'énergie professionnelle qui se veloutait d'une tendresse intime : "Son Altesse Monseigneur le duc de Châtellerault !" »), et d'autre part à Mme Édith Cresson, ce qui fait une combinaison assez (d)étonnante.

Une fois passé la Vienne, et allant toujours en ouest, on atteint assez vite Scorbé-Clairvaux, où se dresse dans un grand parc clos de murs un château que j'ai assez mal vu mais néanmoins photographié, à peu près par le trou de serrure de son porche. Il abrite un musée des échecs et, plus inattendu encore, une collection de souvenirs sur Henri III, mais surtout en tant que roi de Pologne. Un propriétaire du château, dont j'oublie le nom qui commence par un V, il me semble, avait été là-bas son chancelier et l'aida à s'enfuir de Cracovie – un épisode assez piteux que transcendent, c'est à croire, quatre siècles d'eau sous les ponts.

J'ai fait une tentative pour prendre ce château à revers, mais il aurait fallu beaucoup marcher pour un résultat incertain, sans compter les chiens éventuels. Surtout j'avais grand mal au talon. À la radio, dans la voiture, j'étais tombé sur Radio Monte-Carlo où un certain Vincent Quelque Chose, ancien joueur ou joueur lui-même, certainement, commentait avec une enviable et très comique maestria, et un formidable accent du Sud-Ouest, un match de *rugby*, grande singularité en cette période de frénésie footballistique : le match se déroulait en Afrique du Sud, se présentait très mal pour la France quand j'ai pris l'écoute et se terminait sur son triomphe quand je la laissai.

Samedi 8 juillet, dix heures vingt, le soir. À Scorbé-Clairvaux je me rabattis donc sur la contemplation admirative d'un très remarquable

pavillon d'angle au toit pointu et surtout à la forme étonnamment originale et savante. Puis, avant de quitter la ville, ou le bourg, le grand village, négligeant une halle de bois entièrement reconstituée, montée sur ciment et tout à fait sans âme, je jetai un coup d'œil, juste à côté, à un vieux petit manoir à tour tronquée, bien délabré, et qui mériterait bien une restauration lui aussi, mais plus aimante et plus douce.

Dans Mirebeau – il y a maintenant quinze jours de cela, donc –, j'eus quelque mal à découvrir la maison de Paul-Marie Coûteaux, d'autant qu'il y a dans la ville au moins trois *prieurés*, et d'autre part un M. *Couthon* beaucoup plus connu de la population que le très discret député européen, qui d'ailleurs n'habite là que depuis peu de temps, et seulement de temps en temps. Discret il l'est si fort que sa demeure, derrière ses hauts murs, s'aperçoit à peine même quand on l'a identifiée, à moins de s'y rendre tout à fait et de s'y présenter en sonnant la cloche, à quoi je ne songeai pas un seul instant, puisque je savais qu'il finissait un livre pour le lendemain et que moi-même, de toute façon, je ne suis pas sûr d'avoir une vraie passion pour les visites improvisées. Je me suis contenté d'échanger quelques mots avec une aimable voisine de ce Mirebalais d'adoption, qui m'a confirmé qu'il travaillait beaucoup. Elle doutait toutefois qu'il eût fini son livre pour le surlendemain. Elle avait raison, il a reconnu depuis lors, au téléphone, qu'il n'y était pas parvenu.

Avant d'obliquer cette fois tout à fait vers le sud je me suis offert un tout petit détour vers le nord, jusqu'à certain château de Coussay où m'attirait l'emblème *beau château*, sur la carte Michelin, appuyée par les panneaux des Monuments historiques. Bien m'a pris d'aller le voir parce qu'il est certainement ce que j'ai le plus aimé de tout ce que j'ai vu ce jour-là. Il est, à vrai dire, presque *deux* châteaux à lui tout seul, parce que le précède une sorte de poterne, ou porterie, ou pavillon des gardes, dont j'étais déjà très enthousiaste quand je croyais qu'elle était tout ce qu'il y avait à voir. Elle est, de même que la plus grande part du château lui-même, qui se tient à deux ou trois cents mètres derrière elle, entre de larges douves, d'une architecture de la Renaissance tardive que Pierre, au vu des photographies que je lui au montrées, trouve un peu trop maniérée, trop prodigue en tourelles d'angle et en échauguettes pointues. Il n'a pas tout à fait tort ; il n'empêche que l'ensemble, un peu décati

mais où se mènent quelques travaux de restauration, est d'une très grande séduction architecturale.

Paul-Marie Coûteaux, à qui je faisais part de mon goût pour ce Coussay, m'a dit que c'était aussi celui du cardinal de Richelieu, qui était seigneur de Mirebeau et qui a fait deux séjours de plusieurs mois dans ce château, en des périodes de disgrâce.

Après Coussay cependant je renonçai au tourisme car il était plus de six heures du soir et j'étais encore bien loin de chez moi, où je voulais rentrer pour le dîner, soit-il extrêmement tardif, ce qu'il fut en effet. Ma dernière fantaisie fut de ne pas prendre l'autoroute à Poitiers, ni donc de passer par Bordeaux comme jadis, mais de couper tout droit à travers l'Angoumois et le Périgord, comme je l'avais fait lors de mon installation au pigeonnier de Plieux, en octobre 1992. Surtout je voulais revoir Ribérac, où j'avais fait étape lors de ce voyage-là. Je n'y ai rien trouvé cette fois de bien remarquable. Plus impressionnante m'avait paru, un peu plus tôt, une grande forteresse sur une éminence, que j'ai cru voir à une dizaine de kilomètres du côté du couchant, à la tombée de la nuit, justement, après avoir dépassé La Rochebeaucourt. D'après mes calculs et mes supputations cartographiques, ce doit être Villebois-Lavalette. J'irais volontiers, un jour, y jeter un coup d'œil plus rapproché.

Lundi 10 juillet, dix heures dix, le soir. Lorsque a commencé le travail sur le cinquième chapitre de *Travers III*, j'étais persuadé qu'il était possible de fournir dix paragraphes de neuf cent trente-sept signes par jour. C'était du moins l'objectif que je m'étais fixé. Eût-il été tenu, ce chapitre de cent soixante-treize paragraphes aurait été écrit en à peine plus de dix-sept jours. Nous en sommes loin. Pas une seule fois il n'a été possible d'en aligner *cinq* dans une seule journée. À deux ou trois reprises a été atteint le chiffre de *quatre*. *Trois* est ce qu'il y a de plus habituel, mais *deux* n'est pas rare. Aujourd'hui le bilan est de *un* paragraphe. Il est vrai que je suis soumis d'autre part à la contrainte d'envoyer la transcription corrigée d'un cahier par semaine à Fayard, le lundi, et qu'aujourd'hui j'ai eu le plus grand mal a en finir avec le cahier XVII. Ce matin j'avais copié du polonais, à destination de *L'Amour des hommes* – des extraits du livret de Szymanowski lui-même et d'Iwaszkiewicz, pour *Le Roi Roger* ; et cet exercice délicat m'avait

d'emblée mis en retard. Toute la journée il faut surveiller l'heure, vivre l'œil rivé sur montres et horloges. Un bavard au téléphone suffit à tout mettre par terre.

N'empêche, au rythme de trois paragraphes par jour, qui n'est pas atteint tous les jours, il faudrait encore plus de trois mois pour venir à bout du seul cinquième chapitre ! Des estimations raisonnables, auxquelles je ne parviens pas à me rendre, feraient coïncider la fin du travail pour *Travers III* avec la fin de l'année. Or, à la fin de l'année, je dois remettre aussi *Commande publique*, le livre sur l'art dans le métro toulousain, auquel je pensais consacrer tout l'automne – pas une seule ligne n'en est encore rédigée.

Lors du plus récent arrangement avec Paul Otchakovsky, le manuscrit complet de *Travers III* devait lui être envoyé le 30 juin. J'ai essayé de lui téléphoner à cette date pour lui parler du retard. On m'a dit qu'il était en vacances et ne rentrerait que demain. Je l'appellerai demain matin. Mais demain matin j'ai aussi rendez-vous chez le dentiste, pour une séance qui s'annonce très pénible.

Il a fallu retarder encore la promenade, qui récemment avait lieu entre sept et huit, avant le journal télévisé ; elle est passée *après* lui, mais alors c'est ce pauvre *journal* qui trinque, car ce sont ces moments-là qui lui étaient consacrés. La part qui lui revient est d'autant plus étroite qu'il a fallu rallonger la promenade, qui est à peu près mon seul exercice quotidien, et qui, faute de temps, était devenue absurdement brève. Or le pire de mes maux ces temps-ci est l'insomnie. Il est fréquent que je dorme à peine deux ou trois heures par nuit, et bien entendu je tombe de sommeil dans la journée, ce qui retarde encore le travail. J'ai décidé qu'il fallait marcher davantage, et ces jours derniers nous sommes retournés à la rivière, et au premier gué, où je n'étais pas allé depuis plusieurs semaines, me contentant d'un petit tour d'une vingtaine de minutes dans le bois ou d'un aller et retour le long de l'allée du bas, jusqu'à l'orée des champs.

Mardi 11 juillet ; dix heures et demie du soir. La séance chez le dentiste, ce fut plus de peur que de mal, mais il y a des cas où la peur est un mal en soi. Il s'agissait de m'enfoncer *à l'intérieur* de la molaire, au bout d'un pistolet de roulette, une tige très mince, certes, mais longue de

deux centimètres à peu près, ce qui précédemment avait été un véritable supplice. Cette fois l'anesthésie a à peu près produit son effet, mais j'étais terrorisé. Et l'anesthésie elle-même, ces piqûres dans la gencive, deux fois quatre, est extrêmement désagréable. Il ne reste plus à présent, sur ce chantier-là, qu'à refermer le trou, ce qui devrait être fait dans quinze jours.

Hélas le dentiste de Lectoure souhaiterait que j'aille voir un sien confrère d'Auch, afin qu'il procède sur moi à un "détartrage profond", c'est à dire qu'il intervienne partout *sous* les dents, et pas seulement à leur périphérie, contre la gencive. Sans cette intervention, il paraît que j'aurai toujours des ennuis – il est vrai que j'ai toujours produit beaucoup de tartre. Elle se ferait en quatre séances, quartier par quartier : en haut à gauche, en haut à droite, etc. J'avoue que je n'ai pas grand courage pour affronter cette nouvelle série d'épreuves. Surtout je n'ai pas le temps. Accessoirement je n'ai pas non plus l'argent (déjà trois mille deux cents euros de découvert, et je n'ai pas encore payé le dentiste, justement). Nous sommes convenus d'attendre l'automne.

***

Jean-Paul, qui le tenait de Sophie Barrouyer, m'a appris que la mère d'Hélène Guillaume était morte, d'un cancer qu'on avait découvert en décembre dernier ; et qu'Hélène avait lutté pied à pied aux côtés de sa mère, jour et nuit, pendant tout ce temps, ne pouvant quelquefois même pas se rendre à son bureau.

Décembre, c'est précisément l'époque où, attendant des épreuves annoncées comme devant m'arriver d'un jour à l'autre, je déplorais de ne rien recevoir et maudissais Hélène de ne pas me prévenir, si changement de plan il y avait eu. Plusieurs fois ensuite, cet hiver, je lui en ai voulu de délais et surtout de silences inexplicables. Elle avait la meilleure excuse du monde. Je me trouve bien bête à présent de m'être laissé aller à la colère et à l'amertume, au moins dans ce *journal*, par ignorance des circonstances réelles.

Mercredi 12 juillet, dix heures et quart, le soir. Cette fois-ci les cinq paragraphes ont bel et bien été fournis en une seule journée (dont ils sont loin de constituer tout le labeur). Il y a bien eu un peu de triche, car le cinquième n'a été achevé qu'à l'instant, *après* la promenade du soir, ce qui n'est pas très réglementaire (c'est le peu de temps qui reste pour ce *journal*, avant le dîner). Du moins est-il prouvé que la chose est possible.

Ce matin je suis arrivé à parler à Paul, qui rentrait de dix jours de lecture intense de manuscrits à Nyons, et qui repart demain pour la Bretagne, en vacances, avant de gagner l'Ardèche. Il était un peu pressé, mais très aimable. Je lui ai dit que j'étais un peu en retard, par rapport à la date que je lui avais indiquée précédemment pour la remise du manuscrit complet de *Travers III*. Il a dit que ce n'était pas grave.

(Ce n'est pas facile non plus, *éditeur* : si l'auteur est en retard et qu'on lui en fasse reproche, il trouve qu'on est trop dur avec lui, qu'on ne se rend pas compte des nécessités de l'art, qu'écrire un livre ce n'est pas comme de *bla bla bla* ; si au contraire on lui dit qu'il n'y a aucun problème, qu'il a tout son temps, qu'on peut très bien attendre, il trouve qu'on est indifférent, qu'on s'en fout de sa prose, qu'on ne manifeste aucune impatience de le lire…)

***

La France (et le site de l'In-nocence, où sur ce point toutes les opinions sont représentées) ne bruit depuis dimanche que de "l'affaire Zidane", expulsé sur carton rouge de la finale de la Coupe du monde de football pour un violent coup de tête asséné à un défenseur italien. Ce coup de tête a sonné tout le pays, sauf peut-être Jacques Chirac qui le soir même félicitait très chaleureusement Zidane, peut-être pas précisément de son geste, mais de l'ensemble de sa prestation lors de cette Coupe du monde, et de toute sa carrière, qui s'achevait ce jour-là (c'était prévu de longue date). À cette exception près chacun se désolait, sur le moment, que cette grande carrière se terminât si vilainement, et de façon qui semblait la contredire si fort. Mais dès le lendemain Mme Claire Lasne, dramaturge et metteur en scène, déclarait sur France Culture que, certes,

elle avait toujours admiré Zidane mais qu'après ce geste elle l'admirait plus encore ; qu'elle détestait l'expression *the show must go on* ; qu'il y avait des moments selon elle où justement the show ne must pas go on, et que l'insulte raciste était un de ces moments.

On se demandait comment cette dame était si bien informée, et d'ailleurs toute la France et une considérable partie de l'humanité n'ont eu qu'une question en tête, jusqu'à ce soir : mais qu'a bien pu dire le défenseur italien Materazzi au champion des champions pour le mettre dans un état pareil et l'amener à compromettre et l'issue de la Coupe du monde (que l'Italie a remportée sur la France) et sa définitive sortie de scène ? Ce fut l'heure de gloire des lecteurs de lèvres, moment où brilla particulièrement une herméneute anglaise, dont l'interprétation fit le tour du monde, non sans être contredite au passage par de nombreux autres experts en sa spécialité.

Ce soir Zidane a parlé – sur Canal Plus, auquel on imagine que le liait certain contrat d'exclusivité. Il a parlé, ou plutôt il n'a pas infirmé certaines hypothèses. De son intervention réticente il ressort que la dignité de sa mère et de sa sœur était gravement en cause. Pas d'injure raciste, apparemment – mais des propos qu'un homme d'honneur et un bon fils ne saurait admettre, fût-ce sous les yeux (mais pas les oreilles) de deux ou trois milliards de spectateurs.

Un autre membre de l'équipe de France avait déclaré entre-temps – ce que, disait-il, n'importe quel joueur de football, à quelque niveau que ce soit, pourrait confirmer – que les insultes de toute espèce, racistes et non racistes, sont monnaie courante sur tous les stades pendant les parties. Mais là c'est peut-être le football qui est en cause. Or il ne fait pas bon s'attaquer à ce dieu innombrable.

Jeudi 13 juillet, dix heures du soir. Aujourd'hui la production paragraphique est retombée à deux, du fait de la visite d'un jeune homme au demeurant très sympathique et intéressant, et plutôt agréable à l'œil, toutes choses qui n'ont pas affermi les forces de résistance. Il m'avait écrit par courrier électronique pour me faire part de son double projet de visiter les lieux et de me rencontrer moi. Je lui avais répondu par la même voie, de manière assez dissuasive sur le second point : je ne savais jamais à l'avance si j'étais là ou pas, quand il y avait trop de visiteurs

pour le château on ne savait pas où se mettre pour un entretien, etc. De toute façon il n'avait pas reçu ma réponse, qui m'était revenue avec un avis de non-distribution. Une fois qu'il était là, comment ne pas le recevoir ? D'autant que Pierre, qui lui avait ouvert la porte, et fait visiter les salles du bas, le décrivait comme très avenant…

J'avais compris, d'après un échange de lettres antérieures entre nous, et sur l'envoi d'avis de concerts, qu'il était musicien, spécialiste de musique ancienne. En fait il ne fait que chanter dans un chœur, qui se produit ici et là. Il a enseigné la philosophie, mais il est passé de là à la linguistique, et son grand objet d'étude c'est la langue et la grammaire des sagas islandaises, qu'il compare, si j'ai bien compris (ce dont je ne suis pas sûr du tout), à celles des poèmes occitans. L'Islande tient une très grande place dans sa vie, et d'ailleurs il s'y rend une fois de plus dès la semaine prochaine. Son intention est de marcher sur la face nord du volcan principal, dans une région qui dans quelques mois va disparaître sous les eaux, à cause d'un immense projet de barrage.

Nous avons donc beaucoup parlé d'Islande, de son histoire, de son climat – moins rude qu'on ne pourrait croire, paraît-il –, de la beauté de ses paysages, du mépris des Islandais pour la langue danoise, qui pour eux n'est pas du tout une langue, tant elle est ridiculement simple. Bien entendu c'était surtout lui qui parlait. Mais nous étions public captif, Pierre et moi, car il n'est pas difficile de nous intéresser à l'Islande, surtout pour un beau savant paré des prestiges et des charmes d'une borgésienne érudition.

Il semble qu'une île minuscule nommée Flatey, au milieu de la grande baie du nord-ouest, ait joué un rôle assez comparable (c'est moi qui interprète) à celui de Iona pour l'Écosse : il y avait là un couvent dont sont issus la plupart des manuscrits anciens. De ce couvent il ne reste plus trace. Le visiteur a une fois touché à Flatey, en se rendant de Stykkishohmur à la rive nord du fjord de Breida (la baie dont je parlais). Mais il n'a pas eu le temps de mettre pied à terre.

Il dit le plus grand mal de l'édition de la Pléiade des sagas, qui selon lui, tant la traduction est mauvaise, a découragé beaucoup de gens, dans notre pays, de s'intéresser à la littérature islandaise.

Vendredi 14 juillet, dix heures et demie du soir. Un cultivateur n'a rien trouvé de plus ingénieux que d'installer des ruches au bord du chemin principal, dans la vallée de l'Auroue. Hier les abeilles nous ont attaqués. J'en étais encore à me moquer de Pierre qui se livrait à une véritable danse de Saint-Guy, et à lui conseiller l'immobilité comme la meilleure méthode, lorsque j'ai été piqué (et lui pas). À présent j'ai la joue droite plus gonflée qu'elle ne le fut jamais au pire de mes mésaventures dentaires.

***

Mme Claire Lasne, qui m'avait tant impressionné par son intervention radiophonique au lendemain du fameux *coup de tête* de Zinedine Zidane, a dû attirer également l'attention de *Libération*, où elle publiait hier ou avant-hier un "Rebonds" qui devrait lui assurer définitivement une place de choix parmi la haute nomenklatura de l'antiracisme. Elle écrit par exemple :

« La violence, c'est vilain. Marquer un but, c'est beau. Le carton rouge, c'est caca. La coupe, elle, elle brille. Elle a brillé, la coupe, au bout des bras de l'homme en bleu [*le joueur italien*] qui avait trouvé les bons mots pour pallier la médiocrité de son équipe. Il avait dit ce qu'il fallait pour renvoyer le fils d'immigré à la case départ : vilain, vilain geste.

« Pas un pour se lever et s'étonner de cette nouvelle tactique mondiale en matière de sport : l'injure érigée en arme légitime, en instrument de victoire. L'injure raciste, bien sûr. Que font tous ces Noirs et ces Arabes sur les terrains de foot ?

« Qu'ils courent, qu'ils marquent et qu'ils se taisent.

« L'homme en blanc [*Zidane*] souvent se tait. Mais pas ce jour-là, non. Au faîte de sa gloire, il s'est arrêté pour un mot.

« Vive toi, Zinedine Zidane, qui place la dignité d'un peuple, ou même d'un seul homme, plus haut qu'une coupe donnée par le monde blanc à ceux qui se tiennent tranquilles. »

Samedi 15 juillet, dix heures et demie du soir. Il y a dans la langue du réseau quelque chose de constamment bizarre, d'inexplicable, à quoi l'on est bien obligé de se soumettre parce qu'il n'a pas de visage, et qu'on se dit aussi que résister ne vaudrait pas la peine – résister à quoi ? Il en va comme de ces tests psychologiques des magazines d'été, qui ne paraissent jamais proposer que des cas auxquels on ne saurait s'identifier, mais ne pas s'identifier fausserait le tableau et forcerait à abandonner le jeu.

Ainsi je ne peux pas envoyer un courriel sans que le rapport d'état m'informe que l'opération en est au stade de l'"envoi des destinataires". *Envoi des destinataires* ? Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Je ne veux pas envoyer de destinataires, aux destinataires je veux envoyer quelque chose. Mais enfin je ne vais pas en faire une histoire…

Si je veux commander des livres par Internet, il faut que je les mette dans un "panier". Or, d'emblée, le premier livre que je rencontre et que je veuille commander, je dois l'"ajouter au panier". Mais comment puis-je l'"*ajouter* au panier" puisque, pour autant que je sache, mon panier est vide jusqu'à présent ? Longtemps la suggestion m'a troublé, je n'osais pas commander. Et puis j'ai passé outre et je me suis accommodé, comme en mille autres occurrences, de cette langue imprécise, profondément illogique, qui semble avoir été inventée par des cerveaux embrumés.

***

J'ai plus haut écrit *courriel*, je le regrette. *Courriel* est le mot recommandé par les ennemis du franglais qui ne veulent pas qu'on dise *e-mail.* Je veux bien qu'on ne veuille pas dire *e-mail*, encore qu'un peu d'anglais de temps en temps ne me dérange guère, quand il n'est pas de contrebande (*définitivement* au sens d'*absolument*, par exemple, de *sans aucun doute*, sur le modèle de *definitely*). Mais je soupçonne fort *courriel* de n'être que la version webmatique de l'affreux *courrier*, au sens de *lettre* (« Je vais vous faire un courrier », « Il m'a écrit un courrier », « Comme elle l'explique dans le troisième paragraphe de son courrier »,

etc.). Il en va de *courrier*, mot collectif (« Est-ce que le courrier est arrivé ? »), comme de *personnel*, ridiculement appelé maintenant à désigner un seul individu, un ou plusieurs *membres du personnel* pris individuellement (« J'ai demandé à un personnel », « trois personnels ont été tués »).

Dimanche 16 juillet, dix heures et quart. Lorsque j'étais enfant, à Chamalières, les règles de la politesse (bourgeoise) voulaient qu'on ne téléphonât pas avant dix heures du matin, ni à l'heure du déjeuner (soit de midi et demi à une heure et demie ou deux heures), ni à celle du dîner (de huit heures à neuf heures et demie ou dix heures). On pouvait téléphoner plus tard à condition d'une certaine intimité. Nous n'étions pas loin de considérer ces règles comme géographiquement universelles, et pour ma part j'ai gravement tendance à les prendre pour éternelles, car c'est encore à peu près d'après elles que je fonctionne.

Par exemple je trouve assez mauvais qu'on m'appelle aux heures des repas (d'ailleurs je ne réponds pas). À quoi on m'objecte que les heures de repas varient suivant les personnes, ou bien que j'ai écrit moi-même que je ne déjeunais pas (en général). Et certes les heures des repas varient (un peu) selon les personnes, et certes en général je ne déjeune pas, mais l'heure du déjeuner, en France, est à peu près convenue, et c'est une excellente chose à mon avis que de la considérer comme un moment de trêve, où, sauf cas de force majeure, on laisse les gens tranquilles (pour ma part j'écoute la radio, je prends un bain, je fais un peu de gymnastique).

Bien des personnes vous disent :

« C'est curieux, vous êtes chez vous en ce moment ? Pourtant je vous appelle tous les jours depuis une semaine… »

Celles-là je les soupçonne aussitôt de m'appeler à une heure de l'après-midi, quand j'écoute de la musique ou la radio dans mon bain ; ou bien à huit heures et quart, le soir, lorsque je regarde le journal télévisé, comme la majorité des Français ; ou encore à huit heures et demie du matin, quand je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner, et comme on appelle un plombier dont on craint que plus tard il ne soit plus joignable – ce sont des moments où, sauf période de crise, je ne décroche pas.

Ou bien j'entends, si je décroche :

« Je vous appelle à l'heure du déjeuner parce que je sais que vous avez beaucoup à faire et je ne veux surtout pas vous déranger quand vous travaillez. »

Mais quand je travaille je n'ai que le bras à tendre pour répondre, et un appel me dérange très peu, à moins qu'il ne se prolonge indéfiniment. Pendant les repas les coups de téléphone sont vraiment insupportables, je trouve. Et je suis toujours très étonné quand des gens qui ont des invités décrochent leur appareil qui sonne alors que tout le monde est à table.

Il va sans dire néanmoins qu'à toutes ces vieilles règles, que je ne vois aucune bonne raison d'abandonner, il y avait et il y a toutes les exceptions imaginables. On peut appeler et décrocher à n'importe quelle heure en cas d'urgence ou de préoccupation particulière, pour la santé d'un proche, par exemple. Et nombreux sont les artisans qui ne peuvent être joints qu'aux heures des repas, et qui *demandent* qu'on les appelle à ces moments-là. Mais ces exceptions doivent rester des exceptions. Comme pour ma part je suis, dans l'ensemble, très facile à joindre, étant de nombreuses heures chaque jour à mon bureau aux heures de bureau, je ne vois pas pourquoi on devrait m'appeler quand je prends un repas ou un bain.

Lundi 17 juillet, dix heures et demie du soir. Nous commençons à avoir ici quelques visiteurs (pour le bâtiment ou pour les œuvres de Marcheschi, je veux dire). Avant-hier c'étaient des Chamaliérois – tout à fait par hasard, d'ailleurs : ils voulaient visiter Gramont et ils avaient un moment à tuer en attendant la prochaine visite guidée. Mais ils ont paru fort satisfaits.

Hier ou avant-hier également, Pierre a piloté dans les salles de miens lecteurs, au contraire – ceux-là venaient en connaissance de cause, donc –, qui ne tarissaient pas de compliments sur tout. Ils ont même vanté le jardin, ce qui est peut-être pousser un peu loin l'amabilité. Nous en sommes encore à nous demander s'ils ne se moquaient pas, mais Pierre assure qu'ils n'avaient pas l'air de plaisantins. Ils ont dit :

« C'est une bonne idée, cet air un peu abandonné. On voit encore l'ancien tracé, mais comme ça n'a pas l'air trop appliqué… »

Mardi 15 août, neuf heures du soir. Je reviens ici après trois semaines ou peut-être un mois d'absence, je ne sais plus. Le travail exigé par le gros cinquième chapitre de *Travers III*, d'une part, la canicule d'autre part, nous ont poussés à décaler vers l'extrême fin de la journée la promenade quotidienne. Nous ne sortions qu'après le journal télévisé de huit heures, vers neuf heures moins le quart. Et nous ne rentrions guère avant dix heures. Et à dix heures il y avait toujours quelque petit travail du soir à accomplir, du côté des différents sites, à commencer par le mien, mon site personnel, où la rubrique *Le Jour ni l'Heure* m'a beaucoup occupé. Je n'étais donc un peu disponible que vers dix heures et quart, souvent dix heures et demie. Et nous passons à table vers onze heures moins le quart, onze heures au plus tard. Et cette toute petite demi-heure de travail du soir – une demi-heure quand tout allait bien, mais c'était plus souvent un quart d'heure, ou dix minutes –, je l'ai donnée à l'indispensable rédaction d'un nouvel éditorial pour le parti.

Le dernier datait du début de l'année. Il est vrai que je me suis décidé à publier d'abord, en guise d'éditorial, le texte que j'avais donné en réponse à la question *Que va-t-il se passer ?* de la revue belge *écritures*, pour un numéro qui devait être publié en juin, et qui ne l'a pas été (pas à cause de mon texte, j'espère…). Mais ce texte même datait de janvier. Je viens donc d'en écrire un autre, *Pire que le mal*, sous-titré *Deux remèdes impossibles.* Au rythme de dix ou vingt minutes par jour, et encore pas tous les jours, il m'a pris le petit mois où je n'ai pu paraître ici.

Les deux remèdes impossibles à la situation de notre peuple et de notre culture submergés par l'immigration de masse et menacés par la dilution dans l'indifférencié universel, ce sont d'une part l'essor démographique et les politiques natalistes, d'autre part Jean-Marie Le Pen. Même le désespoir ne saurait nous pousser vers ces deux recours, que pourtant il suggère assez "naturellement". Tel est le point de vue que j'ai exposé dans le texte que j'ai terminé hier. Je ne sais quand il pourra être mis en ligne. Luc Charcellay est en vacances, en tout cas il n'est pas à Paris ; et de toute façon ses liens avec le parti se sont beaucoup distendus. Il a exprimé le vœu d'être relevé de ses fonctions de *webmaster*. Nous ne pouvions que souscrire à son désir, mais nous n'avons pas trouvé à le remplacer. Le site de l'In-nocence – le *site* lui-même, pas le parti – est un

vaisseau sans capitaine. Il a d'ailleurs été pris plusieurs jours durant sur des récifs et ne fonctionnait plus du tout. Le problème venait du "serveur", je crois. Luc expédie les affaires courantes, mais d'assez loin, et il n'est pas facile à joindre. J'ignore donc à quel moment mon éditorial pourra "paraître", si c'est bien le mot. Même notre dernier communiqué (qui félicitait le musée Reina Sofía de Madrid pour la belle réduction du nombre de ses visiteurs, tombé de neuf cent cinquante mille à huit cent cinquante mille en un seul semestre) est en rade.

***

Les événements les plus remarquables de ces quelques semaines, pour ma part essentiellement laborieuses, ont été un orage et deux mariages.

L'orage s'est abattu sur nous dans la nuit du jeudi 27 au vendredi 28 juillet. La combinaison coutumière de vents déchaînés et de très forte pluie a eu des résultats catastrophiques. Pierre et moi avons dû passer deux ou trois heures à pomper l'eau comme des Shadoks, au milieu de la nuit : il y en avait trois ou quatre centimètres dans la bibliothèque et presque autant dans la salle des Vents – assez pour faire des vagues clapotantes, clairement observables. Elle était entrée surtout par les fenêtres, comme d'habitude, mais aussi un peu par une fuite importante, tombant du plafond. Comme le toit a été entièrement refait par petits morceaux ces dernières années, c'était assez décevant. Le couvreur est passé le samedi matin, le 29, et m'a expliqué que justement le toit n'avait pas été *entièrement* refait : il reste la tour.

Le toit de la tour était considéré comme la seule partie à peu près saine de la toiture, quand j'ai acheté Plieux en 1992 : M. de Rigaud l'avait fait refaire une dizaine d'années plus tôt. Maintenant il est la seule partie malsaine. Lors des tempêtes violentes, les tuiles du toit de la tour se détachent et elles sont projetées dix ou quinze mètres plus bas sur le toit du corps principal, où elles causent de grands dégâts, brisant les tuiles récemment mises en place. C'est la théorie de M. Guion, le couvreur, qui ne veut pas qu'on puisse penser qu'il y a des fuites dans le toit qu'il vient de refaire. J'ai tendance à lui donner raison, d'autant que je ne vais pas

aller y voir, qu'il est aimable, paraît tout à fait compétent et que je n'ai jamais eu que de bons rapports avec son entreprise.

La morale de l'histoire est qu'il faudrait maintenant refaire le toit de la tour. « *Avec quoi pour d'argent ?* », comme disait William B. Plus urgent, il faut réparer les dégâts causés par la tempête. L'assurance paiera pour la plus grande part de cela, je suppose. Le jour où il est passé, M. Guion partait en vacances pour Hawaï, où il allait surtout voir des volcans, nous a-t-il expliqué. En effet nous avons vu à la télévision, depuis lors, un volcan en éruption lente, si je puis dire, dont la coulée de lave lumineuse attire des milliers de spectateurs, paraît-il. Pendant ce temps le toit est béant – je veux dire que la fuite est toujours là. Espérons qu'il n'y aura pas d'autre tempête d'ici le retour du voyageur. M. de Rigaud disait toujours que le 15 août les grands orages étaient finis. Mais les connaissances météorologiques des anciennes générations sont mises à rude épreuve par l'évolution de plus en plus spectaculaire du temps.

***

M'arrive à l'instant (pendant que j'écrivais le précédent paragraphe) un message assez pète-sec (« Dommage, très dommage… ») d'un M. Pimont-Loriot qui, sous le titre "Le Jour ni l'Heure… vides", me reproche de ne faire aucun commentaire (« avec le talent que vous avez dans le genre », tout de même) sur les lieux que j'évoque dans la rubrique "Le Jour ni l'Heure" de mon site :

« Au lieu de cela, un texte qui a à peu près la même sensibilité qu'un carnet de rendez-vous de chirurgien-dentiste… »

Moi qui croyais offrir des photographies aux lecteurs du *journal* qu'elles pourraient intéresser (avec un simple agenda qui leur permet, et d'abord à moi, de se repérer), voilà que je me fais reprocher de ne pas faire de commentaires… Les commentaires c'est le *Journal*, évidemment – je n'ai jamais eu la moindre intention de transformer ces quartiers de mon site en annexe du *journal.*

Les gens sont comme moi : ils ne sont jamais contents…

***

L'un des mariages que j'évoquais plus haut a eu lieu le samedi 5 août au manoir d'Arton, entre ici et Lectoure : Jean de Montal épousait une jeune fille chinoise, dont la famille est curieusement domiciliée au palais du Peuple de Pékin, d'après le faire-part, ce qui est d'autant plus surprenant que cette famille, m'a-t-on expliqué, a quitté la Chine au moment de la chute de Tchang Kaï-chek. Petit mystère. Elle est en tout cas très jolie, très grande, très souriante, et elle portait pour le petit raout campagnard auquel j'étais convié, à midi, une magnifique robe rouge du plus superbe effet *Shanghai Gesture* (mais en rouge), qui mettait une touche vermillon en forme de liane au milieu du champêtre paysage de vignes où se love le gracieux Arton, entre ses terrasses. Tout et tout le monde était d'ailleurs très gracieux, à commencer par le marié, qui a toujours été charmant, et qu'une Anglaise peut-être un peu pompette trouvait si à son goût qu'elle voulait l'enlever. La mère de la mariée a demandé un délai de grâce.

Mercredi 16 août, dix heures du soir. L'autre mariage auquel je faisais allusion, et auquel je n'ai pas assisté, mais j'ai pu en observer les marges, ne serait-ce que de ma fenêtre, avait lieu à Plieux même, la semaine dernière. Il était à peine moins pittoresque. Pas de jolie Chinoise en robe à fente latérale mais un superbe Écossais en grande tenue, *kilt and all*, poignard dans la chaussette comme si vous y étiez et tartan à l'épaule. Je n'ai pas compris exactement qui se mariait, ni avec qui, mais la noce avait lieu dans la famille des Calédoniens qui ont acheté une maison sur la place du village, ici. Les festivités ont duré trois jours. Nous avons eu dans la maison force visiteurs du lointain outre-Manche, passablement éméchés pour la plupart. Et le lendemain de la soirée principale j'ai dû ramasser dans le jardin, et jusque dans la cour, sous nos fenêtres, des capotes écossaises plus ou moins usagées. L'une d'entre elles a échappé à mes investigations, malheureusement, et a failli provoquer un incident diplomatique. Une dame visiteuse est tombée sur elle dans le gazon, l'après-midi, et s'en est beaucoup plainte, au motif qu'elle était avec des enfants, et que vraiment… Par chance elle est tombée sur Jacqueline Voillat, qui s'est dite aussi étonnée qu'elle, et c'était vrai, et qui est

parvenue à l'apaiser en lui assurant que pareil épisode était sans précédent et ne se reproduirait plus.

C'est un peu agaçant : pendant la fête du village nos pelouses mal tondues font office de toilettes et quand il y a un mariage elles servent de *back-room…*

Jacqueline Voillat est ici depuis mercredi dernier – la noce, c'était le week-end précédent. Le jeudi elle nous a invités, Pierre, Jeanne Lloan et moi, à dîner au restaurant de l'Horloge, à Auvillar. Le vendredi elle est allée chez Franck Chabot, à Aiguillon, jusqu'au dimanche. Le même dimanche Pierre est parti pour son village de l'Ariège, où ses parents étaient arrivés quelques jours plus tôt, venant des Îles.

Justement c'était la fête du village, là-bas, dans leur vallée pyrénéenne. Hier soir il y avait un dîner en plein air, organisé par le comité des fêtes. Le père de Pierre a refusé d'y assister, bien qu'il soit membre du conseil municipal, parce que le traiteur choisi faisait des prix et, en échange, ne présentait pas de facture. Le père de Pierre est le Horatius Cocles de l'Arize – non, Horatius Cocles défendait un pont, si je me souviens bien : le Loth, l'Aristide, le Caton, le…

Jeudi 17 août, dix heures et quart, le soir. Il suffit que je prenne quelqu'un en grippe pour que cette personne soit assurée d'une carrière éblouissante. Quelquefois c'est en sens inverse : la réussite de l'impétrant est déjà garantie quand il me tape sur les nerfs. Mais l'impopularité auprès de moi est toujours un gage absolu de popularité auprès du siècle.

L'autre matin – avant-hier, je crois – c'était sur France Culture un jeune monsieur nommé Laurent Le Bon. Il va prendre la direction du Centre Georges-Pompidou de Metz. Il suffisait qu'il ouvre la bouche, et il l'ouvrait beaucoup, pour me mettre au comble de l'exaspération. Par exemple il a la passion maniaque de l'adjectif *magique*. Il trouve tout *magique*, ou, pis encore, *assez magique.* Son bâtiment de Metz est *assez magique*, Metz soi-même est *assez magique*, la gare de Metz n'en parlons pas : il bien dû prononcer vingt fois le mot *magique* en vingt minutes que je l'ai entendu.

Stéphane Martin me confirme ce dont j'étais sûr, que ce Laurent Le Bon, qu'il n'a jamais rencontré personnellement, est hautement apprécié

dans le milieu des conservateurs de musée et des commissaires d'exposition. Il est un de ces jeunes administrateurs pleins d'idées et d'invention que s'arrachent les villes et les grandes institutions. Nous voilà partis pour trente ou quarante ans de Laurent le Bon : il a, je l'ai tout de suite senti, exactement le profil qui convient.

Tout dans son langage est pour moi insupportable (à commencer par l'absence de toute semi-négation, par exemple). Mais ce n'est bien entendu, et comme toujours, qu'un indice. C'est sur le fond que nous sommes ennemis.

Ainsi M. Le Bon se désole que trente pour cent des Français seulement aillent de temps en temps au musée, c'est-à-dire, déplore-t-il, que soixante-dix pour cent n'y aillent jamais. Cependant je reviendrai demain sur ce sujet trop important, car il faut que j'aille préparer le dîner de Jacqueline (et surtout le mien, car je mange trois fois plus qu'elle).

Vendredi 18 août, neuf heures et demie. On doit pouvoir poser une sorte de loi de Pareto de la pratique culturelle selon laquelle des musées qui sont fréquentés régulièrement par trente pour cent de la population reflètent le niveau culturel moyen (ou le niveau culturel *minimal* ? j'hésite…) de ces mêmes trente pour cent de la population ; tandis que des musées qui seraient fréquentés régulièrement par quatre-vingts pour cent de la population refléteraient le niveau culturel moyen (ou minimal ?) de quatre-vingts pour cent de la population.

Le modèle est ici le baccalauréat, bien entendu : un baccalauréat que doit obtenir quatre-vingts pour cent d'une classe d'âge est du niveau culturel moyen (ou minimal – plutôt *minimal*, hélas, semblerait-il…) de quatre-vingts pour cent de cette classe d'âge. Ou pour tourner les choses autrement : c'est le baccalauréat qui descend, ce n'est pas la classe d'âge qui monte.

Cela bien sûr dans les situations (telles que l'est par excellence la nôtre) où ce genre de taux traduit des exigences *politiques et sociales* et en aucune façon des exigences *culturelles ou éducatives*. Pour atteindre l'objectif fixé (quatre-vingts pour cent d'une classe d'âge ayant le baccalauréat, cinquante, soixante ou quatre-vingts pour cent de la population fréquentant régulièrement le musée, etc.), il y a bien sûr deux

variables opératoires possibles. On peut élever le niveau culturel ou éducatif de la population ou de la classe d'âge concernée (méthode extrêmement longue et coûteuse économiquement et politiquement, exigeant plusieurs générations d'efforts, certainement, et ne permettant pas d'atteindre des objectifs aussi élevés que ceux que les politiciens sont presque inévitablement amenés à proclamer (si l'on ne change rien au baccalauréat "bourgeois", on peut peut-être faire en sorte qu'en deux ou trois générations la proportion de ceux qui l'obtiennent, au sein d'une classe d'âge, passe de cinq pour cent à quinze ou vingt pour cent)). On peut d'autre part abaisser le niveau culturel ou éducatif de la pratique ou de l'examen concerné. On aménage un baccalauréat tel que quatre-vingts pour cent d'une classe d'âge puisse l'obtenir. On agence les musées de telle sorte et l'on fait autour de leurs activités un battage médiatique tel que trente pour cent de la population, quarante pour cent, cinquante pour cent s'y rende régulièrement ou occasionnellement : on obtient ainsi le Louvre actuel, qui ressemble beaucoup plus à une énorme galerie marchande qu'à ce qu'on appelait jadis un musée, au point que les œuvres exposées n'y sont vues de façon enrichissante ni par le nouveau public conquis, qui ne sait pas ce qu'il regarde et n'en a cure, ni par ce qui reste de l'ancien public, celui des véritables amateurs, qui noyé dans ce flot n'a plus que très difficilement et très désagréablement accès aux objets de sa curiosité et de sa passion. Jugement de Salomon, toujours : que toutes les mères aient un morceau du bébé, c'est-à-dire qu'on le tue, qu'il n'en reste rien ; que tout le monde ait accès à la culture et à la connaissance, et même aux diplômes, c'est-à-dire qu'il n'y ait plus de culture, plus de connaissance, plus de diplômes ayant un sens et une portée.

Il est évident que tous les *politiques* (c'est agaçant d'avoir toujours à utiliser ce mauvais mot, ou celui, à peine moins déplaisant, de *politiciens*, pour s'épargner d'avoir à dire chaque fois *tous les hommes et toutes les femmes politiques*…), il est évident que tous les politiques préféreront toujours, sans le dire, sans se l'admettre à eux-mêmes, peut-être sans même le savoir, préféreront toujours agir sur la seconde variable que sur la première. En régime hyperdémocratique (c'est-à-dire médiatique, c'est-à-dire non médiatisé, où toute la médiation s'opère par le seul

truchement des médias), politique et culture, politique et éducation, politique et connaissance, sont forcément antagonistes. L'admirable est que l'arrangement dominant (celui qui fabrique un baccalauréat pour quatre-vingts pour cent d'une classe d'âge et des musées pour cinquante, soixante ou quatre-vingts pour cent de la population) se trouve une foule de bons et loyaux serviteurs. Je sais les reconnaître sans les voir, il suffit qu'ils ouvrent la bouche. Au demeurant ils ne sont pas difficiles à identifier, puisque par définition ils sont partout, qu'on ne rencontre qu'eux, la récompense de leur servilité (dont il n'est même pas nécessaire qu'ils s'avisent) étant le succès professionnel et médiatique. Ils se reconnaissent à leur talent pour dire des choses très plates dans une langue très laide (si la langue n'est pas très laide ils sont suspects à leurs maîtres, on les soupçonne d'insincérité, on voit bien qu'il n'y a pas accord entre leur syntaxe, leur accent, leur vocabulaire et leurs propos). M. le nouveau directeur du Centre Georges-Pompidou de Metz est certainement l'un des plus effrayants représentants qu'il m'ait été donné d'entendre de cette espèce proliférante – un grand réducteur de fracture sociale, sans nul doute ; un formidable créateur de lien…

Je ne sais comment s'est débrouillé et se débrouille Stéphane Martin. Il occupe un poste éminemment désirable, et hautement désiré par lui, et pourtant il me semble qu'il parvient admirablement à échapper à toutes les niaiseries que sa situation paraîtrait imposer qu'il dît. Au printemps dernier il était l'un des hommes les plus exposés de France, et c'était merveille de le voir naviguer paisiblement, avec la plus calme maîtrise, parmi tous les récifs dont les mers où il vogue abondent tout particulièrement.

Samedi 19 août, neuf heures et demie du soir. Stéphane Martin, que j'ai appelé cette semaine pour qu'il me renseigne sur ce Laurent Le Bon qui m'avait tant exaspéré (et dont il n'avait, pour sa part, jamais entendu dire que le plus grand bien), estime que la première "affaire Camus" ne sera rien du tout comparée à la *deuxième*, qui portera, elle, sur l'évolution scandaleuse de mes goûts musicaux. Il ne me pardonne pas Bax, ni Walton, ni Vaughan Williams. Et je ne suis pas tout à fait prêt, lui ai-je dit, à lâcher Bax, même si après un an ou deux de fréquentation assez intensive mon goût pour lui ne se concentre de façon un peu intense que

sur *Into the Twilight*, le poème symphonique de 1909, que vraiment j'aime beaucoup. Cette semi-retraite ne suffit pas à apaiser Stéphane :

« Rien que le titre… », dit-il.

Il me raconte d'autre part que, deux ou trois jours avant l'inauguration de son musée du quai Branly, il a fait visiter les lieux à Lévi-Strauss qui, en ne plaisantant qu'à moitié, l'a traité de *criminel* pour le rôle capital qu'il jouait dans la livraison imminente de tous ces trésors aux foules avides, alors que tant d'entre eux dormaient paisiblement depuis des lustres au musée de l'Homme ou au musée des Arts africains et océaniens, abandonnés à la seule passion des experts et des amateurs déterminés. *Hi hi hi*, ai-je pensé (mais l'histoire m'était racontée pour que je le pense…).

***

Un autre exemple désastreux des incontournables (semble-t-il) exigences de vulgarisation (au sens de plus péjoratif du terme) liées à la volonté de diffusion de la culture en dehors de son public coutumier (lequel, comme on sait, va se rétrécissant jusqu'à n'exister plus qu'à peine, par l'effet de l'effondrement du système éducatif et comme une conséquence de la grande déculturation), c'est Jean-François Zygel.

Quand nous avions dîné avec les Finkielkraut chez les Apfelbaum, le grand diététicien et sa femme, il y a quelques années, Mme Apfelbaum nous avait remis deux CD-Rom, je crois, enregistrements de séances d'interprétations et de commentaires musicaux données par Jean-François Zygel, exégète pour lequel elle professait la plus grande admiration et dont elle suivait toutes les conférences. J'avoue que je n'avais pas écouté les CD-Rom, par manque de temps, par défaut de maîtrise de la technique impliquée, et aussi parce que j'en trouvais la couverture et l'emballage très laids, ce qui a dû produire plus ou moins consciemment un fort effet dissuasif.

Je ne suis donc pas allé à Jean-François Zygel mais Jean-François Zygel est venu-t-à moi, par le canal de la télévision, où il est très présent, semble-t-il, depuis le début de l'été. Sans doute a-t-on estimé en haut lieu

que ma voisine Mme Ruggieri était décidément trop *high-brow* pour le petit écran et l'a-t-on poussée encore plus profond qu'elle ne l'était déjà vers le cœur de la nuit. Comparée à Jean-François Zygel, en effet, elle est à peu près ce qu'est Bayreuth, artistiquement et socialement, *esthétiquement*, au festival des Vieilles Charrues de Carhaix.

Pierre dit très justement que les séances auxquelles assistait Mme Apfelbaum n'avaient sans doute rien à voir avec ce que Zygel mitonne à présent pour France 2 – ce dont je leur donne acte à tous les trois, bien volontiers (quoique sans savoir). Pour Zygel à la télévision je ne trouve que le vieil adjectif bien fatigué d'*inimaginable*, qui est encore insuffisant.

Un soir il nous présentait Ravel. Je ne sais pourquoi, après trente ou quarante ans d'enseignement de masse, les journalistes vous *présentent* toujours Mozart, Balzac ou Cézanne, étant semble-t-il entendu que vous n'en savez rien, et en tout cas moins qu'eux. Le décor est une espèce de boîte pigalleuse, pelucheuse et miteuse à dominante rouge orangé, où avaient été disposées dans tous les angles stratégiques, et spécialement dans l'axe de l'animateur, des créatures extraordinaires, pas forcément tout à fait unsexy, je dois le reconnaître, mais peu présentables à votre maman. Même la direction de la chaîne a dû s'alarmer parce qu'hier les créatures avaient disparu, remplacées par de plus classiques jeunes femmes exotiques. On était passé à Beethoven. Et pour ce gros morceau M. Zygel avait sollicité l'assistance du chanteur Francis Lalanne, que j'ai vu un jour sur les planches, par extraordinaire, à Lectoure – pour Ravel l'expert appelé à la rescousse, cela me revient, était Dee Dee Bridgewater, qui n'avait pas l'air bien sûre d'en avoir beaucoup entendu parler.

Francis Lalanne, lui, avait nettement plus d'assurance, et je suppose d'ailleurs que ce nom dit tout car les incertitudes de sa propre carrière ont conduit ce malheureux à tenir à peu près officiellement à la télévision, comme son confrère Jean-Claude Van Damme, le rôle de l'imbécile heureux, sorte d'Ignace ou de Piédalu contemporain – le public serait déçu s'ils ne se montraient pas idiots, et c'est pour l'être qu'ils sont invités, comme Jacques Chazot jadis pour faire la grande folle ou moi le vieux con. J'ajouterai seulement, avant d'aller dîner, et même de *faire* à

dîner (Jacqueline Voillat est toujours ici, et Pierre ne revient que demain), que l'émission, fort longue (je n'ai tenu qu'une dizaine de minutes), s'ouvrait sur une transcription de la *Cinquième* au piano, version bastringue jazzy par l'hôte lui-même, suivie d'une transcription beethovénienne d'une chanson de Francis Lalanne (oui, oui, oui : une chanson de Francis Lalanne transposée en mode beethovénien).

Mais dans dix ans on regrettera sans doute ce genre d'émissions comme de précieux témoignages d'une époque où le service public remplissait *vraiment* sa mission, et apportait la plus haute connaissance aux téléspectateurs par millions – dont je ne suis pas sûr toutefois qu'ils aient tenu très longtemps, eux non plus (mais sans doute *si*, car M. Zygel est ma bête noire du jour, et mes bêtes noires sont toujours promises aux plus éblouissants et durables succès).

Lundi 21 août, neuf heures du soir. Le médiateur du *Monde* se réjouissait, un jour du commençant été (comme eût dit Roussel), que la rédaction et lui-même ne reçussent plus de lettres de lecteurs se plaignant de la place trop grande faite au sport, entre les colonnes du journal. Je m'en attriste grandement au contraire. Cet assèchement ne témoigne de rien d'autre, à mon avis, que du désespoir et de la résignation des ultimes résistants à la dictature médiatico-petite-bourgeoise. Moi-même je commençais à faiblir. Je commençais à me dire que tout refus de savoir est un obscurantisme, après tout, et que si les nouvelles du sport et les résultats sportifs ne se substituent pas à l'information politique et culturelle (mais en fait ils s'y substituent bel et bien, et le temps consacré à la bêtise, de toute façon, est toujours pris sur celui qui pourrait aller à l'intelligence), il n'y a pas de raison de déplorer leur présence

L'été m'a fait revenir à des sentiments moins laxistes (et plus idiosyncrasiques). Jamais le sport dit *de haut niveau* ou *de compétition internationale* n'a mieux que ces dernières semaines révélé sa bassesse et son état de pourriture avancée. Il n'est pas seulement opium du peuple, un des principaux instruments d'imbécillisation des masses (et de leur relatif contrôle), il est aussi l'un des principaux terrains d'exercice de la corruption intellectuelle et morale de ce qu'il est convenu d'appeler par antiphrase les *élites*, qu'elles soient économiques ou culturelles.

La grande excuse des passionnés et des drogués de la chronique sportive, c'est que le sport serait le théâtre des plus hauts drames, de la tragédie et du dépassement humains, et les grands sportifs nos demi-dieux. En fait d'Olympe et de tragédie la plupart d'entre eux ont clairement montré cet été que leur entourage et eux-mêmes, le *milieu du sport* dans son ensemble, relevait plus d'Offenbach et de Labiche que de Sophocle, avec un on ne sait quoi d'irrémédiablement putride dont seul le plus sale boulevard pourrait donner une idée.

Non, j'en reviens entièrement à mes convictions premières, que je n'aurais jamais dû quitter, et dont je n'avais d'ailleurs décollé qu'à peine : un homme ou une femme qui se respecte, ni bien sûr un journal honorable, ne peuvent avoir quoi que ce soit à faire avec cela. Il ne s'agit pas bien sûr de condamner le *sport* – encore qu'il soit assez significatif que notre belle langue n'ait jamais daigné lui donner un nom. Vive l'exercice physique, dès lors qu'il sert à poursuivre un idéal de santé, de vigueur et de beauté des corps, et qu'il est exercice, aussi, de volonté, d'élégance, d'assurance et de maîtrise de soi. Vive même la compétition, à la rigueur, si elle reste un jeu, et l'occasion d'une amicale émulation. Que le sport puisse être un spectacle, je veux bien aller jusqu'à l'admettre, même, de l'extrême bout des lèvres ; mais c'est déjà le ver dans le fruit. Personnellement je ne lui trouve, en tant que spectacle, d'autre intérêt qu'érotique ; et conçois mal qu'un individu qui a une certaine idée de lui-même puisse perdre son temps à regarder des épreuves sportives dans le seul dessein de savoir, cette idiotie, qui va l'emporter ; et plus mal encore que le même puisse s'abaisser jusqu'à lire dans les journaux des *comptes-rendus* des mêmes épreuves (c'était un de mes rares points de divergence avec Finkielkraut).

C'est la massification qui a tout perverti, comme toujours. Il en va du sport de masse comme de la culture de masse ou de l'éducation de masse : ils sont le contraire exact de ce qu'étaient à l'origine l'éducation, la culture ou le sport, c'est-à-dire des instruments d'amélioration, pour l'être. Il y a des lustres que je prends pour exemple le tennis, qui a perdu toute sa vertu et toute sa beauté, laquelle était grande, peut-être en se démocratisant, d'abord, mais surtout en se *massifiant*, ne serait-ce qu'en tant que spectacle – je pense bien sûr à ces gestes hideux des joueurs et

des joueuses qui viennent de gagner un point, un set ou le match, et à leur affreux accoutrement.

Le cyclisme, en tant que sport de compétition, a toujours été laid, et tout spécialement le Tour de France, qui depuis toujours, mais aujourd'hui plus que jamais, déverse le long des routes qu'il sillonne ses traînées de détritus, de gobelets et de pare-soleil publicitaires, de musiquette, de gueulantes et de criailleries, souillant souvent pour des semaines les plus beaux sites. Illustration supplémentaire de la théorie qui m'est chère selon laquelle l'esthétique est un révélateur en général très précieux et relativement exact de la qualité morale et intellectuelle, cette manifestation si vilaine, le Tour de France, s'affiche depuis plusieurs années, mais tout spécialement cet été, comme la plus irrémédiablement pourrie jusqu'au fond des moelles. Cette activité qui ne fait rien pour le corps et sans doute fort peu pour l'intelligence, disputer des courses cyclistes, se révèle de la façon la plus criante (le vainqueur américain du Tour de France est déchu de son titre, dans des conditions où la farce joue un rôle essentiel) inséparable de la tricherie, du mensonge, de l'association de malfaiteurs, de la compromission profonde des régulateurs eux-mêmes, des soigneurs et des médecins.

Très haut placé parmi ces miennes bêtes noires que j'évoquais ces jours derniers, et qui toujours, dès lors qu'elles me déplaisent souverainement, réussissent à merveille, l'entraîneur, dont j'oublie le nom si je l'ai jamais su, et tant mieux pour lui, de la nageuse M. Mais lui jusqu'à présent n'est coupable que de délit de faciès, et encore n'est-ce qu'à mes seuls yeux, qui le trouvent aussi *mal* que possible, pour parler comme à Chamalières en des temps révolus (« elle a épousé un type très mal (voire *impossible*) »). Son élève remporte victoire sur victoire et tous deux se couvrent de gloire, et si insinuation il y a à leur encontre, c'est purement par délicate métonymie : la télévision passe sans cesse d'évocations d'histoires de dopage aux succès de Mlle M. et retour, même en sa présence. Je ne lui veux pour ma part aucun mal et ne serais un peu réjoui, méchamment, que de compromissions éventuelles de son entraîneur (dont pas la moindre n'est parvenue jusqu'à mes oreilles), pour le seul plaisir (mais il serait grand) de voir vérifier mes théories physiognomoniques.

Mercredi 23 août, neuf heures et quart. Chronique de la vie mondaine aux Bains de Plieux :

* Dimanche soir 20 août fut donné par Mme Jeanne Lloan un dîner en l'auberge de Gramont, auquel assistaient Mme Jacqueline Voillat, M. Pierre J., rentré le jour même de sa campagne de C., dans l'Ariège, et l'auteur de ces lignes.

* Lundi 21 août à la première heure Mme Jacqueline Voillat, la femme de lettres et philanthrope helvétique bien connue, a fait ses adieux à notre station, du moins pour la présente saison : elle avait pour projet de visiter Narbonne ou l'abbaye de Fontfroide, de coucher à Montpellier et de regagner Lausanne le lendemain ; est parvenu de sa part à notre rédaction, cette après-midi même, un superbe bouquet de lys et de roses (littéralement).

* Mardi 22 août fut donné dans nos locaux un dîner réunissant M. et Mme Antoine Rodriguez, leur plus jeune fils M. Douglas Rodriguez, M. Pierre J. et le présent chroniqueur mondain : ce dîner dans ses aspects pratiques et gastronomiques avait été conjointement organisé par l'ensemble des participants.

* Mercredi 23 août parurent dans le salon d'honneur-bibliothèque de notre Casino MM. Paul-Marie Coûteaux, député européen, et Steve ("Étienne") X, de retour d'un voyage d'agrément et d'étude qui les a conduits dans diverses capitales européennes (Prague, Bratislava, Budapest, Vienne, Ljubljana, etc.) ; ces messieurs, après le thé, hésitèrent un moment à demeurer sur place ou dans notre région pour dîner avec leurs hôtes, mais décidèrent finalement de regagner ce jour leur résidence de Mirebeau, dans le département de la Vienne.

***

Aujourd'hui j'ai envoyé à Thierry Fourreau, pour tirage sur papier, le cinquième chapitre de *Travers III*, cent soixante-treize paragraphes de neuf centre trente-sept signes chacun. Ce chapitre était prêt depuis le 10 août, mais Thierry n'a repris ses fonctions à la P.O.L que ces jours-ci, après des vacances dans le Gers (à Marciac, qu'il a trouvé très bruyante,

et en effet il s'y trouvait en plein festival de jazz, alors qu'il n'aime pas le jazz).

Le chapitre 5, qui est un des trois chapitres "longs" des sept que doit compter le livre, a un peu plus de cent soixante mille signes, de même que les chapitres 1 et 3. Le chapitre 6, auquel il est actuellement travaillé, est un des quatre chapitres "courts" et il doit compter quarante mille signes à peu près, de même que les chapitres 2 et 4, qui sont écrits, et que le futur chapitre 7. Dans l'état actuel, ce chapitre 6 a dix mille signes (provisoires, d'ailleurs). Il est peu vraisemblable qu'il puisse être terminé avant la fin du mois ; peu vraisemblable aussi, en partie par voie de conséquence, que le chapitre 7 soit achevé à la fin de septembre. D'autre part le premier chapitre, au moins, devrait être révisé ; de sorte que la fin de cette entreprise-là ne cesse de reculer.

Dans la révision des trente-cinq cahiers du *Journal de* Travers, j'en suis au vingt-quatrième. Cependant les cahiers XXV, XXVI et XXVII ont été déjà relus et corrigés, lorsque j'avais besoin de me les remettre en mémoire pour *Travers III*, justement. Cette affaire-là, au moins, avance avec beaucoup de régularité et devrait arriver à terme dans la première moitié du mois d'octobre.

Claude Durand avait d'abord envisagé de publier l'*Anthologie de l'amour des hommes* pour Noël. Quand je lui ai fait part de mon incapacité d'être prêt à temps, il a dit que le volume ferait un excellent cadeau pour la Saint-Valentin. Hélas, je crois que mieux vaudrait tabler sur la Noël de l'année 2007. Je n'ai pratiquement pas écrit un mot des textes de présentation, et l'achèvement de la collation des textes eux-mêmes paraît s'éloigner toujours davantage, lui aussi. Ce matin je me débattais avec Ovide. Mais il n'y a pas grand-chose et même rien à tirer d'Ovide, du point de vue de l'amour des garçons. Ces jours derniers j'explorais Théognis, qui est nettement plus fécond.

Ce Théognis semble avoir été inventé pour illustrer les thèses de Didier Eribon sur les liens entre pédérastie et pensée réactionnaire, chez certains écrivains et penseurs. Ce n'est pas pour rien que Brasillach, dans son *Anthologie de la poésie grecque*, le rapproche de Montherlant. Il passe à juste titre pour l'un des chantres par excellence de la pensée et du système aristocratiques. Sa poésie amoureuse est exagérément

larmoyante, plaintive et menaçante, une combinaison qui ne le rend pas sympathique : il ne cesse de se plaindre de la légèreté et de l'infidélité des garçons, et il leur annonce le pire s'ils continuent. Comme ils continuent bel et bien, évidemment, il se renfrogne toujours davantage, et se félicite amèrement de ne plus les aimer. Il prétend faire une croix – si l'on peut dire – sur ses amours garçonnières. Mais la croix n'est pas très convaincante.

Ce qui fait la liaison entre la pensée politique, la pensée morale et la pose amoureuse de Théognis, c'est l'horreur et l'obsession des mauvaises fréquentations. S'il y a du Montherlant en lui, il y a aussi du Jacques de Ricaumont (et du moi, bien entendu). Le terme n'a bien sûr aucun sens le concernant, mais ce qu'il déplore dans l'"homosexualité" (comme Jacques de Ricaumont), c'est le terrible nivellement social dont elle est l'occasion. Ses jeunes amants le mettent hors de lui par leur propension obstinée à se compromettre en les compagnies les plus vulgaires.

Il est un des exemples les plus purs, et c'est sans doute en cela qu'il a tant intéressé Nietzsche, de cette confusion absolue, centrale à toute pensée aristocratique (et bourgeoise, d'une certaine façon), entre le mal moral et la bassesse ou la vulgarité sociale. C'est une conception qui a traversé trente siècles et que j'ai vue mourir dans mon enfance – mourir en tant qu'idéologie admise, déclarée et revendiquée comme telle : je ne suis pas sûr qu'en soi elle soit tout à fait morte. Les méchants sont *les gens mal*, l'inverse des gens bien : les individus de basse extraction, mal dégrossis, sans raffinement moral, intellectuel et social, et que le jeune amant d'un homme de qualité devrait se garder comme de la peste de fréquenter.

Jeudi 24 août, neuf heures du soir. Je ne sais quel mauvais génie me pousse en général à gâcher les chances commerciales des ouvrages sur lesquels je travaille. Certains n'ont pas besoin de mes secours en cette direction et naissent condamnés commercialement – ainsi de tous les volumes des *Églogues*, des "tirés à part" de *Vaisseaux brûlés* (*Killalusimeno*, *N'achetez pas ce livre, P.A.* lui-même), de *L'Inauguration de la salle des Vents*. Mais avec *Roman roi* j'étais parti au contraire pour rivaliser avec Barbara Cartland ; je ne sais pas où j'ai un peu dévié en chemin, bien involontairement. La série des *Départements*

aurait pu se vendre, si je n'avais "amélioré" successivement tous les volumes, allant jusqu'à rendre le dernier, *Le Départment du Gers*, décourageant par son seul aspect pour les neuf dixièmes de ses acheteurs potentiels. J'ai bien peur que le même phénomène ne soit en train de se reproduire avec l'*Anthologie de l'amour des hommes (et des garçons).*

Au début, quand je ne faisais qu'aligner les vers d'*Ombres* de Verlaine, la complainte du *Peter Doyle* de Cocteau ou la *Petite Annonce* de Ginsberg, le "public captif", selon l'expression que m'apprit un jour M. Cohen-Séat, aux éditions Mazarine, était tout désigné. Mais voilà que je raffine et raffine encore, et que le joli recueil de ballades pornographiques et d'odes sentimentales est en train de tourner au gros ouvrage d'érudition (qu'il ne sera jamais tout à fait parce que je n'ai le temps ni la compétence scientifique qui permettraient de mener à bien pareille ambition). Au lieu d'aligner exclusivement des pièces qui par leur attrait, leur charme, leur vivacité, leur puissance, leur pertinence ou l'amusement qu'elles dégagent appartiennent de plein droit à mon anthologie, je résiste de plus en plus mal à la tentation de réunir plutôt les (nombreux) éléments d'un (gros) dossier.

Ainsi les vers de l'*Énéide* sur les relations d'Énée avec Pallas, le jeune guerrier que son père Évandre confie au héros, n'ont-ils pas directement leur place, sans doute, dans un ouvrage sur les amours achriennes à travers les âges, auxquelles rien ne prouve qu'elles appartiennent vraiment. Mais elles sont une tâtonnante variation virgilienne sur le thème homérique des liens d'Achille avec Patrocle, un peu maladroitement compliquée par le désir du poète latin d'offrir un pudique équivalent romain aux figures récurrentes de la pédérastie grecque (Énée reçoit pour mission de *former* Pallas, d'en faire lui-même un héros accompli – cependant Pallas est un peu grand garçon pour le rôle de l'éromène, et tantôt il est question de lui comme d'un gamin, tantôt comme du chef respecté de sa propre troupe de guerriers). S'ajoute à cela que ces relations ressuscitent douze ou treize siècles après Virgile dans le *Roman d'Æneas*, où elles prennent un tour beaucoup plus explicite ; et que les vers nettement ambigus, si l'on peut dire, du *Roman d'Æneas* vont à leur tour servir de références dans diverses autres œuvres médiévales, plusieurs belles dames inexplicablement (à leur avis)

négligées par leur beau chevalier ne se gênant pas pour suggérer que l'indifférent pourrait avoir des tendances dignes du *Roman d'Æneas*.

Il en va de même de l'histoire d'Hercule (ou *Alcide*) avec Hylas. Chez Théocrite elle est très explicite, ailleurs elle est traitée de façon souvent beaucoup plus allusive. Il arrive même que certains auteurs la renversent complètement, l'épisode capital devenant la scène de la séduction d'Hylas par les nymphes, auxquelles il cède parfois avec enthousiasme, trop heureux d'échapper à ses liens avec Hercule qui, dans certaines versions particulièrement chastes ou bien-pensantes, est son *père* et non plus du tout son amant. Il reste que le thème rebondit d'Apollonios de Rhodes en Valerius Flaccus, d'André Chénier en Leconte de Lisle – où justement il fait l'objet du renversement total dont je parlais à l'instant :

Il tombe, et murmurant une plainte incertaine,
Plonge sous le flot azuré.

Là, sur le sable d'or et la perle argentée
Mollis et Nikhéa le couchent mollement,
Mélant à des baisers sur leur lèvre agitée
Le doux nom de leur jeune amant.

Il s'éveille, il sourit et tout surpris encore,
De la grotte nacrée admirant le contour,
Sur les fluides Sœurs que la grâce décore
Son œil s'arrête avec amour.

Adieu le toit natal et la verte prairie
Où, paissant les grands bœufs, jeune et déjà pasteur,
Pieux, il suspendait la couronne fleurie
À l'autel du Dieu protecteur !

Adieu sa mère en pleurs dont l'œil le suit sur l'onde
Et de qui le Destin à son sort est lié,
Et le grand Héraklès et Kolkhos et le monde !…
Il aime, et tout est oublié !

A punto… Il y a tout de même dans ce poème récupérateur deux vers que je trouve très beaux :

Et les guerriers épars, rompus de lassitude,
Songeaient, sur le sable des mers.

C'est à mon gré plus sexy que la perle argentée. Je n'envisage pas d'introduire Leconte de Lisle dans mon in-quarto, mais Hylas en ses diverses hypostases poétiques y tient de plus en plus de place – je ne suis pas sûr que ce soit forcément très apprécié aux Mots à la Bouche…

***

Le premier jour où il fut travaillé sur le chapitre 5 de *Travers III*, le texte atteignit dix ou douze lignes, mettons – moins de mille signes. Il en compte à présent douze mille, sans que le point atteint dans le "récit" le premier jour ait été dépassé ni même rattrapé. Relectures, incessantes reprises *da capo*, ajouts, ajouts aux ajouts aux ajouts, mais jamais *au-delà* du point atteint le premier jour : je suppose que c'est là ce qui doit s'appeler un *développement organique*. C'est en l'occurrence une autre forme, peut-être un peu plus fatigante à pratiquer, de l'écriture automatique (mais c'est *elle* qui est automatique, pas le cerveau qui la produit (automatiquement)) : à chaque membre de phrase, presque à chaque mot, voire à chaque lettre, leurs harmoniques ; puis les harmoniques de ces harmoniques. Il va sans dire que l'intelligibilité immédiate n'y gagne pas. Je crois bien n'avoir jamais travaillé à rien d'aussi obscur, ni pourtant d'aussi cohérent : c'est la cohérence, le terrible *tout se tient* (des pères), qui crée l'obscurité.

Vendredi 25 août, neuf heures du soir. J'ai appelé Jacqueline Voillat pour la remercier du superbe bouquet de fleurs qu'elle nous a fait parvenir, et pour savoir comment s'était passé son retour en Suisse. Je ne cesse de me moquer d'elle et de lui reprocher son incuriosité, car elle prend toujours ses quartiers pour la nuit à quatre heures de l'après-midi, quand elle voyage seule, et elle ne voit rien ou presque rien de ce qui s'offre en chemin. Entre Lausanne et Plieux, ou Plieux et Lausanne, elle

couche toujours dans le même petit hôtel de la banlieue de Montpellier, établissement qui n'a d'autre avantage à ses yeux que d'être déjà connu d'elle et facile d'accès. Cette fois elle avait décidé, en partie sur mes instances, de jeter un coup d'œil, le jour de son départ, à Narbonne, et peut-être même à l'abbaye de Fontfroide, avant de gagner Montpellier pour la nuit. Mais elle a dû renoncer à ces excursions. Une angoisse terrible l'étreignait.

Angoisse de quoi ? Angoisse de tout. Elle a roulé exclusivement à droite, sur l'autoroute, derrière les camions, sans jamais dépasser rien ni personne, elle avait trop peur. Elle n'est sortie nulle part, sauf pour l'hôtel qu'elle connaît, et je présume que le deuxième jour elle est arrivée chez elle au milieu de l'après-midi, selon son habitude qui m'indigne toujours tant. Mais j'ai sans doute eu grand tort, cette indignation, de l'exprimer, fût-ce sur un mode plus ou moins plaisant, ou qui se voulait tel. Mes moqueries à l'égard des peurs de Jacqueline n'ont fait sans doute que les aggraver. Je n'avais pas compris qu'elles étaient une sorte de névrose, en tout cas nettement plus sérieuses que je ne l'imaginais. L'étrange est qu'elles aient pu se combiner avec le remarquable courage et l'énergie formidable qui ont présidé à la fondation du site de mes lecteurs, peu avant l'"affaire Camus", et à son activité à mon secours, pendant.

Jacqueline me racontait aussi qu'elle avait reçu un coup de téléphone d'un M. Claude Imbert, nom qui ne lui disait absolument rien, et personnage qui lui avait déclaré diriger *Le Point*, publication qu'elle prenait, jusqu'à ce que je la détrompe, pour un très petit journal suisse, inconnu d'elle – M. Imbert lui a dit en effet qu'il était en Suisse, et non loin de chez elle. Il a paru surpris, me dit-elle, qu'elle ne sache rien de lui et de son journal : je veux bien la croire. Il était en train de lire *Rannoch Moor*, y prenait grand plaisir (toujours d'après Jacqueline), avait vu qu'elle y faisait plusieurs apparitions, avait souhaité se manifester à elle et peut-être la rencontrer, mais peut-être une autre fois, car il quittait bientôt la région. Je ne suis pas absolument certain, peu au fait qu'est cette Suissesse des milieux médiatiques français, qu'elle soit ma meilleure ambassadrice auprès de Claude Imbert.

***

Speaking of ambassadeurs *and of* grands journalistes, j'ai reçu hier un coup de téléphone de l'ambassadeur Aboussouan, gloire diplomatique de Fleurance, qui m'invitait à un déjeuner qu'il donne dimanche pour Jean Lacouture et une douzaine d'autres convives. J'avais pensé l'appeler ces dernières semaines, d'une part parce que les affres de son Liban me

faisaient naturellement penser à lui, d'autre part parce qu'il était au centre d'une fâcheuse mésaventure dont j'avais des échos à la fois par Jeanne Lloan, qui découpait pour moi les articles y relatifs dans *La Dépêche*, et par Stéphane Baumont, qui par coïncidence se trouvait être l'avocat commis d'office de la partie adverse : Camille Aboussouan, qui a quatre-vingt-six ans, a été violemment frappé et jeté à terre par un artisan, un menuisier qu'il refusait de payer, ou de payer dans les proportions et les délais voulus, parce qu'il était mécontent des volets fournis par cet artisan pour sa fameuse maison de Fleurance (maison que sa famille, c'est-à-dire la famille de sa mère, occuperait, s'il faut en croire une carte postale qu'il m'a envoyée, « depuis trente générations »).

La seule circonstance un peu atténuante pour le menuisier, c'est qu'il est lui-même âgé de soixante-dix-sept ans. Malgré les secours juridiques de Stéphane Baumont, il a été condamné à huit mois de prison avec sursis, si je ne me trompe.

J'ai reçu ce matin par courrier confirmation écrite de l'invitation, accompagnée de la carte postale susdite (où l'on voit les volets qui furent la cause du drame) et de la photocopie d'un entretien journalistique, paru je crois dans *La Gazette du Gers* et mené par les soins d'une autre vieille connaissance mienne, du temps de mes activités culturelles, Alain Huc de Vaubert. La photographie illustrant l'article montre l'ambassadeur chez lui en robe de chambre, allusion peut-être, mais c'est la seule, à ses vicissitudes pugilistiques. Il est dans une pose très véhémente, la bouche ouverte, un poing levé. Et très véhément se montre-t-il, aussi, contre Israël – l'entretien porte exclusivement sur les récents malheurs du Liban.

Il tient pour implicitement acquis, c'était très net au téléphone, que je partage tout à fait son point de vue :

« Mais vous ne pouvez rien dire, je comprends bien pourquoi… »

Et certes je partage en effet son point de vue pour déplorer les infortunes de son pays (de l'un de ses deux pays, car je crois qu'il est aussi français) : le nouveau cataclysme qui s'est abattu sur les Libanais m'a profondément affecté, et j'ai pour eux la plus grande compassion. Mais je ne suis pas sûr d'attribuer toute la responsabilité de leur détresse

au coupable que paraissent désigner la plupart d'entre eux et qu'incrimine expressément, et presque exclusivement, leur ancien ambassadeur à l'Unesco. C'est bien sûr Israël qui a bombardé le Liban, détruit des centaines et peut-être des milliers de routes, de ponts, d'immeubles, de maisons, d'hôpitaux et de mosquées. Mais je suis bien certain qu'Israël aurait mille fois préféré n'avoir rien à faire de tout cela. Ce sont les provocations du Hezbollah qui ont entraîné cette intervention évidemment massive et brutale, mais éminemment prévisible dès lors que le gouvernement de Tel-Aviv voyait mettre gravement en danger la sécurité de ses citoyens et de ses soldats. Il me coûterait d'avoir à dire que le Liban ne doit qu'à lui-même ses malheurs, et je ne le dirai pas, ni ne l'écrirai. Mais il les doit à une incapacité qui lui est, hélas, constitutive : incapacité à désarmer le Hezbollah, bien entendu, mais, plus profondément, à établir un État qui ne soit pas en permanence réduit à l'impuissance par sa dépendance à l'égard des factions, des groupes armés, des tribus, des clans, des "communautés". Cette dépendance, c'est précisément celle que nos gouvernants inconscients préparent à la France, avec une paresseuse méthode, une exigeante lâcheté, un aveuglement déterminé. Dans notre fraternité de chagrin avec le Liban entre pour une grande part la conviction qu'il est un laboratoire de ce qui nous attend, et qui sera bien pire que ce qu'il endure.

Samedi 26 août, six heures et demie. Vers midi sont arrivés les Rodriguez, qui venaient nous faire leurs adieux, car déjà ils quittent Plieux – tous les ans ils viennent un peu plus tard et partent un peu plus tôt : ce pauvre Plieux est une villégiature très démodée…

Nous prîmes avec eux quelques apéritifs, d'où résultat, après leur départ aux alentours d'une heure, que, la borne étant franchie du strict respect de la règle, et de l'application scrupuleuse de principes sacrés de la pieuse (et laborieuse) journée, je songeai à certain pâté de sanglier que Pierre a rapporté récemment de ses montagnes, à un trop de pain de campagne qui demeure du dîner Rodriguez, justement, et même à telle bouteille d'Irancy, vestige parmi d'autres des largesses bourguignonnes d'André Clerc. Bref, la catastrophe diététique pointa son formidable mufle. Nous l'alimentâmes avec conscience et exhaustivité, jetant dans la gueule béante tout ce que nous pûmes trouver de fromage (il s'agissait de

finir le pain, soigneusement grillé) et l'ultime reliquat d'un flan par Claudine Rodriguez apprêté ces jours derniers. En matière de massacre de garde-manger, Charles IX est mon maître :

« Qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher ! »

***

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de… Roland Barthes, écrite à Nankin le 19 avril 1974.

Toutefois elle n'a pas mis trente-deux ans pour arriver jusqu'à moi. Elle m'est envoyée par Jean-Christophe Cambier qui l'a retrouvée dans de vieux numéros de *Tel quel* que je lui ai prêtés il y a je ne sais combien d'années, ce que j'avais complètement oublié, et la lettre encore plus.

Elle a, dès l'enveloppe, la plus magnifique apparence, étant rédigée sur le papier à en-tête, que je trouve extraordinairement élégant, du Nanking Hotel, 259 Renmin north Road Nanking China. Dans les années soixante-dix, le meilleur du style années trente – celui qui a inspiré les épais caractères qu'on voit au Balzar, mettons – était encore parfaitement prospère en Chine.

La lettre dit :

« Mon Cher Renaud,

« je ne résiste pas au plaisir de t'envoyer ce papier à lettres très barnaboothien. Le reste l'est peu : c'est un pays très peu dépaysant, voilà la vérité actuelle (au bout de six jours) du voyage. Il se passe cependant ailleurs, sur un autre plan – qui est au fond celui de notre propre travail – mille choses passionnantes ; je veux dire que pendant ce voyage, en fait, nous travaillons beaucoup. Je voudrais que de même à mon retour je te retrouve ayant beaucoup écrit et libéré de ta tâche. Je pense à toi, souvent, comme [*à partir de là le texte se développe perpendiculairement à sa partie principale, dans la marge gauche ; tout est au recto de la page*] tu l'imagines. N'oublie pas de me faire signe en me téléphonant après le 4 mai. Je t'embrasse tendrement

« R. »

Rien d'extraordinaire, mais je suis d'autant plus content d'avoir retrouvé cette lettre que toutes les autres (qui ne contenaient rien d'extraordinaire non plus, du point de vue de l'histoire des idées…), je les ai données à Farid Tali, un matin de grande exaltation amoureuse. Je ne conservais de Barthes, jusqu'à présent, qu'un très joli petit dessin envoyé en guise de carte postale, et deux très courts billets, d'une ligne chacun.

Même le timbre est très joli : un chrysanthème, je crois.

Dimanche 27 août, neuf heures et quart, le soir. Désastreuse journée pour le travail, désastreuse journée pour le "régime" – c'est souvent une seule et même chose. Tout avait mal commencé parce que j'ai été réveillé à cinq heures du matin, comme souvent, par des amis de voisins, dans la rue du haut, qui prenaient la route : claquements de portières, claquements de coffres, *bisous-bisous*, bref, "les adieux de l'hôtesse arabe". D'habitude je me lève et me mets au travail, dans ces cas-là, mais comme je devais me rendre au déjeuner de l'ambassadeur Aboussouan et voulais m'efforcer d'avoir à peu près figure humaine, je me suis battu pour me rendormir : ce qui n'est survenu que vers sept ou huit heures, et il n'était pas loin de dix heures quand nous nous sommes levés. L'ambassadeur avait demandé qu'on soit chez lui à midi et quart car son hôte d'honneur, Jean Lacouture, ne pouvait rester après trois heures de l'après-midi. Chiens, tardif et long petit déjeuner en bas (Céline n'est pas là le dimanche), toilette, acheminement vers Fleurance : pratiquement pas de travail ce matin.

Lacouture a pris la route à trois heures comme il l'avait annoncé, pour Roussillon, dans le Luberon, où il devait être pour dîner. Je suis resté chez l'ambassadeur et sa sœur jusqu'à quatre heures à peu près et suis parti parmi les premiers. Comme je ne suis pas habitué à déjeuner, et que j'avais fait honneur plus que de raison à un excellent repas, je tombais de sommeil ou peu s'en faut lorsque je me suis retrouvé à ce bureau peu avant cinq heures. Toutefois j'ai vaillamment résisté à la tentation d'une sieste. Et je n'ai entrepris la promenade des chiens, très raccourcie, qu'à sept heures et demie plutôt qu'à six et demie. Néanmoins le bilan laborieux est catastrophique : aucun travail sur l'*Anthologie de l'amour des hommes*, où j'ai laissé en plan le pauvre Apollodore de Rhodes ;

aucun travail sur *Travers III*, 6 ; je ne me suis occupé que du cahier XXIV du *Journal de* Travers, qui, pour que la tradition de ces dernières semaines et même de ces derniers mois soit respectée, doit être livré demain lundi à Fayard – or la mise au point est loin d'être achevée.

***

J'aimerais beaucoup faire un reportage photographique sur la maison de l'ambassadeur Aboussouan et de sa sœur. Mais comme il s'agirait de mettre les images sur le net parmi celles de *Le Jour ni l'Heure*, ce serait peut-être dangereux, à cause du risque d'attirer l'attention des voleurs. Ceux-ci auraient grand travail, tant la maison est vaste et profonde derrière sa façade, tant elle est surtout densément décorée et meublée. Je suis sûr de l'avoir déjà écrit, elle correspond exactement – à quelques variations près dues à la latitude – à l'idée que je me fais de la maison de tante Léonie à Combray. Rien ne semble y avoir bougé depuis 1885. Le grand morceau de bravoure, c'est la salle à manger et la table dressée, décor idéal, jusqu'à la dernière petite cuillère, pour un repas du dimanche en présence de Swann et de Legrandin.

Peut-être la belle nappe damassée et les épaisses serviettes sont-elles un élément levantin, je ne sais. Le repas d'aujourd'hui, entre les guillemets ouvrants d'un délicieux carpaccio de saumon et fermants d'excellentes pâtisseries d'origine locale, était pour le reste tout à fait libanais, lui, d'autant que le Liban et ses épreuves récentes étaient dans tous les esprits.

C'est toujours moi qui mange et bois le plus, dans ces cas-là. Un trait qu'on aura peu relevé à mon sujet, c'est l'appétit. Toute ma vie, j'ai eu faim – non pas *faim* au sens tragique de l'expression, encore que ce me soit arrivé quelquefois, notablement à l'étranger, quand j'étais arrivé au bout de mes maigres ressources ; mais faim en ce sens que j'ai toujours envie de manger, qu'en permanence je fais des efforts, pas toujours couronnés de succès, pour *ne pas* manger, que s'il ne tenait qu'à moi, si je m'abandonnais à ma pente naturelle, je mangerais du matin au soir.

Quand je suis invité, ce qui n'est pas fréquent, je me dis que la règle est suspendue, et personne ne fait autant que moi honneur aux plats servis, dont je reprends volontiers s'ils se représentent, à la différence des autres convives.

J'étais heureux de rencontrer Jean Lacouture, à l'égard duquel j'ai toujours entretenu une instinctive sympathie – je me demande même s'il ne figure pas dans la liste *j'aime* de *Travers* ou de *Vaisseaux brûlés*. Bien sûr je n'ai pas toujours été de son avis, en particulier à propos du Vietnam, mais là n'est pas du tout la question. Et le défenseur ardent du préjugé, en moi, a été enchanté de constater que mon préjugé favorable, en l'occurrence, était pleinement confirmé par les faits, par l'homme, par sa manière, sa distinction, sa modestie, son caractère manifeste d'homme bien élevé, au moins au sens où je l'entends. Malgré la présence du maire de Fleurance, M. Vall, et de l'ancien maire et député d'Agen, le docteur Chollet, il était expressément la plus considérable étoile de notre petite assemblée, mais il n'en profitait en aucune façon, il ne parlait de lui que lorsqu'on l'en pressait, et jamais ses propos ne tendaient à le mettre en avant ou à grossir son personnage. Bref il était exactement comme je l'imaginais, un Français de l'ancienne manière, quand c'était la bonne ; or, lorsque pareille figure témoigne en plus d'intelligence, de culture et d'une riche expérience, comme c'est éminemment le cas, elle est à observer, et à entendre, un grand plaisir de civilisation.

Lundi 28 août, neuf heures et demie du soir. Hier soir, au journal télévisé de France 2, on voyait un reportage sur le carnaval londonien de Notting Hill, lancé il y a trente ou quarante ans par les immigrés jamaïcains, si je ne me trompe, et devenu, nous expliquait-on, une des grandes manifestations emblématiques du *nouveau Londres*, multiethnique et multiculturel comme il se doit. En effet, la foule semblait très gaie, les journalistes aussi. Un des marcheurs interrogés confirmait jovialement que là se forgeait l'avenir, puisque dans dix ans les blancs, à Londres, auront cessé d'être majoritaires – sur quoi la parole était rendue au studio de Paris, qui la reprenait gaiement, tout sourires, heureux d'avoir montré à ses chers téléspectateurs cette belle fête de l'amitié entre les… *entre les quoi*, d'ailleurs ? Pas entre les peuples puisque tous ces marcheurs n'en font qu'un, officiellement ; certainement

pas entre les races, puisque les races n'existent pas ; entre des individus et des groupes de toute origine ethnique, origine dont tout le monde se fiche, d'ailleurs, puisqu'il est convenu qu'elle n'a aucune importance, qu'il *faut* qu'elle n'ait pas d'importance.

Hélas, je ne dépasserai pas ma pensée en disant que la perspective d'un Londres et d'une Angleterre où les blancs, et disons plus précisément *le peuple anglais*, au sens traditionnel de l'expression, ne seront plus majoritaires, me plonge dans le désespoir. Bien entendu, la rééducation permanente à laquelle nous sommes soumis du soir au matin et du matin au soir fait tout pour me persuader que ce sera toujours le peuple anglais, puisqu'il sera composé de détenteurs de passeports britanniques (laissons de côté l'Écosse et le pays de Galles pour le moment). Et peut-être qu'un jour, par fatigue, par peur, par gâtisme, par lâcheté, par nécessité de ne pas crever de faim, peut-être qu'un jour je finirai par croire cela en effet, et par exemple qu'on puisse très bien être un excellent musulman, vivre dans un quartier ou dans une ville peuplés exclusivement de musulmans, aller toutes les semaines ou tous les jours à la mosquée, avoir une femme voilée des pieds à la tête, parler le pakistanais ou l'arabe plus que l'anglais et être un excellent Anglais. Peut-être un jour croirai-je cela, oui – ce sera certainement un grand progrès pour mon petit confort, pour la facilité de mon existence et pour ma popularité auprès des contrôleurs idéologiques qui sont postés à tous les coins du bois et tous les guichets du centre médiatique (comme on dit *centre commercial*). Je crois déjà qu'on peut être dans ces conditions – celles de notre enturbanné ou dévot à longue barbe – un excellent homme, bien entendu. Cependant, et jusqu'à présent, faute de mise ou remise à niveau idéologique suffisamment intense, sans doute (et pourtant…), j'ai beau me battre les flancs je n'arrive pas à croire que pareil citoyen puisse être un Anglais appartenant à la culture et à la civilisation qui ont donné Laurence Sterne, Virginia Woolf, Tom Eliot, et Lawrence, et Turner, et Fountains Abbey, et Bateman's, *et Doddington House, dans le Gloucestershire, / Son jardin ni le grand chien / Qui nous léchait les mains…* Non, non, non et non : cet homme appartiendra et il appartient déjà à un autre peuple, à une autre civilisation, à une autre culture, et la substitution qui aura eu lieu, qui a lieu sous nos yeux pendant que j'écris ceci et à laquelle nous sommes

sommés manu militari ou *judiciari* ou *professionnari* d'applaudir de tout notre cœur, ne différera pas de beaucoup, même si la conquête est plus pacifique (ce qui n'est pas assuré), de la substitution des Espagnols aux Incas au Pérou, des Chinois aux Tibétains au Tibet, des Turcs aux Grecs dans l'ancien Empire byzantin.

J'ai pris à dessein à l'instant, pour caractériser la civilisation anglaise, des exemples empruntés à ce qu'il est convenu désormais d'appeler la *grande culture* et qui se nommait jadis la *culture* tout court, la culture anglaise en l'occurrence, parce qu'on estimait que là se trouvait la meilleure expression – à la fois la plus précieuse et la plus exacte – de ce qu'était l'Angleterre : son art, son architecture, sa façon de traiter l'espace, sa pensée mais aussi ses mœurs, ses manières à leur degré le plus élaboré et le plus réfléchi. Le combat pour l'égalité économique et sociale, haine et ressentiment de classe à l'appui, a détruit ce que les anciennes élites (qui n'avaient rien à voir avec les *élites* d'aujourd'hui) avaient produit de plus précieux, et qui était l'essence du génie anglais. Nos pays, nos peuples sont sans résistance contre la disparition promise, et déjà bien avancée, parce que les luttes sociales ont déjà fait disparaître ce qui était leur essence, à savoir la dite *grande culture*, qui était la part la plus stable et la plus solide de la culture, autour de quoi s'agençait tout le reste. Racine, Proust, Manet, Shakespeare, Haendel, Wordsworth ou Capacity Brown demeurent, mais ils ne tiennent plus aucune place dans le bagage intellectuel des jeunes générations, ils ne sont pas l'objet de leurs références, de leurs préoccupations ou de leur amour, ils n'ont plus aucune présence sur la scène publique. Ils ont été emportés par le grand soupçon qui a affecté et affecte la culture dite *bourgeoise* (alors qu'elle n'a été *bourgeoise* que pendant une période de son histoire, mais je ne vais pas repartir là-dedans…), assimilée aux privilèges, à l'injustice, à la vanité, à l'affectation, à l'âge. Tout cela est mort, mort, mort, fini, liquidé. L'identité des anciennes nations européennes n'a plus de défenseurs parce que ce qui faisait leur spécificité et leur valeur a été emporté par la lutte "démocratique" (mais qui plaçait bien mal sa démocratie…) contre les privilèges.

Il n'est pas étonnant que les mêmes qui sont le plus ardents à célébrer la joyeuse advenue de la grande fusion des ethnies et des cultures soient

aussi les plus violents pour fustiger les anciennes classes dirigeantes et leur goûts et leurs habitudes culturelles : c'est bien en effet un seul et unique combat. De même qu'il fallait, pour les Russes conquérants, massacrer à Katyn tous les officiers polonais qui étaient la structure même de la Pologne, il était indispensable, pour les champions du village universel, et afin de rendre possible son avènement, de crétiniser les enfants de bourgeois, laissés avec le gâteux catéchisme pseudo-antiraciste pour unique éducation. Que ledit village universel, maintenant, ressemble de plus en plus à Kaboul, à Bagdad ou à Nouakchott, on veut croire qu'il ne s'agit, dans l'esprit de ses concepteurs et farouches promoteurs, que d'un accident de parcours : ils pourront toujours dire, quand toutes nos femmes seront dûment voilées et nos statues aussi, ou détruites, que ce n'est pas cela du tout qu'ils avaient souhaité.

Mardi 29 août, neuf heures du soir. Nous avons bien cru que nous allions être trempés, lors de notre promenade de fin d'après-midi. Mais le ciel noir et gris est resté où il était, et ne nous est qu'assez peu tombé sur la tête. En revanche le vent était d'humeur très facétieuse, puis grandiloque, puis lyrique, puis furieuse, puis un peu de tout cela à la fois, mélangeant les rythmes selon les hauteurs dans l'air et les types de feuillage, mélangeant les couleurs orchestrales, mélangeant les intensités, toujours imprévisible, sauf dans sa maîtrise unique du silence et des sforzando (*di ? dos ?*) : il arrive même à faire entendre des silences pendant des quasi *tutti*, par une voix qui soudain s'efface, se tait brutalement et *manque* à merveille, fait défaut d'énorme façon. Je connais peu de compositeurs aussi virils, aussi gais, aussi sûrs d'eux ni aussi tendres, et qui sachent aussi bien se faire aimer.

***

Deux fois cette semaine j'ai entendu Alfredo Arias, que je connaissais un peu il y a trente ans et plus. Il parlait d'un spectacle qu'il donne à Versailles, sur le bassin de Neptune, et qu'il a monté en collaboration avec Chantal Thomas, que j'ai rencontrée quelquefois aussi, autour de

Flatters et d'Eugène Nicole. Leur spectacle tourne autour de cette pauvre petite infante d'Espagne, fille de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, qui vint en France à quatre ans pour un jour épouser Louis XV, lequel en avait alors douze ou treize. Dans tous les entretiens il est beaucoup question de l'horreur qu'a pu représenter pour cette malheureuse enfant l'étau de l'étiquette, à la cour de France. La cour d'Espagne, que je sache, ne devait pas avoir grand-chose à lui envier sur ce point, même si on nous apprend que cette petite fille était adorée de ses parents et vivait avec eux dans une grande intimité. Mais ce qui me frappe à cette occasion, comme depuis toujours, d'ailleurs, c'est le consensus général qui veut que le protocole ne représente et ne puisse constituer que tristesse, ennui, vies brisées. C'est là une des convictions les plus chères et les mieux arrêtées de la société petite-bourgeoise. Et de son point de vue elle a raison, bien sûr. Je veux bien croire qu'une parfaite petite-bourgeoise comme Diana Spencer (d'autant meilleur étendard des valeurs de la petite bourgeoisie triomphante qu'elle n'était pas née en son sein (mais ce sein est de longue date universel)) n'ait pu que souffrir du protocole entourant les Windsor et le prendre en haine, bien qu'il ait été certainement beaucoup moins contraignant que celui de Versailles ou de l'Escorial. Mais ne considérer la question que de ce point de vue-là (ici je ne pense plus du tout à Alfredo Arias ni à Chantal Thomas, dont je n'ai bien sûr pas vu le spectacle et dont j'ignore les angles d'approche), c'est fausser complètement, non seulement l'histoire, mais même la connaissance de l'âme et de la psychologie humaines. Le protocole est certes une contrainte, comme l'alexandrin ou les règles de l'harmonie. Cependant l'on se condamne à se méprendre totalement sur le rôle qu'il a tenu dans la plupart des grandes civilisations si l'on n'entrevoit pas et si l'on ne ressent pas (ce que personnellement je ressens très fort) qu'il est aussi, non pas *d'abord* mais peut-être *surtout*, une jouissance et un instrument de jouissance. Il ne s'agit même pas nécessairement, bien loin de là, d'une jouissance *triste.* L'étiquette est une forme, et la principale fonction de la plupart des formes c'est, au prix d'un certain sacrifice initial (mon cher *moins pour le plus*), de donner du plaisir et même de rendre heureux.

Il me semble que l'on doit pouvoir faire entendre cela, même en société petite-bourgeoise, aux touristes qui se pressent, à Londres – pour rester dans le voisinage de feu l'ex-princesse de Galles –, afin de contempler les évolutions, dans la cour de Whitehall, de la Horse Guard ou de quelque autre régiment de parade de Sa Majesté. Ces évolutions sont *de pure forme* : pas un geste naturel, pas un itinéraire qui ne soit soumis aux lois de la géométrie la plus stricte, pas un ordre, pas un son de voix, pas un mouvement de menton ou de chanfrein qui n'obéissent eux-mêmes à de rigides traditions, pas un détail d'uniforme qui ne soit un défi aux exigences du naturel sinon de la commodité et du bon sens. Or, aujourd'hui encore, ce spectacle donne du plaisir à beaucoup de monde, même, peut-être, parmi ceux qui l'interprètent et qui sont flattés d'y participer.

Imposer une forme, un protocole, un ensemble de règles d'étiquette, c'est marquer sa puissance, ou seulement ce qu'il en reste, soit (y compris dans les moments et dans les lieux, tels les camps de concentration, les plus horribles de la terre et de la vie, *anus mundi*) ; c'est la montrer aux autres et les faire y participer, dans une certaine mesure (ce qui s'appelle la *dignité*, je crois bien) ; mais c'est avant tout la montrer à soi-même, et se l'imposer d'abord. La forme, c'est toujours une insoumission au sort (qui n'est même pas de mourir, mais de *crever*). Les plus grands souverains s'y sont pliés comme les plus petits, et peut-être ferions-nous bien, rois de nous-mêmes, de les imiter dans notre administration de notre propre existence. En ce qui me concerne, je m'y emploie assez activement, et ne m'approche qu'au prix d'un méticuleux décorum (d'autant que je me sais pas commode). Éternellement : « *Credo che bisogna essere molto formali nel mangiare da soli.* »

La doxa petite-bourgeoise est convaincue qu'il y a d'un côté le sens et d'un autre côté la forme (l'étiquette, le rite, le protocole). Elle croit même, dans les cas extrêmes et les plus caricaturaux, que moins il y a de forme plus il y a de sens, que moins il y a de rite plus il y a de vérité (« Pas de chichis entre nous : moi je suis vrai(e) »). Elle est incapable de croire, et de comprendre, que sans la forme il n'y a pas de sens, que c'est la forme qui fait le sens, qui le fabrique, que c'est la forme qui *est* le sens, qu'il n'y a pas de sens avant elle. Il n'y en a pas non plus *après*, et cela,

la société petite-bourgeoise est bien forcée de l'éprouver, de le subir, même si elle n'en appréhende pas les causes. Elle va geignant sans cesse de la déperdition du sens. Mais elle ne songe pas à réajuster sa toilette ou sa grammaire, ni à se désaffaler.

Mercredi 30 août, neuf heures du soir. Septembre a déjà commencé : le septembre de la lumière, pas celui des agendas. Hier et cette nuit il a plu, ce matin le ciel était un autre ciel, l'air un autre air, vivre une autre affaire – et tout cela un tranquille tour de force de la transparence. On n'en croyait pas ses fenêtres, au réveil. Toute la campagne s'était introduite en silence dans la bibliothèque et elle s'étendait là, entre les livres, visible comme il n'y a que septembre pour rendre visibles les choses, touchable, offerte, intime sans la moindre familiarité, énorme et recueillie. Toute la journée nous l'avons bue, sans sortir jusqu'au soir, quand j'ai marché jusqu'à la rivière, tout à fait dans la confidence elle aussi. À présent la nuit n'est pas encore assise, et pourtant, entre chaque phrase, je fais cinq pas pour regarder de l'embrasure un quart de lune de chanson s'amuser de ce grand pays qui s'offre à l'ombre comme on cède à l'amour.

Plus que l'*Ode à Leuconoé* j'aurai aimé l'évocation qui en est faite dans le *Carpe diem* de Barnabooth, auquel tout me ramène depuis l'aube :

Oh ! Aimes-tu ce jour autant que moi je l'aime ?

Mon latin est trop médiocre pour que je sois capable, en général, d'apprécier la poésie romaine dans sa forme originelle, de jouir de ses subtilités métriques, et surtout de la garder en mémoire. Il n'y a guère que Tibulle, jusqu'à présent, que j'ai cru entendre et aimer comme il avait écrit, et peut-être parlé :

Abstineas avidas, Mors, modo, nigra, manus ;
abstineas, Mors atra, precor.

Des Odes et Épodes je m'approche mieux par l'entremise cavalière et tendre de Larbaud qu'à travers les exécrables vers de la traduction du comte de Séguier, que j'ai beaucoup l'occasion de rencontrer dans mes

recherches anthologiques (mais ils sont inutilisables). Le meilleur intercesseur, pourtant, c'est un jour comme celui qui s'achève :

Je crois qu'il est pareil au jour
Où Horace composa l'ode à Leuconoé.

Depuis ce matin j'ai cela dans la tête, et il n'est pas jusqu'aux chiens et jusqu'à l'Auroue – très revigorée par les pluies – qui ne l'aient entendu de moi, charmés.

***

Contrairement à ma grand-mère Gourdiat, qui leur portait la plus grande attention et estimait que rien n'était plus révélateur d'une société, je m'intéresse peu aux faits divers, en général. Mais ceux qui occupent ces jours-ci les médias sont passionnants.

Il y a d'abord le cas de cette petite fille enlevée il y a huit ans en Autriche, alors qu'elle avait dix ans. Elle en a dix-huit aujourd'hui, elle est vivante, elle vient d'échapper à la surveillance de son ravisseur, qui s'est aussitôt jeté sous un train. Comme d'habitude, tout ce qu'on apprend est parfaitement contradictoire, et se renverse le lendemain. Ainsi l'on nous montre la cellule souterraine, exiguë, mais relativement confortable, où l'adolescente était détenue, puis on nous dit qu'elle s'occupait assez souvent du jardin de la maison, un pavillon de la banlieue viennoise. Elle était d'ailleurs dans le jardin lorsqu'elle a pu s'échapper, son ravisseur ayant été distrait par un appel sur son téléphone portable. Mais l'enlèvement de cette enfant avait été l'une des plus retentissantes affaires criminelles d'Autriche. Comment pouvait-elle avoir la charge d'un jardin qui semble très petit, serré entre les maisons, sans que les voisins remarquent sa présence ? Il semble aussi qu'elle avait accès, à de certaines heures, aux pièces de la maison elle-même, en surface et dans les étages. Ces pièces étaient aménagées pour la détention. On s'étonne tout de même que la détenue, de là, n'ait pas pu attirer l'attention, ou ne l'ait pas attirée sans l'avoir voulu : le pavillon est très peu isolé.

Autre mystère : la jeune fille aussitôt *libérée* (on en arrive à se demander si c'est bien le mot) a rencontré ses parents, qui l'un et l'autre (ils sont séparés) ont déclaré que tout s'était passé comme si elle et eux ne s'étaient jamais quittés. Elle-même déclare à présent, toutefois, qu'elle ne veut plus les rencontrer, au moins pour le moment.

Elle a été placée dans un endroit tenu secret, qui lui convient, dit-elle, et où elle est entourée d'une armée de psychologues et de psychiatres. Il n'est question à son sujet que du fameux "syndrome de Stockholm", sentiment d'attachement des personnes enlevées à l'égard de leurs ravisseurs, ou prise de position en leur faveur. Elle s'est contentée de dire que l'homme qui vient de mourir faisait partie de sa vie (elle ne voyait même que lui), et qu'elle portait son deuil (ou qu'elle était affectée par sa mort).

On a dit qu'elle l'appelait *Maître*, elle a démenti ce point. Elle se plaint de l'insistance de tout le monde pour lui faire dire ce qu'étaient exactement ses relations avec lui. Elle dit que ce sont des questions intimes qui ne regardent qu'elles – ce qui d'une certaine façon est une sorte de réponse.

L'homme était autoritaire, semble-t-il, mais ne la maltraitait pas. Elle dit qu'il devait compter avec elle, qu'elle n'était pas quelqu'un dont on fait ce qu'on veut. En effet, elle paraît avoir beaucoup de personnalité. Elle ne semble nullement abrutie par sa séquestration. Elle parle bien, semble intelligente, et donne l'impression d'un développement intellectuel égal ou supérieur à la normale. Elle n'a pourtant eu d'échanges qu'avec son ravisseur, informaticien, je crois, qui lui portait quelquefois des journaux pour enfants (?) et la laissait regarder la télévision.

Une autre affaire très singulière est un meurtre qui aurait été commis à bord d'un catamaran au large de la côte portugaise. La victime est un homme de soixante-cinq ans, je crois, qu'on a retrouvé mort et ficelé à l'intérieur du bateau, après que celui-ci eut fait naufrage. Les suspects sont un couple de Français d'une cinquantaine d'années, qui ont d'abord été secourus en tant que naufragés. Ils ont déclaré qu'ils étaient frère et sœur, qu'ils avaient ficelé l'homme parce qu'il avait voulu violer la femme, et qu'ils ne savaient pas comment il avait pu trouver la mort. Ils

clamaient très haut leur innocence. Assez vite on nous a appris qu'ils n'étaient pas du tout frère et sœur. Puis, nouveau retournement, ils le seraient peut-être bien. L'intrigue se déplace cinquante ans en arrière. Fait son apparition la mère, au moins de la femme, qui vit en Espagne. Elle reconnaît qu'elle a "accouché sous X", dans les années cinquante. Il y a dix ans, elle a vu paraître l'actuel suspect, qui lui a déclaré qu'il était son fils. Elle ne sait pas s'il l'est vraiment ou s'il s'agit d'un imposteur. Elle espère qu'il ne l'est pas. Elle dit que c'est un monstre. Elle raconte qu'il a séduit sa fille après avoir échoué à la séduire elle (à la séduire en tant que mère ou en tant que femme ? c'est un peu ambigu). Toujours est-il que la fille est tombée entièrement sous la coupe du fils présumé, et qu'ils sont un couple, apparemment.

Je garde pour une autre fois l'affaire du couple de Français vivant en Corée et dans le congélateur desquels on a trouvé deux bébés dont ils disent ne rien savoir : ils sont à Tours en vacances et hésitent à retourner à Séoul où des analyses génétiques, qu'ils proclament fausses, ont établi qu'ils étaient bien les parents…

Jeudi 31 août, neuf heures du soir. Flatters m'a déprimé, au téléphone, aujourd'hui, en ayant l'air de tenir pour acquis qu'il allait y avoir, et donc qu'il *devrait* y avoir, une « couche supplémentaire » d'écriture sur *Travers III.* Il a raison, bien sûr. Une « couche supplémentaire » serait une excellente chose, comme toujours. Mais comment serait-elle possible ? Le livre devait être fini le 30 juin ; l'objectif actuel est le 30 septembre, et il est chaque jour plus évident que même cette date-là ne pourra pas être tenue. La sixième églogue de ce volume avance à peine de mille signes par jour. Elle doit en compter quarante mille, elle n'en est même pas à dix-huit mille. Et quand elle sera au point il faudra passer à la septième et dernière. Mais justement sera-t-elle *au point* ? La réflexion de Flatters paraît impliquer qu'il faudrait tout reprendre *da capo*. Combien de mois serait-ce encore ? Et je dois donner à la fin de l'année le livre sur l'art dans le métro à Toulouse, qu'il n'est pas question de commencer avant que soient terminés *Travers III* et la mise au net du *Journal de* Travers.

Du moins cette entreprise-là avance-t-elle avec régularité : un cahier par semaine, j'en suis au vingt-huitième, il y en a trente-cinq. Tout

devrait être fini dans la deuxième moitié d'octobre. Cependant *fini* ne veut pas dire *fini*, là non plus : il faut encore, ensuite, revoir la "couche Durand", puis les épreuves – ce sont tout de même des ajustements plus limités que ceux que *Travers III* risque d'exiger.

Flatters n'aime pas non plus le titre prévu (depuis toujours) pour ce volume des *Églogues* : *L'Amour l'Automne* ; et à Sophie Barrouyer il ne plaît pas davantage, me dit-il.

Me déprime un peu, aussi – mais aujourd'hui tout me déprime (un peu) – le silence parfait de Paul et de la P.O.L. Paul m'avait dit l'année dernière qu'il avait l'intention de donner une nouvelle édition des premiers volumes des *Églogues* en même temps que celui qui va paraître (qui est à peu près inintelligible sans les précédents, lesquels sont introuvables en librairie). Mais je suppose qu'il s'agissait de "paroles verbales", car il n'en a plus du tout été question. Il n'est d'ailleurs jamais question de rien puisque jamais un coup de téléphone n'arrive de ce côté-là. Il est bien agréable pour un écrivain de jouir d'une pleine liberté de la part de son éditeur, mais un peu d'intérêt et de curiosité est assez nécessaire aussi. L'annonce que je ne pourrai pas finir le livre à la fin de juin a été accueillie avec la plus parfaite indifférence. Je voudrais maintenant qu'il paraisse en février prochain, en même temps que le *Journal de* Travers, cette coïncidence de publication ayant toujours été mon vœu. J'ai l'impression de n'avoir pas d'interlocuteur, et peur d'exaspérer avec la moindre requête ou demande de précision. J'envoie les différents chapitres du livre pour impression sur papier, à mesure qu'ils sont prêts. Ils me sont immédiatement renvoyés imprimés, ce qui est bien utile et agréable, mais toujours sans commentaire. Il n'y a pas d'autre issue que de continuer et continuer et continuer, en maintenant ce régime de travail implacable, jusqu'au moment où je pourrai présenter à Paul une version complète et définitive. Mais *définitive* il faut qu'elle le soit au sens le plus strict, et dans le moindre détail, car Paul déteste les négligences de copie, les fautes de frappe, les occasions manifestes de correction ; et il me les reproche amèrement.

Les Martin-Robin nous ont invités à aller passer l'après-midi de dimanche dans leur maison de Montgaillard, mais Pierre ira seul. Je ne sais pas combien il y a de semaines ou de mois que je n'ai pas fait ce qui

s'appelle *prendre un dimanche*. Les seuls relâchements de la règle, cet été, ont été le mariage Montal, le dîner Voillat, le dîner Lloan, le dîner Rodriguez ici même, le déjeuner Aboussouan, la visite de Paul-Marie Coûteaux et de son ami Steve. Encore les dîners n'affectent-ils pas la journée de travail proprement dite et n'ont-ils d'effet que sur ce *journal*, qu'ils font passer à l'as car il est écrit à l'heure où ils se tiennent. Jusqu'à la fin du mois de juillet et même jusqu'au 10 août nous ne nous sommes d'ailleurs promenés qu'en soirée, après le journal télévisé de huit heures. Et la rédaction d'un "éditorial" pour le parti a aussi pris du temps à ce pauvre *journal*.

Serge Kaplun, le directeur des éditions du Tricorne, à Genève, m'a informé hier ou avant-hier, après une semaine de réflexion, qu'il n'avait pas l'intention de publier *Le Communisme du* XXIe *siècle*, le recueil de quatre de mes "éditoriaux" récents (dont celui qui porte ce titre-là), que j'aurais souhaité voir paraître au plus vite. Il m'a signifié ce refus par un e-mail de deux lignes, en m'annonçant qu'il me téléphonerait pour m'expliquer ses raisons. Après lui et sa très petite maison je ne vois pas d'autre débouché possible, n'ayant pas l'intention de me remettre dans la situation humiliante du quémandeur. Ainsi s'écrase au sol, sans avoir jamais vraiment décollé, ma courte carrière politique.

Puisque j'en suis aux doléances, et pour tâcher de les éliminer toutes d'un coup, la situation financière n'est pas brillante. Il a fallu changer la machine à laver, qui pourtant n'était pas bien vieille, il me semble : cinq cents euros. Et cinq cents euros encore, aujourd'hui même, pour la correction d'un petit problème de carrosserie, sur la voiture, et pour la révision des soixante mille kilomètres : je croyais que la garantie et le contrat d'entretien portaient sur trois ans et quatre-vingt-dix mille kilomètres, mais j'ai appris à cette occasion que c'était seulement deux ans, et trente mille. La voiture n'est donc plus protégée, le moindre problème sérieux me ruinerait. Il faudrait en changer mais ce serait sans doute d'autant plus difficile que le crédit qui porte sur elle court encore sur plusieurs années (il était de soixante mois).

Un entreprenant entrepreneur de menuiserie nous harcèle pour refaire nos fenêtres, y mettre un double vitrage, *isoler*. D'après son devis, pour le seul second étage, il en coûterait trente mille euros. Il propose

d'assurer lui-même le crédit et l'opération reviendrait à trois cents euros par mois pendant dix ans. C'est assez tentant, surtout après que nous avons passé la moitié d'une nuit, au début du mois, à pomper sur le sol, dans cette bibliothèque, trois ou quatre centimètres d'eau entrée par les fenêtres closes, si peu closes. On nous promet, grâce à l'isolation, de grandes économies de chauffage. Mais ce seraient encore trois cents euros de plus à sortir tous les mois, alors que déjà nous n'arrivons ni l'un ni l'autre – entre le gaz, l'électricité, les voitures, la Régie rurale, les assurances, Céline… – à boucler notre budget et *commençons* tous les mois avec un découvert qui pour ma part est en moyenne de trois mille euros (vingt-neuf jours par mois…) – sans compter que la situation éditoriale, pour en revenir à mon commencement, *is, to say the least*, incertaine…

(Mais à part ça, madame la Marquise…)

Vendredi 1er septembre, neuf heures et quart, le soir. Il semble bien que je vais devoir accompagner ma mère à Belle-Isle, comme l'année dernière. Rien que pour aller la confier dans le port de Quiberon à ma sœur et à mon beau-frère, une expédition de quatre jours est nécessaire. Elle refuse en effet d'aller d'une traite de Clermont jusqu'au Morbihan. Il faut absolument une nuit d'étape en chemin. Je dois donc d'abord rallier l'Auvergne, y coucher, emmener ma mère vers la Bretagne, coucher en chemin du côté de Tours ou d'Angers, gagner Quiberon, y coucher et revenir ici. Or il arrive que le manque de temps me mène au bord des larmes.

Ma sœur me dit qu'il n'y a pas d'urgence, que si j'ai trop de travail jusqu'à la fin de septembre (en juillet j'avais parlé de la fin de septembre) notre mère peut très bien ne séjourner à Belle-Isle qu'au début d'octobre. Mais je sais bien qu'à la fin de septembre je n'aurai pas fini *Travers III*, qui n'a avancé que d'une ou deux centaines de signes aujourd'hui, en grande partie à cause d'une avalanche de téléphonages familiaux (ma mère, ma sœur, ma nièce qui me dit que ma sœur ne m'a pas trouvé très aimable…). Et qu'à peine aurai-je fini il faudra, il *faudrait*, que je me précipite sur *Commande publique*, dont je dois rendre le manuscrit à la fin de l'année, officiellement.

Des cousins sont partis de Clermont pour Belle-Isle hier. Ils auraient très bien pu emmener ma mère. Mais non, ç'aurait été trop simple. Elle préfère que ce soit moi qui la conduise, et que nous fassions une étape en chemin. Quelle prodigieuse invention que les mères ! De toute façon je ne peux pas placer un mot avec elle, elle n'écoute pas. Au téléphone, quand elle a fini de me dire ce qu'elle a à me dire, elle raccroche. Les personnes qui sont dans la même pièce que moi, quand il y en a, sont toujours très surprises par cette fin abrupte des conversations. Elles croient que la communication a été coupée. *Splaaaaaaatch !* dit Pierre.

Ma sœur m'assure chaque fois que son mari et elle peuvent très bien *ramener* ma mère, après son séjour auprès d'eux – l'implication étant qu'il est bien normal dans ces conditions que je l'amène. Mais un simple aller et retour n'est pas tout à fait la même chose que cet énorme voyage en triangle qu'il me faut accomplir. Quand ma mère vient ici je ne demande pas à ma sœur ou à son mari de l'amener ou de la ramener (il est vrai qu'ils sont plus âgés que moi).

Le comble est que ma mère présente son séjour à Belle-Isle comme une sorte de faveur qu'elle ferait à sa fille :

« Vous comprenez je ne veux pas lui faire de peine… » (en n'allant pas chez elle).

Madou M., son amie d'enfance qui était venue passer une semaine auprès d'elle, en août, n'a tenu que quatre ou cinq jours. Elle a dit à ma sœur que c'était épuisant. Il est vrai qu'elle était descendue chez ma mère même et que les conditions domestiques y sont telles que presque personne ne peut les affronter, et certainement pas moi, qui vais chaque fois à l'hôtel, et que le moindre contact avec cet appartement plonge dans la plus noire dépression. Nous avions arrangé qu'une femme de ménage vienne de temps en temps, mais ma mère l'en dissuade autant que possible, et préfère garder l'argent pour prendre tous les jours des taxis. Elle serait millionnaire que sa résidence serait exactement dans le même état, de toute façon.

***

Philippe Meirieu est probablement l'une des personnalités qui ont eu le plus d'influence sur l'évolution de l'école dans notre pays, ces dernières années. Il est de toutes les commissions, il rédige rapport sur rapport, il est plus ou moins le père des fameux IUFM, pour autant que je sache. Or cet homme puissant publie un nouveau volume, à l'occasion de la présente rentrée. Ce livre s'appelle *L'École, demandez le programme.*

À mon avis ce titre dit tout, bien entendu. Ce titre situe exactement le niveau intellectuel, esthétique, social, spirituel, de l'évolution subie par l'école depuis deux ou trois lustres. Nous avons une école *Demandez le programme* – un titre que n'importe quel éditeur de Saint-Léonard-de-Noblat refuserait à l'ancienne première ouvreuse du théâtre municipal de Limoges, pour ses Mémoires : trop plat, tout de même, trop éculé, disons le mot, trop *vulgaire*.

J'imagine que M. Meirieu dirait sans doute que ce titre lui a été "imposé par son éditeur" – ce serait de bonne guerre. Mais il y a tout de même des titres qu'on ne se laisse pas imposer, surtout quand on est le grand réformateur du pédagogisme en France. Et d'ailleurs, le seul fait qu'un éditeur ait pu penser à celui-là…

***

Les candidats actuels à la présidence de la République, ou bien ils sont aveugles, ou bien je suis fou – les deux, peut-être ? Quand on voit ce qu'ils estiment être les enjeux essentiels du débat, on se dit que nous ne devons pas vivre sur la même planète, eux et nous, ni surtout dans la même histoire. Ce qui arrive paraît pourtant simple, bien visible, *énorme* même, criant, très facile à interpréter même s'il peut y avoir hésitation entre plusieurs appellations, pour le phénomène : la chute de l'Empire occidental, la conquête de l'Europe, l'épopée contre-coloniale, le triomphe de Huntington, l'effondrement de la civilisation chrétienne, l'effacement de la… (non, rien). Ces messieurs et dames se demandent dans quelle proportion exactement il convient d'augmenter le smic…

Samedi 2 septembre, neuf heures et demie. Dans la poésie d'amour achrienne la lamentation sur le bien-aimé mort, de *Gilgamesh* à *In*

Memoriam et au-delà, tient une place énorme. Il me semble que près d'un tiers des pièces que je réunis pour mon anthologie sont des thrènes. Il y en a deux beaux exemples chez Stace, dans les *Sylves*, le premier et le sixième poème du livre II. J'hésite un peu à inclure le premier, lamentation sur *Glaucias, petit favori d'Atédius Mélior*, d'une part parce qu'un très léger doute demeure sur la nature exacte des relations entre le maître et son petit esclave (il l'a affranchi et presque adopté, l'enfant est *comme un fils* pour lui), d'autre part parce que, s'il s'agit bien tout de même, comme il semble, de relations sexuelles et sentimentales (il est question d'*étreinte*, et le poète insiste beaucoup sur la beauté de l'enfant mort), on est incontestablement dans ce qui s'appellerait aujourd'hui de la pédophilie (Glaucias est mort à douze ans, peut-être à treize). D'un autre côté le titre complet de l'ouvrage auquel je travaille (le matin) est *Anthologie de l'amour des hommes (et des garçons)*. On est sans aucun doute dans le sujet, quoique ce ne soit pas pour moi le plus familier de ses versants.

L'autre élégie concerne un garçon de dix-huit ans, curieusement célébré pour sa virilité (alors que la loi du genre pédérastique, très dominant dans les deux Antiquités, veut que soit déploré, souvent avec dégoût, le passage de l'état d'adolescent à celui de jeune homme et a fortiori d'homme, et d'abord le maudit poil, qu'il apparaisse sur les joues, les jambes ou les fesses – le comble de l'horreur).

J'exclus sans hésitation les textes satiriques et de dénonciation anti-"homosexuelle", qui sont nombreux. Le déplaisant Martial est parfois ambigu, d'une part parce que lui-même manifeste ouvertement un certain intérêt pour les garçons (intérêt qu'il condamne chez les autres, de façon générale), d'autre part parce que certaines de ses condamnations ont un caractère érotique qui participe bel et bien, sinon de l'*amour* des hommes, du moins du goût physique qu'on peut avoir pour eux. Un cas de cette sorte se rencontre plus tôt chez Catulle, qui se moque assez plaisamment, dans sa pièce LXXX, d'un jeune homme dont les lèvres roses sont *plus blanches que la neige hivernale* quand il quitte au matin, ou après la sieste, la maison de son amant, à cause du foutre qui y reste attaché. Le poète a l'air plus amusé qu'indigné, et si condamnation il y a,

elle est plus implicite qu'autre chose. Pour s'en faire une idée en français, on dépend exagérément des traducteurs. Ainsi les deux vers :

Nescio quid certe est ; an vera fama susurrat
Grandia te medii tenta vorare viri ?

sont traduits par Georges Lafaye, en 1923, pour la collection Guillaume Budé :

Il y a une raison, à coup sûr ; est-il vrai, comme le chuchote la voix publique, que tu as de sales plaisirs ?

et par Danièle Robert en 2004, pour Actes Sud :

Il y a sûrement une raison ; est-ce vrai, ce que l'on murmure,
Que tu dévores la grosse queue raide d'un homme mûr ?

– ce qui est nettement plus près du texte latin, où la notion de *sales plaisirs* n'apparaît pas (pas à cet endroit, en tout cas). De façon générale les traductions des Belles Lettres pour la collection Guillaume Budé, pour précieuses qu'elles soient (enfin, ce sont surtout les éditions de *textes*, qui sont précieuses, et les traductions sont souvent bien utiles), sont incroyablement pudibondes, de même que les préfaces, et souvent nettement "homophobes" – le terme est anachronique car les unes et les autres sont anciennes, la plupart du temps (elles datent de la première moitié du XXe siècle), même si elles ont été récemment rhabillées sous la splendide couverture vieux rouge des réimpressions.

Lundi 4 septembre, dix heures et quart, le soir. Cette fois-ci c'est le genou, le genou droit. C'est curieux, je n'imaginais pas du tout avoir un jour des problèmes du côté des articulations. Jusqu'à cinquante ans et plus je courais comme un cabri. Maintenant c'est toutes les saisons et presque tous les mois que j'ai une crise de rhumatisme. Jusqu'à présent c'était surtout le talon : à gauche, à droite, à gauche, à droite. Nous sommes donc passés au genou. Je n'imaginais pas que ce pût être si douloureux. Cette nuit j'ai beaucoup souffert, même quand je ne bougeais absolument pas. Ce matin ça n'allait pas fort non plus. Je ne

pouvais pas du tout me déplacer. Le moindre mouvement m'arrachait des hurlements, comme si mes os étaient en verre. Heureusement Pierre ne travaillait pas, car Céline, elle, n'était pas là, ayant dû accompagner son fils pour la rentrée des classes. Seul, je ne sais pas comment j'aurais fait, ne serait-ce que pour sortir les chiens.

Mme Capdecomme sort d'ici. Elle a de bien longues journées, elle aussi, parce qu'elle est arrivée à dix heures moins le quart. Je souffrais déjà moins depuis deux ou trois heures. Néanmoins je ne suis pas sûr de pouvoir descendre dîner. Elle déconseille le vin blanc.

Jeudi 7 septembre, neuf heures vingt, le soir. Quand on apprend une langue étrangère, ce n'est pas tout de connaître le sens des mots, il faut aussi savoir les placer, savoir en faire usage et en avoir l'usage, sinon ils ne servent à rien. De même, ce n'est pas tout d'avoir fait connaître à tel ou telle des villes, des sites, des jardins où des livres qui vous sont chers : aussi longtemps qu'eux ne vous en parlent pas, que ces lieux ou ces œuvres ne se sont pas inscrits parmi leurs propres références, la communication entre vous ne s'est pas enrichie, vous ne leur avez rien appris, rien fait aimer de plus.

C'est là une déception assez fréquente dans les relations avec les personnes très âgées, mais pas seulement avec elles, Dieu sait : elles se disent contentes d'un voyage que vous leur avez fait faire, ou d'un compositeur ou d'un écrivain dont vous leur avez fait connaître les symphonies ou les romans, mais jamais elles n'en parlent de leur propre initiative, ces noms ne surgissent pas dans leur conversation, ils ne sont pas entre vous des lieux de rendez-vous.

Il y a des mots du vocabulaire courant qui ne sont pas des mots à nous, dont nous nous servons à peine, qui n'ont pas dans notre esprit d'épaisseur de sens : c'est que les réalités auxquelles ils correspondent ne sont pas des réalités pour nous, n'ont pas de portée dans notre propre existence. Quand j'étais enfant le mot *copain* était tabou dans ma famille. Il était considéré comme vulgaire, il ne fallait pas l'employer. On avait des amis, on avait des *relations*, on n'avait pas de *copains.* Mais ce n'est pas seulement une question de terminologie. Mes parents n'avaient vraiment pas de *copains* : ni le mot, ni la chose, ni la personne. Il est même encore trop de dire cela. La phrase négative a encore trop de

portée positive. Mes parents n'auraient jamais dit : « Nous n'avons pas de *copains* » – non seulement parce que le mot ne faisait pas partie de leur vocabulaire mais parce que le concept n'était pas pertinent dans leur vie (ni dans celui des gens qu'ils connaissaient).

Moi non plus je n'ai pas de *copains.*

On entend beaucoup à la radio et à la télévision, ces temps-ci, le metteur en scène géorgien ou d'origine géorgienne Otar Iosseliani ; on lit beaucoup d'articles à son sujet et à propos de ses films ; et chaque fois qu'il est question de lui ou qu'il prend la parole, il est question de *copains*. C'est manifestement un homme à *copains.* Les *copains* tiennent une place capitale dans sa vie et dans ses films. Ils n'en tiennent aucune dans ma vie à moi ni dans mes livres.

Christian Combaz me parle obstinément de mes *copains*. Les copains, dans son esprit, donnent volontiers un coup de main (en matière informatique, automobile, pratique, technique, de bricolage). Il me dit constamment :

« Vous avez bien un copain près de chez vous à qui vous pouvez demander de… »

Ou bien :

« Parmi vos copains de la région il doit bien y en avoir un qui saurait où il faut s'adresser pour… »

Lui est entouré de copains. Quand on lui téléphone et qu'on ne le trouve pas il dit ensuite qu'il était chez un copain pour l'aider à remplir des papiers ou à se connecter à Internet ; ou bien il déclare :

« Là je suis avec des copains, il y a beaucoup de bruit, je vous rappelle dans un moment… »

Je n'arrive pas à lui faire entrer dans la tête que je n'ai pas de *copains.* J'ai le même genre de problèmes avec les personnes qui veulent savoir (et elles sont nombreuses) si je suis bien ou mal *intégré* dans le pays. Je ne peux pas leur répondre. Le mot n'a pas de sens pour moi. Il a un sens, oui, mais pas pour moi.

Pour connaître les êtres, il ne suffit pas de savoir s'ils répondent *oui* ou *non* à telle ou telle question. Il faut savoir si cette question ils se la posent

ou pas, si elle a ou non une pertinence dans leur vie.

Voilà à peu près ce que j'avais l'intention d'écrire ici mardi soir, avant-hier. Mais mardi soir je n'ai rien écrit ici parce que nous avons désormais Canal Plus, à la maison, et que je voulais voir *La Moustache*, le film d'Emmanuel Carrère qui passait sur Canal Plus ce soir-là. Cependant, lorsque pour la première fois de ma vie j'ai regardé Canal Plus, donc, je suis tombé sur un débat qu'animait Michel Denisot, je crois, et où figurait – c'étaient les seuls participants que je connusse – Frédéric Beigbeder et Yann Moix. Tout le monde avait l'air très à l'aise, les échanges s'opéraient de façon huilée, la conversation aurait pu être commencée depuis toujours. Or je constatai, sans surprise exagérée, qu'elle ne me concernait en rien, que la langue qui était parlée là n'était pas la mienne, que presque tous les mots étaient de ceux que j'évoquais plus haut (et que j'avais pensé évoquer par écrit ce soir-là) : mots dont je connaissais le sens, plus ou moins, mais qui ne faisaient pas partie de mon vocabulaire parce que les objets, les concepts ou les attitudes qu'ils désignent n'appartiennent pas à mon existence.

Puis *La Moustache*, donc. J'ai lu le livre, le milieu qu'il décrit (car tout de même il *décrit* un milieu, ou au moins il l'*implique*) ne m'avait pas paru à ce point étranger. Il faut croire que du livre au film l'écart s'est encore accru, entre cette société (si c'est bien la même) et moi (si je suis bien le même). Je vois le film, et il me semble qu'à ces personnes – bourgeois parisiens de l'espèce qu'il est convenue d'appeler *bobos*, je présume –, je pourrais à peine parler et eux pourraient à peine me parler. Nous n'aurions que très peu de mots en commun ; et même ceux-là n'auraient pas le même sens dans leur bouche et dans la mienne. Ce fut particulièrement frappant, il m'en souvient, quand on entendit le *répondeur* du couple principal (qui justement a beaucoup de *copains*, semble-t-il, et qui les fréquente beaucoup) : à un tel répondeur je ne saurais que dire, il m'exclurait totalement, je ne pourrais que raccrocher.

Or, ce sentiment d'irréalité face au monde, et d'abord au monde *social*, c'est précisément le sujet du film, et du livre avant lui. Le héros tout à coup *ne comprend plus.* Il faut que les autres ou lui se trompent, ils ne sont pas dans la même réalité. Ou bien il est fou, ou bien tous les autres le sont. Je dirai prétentieusement que c'est exactement ma situation.

Emmanuel Carrère, justement, l'avait prévu, qui disait, et qui a écrit, qu'un jour je resterai tout seul à me comprendre (et encore). Or il n'y a pas de remède à cela. On ne peut que fuir, et essayer quand on y est contraint, c'est-à-dire le moins possible, de *mimer* la comédie sociale, de tâcher de ne pas montrer qu'on est fou, ou qu'on est persuadé que les autres le sont (ce qui dans l'un et l'autre cas entraînerait des histoires). Pour n'être pas enfermé comme fou il faut (le moins possible) se comporter à ses propres yeux comme un fou, entrer dans la folie des autres, adopter le sens qu'ils donnent aux mots, essayer de leur répondre quand ils s'adressent à vous dans la langue et selon les rites qui officiellement vous sont communs mais dont vous êtes convaincu qu'en fait ils ne sont pas du tout les mêmes et qu'eux ou vous en faites un usage abusif, aberrant, sans réalité.

Vendredi 8 septembre, neuf heures et demie du soir. J'ai dû noter ici que nous avions fait installer dans la chambre, ici (tiens, curieux comme ces deux *ici* se superposent…), au deuxième étage, un assez large *écran plat* qui d'une part permet de voir des DVD et d'autre part a été l'occasion de faire élargir l'offre télévisuelle dont nous bénéficiions, et qui jusqu'à présent était de l'espèce la plus simple, la plus étroite et la plus répandue (les cinq chaînes hertziennes) ; tandis qu'à présent nous pouvons recevoir les diverses chaînes de CanalSatellite, des chaînes britanniques et des chaînes italiennes, et, depuis ces tout derniers jours, Canal Plus. En fait nous n'avons pas beaucoup profité jusqu'à présent de cet élargissement des possibilités de spectacle domestique, faute de temps, surtout, et accessoirement à cause d'une très mauvaise maîtrise des techniques nécessaires à un profitable usage du nouveau répertoire d'images.

Néanmoins, donc, mardi soir, le regardais *La Moustache*, sur Canal Plus, jamais fréquenté précédemment. Et ce m'était l'occasion, aussi, d'être dans la chambre, une pièce que je ne pratique guère, en général, sauf pour y être au lit. Et tandis que je suivais le film dans un inconfortable fauteuil installé au milieu de la pièce, et que j'en éprouvais, ainsi que je le notais hier, une éprouvante confirmation de mon isolement croissant par rapport au monde comme il va et comme il parle – assortie, cette confirmation, de la part de l'auteur du film, et du roman dont il est

tiré, d'une satisfaisante proposition d'allégorie, par rapport à cet isolement dramatique (et peut-être métaphysique, au moins dans l'allégorie, et certainement ontologique) –, je remarquais, à travers les fenêtres aux contrevents ouverts sur la campagne nocturne, que cette campagne était fort peu nocturne, justement, et en conséquence n'avait pas grand-chose à voir avec de la campagne.

Je crois que c'est Castet-Arrouy, avec son maire mégalomaniaque, qui a donné le mauvais exemple. Plieux a suivi, puis toutes les autres communes du canton, et des quelques cantons adjacents. Partout on a installé des lampadaires en longues rangées, partout des rues qui n'ont même pas de nom sont éclairées a giorno, partout on croirait voir de petits aéroports, des zones industrielles et commerciales, des *grandes surfaces* et leurs parkings (et quelquefois c'est en effet ce dont il s'agit). Pendant que je tournais le dos, la campagne disparaissait – car je n'appelle pas *campagne* ce vaste espace entièrement illuminé d'où toute nuit a été bannie. C'est la hideuse banlieue qui vient battre à notre porte. La campagne s'est évanouie. Et cet évanouissement, au moins pour moi, est une autre forme, et parmi les plus douloureuses, de cette affolante rupture avec le monde dont le film et le roman de Carrère offrent une figuration plastique et littéraire.

D'ailleurs il en va de la campagne comme de la moustache pour le héros de Carrère : personne ne remarque qu'on l'a rasée – elle est un terrain vague en attente de nouveaux lotissements, tout ce qu'elle était jadis n'a plus de manifestation sensible. Je vois bien que les gens ne comprennent pas ce dont je parle, quand j'évoque le phénomène. Jean Lacouture ne tarissait pas d'éloges, l'autre jour, sur l'heureuse conservation des paysages, dans cette région-ci (et peut-être est-il sinistrement vrai qu'ils sont en effet moins abîmés que ceux des autres régions, tant la dévastation est générale). Paul-Marie Coûteaux avait l'air de trouver que j'étais fou, le mois dernier, quand nous contemplions ensemble le panorama, de mes fenêtres, et que je déplorais tous les scrofules qui s'y multiplient, de Miradoux au nord jusqu'à la ferme-usine du Rey au midi.

De tous côtés pousse la tôle ondulée, toutes les semaines lui sont élevés de nouveaux temples. Miradoux conquiert une à une toutes les

hauteurs qui l'avoisinent pour y étaler face à mes croisées – et qui pis est dans l'axe exact de la principale voie de traversée intérieure de ce bâtiment-ci, de sorte que je puis observer tout cela, et que j'y suis contraint, même de l'autre versant de la maison –, ses faubourgs industriels et commerciaux, qui déjà couvrent dix fois plus de superficie que le bourg ancien. C'est de très loin ce qu'il y a de plus laid dans le paysage ; mais la laideur concentrée là se cherche et se trouve des rimes de plus en plus riches dans toute l'étendue de la contrée circonvoisine. Et la nuit toutes ces horreurs pavoisent et s'illuminent, toutes fières de leur croissant miroitement suburbain.

On n'est pas exclu – ce monde-là n'exclut pas : il inclut de force, au contraire. On y est prisonnier à l'extérieur des prisons. C'est le système carcéral *portes ouvertes*. Échappez-vous tant que vous voulez : dehors c'est encore lui. Il n'y a pas de différence. Il a réduit d'un même mouvement la campagne et la nuit, où les fuyards auraient pu croire trouver encore une espèce d'extérieur. Extérieur il y a bien mais ce n'est pas un *ailleurs* : tout y est prévu, normalisé, balisé, éclairé, aménagé, *intériorisé* – tiens, tu t'es laissé pousser la moustache ?

Samedi 9 septembre, neuf heures et quart, le soir. Que fait-on, quand on reçoit un e-mail comme celui-ci :

« Bonjour,

« J'ai lu avec intéret votre chronologie de 1982 et celle ci m'intéresse car vous parlez de M. que j'ai le plaisir d'habiter.

« pouvez vous m'en dire un peu plus et avez vous des documents de cette époque ou antérieur car si j'ai bien compris vous etes d'origine auvergnate ?

« Merci de votre réponse

« jean-marc L.

« 0603…….

« PS etes vous parent avec l'avocat de Clemont qui était propriétaire du chateau de landogne »

(Je n'ai ajouté que des guillemets, et ai changé uniquement deux initiales) ?

Cette question, posée par moi sur le site de l'In-nocence, où se discutent toute sorte de "questions de société", a suscité jusqu'à présent soixante-douze réponses. D'aucuns estiment que tout dépend de ce qu'est l'auteur : il ne faudrait pas qu'un malheureux qui n'aurait contre lui que de n'avoir pas reçu beaucoup d'éducation soit humilié par un écrivain vaniteux et méchant qui ne verrait que ses fautes de grammaire. Mais je ne remarque pas spécialement de fautes de grammaire, dans ce message. Ce qui me frappe est son caractère extraordinairement cavalier, sa rudesse, l'absence de toute délicatesse sociale qui le caractérise : pas un mot qui relève de la politesse, de la *captatio benevolentiae*, de l'attention à l'autre. À cet égard « celle-ci m'intéresse car vous parlez de M. que j'ai le plaisir d'habiter » est très significatif dans sa muflerie sans apprêt : votre *chronologie* m'intéresse parce que vous y parlez de moi, et exclusivement parce que vous y parlez de moi, M. étant le château que j'habite.

L'auteur de cette lettre est en effet châtelain, châtelain d'un château modeste, certes, mais très joli. Ce n'est pas du tout l'humble correspondant qu'il s'agirait de n'humilier en aucune façon – au demeurant je n'ai bien sûr aucune intention de l'humilier, quand bien même je le pourrais. Ce n'est pas non plus un mien *lecteur*, comme l'ont cru certains des intervenants du site de l'In-nocence. C'est un particulier qui a fait des recherches sur le net à partir du nom de sa résidence, qui est tombé sur la mention que je faisais d'elle très en passant dans mon *Le Jour ni l'Heure*, et qui probablement n'a cherché à se renseigner sur moi ni en deçà ni au-delà. Il n'a aucune intention de m'insulter, il est seulement, je le crains, *normal*, un homme du jour. Et s'il m'insulte bel et bien, c'est que nous ne vivons pas *dans la même logique*, pour parler comme feu François Mitterrand, ou dans le même espace-temps, pour se rapprocher des thèmes de l'inépuisable *Moustache.* À moins qu'on n'appartienne au sous-prolétariat culturel (et encore, car même dans ces conditions on peut très bien marquer sinon de la politesse du moins un *désir* de politesse), envoyer un message aussi incroyablement négligé, et qui plus est en guise d'entrée en matière, auprès de quelqu'un à qui l'on demande quelque chose, c'est dans mon système lui manquer gravement de respect (je ne parle pas d'un quelconque respect *ad hominem*, je parle

d'un respect humain élémentaire et général). Mais sans doute n'en va-t-il pas ainsi dans le système de ce monsieur. Or son système a lui est non seulement dominant mais en passe de devenir universel, *unique*.

Je ne réponds jamais aux messages électroniques (ni aux lettres, bien sûr) qui commencent par *bonjour !* Mais voilà qu'on m'explique, sur le site de l'In-nocence, où l'on est plein de sollicitude à mon égard, que dans les milieux professionnels les trois quarts des e-mails commencent par *bonjour !* Stéphane Martin me dit même, d'autre part, que lui-même, en sa qualité de président du musée du quai Branly, est assailli de courriels qui commencent par *bonjour !*, y compris de la part de personnes qui sollicitent un poste auprès de lui, et même parfois un poste important : ainsi une jeune femme qui voulait être conservatrice, et en avait déjà le titre, peut-être, signait sa lettre d'un nom bien connu des annales de la grande bourgeoisie française *suivi* d'un de ces prénoms ridicules inspirés de la pire télévision qui apparemment ont gagné toutes les couches de la société française : quelque chose comme *Leroy-Beaulieu Jessica* (mais pas ça, évidemment). Or que se passe-t-il si tous les messages ou *presque* tous les messages qu'on reçoit commencent par *bonjour !* ? Que se passe-t-il si vous rasez votre moustache et si tout le monde vous assure que vous n'avez *jamais* eu de moustache ? J'imagine qu'il arrive bien un jour où il faut céder (et nommer conservatrice Martin du Gard Sandy, puisqu'il n'y a personne d'autre…).

***

L. a la passion du souci : on voit son visage je ne dirai pas *s'illuminer*, mais s'éclairer, se concentrer, se tendre, se faire tout attention dès qu'apparaît un problème ou qu'il semble qu'il pourrait bien en surgir un (on dirait une *espérance*). Comme son souci est surtout pour les autres, cette passion du souci ressemble beaucoup à de la bonté, et pourrait bien en être en effet. Mais on ne sait pas si c'est la bonté qui a pris la forme de cet amour des problèmes ou si c'est au contraire ce goût pour les difficultés qui a revêtu la défroque de la bonté.

Que la bonté puisse être un anti-destin (surtout pour les femmes, il me semble), on le sait depuis longtemps, et le roman l'a beaucoup montré, surtout le roman russe, je crois bien (cas de toutes ces filles qui sacrifient leur vie et leur bonheur au confort de leur vieux père – qui souvent ne leur en est même pas reconnaissant, et même les méprise de leur abnégation). Mais la bonté, ou le goût du souci qui souvent lui ressemble beaucoup (du souci pour les autres), est quelquefois aussi une forme de la paresse, de l'incuriosité, de l'inappétit à vivre ou même de la peur : on se soucie des autre (avant qu'ils ne s'en soucient eux-mêmes, éventuellement) pour avoir une bonne raison de ne pas faire de sa vie ou de sa journée tout ce qu'on pourrait en faire. Sous une forme triviale, cette figure s'observe souvent en voyage (qui est toujours une bonne loupe) ; mais ici nous revenons à la simple passion du souci, pas nécessairement à la bonté : le souci manifesté dès quatre heures de l'après-midi de trouver un hôtel pour la nuit, par exemple, est une forme classique et bien repérée du faible désir de voir, de connaître, d'explorer, d'aimer.

Mardi 12 septembre, neuf heures et quart, le soir. La situation sur le front du travail n'est pas brillante. Dimanche soir il n'y a pas eu d'ajout à ce *journal* à cause de la remise en vigueur, pour l'occasion, d'un obscur règlement récent, mais déjà plusieurs fois mis en veilleuse, selon lequel le dimanche soir nous regardons un DVD – en l'occurrence ce fut *Ran*, de Kurosawa. Hier soir lundi nous sommes allés au cinéma à Fleurance pour voir avec Jeanne le nouveau film de Ken Loach, *The Wind that Shakes the Barley*, qui m'a beaucoup plu, malgré de nombreux moments d'extrême violence, tels que des scènes de torture au cours desquels j'ai dû me cacher la tête entre les mains. J'aime les films d'histoire et on a là un grand film d'histoire, très partisan, bien sûr, mais présentant très clairement des enjeux divers et complexes. Je ne savais pas grand-chose de la période de l'histoire irlandaise qui va des Pâques sanglantes de 1916 à la fondation de l'État libre d'Irlande en 1922, suivie par la guerre civile entre les partisans du traité de paix avec la Grande-Bretagne et ceux qui entendent prolonger la lutte jusqu'à l'indépendance totale de l'île entière. J'ai l'impression, après ce film, d'avoir de ces événements tragiques une idée beaucoup plus claire, à la fois, et plus éclatée, plus

contrastée. Cependant ses vertus didactiques sont loin d'être les seules. Outre son caractère éminemment emblématique de beaucoup de situations du même genre, à commencer bien sûr par l'Irak actuel mais sans négliger celle où nous pourrions bien nous-même être plongés plus vite que nous ne le pensons, *Le vent se lève* (c'est son (mauvais) titre français) a aussi le mérite d'être magnifiquement filmé, de montrer avec intelligence des paysages superbes (or c'est beaucoup plus difficile que de montrer avec intelligence des paysages quelconques) et d'être excellemment interprété, notamment par l'acteur qui tient le rôle principal, un garçon de formidable talent et de non moindre séduction.

Hélas ce *journal* n'est pas seul à souffrir du désordre de ma vie domestique, et les soirées cinématographiques ne sont qu'en partie responsables du récent ébranlement de mon emploi du temps ordinairement si strict. Cette après-midi un terrible orage s'est abattu sur la maison, où j'étais seul, et, un fort vent d'ouest poussant la pluie presque horizontalement, la chambre et après elle la salle des Vents, à cet étage, ont été inondées, et j'ai perdu deux heures à des efforts d'épongeage, insuffisants pour éviter de fortes fuites vers le premier étage. Au demeurant ce nouvel épisode ne fait qu'illustrer l'urgence qu'il y aurait à faire des travaux d'isolation, c'est-à-dire, pour commencer, à changer les fenêtres.

Or c'est précisément ce dont il est beaucoup question, et de diverses autres entreprises de cette sorte, qui sont ce qui m'occupe surtout ces jours-ci et qui met le désordre dans ma petite vie d'habitude si bien réglée, et dans le cours de mes pensées.

Je l'ai certainement noté déjà, nous avons été approchés par un démarcheur entreprenant, un *commercial*, comme je crains qu'on ne dise, auquel j'ai prêté l'oreille, contrairement à ma pratique coutumière, parce qu'il parlait précisément de ce qui me soucie, *l'isolation*. Il proposait de faire un devis. Un devis n'engage à rien, ai-je pensé, et permettrait d'avoir une première idée de qu'il en coûterait de faire ce qui doit être fait. J'envisageais aussi de changer les fenêtres une par une, petit à petit, puisqu'il n'en est aucune qui ne laisse passer le vent et la pluie. L'homme a proposé un autre plan : son entreprise changerait *toutes les fenêtres* (quatorze) de ce deuxième étage, d'un seul coup, très bientôt – il en

coûterait trente mille euros que je pourrais payer en dix ans à raison de trois cents euros par mois, soit, crédit compris (c'est moi qui fais le calcul), trente-six mille euros.

Mais je ne vois que les trois cents euros par mois, qui ne sont pas inenvisageables, d'autant que ces changements de fenêtres, de toute façon, il faut y procéder, les inondations de cette après-midi l'ont encore une fois bien prouvé.

Il est sans doute nécessaire de préciser, avant d'aller plus avant, que le démarcheur, le *commercial*, M. Dauzat (appelons-le M. Dauzat…), a assez nettement mauvais genre, comme le veut sans doute la loi du genre, mais un peu davantage. Pierre dit plaisamment qu'il est sans doute honnête car s'il ne l'était pas, avec un air si bien fait pour éveiller les soupçons il n'irait pas loin. Il peut avoir une quarantaine d'années, il est d'assez forte constitution, il porte un faux diamant à l'oreille, une montre et une bague voyantes, des chemises orangées ou violettes largement ouvertes sur un assez net embonpoint. Je ne crois pas qu'il pratique les lunettes-diadème, mais il donne tout de même l'impression de le faire. C'est un personnage jovial, sur un fond qu'on soupçonne facilement brutal. Il se montre en tout très arrangeant, et ses clients potentiels peuvent croire que tout leur est possible en matière de travaux domestiques, beaucoup plus en tout cas qu'ils ne l'auraient cru après examen objectif de leurs moyens.

M. Dauzat nous a laissés passer l'été dans la méditation rêveuse autour de ses fenêtres à trois cents euros par mois. Il est revenu la semaine dernière, au début de septembre, avec de tout autres propositions.

Mercredi 13 septembre, dix heures du soir. En effet je m'étais plaint auprès de lui, comme je le fais beaucoup et comme j'ai d'excellentes raisons de le faire, des énormes dépenses de gaz entraînées par les tentatives de chauffage de cette maison. J'espérais, et j'espère encore, que de nouvelles fenêtres, mieux isolantes et dotées d'un double vitrage, contribueraient fortement à réduire cette dépense. M. Dauzat m'encourageait à compter là-dessus, mais il voulait me parler d'un appareil nommé je crois *compensateur* qui selon lui réduirait des trois quarts notre consommation de gaz ; plus exactement elle serait remplacée par une consommation, beaucoup plus réduite, d'électricité, qui ne me

coûterait que le quart de ce que me coûte le gaz. On continuerait d'utiliser l'actuelle installation de chauffage mais l'actuelle chaudière serait en quelque sorte court-circuitée par l'énergie provenant de la nouvelle machine, qui devrait être située à l'extérieur de la maison et qui *convertirait* l'hydrogène de l'air – ou est-ce l'oxygène ? Tout cela est pour moi du chinois et je comprends mal par quel miracle ou transformation magique l'air extérieur peut fournir autant et plus de chauffage que le ruineux gaz de Totalgaz. Antoine Rodriguez, consulté par moi en termes pourtant aussi peu scientifiques que ceux qui précèdent, avait l'air d'entendre à peu près ce dont j'essayais de lui parler et il a prononcé le nom de *géothermie*, que conteste Pierre mais qui pourtant paraît bien couvrir ce dont il s'agirait. Antoine Rodriguez est très favorable à la géothermie. Il dit que l'installation est coûteuse mais qu'elle permet ensuite de considérables économies, sans compter que les travaux visant à l'économie d'énergie sont déductibles fiscalement et même ouvrent droit à un crédit d'impôt.

À ce sujet je crois avoir oublié de noter, ou n'avoir pas eu le temps de le faire à l'époque, que nous avons reçu au début de l'été notre feuille d'impôt et qu'à notre grande surprise et léger embarras on ne nous demande pas un sou. Je crois que c'est là, principalement, l'heureux effet du pacs. Nous avions été bien scrupuleux dans nos déclarations, je crois. J'avais pour ma part déclaré soixante-six mille deux cent soixante-neuf euros de revenus et trente-neuf mille sept cent soixante-treize euros de *frais réels* (livres, essentiellement, quelques disques, voyages professionnels, d'étude ou de *repérage*, informatique, bureautique, communications, chauffage et éclairage du lieu de travail, etc.). Pour ce qui est de Pierre, fonctionnaire, notre feuille de déclaration commune était préremplie et portait la somme de vingt-neuf mille cinq cent dix euros. Intervenaient aussi quinze mille six cent soixante et un euros au titre de *sommes versées pour l'emploi d'un salarié à domicile*. Le résultat de tout cela, c'est zéro franc et zéro euro d'impôt sur le revenu à payer, ce qui me paraît très surprenant et presque injuste (qui paie des impôts, en effet, si nous qui gagnons à peu près convenablement notre vie n'en payons pas ?). Toutefois je ne pousse pas l'in-nocence jusqu'à réclamer contre cette bonne nouvelle.

Dans ces conditions, et si j'en crois les promesses de M. Dauzat, ce serait l'État, après nos travaux d'isolation et d'économie d'énergie, qui nous verserait de l'argent au titre du *crédit d'impôt*. C'est l'un de ses grands arguments. Ce que nous dépenserions selon son plan, nous le récupérerions très vite en économie de gaz et en *crédit d'impôt*. Et nous aurions beaucoup plus chaud.

Tout coûte trente mille euros, dans son système : trente mille euros le changement de toutes les fenêtres au deuxième étage, trente mille euros le *convertisseur* (oui c'est *convertisseur*, le mot, pas *condensateur*) géothermique – soit cette fois soixante mille euros, qui seraient couverts par un arrangement de crédit avec un organisme appelé Sofinco, auquel je devrais verser non plus trois cents euros mais six cents euros pendant dix ans (c'est-à-dire soixante-douze mille euros, mais je ne m'en suis avisé que plus tard : comme M. Dauzat parle sans cesse d'un taux de crédit de 2,90 pour 100, je m'étais imaginé que ce crédit était presque gratuit ; en fait il me semble être de vingt pour cent (commande soixante mille euros, dépense de soixante-douze mille (c'est à peu près du même ordre que pour la voiture, il me semble)).

Bien : c'est là qu'intervient mon délire, pourrait-on dire (et on ne se gênera pas). Lors de sa seconde ou troisième visite M. Dauzat était accompagné d'un autre homme, le spécialiste en géothermie. Celui-là représentait une maison qu'on pouvait croire importante, opérant dans tout le Sud-Ouest, et offrant semble-t-il toute sorte de services pour l'amélioration de l'habitat – mais je dois m'arrêter, Pierre m'appelle pour dîner ; et demain vient sa mère, j'aurai d'autres chats à fouetter !

Jeudi 14 septembre, neuf heures et quart. Je me retrouve dans la même situation qu'au temps du *Journal de* Travers (dont je suis en train de mettre au net le trentième cahier, où la chronologie est toute chamboulée) : les retards s'accumulent, les faits ou les occasions de commentaires continuent de survenir, vaut-il mieux reprendre le récit là où il fut laissé la veille ou l'avant-veille ou bien noter, avant qu'eux-mêmes s'effacent, les événements du jour et les circonstances du moment ?

Aujourd'hui en effet est venue à Plieux, pour la première fois, la mère de Pierre, que je n'avais jamais rencontrée bien que je lui eusse souvent

parlé au téléphone ; et son jeune frère, qui, lui, était passé ici ce printemps. Malheureusement il a fait toute la journée un temps affreux, qui toujours fait paraître sinistre cette maison ravinée. D'autre part nous n'avons pas été très satisfaits – Pierre et moi, du moins – de l'hôtel de Bastard où nous avons déjeuné : il avait pour la première fois un air un peu mal tenu, avec une serpillière froissée sur une table, dans la cour, en entrant, une curieuse odeur de moisi, et surtout, surtout, un maître d'hôtel, ou garçon, qui mettant ma carte bleue dans son appareil portatif, au moment de l'addition, a prononcé tout haut le montant de celle-ci, à mon exaspération indignée, et d'autant plus indignée que je ne pouvais pas la manifester car ce n'aurait fait qu'aggraver les choses (mais je me rattrape ici et maintenant, comme d'habitude). J'ai une hypothèse qui diminue peut-être un peu la gravité du forfait : c'est que ce garçon, qui apparemment ne me connaît pas, bien que moi je le connaisse, a imaginé que nous étions une petite famille au complet, le papa, la maman et les deux grands fils, et que donc il n'y avait pas d'invités (mais bien sûr ce ne le rendrait qu'à peine moins maladroit et rustaud, car même au sein des familles on peut faire des invitations, à l'occasion d'une fête quelconque, d'un succès ou d'un anniversaire, et l'on peut ne pas désirer que le montant de l'addition soit publiquement étalé – le macaron du Bastard décidément ne se rapproche pas).

Cependant j'en reviens à la grande affaire de toute cette période, mes relations avec M. Dauzat et sa société *Confort d'aujourd'hui*, mettons. On pourrait prendre cette affaire par n'importe quel bout, et par exemple par la question de savoir quelle est en fait la société pour laquelle travaille M. Dauzat. Je vais y venir. J'en étais je crois à mon *délire*, qui revêt la forme d'un très vieux et très obstiné désir de balcons, ou de galeries, sur le flanc oriental de ce bâtiment. Sur ce côté-là, qui est celui qui regarde le village, l'église, l'acro-Plieux, toutes les fenêtres sont en fait des *portes*, lesquelles donnent sur le vide, car il y avait là un autre bâtiment, jadis, non pas une partie du château primitif, qui heureusement est arrivé complet jusqu'à nous, mais une adjonction sans doute pas beaucoup plus tardive que lui, puisqu'une belle cheminée médiévale est là en suspens sur le vide, au deuxième étage, témoin qu'il y avait de ce côté des pièces disparues qu'elle chauffait. D'autre part dépassent de la

muraille, sur ce flanc-là, des corbeaux alignés qui certainement supportaient les poutres des salles de cette adjonction détruite. Ce versant-là du château n'est pas beau, à cause de toutes ces portes qui ne donnent sur rien. Mon projet a donc toujours été de faire édifier là des galeries de bois, sur deux étages (et trois niveaux), lesquelles auraient le quadruple avantage de masquer cette façade assez peu seyante et qui n'en est pas une, d'utiliser les corbeaux en suspens, de donner une fonction aux portes ouvrant sur le vide et enfin, et surtout, de nous offrir l'occasion de prendre l'air sans sortir de la maison et de pouvoir accéder beaucoup plus rapidement au jardin (car ces galeries seraient dotées d'escaliers de communication entre elles, de simples *échelles de meunier*).

Je n'avais jamais imaginé que très vaguement de faire édifier ces galeries, car bien sûr je n'en ai jamais eu les moyens. M. Dauzat et ses crédits mirobolants m'ont fait penser qu'après tout… Et si au moins je lui posais la question ? Il n'en coûterait rien de savoir ce qu'il en coûterait. Cette idée m'a tourné dans l'esprit tout le week-end dernier – après que le vendredi, donc, il y aura huit jours demain, j'avais signé d'une part un bon de commande pour soixante mille euros de travaux (changement de toutes les fenêtres à cet étage et installation du *convertissseur*) et d'autre part l'acceptation d'une offre de crédit de la Sofinco, selon laquelle j'aurais à payer six cents euros par mois pendant dix ans.

Lundi j'ai beaucoup de mal à joindre M. Dauzat. Je laisse des messages sur son portable mais il ne me rappelle pas. Dans l'après-midi je décide donc de l'appeler sur un poste fixe, au numéro figurant sur une carte qui traînait sur mon bureau et qu'il m'avait remise lors de sa première visite, au tout début de l'été. Ce numéro est celui d'une entreprise gersoise, que nous appellerons pour les besoins de notre cause *Fenêtre et Lumière*. À Fenêtre et Lumière on tombe des nues, et moi aussi, du coup :

« M. Dauzat ne fait plus partie de notre établissement. »

C'est à partir de là qu'une sérieuse odeur de roussi s'est répandue sur toutes ces négociations, sans les interrompre toutefois. Le patron de l'entreprise Fenêtre et Lumière m'a longuement, très longuement, parlé au téléphone. De toute évidence, *and to put it mildly*, il ne porte pas

M. Dauzat dans son cœur. Il était partagé entre le désir de rester assez vague et celui de détruire tout à fait le crédit de M. Dauzat dans mon esprit. Ces messieurs se seraient séparés à la suite d'une *faute grave* de M. Dauzat, qui aurait, si j'ai bien compris, vendu sa voiture de fonction, sa voiture Fenêtre et Lumière, et serait rentré chez lui en taxi. Toutefois la *faute grave* n'a pas été officiellement retenue pour la séparation entre les deux hommes, laquelle serait intervenue en quelque sorte *à l'amiable* (mais non sans amertume), M. Dauzat quittant la société Fenêtre & Lumière sans temps de préavis ni indemnité.

En effet la commande que nous avions signée vendredi ne portait pas l'en-tête Fenêtre et Lumière mais celle de Confort d'aujourd'hui. À ce détail je n'avais pas attaché autrement d'importance, à cause du *convertisseur*, qui d'évidence ne pouvait pas être fourni par Fenêtre et Lumière. J'avais donc imaginé une sorte de consortium d'entreprises de la région, travaillant de concert et n'attachant point d'importance à la raison sociale de celle qui recevait la commande. M. Sanchez, le patron de Fenêtre et Lumière, m'invitait plus ou moins explicitement à me méfier grandement de Confort d'aujourd'hui, société inconnue de lui et de tous ses confrères gersois, disait-il. Il m'a rappelé pour me dire que Confort d'aujourd'hui ne figurait pas sur la liste des *fenêtriers* homologués – « peut-être parce que c'est une nouvelle entreprise », ajoutait-il pour paraître objectif. Il insistait beaucoup sur le fait qu'une commande et une convention de crédit peuvent être dénoncés dans les sept jours qui suivent leur signature, et pas au-delà. Il suggérait très fortement que je ferais bien en effet de dénoncer celles que j'avais signées. Mais ce M. Sanchez – je transpose – n'a pas fait bonne impression sur Pierre, qui, à la seule écoute de ma partie de la conversation entre lui et moi, au téléphone, l'a proclamé paranoïaque ; et il est vrai qu'il m'a parlé deux heures, littéralement, sans me laisser l'occasion de dire grand-chose. Quant à la version de M. Dauzat, c'est qu'il a quitté Fenêtre et Lumière parce que son beau génie y était trop à l'étroit, en somme, et qu'une modeste entreprise de cette taille, de toute façon, ne serait pas capable de traiter des affaires aussi importantes que le fenestrage du château de Plieux.

Les prestiges (supposés) du château de Plieux jouent un rôle important dans cette affaire – j'aurai l'occasion d'y revenir.

M. Dauzat ne sait pas que nous avons parlé a M. Sanchez, ou plutôt que M. Sanchez m'a parlé. Mais il manquait une pièce à mon dossier – un *rib* – que lundi Pierre a expédiée, très innocemment, à Fenêtre & Lumière, puisque c'était le nom de société qui figurait sur la carte de visite commerciale laissée auprès de moi depuis juillet. M. Dauzat a demandé où nous avions envoyé le *rib*. Quand nous lui avons dit *Fenêtre & Lumière*, il a paru très contrarié. C'est alors qu'il nous a donné sa version, que je viens de rapporter, de sa rupture avec cette société trop modeste à son gré.

Lundi soir il m'a téléphoné de son propre chef, à propos du *rib*, justement. C'est alors que je lui ai parlé des galeries. J'étais curieux de savoir à combien il estimerait la dépense et quel plan de financement il proposerait. Il a parlé de vingt mille euros, ce qui m'a semblé très peu – et la chose dès lors, assez envisageable, eu égard à l'envie que j'avais d'elle.

Hier mercredi il est venu une nouvelle fois – ce doit être sa quatrième ou cinquième visite (non, j'en oublie une autre, mardi matin, en compagnie d'une toute jeune femme qui m'a paru être sa maîtresse plutôt que l'attachée commerciale ou la chargée de relations publiques de la société Confort d'aujourd'hui, qualités sous lesquelles elle me fut, je crois, présentée (elle n'a pas dit un mot de tout l'entretien)). Il était cette fois flanqué de deux hommes, le spécialiste des convertisseurs, un gros *directeur clientèle* qu'il appelle son patron et qui ressemble à la fois à Louis XVI (mais un Louis XVI plus cauteleux) et à Louis-Philippe (mais un Louis-Philippe plus machiavélien et virtuellement plus brutal), et un entrepreneur en menuiserie, M. Ladoumengue, qui, lui, a fait sur moi assez bonne impression (ou moins mauvaise que les deux autres).

Vendredi 15 septembre, neuf heures du soir. Décidément je pourrais me croire revenu au *Journal de* Travers, auquel je travaille tous les matins (mais ces jours-ci peu et mal), et je pourrais ouvrir comme alors une *chronique du retard*. L'affaire des différents travaux envisagés me prend tellement de temps cette semaine que je n'arrive pas à exposer ici l'affaire des différents travaux envisagés. Ce matin, par exemple, j'ai

passé deux ou trois heures au téléphone avec Philippe St., d'une part – même la distribution est la même qu'en 1976 ! –, et d'autre part avec Jean-Paul Bayol, qui est à peu près le seul banquier que je connaisse, puisque j'ai réussi à me brouiller, non sans regrets d'ailleurs, et avec l'*Étienne* de mes journaux anciens (ceux des années quatre-vingt-dix – c'est *lui* qui s'est brouillé avec moi, plutôt, pas moi avec lui, en tout cas il a disparu (une des hypothèses qui courent les rédactions intimes est qu'il était amoureux de Pierre…)), et avec Michel Pébereau (qui de toute façon ne comptait guère parmi mes intimes, pas au point en tout cas que j'eusse pu le consulter dans une affaire pareille).

Mes deux conseillers sont du même avis : il faut s'abstenir. Je ne m'y résignerai pas sans regret parce que je m'étais entièrement fait à l'idée d'avoir pour l'hiver de nouvelles fenêtres, un nouveau système de chauffage efficace, écologique et économique, et des galeries extérieures pour y recueillir le soleil du matin. Ma décision n'est pas encore prise.

Hier jeudi M. Dauzat m'a téléphoné pour m'annoncer que M. Ladoumengue estimait à quarante mille euros le coût de l'installation des galeries. Ce chiffre portait à cent mille euros la dépense globale relative aux travaux envisagés. L'organisme de crédit, la Sofinco, proposait (d'après M. Dauzat) un contrat selon lequel il me faudrait payer plus de mille euros par mois pendant douze ans et demi (non plus cent vingt mois mais cent cinquante). J'ai refusé cet arrangement sans une seconde d'hésitation (je suis un petit être profondément raisonnable). Un quart d'heure plus tard, nouveau coup de téléphone de M. Dauzat m'annonçant que M. Ladoumengue, le fenestrier-menuisier, eu égard au prestige du château de Plieux et à l'avantage qu'il y aurait pour lui à le compter parmi ses références, baissait son prix de quarante mille à vingt-cinq mille euros. C'était certes une réduction considérable, et dans ces nouvelles conditions la Sofinco proposait neuf cent treize euros par mois pendant dix ans. J'étais résolu à ne pas dépasser neuf cents euros. Nouvelle négociation de Dauzat avec la Sofinco (censément), et encore un quart d'heure plus tard accord sur le chiffre de neuf cents euros par mois. Il est question de signatures lundi prochain.

Cependant quelque chose me trouble – *beaucoup de choses* me troublent, mais celle-là spécialement : si des travaux de trente mille euros

(les fenêtres) impliquaient des versements de trois cents euros par mois, et si des travaux de soixante mille euros (les fenêtres et le *convertisseur*) impliquaient des versements de six cents euros, comment se fait-il que des travaux de quatre-vingt-cinq mille euros (les fenêtres, le *convertisseur* et les galeries) impliquent une dépense de neuf cents euros par mois ? Ou, pour tourner les choses autrement, comment se fait-il que la première tranche de trente mille euros coûte à crédit cent vingt fois trois cents euros (soit trente-six mille euros), la deuxième tranche de trente mille euros de nouveau cent vingt fois trois cents euros, et que la troisième tranche, qui n'est que de vingt-cinq mille euros, coûte encore cent vingt fois trois cents euros, exactement comme les précédentes ? Ce n'est pas logique, il me semble. Ou bien le crédit est-il d'autant plus cher que la somme concernée est plus élevée ?

J'aurais préféré que le charpentier-fenestrier demandât trente mille euros pour ses galeries comme pour ses fenêtres. J'aurais alors accepté son offre d'un cœur plus léger (non pas léger, mais *plus* léger) ; tandis que je trouve très mauvais que vingt-cinq mille euros coûtent à crédit trente-six mille euros, comme en coûtent trente mille euros ; qu'ils reviennent au même prix, en somme.

C'est un des points sur lesquels je voulais consulter mes conseillers, ce matin. Jean-Paul Bayol dit que les taux d'un prêt varient de contrat à contrat, selon des facteurs divers. Que vingt-cinq mille euros puissent coûter à crédit le même prix que trente mille euros ne le trouble pas outre mesure. Il dit que Sofinco est une société considérable et de bonne réputation, qui dépend du Crédit agricole. Mais il m'a demandé le numéro de *siret* de l'entreprise – comment l'ai-je appelée hier, *Confort d'aujourd'hui* ? – et il a constaté grâce à lui qu'elle avait été fondée en juin dernier et qu'elle avait un capital de… *mille euros*. Jean-Paul dit que pour sa part il ne ferait jamais faire des travaux d'un montant de quatre-vingt-cinq mille euros par une entreprise qui n'a pas trois mois d'existence et qui a un capital de mille euros.

« Bien sûr ce peut être des jeunes qui débutent et qui mériteraient d'être encouragés, mais…

– Oh, ce ne sont pas particulièrement des jeunes…

– Comme vous m'aviez parlé de brillant dans l'oreille et de chemise ouverte…

– Non, non, tout le monde a une quarantaine d'années, je dirais, sauf M. Ladoumengue, le fenestrier, qui est un peu plus âgé. »

Autre surprise, c'est précisément ce Ladoumengue, celui qui m'avait fait meilleure impression que les autres, qui d'après le numéro de *siret* est le gérant ou le patron ou le responsable de l'entreprise. Son nom est le seul qui figure dans les registres. Or le démarcheur, le *commercial*, M. Dauzat, désigne comme son *patron* l'homme qui est intervenu à propos du *convertisseur*, le spécialiste de la géothermie. Du coup je n'y comprends plus rien : qui travaille pour qui ?

Jean-Paul Bayol dit que l'important est de voir, d'après le bon de commande, à quel moment l'organisme de crédit, Sofinco, donc, doit régler la somme convenue à l'entrepreneur. M'avait beaucoup rassuré, hier, que d'après M. Dauzat le premier prélèvement à ma banque n'aurait lieu que trente jours après la pose des nouvelles fenêtres, pour que je puisse m'assurer de la qualité du travail accompli. Si entourloupe il y avait je ne voyais pas très bien, dans ces conditions, quelle elle pouvait bien être, puisqu'il n'avait jamais été question que je verse quoi que ce soit à la commande, ou signe un chèque, comme craignait que je ne l'aie fait M. Sanchez, de Fenêtre & Lumière, le premier qui m'ait prévenu contre M. Dauzat (après l'impétrant lui-même, dont la mine ne met pas particulièrement en confiance). Mais Jean-Paul Bayol dit que le contrat peut très bien prévoir le paiement immédiat à l'entreprise, par l'organisme de crédit, de la totalité ou de partie de la somme que je devrai, moi, payer à crédit. Selon ce schéma l'entreprise serait payée tout de suite, et si les travaux n'étaient pas faits, ou mal faits, je n'aurais aucun recours, parce que les sommes dues par moi à Sofinco le seraient de toute façon, par contrat. Il était donc capital de vérifier ce point. Mais je ne vois rien à ce propos sur le document d'*offre de crédit*.

Philippe insiste beaucoup, lui, sur la nécessité d'entrer en contact direct avec la banque – en l'occurrence Sofinco, donc. Il dit qu'il est inconcevable qu'une banque prête une somme pareille, et qu'on accepte un tel prêt, sans une entrevue en tête à tête avec le responsable de ce contrat particulier. Il n'est pas imaginable selon lui que dans cette

relation triangulaire l'entreprise soit seule en relation avec la banque, alors que c'est moi qui devrai m'acquitter du crédit consenti. J'envisage mal de me déplacer pour rencontrer quelqu'un, mais une conversation téléphonique serait sans doute opportune en effet.

J'étais très étonné que M. Dauzat puisse avoir des réponses précises de Sofinco en un quart d'heure, sur un ou deux coups de téléphone ; étonné aussi qu'on puisse téléphoner à Sofinco à six heures du soir. Mais Jean-Paul Bayol me dit que cette société fait toute sa publicité sur la rapidité de ses réactions, et qu'elle a des *hotlines* qui la rendent disponible jusqu'à dix heures du soir. Cependant, *disponible* c'est bien ce qu'elle est le moins, en ce qui me concerne, car je ne suis guère arrivé qu'à joindre des machines et des répondeurs, de ces terribles répondeurs, ou *standards*, je ne sais pas comment on dit, qui veulent toujours qu'on appuie sur la touche étoile ou sur la touche dièse, ce qui est impossible sur l'appareil absurdement compliqué dont je dispose – il y a bien une touche dièse et une touche étoile, mais appuyer sur elles fait sauter la communication…

Si entourloupe il y a en préparation – elle n'est pas vraiment engagée jusqu'à présent, puisque j'ai renvoyé hier pour annulation, par lettre recommandée avec accusé de réception, à l'intérieur du délai de sept jours imparti, le bon de commande et l'offre de prêt signés vendredi dernier, accompagnés de lettres très aimables d'explication (à propos de la troisième tranche de travaux, les galeries, qui rendait préférable qu'on reprenne tout *da capo*) –, si entourloupe il y a, donc, son cerveau est sans doute celui que M. Dauzat appelle son *patron*, le spécialiste des convertisseurs, le pseudo-Louis XVI jovial, sans nez bourbonien mais à l'air fourbe. Je n'ai pas retenu son nom, malheureusement. Élément hautement suspect, il me semble, comme je lui proposais de lui envoyer quelque chose (une photographie de la façade orientale, pour les balcons) par courrier électronique, il m'a dit n'être pas connecté, ses bureaux étant dans un des rares endroits où Internet n'arrive pas. J'ignorais qu'il en existât encore, et j'ai du mal à le croire. Et j'imagine mal une entreprise de quelque importance, même modeste, qui puisse fonctionner sans connexion.

Éliézer le gendarme m'avait rendu grand service, il y a… quatorze ans (est-ce possible ?), en me faisant part du casier judiciaire de l'agent immobilier de Mirande, celui qui essayait de me vendre La Rouquette qui n'était pas à vendre. Je me suis demandé s'il ne pouvait pas renouveler ce haut fait à propos de l'un ou l'autre membre de l'intéressant trio de Confort d'aujourd'hui. Mais je ne suis pas arrivé à le joindre jusqu'à présent. J'ai laissé un message à son intention à la gendarmerie de L. Il devrait me rappeler.

En revanche j'ai été en contact téléphonique avec la mairie de P., la petite ville où Confort d'aujourd'hui est officiellement domiciliée, dans la zone industrielle. Je n'ai pas pu parler à Mlle le directeur des services, *en déplacement* ; mais je me suis entretenu avec une de ses collaboratrices. Elle n'avait jamais entendu parler de Confort d'aujourd'hui, non plus que personne dans le bureau. Toutefois elle connaissait M. Ladoumengue, le fenestrier, et favorablement. Il avait refait les fenêtres de la maison de cette dame, et elle avait été contente de ses services. Et elle savait que ses affaires étaient en expansion. Il avait peut-être fondé une nouvelle société dont elle ne connaissait pas encore le nom. Oui mais alors, le troisième larron, *dove ci entra ?*

Samedi 16 septembre, neuf heures et demie du soir. Pendant que je promenais les chiens sous la pluie dans la vallée inondée (nous n'avons pas pu franchir la rivière), Pierre a eu l'idée de consulter le répondeur que nous ne relevons pratiquement jamais, et il a trouvé un message de Vincent Dieutre annonçant la mort de Casimir Estène, dimanche dernier.

Casimir était un de mes plus anciens amis. Je l'avais rencontré par un de ses amis d'enfance, un de ses camarades de classe à Antibes, je crois, Jean-Claude Darbois. Jean-Claude nous avait présentés l'un à l'autre au Flore ou bien aux Deux-Magots, je ne sais plus, il y a presque quarante ans de cela. Casimir habitait alors en face du flanc droit de l'église Sainte-Clotilde, rue de Martainville, si je ne me trompe. J'habitais au 112 de la rue du Bac, chez Mme Martin qui n'était jamais là. Pendant des mois et peut-être des années nous nous sommes vus presque tous les jours à l'un ou l'autre café de Saint-Germain-des-Prés, ou bien au Petit Saint-Benoît, en bas de la rue Saint-Benoît. Tout cela est évoqué de manière à peine transposée dans le livre de Casimir, *L'Écart*, publié par

lui chez Gallimard dans la collection du Chemin en 1969, sous le nom de plume de Rémi Santerre. J'y apparais sous le nom d'Othon. Je viens de chercher le volume sur les rayons de la bibliothèque ; il était en fait sur mon bureau, car *Travers III*, auquel je travaille présentement, y fait souvent référence. Casimir aurait-il ressenti quelque plaisir de cet hommage ? J'aimais à le penser mais rien n'est moins sûr.

Il avait été victime il y a quelques années d'une attaque cérébrale, qui lui avait laissé longtemps une nette difficulté d'élocution et avait beaucoup réduit son activité. Il s'en était remis lentement et nous avions eu, dans les années récentes, quelques rares entretiens téléphoniques qui s'étaient déroulés presque normalement. J'avais quelquefois de ses nouvelles par Bruno Vercier, le spécialiste de Loti, et plus rarement par Vincent Dieutre. Je crois que notre dernière rencontre remonte à 1999 : Pierre et moi, un ou deux mois après notre rencontre, nous étions arrêtés chez lui comme nous rentrions d'Italie, cet été-là.

Casimir avait quitté Paris dans les années soixante-dix, à la mort de son père, dont il avait pris la succession à la direction de l'hôtel Belles-Rives, à la sortie de Juan-les-Pins en direction du cap d'Antibes. Il appartenait à une famille juive venue je crois de Lituanie (ou était-ce d'Estonie ?, voire de Lettonie ?) dans les années trente. Son père avait acheté ce bel hôtel directement sur la mer, à l'orée du cap, et derrière lui, dans un assez grand jardin, cette villa blanche à pignon triangulaire et porche à colonnes, Chêne-Roc, que Picasso, une dizaine d'années plus tôt, avait habitée quelque temps, et qu'on voit dans quelques-uns de ses tableaux. Lui fut un hôte très généreux, et j'ai souvent et longuement profité de son hospitalité là-bas, en général dans une belle chambre du premier étage, qui ouvrait sur un large balcon (au-dessus du péristyle) et commandait, face à l'Estérel, une vue superbe sur la baie de Cannes et les îles. Cette villa, et l'hôtel voisin où l'on allait prendre de somptueux repas, à moins qu'on ne les fît monter à travers le jardin, fut pendant un quart de siècle une sorte de petit centre secret de la vie culturelle sur la Côte d'Azur car y ont défilé Barthes, Guy Hocquenghem, Jean-Christophe Cambier, Bruno Vercier, Bernard Brugières qui est l'un des auteurs et traducteurs de l'anthologie de la poésie anglaise de la Pléiade, des écrivains, des peintres, des professeurs, des musiciens, des acteurs et

des actrices, et Vincent Dieutre, le cinéaste, qui en fut l'hôte le plus régulier. Les premières années il y avait là, dans la chambre voisine de la mienne, la mère de Casimir, qui fut la première victime que j'ai connue de la maladie d'Alzheimer. Par la suite était surtout présente la plus jeune génération de la famille, d'abord en la personne de la nièce de Casimir, Marianne, que je crois avoir connue enfant, chez ses parents, à Mulhouse, et qui depuis plusieurs années, si je ne me trompe, dirige l'hôtel. Elle a épousé Jean-Pierre Chauvin, dont j'avais fait la connaissance à la Sorbonne, que j'ai appelé longtemps *le petit génie*, et que je crois bien avoir présenté à Casimir et par lui à la famille Estène, auquel cas j'ai eu une grande influence sur le destin de cette maison.

Casimir et moi nous sommes souvent vus en Italie. William Burke et moi avons voyagé ensemble avec lui pendant des vacances de Pâques qui furent peut-être celles de 1970. Beaucoup plus tard, il est venu une ou deux fois, en compagnie de Vincent Dieutre, me rendre visite à la Villa Médicis. Je nous vois ensemble à Bologne, sans doute à l'occasion de quelque exposition.

Lundi 18 septembre, neuf heures et demie du soir. J'ai téléphoné hier à la villa Chêne-Roc et pu parler à la sœur de Casimir, que j'avais rencontrée à Mulhouse en 1970 (alors que nous partions pour l'Italie en passant par la Suisse, si je ne me trompe) et vue trois ou quatre fois à travers les années à Juan-les-Pins. Elle m'a raconté les dernières années et les terribles derniers mois de son frère, qui en effet s'était à peu près remis de l'attaque dont il avait été victime, avait retrouvé un usage à peu près normal de la parole, mais avait souffert d'effrayants développements du diabète dont il avait été affecté toute sa vie, et dû endurer des *escarres* qui directement ou indirectement l'avaient rendu presque paralysé, surtout depuis le début de cette année. Je ne sais pas très bien ce que sont des *escarres*, mais il est curieux que la mort se soit approchée de lui dans le bruissement de ce mot-là, si voisin de *L'Écart*, ce livre que j'aime, et qui restera comme le seul qu'ait publié Casimir.

Allusion a bien été faite, au cours de ma conversation avec la sœur – pas par moi, bien sûr –, à l'"affaire Camus" et au trouble qu'elle a jeté, par rapport à moi, au sein de cette famille. Casimir, si ma mémoire est bonne, ne m'en avait jamais parlé expressément. Il est vrai que nous

n’avons eu ces dernières années que deux ou trois échanges téléphoniques assez brefs, sur appel de ma part, toujours, à propos de sa santé, ou bien parce que la mention de la Saint-Casimir, dans l’agenda, me faisait spécialement penser à lui.

***

Nouvelle séance de négociation et de travail avec l’équipe de Confort d’aujourd’hui, cette après-midi : M. Dauzat le *commercial* ; M. Ladoumengue le patron nominal ou effectif, je ne sais ; un certain Gilles ou Gilbert, très *cinéma français des années quarante ou cinquante*, un peu grincheux et médiocrement souriant, mais pas antipathique, qui prenait des mesures ; et son assistante, beurette, peut-être, en jeans à chaînes, l’air assez bonne fille.

Je suis revenu sur l’“affaire Sofinco”, le fait que trente mille euros de travaux impliquaient pendant dix ans trois cents euros mensuels de versements, soixante mille euros de travaux six cents euros et, bizarrement, quatre-vingt-cinq mille neuf cent treize euros. On m’a répliqué aimablement que M. Ladoumengue consentait à baisser encore son prix pour les galeries, prix qui, déjà passé de quarante mille à vingt-cinq mille euros, était cette fois ramené à vingt mille. Mais même avec ce prix-là, très peu élevé, me semble-t-il, pour la troisième tranche de travaux, les versements mensuels de remboursement seraient encore de huit cent quatre-vingt-sept euros, presque neuf cents, c’est-à-dire que la troisième tranche, de vingt mille euros seulement, coûterait presque aussi cher en crédit que chacune des deux précédentes, celles-là de trente mille euros – ce qui me semblait hautement illogique. Je fus mis en rapport téléphonique direct avec la Sofinco, branche de Bordeaux, et il fut expliqué de part et d’autre que cette apparente différence de taux était dû à l’assurance, dont le coût était *progressif.* Sur cette nouvelle a germé dans mon esprit fertile, surtout en matière financière, l’idée de revenir à trois contrats plutôt qu’à un seul. Or c’était assez embarrassant parce que c’était moi-même qui avais demandé, la semaine dernière, que les contrats de prêt pour toutes les opérations envisagées, fenêtres,

convertisseur, galeries, fussent réunis en un seul, ce qui me paraissait plus clair et plus commode. Or plus clair et plus commode c'était sans doute, mais aussi nettement plus onéreux, puisqu'en faisant trois contrats et en échappant de la sorte, donc, au taux progressif de l'assurance, on pourrait ramener les versements mensuels globaux à huit cent treize euros, soixante-dix euros d'économie mensuelle, près de dix mille sur dix ans. Je suis très près de donner mon accord sur cette solution-là.

Confort d'aujourd'hui, dont j'ai découvert grâce à Jean-Paul Bayol qu'elle n'avait que mille euros de capital et avait été fondée il y a moins de trois mois, ne serait qu'une société nouvelle mise sur pied par M. Ladoumengue pour séparer ses activités de fabrication de ses activités commerciales. On m'avait dit à P. que ses affaires se développaient ; et mon interlocutrice, à titre personnel, qu'elle était contente de ses services. Du coup je suis assez tenté de lui faire confiance, malgré les conseils de prudence et de Jean-Paul Bayol et de Philippe Stoeckel. Eux s'inquiétaient de savoir quand l'entreprise serait payée par la société de crédit. Il semblerait que ce ne soit qu'après le début des travaux, et même après certain contrôle. Si c'est bien le cas, je ne vois pas trop ce que je risque. Après tout ces messieurs sont peut-être de la plus scrupuleuse honnêteté. Ladoumengue m'a fait depuis le début plutôt bonne impression. Et la vérité est que j'ai envie de traiter, et d'avoir de belles fenêtres neuves bien isolantes, et un convertisseur qui me ferait faire d'énormes *économies*, et surtout ces chères galeries dont je rêve depuis des années et qui me permettraient, à la belle saison, de travailler à l'air libre, au-dessus du jardin, sans quitter cette bibliothèque – tout cela avant la fin de l'année, c'est terriblement tentant.

Mardi 19 septembre, neuf heures du soir. Dans ces négociations d'affaires, on est pris entre deux séries de pressions contradictoires : celles des gens raisonnables, méthodiques, prudents, bien installés dans la vraie vie, et qui, ne voulant que votre bien, vous adjurent, à très juste titre, de prendre toutes les précautions imaginables, de poser cette question et celle-là, d'exiger cette clause et cette autre, de bien faire préciser ce point, de réclamer des garanties et encore des garanties ; et celles de la politesse, de la décence, du respect humain, qui rendent très

difficile de faire étalage d'un des sentiments les plus insultants qui soient au monde, la méfiance.

Aujourd'hui nous sommes arrivés à un accord, Confort d'aujourd'hui et moi, et nous l'avons signé. Il n'y a même pas eu besoin de la signature de Pierre, qui avait été entraîné dans la première mouture et qui était alors coemprunteur parce que son nom figure à côté du mien sur la déclaration de revenus qu'il avait fallu fournir parmi les documents réclamés. Il paraît, et ce semble normal, que l'assurance sera moins chère si je suis le seul emprunteur à assurer. Lui est presque vexé, ou peiné. Et à moi aussi cela faisait plaisir que nous soyons embarqués ensemble dans cette (petite) aventure.

La commande globale porte sur quatre-vingt mille euros : trente mille euros de fenêtres, trente mille euros de *convertisseur géothermique*, vingt mille euros de galeries. Je devrai payer huit cent vingt-sept euros par mois pendant dix ans, soit cent mille euros ou très peu s'en faut. Tout semble parfaitement en règle. J'ai parlé au téléphone avec la branche bordelaise de Sofinco, la société de crédit. Elle ne commencera à payer l'entreprise qu'une fois les travaux effectués. C'est sur ce point que Jean-Paul Bayol m'avait surtout recommandé d'obtenir de fermes assurances. En fait elles semblaient aller de soi. S'il y a un piège, je ne vois pas où il peut être. Je commence même à me sentir un peu coupable d'avoir imaginé, à contre-emploi, qu'il puisse y en avoir un. Maintenant nous ne pouvons plus reculer et jusqu'à présent je ne le souhaite pas du tout. Au contraire nous sommes très impatients des nouveaux conforts et des plaisirs d'habiter inédits que devraient nous valoir les améliorations prévues.

***

Ce matin j'ai reçu un coup de téléphone de Christian Combaz, qui a déjà pris ses nouvelles fonctions à Milan (je présume que j'ai déjà noté qu'il avait demandé, et obtenu, le poste de directeur, là-bas, du Centre culturel français). Il se trouve devoir organiser pour la partie française une réunion internationale de poésie, agencée par les différents centres

culturels de la ville. Cette réunion est consacrée à la *jeune* poésie, et les poètes invités doivent avoir, officiellement, moins de quarante ans – mais il paraît que ce n'est pas très strict. Combaz connaît peu de poètes de moins de quarante ans et me demande conseil, alors que je ne suis guère plus renseigné que lui (il y a bien du Bertrand, mais lui est vraiment *trop* jeune). Je décide de consulter Paul Otchakovsky, qui est très bien placé pour fournir des noms. Nous nous retrouvons avec ceux, prévisibles, d'Olivier Cadiot et de Pierre Alféri, pour le cas où Combaz déciderait de ne pas tenir compte de la barrière des quarante ans, et, s'il la respecte, de Ryoko Sekuguchi, Sébastien Smirou et Yannick Liron.

Cet épisode poétique m'a été une excellente occasion de parler avec Paul. Finalement *Travers III* ne paraîtrait qu'en avril prochain. Les retards sont de mon fait mais ils sont très aggravés par les délais d'inscription au programme éditorial, qui me semblent aller sans cesse s'allongeant. Peut-être aurais-je dû insister plus tôt pour retenir une place pour février, mais peut-être aussi m'en mordrais-je les doigts à présent, car le livre n'est pas fini et ne le sera pas avant un mois ou un mois et demi. La date limite de remise du manuscrit a été fixée au 1er décembre, ce qui ne devrait pas poser de problème (à ceci près bien sûr que le temps qui reste pour la *Commande publique* de Toulouse, texte qui d'après les engagements les plus récents doit être remis à la fin de l'année, est encore resserré).

J'avais pensé depuis longtemps à une publication simultanée de *Travers III* et du *Journal de* Travers, qui, lui, doit paraître en février, si tout va bien. Publication simultanée il n'y aura donc pas, mais j'étais le seul à y attacher un peu d'importance, et encore bien peu, de moins en moins. Avril, c'est le mois de l'élection présidentielle, le pire moment pour la sortie d'un livre en librairie. Mais cela non plus, dans mon cas, ne compte pas : les quelques aventureux qui voudraient acheter *L'Amour l'Automne* ne sont pas du genre à s'en abstenir pour des raisons aussi contingentes que la campagne électorale et le scrutin lui-même ; et comme ce livre-là, de toute façon, n'a aucune chance de susciter le moindre article….

***

L'autre soir posait dans un ciel immaculé une parfaite demi-lune, nonchalamment. Je l'ai photographiée en songeant aux quelques vers de Léopardi qui me sont d'excellente compagnie depuis vingt ou trente ans – ce sont ceux, fameux entre tous, de la *Sera del dì di festa* :

Dolce e chiara è la notte e senza vento,
E queta sopra i tetti e in mezzo agli orti
Posa la luna, *e di lontan rivela*
Serena ogni montagna.

Et je me faisais la réflexion, à constater mon maigre bagage, qu'il est très difficile et rare d'acquérir une relation directe, vraiment source de jouissance, avec la poésie d'une langue étrangère. Je ne sais par cœur – or c'est le grand critère – que très peu de vers étrangers. Pour l'italien ceux-là, deux autres de Politien qui m'ont sans doute retenu pour leur (pseudo)-charge érotique (car ce sont les vers qui nous retiennent, bien plus que le contraire) :

– Assai, bel figlio, el tuo desir m'aggrada
Obbligo è di servir chi ben commanda

(or je m'avise, en vérifiant le *el*, oui, *el*, pas *il*, qu'en fait ces deux vers ne sont même pas voisins, que deux autres les séparent)

et ces quelques-uns encore, de Pétrarque :

Poi quando il vero sgombra
quel dolce error, pur li medesmo assido
me freddo, pietra morta in pietra viva,
in guisa d'uom che pensi e pianga e scriva

(mais là je triche, car en fait je n'avais en tête que le dernier, et il m'a fallu chercher les autres)

ou bien :

Mille trecento ventisette, a punto
su l'ora prima, il di sesto d'aprile
nel laberinto entrai, né veggio ond'èsca

ou encore :

Standomi un giorno solo a la fenestra

C'est à peu près tout. Non, quelques autres fragments de Léopardi, comme des inscriptions sur des ruines :

E ragionar con voi dalle finestre

et :

E il naufragar m'è dolce in questo mare

ou bien :

Nelle tue chete stanze…

et surtout, surtout :

Che sia questo morir, questo supremo
Scolorar del sembiante

Scolorar del sembiante, scolorar del sembiante…

Encore ai-je un peu triché – par exemple je ne me souvenais plus de *Che sia questo morir*, pourtant très beau ; ne me restait en relief karstique que le *scolorar del sembiante* (bien faiblement traduit, il me semble, par *pâleur de l'apparence* : je n'y connais rien, mais *scolorar* me semble un verbe substantivé, paradoxalement très actif pour une décoloration :

Que c'est que ce mourir, ce suprême
Se décolorer
du visible…

Non, ce n'est pas possible. Peut-être faudrait-il traduire comme Jean-Paul Savignac traduit Pindare, *littéralement*, ou comme Katalyn Molnar écrit en français, en le traitant exactement comme du magyar (« Mais, je France-dedans vins-je et bien-connus-je là un jeune français mâle et amoureux devînmes l'un-l'autre-envers et il ceci dit à moi : quittes-tu loin le pays-tien, la parenté-tienne et le père-tien-pour la maison-sienne et viens-tu le pays-mien-dedans les fils-tiens-avec et vivez désormais avec moi » – comme c'est beau !). En l'occurrence, si l'on procédait de la sorte avec le Léopard (et c'est bien d'un léopard qu'il a l'air, quand on essaie de se dépatouiller avec lui), on inventerait une langue qui n'existe pas, quelque part entre le français et l'italien, mais qui permettrait peut-être un peu d'accéder à la dimension poétique du texte, la seule qui vaille, évidemment, et celle qui se dérobe obstinément à qui n'est pas un usager très intime et très régulier de l'idiome originel).

Mais c'est quoi, ce mourir, ce suprême (ce *suprême* est gênant, relevant trop directement du rituel bric-à-brac romantique) *"je m'efface" du sensible ?* Le sens, en tout cas, est atrocement *parlant*, aussi atrocement que le terrible « fermez la fenêtre, fermez la fenêtre, c'est trop beau ! » de l'ami de Flaubert (Maxime Le Poitevin ? je ne sais plus…).

Que me veut ce mourir, cet ultime Effacement du visible ?

À tort ou à raison je comprends *sembiante, il sembiante*, comme *ce qui a apparence sensible* – l'*apparence*, oui, mais sans connotation de *faux*-semblant : la somme de ce qui apparaît.

Mercredi 20 septembre, neuf heures du soir. La traduction est bien sûr la tour de Nesle de la poésie ; mais en même temps elle est peut-être l'expérience, le lieu, le moment qui permet le mieux d'approcher son essence. Aucune traduction n'est *bonne*. De chaque grand poème il faudrait proposer simultanément dix ou douze traductions. Bien sûr aucune ne conviendrait, mais dans le cercle qu'elles définiraient pourrait s'appréhender beaucoup de ce qui fait la poésie de ce poème. Chaque version qu'on en donne est toujours insuffisante, toujours un peu trop, toujours un peu pas assez, toujours à côté par excès ou par défaut, jamais

contemporaine, jamais coïncidante ; et cependant, à elles toutes, elles sont sans doute ce qui permet la meilleure approche de l'original, pour un étranger qui ne connaît pas la langue.

Quel que soit ce mourir, ce suprême
Effacement des couleurs du réel.

Quelle que puisse être la mort, cet ultime
« Je m'efface » du monde sensible.

Évidemment, si je connaissais vraiment l'italien, ce serait plus facile. Avec l'allemand, c'est encore pis. Je me souviens que j'étais heureux, jadis, d'imaginer comprendre et pouvoir aimer *en allemand* ce seul vers de Hölderlin :

Willkommen dann, o Stille der Schattenwelt !

Béni soit ton accueil, ô silence du pays des Ombres – c'est du moins ce que je croyais. Dans le Hölderlin bilingue d'Aubier, ce vers est traduit par :

Alors je sourirai aux Ombres infernales…

Même de Rilke je ne sais rien en allemand, et je bénis le Seigneur qu'il existe de lui, en français, une œuvre peu abondante, sans doute, mais hautement séduisante :

Ô nostalgie des lieux qui n'étaient point
assez aimés à l'heure passagère…

Celan, c'est triste à dire, n'est pour moi qu'une *idée* – une magnifique idée, une terrible idée, mais à laquelle je ne dois aucune *jouissance* de poésie.

Espagnol, portugais, ce n'est pas beaucoup plus brillant. J'ai beaucoup pratiqué Pessoa en italien, bizarrement, parce que pendant longtemps il existait de lui, dans la "Biblioteca Adelphi", *a cura di Antonio Tabucchi*, une édition bilingue bien supérieure à ce qu'on pouvait alors trouver en

France. Et l'italien m'était tout de même infiniment plus accessible que le portugais :

e la gloria del mio Re mi dà il disdegno
per questa umana gente fra cui vivo…

Il me souvient que je savais tout de même ceci, en portugais, sans trop savoir le prononcer :

Toma-me, ô noite eterna, nos teus braços
E chama-me teu filho.
Eu sou um rei
Que voluntàriamente abandone
O meu trono de sonhos et cansaços.

Et que tout un été (lusitanien) j'ai eu dans la tête, sur un mode plus léger :

(Freddy, eu chamava-te Baby, porque tu eras louro, branco e eu emava-te)

(Freddy, je t'appelais *Baby*, parce que tu étais blond et blanc, et je t'aimais)

(Je ne sais plus si j'ai mis un extrait de ce poème-là dans mon *Anthologie de l'amour des hommes* – ou Pessoa est abondamment représenté, y compris et peut-être surtout le Pessoa de langue anglaise, celui d'*Antinoous*).

Cependant je me sous-estime un peu car il y avait aussi, et il pourrait facilement y avoir de nouveau :

Na noite escreve um seu Cantar de Amigo
O plantador de naus a haver

Il écrit dans la nuit sa Chanson de l'Ami, Lui le planteur des nefs à venir…

(Il s'agit du roi don Dinis, qui a planté les forêts dont le bois servit, un ou deux siècles plus tard, à la constructions des flottes des

Découvreurs…)

En espagnol je sais et comprends à peu près une dizaine de vers, dont deux ou trois de Quevedo (grâce à Pierre Nouilhan, l'animateur des éditions Sables, qui m'a donné jadis un très joli *Ombre dernière*, publié par lui, lui que j'ai vu dimanche dernier, quelques minutes, car il est passé ici pour la journée du Patrimoine) :

« Ah de la vida ! » Nadie me responde ?

« Où est la vie ! »… Personne ne répond

traduit Carlos Pradal. Mais j'aime mieux entendre :

« Hola, ceux de la vie ! » Personne qui réponde ?

Et aussi :

En los claustros del alma la herida yace callada.

Et encore :

Azadas son la hora y el momento

(Bêches sont les heures et le moment…)

Góngora :

A mis soledades voy, de mis soledades vengo

Et aussi :

entre espinas crepusculos pisando

mais là il me semble qu'il y a peu de perte en français :

dans les ronces foulant des crépuscules

(traduction de Philippe Jaccottet, il est vrai – et c'est à elle que je dois d'en être arrivé *in (those) paths untrodden* – je me demande si le titre des magnifiques pièces pour piano seul de Janacek *Par des sentiers herbeux* est une référence à Whitman).

De la même page :

breve esplendor de mal distinta lumbre

Mais ma grande spécialité hispanophone, bien bizarrement, car rien ne me destinait spécialement à lui, c'est Machado. Je ne me rappelle plus comment nos relations ont commencé : au lac Noir d'Urbión, sans doute, à Soria, sur *el alto solar del romancero :*

Urbion, sobre pinares !
Moncayo blanco, al cielo aragonès, erguido ! –
Y pienso : Primavera, como un escalofrio
ira a cruzar el alto solar del romancero.

Ces mots-là me font frissonner, surtout au printemps, à cause de leur terrible *pendant ce temps* (la vie sans nous…) :

Et je pense : le printemps, comme un (grand) frisson
Va se mettre à courir les hautes terres du romancero

Va traverser le haut terroir du romancero

disent les traducteurs Gallimard, Sylvie Léger et Bernard Sesé. Mais traduire est trop douloureux, là. On n'arrive à faire son deuil ni de *cruzar*, où (mais seulement quand on ne connaît pas l'espagnol, peut-être…) on entend à la fois *croiser*, comme le ferait un navire, et *se croiser*, comme l'on fait les héros du *romancero*, précisément ; ni de l'irrésistible *solar*, où se déploie dans la lumière une gigantesque et déserte terrasse – oh là là, Molinos de Duero, Vinuesa, Cidones, Vilviestre del Pinar, Salas de los Infantes, Lara, Lara : je ne peux même pas penser à tout ça !

Mon Machado, si j'ose dire, est entièrement géographique – mais il est très fréquent que mon rapport à la poésie, et à la littérature en général, et

même un peu à la musique, passe par les lieux, les terres, les paysages :

– yo tuve patri adonde corre el Duero
por entre grises penas,

Ou bien ces vers si merveilleusement *plats*, comme les hauts plateaux de la Meseta, et qui en moi ont un pouvoir incroyable de déclencher la rêverie :

La venta de Cidones esta en la carretera
que va de Soria a Burgos.

Eux ne perdent presque rien à la traduction :

L'auberge de Cidones se trouve sur la route
qui va de Soria à Burgos.

Mais peut-être, encore une fois, faut-il *ne pas* parler espagnol pour les aimer.

Cependant, de Machado, il y a aussi ceci, qui ne doit rien à la géographie mais presque tout à mon travail sur les *Églogues :*

Yo era en mis sueños, don Ramón, viajero
del aspero camino, y tú, Caronte
de ojos de llama, el funebre barquero
de las revueltas aguas del Aqueronte.

Don Ramón, dans mes rêves, j'étais le voyageur
de l'amer chemin et toi, Charon…

Il s'agit de Ramón del Valle-Inclán.

De Lorca je crois bien ne savoir en espagnol qu'un titre, mais qui m'a obsédé pendant tout un voyage, et que j'ai dû répéter dix mille fois :

"El poeta pregunta a su amor por la ciudad encantada de Cuenca."

J'ai cru d'abord que la *ciudad encantada* c'était Cuenca, et j'ai mis quelque temps à découvrir que *la Ciudad encantada* c'était un site, un tumulte de rochers, qui n'avait pas plus de rapport avec la ville de Cuenca, ni moins, que Montpellier-le-Vieux n'en a avec Montpellier. Je me souviens y être allé, à cette Cité enchantée, et peut-être même deux fois, avec Rodolfo puis avec ma mère, parmi des brumes d'hiver. D'autre part, comme je m'étais témérairement muni d'un Lorca en espagnol, non bilingue, je ne comprenais pas *pregunta* et croyais vaguement que cela devait vouloir dire *déclare, fait profession de*, etc. Bref, je croyais qu'il s'agissait d'une déclaration d'amour passionnée à la ville de Cuenca. Je me demande même si ce n'est pas à cause de ce poème que je suis allé à Cuenca. Il est vrai que m'y attirait aussi un musée d'art abstrait, il me semble. Il m'a fallu un certain temps pour découvrir que *pregunta* voulait dire *demande, interroge* :

Le poète interroge son amour sur la Cité enchantée de Cuenca.

Dans la traduction française courante, ce titre est :

Le poète demande à son amour après la « ville enchantée » de Cuenca

ce qui me semble incroyablement maladroit, et tout à fait fautif dans notre langue (« Y a M. Dauzat il a demandé après vous… »). Cette traduction en général, d'ailleurs immédiatement classique, je crois (elle est due à André Belamich), est d'ailleurs tout à fait bizarre parce qu'elle est parfois, et même la plupart du temps, magnifique (*Vous aviez la passion qui vient du ciel d'Espagne, / La passion du poignard, des yeux cernés, des larmes…* et bien sûr *Ni le taureau ni le figuier ne te connaissent / ni les chevaux ni les fourmis de ta maison…*), et qu'elle recèle des fautes énormes et inexplicables, comme ce sous-titre d'*Introduction à la mort*, "Poèmes de la solitude à Vermont", qui donne à penser que *Vermont* est un lieu, alors que c'est bien sûr un État (et j'ai pu constater en lisant récemment la vie de Lorca qu'il avait bien été dans le Vermont et nullement dans un village qui lui aussi se serait appelé *Vermont – Poemas de la Soledad en Vermont*, c'est donc sans aucun doute *Poèmes de la solitude dans le Vermont*).

J'oubliais que je me rappelais aussi deux ou trois vers de Borges :

Las calles de Buenos Aires
ya son mi entrana.

Et :

Dieu, qui avec une ironie magnifique
Me dio a la vez los libros y la noche

Mais là encore, comme je lisais la poésie de Borges dans une édition bilingue hispano-italienne (à Florence, en 1981, et même allongé dans l'herbe ou étendu sur les murettes du Belvédère), ce qui me reste surtout, un peu sottement, c'est *l'italien*, comme pour Pessoa :

mi diede insieme i libri e la notte

ou même :

Detras del nombre hay lo que no se nombra ;
Hoy he sentido gravitar su sombra
(Dietro il nome c'è quel che non si nomina ;
oggi ho sentito gravitare la sua ombra)

Ironiquement les vers de Borges qui me sont le plus familiers, toutefois, et de très loin, ce sont ceux qu'il prête, dans *L'Aleph*, à l'insupportable et ridicule Carlos Argentino Daneri (un personnage pour lequel j'ai toujours éprouvé beaucoup d'intérêt et presque de tendresse (et un fort sentiment d'identification, bien sûr)) :

He visto, como el griego, las urbes de los hombres,
Los trabajos, los días de varia luz, el hambre ;
No corrijo los hechos, no falseo los nombres,
Pero el voyage que narro, es… autour de ma chambre .

Ces vers sont supposés être exécrables, bien entendu, et dans une certaine mesure ils le sont. Mais comme, étant de Daneri, ils sont aussi,

par en dessous (ou par *au-dessus*), de Borges, ils sont en même temps excellents (et inoubliables, la preuve). Il en va d'eux exactement comme de ceux de John Shade, le médiocre poète abondamment annoté par Kinbote, dans *Pale Fire.* Ceux-là aussi sont admirables. En tout cas ils comptent incontestablement parmi les meilleurs mauvais vers de la littérature :

I was the shadow of the waxwing slain
By the false azure of the windowpane…

Vendredi 22 septembre, neuf heures et demie du soir. La triste vérité – que dirait ma chère Jacqueline de Romilly ? – est que je ne sais pas, en grec, un vers ni même une phrase. Oh, s'accrochent bien à ma mémoire quelques lambeaux de littérature grecque (« Ô double chemin ! val caché ! bois de chênes ! ô étroit carrefour où se joignent deux routes ! ») mais pas un seul *en grec* (une langue que j'ai pourtant étudiée plusieurs années durant…).

En latin mon fort est Tibulle, mais c'est un fort plutôt faible :

Abstineas avidas, Mors, modo, nigra, manus ;
abstineas, Mors atra, precor…

En français il n'en reste pas grand-chose :

Écarte seulement, noire Mort, tes mains avides ;
écarte-les, sombre Mort, je t'en supplie…

Ou bien :

Retiens tes mains avides, noire Mort, au moins cela,
retiens-les, sombre Mort, je t'en prie…

Il est absolument impossible, j'ai essayé cent fois, de conserver en traduction l'effet *modo, nigra, manus* – or presque toute la jouissance est là (et l'efficacité auprès de la mémoire).

Mon Tibulle est plutôt funèbre :

Interea, dum fata sinunt, iungamus amores :
iam veniet tenebris Mors adoperta caput.

(Cependant, tant que les destins le permettent, aimons-nous tous deux : bientôt viendra la mort, la tête enveloppée de ténèbres.)

Ensuite on tombe en dessous du simple vers :

Rura cani rurisque deos

(Je chante la campagne et les dieux de la campagne).

Ou bien, mais là nous quittons la décence :

hinc clavim janua sensit

(déjà la porte a senti la clef) .

Mon Virgile est maigre et tristement prévisible :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexim
delicias domini : nec quid speraret habetat.

Mais là la traduction valéryenne est parfaite, et elle m'est familière depuis ma plus haute antiquité intime :

Pour le bel Alexis, délices de son maître,
Le pâtre Corydon se consumait en vain.
Il avait beau hanter les épais bois de hêtres,
Les monts et les forêts résonnaient sans écho
De ses plaintes sans art qu'il adressait au vide.

Malgré ma volonté d'épargner autant que faire se peut les deniers de la maison Fayard, il ne sera pas possible, en cette occurrence, d'éviter Valéry et les droits impliqués. Je traduis moi-même ce que je peux – trop vite –, mais dans le cas particulier la perte serait trop grande. Les *Bucoliques* de Valéry, c'est une œuvre en soi.

Tout le peu que je sais de Virgile est scolaire, bien que ce ne date pas nécessairement de mes années d'école :

Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi
silvestrem tenui musam meditaris avena ;
nos patriae finis et dulcia linquimus arva ;
nos patriam fugimus ; tu, Tityre, lentus in umbra,
formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Encore m'a-t-il fallu à l'instant aller vérifier, et même boucher quelques trous : je ne savais plus comment on arrivait à l'irrésistible *lentus in umbra* (« nonchalant sous l'ombrage », traduit joliment M. de Saint-Denis pour Budé ; et Valéry *tranquille à l'ombre*, ce qui cette fois n'a pas la même séduction).

Il arrive, mais c'est assez normal, que je, ou plutôt ma mémoire, préfère Valéry à Virgile :

Haussons un peu le ton, ô Muses de Sicile…

C'est l'un des vers qui me viennent le plus souvent à l'esprit ; bien plus souvent que :

Sicelides Musae, paulo majora canamus.

Ce doit être ce malencontreux *paulo* qui me gêne…

En revanche je sais bien :

Alternis dicetis : amant alterna Camenae

(Vous parlerez l'un après l'autre : les Camènes aiment les chants alternés).

Et aussi :

ambo florentes aetatibus, Arcades ambo,
et cantare pares et respondere parati.

C'est-à-dire que là tout s'ordonnance autour de *Arcades ambo*, qui est un rocher de résistance à l'oubli : ensuite le reste revient plus ou moins bien.

Tout ce qui a été utilisé dans les *Églogues* (les nôtres) me demeure assez bien dans la tête :

Orpheus in silvis, inter delphinas Arion

(un Orphée dans les bois, un Arion parmi les dauphins) .

Tout cela, qui n'est pas grand-chose, vient exclusivement des *Bucoliques*. J'ai beau me battre les flancs, je ne retrouve rien des *Géorgiques*, et, c'est plus grave, rien non plus de l'*Énéide.*

Au XVIIIe siècle encore, un homme cultivé avait en tête, j'imagine, cent ou deux cents vers d'Horace. Je n'en ai pas un seul, tout juste d'infimes fragments, d'ailleurs morceaux de proverbes, d'expressions toutes faites ou qui le sont devenues, plus que de poèmes : *Parce precor, precor* ; *scire nefas* ; et l'inévitable (et plutôt pénible) *carpe diem.*

Mais je sais :

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer grise,
Mon amie, ô ma bonne amie, ma camarade !
Je crois qu'il est pareil au jour
Où Horace composa l'ode à Leuconoé…

Samedi 23 septembre, dix heures moins le quart. Je faisais le tour ces jours derniers du peu que je savais par cœur de poésie dans des langues que je connais mal, ou pas du tout. Mais même en anglais, que tout de même je maîtrise beaucoup mieux (j'arrive très bien à mal traduire Whitman sans ouvrir le dictionnaire, ces jours-ci), même en anglais mon capital lyrique est plutôt réduit, sans comparaison même lointaine avec ce que je sais de vers français. C'est ce qui me fait penser qu'il y a là vraiment un barrage qui n'est pas seulement, de beaucoup s'en faut, de l'ordre de l'intelligibilité. Jean Puyaubert était persuadé, et je partageais son sentiment, que l'amour de la poésie – sous la forme du moins où nous en étions affectés lui et moi – est lié à une pulsion de répétition, et

même de rabâchage. Je suis parfaitement capable de me dire deux cents fois les deux ou trois mêmes vers, au cours d'une promenade le long de la rivière. Mais la matière de cette battologie, *batto-pathologie* peut-être, c'est presque exclusivement la langue maternelle. On peut aimer des poèmes en des langues étrangères, mais eux ne nous aiment pas beaucoup, ils n'insistent pas pour nous tenir compagnie, et même ils nous tiennent à distance.

C'est probablement d'Eliot que je sais le plus de vers en anglais – beaucoup plus que de Pound, par exemple, qui ne me reste pas du tout en tête, ce qui fait que je l'aime beaucoup moins, forcément : un poète aimé, ce sont des poèmes ou des morceaux de poèmes qui nous accompagnent quand nous marchons, quand nous rêvons ou voyageons ; sans cela à quoi bon ?

Je possède à peu près une bonne partie de la *Chanson d'amour de J. Alfred Prufrock*, et le reste me revient par plaques à chaque lecture :

Let us go then, you and I,
When evening is spread out against the sky
Like a patient etherised upon a table ;
Let us go, through half-deserted streets Etc.
Streets that follow like a tedious argument

Et bien sûr (*Passage* en témoigne assez) :

In the room the women come and go Talking of Michelangelo.

Sans oublier :

No ! I am not Prince Hamlet, nor was meant to be…

Mais assez étrangement, et sans que je sache du tout comment c'est arrivé, ce qui d'Eliot est le plus anciennement gravé en moi vient du moins populaire *Burnt Norton*, un poème que je n'arrive même pas à retrouver dans la bibliothèque, à l'instant :

But to what purpose

Disturbing the dust on a bowl of rose-leaves
I do not know.
Other echoes
Inhabit the garden. Shall we follow ?
Quick, said the bird…

(Mais dans quel dessein
Déranger la poussière sur une coupe de feuilles de roses
Je ne sais.
D'autres échos
Habitent le jardin. Les suivrons-nous ?
Vite, dit l'oiseau…)

Ou bien, du même poème, le majestueux :

Time present and time past
Are both present in time future,
And time future present in time past.

Lundi 25 septembre, neuf heures du soir. Je n'imaginais pas, lorsque je me suis lancé je ne sais plus trop pourquoi dans ce tableau de ce que je sais de poésie en langue étrangère – plus ou moins dans le dessein de souligner qu'il est difficile d'en savoir beaucoup, et que nulle part l'*aliénité* du langage ne nous montre plus grande résistance –, je n'imaginais pas que quatre ou cinq soirées de *journal* allaient y sombrer. Je sais peu de poésie étrangère, mais un peu plus toutefois que je ne l'imaginais. Il m'en revient même que j'avais oublié en brossant ce panorama :

Le donne, i cavallier, l'arme, gli amori…

Et puis il y a des situations intermédiaires, vers que nous n'avons pas vraiment à disposition, mais qui nous reviennent entiers lorsque l'oreille ou l'œil entendent sonner leurs syllabes d'attaque :

L'aspra legge di Scozia, empia e severa

Un vers que l'on ne sait pas, ou qu'on croit ne pas savoir :

Lasciando andar, che farà buon camino

peut mener à un autre, celui-là très familier :

è torniamo a Rinaldo paladino…

Et comment ma recension désordonnée a-t-elle pu laisser de côté ce tableau de mes jours et de mes saisons :

Pur si ritrova ancor su la riviera ?

Il a tout de même fallu, pour que je me souvienne que je savais ces vers-là, ces vers que je ne savais pas savoir, et donc que je ne savais pas vraiment, que par hasard je doive aller rouvrir et feuilleter les deux volumes Garzanti de l'*Orlando furioso*, à la recherche de certaine chevauchée de cavaliers en tout sens dans la plaine ou dans la forêt, non sans passages secrets et galeries souterraines – dont il est peu vraisemblable qu'elles aient pu être empruntées à cheval, tout de même… Aussi bien n'ai-je pas trouvé ce que je cherchais, mais ceci, qui peut-être en est ce qu'il y a de moins éloigné :

Senza scudiero e senza compagnia
va il cavallier per quella selva immensa,
facendo or una ed or un'altra via,
dove piu aver strane aventure pensa

ou bien cela, qui me ramène un peu au spectacle de ma fenêtre (et c'est précisément ce que j'avais en tête, pour la sixième églogue de *Travers III)* :

Di monte in monte e d'uno in altro bosco
guinsero ove l'altezza di Pirene
puo dimostrar, se non è l'aer fosco,
e Francia e Spagna e due diverse arene.

Mais là nous quittons tout à fait ce que je sais pour entrer dans la catégorie beaucoup moins solidement charpentée de ce que je *reconnais*.

En revanche, d'Eliot, pour en revenir à lui, je sais presque jusqu'à l'obsession, et jusqu'à l'éventuelle exaspération de la compagnie (je crois que ma plus grave crise de ces vers-là remonte au printemps dernier, et pendant plusieurs semaines ils ne m'ont pas quitté) :

Webster was much possessed by death
And saw the skull beneath the skin…

Ensuite la mémoire décroche, dans *Whispers of Immortality*, et ne reprend du service qu'à la mention de John Donne :

Donne, I suppose, was such another
Who found no substitute for sense.

De Donne lui-même il me semble ne me rappeler, pour l'instant, que cette question littérariste, qui pourrait servir d'exergue général aux *Églogues*, justement :

If we might put the letters but one way,
In the leane dearth of words, what could we say ?

(Si nous ne disposions que d'un seul ordre aux lettres,
Dans ce défaut de mots que pourrions-nous bien dire ?)

Mais si pour vérification je cherche ces vers dans mon Everyman's Donne, je me découvre une grande intimité avec ceux qui précèdent, hommage à Picasso :

Though all her parts be not in th'usuall place,
She'hath yet an Anagram of a good face.

(Bien que tous les morceaux ne soient pas à leur place,
Elle offre en Anagramme un visage plaisant.)

Je crois bien, mais j'ai du mal à croire, que j'ai un moment attribué à Donne, *tentatively*, le début de la dernière strophe de *Dover Beach* :

Ah love, let us be true
To one another ! for the world…

sur quoi j'embrayais, non moins extraordinairement (mais j'ai déjà dû noter cela dix fois, et les *Églogues* retentissent de ces toboggans et tunnels sous les siècles), sur une phrase en moi interminablement obsessionnelle de *La Promenade au phare* :

> [*for the world*], *from being made up of little separate incidents that one lived one by one, became curled and whole like a wave which bore one up with it*, etc.

Je n'hésitais pas, sans m'en rendre compte, ou plutôt la mémoire n'hésitait pas, pour faciliter ces transitions acrobatiques (et dont j'entrevois mal ce qui les rendait si désirables, si obstinément quémandeuses d'existence), à trafiquer les textes. Ainsi *the world* pouvait très bien devenir *life*, comme chez Virginia Woolf (*how life, from being made of*, etc.), et *from* se transformer en *instead of* (sans doute pour éviter la trop grande proximité avec *for*). Et l'on avait alors, on a encore souvent, dans les couloirs butés de mon cerveau hospitalier, entre le service des urgences et la salle d'opération, avec passage en anesthésie, *like a patient etherized upon a table* :

Oh love, let us be true to one another !
For life, instead of being made of little separate incidents…

C'est à peu près là, en salle de réanimation, que je me rendais compte, mais un peu tard, que non seulement on était bien loin de John Donne mais qu'ayant dépassé le pauvre Arnold sans crier gare on était entré dans la prose – la plus fluide et délicatement harmonieuse des proses, il est vrai.

Mais je me retourne tout de même sur Arnold pour assister à la terrible bataille

Where ignorant armies clash by night.

(Où des armées ignorantes s'affrontent dans la nuit…)

Peut-être faut-il être étranger pour aimer encore *Dover Beach*, qui pour un Anglais cultivé relève d'un lyrisme aussi confit, j'imagine, que *Mignonne allons voir si la rose… – Oceano Nox* serait sans doute une comparaison plus pertinente, mais je m'avise que la charge de poésie d'*Oceano Nox* est loin d'être épuisée en moi (celle de *Mignonne allons voir si la rose…* n'a jamais été bien vaillante).

Mardi 26 septembre, neuf heures et demie. Ce que je sais de vers anglais du XXe siècle est étroitement dépendant d'une petite et d'ailleurs très jolie anthologie de l'Oxford University Press, solidement reliée de bleu, acquise justement à Oxford, probablement chez Blackwell's, le 27 janvier 1966 – *ex-libris* faisant foi. J'avais dix-neuf ans, un âge encore, mais c'est la fin, où ce qu'on lit reste gravé dans la mémoire :

But Dagobert and Peregrine and I
Were children then ; we walked like shy gazelles
Among the music of the thin flower-bells
And life still held some promise, – never ask
Of what, – but life seemed less a stranger, then,
Than ever after in this cold existence.

Ce sont là vers de Dame Edith Sitwell, qui, la malheureuse, d'après ce que j'ai cru observer, a été chassée sans pitié de toutes les anthologies plus récentes. Je suppose que j'avais été arrêté par les bizarres prénoms (à peine plus pittoresques, au demeurant, que les véritables prénoms des frères de Dame Edith, Osbert et Sacheverell…). M'avait retenu sans doute le beau

but life seemed less a stranger, then

C'est dans le même petit volume, si agréable en la main, que j'avais découvert aussi Auden, sans doute, qui lui a beaucoup mieux résisté que Sitwell aux évolutions de la faveur – mais peut-être pas grâce à des vers comme ceux que j'avais alors gardés en tête, et dont je soupçonne que c'est leur facilité de compréhension linguistique, pour un étranger, qui

m'avait plu surtout ; ils me permettaient de me convaincre à bon compte que je savais des vers anglais :

So good-bye to the house with its wallpaper red,
Good-bye to the sheets on the warm double bed,
Good-bye to the beautiful birds on the wall,
It's good-bye, dear heart, good-bye to you all.

Il y a aussi que le thème de l'adieu à la maison avait de bonnes raisons de m'être sensible.

Un vers dont je me souviens m'était connu par mon ami Peter Bullough, qui le prononçait souvent :

We were young, we were merry, we were very very wise…

La même anthologie me rappelle, si je l'ai jamais su, qu'il est de Mary Coleridge (1861-1907).

J'ai gardé mémoire de quelques vers de Cummings, que je lisais à New York en 1969. Celui-ci n'aurait pas pu m'échapper :

"so you're hunting for ann well i'm looking for will"

D'ailleurs le livre m'avait été offert par "W." – c'est par cette initiale qu'il signait, le 12 juillet, la dédicace du cadeau, une citation de Perse :

« J'ai des présents pour toi et plus d'un mot silencieux. »

Mais ce qui me revient le plus souvent, et c'est très souvent, de ce volume aujourd'hui jauni, c'est :

– valleys accuse their
mountains of having altitude – and march
denounces april as a saboteur.

Cependant je croyais que cela s'écrivait plus platement ainsi :

valleys accuse their mountains of having altitude

and march calls april a saboteur

voire ainsi :

les vallées accusent leur montagne
d'avoir de la hauteur
et mars appelle avril
un saboteur

Je sais peu de Shakespeare – quelques inévitables (*Now is the winter of our discontent)*, et, de *Cymbeline*, ceci :

With fairest flowers
While summer lasts and I live here, Fidele,
I'll sweeten thy sad grave…

C'est grâce à un livre de ce titre, *With fairest flowers while summers lasts*, autre cadeau du même W., que j'ai rencontré ces vers-là et me suis familiarisé avec nombre des sonnets, et par exemple avec

Thus have I had thee as a dream does flatter
In sleep a king. But waking, no such matter

(Ainsi t'ai-je possédé comme un rêve flatte en son sommeil
Un roi. Mais le réveil, et rien de tel)

– couplet qui sans doute, à cette époque (qui fut longue), évoquait surtout, pour moi, le donateur.

Jeudi 28 septembre, dix heures du soir. Il aura fallu Ginsberg, Ginsberg "chantant" à Toulouse, pour me mettre dans le crâne définitivement (le précaire *définitif* de la mémoire) un peu du *Tyger* de Blake :

Tyger Tyger, burning bright,
In the forests of the night ;
What immortal hand or eye,
Could frame thy fearful symmetry ?

In what distant deeps or skies

Burnt the fire of thine eyes !
On what wings dare he aspire ?
What the hand, dare seize the fire ?

Il est vrai que ce que j'entends là, à présent, c'est la voix de Ginsberg, sa vraie voix humaine (même si je ne la connais qu'à travers un disque), plus que celle de Blake.

La voix de Ginsberg, mieux eût valu sans doute, mieux encore, *I mean*, qu'elle fût associée dans mon esprit à des vers de Ginsberg, et par exemple, et par excellence à ces amples versets, que j'ai rencontrés sans doute à New York en 1969, et qui ne m'ont jamais quitté depuis :

I saw the best minds of my generation destroyed by madness, starving hysterical naked, dragging themselves through the negro streets at dawn looking for an angry fix

angelheaded hipsters burning for the ancient heavenly connection to the starry dynamo in the machinery of night,

[...]

who howled on their knees in the subway and were dragged off the roof waving genitals and manuscripts,

who let themselves be fucked in the ass by saintly motorcyclists and screamed with joy,

who blew and were blown by those human seraphim, the sailors, caresses of Atlantic and Carribean love,

who balled in the morning in the evenings in rosegardens and the grass of public parks scattering their semen freely to whomever come who may.

Me plaisaient surtout les marins, bien sûr, *caresses de l'amour atlantique et caraïbe, qui baisaient le soir le matin dans des jardins de roses et sur l'herbe des jardins publics*, scattering their semen freely to whomever come who may. Aujourd'hui me séduit presque autant, et m'amuse davantage, *waving genitals and manuscripts*.

***

Toute la journée a été fort occupée de la fraîche “affaire Redeker”. Il n’était pas midi que déjà l’In-nocence avait publié un “communiqué” :

« Communiqué n° 329, jeudi 28 septembre 2006

Sur les menaces à l’encontre de Robert Redeker

« Le parti de l’In-nocence se déclare atterré par les graves menaces dont fait l’objet le philosophe Robert Redeker, menaces qui l’ont obligé à interrompre son enseignement et à accepter la protection de la police et l’entrée en clandestinité.

« Le parti de l’In-nocence manifeste son appui total au philosophe, son admiration pour son courage et son assentiment aux thèses qu’il a soutenues dans l’article du *Figaro* qui lui vaut les menaces pesant sur lui.

« Le parti de l’In-nocence est indigné par la tiédeur et la lâcheté que témoignent nombre de réactions médiatiques et institutionnelles à ce très grave épisode, et il condamne tout particulièrement ceux qui, sous prétexte d’équilibre et de pondération, mettent sur le même plan, pour les condamner également, d’une part l’expression d’opinions qui peuvent bien sûr faire l’objet de discussions et d’autre part la profération de menaces de mort.

« Le parti de l’In-nocence, à l’heure où des églises sont incendiées et détruites au Kosovo ou en Bosnie, où une sotte mise en scène d’un opéra de Mozart est sottement retirée de l’affiche à Berlin, où un professeur et un penseur de la qualité de Robert Redeker doit renoncer à vivre au grand jour, estime que la France et l’Europe sont manifestement placées dans une situation où elles ne sauraient se voiler la face plus longtemps devant le fondamental conflit de valeurs et de civilisations où les a menées leur long aveuglement. »

Redeker lui-même a écrit ceci à Glucksmann, qui a répandu le message, apparemment, parmi les signataires d’une pétition en faveur de Redeker :

« Cher André,

« Bonjour.

« Je suis maintenant dans une situation personnelle catastrophique. De nombreuses menaces de mort très précises m’ont été adressées, et j’ai été

condamné à mort par des organisations de la mouvance al-Qaïda. L'UCLAT et la DST s'en occupent, mais… je n'ai plus le droit de loger chez moi (sur les sites me condamnant à mort il y a un plan indiquant comment venir à ma maison pour me tuer, il y a ma photo, celle des lieux où je travaille, des numéros de téléphone, et l'acte de condamnation). Mais en même temps on ne me fournit pas d'endroit, je suis obligé de quémander, deux soirs ici, deux soirs là… Je suis sous protection policière permanente. Je dois annuler toutes les conférences prévues. Et les autorités m'obligent à déménager. Je suis un SDF. Il en suit une situation financière démente, tous les frais sont à ma charge, y compris ceux éventuels d'un loyer d'un mois ou deux éloigné d'ici, de deux déménagements, de frais de notaire, etc... C'est bien triste. J'ai exercé un droit constitutionnel, et j'en suis puni, sur le territoire même de la République. Cette affaire est aussi une attaque contre la souveraineté nationale : des lois étrangères, décidées par des fanatiques criminophiles, me punissent d'avoir exercé un droit constitutionnel français, et j'en subis, en France même, grand dommage.

« Amitiés »

J'ai essayé moi-même de joindre Redeker, à travers le comité qui le soutient, pour lui proposer de se réfugier ici. Mais je ne suis pas arrivé à lui parler. Ce soir toute l'affaire a déboulé dans les journaux télévisés.

Vendredi 29 septembre. Quelquefois, que ce soit par la poste ou à travers le courrier électronique, on reçoit des lettres dont il est presque impossible de savoir si elles sont des pastiches ou des messages à prendre au sérieux, des plaisanteries ou bien l'expression de sentiments véritables, le témoignage d'un humour délicat ou d'une naïveté insondable. Ainsi de celle-ci :

« Cher Renaud,

« Permettez que je vous appelle Renaud ; en fait, avec mon mari,on se sent tellement proche de vous de vos préoccupations et de vos pensées,que l'on se surprend à dire "oh, ça plairait à Renaud ça" ou le contraire,et mon mari m'a même avoué en riant hier soir qu'il ne pouvait plus croiser un brun moustachu et poilu sans penser à vous, c'est vous dire !;

« Nous vous avons connu au moment de l'affaire et nous avons commençé à vous lire avec "corbeaux" qui nous a tellement plu que depuis nous lisons tous vos journaux . cet été on en a acheté 2 d'un coup car mon mari en avait marre de se faire piquer son journal quand il avait envie de le lire . Alors tous les soirs en vacances, on lisait notre "journal" en s'interrompant fréquemment pour lire des passages à l'autre, et on était souvent plié en deux (je sais, j'écris comme je parle mais je ne suis pas une intellectuelle moi, je suis prof…, ouaff, ouaff).

« Bon je ne vais pas vous faire perdre votre temps précieux en vous racontant ma vie, d'autant que je devrais moi-même être en train de corriger mes copies, comme ce bon Pierre (je l'adore celui là, qu'est-ce qu'il a l'air gentil !), mais cela faisait longtemps que je voulais vous dire que je pense que vous êtes apprécié par des gens très divers et sans doute plus nombreux que vous pensez.

« Juste un mot pour terminer, ;je lisais votre incompréhension face à la volonté d'anonymat de votre lectrice assidue Elisabeth, mais je pense contrairement à vous que ce n'est pas de la puérilité, c'est une prudence élémentaire quand on s'adresse à un diariste, certaines personnes n'ont pas du tout envie qu'on les reconnaisse, contrairement à d'autres qui en seraient flattées . Il est vrai que vous devez sans doute être tenu de demander une autorisation écrite pour citer ou même mentionner les courriers d'un lecteur, mais certaines personnes ont une peur irrationnelle de s'exposer. Je n'ai,moi même, pas peur de parler de vous autour de moi et de vous dire que je m'appelle […] et que j'habite à […] mais mon mari,qui n'est pas au courant de ce courrier et qui le désapprouverait complètement, ne vous fera jamais savoir à quel point il vous apprécie, lui qui m'a fait vous connaître et qui m'a montré un soir la vue que vous aviez de Plieux, grâce à Google earth !!!, c'est vous dire s'il vous adore…

« Bon je vous laisse à vos lectures, et je vous salue tres amicalement.

« […] »

J'ai nettement amélioré la présentation de la lettre en la collant ici, en lui mettant des guillemets et en lui imposant des interlignes. Bien entendu, chaque fois que j'en recommence la lecture, je ne peux pas ne

pas croire à une plaisanterie (« en fait, avec mon mari, on se sent tellement proche de vous de vos préoccupations et de vos pensées… ») et je ris de bon cœur. Mais les derniers paragraphes n'ont pas l'air de relever de la facétie. Si la lettre était un pastiche comme elle en a l'air, eux ne lui ajouteraient rien. Un pasticheur irait plus loin, il me semble. Quand j'en arrive aux phrases ultimes, je me dis que je me suis trompé, qu'il doit s'agir d'une lettre *sérieuse*. Et puis je reprends au début et je me convaincs que non, que ce n'est pas possible.

Moi qui cherche un éditeur (pour mes textes "politiques"), j'ai reçu, par coïncidence, une lettre de l'un d'entre eux. Plus exactement, il s'agit d'un directeur de collection, dans une grande maison bien connue. Il me dit qu'il aimerait un jour publier quelque chose de moi, et d'abord me rencontrer. La nature de sa collection, malheureusement, ne saurait le moins du monde convenir au *Communisme du* XXIe *siècle*, le petit recueil que je projette. L'étrange est qu'ayant dit à cet homme, en réponse à sa lettre, que j'étais assez rarement à Paris, il me demande où j'habite, et si je dis « dans le Sud-Ouest » il me demande « où dans le Sud-Ouest » ? Donc un éditeur peut très bien proposer à un écrivain qu'il écrive un livre pour une collection qu'il dirige *sans avoir rien lu de lui* – parce que, pour ignorer que j'habite dans le Gers, il faut vraiment s'être donné beaucoup de mal à ne pas me lire.

J'exagère un peu, peut-être. Peut-être cet homme a-t-il lu *Du sens*, ou bien *Le Département de la Lozère*. Tout de même, c'est bizarre. D'une façon générale les gens ne se rendent absolument pas compte, quand ils parlent ou quand ils écrivent à un écrivain, à quel point celui-ci peut savoir, assez facilement, ce qu'ils ont lu de lui ou ce qu'ils n'ont pas lu. Même des tiers peuvent le savoir. Jeanne Lloan ou Pierre font souvent visiter, ici, à des personnes qui leur disent être de miens lecteurs mais qui, d'après leur guide, « ne doivent pas être des lecteurs du *journal* parce qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Marcheschi » ou bien « parce qu'ils ont demandé si vous étiez marié » (c'est arrivé), ou bien, au contraire, « ne doivent pas savoir que vous écrivez des romans ou des essais parce qu'ils ont demandé comment ça s'écrivait, *les éditions P.O.L* » (à vrai dire ceux-là ne doivent pas être de très bons lecteurs du *journal* non plus parce que, des éditions P.O.L, il est tout de même

beaucoup question, dans le *journal*…). Mais dans l'ensemble le rôle de *bon lecteur* ou de *grand lecteur* ou de *lecteur passionné* (« Je crois bien que j'ai lu tout ce que vous avez écrit. Ah, tiens, vous avez des chiens ? ») est beaucoup plus difficile à tenir que la plupart des contemporains ne semblent l'imaginer.

Dans mes efforts pour trouver un éditeur à mes textes politiques – efforts qui tout de même ne vont pas jusqu'à m'adresser *directement* à telle ou telle maison –, j'ai déposé un bref avis faisant état de cette quête sur le site de la Société des lecteurs et sur celui de l'In-nocence. Cet avis ne m'a valu qu'une seule réaction professionnelle, celle-ci :

« Monsieur,

« Je reçois ce jour le message suivant :

[*ici copie de mon message sur le site de la Société des lecteurs*]

« Je dirige les éditions […] et pourrais éventuellement être intéressé par votre livre.

« Bien cordialement. »

Je n'ai pas répondu – ce n'est pas tant que les éditions […] sont à la fois très obscures et passablement compromettantes, c'est qu'on a besoin d'un peu d'égards, d'attention, d'accueil. Je ne veux pas d'un éditeur qui *pourrait éventuellement être intéressé* par mon livre. Enfin, si, quant au fond, parfait ; mais je ne veux pas qu'il me l'écrive en ces termes-là. La courtoisie est un afflux de fiction dans les rudesses de la réalité.

Samedi 30 septembre, dix heures moins le quart. Au moins la mise au point du *Journal de* Travers avance-t-elle inexorablement. Trente-cinq cahiers, un cahier révisé envoyé toutes les semaines à Fayard, le lundi, je n'y ai pas manqué depuis des mois : nous en sommes au trente-deuxième, qui sera prêt pour partir après-demain. Donc, sauf catastrophe toujours possible, ce travail-là sera fini dans trois semaines, un peu avant la fin d'octobre. Ce n'est certes pas le labeur le plus difficile qu'il m'ait été donné d'accomplir – il ne demande aucun effort intellectuel –, mais c'est en quantité le plus lourd. Je suis bien curieux de savoir combien les deux volumes prévus vont compter de pages, à eux deux : plus de trois mille, je pense.

Travers soi-même, en revanche, ne témoigne pas pareille régularité dans l'avancée. La sixième églogue de ce troisième volume devrait être terminée demain. Elle le sera peut-être, elle a déjà la longueur requise, et même au-delà ; mais jusqu'à présent elle ne me donne pas satisfaction. Dans son état actuel elle me fait penser aux pages sans ponctuation de *L'Inauguration de la salle des Vents* avant que celles-ci trouvent un rythme, un souffle (ce qui est arrivé assez tard). Elle est sans ponctuation elle aussi, mais deux styles, ou sous-styles, s'y marient assez mal : celui que j'appelle entre moi et moi le style *bégayant* et celui que je nomme le style *tuyau de poêle*. Il faut à présent bégayanniser le *tuyau de poêle* et tuyaudepoêliser le *bégayant* – à moins de considérer qu'il y a des sous-parties dans ce mouvement-là, comme dans un mouvement de sonate : *bégayant*, *tuyau de poêle*, *bégayant*. Complication et source de ralentissement supplémentaires, le travail, d'essence *musicale*, si j'ose l'écrire, ne peut se faire qu'à haute voix (et la lecture impliquée aussi, peut-être).

Restera ensuite la septième et dernière églogue (de ce volume), et puis tout le livre à relire sérieusement. Je suis fatigué. Je pense que de ma vie je n'ai tant travaillé. À trente ans, à en croire le *Journal de* Travers, je travaillais six heures par jour. À soixante, selon une arithmétique perverse, on est beaucoup plus près de douze. Je suis à la tâche tous les jours, sept jours par semaine, de sept ou huit heures du matin à onze heures du soir, mais avec quelques interruptions : petit déjeuner et informations de neuf heures moins vingt à neuf heures *cinq*, informations, gymnastique et bain de midi et demi à une heure et demie ou deux heures, une heure et demie de promenade des chiens, journal télévisé à huit heures du soir. Tout cela n'irait pas trop mal si ce n'était compliqué par les ravages de l'insomnie. Insomnie pour insomnie, la forme dont je suis affecté n'est pas la plus désagréable, loin de là. Je m'endors sans aucune difficulté (à une heure du matin, en général). Le problème est que je me réveille beaucoup plus tôt que je ne le souhaiterais : cinq heures, cinq heures et demie, six heures – quand c'est *sept heures* c'est une espèce de victoire, *huit heures* une bénédiction.

La plupart du temps je ne lutte pas, je me mets au travail. Quelquefois, assez souvent, lorsque Céline apporte le petit déjeuner, j'ai déjà visité les

sites électroniques amis, j'ai apporté ma contribution quotidienne à *Le Jour ni l'Heure*, j'ai copié ou traduit un poème pour *L'Amour des hommes*. C'est un gros avantage que d'être si bien avancé si tôt dans mes affaires. Hélas je soupçonne cet avantage d'être la cause principale de mes insomnies : il est tellement utile de se lever tôt, je suis si conscient de cela même en dormant, que cette conscience me réveille et me pousse à sortir du lit.

Il y a aussi le souci, évidemment, pour me refuser le sommeil. Ces jours-ci, comme souvent, il prend la forme de ma mère. Plus précisément, il prend la voix d'un huissier parisien, qui m'a téléphoné la semaine dernière à propos du studio du Front de Seine. Il était fort poli mais m'a appris que ma mère devait neuf mille euros de charges, à propos de ce studio, et la succession de mon père – entité juridique, apparemment – neuf mille euros encore. Faute de paiement, le studio va être mis en vente. Et certes personne dans la famille ne peut payer. Vente il devrait donc y avoir. Mais le problème n'est pas là, même si ce studio était pour moi bien commode, si bruyant qu'il fût. Le problème est que ma mère gère ses affaires et les nôtres, celles de ma sœur, de mes neveu et nièce, les miennes, en dépit du bon sens. Tous les mois je lui envoie de l'argent pour ces maudites charges. Apparemment, et malgré cela, elle ne les paie pas. Il semblerait qu'elle ne paie même pas son propre loyer, que bien entendu on lui réclame, ce dont s'est avisé mon neveu Nicolas, le fils de mon frère, qui m'a téléphoné hier, on ne peut plus préoccupé. Nous ne comprenons pas où passe l'argent.

Ma mère perçoit une retraite d'avocat qui sans être opulente devrait lui permettre de vivre à peu près convenablement. Elle touche aussi quelque chose de la retraite de mon père. Cependant elle n'a jamais un sou et il faut constamment lui envoyer quelques subsides. Elle ne les demande pas vraiment, sauf exception, mais dit régulièrement qu'elle ne peut pas payer ceci ou cela, qu'elle n'a rien à manger jusqu'à lundi, qu'elle n'a pas de quoi prendre un taxi pour aller ici ou là. Cette semaine son téléphone était encore une fois coupé, certainement parce que la facture n'avait pas été acquittée. Nicolas soupçonne certaines personnes de l'entourage, en particulier une ex-jeune femme, une "pauvre fille" qu'il dit être une *junkie* notoirement connue comme telle à Clermont, une

demoiselle X qui est venue ici il y a quelques années, qui n'est pas désagréable ni antipathique, à première vue, mais qui a l'air bien perdue et incapable de se retrouver et dont je croyais jadis que ma mère s'occupait par charité. Mais ma mère déteste tellement être seule que toutes les compagnies lui sont précieuses, y compris beaucoup de celles que la plupart des gens, à commencer par moi, éviteraient avec le plus grand soin. Ce n'est pas Mlle X qui est l'obligée de ma mère, c'est ma mère qui est l'obligée de Mlle X quand Mlle X veut bien se manifester et coucher chez elle – ce qui est une épreuve, certes. Mlle X fait-elle rémunérer sa compagnie ? Se rémunère-t-elle elle-même ?

Nicolas dit que ma mère ne sait plus faire un chèque, si elle l'a jamais su – ne parlons pas de carte bleue. Elle fait constamment remplir ses chèques, et peut-être même signer, par les uns et par les autres. Nicolas a rencontré dans la rue la femme, magistrat, d'un cousin à nous, qui lui-même est avocat. Cette cousine lui a dit que des dizaines de personnes bien plus au fait de la marche du monde que ne l'est ma mère étaient depuis longtemps sous tutelle. Elle estime que la mise sous tutelle est inévitable. Mais comment procéder ?

Lundi 2 octobre, dix heures du soir. Hier nous avons vu une grande partie du film de Chéreau, *Ceux qui m'aiment prendront le train*. Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'horreur à mes yeux, à mes oreilles, des rapports humains, là, des relations entre les personnages, de la façon dont ils se parlent, se traitent, se comportent les uns avec les autres. Bien sûr j'ai peu d'amis, et ceux que j'ai je les vois très peu. On peut même dire que je n'ai aucune vie sociale. Cela ne me manque guère. Mais si la vie sociale contemporaine, les relations entre amis aujourd'hui, le mode d'être avec ses proches, ce sont à peu près ceux qui sont exposés là, et d'ailleurs dans de nombreux autres films de ce tournant du millénaire, dans presque tous, même, alors je me félicite plus que je ne saurais dire de n'être pas plongé dans ce marécage-là.

La façon dont ces gens se parlent ! On a l'impression qu'il n'y a pas d'autre type d'échange entre eux que celui du défi permanent, de la rivalité à tout instant traduite en phrases, en gestes et en regards, la provocation à jet continu, rien de tout cela n'étant à aucun moment médiatisé par la moindre politesse, courtoisie, décence, distance, raison,

sagesse, *civilisation*. Bien entendu je présume que selon les lois du genre les traits exposés se retournent *in fine* – il était tard, nous n'avons pas regardé le film jusqu'à la fin –, et que cette collection de gens odieux révèle des trésors d'humanité aimante et blessée ; mais pas une seconde, dans la vie, je ne pourrais supporter la fréquentation de pareils individus. La seule consolation, si c'en est une, c'est qu'ils ne me supporteraient pas non plus.

Ce n'est pas une question de *milieu* : il s'agit en l'occurrence de l'entourage parisien d'un peintre, et de sa famille à Limoges, qui vaut bien Clermont-Ferrand. Ce n'est pas une question de *génération* ; Pascal Greggory, qui tient le rôle principal, doit avoir à peu près mon âge. C'est indubitablement une question de *langue*, de niveau de langage – les mots créent les sentiments et les attitudes qu'ils sont censés exprimer et traduire, j'en ai toujours été persuadé. Cette vilaine société, elle suinte d'un vilain langage, qui a force de se vouloir familier, *lâché* sinon relâché, sans prétention, incontrôlé, direct, franc, en prise immédiate avec le réel et la pulsion, modèle le réel selon la seule pulsion : le résultat n'est pas joli.

Oh, le langage n'est pas naturel ! Parler est peut-être une fonction biologique, mais la phrase, elle, ne doit rien au cri, sinon en cela qu'elle en est le renversement, l'aménagement civilisé, le moins pour le plus, l'un peu moins pour l'infiniment plus. Ce sont les choix de langue qui font les choix de société. Nos rues, notre histoire, nos mœurs, nos paysages sont modelés par notre âpre babil. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils soient si peu avenants.

Mardi 3 octobre, dix heures moins le quart. La théorie qui m'est chère selon laquelle l'architecture et les arts décoratifs, en leurs traces tangibles et leurs diverses expressions survivantes à travers les âges, disent une grande part de la vérité d'une époque, et cela, souvent, *contre* la vérité des historiens telle qu'elle a pu s'ériger en sentiment dominant – ainsi la haute qualité et le caractère recherché de l'architecture paysanne de l'âge classique en Gascogne contredisent ou tempèrent fortement les clichés sur la prétendue misère paysanne de l'Ancien Régime –, cette théorie, poussée jusqu'à ses extrémités, mène à de telles conséquences que je m'en effraie moi-même.

J'y songeais l'autre soir, dimanche soir, en regardant à la télévision, avant *Ceux qui m'aiment prendront le train*, le fameux *Divorce à l'italienne,* de Pietro Germi. L'action se situe vers 1960 dans une petite ville, imaginaire, je crois, de Sicile, nommée pour les besoins de la cause Agramonte. Je ne sais où le film a été tourné – dans les environs de Catane, sans doute. Toujours est-il qu'on y voit, très accidentellement, et sans que le metteur en scène insiste là-dessus, une très étonnante quantité de très belle et de très riche architecture ancienne, principalement de l'époque baroque. Cela correspond tout à fait à mes souvenirs de voyage.

Il y a d'une part, dans les grandes et les petites cités de Sicile, dans les bourgs et même dans les villages, les palais de l'aristocratie petite et grande, d'une rare somptuosité mais aussi d'une rare abondance. Il y a d'autre part l'architecture vernaculaire de ce qu'il ne doit pas falloir appeler une *classe moyenne* (puisqu'on nous dit qu'il n'en existait pas) mais qui a tout de même beaucoup construit, et très bien. Il y a encore, même, l'architecture non moins vernaculaire produite par des citoyens relativement modestes, qui bâtissaient des maisons souvent sans étage d'une, deux ou trois fenêtres en façade, mais ces fenêtres sont de proportions magnifiques et finement, voire richement, décorées. Bien entendu je ne doute pas qu'il n'y ait eu aussi, et il y a encore, quantité de masures misérables. Mais enfin ce qui est surtout frappant c'est le nombre, véritablement prodigieux, de belles et riches demeures. Et ne parlons pas des églises ! Des villes de dix mille habitants ont trois, quatre, cinq églises qui stupéfieraient par leur somptuosité dans la province française et même dans de riches quartiers de notre capitale. Saint-Thomas-d'Aquin, qui se dresse au cœur de la plus élégante et de la plus opulente zone d'habitation du Paris du XVIIIe siècle, on n'en voudrait pas comme église paroissiale du plus modeste chef-lieu de canton de la province de Syracuse ou de celle de Girgenti. Quant aux intérieurs, qu'ils soient d'édifices religieux ou d'appartements, leur luxe est sans commune mesure avec ce qu'il est coutumier d'observer en France et en Angleterre.

La famille au sein de laquelle se déroule l'intrigue de *Divorce à l'italienne*, celle des barons Cefalu, nous est présentée comme une famille de petits gentilshommes décavés. Néanmoins leur palais

d'Agramonte, bien qu'assez délabré, est d'une richesse de conception, de décoration et de proportions qui dans l'Europe du Nord ne pourrait révéler que de très grands seigneurs. Le phénomène ne concerne d'ailleurs pas seulement la Sicile, ni même le royaume de Naples, mais toute l'Italie. M'a toujours frappé que l'habitat aristocratique et bourgeois, dans la péninsule, est d'un faste totalement inconnu sous nos latitudes. Même les appartements de médecins romains ou d'avocats milanais de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe ont à nos yeux, ne serait-ce que par leur taille, la hauteur de leurs plafonds, la richesse de leur décoration, des allures de salons d'ambassade.

Or l'Italie a passé séculairement auprès de nous, économiquement, pour l'homme ou la femme malade de l'Europe – disons *la femme* pour la distinguer, en cette occurrence, de l'Empire ottoman. S'agissant de la Sicile, c'est encore bien pis. Nous pensons à la Sicile du XVIIIe siècle comme à un pays totalement misérable, en comparaison avec la France et l'Angleterre. Cependant l'architecture et les arts décoratifs démentent ce point de vue de la façon la plus formelle. Un voyageur sicilien du XVIIIe siècle, se retrouvant dans de petites villes ou dans des villages de France ou d'Angleterre et observant les églises, les maisons de notables, même les maisons de citoyens ordinaires, devait se dire qu'il était tombé dans des contrées bien déshéritées.

Il y a peut-être que la pierre et le marbre étaient en plus grande abondance et plus faciles à traiter en Italie du Sud qu'en Limousin ou dans le Staffordshire. Il y a certainement que tout ce beau théâtre s'édifiait sur un fond de misère et d'*inégalité sociale*, si l'on peut risquer l'anachronisme, beaucoup plus marqué en Sicile qu'en Cornouailles ou en Champagne. Il n'en reste pas moins que l'architecture et les arts décoratifs témoignent que l'opulence – peut-être menteuse, soit ; peut-être tout entière issue d'un mauvais souci du *paraître*, je le veux bien – concernait (contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, semble-t-il) une part relativement large et même *très large* de la population : peut-être plus de la moitié, dirais-je. Ce ne peut pas être une caste étroite de richissimes exploiteurs qui a construit tous ces palais, cette profusion de belles maisons, ces myriades de très avenantes petites maisons. Le nombre de ces édifices contredit la légende historiographique.

L'architecture du XVIIIe siècle en Sicile, par la quantité de sa prodigalité, suggère une société non seulement beaucoup plus prospère que nous n'aurions tendance à le supposer, mais où la prospérité était beaucoup plus largement répartie qu'on ne nous l'a donné à penser.

Mercredi 4 octobre, dix heures du soir. Un nôtre cousin, qui a occupé des fonctions importantes chez Michelin et qui depuis des années est juge bénévole au tribunal de commerce, a bien voulu intervenir dans les épineuses affaires de ma mère, du studio parisien et de la saisie judiciaire en cours. Il est plus diplomate que mon neveu, et surtout ma mère a une véritable adoration pour lui (elle aime beaucoup son petit-fils, mais elle le trouve un peu brutal), de sorte que dans la mesure où il le voulait bien, il était tout désigné pour mettre le nez dans ce pénible dossier, dont ma sœur, mes neveux et moi sommes tenus écartés depuis des années (à notre lâche soulagement).

Le cousin s'est transporté cette après-midi à Royat, avec sa femme Françoise, qui est ma cousine germaine. De son entrevue avec ma mère, et des quelques documents qu'il a pu consulter dans le chaos de l'appartement, il résulte que les charges du studio n'ont pas été payées depuis des années. Or c'est totalement inexplicable, incompréhensible. Ma mère se dit très attachée à ce studio, elle répète qu'être forcée de le vendre la tuerait, mais en même temps elle semble n'avoir rien fait pour s'en assurer la paisible propriété. Que ne m'a-t-elle envoyé les notes relatives à ces maudites charges ? Je les eusse bien sûr acquittées, ainsi qu'il eût été parfaitement normal puisque depuis des années je suis le seul bénéficiaire de ce studio, où je descends chaque fois que je vais à Paris. À vrai dire je *croyais* les acquitter, mais auprès d'elle, à qui j'envoyais de quoi les payer. Mais elle ne les payait pas. Elle devait pourtant bien penser que tout cela ne pouvait que mal se terminer.

La question est : où va l'argent ? Où allait-il ? Intervient ici un nouveau protagoniste : le cousin soupçonne un peu les Témoins de Jéhovah, que ma mère en effet reçoit beaucoup et avec lesquels elle a, dit-elle, de très intéressantes discussions *théologiques* (sic), quoiqu'elle n'adhère pas à leurs convictions. Elle les trouve pleins de gentillesse et de fraîcheur intellectuelle. Je suppose que leur principal mérite à ses yeux est leur présence. Son drame est qu'elle s'embête, qu'elle trouve les journées longues et que toutes les visites sont pour elles précieuses, même de personnes et de groupes dont des gens normaux voudraient s'épargner la compagnie à n'importe quel prix. Donne-t-elle de l'argent aux Témoins de Jéhovah ? Donne-t-elle de l'argent à cette femme étrange qu'elle a une fois amenée ici et dont mon neveu dit que c'est une *junkie* (*his word*) bien connue sur la place de Clermont ? Nous n'en savons strictement rien, mais l'hypothèse prend bien sûr de plus en plus en plus de consistance à mesure qu'on découvre que ma mère ne paie pas ses factures alors qu'elle n'a jamais un sou devant elle et demande de plus en plus souvent des subsides – subsides qu'il faut lui envoyer *en argent liquide*, contrairement à la loi, dans du papier d'argent, parce qu'en général son compte en banque est bloqué et qu'on lui a retiré son carnet de chèques…

Mon neveu Christophe croit indispensable une mise sous tutelle. Il n'a peut-être pas tort quant au fond, mais je vois mal, psychologiquement, comment procéder. Quand il est allé l'autre jour à Royat – il est d'ailleurs tombé sur les Témoins de Jéhovah –, il a, dit ma mère, *manqué la tuer.* Il est vrai qu'à la moindre contrariété qu'on lui inflige elle dit qu'elle va mourir, qu'on va la faire mourir. Que serait-ce s'il fallait lui parler de *mise sous tutelle* ?

D'un examen médical auprès d'un spécialiste la semaine dernière il ressort qu'elle a perdu soixante-dix pour cent de son ouïe d'un côté et quatre-vingt-dix pour cent de l'autre. Il a bien sûr été question d'*appareillage* – un mot qui, dit-elle, « passe difficilement [s]es lèvres » (au point que d'ailleurs elle ne le prononce pas, sinon dans un murmure). Un appareil, des appareils, cela fait, selon elle, *horriblement vieille dame*.

Je suis certes mal placé pour jouer les champions du bon sens, mais je dois dire que je ne connais personne qui en soit plus dépourvu qu'elle ne l'est – et ce n'est certes pas une question d'âge. L'ex-sous-préfet de Condom m'a dit un jour qu'en la rencontrant on se rendait compte que je lui devais tout ce que je suis…

Jeudi 5 octobre, dix heures moins le quart. L'histoire du studio de Paris, de ma mère, des dettes et de la crise familiale s'ensuivant ne cesse de s'élargir et de prendre un tour plus déplaisant. Le cousin Guy était un peu rassurant, hier. Mon neveu Christophe avait aujourd'hui des nouvelles très préoccupantes, et il se fait grand souci.

Il est allé voir le notaire de mes parents, à Chamalières. Ce notaire est le successeur de Me Normand, un nom qui m'est familier depuis ma plus tendre enfance. Me Normand avait son étude dans un curieux édifice appelé, si je ne me trompe, le château des Saulces, au cœur de Chamalières, sur la Tiretaine. C'est juste à côté qu'étaient le local et le jardin qui servaient de centre aux activités scoutes, lorsque j'étais louveteau. Me Normand et son père avant lui, qui sait, avaient dû être notaires de mes grands-parents et peut-être même de mes arrière-grands-parents. J'entends comme si c'était aujourd'hui ma grand-mère prononcer ce nom-là : *Il faudra demander cela à Me Normand*, *Il faudra voir avec Me Normand*, *Qu'en dit Normand ?* (Autre nom de mon enfance : *Streichenberger* – mais eux c'était le charbon…)

Le successeur de Me Normand a appris à Christophe que le studio de Paris appartenait à mon père et à ma mère, et donc aujourd'hui à ma mère *et* à la *succession* de mon père – ma sœur, les enfants de mon frère et moi. Il lui a appris aussi que mon père était mort en laissant des dettes considérables, plus de deux millions de francs. Le château de Landogne et l'appartement que possédait mes parents au Mont-Dore ont été vendus judiciairement, et très mal, en paiement partiel de cette dette, qui est loin d'être épuisée. Sylvie Topaloff, quand elle avait bien voulu jeter un coup d'œil à ces dossiers, n'en avait retenu qu'un avis pour moi, pour ma sœur et pour mes neveux : il fallait refuser l'héritage. Néanmoins, comme je n'entendais plus parler de tout cela depuis plusieurs années, je croyais la question des dettes paternelles réglée. Or elle était seulement endormie. Ou peut-être était-elle enfouie, plus exactement, sous la masse de papiers et de commandements de payer que ma mère, sans doute, laissait s'accumuler sans les ouvrir. Nous avons certainement été coupables, tous, de graves excès d'incuriosité. Nous nous doutions bien qu'il n'y avait rien de très agréable à savoir, et ma mère, Dieu sait, ne faisait rien pour nous permettre de pénétrer dans les arcanes de ces affaires embrouillées. Son désir de nous tenir en dehors de tout cela s'accordait à merveille avec notre envie d'en rester à l'écart.

Ce qui ressort clairement de l'entrevue de Christophe avec le notaire, c'est que notre mal vient de bien plus loin que les troubles actuels à propos de ce studio de Paris : ils sont au fond périphériques. Ma mère est certainement, et elle a toujours été, une gestionnaire exécrable ; mais mon père ne valait pas beaucoup mieux. J'imaginais qu'à la fin de sa vie il avait fait de mauvaises affaires et que son entreprise, qui fut un moment assez prospère, je crois, battait de l'aile ; mais il ressort des éclaircissements du notaire, traduits par mon neveu, une négligence invraisemblable, pas très éloignée, au fond, des modes d'administration de ma mère. Il paraît que le loyer de la maison de Clermont n'était pas payé depuis dix ans, quand ma mère a dû la quitter à la mort de mon père, en 1995. L'atroce désordre matériel, physique, domestique que j'ai toujours connu à mes parents n'était au fond que la traduction dans l'espace d'un non moindre désordre général, psychologique, intellectuel, pécuniaire. J'ai assez bien échappé au premier (sauf pour mon bureau)

mais beaucoup moins rigoureusement au second, qui bien sûr est premier dans l'ordre des causes. Je ne réponds pas aux lettres, je paie mal mes factures, je m'engage pour des sommes plus importantes que je ne peux en assumer le règlement sans complications extrêmes. Je vois clairement à présent combien, en tous ces traits-là, j'ai de qui tenir – ce qui ne m'instille qu'un plus pressant désir de me débarrasser de ces défauts.

Le cousin Guy parlait hier d'un arrangement possible avec la société gestionnaire de la tour Espace 2000 : il aurait pu consister en le règlement par moi, à titre de loyer, d'une somme à déterminer pour le remboursement des charges accumulées. Mais tout espoir d'une solution de cet ordre semble s'être effondré, et mon neveu Christophe parle à nouveau, de façon assez pressante, de la mise sous tutelle de ma mère : il parle de ses enfants, de ses enfants à lui, de sa responsabilité envers eux, de son refus de voir grever leur avenir sous les menaces de cette succession dont nous ne savons en somme presque rien, puisque nous en sommes tenus éloignés. Une vente du studio, espérions-nous hier encore – il semble qu'il vaille quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille euros – pourrait donner un peu d'air, financièrement, aux jours ultimes de ma mère. Mais nous voyons bien qu'il n'y faut pas compter : toute somme obtenue serait aussitôt saisie.

À midi j'ai fait une fois de plus quelques tentatives pour une conversation sur tous ces problèmes avec ma mère. En particulier j'aurais voulu savoir (« Ce que je n'arrive pas à comprendre… », commençais-je) pourquoi elle ne m'a pas transmis, au cours des années récentes, les demandes de règlement des charges, qu'il aurait été bien normal que je payasse, et que j'ai payées en effet, mais *à elle*, alors qu'elle ne s'en acquittait pas auprès du syndic. Non seulement il est impossible d'avoir des réponses mais même de formuler une seule question jusqu'au bout. À peine prend-on la parole, ma mère se met elle-même à parler. On ne peut pas dire qu'elle ait perdu la tête, non. Au contraire, elle fait preuve d'une prodigieuse habileté, très bien secondée par sa surdité, pour échapper à tout débat. Toute espèce d'échange est bannie. Il n'y a donc de choix qu'entre les grandes décisions dramatiques et l'*advienne que pourra*.

Samedi 7 octobre, dix heures moins le quart. J'ai été injuste, l'autre jour, avec André Belamich, le traducteur de Lorca. Ses traductions sont

superbes, et c'est une grande chance et pour la France et pour Lorca que se soit présenté entre eux un passeur de cette envergure. Ses textes français ont une grande beauté qui leur est propre, qui n'a besoin d'aucun point d'appui extérieur pour être sensible au lecteur, et qui en même temps, pour autant que je peux en juger, est très fidèle au texte espagnol. Les petites bizarreries que je relevais ne sont que cela, des *bizarreries*, et elles n'ont aucune importance au regard de la majesté du monument, cette traduction qui a toutes les apparences d'être l'œuvre d'une vie.

J'ai mis très longtemps à aimer Lorca parce que, dès l'adolescence et presque l'enfance, dès l'école, en tout cas, je n'aimais pas son public et la nature du culte dont il était l'objet. Vraiment, ce n'était pas de lui qu'il s'agissait, mais des enregistrements de ses poèmes sur fond de guitare tragique, qu'écoutaient avec vénération ceux de mes camarades et de mes professeurs que j'appréciais le moins – au demeurant voilà bien un problème dont je doute qu'il se pose encore avec beaucoup d'acuité parmi les écoliers d'à présent : les divergences de goût littéraire. Mais à la vérité ce n'était pas de cela qu'il s'agissait : le problème n'était pas que je n'aimais pas certains de mes camarades parce qu'ils aimaient Lorca, mais que je n'aimais pas Lorca, en quoi j'avais grand tort, parce que j'estimais peu ceux qui l'aimaient et parce que m'agaçaient les formes que prenaient leur amour.

Tout cela m'est revenu très clairement, et je crois l'avoir bien compris, lorsque j'ai fait ces dernières semaines un certain nombre de recherches sur le net pour trouver les textes originaux de poèmes de Lorca dont j'avais besoin pour l'*Amour des hommes*. Cinquante ans après ou peu s'en faut, la situation n'a pas changé (à ceci près pour ma part, et c'est l'essentiel, qu'à présent et depuis longtemps j'admire beaucoup Lorca alors que je ne l'admirais pas) : le culte de Lorca suscite des chapelles affreuses. La plupart des sites où il est question de lui sont plus vilains les uns que les autres. Ses poèmes d'amour en particulier (et quelle que soit leur nature profonde) font éclore dès qu'ils paraissent une accablante profusion de roseraies, de petits ponts japonais dans des squares, de colombes roucoulantes, d'enamourés aux yeux blancs et aux cils interminables, de clusters de guitare, et de pianos qu'on voit roses même quand ils ne le sont pas. La dévotion à Lorca, en sa partie la plus

publique, fomente une esthétique qui va à peu près de Richard Clayderman aux cartes postales qui poussent des soupirs quand on les presse. Est-ce pure malchance, ou bien y a-t-il en lui et dans son œuvre quelque chose qui appelle cet écœurant sirop de feuilles de rose ? Pauvre garçon, il était sans doute trop sympathique, trop aimant, trop ouvert à tous et à chacun, trop engagé dans le mouvement du monde ; et sa mort n'a rien arrangé. Ce n'est pas un Eliot, et je lui en sais gré, qui serait victime d'un succès posthume de cette sorte…

Cela dit, Chopin, si aristocratique pourtant, a longtemps produit ce genre d'effet – je ne lui en ai jamais voulu et je ne vais pas en vouloir à Lorca.

Lundi 9 octobre, dix heures du soir. Oh là là ! Essayer désespérément de finir deux livres dans ces conditions ! Le chaos qu'engendre ma mère gagne de toute part. Maintenant c'est son immeuble qui s'y met. Voisins & voisines se révoltent. L'un des plus proches, une femme très gentille et très dévouée, a téléphoné à mon neveu Christophe, comme elle m'avait téléphoné il y a quelques mois, pour lui dire qu'elle n'en peut plus, que ma mère la réveille la nuit par téléphone à des heures impossibles, que la prochaine fois elle appellera le SAMU.

Il paraît que tout l'immeuble participe au service de survie de ma mère. Elle nous dit qu'elle se fait livrer par les fournisseurs mais en fait pas du tout, elle demande régulièrement aux uns et aux autres d'aller lui chercher ceci ou cela. Les gens en ont par-dessus la tête, on les comprend, d'autant que ce n'est même pas là le fond de l'affaire : elle pourrait très bien se faire livrer en effet par les magasins – si elle préfère mettre à contribution les voisins, c'est à cause de la compagnie, pour voir du monde, pour entretenir les *rapports sociaux* (mon horreur des *rapports sociaux* doit venir de là…).

Christophe penche pour des décisions draconiennes et rapides. Je temporise, serait-ce seulement parce que je concentre toutes mes forces sur un seul point ou plutôt sur deux, en finir avec *le Journal de* Travers et simultanément mener à terme *Travers III.* Les pressions implicites tendent bien sûr à me faire aller sur place. Je freine des quatre fers car tout en moi déteste l'idée d'abandonner mes efforts de travail ici alors que je suis si près du but. Il y a aussi, bien entendu, que j'aimerais mieux

que ce soit un autre que moi, le hasard, le sort, qui prennent des mesures de contrainte dont il est tous les jours plus évident qu'elles doivent être prises. Ma mère ne veut pas venir ici (Christophe le confirme très expressément). Elle ne veut pas aller chez ma sœur. Elle ne peut pas rester seule plus longtemps. Voilà les termes de l'équation – à quoi il faut ajouter que personne et surtout pas moi n'arrive à lui parler sérieusement (elle détourne la conversation, elle joue de sa surdité, elle se met elle-même à parler sans interruption, et si l'on insiste pour essayer de se faire entendre malgré tout ce système de barrage, elle dit qu'elle n'a pas la santé suffisante pour ce genre de conversation, qu'elle n'est pas habituée à ce qu'on lui parle sur ce ton (que forcément on est obligé de hausser), et elle menace de mourir d'une seconde à l'autre…) ; et que tout cela se déroule sur un fond de saisie judiciaire générale et imminente (*Circonstances de la poésie*, comme eût dit Aragon…)

Il se confirme que la succession de mon père n'est en rien réglée et que tout argent qui pourrait survenir d'ici ou de là – par la vente forcée du studio de Paris, par exemple – serait aussitôt saisi. Dans ces conditions, comme le fait remarquer mon neveu (que je ne cesse d'appeler *Nicolas* par confusion avec un sien cousin, le fils de ma sœur), que le studio soit bien ou mal vendu (et selon toute vraisemblance il va l'être très mal) serait sans incidence sur l'avenir pécuniaire de ma mère, c'est-à-dire sur les possibilités pour elle d'installation dans une maison de retraite agréable et confortable. Celles-là sont très chères, me rappelle Christophe, et très demandées ; il y a pour elles de longues files d'attente. Nous ne savons à quel saint nous vouer.

Mardi 10 octobre, dix heures et quart, le soir. Bruckner, et j'y songeais encore récemment en écoutant la cinquième symphonie, dans l'enregistrement de Günter Wand, me fait toujours penser à un partenaire qui dans l'amour, au moment de plus haute et de plus intense volupté, quand vraiment on se croit au bord de quitter la terre, s'arrêterait brusquement et ne participerait plus du tout à l'envol, vous laisserait seul comme un idiot au beau milieu de votre exaltation, regarderait sa montre ou se tournerait vers la table de chevet pour feuilleter *Télérama* et s'informer de ce qu'il y aurait de regardable à la télévision – ça va une fois, ça va deux fois, mais on finit par lui en vouloir sérieusement, et

malgré les beaux sommets atteints on se souvient surtout, avec rancune, des brutales crevasses où l'on a chu.

Je ne dois pas être seul dans mon sentiment, car j'écoutais cette après-midi la troisième symphonie, cette fois, et lisais, dans le petit livret d'accompagnement, ces phrases du musicologue Stephen Johnson, que je trouve très éclairantes :

« *Sometimes the surface of the music becomes animated, urgently so at times ; but one senses that the background pulse is slow and patient.* Often [*c'est moi qui souligne*] the music seems to break off at the height of its activity, *giving way to quiet, solemn cadential figures*. *If the listener accepts that the slow background current is the 'real' pulse of this music,* the stop-start foreground activity *ceases to be frustrating, and the final outcome becomes more thoroughly satisfying (Bruckner's final climaxes rarely disappoint).* »

Il faut en effet tendre l'oreille et… et… et… je ne sais quoi d'autre, le cœur, l'imagination, *l'âme*, vers une seconde pulsation qui d'ailleurs serait la première, une pulsation profonde poursuivant gravement, solennellement, chthoniennement son labeur indifférent sous la *stop-start foreground activity* dont on a immédiatement conscience et qui peut être d'autant plus frustrante qu'elle prodigue de plus merveilleux instants. Il faut en quelque sorte entendre deux symphonies à la fois – il n'est peut-être pas indifférent à ce propos que la troisième symphonie, justement (dite parfois "Wagner Symphonie"), ait fait l'objet de *neuf* versions successives. C'est essentiellement l'art du chef d'orchestre, j'imagine, qui rend possible, ou pas, cette double écoute.

J'ai bon espoir de reconquérir une petite place, d'ailleurs assez jolie, pour la musique dans ma vie, d'où le manque de temps l'avait presque chassée dernièrement. J'ai eu l'idée, pour les jours où je me promène seul à la rivière, d'un *baladeur* qui musicalise mes excursions. Jérôme Vallet, le grand expert en matière de musique du forum de l'In-nocence, a eu la gentillesse de m'envoyer, après que je m'étais ouvert à la cantonade des problèmes techniques liés à ce dessein (on ne parle pas que de politique dans les salons et les prairies de l'In-nocence) un petit appareil Philips dont il n'avait, disait-il, plus l'usage (l'ère technologique dépasse rapidement ses propres inventions et ses modes).

Mercredi 11 octobre, dix heures du soir. L'affaire *ma mère*, même traitée *in absentia* comme je fais, dévore un temps considérable, passé en téléphonages innombrables et chacun très long : ma sœur, mon neveu, le cousin, la voisine, etc. Ce matin j'ai parlé longuement, comme hier, à la voisine, Mme P., une dame on ne peut plus aimable, patiente et bienveillante, qui émet une hypothèse originale et romanesque sur les constants besoins d'argent de ma mère, sur la disparition inexplicable, tous les mois, du montant de sa retraite et sur le chaotique ensemble de sa gestion financière : est-ce que ma mère ne jouerait pas au casino de Royat ? Quand elle sort ou sortait l'après-midi – mais ces dernières semaines elle ne bouge plus guère –, c'est bien de ce côté-là qu'elle paraissait se diriger. J'avoue n'avoir pas un seul instant pensé à cela…

Néanmoins je me souviens d'une conversation ou plutôt d'un simple échange avec elle sur le sujet, il y a quelques années. Je disais qu'une passion qui m'était totalement inconnue était la passion du jeu, et que je m'étonnais, même, de sa place considérable dans la littérature, et que de grands esprits aient pu se pencher longuement sur une manie si peu reluisante et pour tout dire si basse, selon moi, si peu compatible avec la dignité : l'appât obsessionnel du gain, l'attente enfiévrée d'un avantage pécuniaire, la concupiscence publique pour quelques billets ou pour quelques pièces. Mais ma mère ne voyait pas du tout les choses de cette façon-là. L'attente, selon elle, ne portait pas sur quelques billets, comme je disais, mais sur *ce que rendaient possible* ces quelques billets, la réalisation d'un vœu ou d'une ambition, la sauvegarde d'un patrimoine, la mise en application d'une idée.

Donc, contrairement à moi, elle n'a pas de mépris pour le jeu. En revanche il ne tient aucune part dans sa conversation. Non, je ne la crois pas si secrète qu'elle puisse se livrer régulièrement à cette activité sans en parler jamais, ni des lieux où elle se déroule. L'hypothèse est presque séduisante – plus que les Témoins de Jéhovah ! –, mais, tout bien réfléchi, je la crois peu vraisemblable.

***

Le site de l'In-nocence aussi me prend du temps, les négociations avec des éditeurs ou des intermédiaires bénévoles en vue de la publication du *Communisme du* XXIe *siècle*, les arrangement avec Fayard pour la mise en page (assez compliquée) du *Journal de* Travers), une mise au point avec Marianne Alphant au sujet d'une lecture au Centre Georges-Pompidou le mois prochain – projet dont je n'entendais plus parler mais qui semble-t-il est tout à fait maintenu, malgré la remise à plus tard de la publication des livres qui en sont le prétexte. Il y a eu aussi plusieurs échanges, aujourd'hui, avec Juan Assensio, dit *Stalker*, le critique, qui me proposait de participer à un numéro de revue dont il a la direction autour du thème des *infréquentables* : il doit y être question de moi, infréquentable notoire, mais voulais-je écrire sur un autre ? Non, pas vraiment, je n'ai pas le temps, et puis je n'écris guère d'articles. Mais à présent Stalker songe à un numéro de revue consacré tout entier à ma petite personne. Tout cela était fort intéressant mais a dévoré une très grande part de ma journée, qui fut très peu productive. La septième églogue de *Travers III*, en particulier, n'a progressé que de trois cent quatre vingt-dix-sept signes – je le sais, puisque chaque paragraphe est "compté".

Jeudi 12 octobre, neuf heures et quart. Les démêlés autour de ma mère, de sa santé, de son état psychologique et de la gestion de ses affaires continuent de dévorer une énorme partie de mes journées, téléphoniquement et nerveusement. Un des passages les plus difficiles, aujourd'hui, a été l'appel au principal médecin traitant de ma mère, une dame qui d'ailleurs s'est révélée très aimable et bien au fait de la plupart des problèmes que j'essayais de lui exposer : refus de ma mère de quitter son appartement, impossibilité pour elle de s'y maintenir, inquiétude et lassitude des voisins, réels dangers qu'elle leur fait courir – quand elle était ici il y a un an ou deux, déjà, elle a failli mettre le feu à la maison parce qu'elle ne voit pas les indications sur les boutons de la cuisinière, et croit avoir éteint le four alors qu'elle n'en a rien fait.

La seule chose que le docteur Chometon ne voit pas, et le seul problème que je n'ai pas abordé avec elle, c'est la situation financière. Si tant est qu'elle parvienne à convaincre ma mère d'entrer dans une maison de retraite ou de repos qui ne lui déplaise pas trop, ce ne pourrait être, dans l'esprit de ma mère, qu'à titre provisoire et *expérimental*, pour

reprendre des forces. Telle que je la connais, elle n'envisagerait pas une seconde d'abandonner l'appartement qu'elle loue, je veux dire d'en dénoncer le bail. Elle insisterait au contraire pour en rester locataire, afin de pouvoir y revenir à son gré car (comme à moi) rien ne lui est plus cher que sa liberté (d'où son horreur de tout engagement contraignant, et c'est ce qui rend si difficile avec elle l'élaboration du moindre plan). Mais comment pourrait-elle, et pourrions-nous, payer à la fois une maison de retraite et le loyer d'un appartement qu'elle n'occuperait pas ? Ma sœur peut mettre en ce projet un peu d'argent, moi aussi (quoique je n'en aie pas), mais ce ne sera jamais suffisant. Et de la vente du studio de Paris il n'y a plus le moindre espoir de tirer quoi que ce soit, puisque nous avons découvert – je ne sais plus si je l'ai noté –, qu'il est pris dans la mouvance générale de la succession de mon père, c'est-à-dire totalement hypothéqué.

Ce n'est pas par un très heureux hasard que le mois dernier, juste avant que n'éclate cette crise, je me suis à nouveau engagé à payer pendant des années des remboursements de crédit, pour des travaux qui tous n'étaient pas absolument indispensables, il faut le reconnaître. Justement le fameux M. Dauzat et son acolyte M. Cosse – je ne sais pas lequel est l'âme damnée de l'autre – sont passés cette après-midi pour me présenter un nuancier afin que je choisisse un coloris, pour les nouvelles fenêtres. Comme j'ai dit à Dauzat qu'un de mes plans d'avenir était de faire élever un mur d'enceinte, le long de la partie haute du jardin, surtout à présent que nous allons faire installer des galeries de bois sur ce versant-là (ce sont les travaux "non indispensables" auxquels je faisais allusion à l'instant : les galeries devraient rendre le contact avec le jardin beaucoup plus facile, et sa fréquentation plus agréable, mais à la condition qu'il soit isolé de la rue par un mur…), il a tout un plan financier, encore un, pour l'édification de ce mur, avec ce qui serait pour moi un crédit gratuit, dit-il. Et comme il faut que je change ma voiture, laquelle me coûte une fortune tous les mois, je pourrais, toujours d'après Dauzat, en dépensant moins pour une nouvelle voiture, m'offrir le mur sans avoir à extraire de moi, tous les mois, plus d'argent que je n'en sors déjà.

Ce Dauzat prendrait entièrement ma vie en main, si je n'y prenais garde. Comme je faisais allusion devant lui à mes problèmes avec ma

mère, et aux dépenses éventuelles de maison de retraite la concernant, qui ne m'encourageaient guère à souscrire de nouveaux engagements financiers, il m'a dit qu'il connaissait très bien la directrice de la maison de retraite de Montréal-du-Gers et, comme je disais que Montréal-du-Gers était un peu loin, et que je pensais plutôt à Saint-Clar, dont la maison de retraite avait bonne réputation m'avait-on dit, il m'a donné aussitôt le nom de la personne qui dirige cet établissement, et invité à lui téléphoner de sa part – « c'est ce qui s'appelle avoir le bras long… », comme disait *Le Canard enchaîné* au moment de la mort de Stavisky, qui s'était suicidé, disait-on, au moyen d'une balle tirée à trois mètres…

Autre malheureuse coïncidence, justement cette semaine où tout concourt à me dépouiller de mon temps et de ma tranquillité d'esprit, je me débats avec un cahier du *Journal de* Travers, le XXXIVe (sur XXXV), qui non seulement est deux fois plus épais que tous les autres mais qui, contrairement aux dix ou douze précédents, a été tapé par Pierre, comme les vingt premiers, et non pas par moi, ce qui implique qu'il a subi une couche de réécriture et de mise en forme de moins (car Pierre se contentait, bien sûr, de taper ce qu'il lisait dans le manuscrit, en corrigeant seulement quelques fautes d'orthographe évidentes, tandis que je profite de la frappe, en ce qui me concerne, pour améliorer un peu les phrases, ne serait-ce que pour les rendre intelligibles). Ce cahier me demande deux fois plus de travail, et deux fois plus long, que les précédents, que j'ai déjà grand mal à traiter en une seule semaine. Cependant je ne veux pas casser le rythme, surtout si près du but, de mes livraisons hebdomadaires à Fayard. Mais la gageure est presque impossible à tenir.

***

Nous avons progressivement, au cours de l'été, beaucoup élargi l'offre télévisuelle dont nous disposons – autre source de dépenses supplémentaires, bien entendu. Les résultats, *globalement positifs*, sont néanmoins mitigés.

Le domaine le plus décevant est celui de l'histoire. Nous recevons à présent deux chaînes entièrement consacrées à l'histoire, officiellement : mais je suis déjà à couteaux tirés avec elles.

Lorsque, au début du XXe siècle, ou plutôt à la fin du XIXe, avec l'enregistrement de la voix, avec l'enregistrement des images, ont été inventés de nouveaux et prodigieux moyens de conserver la trace des événements et de leurs protagonistes, on a pu penser que la connaissance historique s'enrichissait d'un eldorado presque inépuisable. Mais, un peu comme la découverte des Amériques et de leurs trésors a assez vite paralysé le commerce et l'industrie de l'Espagne et du Portugal, et ruiné ces pays, l'eldorado audiovisuel a ruiné l'histoire – l'histoire en tout cas telle que la conçoit la télévision. J'avais déjà remarqué, sur les chaînes hertziennes, que ce qui s'appelle *l'histoire*, sur le petit écran, va à peu près de 1910 à 1990, avec une très forte concentration sur les années 1940-1945, et à l'exclusion presque totale des trente ou quarante autres siècles. Ce trait est encore accusé de façon caricaturale sur les chaînes dites *d'histoire* : n'est histoire pour elles que ce qui a produit des images d'actualités, des archives cinématographiques, des reportages visuels, et rien de ce qui exigerait un autre travail que de collection : de la réflexion, de la recherche, du débat. La période dont l'épicentre est la Deuxième Guerre mondiale est certes fort intéressante, mais elle n'est pas le *tout* de l'histoire du monde, bien loin de là, et l'on a déjà vu, la concernant, presque tout ce qu'il y avait à voir ; on nous a déjà dit, aussi, et même seriné, presque tout de ce qu'il y a à en penser, et que d'ailleurs nous ne mettons pas le moins du monde en doute. Les chaînes d'histoire, néanmoins, ne sont pas lasses de ce facile labeur, ce qui fait qu'elles sont à peu près irregardables, inécoutables : *le devoir de mémoire* est leur obsession, elles montrent à peu près toujours la même chose, à un point stupéfiant, et leurs commentaires sont de bout en bout lourdement idéologisés. Qu'en l'occurrence ils aient raison n'y change rien : ce n'est pas de l'histoire, cela, c'est du rabâchage endoctrinant, d'autant moins excusable qu'il prêche presque exclusivement des convertis.

Impossible, en particulier, de détourner les programmes du sujet *camps d'extermination*, qui revient à peu près un soir sur deux. C'est peut-être utile vis-à-vis de ceux qui mettraient en doute la réalité de ces lieux ou

des pratiques meurtrières qui y avaient cours. Mais ceux-là ne regardent guère ces chaînes-là, je le crains. Et les autres sont trop convaincus au contraire de l'horreur qui régnait à Auschwitz ou à Sobibor pour souhaiter se la remettre en mémoire trois fois par semaine, ou seulement pour en avoir la force. Et Fontenoy ? Et La Granja de Saint-Ildefonse ? Et Monreale-lès-Palerme ? Et Chambord au temps de François Ier ? Et Le Creusot sous les Schneider ? Et Kyoto dans la jeunesse de Sei Shônagon ? Pourquoi n'en est-il jamais question ?

Vendredi 13 octobre, neuf heures du soir. S'agissant de la musique la situation ne paraît pas infiniment supérieure à ce qu'elle est pour l'histoire. Nous avons vu avec plaisir, depuis l'été, un ou deux opéras sur la chaîne Mezzo, mais à l'heure où nous pouvons regarder la télévision, c'est-à-dire à partir de dix heures et demie ou onze heures du soir, il semble que le plus souvent il n'y ait sur cette chaîne que du jazz, ce qui nous a découragés. Personnellement je n'ai jamais compris pourquoi les stations de radio et les chaînes de télévision spécialisées s'obstinaient depuis toujours, ou presque, à associer la musique "classique", comme ils disent, et le jazz qui me semblent relever de deux goûts, de deux conceptions musicales et presque de deux conceptions du monde sans rapport les uns avec les autres. Pour aller jusqu'au bout de ma pensée, quitte à en revenir aussitôt, je comprends mal qu'aimant la musique *classique* on puisse aussi aimer le jazz, autrement en tout cas que comme une occasion d'amusement et de relaxation, d'exotisme et d'expérimentation, à très petites doses (*infinitésimales*, en ce qui me concerne…). Mais que je comprenne ou ne comprenne pas n'a aucune espèce d'importance, en l'occurrence, et ne change rien à l'affaire, puisque des centaines de milliers de personnes semblent bien éprouver en effet ces deux intérêts dans la vie, alors que je les trouve, pour ma part, si éloignés et presque contradictoires. Passons.

Reste essentiellement le cinéma. Les chaînes cinématographiques sont elles aussi décevantes à mon gré, mais néanmoins assez précieuses. Ce que je leur reproche, c'est d'être très peu *cinéphiliques*. Même CinéClassic, celle qui s'approche le plus de ce que je souhaitais trouver, est plus une sorte de *Radio Nostalgie* du cinéma qu'une chaîne consacrée au cinéma en tant qu'il serait un art : elle montre de vieux films,

beaucoup de vieux films, et parmi eux certains sont excellents, ou simplement amusants, distrayants ; mais on sent bien qu'elle se soucie fort peu de montrer de *grands* films, sinon plus ou moins par hasard. Ma révolte a commencé quand il a fallu voir *en français*, l'autre jour, et exclusivement en français, *That Hamilton Woman*, d'Alexander Korda, avec Laurence Olivier et Vivien Leigh : impossible de passer à l'anglais (et le film en devient à peu près irregardable, quoique nous l'ayons bel et bien regardé jusqu'au bout, serait-ce seulement pour le fameux « Kiss me, Hardy ! » de Nelson mourant, si cher à Gérard Pesson). On me dit qu'une autre diffusion avait eu lieu plus tôt, celle-là en langue originale. Peut-être. N'empêche. Depuis lors il a fallu également affronter *Le Désert des Tartares*, également en français, sans possibilité d'italien. Ce sont là de sûrs indices à mon sens qu'on n'est pas en tradition cinéphilique.

Toutes ces chaînes et stations de radio officiellement *culturelles* semblent mettre un point d'honneur – ou peut-être elles y sont, pour survivre, contraintes – à l'être aussi peu que possible ; à l'être *un peu*, mais de moins en moins, et de préférence aux heures creuses. France Culture fait la part toujours plus chiche à la culture et toujours plus grande à la politique, à l'idéologie, aux musiques de variétés. France Musique réduit indéfiniment la place de la musique *classique* dans ses programmes. Arte s'échappe aussitôt qu'elle le peut vers le kitsch, la variété, le petit film à trois sous qui n'a même plus besoin d'être paré de l'étiquette d'art et d'essai, le documentaire, le débat politique et l'endoctrinement idéologique, prodigué à doses encore plus massives que sur France Culture. Et CinéClassic montre assez peu de films vraiment *classiques* mais nombre de bons vieux nanars plus ou moins commerciaux qu'il est convenu que son public préfère, je présume. C'est cela qui ne cesse de m'étonner : que médiatiquement, audiovisuellement, même les sites qui d'après leur nom et leur raison sociale semblent avoir été créés pour servir de refuges aux amis de l'art, de la pensée, de l'exigence esthétique, même ceux-là doivent ou souhaitent s'ouvrir toujours davantage à ce qui paraîtrait être le contraire de leur idéal affiché, l'inculture, les variétés, le divertissement commercial, la complaisance, la propagande. On imagine bien que leurs choix et les

orientations qu'ils prennent sont dictés par l'assiduité ou l'inassiduité de leur public, par le souci de lui complaire et de l'élargir. Mais alors il faut en conclure que ce public est parfaitement hypocrite, en matière d'art et de culture : qu'il veut bien aller sur une station qui s'appelle France Musique, mais à condition qu'il puisse y entendre une sérieuse proportion de chansonnette, de variétés, de comédies musicales et de musiques légères ; qu'il veut bien aller sur une station qui s'appelle France Culture, mais à la condition que la culture y soit réduite à la portion congrue, entre les interviews de ministres et de syndicalistes et les méditations (peu méditatives) sur la condition de barman, de prostituée, d'éleveur d'huîtres ou de détenu ; qu'il veut bien honorer CinéClassic de son attention, mais seulement si Pierre Gaspard-Huit ou Maurice de Canonge l'emportent nettement, dans les programmes, sur Eisenstein, Dreyer, Jarmusch ou Sokourov. Le constater c'est revenir à l'éternelle vieille conclusion : que dans notre pays, après trente ou quarante ans d'enseignement de masse, il n'y a plus de place pour la culture et pour l'art, à la radio et à la télévision en tout cas – leur public est désormais trop réduit par le laminage déculturant pour permettre à une institution médiatique quelconque de survivre sans des concessions et des complaisances de tous les instants.

Samedi 14 octobre, neuf heures et demie du soir. Il doit s'être glissé et se glisser encore un nombre incalculable d'erreurs dans le long processus de *saisie* du *Journal de* Travers, à partir de l'énorme manuscrit. Ainsi le mardi 8 mars 1977 *W*. parle de Kirili, le sculpteur, et d'une invitation à un vernissage de lui sur laquelle on peut voir « Kirili en jaguar, *it's too funny* ». Je ne doute pas que ce ne soit très drôle en effet, mais je ne comprends pas pourquoi Kirili se serait déguisé *en jaguar*, pour une photographie sur son carton d'invitation. Et je me dis qu'il est tout de même un peu moins invraisemblable qu'il s'y montre *en Jaguar*. Mais je n'ose procéder à ce changement du texte dactylographié (par Pierre, pour ce cahier-là) sans aller vérifier sa pertinence dans le manuscrit. Et je découvre là (le mot est en effet très difficile à déchiffrer) que Kirili sur son invitation n'est ni *en jaguar* ni *en Jaguar* mais *en forgeron*, ce qui après tout n'est pas inconcevable pour un sculpteur. Cependant, pour cette erreur-là qui a pu être repérée à temps, combien ont eu loisir de se

fomenter en trente ans de silence et deux années de transcriptions, relectures et corrections intensives ?

Il est de moins en moins probable que je parvienne après-demain lundi à envoyer à Fayard le XXXIVe cahier dans sa version révisée et prédéfinitive. Cela n'a d'ailleurs aucune espèce d'importance et je suis probablement seul à avoir remarqué la régularité métronomique, depuis des semaines et des mois, de mes envois hebdomadaires. Je serais pourtant marri d'y faillir, surtout en cette pénultième épreuve du long labeur.

Un correspondant auquel j'écrivais, pour m'excuser auprès de lui de ne pouvoir lui répondre plus vite et plus longuement, que je tentais désespérément, ces temps-ci, de finir deux livres dont un qui devait avoir à peu près trois mille pages, m'a répondu perfidement qu'il ne voyait pas très bien comment on pouvait faire des livres de trois mille pages, ni surtout qui pourrait bien les lire. Il est un peu malpoli, cet homme, mais il se pourrait bien, comme souvent les malpolis, qu'il n'ait pas tort. Je ne l'avais pas attendu pour avoir quelque doute sur la validité de mon travail (de mon travail d'aujourd'hui et de mon travail d'il y a trente ans). Il se conçoit qu'on lise trois mille pages pour se mettre en tête une théorie générale de l'univers, une somme théologique ou une énorme saga romanesque trimballant ses innombrables héros à travers toute la campagne de Russie, la Deuxième Guerre mondiale, la conquête de Madagascar et un siècle et demi de l'histoire d'une famille. Mais est-il bien raisonnable de lire trois mille pages pour ne s'informer que de la petite existence, une année durant, d'un petit pédé parisien (*pédé* est son propre mot, à ma relative désapprobation), pas particulièrement cultivé, pas particulièrement curieux, et auquel il n'arrive rien que des malheurs sentimentaux qu'il relate en grand détail sans en tirer grande conclusion, et force aventurettes sexuelles plus ou moins enlevées et plus ou moins savoureuses ?

L'intérêt, en mettant les choses au mieux, ce sont les trois mille pages elles-mêmes, et le *détail.* Ces deux énormes volumes ne sont probablement pas faits pour être lus de la première à la dernière phrase, d'autant qu'ils n'offrent même pas de ces grandes considérations sur la marche du monde, les fins de l'art et le destin de la civilisation qui ont

bâti la juste gloire des tomes ultérieurement rédigés de ce *journal.* Ils sont faits pour *être là*, plutôt, comme certaines œuvres conceptuelles dont tout le mérite est dans l'énormité, ou l'originalité, voire l'absurdité, de leur *projet.* Que dans cette masse il y ait quelques pages de *littérature* ou de *pensée* reste à prouver. Mais peut-être la masse elle-même répond-elle bien à une exigence voire à une *pensée* de nature *littéraire*…

***

Le mois dernier est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et plus de vingt années après ses premières attaques de démence, Sir Malcolm Arnold, compositeur anglais qui malgré neuf symphonies, d'innombrables concertos pour toute sorte d'instruments, des ballets, des opéras, n'est guère un peu connu à travers le monde, et encore (c'est *elle* qui est connue, pas lui), que pour une petite marche à siffloter, insignifiante mais *catchy*, *Le Pont de la rivière Kwaï.*

Comparé à Sir Malcolm Arnold, Sir Arnold Bax apparaît rétrospectivement comme un formidable révolutionnaire, l'homme au couteau entre les dents de la musique. Je comprends très bien qu'on ne s'intéresse pas à toute cette musique symphonique anglaise du XXe siècle, Britten et peut-être Tippett exceptés ; et encore le premier n'a-t-il guère écrit de "symphonies". Mais je comprends mal que n'ait pas du tout retenu l'attention des autres pays, en tant que phénomène, ne serait-ce que par son extrême bizarrerie, sans équivalent ailleurs pour autant que je sache, la survivance en somme jusqu'à nos jours, et de façon qui n'est même pas marginale (éditions, interprétations, enregistrements, commandes, fonctions officielles, biographies, titres de noblesse, etc.) d'une musique dont les moules et souvent les sons sont ceux de la grande symphonie romantique du XIXe siècle.

On a vraiment affaire là à une uchronie débarrassée de son *u.* Tel qui se demanderait ce qui serait arrivé à la musique si Debussy n'était jamais né, si Schoenberg n'avait pas vécu, si Bartok s'était consacré à la médecine ou à l'exploitation forestière, celui-là n'a qu'à écouter la musique anglaise, cette musique anglaise-là. J'ai cru comprendre que

l'art en Chine et sans doute la poésie ont obéi pendant des millénaires aux mêmes critères : il ne s'agit surtout pas d'innover, inventer des formes serait une terrible faute de goût et la marque d'un esprit sans éducation – il s'agit de faire aussi bien et si possible mieux que ses prédécesseurs.

Mercredi 18 octobre, dix heures du soir. Dimanche soir je ne suis pas venu dans ce fichier parce que j'essayais d'en finir avec le terrible trente-quatrième cahier du *Journal de* Travers, dont je ne suis venu à bout, en fait, qu'aujourd'hui.

Lundi soir nous nous sommes transportés à Fleurance pour y dîner avec Jeanne Lloan au restaurant chinois voisin de l'ancienne gare avant de voir *Indigènes*, le film de Rachid Bouchareb, dont Pierre devait prendre connaissance pour des raisons pédagogiques et moi pour des raisons politiques. Ce doit être l'un des premiers films *français* où les *Français* au sens ancien du mot ne jouent et n'aient joué pratiquement aucun rôle, sauf celui d'accusés, mais on les voit peu, on ne voit que leurs forfaits. Le titre est donné en français et en arabe, et pendant le film on entend presque autant d'arabe que de français. Tous les acteurs principaux sont arabes (ou berbères), ils tiennent bien entendu des rôles d'arabes (ou de berbères). Le point de vue est exclusivement celui d'arabes et, comme tel, sans être faux, singulièrement biaisé (Pierre, par coïncidence, est en train de lire *La Peau* où, si mes souvenirs sont exacts, les troupes "indigènes" de l'armée française sont présentées sous un tout autre jour, moins reluisant). Tel qu'il est le film est une lettre de créance présentée à la France, avec la particularité, très certainement, que cette lettre a vu sa rédaction fortement subventionnée par le malheureux débiteur.

Hier mardi nous sommes retournés à Fleurance, pour y voir cette fois, toujours avec Jeanne, chez qui nous dînâmes ensuite, *Flandres*, de Bruno Dumont, dont nous étions curieux depuis plusieurs mois. C'est un de ces films qui présentent tous les ingrédients d'un excellent film, et peut-être même d'un chef-d'œuvre, mais dont je ne suis pas sûr qu'ils le soient vraiment. Ils *devraient* l'être, ils *ont l'air* de l'être, ils ont d'excellentes raisons de prétendre à l'être mais ils ne le sont pas (c'est ce que je me disais aussi, *mutatis mutandis*, en écoutant ces jours-ci la symphonie de

Dukas, qui faisait l'admiration de Sibelius : c'est bien, c'est très bien, on devrait être très ému, mais on ne l'est pas). Chez Dumont les acteurs sont admirablement dirigés, les tristes paysages magnifiquement filmés, le propos d'une grande élévation morale et spirituelle (c'est du moins ce qu'on est amené à supposer) ; on pense à Bernanos (beaucoup), on pense à *William Wilson (What say of it ? what say* CONSCIENCE *grim / That spectre in my path ?)*, mais l'on reste extérieur à tout cela, peut-être par mauvaise tête, comme si trop de signes nous pressaient d'admirer pour que nous admirions de bonne grâce (sans compter que c'est assez pénible…).

Jeudi 19 octobre, neuf heures et demie du soir. On entendait Yves Bonnefoy sur France Culture, avant-hier à midi. On apprenait à cette occasion qu'il avait été assez lié, apparemment, avec Borges. Avec Starobinski il est allé voir Borges sur son lit d'hôpital à Genève, peu avant sa mort :

« Virgile, disait Borges, ... *et Verlaine* ! Verlaine… *et Virgile* ! »

Les deux visiteurs étaient déjà dans le couloir, se retirant, qu'ils entendaient Borges psalmodier encore :

« Virgile… *et Verlaine* ! »

Bonnefoy rapporte avec étonnement que Borges plaçait très haut Toulet

« … qui pour nous est peu de chose, même si… »

Oh !

***

Les affaires d'éditeur m'ont passablement occupé ces jours derniers, quoique j'aie eu bien peu de temps à leur consacrer et ne leur en aie donné que le moins possible. Je cherche toujours à faire publier *Le Communisme du* XXIe *siècle.* La précieuse "Cassandre" du site de l'Innocence (et du parti) m'a mis en relation avec M. Slobodan Despot, dissident de l'Âge d'Homme et président des nouvelles éditions Xenia, à Vevey. M. Despot a manifesté assez vivement son intérêt. Entre-temps

Paul-Marie Coûteaux nous a introduits, mon manuscrit et moi, à distance, auprès d'un homme qui dirige une collection chez… Gallimard et qui se disait intéressé à voir les textes, quitte à tâcher, par relations, de les faire publier ailleurs. Comme cet homme ne pratique pas l'Internet il a fallu faire imprimer ces cent cinquante pages par Jean-Bernard Lucas, qui a porté lui-même le paquet rue Sébastien-Bottin. Là-dessus est intervenu Juan Assensio, le *Stalker*, qui, lui, a ses entrées au Rocher et qui a joint Pierre-Guillaume de Roux à mon sujet (il semblerait que mon grand ami Patier ne soit plus dans ce navire-là). Mais il me fallait obtenir de ces messieurs des réponses rapides car M. Xenia (j'aime mieux l'appeler *Xenia* que *Despot*…) m'avait signifié une acceptation ferme, et comme c'est moi qui l'avais approché via Cassandre, je ne voulais pas le faire attendre.

De l'homme de Gallimard aucune nouvelle – il semblerait que l'usage ne soit pas de *répondre*, en ces cas-là (ou plutôt qu'il soit de ne *pas* répondre) : Coûteaux a déjeuné avec lui et compris qu'il n'y avait pas lieu d'espérer de suite ; mais c'est lui, Coûteaux, qui me l'a dit, son commensal n'a pas estimé devoir me faire part de son verdict.

Avec le Rocher tout lambine. Je croyais qu'Assensio avait communiqué les textes à de Roux mais lundi dernier, comme j'attendais une réponse, on a découvert que de Roux n'avait rien reçu, ou rien vu. Je lui ai parlé au téléphone, je lui ai expliqué la situation, je l'ai prié de donner rapidement un verdict – après tout ces textes sont très courts, il est possible d'en prendre entièrement connaissance en une heure.

Mardi M. Despot m'a appelé, pour me demander où nous en étions. Je lui ai demandé vingt-quatre heures de plus pour une réponse définitive. J'ai aussitôt, par e-mail, expliqué ce qu'il en était à de Roux. Il n'a pas réagi. Lorsque Despot m'a retéléphoné à l'heure dite, hier mercredi, je lui ai dit que j'étais son homme – ou plutôt son *serviteur*, et il m'a répondu qu'il était le mien.

Le sort en est donc jeté. Le livre paraîtrait en février prochain, c'est-à-dire en même temps que le *Journal de* Travers, si tout se passe bien ; mais ce n'est que le diffuseur qui impose ces délais : on pourrait disposer de certains exemplaires bien avant, ne serait-ce que pour les services de presse. Ce point est important car de ce petit volume j'attends qu'il

remplisse des fonctions *performatives* : il est le seul espoir du moindre rôle dans l'élection présidentielle, pour le parti de l'In-nocence et pour moi.

Les éditions Xenia sont sans doute fort mal diffusées, et il n'a pas été question *d'avances sur droits d'auteur*. Il s'agit vraiment d'être édité pour être édité, de pouvoir dire qu'on l'a été. Mais je pense que le principe à suivre doit être le même pour l'édition et pour l'amour, le grand principe flattersien (que Flatters ne suit pas) : « Aime qui t'aime ». Paul Otchakovsky s'est décidé à publier *Passage* en moins de vingt-quatre heures, il y a trente ans. Avec Claude Durand tout est allé très vite également, en 1999. Personne n'a envie, dans ce domaine ni dans aucun, de séductions laborieuses, de sièges à faire, d'humiliants silences à avaler, de palinodies et tergiversations. Et pour citer Françoise Sagan après Marcheschi :

« Un bonheur qui demande trop d'efforts n'est pas de bonne qualité. »

Solliciter me fait horreur, attendre aussi, me placer dans la dépendance des bonnes grâces de quiconque m'est insupportable. Et je dois dire que j'ai eu bien de la chance, jusqu'à présent, avec les éditeurs que j'ai, car parmi ceux que je n'ai pas il semblerait bien qu'il existe une certaine muflerie professionnelle spécifique. Beigbeder, après plusieurs échanges assez soutenus, a tout à coup cessé de m'écrire, au temps de *La Dictature.* L'homme de Gallimard ne m'a pas écrit non plus. D'après Coûteaux c'est normal : les éditeurs préfèrent pratiquer le silence plutôt que les refus expressément signifiés, qui laissent des traces et suscitent à leurs auteurs des inimitiés irréconciliables. Je ne suis pas de cet avis : j'aime mille fois mieux qu'on me dise non tout de suite que rien du tout à n'en plus finir.

***

Jean-Paul avait aujourd'hui un vernissage à la galerie Vidal-Saint Phalle, rue du Trésor, à Paris. Je me sens coupable de n'y avoir pas assisté et surtout j'en éprouve de grands regrets. Mais toutes mes forces

sont concentrées sur l'idée obsessionnelle d'en finir avec les deux énormes travaux en cours, le *Journal de* Travers et *Travers III.*

S'agissant du *Journal* la mise au point devrait être achevée au début de la semaine prochaine. Je pourrai alors appliquer toutes mes énergies à *Travers III*. Le texte définitif doit être remis à la P.O.L le 1er décembre. Je travaille actuellement à la septième et dernière églogue, mais la sixième doit être entièrement revue, et il faut revoir et réviser l'ensemble, notamment la première.

Or il y a beaucoup de *distractions*, au sens premier (elles ne sont pas forcément très distrayantes). Aujourd'hui par exemple nous avons reçu, sur un rendez-vous pris de longue date, soixante médecins et conjoints de médecin de la Région Aquitaine, parmi lesquels le très aimable docteur Chollet, l'ancien maire d'Agen et président du Conseil général du Lot-et-Garonne, avec lequel j'avais déjeuné le mois dernier chez l'ambassadeur Aboussouan.

Vendredi 20 octobre, dix heures moins le quart, le soir. En mettant en forme le *Journal de* Travers, je me rends compte que je me plaignais déjà, il y a trente ans, donc, de cette douleur au bas-ventre, à droite, près de l'aine, qui m'est à présent une compagnie régulière et presque constante, malgré l'opération que j'ai subie il y a trois ans. Curieusement, je suis tenté de trouver cela presque rassurant.

***

Flatters et moi nous sommes presque disputés, aujourd'hui, par téléphone, au sujet d'un cas moral sur lequel nous avions les vues les plus tranchées et tout à fait opposées, mais à front renversé.

Il faut dire que je veux à tout prix le mettre en ménage. Et lui dit souhaiter aussi une évolution de cet ordre mais fait tout, à mon avis, pour la rendre impossible.

À son vernissage hier à Paris, puis à la petite soirée qui fut donnée chez lui, il y avait un jeune homme dont il me dit que je l'avais repéré il y a presque dix ans comme devenant très joli garçon, alors qu'il sortait à

peine de l'enfance. Mes prédictions se sont vérifiées au centuple, paraît-il. L'impétrant a aujourd'hui vingt-deux ans, et il est extrêmement beau, paraît-il, et même très excitant. Or il paraît qu'il n'a pas quitté Flatters de toute la soirée, hier, et qu'en partant parmi les derniers il lui a demandé son numéro de téléphone, et s'il pouvait l'appeler. Et cet idiot de Flatters n'a rien trouvé de mieux que de lui répondre qu'il n'avait qu'à demander ce numéro de téléphone à sa mère…

Les parents du jeune homme sont en effet de grands amis de Flatters, depuis toujours. Et il dit :

« Je ne peux pas leur faire ça ! Ce garçon est totalement tabou pour moi ! »

Je trouve cela complètement absurde. Je conçois qu'on décline les avances, si avances il y a, d'un garçon de quatorze ou quinze ans dont les parents sont des amis à nous (ou même dont les parents ne seraient pas des amis à nous, peut-être, mais si j'ajoute cette parenthèse, c'est surtout par scrupule juridico-éditorial, et sans grande conviction personnelle) ; mais je ne vois pas du tout pourquoi on repousserait celles (si tant est qu'elles soient bien réelles, ce qui en l'occurrence est loin d'être assuré, et d'ailleurs le terme d'*avances* est inapproprié) d'un jeune homme de vingt-deux ans, qui doit bien savoir ce qu'il fait, et qui est libre de faire de son corps et de son cœur ce qu'il entend). En juger différemment, me semble-t-il, c'est estimer plus ou moins consciemment que l'homosexualité est une tare ou une malédiction.

***

Mes recherches de poésie achrienne pour l'anthologie de l'*Amour des hommes* m'ont mené en Chine, dernièrement. La quête est rendue difficile par le très petit nombre de textes traduits en français – ceux du moins dont j'ai connaissance et auxquels j'ai accès –, mais surtout, plus profondément, par la difficulté de les interpréter. Je suis constamment au bord, et plus d'une fois *au-delà*, je le crains, de l'annexion abusive, que pourtant je désapprouve si fort. La poésie chinoise classique est très chaste, semble-t-il, et elle se soumet à d'innombrables conventions qui

rendent très difficile l'appréhension exacte des sentiments qu'elle évoque. Nombre de poèmes expriment ainsi de l'amour pour des hommes, ou de jeunes hommes, et ils sont l'œuvre de poètes masculins, mais ces poètes, presque toujours, semblent prêter leur voix à des femmes. Le chant d'amour de l'épouse ou de l'amante séparée de ses amours, c'est à soi seul, manifestement, un genre très constitué. Il est assez probable que certains des poètes aient profité de cette convention pour mettre dans la bouche de leur héroïne, ou protagoniste, ou narratrice, leurs propres sentiments. Mais la présence de ces voix féminines et leur rôle m'empêchent de retenir la plupart des pièces.

Les exceptions sont rares, semble-t-il. La plus précieuse de ma collection jusqu'à présent est la suivante, qui au moins ne présente pas d'ambiguïté. Mais alors on se heurte à d'autres problèmes. Comme cette poésie est loin de nous (ce n'est pas moi qui le lui reprocherai) ! Comme il est difficile de s'en faire une idée ! Comme on sent bien qu'on ne perçoit qu'une lointaine lueur, de vagues formes, dans ce qui au sinologue et au Chinois cultivé doit être d'une admirable limpidité au contraire. Très souvent, la nécessité du détour par l'anglais, ne serait-ce que pour trouver les pièces, ajoute une énorme couche supplémentaire d'incertitude. C'est donc miracle si certaines images, certains sentiments, certaines formules peuvent nous toucher à travers tant de filtres et de cloisons diverses. Me plaît beaucoup ce poème-ci avec sa courte préface, anonymes l'un et l'autre, et qui dateraient du premier siècle avant notre ère, malgré force remaniements : j'ai traduit d'après la version offerte par une anthologie américaine, elle-même traduction d'un anthologie voulue par un empereur du VIIe siècle, *Chansons de la terrasse de jade.*

Chanson du nocher yuëh

Préface. Tzu-hsi, souverain du royaume de Ngo, dans l'État de Ch'u, voyageait dans une barque revêtue de plumes bleues, sous un dais couleur de martin-pêcheur. Le rameur yuëh tomba amoureux de Tzu-hsi, et tout en actionnant vigoureusement les rames chanta une chanson yuëh. Le souverain de Ngo en fut touché. Empli de désir, il souleva sa couverture brodée et l'étendit sur le nocher. La chanson disait ceci :

Cette nuit, quelle sorte de nuit est-ce là ?

Je pousse ma barque au milieu du fleuve.
Ce jour, quelle sorte de jour est-ce là ?
Je partage mon bateau avec mon seigneur.
Quoique indigne, je suis aimé.
Ne songez à chantage ni scandale !
Jamais mon cœur ne défaillira,
Car j'ai connu mon seigneur. Arbre sur une colline, sur l'arbre un rameau.
Mon cœur fait ses délices de mon seigneur, mais il n'en saura rien.

Je croyais d'abord que *Yuëh* était un fleuve, puis j'ai pensé que le mot désignait une ville. J'avais donc traduit *Chant du nocher de Yuëh*, ou *du Yuëh*. Mais Pierre m'a appris que le Yuëh était une région, une langue et une ethnie. Il semble donc qu'il faille bien dire *Chant du nocher yuëh* et *chanson yuëh* (ou *en yuëh*).

Mardi 24 octobre, neuf heures du soir. Dimanche j'ai enfin terminé l'interminable mise au net des trente-cinq cahiers du *Journal de* Travers, qui dévorait quotidiennement cinq ou six de mes heures depuis un an. L'intense satisfaction que j'en ai ressentie a été un peu gâchée, sur le moment, par un incident ridicule. À peine avais-je fini, en effet, je me suis dit qu'il fallait régler d'urgence un problème que j'avais vu poindre quelques jours plus tôt dans un message électronique et qui me tarabustait la conscience.

En janvier dernier nous avons eu la visite d'une jeune lecteur très sympathique et bien élevé, accompagné de sa compagne, qui comme lui vit à New York. Ce jeune homme, malheureusement, oublia ici son appareil photographique. Et voici qu'il m'écrivit, la semaine dernière, qu'une sienne grand-mère, qui vit à Toulouse, allait pouvoir passer, dans les jours qui viennent, pour récupérer l'objet.

Bien, bien, bien : rien de plus légitime. Seulement un appareil photographique moderne, de petite taille, dans une maison de cette dimension, en presque une année entière, a le temps de disparaître dix fois. Et c'est bien ce qui s'était produit. Je m'étais donc promis, dès l'achèvement de mon travail sur le *Journal de* Travers, de chercher l'appareil du jeune homme. Las ! Il fallut mettre tout sens dessus dessous, des heures y passèrent, et mon humeur, d'excellente qu'elle était, tournait à vue d'œil au vinaigre et à la bile noire, non sans aller

jusqu'à maudire, avec une injustice caractérisée, le gentil jeune homme et même sa grand-mère, qui l'un ni l'autre n'en pouvaient mais. Et moi qui oublie tout partout, je suis mal placé pour fustiger tel qui laisse derrière lui celle-ci ou celle-là de ses possessions.

Il s'oublie beaucoup de choses, ici. Plus généralement, il y a dans la maison beaucoup de choses qui ne m'appartiennent pas et que leurs propriétaires doivent récupérer un jour – mais quand ? Le pire ce sont les livres. Beaucoup de lecteurs, ou de *would be* lecteurs, envoient ou laissent derrière eux des livres qu'ils se promettent et me promettent de passer récupérer un jour, quand je les aurai dédicacés pour eux. Mais entre-temps les livres se confondent entre eux, se confondent avec les miens, disparaissent, deviennent un souci permanent. Bien sûr, au début, on veille à ce qu'ils demeurent à la surface des choses, on se souvient de leurs maîtres et de tout ce qui les concerne, on ne les perd pas de vue, on sait où ils sont. Mais cette attention particulière ne peut pas se maintenir très longtemps, serait-ce seulement parce que d'autres attentions particulières, non moins légitimes, se présentent et bousculent celles qui les précèdent. On entre dans l'indifférencié, si mal vu des antiantiracistes.

Les bibliothèques sont d'affreuses dévoreuses. Elles avalent tout ce qu'on approche d'elles. À propos des objets oubliés par des visiteurs de passage, il y a deux solutions également dangereuses : bien les ranger, ou les poser en évidences sur les livres alignés. Cette seconde solution est redoutable parce que tout objet posé sur un alignement de livres n'a qu'une seule hâte, tomber derrière lui. Et alors il est perdu, et nous sommes perdus aussi.

Quant à *bien ranger*, c'est encore plus périlleux. À moins de tenir un registre spécial – je devrais y songer, mais j'en tiens déjà tellement… –, on ne peut pas conserver longtemps en mémoire la localisation exacte d'un objet dont on ne se sert pas et qu'on a bien rangé. On le pourrait s'il n'y en avait qu'un. Mais il y en a dix, quinze, vingt, cinquante.

Le remède est de ranger à un endroit *logique*, bien sûr. Mais ce qui paraît logique tel ou tel jour ne le semble plus tant six mois plus tard, ou du moins d'autres désignations logiques entrent en rivalité rétrospective avec la première et BON DIEU DE PUTAIN DE MERDE OÙ-EST-CE QU'ON A BIEN PU LE FOUTRE CE CONNARD D'APPAREIL ?

Nous l'avons retrouvé, après une demi-journée de fouilles, alors que tout espoir nous avait quittés, et que nous hésitions entre la honte d'avoir à paraître devant la grand-mère en qualité de voleurs et d'escrocs et l'ennui de devoir proposer un remboursement. Et l'autre demi-journée s'est passée à la remise en place de tous les livres que nous avions descendus par piles de leurs rayons et en le comblement de toutes anfractuosités que nos recherches avaient laissées béantes. Il ne reste plus qu'à recevoir la grand-mère.

Ce soir-là, dimanche, nous dînâmes à Auvillar, au restaurant de l'Horloge, avec Franck Chabot venu rapporter deux boîtes à chaussures de photographies romaines qu'il devait scanner pour le site de la Société des lecteurs. Scannées il les a en effet, mais il ne sait pas quand il aura le temps de les mettre en ligne (pour "illustrer" le *Journal romain*).

La veille nous avions dîné chez les Rodriguez à Beaumont-de-Lomagne, en compagnie de Mathieu du Bertrand le poète et de sa compagne, un de ses professeurs à l'université, avec laquelle il vit en ménage depuis une semaine dans un appartement toulousain qu'ils ont loué.

Et pas de *journal* hier non plus parce que j'ai regardé la première partie d'un long "portrait" de Jacques Chirac dont la deuxième partie est diffusée ce soir mais m'intéresse moins car elle concerne une période beaucoup plus récente, dont je me souviens mieux. La première partie, quoique très modérée de ton, ne contredisait en rien ce que j'ai toujours pensé de Chirac, à savoir qu'il avait trahi Chaban-Delmas et les gaullistes au profit de Giscard, trahi la droite et Giscard, moins ouvertement mais non moins effectivement, au profit de Mitterrand et… – il me semblait qu'il avait à son actif une troisième trahison des siens et de son camp, mais celle-là je l'oublie pour le moment ; c'est peut-être celle qu'il prépare pour 2007 : la rumeur veut qu'il soit décidé à tout faire, même favoriser le succès de la gauche, pour empêcher Nicolas Sarkozy d'accéder à la présidence.

***

L'action se précipite du côté du studio du front de Seine. Il doit être mis en vente judiciaire le 10 novembre. Je n'arrive pas à joindre l'huissier pour savoir à quelle date seront posés les scellés. Ce qui est certain, c'est que je ne pourrai pas habiter là-bas pendant le séjour parisien qu'impliquent ma lecture au Centre Pompidou et mon entretien avec Marianne Alphant le 8 novembre. Nous ne savons même pas si Pierre, qui est en vacances à partir d'aujourd'hui, pourrait encore s'introduire dans les lieux, s'il s'y rendait dans les jours qui viennent, afin d'enlever le peu d'affaires à nous qui se trouvent là-bas, un poste de télévision, une radio, une ou deux lampes et une bonne quantité de vêtements à lui, laissés sur place depuis le temps de sa carrière parisienne.

Ma mère prend très mal la nouvelle mais Dieu merci ne veut pas en parler avec moi qui d'après elle suis incapable de comprendre ce qu'elle éprouve de la perte de ce studio (où elle n'a jamais mis les pieds) *parce que je suis un homme* (le thème féministe, maintenant ! il ne manquait plus que ça !). Pour un de ces combats d'extrême arrière-garde dont toute sa vie aura été faite, elle veut joindre Sylvie Topaloff. Mais je crains de n'être pas suffisamment en grâce dans ces quartiers-là pour pouvoir trouver la démarche bien judicieuse, ni même pour pouvoir la soutenir et l'encourager.

Mercredi 25 octobre, neuf heures du soir. J'ai tellement pratiqué mon vieil enregistrement de la sonate de Dukas qu'il n'est plus audible – pas de bout en bout en tout cas : il y a sur le disque des sautes et des pannes très désagréables qui rendent l'écoute complète très tendue et frustrante. J'ai donc cherché à renouveler mon fonds discographique la concernant, et cela avec tellement d'ardeur et d'impatience que je me trouve à présent à la tête de quatre enregistrements, *cinq* en comptant celui que j'avais déjà, et qui malheureusement n'est pas remplaçable.

Parmi les disques comportant cette œuvre qui me sont arrivés récemment, je n'ai écouté que celui du pianiste canadien Marc-André Hamelin. Il m'a d'abord beaucoup irrité. Mais je dois tenir compte du fait qu'une interprétation à laquelle on est habitué, souvent tout à fait par hasard, a tendance à servir abusivement de référence : c'est seulement parce qu'on la connaît, et parce que longtemps on n'a connu qu'elle,

qu'elle semble meilleure. Je reste donc avec la question de savoir si la manière qu'a Jean-François Heisser de jouer la sonate de Dukas est objectivement supérieure à toutes les autres ou non.

Jean-François Heisser est un homme qu'on doit avoir plaisir à détester. Je l'ai vu une fois en récital, et d'assez près : il m'a semblé exceptionnellement antipathique. Il avait une expression furieuse, l'air d'en vouloir au public, une mine vraiment patibulaire. Bien entendu, *for all I know*, il est peut-être l'être le plus charmant de la terre. Mais nous dirons qu'en public son effort ne tend pas au premier chef à s'attirer par son apparence l'affection de l'auditoire. Or cette espèce de mauvaiseté affichée (peut-être pas délibérément, plutôt par indifférence, ou par concentration totale, à ces moments-là, sur d'autres soucis que de plaire) est un atout pour affronter cette terrible sonate de Dukas. Heisser, en se battant avec elle, en la pétrissant avec agressivité, met superbement en valeur cette espèce de majesté rêche qui est peut-être sa principale caractéristique. Surtout il est magnifiquement *architectural.* Or rien n'est plus indispensable en cette sonate énorme dont des parties entières peuvent sembler vacantes, ou relever du remplissage, si elles ne sont pas forcées à tout moment de confesser, ou plutôt d'affirmer hautement, de proclamer véhémentement, leur appartenance à l'ensemble, leur participation active à l'édification de la cathédrale, leur énergique volonté d'être une pierre ou un pan d'un monument grandiose.

Hamelin est presque mièvre, par comparaison. Je peux changer dis fois d'avis – n'étant pas musicien je ne trouve à m'appuyer que sur des impressions fugitives, très éloignées de critères solidement étayés –, mais selon moi, selon moi *ce soir*, l'interprétation qu'il offre du premier mouvement est complètement ratée. Ensuite, à mesure que j'écoutais plus avant, je me suis en grande partie réconcilié avec lui. Dans les troisième et quatrième mouvements, il est d'une virtuosité éblouissante, sans doute supérieure à celle de Heisser. Cependant, comme j'étais prêt à me rendre à son argumentation, j'ai voulu réécouter, pour mieux comparer, et je suis entièrement retombé sous l'ancien charme, d'ailleurs fort éloigné du charme, sinon au sens le plus formidable.

Il y a d'abord que Heisser dispose d'un piano infiniment mieux adapté au propos que celui de son rival (son rival auprès de moi). Dans les deux

cas il s'agit pourtant d'un Steinway. Mais celui de Heisser est accordé beaucoup plus bas (ou bien est-ce le jeu du pianiste ? ou bien est-ce le mode d'enregistrement ?) et produit des notes beaucoup plus graves, plus larges et surtout plus noires. Hamelin est *impressionniste*, par comparaison (et presque un peu salonnard, dans le premier mouvement). Il est d'ailleurs très significatif, même si c'est dû au hasard, que sur la couverture de son disque on voie un Monet, un joli Monet très *impressionniste*, justement, un peu léger ; tandis que chez Heisser, dans une laide mise en page, on voit un Courbet, une vague qui n'est pas la plus belle, loin de là, mais qui semble tout de même afficher un parti pris de structure beaucoup plus fort que celui dont procèdent les peupliers en arabesque de Monet. Courbet est anachronique, par rapport à Dukas (un *Château noir* lui serait beaucoup plus *congenial*). Mais son art où tous les volumes ont leur juste poids est beaucoup plus accordé à la sonate que les peupliers aériens de l'autre couverture.

Elle n'est pas du tout impressionniste, cette sonate. Si ces adjectifs n'étaient pas compromis par des acceptions en général péjoratives, je dirais qu'elle est lourde, pesante, éminemment massive (comme Heisser, et très contrairement à Hamelin, d'après sa photographie). De quelque côté qu'on la prenne elle pointe toujours vers Beethoven, vers Bach, vers le Brahms prométhéen de la sonate en *fa* mineur op. 5, et pas du tout vers Debussy – qui d'ailleurs ne l'apprécia guère semble-t-il, malgré son amitié pour Dukas (son commentaire est un modèle de *noncommittalism* poli).

L'enregistrement de Marc-André Hamelin présente en supplément à la sonate de Dukas une œuvre très peu connue, que je sache, du très obscur Abel Decaux (1869-1943), qui ne figure dans aucun dictionnaire généraliste. Cette œuvre, un recueil de quatre petites pièces réunies sous le titre assez peu engageant, trouvé-je, de *Clair de lune* (*Minuit passe*, *La ruelle*, *Le cimetière*, *La mer*), est apparemment la seule qu'ait publiée sinon composée ce musicien, qui s'est consacré surtout à l'enseignement, en partie aux États-Unis. *Impressionnistes*, elles le sont, elles, ces petites pièces, mais plus au sens de Debussy qu'en celui de Monet, et plus au sens de Messiaen qu'en celui de Debussy. Elles devraient figurer en bonne place, en tout cas, dans la section musicale de mon exposition sur

les “Anachronistes”, “*Hors du temps”*. Leur date est stupéfiante : 1903 (elles sont donc tout à fait contemporaines de la sonate de Dukas, 1901 – mais sont aussi éloignées d’elle qu’il est possible). À première écoute elles ne sont guère *mon genre* (le piano de Messiaen ni même celui de Debussy ne figurent parmi mes passions), mais elles sont d’une très forte et très singulière personnalité.

Peut-être ce Decaux est-il le Foulds français : l’auteur d’un unique opus de musique savante, très savant et formidablement en avance sur son temps.

Vendredi 27 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Nous avons suivi cet été – moi surtout, parce que Pierre faisait la fine bouche – un interminable mais passionnant feuilleton d’Alexandre Adler à propos ou autour du roman de Dan Brown, *Da Vinci Code*, dont il n’était, au demeurant, que fort peu question. Ces rendez-vous quotidiens, plusieurs semaines durant, m’ont permis de comprendre pourquoi j’ai toujours eu un faible à l’égard d’Adler, malgré son animosité plusieurs fois manifestée à mon égard. Pour le dire très vite : il est fou. Disons plus prudemment qu’il entre dans son personnage une part considérable de délire, de passion du romanesque, de fascination à l’égard de l’ésotérisme. Il avait déjà une fois (au moins) abordé sur France Culture un sujet de cet ordre, je n’y avais pas porté spécialement attention. Mais cette fois-ci, comme j’étais beaucoup plus intéressé par ce dont il parlait (Rennes-le-Château, le curé Saunière, le trésor des Templiers, les Wisigoths, *Les Bergers d’Arcadie*, Alet, Nicolas Pavillon, Otto Rahn, etc.), j’ai pu observer de plus près le plaisant dérangement de son esprit (qui n’est pas sans quelque parenté, si je puis me permettre de le relever, avec le dérangement du mien).

J’imagine que dans sa façon de voir les choses, et dans celle de ses employeurs, il y a d’un côté ses activités de commentateur géopolitique, de décrypteur de l’actualité, d’expert diplomatico-stratégique ; et d’un autre côté, bien nettement séparé, comme un jardin secret, son goût des embrouillaminis théologico-érudits. Mais cette séparation est tout imaginaire. Il est parfaitement évident que la pulsion ésotérique, ravageuse, informe en tout point, chez lui, la façon de percevoir

l'actualité et d'en rendre compte – c'est d'ailleurs de cela que ses lectures du monde tirent, sinon leur justesse, leur saveur.

Au centre de son système comme du mien, la métonymie. Sans cesse la métonymie *fait passage*, chez lui (comme chez moi). Que deux éléments, deux personnages, deux idées, deux thèmes aient été un moment voisins, et a fortiori qu'ils l'aient été plusieurs fois, crée entre eux un lien indissoluble, qui permet les plus précipiteuses transitions. Ce système audacieux est protégé par un très habile régime de dénégation, qui fait extrêmement large la part du feu, et qui lui-même s'appuie sur un grand souci affiché de modération et d'objectivité.

On commence par avancer d'une douzaine de pas, mettons : c'est le rappel de thèses totalement farfelues, avec lesquelles distance est prise immédiatement, ce qui crée chez l'auditeur un climat de confiance. Mais au lieu de reculer de douze pas on ne recule que de onze, voire dix seulement, de sorte que toute la campagne, surtout si l'exercice se renouvelle, finit par se traduire par de nettes avancées dans des domaines très mal assurés.

On a pu dire que ceci, ceci et cela. Bien entendu ça ne tient pas debout. Cependant le seul fait que de telles énormités aient pu être proférées amène à se demander si à l'origine de pareilles élucubrations il n'y a pas, malgré tout, un petit fond de très singulière vérité…

Bien entendu l'abbé Saunière n'a découvert ni le Saint Graal ni le trésor des Templiers. Il n'en reste pas moins qu'il a bel et bien découvert quelque chose. Mais quoi ?

Non, Poussin n'est jamais venu dans l'Aude. La prétendue ressemblance entre le paysage qui sert de fond aux *Bergers d'Arcadie* et tel site particulier des environs de Rennes-le-Château est certainement l'effet d'une coïncidence. Il est toutefois à noter que Poussin était en correspondance régulière avec Nicolas Pavillon, le très janséniste évêque d'Alet, dont dépendait Rennes-le-Château. Et il faut convenir qu'il est troublant que la tombe de la dernière marquise de Blanchefort, dans l'église d'Arques, porte la même inscription exactement que celle que déchiffrent avec surprise les pâtres de Poussin.

De ces détails singuliers il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives, dit le sage Adler. Il reste qu'il les accumule, selon le processus cher aux journaux à scandale dans les affaires criminelles et les histoires de mœurs…

Samedi 28 octobre, dix heures du soir. Après les mères, mais très près derrière elles, les chiens sont les grands maîtres en l'art de la culpabilisation. Orage, chassé de la bibliothèque parce qu'il ronflait et m'empêchait de travailler, vient d'effectuer, tout en se dirigeant vers l'escalier, une traversée de la salle des Vents qui était un chef-d'œuvre du théâtre. Il avançait extrêmement lentement, en imitant à merveille dans l'attitude générale, malgré sa relative corpulence, le chien efflanqué de Giacometti. C'est-à-dire que le museau touchait terre, ou presque. Mais l'idée de génie c'était que le regard, malgré ce port de tête aussi bas que possible, était constamment sur moi, qui désignais fermement la voie à suivre vers la sortie et l'escalier. Toute la traversée de la pièce s'est déroulée de la sorte, avec ces yeux qui montaient vers moi du sol pratiquement, sans ciller, sans cesser une seule seconde de me fixer malgré la marche, mais selon un très improbable angle oblique, la tête étant non seulement aussi basse que possible mais elle-même légèrement inclinée. La suggestion principale était de totale soumission, mais d'une soumission qui aggravait l'évidence de mon injustice et de ma cruauté :

« Oui, j'obéis. Cependant cette victoire que tu crois remporter il n'y a que toi qu'elle abaisse : songes-y bien. »

Je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir. Mais même mon enthousiasme de spectateur a semblé être retenu contre moi.

***

Hélène Guillaume m'a déjà envoyé les maquettes de couverture que Fayard a fait effectuer pour le *Journal de* Travers à partir des images que j'avais suggérées. Il n'y avait pas moins de quinze projets, certains d'entre eux n'étant bien sûr que de légères variations de certains autres. Presque tous me plaisaient beaucoup. Comme nous avons besoin de *deux*

couvertures puisqu'il y a deux volumes, nous sommes arrivés à réduire le choix à trois groupes de deux, et entre ces trois il est difficile de trancher.

La première combinaison est une superbe paire de *détails* d'après des dessins de Twombly. La deuxième, ce sont deux dessins de Tom of Finland. La troisième, deux portraits photographiques de moi, dont un photomaton je crois bien, assez antérieurs l'un et l'autre à la période concernée (1976-1977) car ils doivent dater de 1969 et 1970.

Les Twombly sont superbes mais nous nous disons que si nous les choisissons la rupture avec les volumes habituels de mes *journaux* ne sera sans doute pas suffisante. Hélène, de façon assez inattendue, penche pour les Tom of Finland. Il me semble qu'il ne me déplairait pas d'être pour la première fois sur la couverture de livres miens, sous une apparence devenue, avec le temps, méconnaissable.

Lundi 30 octobre, neuf heures et demie du soir. Ma cure intensive de sonate de Dukas se poursuit. Aujourd'hui encore il est arrivé un enregistrement, celui de Chantal Stigliani. J'en possède donc cinq, rien qu'en disque compact. Je n'ai pas encore entendu celui qui m'est le plus récemment parvenu, mais tous, Heisser, Hamelin, Tor Espen Aspaas, Jean Hubeau, m'ont l'air de très bonne qualité, ce qui sans doute n'atteste pas de ma discrimination.

Suis-je influencé par son nom, Hubeau, que j'ai entendu samedi en allant à la rivière et en en revenant, m'a paru le plus *musique française* du lot, le plus raffiné, le plus mallarméo-japonisant, le plus *kimono-whistlérien*. C'est très intelligent, c'est très fin, c'est sans doute, paradoxalement, l'interprétation la plus *moderne*, celle qui met le mieux en valeur tout ce qu'il y a de porteur d'avenir, dans cette sonate. Sont montés en épingle l'extrême délicatesse de l'écriture, ses accords feutrés, ses notes toujours un peu à côté d'elles-mêmes, une atmosphère de petite pluie fine sur le pavillon de bambous. Mais ce travail de miniaturiste subtil n'est pas adapté, à mon avis, et bien qu'on soit très heureux d'en avoir connaissance, aux colossales proportions de l'œuvre. Tant d'attention aux détails a du mal, sur la longue durée, à trouver sa contrepartie chez l'auditeur. Le redoutable deuxième mouvement, qui pour tous les pianistes semble être l'écueil principal, peut paraître un peu longuet, avec cette approche.

Je me fais ici l'avocat du diable et plaide à fronts renversés. Moi qui me dis si volontiers fétichiste, en musique et presque en tout, et qui prétends n'aimer que les moments, les phrases, les inflexions de la voix, les paragraphes, je reste néanmoins fidèle à Jean-François Heisser, le plus *architectural* des interprètes, en l'occurrence, celui qui met le mieux en valeur les superbes structures d'ensemble, celui qui donne le mieux son unité à ce grandiose chef-d'œuvre. Peut-être atteint-il cet effet de grande fresque de bout en bout admirablement tendue en éclairant exagérément les principaux piliers, grandes phrases architectoniques qu'un Hubeau, par délicatesse, sans doute, par refus de choisir entre la masse musicale et les figures qui s'en détachent, laisse dans une exotique buée. Il y a aussi qu'Heisser a le meilleur piano, ou le meilleur toucher, ou le meilleur son. Ses *harmonies noires* sont d'autant plus incomparables qu'il ne s'en trouve guère chez ses compétiteurs (ses compétiteurs auprès de moi). Lui seul joue *beethovénien*, et je suis convaincu que c'est le meilleur parti. Mais peut-être, encore une fois, ma conviction n'a-t-elle d'autre source que l'antériorité de mon écoute de ce disque-là, longtemps le seul que j'aie possédé pour cette œuvre.

***

Marcheschi réclame davantage d'*harmonies noires*, justement, pour *Travers III*. Il estime qu'il conviendrait de pallier la disparition du sexe, dans mes écrits récents (disparition que déplorent d'assez nombreux lecteurs, à commencer par Stéphane Martin – avec le *Journal de* Travers, ceux-là vont être servis…), par une dimension tragique plus présente, plus de métaphysique, plus de noirceur aussi. Il reproche au livre de *ronronner*, très souvent. Certes, son expression exacte, bien polie, était *ronronner dans le génie*, mais il n'est pas nécessaire de préciser qu'en la combinaison de ces deux termes c'était *ronronner* qui l'emportait. J'en ai été un peu troublé évidemment.

Pierre et moi avons regardé en DVD, hier soir, *Vacances romaines*, un film pour lequel je croyais avoir un préjugé favorable, mais qui m'a plutôt déçu. C'est une petite chose assez insignifiante, au scénario

invraisemblable et enfantin. Rome y est plutôt bien filmée, la Rome des années cinquante, mais cela aussi m'a plutôt déprimé. Je me suis rendu compte avec horreur que mon séjour romain remonte à vingt ans et plus, alors que j'étais bien loin d'être un jeune homme et me trouvais déjà au milieu d'une vie normale, quand j'habitais là-bas. Vingt ans, c'est peut-être ce qui me reste à vivre, dans une hypothèse assez optimiste. Or ces vingt ans qui me séparent de Rome, ils ont passé comme on boit un verre d'eau. Qu'ai-je à montrer pour eux ? Une œuvre qui *ronronne* ? (C'est-à-dire rien ?)

Je me méfie comme de la peste de ces compositions, musicales ou littéraires, qui devraient être des chefs-d'œuvre, qui ont tous les éléments pour l'être, mais qui n'en sont pas, parce qu'il leur manque un on ne sait quoi, la grâce, l'excès, le manque. La symphonie de Dukas (*as opposed to* la sonate) appartient à cette catégorie, je crois bien. Sibelius l'admirait beaucoup, ne l'ai-je pas déjà noté ? Elle a toutes les qualités qu'il faut, mais pas celles qui distinguent les symphonies de Sibelius, justement. Il n'y a rien à lui reprocher, on pourrait même dire, en étant un peu méchant, qu'elle est *parfaite* – mais elle *ronronne.* Jamais elle ne se quitte, jamais nous ne la quittons pour penser à autre chose qu'elle aurait inspiré.

Mardi 31 octobre, neuf heures et demie du soir. La période est agitée, peu favorable au travail. Les ouvriers de la société Confort Habitation ont commencé à installer les fameux *convertisseurs* – je ne suis pas sûr que ce soit vraiment le mot – qui doivent se greffer sur la chaudière et sur le système de chauffage. Il leur manque une pièce. D'autre part il a fallu faire venir E.D.F. pour changer l'abonnement d'électricité et recevoir de plus grandes quantités d'énergie. Bref l'installation n'est pas terminée et ne le sera pas avant plusieurs jours. Néanmoins les agents commerciaux m'ont demandé de signer des papiers selon lesquels les appareils avaient été livrés, ce qui est vrai. Et j'ai dû aussi en attester par téléphone auprès de la banque, qui m'a appelé. Je n'ai rien dit qui ne fût vrai, et rien celé de ce qui n'était pas accompli. J'imagine qu'il s'agit pour Confort Habitation d'obtenir de la banque un premier débloquage de fonds. J'ai bien précisé que rien ne fonctionnait encore. Tout cela est un peu agaçant. Mais après tout, si l'on paie soi-même, sans l'intermédiaire d'une

banque, on doit bien faire de premiers versements avant la fin des travaux…

D'autres ouvriers doivent venir après-demain, jeudi, pour commencer à poser les nouvelles fenêtres. Je ne vois pas très bien comment je vais pouvoir continuer à me livrer à mes tâches habituelles au milieu de toute cette agitation.

Pour achever de compliquer les choses, je change de voiture : la mienne a trois ans et n'a plus de garantie, ce que je n'aime pas. Pierre et moi avons pris une après-midi, la semaine dernière, pour faire à Agen la tournée des garages. D'un garage à l'autre les propositions et les possibilités varient fortement, y compris entre garages de la même marque. Ce matin est venu me voir le directeur de la concession Audi d'Auch. Il m'a fait très bonne impression, et j'ai fait un tour avec lui dans la campagne au volant du modèle que j'envisage d'acheter. Mon intérêt soudain pour les voitures allemandes vient d'une publicité BMW que j'ai reçue et qui proposait une espèce de location pour un loyer qui m'a semblé assez peu élevé, inférieur en tout cas à ce que je verse tous les mois en remboursement de crédit pour la Peugeot. Cependant le vendeur BMW, sur place, à Agen, la semaine dernière, était peu coopératif. Personne n'est très enthousiaste a l'idée de reprendre ma voiture actuelle, à laquelle il est beaucoup reproché, dans ces parages, de rouler à l'essence. D'après les divers *montages financiers* des uns et des autres, les deux seules possibilités qui demeurent sont une nouvelle 607 Peugeot, un modèle que j'aime bien et dont je n'ai pas eu à me plaindre, et une Audi A6, dont tous les gens qui s'intéressent aux voitures me disent grand bien et qu'ils recommandent plutôt, en ce dilemme. Les charges mensuelles sont à peu près les mêmes ; mais pour quarante-huit mois chez Peugeot et soixante-douze pour Audi. Cependant, comme je change habituellement tous les trois ans, je n'aperçois pas bien nettement la différence des implications pécuniaires, et je ne suis même pas sûr qu'il y en ait. Audi ? Peugeot ? Peugeot ? Audi ?

La bonne surprise de ces jours derniers a été que le studio parisien est toujours à ma disposition et le sera lors de mon séjour parisien, prévu pour la semaine prochaine. J'en étais déjà à chercher une chambre d'hôtel lorsque l'huissier, que je n'arrivais pas à joindre, m'a fait savoir

que la vente forcée était repoussée de quelques jours (la date n'est pas encore fixée) et qu'en l'attendant je jouissais de toutes les prérogatives du propriétaire, à commencer par le libre accès – excellente surprise.

Je dois lire un extrait des *Églogues* au Centre Pompidou mercredi prochain, puis débattre avec Marianne Alphant. Jean-Paul, épaulé par la Société des lecteurs, ou l'inverse, donne ensuite une petite soirée chez lui, rue Berger. J'ai rendez-vous auprès de Claude Durand mardi prochain à midi, puis je dois déjeuner avec Paul-Marie Coûteaux. Il veut me faire dîner avec Philippe de Villiers qui en a, paraît-il, exprimé le vœu après lecture du *Communisme du* XXIe *siècle* dans la nouvelle revue de Coûteaux, *Les Cahiers de l'indépendance* ; mais la seule date proposée jusqu'à présent est celle du mercredi 8, c'est-à-dire le même soir que ma lecture à Beaubourg. Le vendredi je dois déjeuner avec Paul Otchakovsky. Je compte partir lundi prochain pour Paris, sans doute avec Jeanne Lloan. Pierre me rejoindra dans la nuit de mardi à mercredi et rentrera ici le jeudi. Il est en vacances en ce moment mais ne le sera pas la semaine prochaine, malheureusement.

Il n'est pas exclu que ma mère demande à se joindre à l'expédition, c'est-à-dire que je doive aller la prendre à Royat lundi prochain. En effet elle projetait de passer une ou deux semaines à Paris chez son amie Madou. Mais je ne sais pas si ses campagnes autour de l'affaire du studio lui en laisseront le loisir, ni si elle en a la force. Le cousin Guy est désespéré par elle. Il croyait l'avoir convaincue de renoncer au combat pour sauver ce studio, mais il me déclarait ce soir qu'il s'était aperçu que ce n'était nullement le cas. Elle cherche par tous les moyens à emprunter dix-huit mille euros, qui sont la somme que réclame la société de gestion de la tour pour des mois et des années de charges impayées. Si ces dix-huit mille euros étaient versés, la société de gestion immobilière arrêterait bien sûr ses poursuites. Mais le studio n'en serait pas moins saisi car il est pris dans la mouvance du règlement de succession de mon père, laquelle porte sur des sommes et des dettes bien plus importantes. Payer directement ces dix-huit mille euros serait donc très exactement les jeter par les fenêtres. Le cousin Guy prie le ciel, donc, que ma mère ne trouve pas à les emprunter. Je crois que le danger n'est pas bien grand. Ma mère s'adresse à l'une de ses sœurs que tout le monde adjure par-derrière, avec

les meilleures raisons du monde, de ne pas prêter un sou. J'explique cela très mal, certainement, mais c'est pourtant assez simple. Toutefois ma mère ne veut rien entendre et tous ses conseillers, qui n'arrivent pas à placer un mot, s'arrachent les cheveux.

Mercredi 1er novembre, neuf heures et quart, le soir. Tout continue d'aller de mal en pis du côté de ma mère. Hier elle était malade, d'une intoxication alimentaire provoquée certainement par les aliments absurdes et souvent avariés qu'elle ingurgite sans bien voir ce qu'elle avale, et d'ailleurs ce lui est indifférent. Le détail des conséquences ne peut même pas être rapporté ici. Ses voisins, qui sont d'un dévouement exceptionnel, sont cette fois tout à fait au bout du rouleau. Ils nous adjurent de faire quelque chose. Mais quoi, comment ?

Ma mère envisageait d'aller à Paris cet automne. J'y vais lundi prochain, en compagnie de Jeanne Lloan que j'ai invitée à ma lecture à Beaubourg et à la soirée qui doit suivre chez Jean-Paul. Nous ferons un détour par Royat pour prendre ma mère et l'emmener. Mais la perspective de ce que vais trouver là-bas jette déjà son ombre sur moi. Toute cette misère, cette saleté, cette sordidité même me dégoûtent d'avance. J'ai une sainte horreur de cet appartement de Royat où je fais tout pour ne pas mettre les pieds. Déjà, enfant, j'inventais des prétextes et des détours pour que prenne le plus longtemps possible le retour chez mes parents, pour traîner en chemin, pour rester un moment de plus et un autre encore éloigné de leurs résidences successives, tant elles étaient pour moi le site du malheur, de la gabegie, de l'impuissance de toute raison. Il y eut bien sûr l'assez longue période de la maladie de ma chienne Vania, qui créait chez moi une angoisse et un serrement de cœur que toujours je remettais à plus tard d'affronter. Mais, plus généralement, c'étaient ces maisons elles-mêmes que je ne supportais pas, ces disputes continuelles, cette violence, ce chaos permanent, cette déraison instituée, cet exceptionnel génie pour le malheur. Je me suis toujours tenu autant que possible à la marge de ces horribles machines à produire de la tristesse que sont ma famille et ses résidences successives, et d'abord et surtout ma mère et les taudis qu'elle sécrète où qu'elle aille. Hélas il n'est plus possible de demeurer extérieur à tout cela. Pourtant je sais que même du cœur de cette affreuse et crasseuse mêlée il n'y aura aucun

moyen de concevoir, et moins encore d'imposer, le moindre plan qui puisse mener à une espèce de résolution des diverses impossibilités qui se disputent le terrain. Aucune logique n'a cours, en ces parages. La voix même, la parole, échouent à se frayer un chemin. Les phrases se noient dans l'impuissance et se perdent dans la dérision bien avant d'arriver à leur terme et même à leur sujet.

Ainsi ma mère est en permanence vêtue comme une pauvresse mais elle a déjà commencé ses manœuvres pour m'exposer qu'elle avait besoin d'au moins trois ou quatre valises pour aller à Paris, sans compter les sacs divers, les cartons à chapeau et les boîtes pour les chaussures. J'ai sans doute été bien imprudent, il y a au moins dix ou quinze ans de cela, de lui demander de me faire au moins une faveur, d'éviter de prendre pour modèle Mlle Deschamps. Mlle Deschamps était cette vieille demoiselle qu'on disait richissime, qui sans doute ne l'était plus vraiment depuis longtemps, qui possédait le beau château de Bonnabaud, près de Pontgibaud, et qui avait toute l'apparence physique et surtout vestimentaire d'une mendiante. Elle était au demeurant très sympathique, très cultivée, très sale, très drôle, pleine d'allant, toujours entourée d'une dizaine de chiens, et je l'aimais beaucoup. Mais sans doute a-t-il suffi que j'expose à ma mère que la pire de mes craintes était qu'elle suive la voie de Mlle Deschamps, c'est-à-dire de la Folle de Chaillot, si l'on veut, mais d'une Folle de Chaillot sans panache baroque, seulement dépenaillée, c'est aussitôt le chemin qu'elle a pris. Elle y était, il est vrai, sérieusement prédisposée. Mais ses tendances au clochardisme ont été longtemps combattues en elle, paradoxalement, par un goût marqué de l'élégance, de la recherche, de la dépense, qui jusqu'à une date assez récente a assuré, de loin en loin, de beaux rétablissements. Même ici, il y avait parfois, le soir, pour dîner, d'inattendus et réussis retours à la belle apparence. Mais je doute qu'il en soit encore question. La misérabilisation est désormais sans recours.

Un autre trait qui m'est particulièrement désagréable est la manie de ma mère de faire intervenir dans ses affaires, toujours, le plus de gens possible. Comme elle ne peut pas supporter d'être seule, elle fait tout pour attirer dans son orbite tout le voisinage où qu'elle soit. À Plieux elle fait successivement des visites dans toutes les maisons du village (« Ce

ne serait vraiment pas gentil de ne pas aller voir Mme Castagnède… »). Dans un train elle s'enquiert de tout le compartiment. À Royat elle a mis tout son immeuble à son service – d'ailleurs non sans une résistance qui va croissant. Et chaque fois que nous allons à Paris et que je la conduis chez son amie Madou, rue de l'Église, se reproduit une scène qui me met hors de moi : elle ne se souvient pas du code de la porte d'entrée, elle ne trouve pas la clef dans le fouillis de ses quatre ou cinq sacs à main, ni bien sûr le morceau de papier où elle a noté ce qu'il fallait savoir. Mais elle n'est pas autrement affectée par ces difficultés : au contraire elles lui sont un prétexte pour aborder tous les locataires qui entrent ou sortent, pour leur expliquer qui elle est et où elle va, pour leur demander d'alerter telle ou telle voisine qu'elle connaît mieux que les autres, ou la gardienne, ou cette personne-ci, ou cette personne-là, tout cela parmi ses huit ou neuf imprésentables pièces de bagages, tandis que ma voiture en double file, car bien sûr je n'ai pas pu me garer, bloque l'étroite rue où commence un concert de klaxons indignés… Voilà ce que je sais qui m'attend…

Jeudi 2 novembre, dix heures moins le quart. Quand j'ai téléphoné à ma mère aujourd'hui comme tous les jours, elle a commencé par me dire, à propos de notre rendez-vous lundi prochain à Royat pour que je l'emmène à Paris, qu'elle tenait à m'informer qu'elle aurait beaucoup de bagages, *énormément* de bagages, et qu'elle ne voulait surtout pas entendre de protestations de ma part : si je ne voulais pas admettre qu'elle emporte les nombreux sacs et valises dont elle a absolument besoin, mieux valait que je le lui dise tout de suite, bien clairement – elle n'irait pas à Paris ou bien elle s'y rendrait par un autre moyen…

Il est tout de même difficile de ne pas envisager l'hypothèse selon laquelle ce qu'elle veut, c'est se rendre aussi insupportable que possible ; ou plus précisément : voir jusqu'où elle peut aller trop loin, éprouver sans cesse les limites de son pouvoir, pour les repousser. Dans le cas particulier je ne peux pas me résoudre, et elle le sait, à ce qu'elle n'aille pas à Paris, ce que souhaite désespérément tout le monde autour d'elle, tant elle a découragé toutes les bonnes volontés et exaspéré tout le voisinage, qui me supplie de lui donner l'occasion de souffler un peu. Donc je vais devoir me colleter sa petite dizaine de déplorables pièces de

bagages, toutes trop pleines et qui chacune menacent à tout instant de s'ouvrir et de répandre leur contenu sur les trottoirs et dans les escaliers, sans compter les quatre ou cinq manteaux qui n'entrent pas dans les valises, les sacs de plastique pleins de chaussures dépareillées, les cartons emplis de médicaments périmés et de produits de beauté contradictoires – tout cela, qui est sale, dégoulinant, plein de taches, râpé, limé, pelucheux comme de vieux tapis de chiens, tout cela étant destiné à parfaire sa rigoureuse apparence de pauvresse du métro, égérie de veillées de pochards sous les ponts.

À peine avais-je raccroché, de très méchante humeur, coup de téléphone de son médecin : cette dame, qui était ce matin même chez ma mère, veut me prévenir, elle, qu'un cap nouveau a été franchi, non pas dans la détérioration de la santé de la patiente, qui se porte plutôt bien au contraire, et même miraculeusement pour son âge, mais dans l'état de son appartement, qui relève désormais des services de l'hygiène publique. On était dans le sordide, on est entré dans l'innommable. Mardi ma mère a été victime d'une intoxication alimentaire, elle a beaucoup vomi et elle a été prise de diarrhée. Une de ses visiteuses a fait ce qu'elle a pu pour nettoyer sommairement, mais les traces de l'incident sont répandues dans toutes les pièces. Ma mère s'est opposée farouchement à ce que le médecin entre dans la cuisine pour y prendre un verre d'eau. Cela donne à penser, bien que ce soit difficilement concevable, que la cuisine est dans un pire état encore que le reste de l'appartement. Cet état est sanitairement dangereux pour les voisins.

Ma mère a renvoyé la femme de ménage que nous lui avions trouvée, et qui de toute façon ne veut plus venir, on la comprend. Quand je parlais jadis d'appartement de la séquestrée de Poitiers, j'exagérais un peu par emphase épique. Mais à présent l'image est à peu près vraie littéralement. Or le médecin me dit que ma mère a expressément refusé toute idée de maison de retraite. Même celle qu'elle avait vue une fois et qui ne lui avait pas déplu, elle en dit à présent qu'elle était contente de l'avoir vue en effet, que ce semblait un établissement excellent et très bien tenu, et qu'elle comptait en garder soigneusement l'adresse en tête pour le cas où elle aurait une recommandation à faire à telle ou telle personne de sa connaissance. Pour sa part, bien entendu, oh là là, quelle idée !, elle

n'envisageait pas un instant de s'y rendre en tant que pensionnaire. Elle se trouve très bien là où elle est. Elle ne voit d'ailleurs pas du tout quel problème pose son actuel mode de vie. Ah si : il lui faudrait quelqu'un chez elle en permanence – mais pas n'importe qui, tout de même : quelqu'un de cultivé avec qui elle puisse s'entretenir nuit et jour de choses intéressantes (les *choses intéressantes,* qui vont des apparitions de la Vierge à Medjugorje jusqu'aux différents procédés de covoiturage en passant par l'état de la nappe phréatique, sont très importantes pour ma mère, comme pour les Flora et Céline de la *Recherche*).

À une de ses amies parisiennes qui est venue la voir samedi dernier, et qui a répété ces propos à ma sœur, elle a déclaré qu'elle n'envisageait pas du tout de venir chez moi pour plus qu'une courte visite, à cause de mon homosexualité qu'elle ne peut pas supporter. Ma sœur dit d'ailleurs que je présume de mes forces quand je dis que ma mère pourrait venir ici. Ma mère ne veut pas non plus aller chez ma sœur. On tourne en rond.

Jacqueline Voillat, curieusement, est elle aussi, depuis des mois, au cœur de difficultés sans nom avec sa mère. Par certains côtés, sa situation est encore plus tragique que la nôtre. La mère de Jacqueline est terriblement déprimée et répète sans cesse qu'elle veut mourir, ce qui n'est nullement le cas de ma mère à moi, qui au contraire ne veut pas entendre parler de la mort et en nie l'approche de toutes ses forces (allant jusqu'à se ruiner, ah oui, j'ai oublié de noter cela, pour des crèmes régénérantes miracles dont la publicité promet un rajeunissement instantané de trente ans). La mère de Jacqueline est aussi extrêmement agressive, ce que ma mère Dieu merci n'est pas, du moins pas directement (elle procède plus par provocation – « Je tiens à vous dire que j'ai énormément de bagages… » – que par agression. Elle m'a d'ailleurs vanté aujourd'hui même les inépuisables vertus du sourire pour obtenir que les personnes de votre entourage fassent ce que vous souhaitez qu'elles fassent et vous rendent les services dont vous avez besoin : ainsi, d'un simple sourire, avait-elle obtenu que son médecin aille lui chercher son courrier (elle croit qu'elle vante le sourire alors que ce dont elle fait l'éloge, en vérité, c'est la manipulation et l'excès de pouvoir (de la faiblesse)))…

Vendredi 3 novembre, neuf heures et quart. Toutes ces histoires de ma mère non seulement m'ont fichu une insomnie carabinée, la nuit dernière, mais plongé, au milieu de la nuit, dans une véritable crise d'angoisse. Tout le fond atroce de la matière de vivre remontait pour que j'y clapote dans une épouvante désespérée. Il me semblait que toute cette horreur à laquelle est associée pour moi désormais l'appartement de Royat, le désordre, la vermine, l'excrément, la folie, le vomi, la misère, la pourriture, tout cela était la vérité finale, ultime, terminale d'être sur terre – ce que Flatters, quand je lui en parle, confirme à peu près, mais de façon presque jubilatoire : les sécrétions, la déraison, les cauchemars, les monstres, c'est selon lui la substance même de la peinture, celle que tout peintre digne de ce nom doit affronter en permanence.

Il s'occupe beaucoup de Goya, ces temps-ci, parce qu'il prépare une émission qu'il doit enregistrer avec Jacqueline Risset, à l'invitation d'Alain Finkielkraut, à propos d'un livre récent de Bonnefoy sur les *peintures noires*. Le plan était d'abord d'inviter Bonnefoy lui-même, avec Flatters, qui avait eu l'idée de l'émission et suggéré à Finkielkraut de la faire. Mais Bonnefoy voulait être le seul invité et souhaitait que Finkielkraut vienne enregistrer chez lui, ce qui n'était pas possible. Finkielkraut garde d'ailleurs un souvenir assez mélangé de Bonnefoy, qu'il admire mais qu'il dit très difficile de relation – une autre émission qu'il a faite avec lui, il y a quelques années, s'était plutôt mal déroulée.

Il y a vingt ans j'étais à Rome, il me semble que c'était hier, ou plutôt ces vingt années ont passé presque sans laisser de traces. Dans vingt ans, si je vis jusque-là, j'entrerai dans le grand âge. Il est à craindre que je ne l'aborde presque aussi démuni que ma mère (c'est du moins ainsi que je voyais les choses la nuit dernière ; l'aube, heureusement, a dissipé les monstres comme c'est son métier). Par réaction violente et terme à terme contre le désordre, la saleté et la honte qui leur est liée, tels que je les ai éprouvés dès la petite enfance au sein de ma famille, je multiplie les signes d'ordre et les protestations de respectabilité bourgeoise, mais ceci et cela créent encore du désordre.

Par exemple, en réaction contre les guimbardes déglinguées et foutoireuses qu'ont souvent eues mes parents, surtout au début et à la fin de leurs carrières, et en souvenir d'humiliantes arrivées dans des hôtels

avec d'affreux bagages tirés de ces affreux tacots, j'aime à avoir d'assez belles et bonnes voitures, et pas plus tard qu'hier j'ai commandé, pour remplacer ma Peugeot, une confortable et plutôt rutilante Audi. Je suis bien conscient, encore une fois, de tout ce qu'il entre d'enfantin et réactif désir d'*ordre*, dans un tel geste. Mais il est certainement générateur, aussi, et surtout, de grands désordres à venir, car cette voiture est évidemment beaucoup trop chère pour moi. Le garage Audi reprend ma voiture actuelle pour *la moitié* de sa valeur à l'argus, Dieu sait pourquoi ; et me voilà encore affreusement endetté pour soixante-douze mois. Vu du milieu de la nuit c'est extrêmement porteur d'angoisse. Au matin on oublie un peu. Mais c'est certainement la nuit qui a raison.

Si encore cette dette-là était la seule ! J'en ai contracté de bien plus lourdes encore le mois dernier, avec cette bande peu rassurante de *commerciaux* et d'entrepreneurs en tout et en rien, qui m'ont fait signer de nouveaux documents la semaine dernière selon lesquels j'avais bien reçu les appareils thermiques que j'avais commandés et qui nous ont en effet été livrés, mais il leur manque à chacun je ne sais quelle pièce et bien sûr ils ne sont pas en fonctionnement. Je ne leur ai même pas jeté un coup d'œil. Ce sont peut-être des appareils entièrement Potemkine, *for all I know* : des cubes de tôle sans rien dedans… Les hommes devaient revenir aujourd'hui, ils ne se sont pas présentés. Ceux qui devaient changer les fenêtres devaient commencer hier, on ne les a pas vus. J'ai téléphoné à l'entreprise, on m'a dit qu'ils viendraient lundi. Mais ces démarcheurs qui étaient si présents le mois dernier quand il s'agissait de me faire signer ceci ou cela, ils n'ont même pas téléphoné pour s'excuser du changement dans des plans qui avaient pourtant été arrêtés avec grand soin, puisque la semaine prochaine je serai à Paris et que Pierre aura repris ses cours, après les vacances de la Toussaint. Il n'y aura donc ici que Céline, le matin, et personne l'après-midi. Et toute cette fine équipe ne m'inspire qu'une confiance assez limitée. L'hypothèse, qui m'avait sérieusement effleuré dès le début, selon laquelle il s'agirait d'un ramassis d'escrocs, est en train de reprendre une certaine créance. Je me demande même s'ils ne sont pas en cheville avec une personne de la société de crédit. Quand j'ai parlé au téléphone à cette dame, la semaine dernière, quelqu'un, derrière elle, lui suggérait des termes techniques

dans ce qu'il fallait me faire dire ; et l'un des agents commerciaux de l'entreprise, Dosse, celui que je soupçonne d'avoir été alors auprès d'elle, la tutoie, je l'avais déjà remarqué. Certes cette société de crédit a éminemment pignon sur rue, mais un reportage de la télévision, ce soir même, au journal télévisé, parlait d'un agent Axa qui, en se prévalant de ses fonctions bien réelles, avait escroqué une foule de malheureux pour son compte personnel…

Il se peut que je ne fasse que jouer à me faire peur, et que ces premiers retards ne relèvent que du classique défaut de parole, hélas, des entrepreneurs et artisans. J'aurais bien aimé me les voir épargnés.

Même une promenade avec un voisin qui s'est joint à nous a encore contribué, malgré sa gentillesse, à assombrir ma vision du monde et de la vie et à aggraver mon désarroi de la nuit. Il nous a informés qu'il existait un projet assez avancé pour un lotissement à l'entrée du village. La question, selon lui, n'est pas de savoir si ce lotissement va se faire ou non, mais seulement *dans quels délais*, dans deux ans ou bien dans dix. Et de nous expliquer pourquoi ces lotissements étaient inévitables, serait-ce seulement parce qu'ils donnent une valeur inespérée aux terres agricoles, qui ne valent pas grand-chose si elles sont exploitées agriculturellement mais représentent de l'or si on les divise en petites parcelles – qui résisterait ? Nous n'échapperons donc pas à l'affreux *maillage*, si déprimant. Déjà la vallée de l'Auroue, autour de Castet-Arrouy, se construit à grande vitesse et ressemble davantage à la banlieue générale qu'elle annonce qu'à de la campagne.

Le même voisin nous a également informés que sa jeune et jolie femme l'avait quitté. Pierre l'avait brièvement rencontré cet été et il avait fait état d'un grand sujet de tristesse dont il nous parlerait plus tard. Nous avions imaginé le pire et n'osions poser de questions. Chez ces parents d'un jeune enfant, il pouvait y avoir encore plus grave que ce drame conjugal. N'empêche que lui aussi fait peur. La jeune femme paraissait très contente de son sort, et ce petit ménage sans nuage. Et du jour au lendemain… – c'est du moins ainsi qu'apparaissent les choses de l'extérieur.

Ah, et j'oubliais : un lecteur s'est fait un plaisir de m'informer que dans le fichier de la bibliothèque de sa ville le titre de plusieurs de mes

livres était accompagnée de la bizarre mention *Ne pas utiliser* (à l'intention des bibliothécaires, apparemment) ; et que les volumes correspondants ne pouvaient pas être obtenus – auteur aux idées révoltantes et dangereuses, je suppose (mais l'un de ces livres était *Le Département de la Lozère…*).

Et si l'on parvient à traverser tout cela à peu près vivant on arrive au très grand âge et à ses misères, ses maladies, ses déraisons, sa solitude et, n'y a-t-on pas veillé, ses sécrétions et sa sordidité…

Samedi 4 novembre, dix heures moins le quart. Ce qui a été déterminant dans le choix d'une voiture Audi plutôt que d'une autre Peugeot, c'est l'attitude de l'agent Audi, qui est venu deux fois ici pour me faire essayer la voiture et pour signer le contrat, et qui a beaucoup insisté sur l'importance du lien personnel entre sa marque et ses clients, et sur la disponibilité qui est la règle d'or de son garage et dont il est lui-même un excellent exemple. C'est un homme bien élevé et attentif, qui s'était même donné la peine de se renseigner un peu à mon sujet sur le Net et qui revenait abondamment sur l'honneur que représentait pour son établissement ma clientèle. Mon ego simplet a été d'autant plus sensible à pareille flatterie qu'au garage Peugeot d'Agen, où j'en aurais été à la troisième voiture achetée, on vous connaît à peine, et même quand vous déclarez des mois à l'avance qu'à telle date vous avez l'intention de changer de voiture personne ne vous relance ni ne vient vous voir ; et quand vous vous dérangez vous êtes un inconnu complet – jadis il y avait dans ce garage un jeune démarcheur très attentionné mais il n'a pas été remplacé et maintenant le service est très distrait.

Le vendeur Audi a toutefois perdu quelques-uns des points qu'il avait gagnés – mais c'était *après* la signature du contrat – en nous informant qu'il organisait de petits voyages pour ses meilleurs clients vers des circuits de courses automobiles, deux ou trois jours à quinze ou vingt, tantôt ici tantôt là. Moi qui verrais avec plaisir disparaître toutes les courses automobiles de la surface de la terre, j'étais assez peu intéressé par la perspective de pareille excursion collective ; et le lien constitué par la possession de voitures de même marque ne contribue en rien à réchauffer mon très maigre instinct grégaire. J'ai toutefois été frappé par un aspect de la description de ces petits voyages. Ils sont tellement

réussis, nous expliquait-on, tellement sympathiques, tellement chaleureux, l'ambiance y est à ce point décontractée, que si le premier soir tous ces avocats, ces chirurgiens, ces hommes d'affaires se donnent du *Monsieur*, du *Maître* et du *Docteur* gros comme le bras, et se prient, à table, de *bien vouloir avoir l'obligeance* de me passer le sel, et *servez-vous je vous en prie*, et *je n'en ferai rien*, le deuxième jour tout ce petit monde se tape sur le ventre et s'appelle par son prénom et se tutoie et déjeune comme déjeunent ensemble d'anciens camarades de régiment, sans plus faire les moindres manières.

C'est là que j'ai constaté une fois de plus combien j'étais peu fait pour mon époque, et, accessoirement, pour la cordiale communauté des acheteurs d'Audi. Le siècle semble toujours considérer comme une affaire entendue que les progrès de la familiarité et de la bonne franquette sont le progrès même, et hautement appréciables en tant que tels. Mais je ne suis pas du tout de ce bord-là, moi, même si je suis tout seul sur mon bord. J'aime mieux les rapports de table cérémonieux et courtois que le déboutonnage général et les batailles de boulettes de pain – les premiers me semblent même un *progrès* sur les seconds, c'est dire si mes goûts sont à contre-courant…

Dans le même esprit le vendeur, qui encore une fois est un homme très bien élevé, de très bonne présentation et tout à fait sympathique, m'avait assuré, comme j'avais légèrement buté sur une syllabe de son nom, que de toute façon je pouvais très bien l'appeler par son prénom, que presque tous ses clients l'appelaient par son prénom – ce n'est pas un homme de mon âge, mais il est de ma génération. J'ai vu revenir le coup de tous ces hôteliers qui veulent toujours que leurs clients ne soient pas des clients mais des *amis*. Hélas je ne me fais pas des amis en leur achetant des voitures. Je trouve ce monsieur d'Audi tout à fait parfait mais je n'ai aucune envie de l'appeler par son prénom ; ni qu'il m'appelle par le mien. Quel ennui que de vivre dans un temps qui place la familiarité parmi ses valeurs les plus chères ! Elle n'est liée pour moi ni à la sympathie ni à l'agrément des rapports, pas même et peut-être encore moins à l'intimité.

Paris, front de Seine, mardi 7 novembre, quatre heures vingt. Je ne sais plus si j'ai déjà noté ici qu'après une dizaine de jours de vaines tentatives

pour parler à l'huissier liquidateur j'avais pu m'entretenir avec lui, qui m'avait appris, bonne surprise, que la date de mise en vente de ce studio était repoussée et qu'en attendant je pouvais y jouir sans restriction de tous les privilèges de la propriété – excellente nouvelle et considérable économie, alors que j'en étais déjà à me chercher un hôtel. Me voici donc encore une fois en ce front de Seine, mais c'est mon dernier séjour en ces lieux exigus.

J'ai quitté Plieux hier matin sur les dix heures, en compagnie de Jeanne Lloan qui vient assister à la lecture que je donne demain au Centre Pompidou à l'invitation de Marianne Alphant et de Mark Alizart, et à la soirée qu'offrent conjointement, ensuite, Jean-Paul Marcheschi et la Société des lecteurs. Nous nous sommes dirigés vers Clermont afin de prendre à Royat ma mère, qui projetait depuis longtemps un séjour à Paris chez son ami Madou et profitait de l'occasion. Nous avons voyagé par un temps magnifique et encore suffisamment chaud, malgré novembre, pour une collation de sandwiches au soleil, vers deux heures, Jeanne et moi, entre Tulle et Ussel, sur l'autoroute. Cette autoroute A 89 a été prolongée et rejoint désormais l'autoroute verticale du milieu de la France, ce qui fait que j'ai raté ma sortie habituelle, laquelle, jusqu'à présent, était le point ultime qu'on pouvait atteindre, du côté de Laqueuille et de Rochefort-Montagne. Nous nous sommes vus contournant par l'ouest et le nord-ouest la chaîne des Dômes, avec sur elle des vues de toute beauté, à travers des contrées jadis fort reculées qui sont celles de mon adolescence à Landogne, à telle enseigne que ne pouvant plus sortir pour retrouver ma route habituelle des années récentes nous n'avons pu quitter la nouvelle autoroute qu'à Bromont-Lamothe, patrie de Robert Bresson, je crois bien, et passage obligé de mes navettes en deux-chevaux entre Clermont et Landogne, durant mes étés des années soixante. C'est de là que nous avons rejoint non pas Clermont mais Royat, par Saint-Ours-les-Roches, Orcines et La Font-de-l'Arbre.

Le passage à Royat est toujours une pénible épreuve et n'a pas manqué à cette tradition, mais enfin ce n'a pas été pis que je ne l'avais prévu. Ma mère n'avait que deux valises, un grand sac de pharmacie, son fameux vanity-case élimé et *quatre* sacs à main ; et je suis parvenu à la

convaincre de laisser derrière elle une veste verte toute froissée et à la doublure défaite qu'elle arborait à mon arrivée, peut-être par provocation. De façon générale mon humeur n'a pas trop souffert de cette étape, la nouvelle autoroute aidant beaucoup à la détente, car au lieu de traverser fastidieusement Clermont, comme d'habitude, pour aller rejoindre à Aulnat l'axe Béziers-Paris, nous sommes repartis de Royat par où Jeanne et moi étions venus, avons de nouveau contourné le puy de Dôme par Orcines et Saint-Ours-les-Roches et avons repris à Bromont-Lamothe la voie nouvelle où nous l'avions quittée. Se dirigeant de là vers l'est et le nord elle traverse des contrées qui me sont assez peu familières, celles qui s'étendent entre Pontgibaud et Riom, je présume, du côté du gour de Tazenat et de Châteaugay – il me faudrait vérifier sur des cartes. Après une descente très marquée vers la plaine de Limagne, on rejoint l'autoroute A9 dans les environs de Combronde, où a longtemps vécu mon frère, en qualité d'instituteur et de secrétaire de mairie. Tout cela m'a beaucoup intéressé. C'était comme traverser en train des régions ou abords de villes qu'on n'a jamais sillonnés qu'à pied ou en voiture : toutes les perspectives sont différentes, on ne reconnaît plus rien (manque ici une citation de Wittgenstein, qu'on trouve en exergue à *L'Inauguration de la salle des Vents*, si je ne m'abuse).

Quatuors de l'opus 51 de Brahms, deuxième quatuor de Ligeti, *Into the Twilight* de Bax et sonate opus 3 de Brahms, par Zoltán Kocsis : nous étions à Paris peu après huit heures. Nous avons déposé ma mère rue de l'Église puis j'ai conduit Jeanne à son hôtel des Jardins du Marais-Bastille, rue Neuve-Saint-Pierre, trouvé et retenu non sans mal la semaine dernière. Jeanne avait été un peu surprise, au téléphone, par la grande familiarité et par les plaisanteries grivoises du concierge à l'accent arabe. Arabe tout le monde l'était dans le hall, à notre arrivée. Jeanne a pris là ses quartiers, et nous sommes allés dîner. Ce matin quand elle m'a appelé elle était fort satisfaite de son installation. Cet hôtel tout voisin de mon ancien appartement de la rue Saint-Paul est en tout cas bien placé, à cinquante mètres de l'hôtel Sully. Je commence à m'intéresser beaucoup, pour la première fois de ma vie, aux hôtels parisiens, qui sont mon avenir. Mais celui qui m'attire le plus est recommandé par Jacqueline Voillat, il se nomme *de la Place du Louvre*, il

est tout voisin de Saint-Germain-l'Auxerrois et semble faire face en partie, d'après sa publicité sur le Net, à la colonnade du Louvre. Cependant il n'avait plus de chambres quand nous nous sommes adressés à lui la semaine dernière.

Jeanne et moi avons dîné, moi invité par elle, au restaurant Louchebem, pratiquement au pied de l'immeuble de Jean-Paul rue Berger, et par gourmandise pure de ma part, car la moelle d'os à moelle sur pain grillé et les assiettes du boucher qui sont la spécialité du lieu sont tout ce qu'adorent mes goûts peu raffinés. Le restaurant lui-même, en revanche, n'est pas très agréable. La place y fait cruellement défaut, on y est très serré, nous y étions très mal installés et pour comble de malheur nous avions à la même table des voisins orduriers, dont la bruyante conversation m'embarrassait vis-à-vis de Jeanne :

« Tu comprends si l'mec i' pense qu'à un truc, c'est d'copieusement m'faire chier, ben moi j'suis désolé, mais j'vais pas m'laisser chier d'ssus non-stop jusqu'à perpète. T'as p'têt des mecs que ça fait plaisir d'se faire chier d'ssus toute la journée, moi j'regette j'sus pas comme ça, point barre. »

Cela à jet continu, si l'on ose dire. Faire entendre à pareils personnages que le niveau de langage employé dans un lieu public, et pendant un repas encore, peut avoir de près ou de loin quelque chose à voir avec la politesse est manifestement inconcevable. Il n'y faut pas songer. Trente années de suggestion et réflexion idéologique et *sociétale*, comme Flatters ne veut pas qu'on dise (je le comprends un peu), n'y suffiraient pas. D'ailleurs je ne pense pas, hélas, que le concept de *politesse*, en l'occurrence, soit le moins du monde opératoire. Nos mots ne seraient pas compris, nos pensées encore moins. Et c'est nous qui paraîtrions bizarres, déplaisants, anachroniques, lunaires, inquiétants d'étrangeté et d'inappartenance. *Fuir, là-bas fuir…*

Neuf heures et demie. Aujourd'hui je suis allé chez Fayard où j'ai été reçu à midi par Claude Durand, qui était très gentil et chaleureux. Je voulais lui parler surtout de l'*Anthologie de l'amour des hommes*, pour laquelle je suis bien en retard : non certes que j'aie négligé mon travail sur ce point, mais parce que le projet ne cesse de gagner en ampleur et le livre en épaisseur. La date la plus récemment convenue était celle de

février prochain – « pour la Saint-Valentin », avait dit en riant Claude Durand –, je sais depuis plusieurs mois qu'elle n'est pas tenable. D'un commun accord, nous sommes arrivés à celle de novembre 2007. L'anthologie paraîtrait en même temps que le *journal* 2004 (dont je ferais bien de commencer à me soucier). Quant au *Journal de* Travers, tout ce qui le concerne avance très régulièrement et harmonieusement. « C'est plutôt *hot*… », a dit Claude Durand. Mais il en paraissait plutôt amusé.

Je suis passé ensuite dans le bureau d'Hélène Guillaume, tout voisin. Nous avions a régler plusieurs questions relatives au *Journal de* Travers, justement, et par exemple celle de la couverture. Des trois couples de couvertures finalement sélectionnées (*couples* parce qu'il y a deux volumes), Flatters préférait les Twombly, qui seraient en effet les plus belles, dans l'absolu, mais qui ont le gros défaut à mon avis d'être trop étroitement dans le lignage de mes autres *journaux*, alors que ces volumes-là sont extrêmement différents des volumes récemment publiés, et qu'il serait bon, à mon avis, de marquer nettement la rupture. Hélène préférait les Tom of Finland, mais Flatters trouve cela *trop* gay et réducteur (bien que *gay*, le livre le soit fort (et aussi passablement sinistre, de ce point de vue-là)). Donc, par élimination, nous en sommes arrivés à la solution qui avait je crois ma préférence depuis le début, les deux photographies de moi (ou de Duparc, pour l'une d'entre elles ?). Elles sont de plusieurs années antérieures à la période concernée, mais ça n'a pas grande importance.

Hélène aurait pu me remettre déjà quatre cents pages d'épreuves ! *Heureusement*, si je puis dire, il y a eu une erreur de caractères de la part des imprimeurs ou des maquettistes (au sujet des passages entre crochets), il faut tout recommencer, ce qui m'a permis de gagner quelques jours. J'aimerais beaucoup finir au moins la septième et dernière églogue de *Travers III* avant de me mettre à ces épreuves – d'autant qu'il y a beaucoup de choses à revoir en d'autres points du livre. Lorsque Paul et moi sommes convenus de la date du 1er décembre pour la remise du manuscrit définitif, je pensais que c'était là plus de temps qu'il ne m'en fallait. Mais c'est l'histoire du lièvre et de la tortue (à ceci près que je ne batifole guère). Maintenant j'ai peur d'avoir beaucoup de mal à tenir ces délais. Cependant il n'est pas question de ne pas les tenir.

J'ai quitté Fayard enchanté de ma visite. Le froid m'a ramené à la maison, j'étais beaucoup trop légèrement vêtu (veste et chemise, rien d'autre sur les épaules). À cinq heures et demie j'avais rendez-vous au feu qui est devant la gare de Javel avec Paul-Marie Coûteaux, qui m'a pris là en taxi pour que nous allions faire ensemble l'émission à laquelle il m'avait convié sur Radio Courtoisie. En chemin il a appelé sur son portable Pierre-André Taguieff et reçu un long téléphonage de Philippe de Villiers. Ces messieurs devaient dîner ensemble ce soir. J'ai cru comprendre que Villiers était inquiet de la déclaration de candidature présidentielle de Jean-Pierre Chevènement, qui risque en effet de lui enlever un certain nombre de voix. Coûteaux l'a rassuré. D'après lui la candidature Chevènement est manigancée depuis longtemps comme une sous-partie du plan Ségolène Royal – je ne comprends pas très bien pourquoi ni comment. Il a été question aussi de Marine Le Pen, que Coûteaux appelle *la fille de l'Homme*. Le chauffeur et moi-même ne perdions pas un mot de cette intéressante conversation, qui d'ailleurs aurait pu difficilement nous échapper si nous l'avions souhaité. Je craignais un peu les réactions du chauffeur, un homme d'origine arabe, fort poli, qui écoutait sur Radio Classique un grand quatuor romantique, je ne sais plus lequel, et auquel Coûteaux a appris que tel passage était précisément l'indicatif de l'émission qu'il allait enregistrer à l'instant, sur Radio Courtoisie ; et de préciser même sur quelles ondes et fréquence le chauffeur allait pouvoir s'il le souhaitait réécouter la même musique. Mais il paraît que ce chauffeur est tout dévoué à Coûteaux, qui utilise souvent ses services. Et en effet il nous a couru après parce « Monsieur le député ! Monsieur le député ! » avait laissé tomber son carnet d'adresses dans le taxi.

Nous avons eu à la radio près d'une heure en tête à tête, Coûteaux et moi, ce qui est hautement appréciable pour moi. Nous avons parlé de l'In-nocence, de son nom, de son programme, de l'éducation, de la culture, et de mon texte *Le Communisme du* XXIe *siècle*, qui est paru dans la nouvelle revue de Coûteaux, *Les Cahiers de l'indépendance.* J'avais rarement pu m'exprimer aussi au large. Cependant il n'y a rien à faire, on retire toujours de ces émissions de radio une impression de frustration. On peut parfois finir une phrase, mais rarement aller jusqu'au bout d'un

raisonnement. Il semble qu'à tout moment l'interlocuteur ou le système vous fasse savoir que vous êtes trop long. Je le suis peut-être. Mais je me félicite d'avoir choisi comme mode d'expression l'écriture, où au moins personne ne vient vous interrompre (sauf bien sûr la mort, l'insuccès (et encore…) ou la distraction du lecteur…).

Front de Seine, jeudi 9 novembre, huit heures moins dix, le matin. La journée d'hier fut longue et bien remplie. Pierre était arrivé ici par le train, mardi soir, peu avant minuit. Nous avions passé la matinée dans la tour, lui à lire quelque voyageur arabe de derrière les fagots (le volume de la Pléiade), moi à travailler à la septième églogue de *Travers III*, dont le degré d'avancement, ou plutôt de retard, commence à m'inquiéter un peu. À deux heures, avant même que la galerie Vidal-Saint Phalle soit ouverte, et après un passage aux Mots à la Bouche, nous étions à pied d'œuvre, dans l'agréable rue du Trésor (qui en fait est une impasse s'achevant sur les énormes vestiges de fontaine d'un hôtel détruit), devant l'exposition de Flatters. Même de la rue elle a le meilleur aspect qui soit. Avant de passer la porte on sait que c'est gagné.

Jean-Paul, selon son procédé coutumier, m'en avait parlé avec beaucoup de modestie et d'inquiétude et même certaines réserves. En fait l'espace est parfait, large, respirant bien, et l'accrochage idéalement réussi, très maîtrisé, très sobre, très élégant. Il ne s'agit en rien d'une rétrospective, bien sûr : la superficie, même assez généreuse, d'une galerie ne permet pas de l'envisager ; néanmoins la plupart des tendances et des genres marcheschiens récents sont représentés, de sorte qu'il y a là un superbe instantané de ce qu'est l'artiste aujourd'hui.

On a fait venir de Nantes, de la collection Plessis, un des grands *Oracles*, rival de celui de Plieux, et que Jeanne Lloan, loyale à la salle des Vents jusqu'au favoritisme, juge ne le valoir pas tout à fait, bien qu'il soit tout à fait superbe. Il y a là *Déplacement*, un de ces magnifiques formats carrés tels que depuis des années je pousse Flatters à en produire davantage, d'abord parce qu'ils sont incomparablement satisfaisants pour l'œil, ensuite parce qu'ils me semblent éminemment *vendables*, et plus exposables dans des galeries que la plus grande part de ce qu'il produit en général. C'est aussi le cas des petits *Pétrés*, de la taille d'une seule feuille de papier 21 x 27, qui eux sont des icônes, presque des miniatures,

infiniment précieux parce que d'une matière admirable, mais qui ne peuvent pas avoir dans une pièce, à eux seuls, la même présence que des tableaux douze fois plus grands. Nous en avons un à Plieux : je le garde près de mon bureau et peux l'admirer et m'en réjouir à tout instant. Il ne démérite pas auprès des trois qu'on voit chez Vidal-Saint Phalle, et qui sont de toute beauté. Nulle part la poésie du feu ne se montre plus dense, plus haïkienne, plus jouissive et prenante.

L'exposition comporte aussi des dessins détachés des Livres rouges, dont une très belle série d'"autoportraits" plus ou moins "imaginaires", qui font un heureux contrepoint figuratif et *jeté* au Marcheschi minéral et chthonien des manières sombres ou oraculaires représentées alentour. L'ensemble est suprêmement équilibré et nous sommes sortis de la galerie renforcés encore dans notre foi et relancés pour trois siècles dans le culte marcheschien.

Il y eut ensuite, à partir de trois heures, une assez longue séance de mise au point technique à Beaubourg, dans les sous-sols, avec Marianne Alphant, avec une charmante jeune femme très souriante nommée Marion Ginzburger et avec deux techniciens successivement en vue d'obtenir que l'écran de cet ordinateur puisse être reproduit sur grand écran dans la salle où je devais interpréter la quatrième églogue (de *Travers III*). Puis Pierre et moi rejoignîmes Jeanne Lloan qui nous attendait dans les salles de l'exposition Rauschenberg.

Il y a deux grandes, mais inégalement grandes expositions ces temps-ci au Centre Georges-Pompidou : l'une est consacrée aux *Combines* de Robert Rauschenberg, l'autre à Yves Klein. Rauschenberg est l'un de mes artistes favoris, à Yves Klein je ne pense pas tous les jours, et quand j'y pense ce n'est pas toujours sans un certain agacement. Cependant les deux expositions m'amènent à une assez nette révision des valeurs.

Elles ne peuvent être mises sur le même pied, puisque l'une porte sur une période bien circonscrite – sans doute la plus précieuse, il est vrai – de la production de Rauschenberg, tandis que l'autre est une vaste rétrospective générale de Klein, majestueusement et très heureusement agencée.

C'était Rauschenberg que j'étais impatient de voir, pas Klein. Cependant les premières salles de l'exposition des *Combines* m'ont déçu. Ces œuvres, qui pour la plupart me sont très familières, ont mal vieilli, physiquement et surtout chromatiquement. Les magnifiques rouges si vifs qu'elles arboraient il y a quarante et cinquante ans ont tourné à un lie-de-vin assez peu engageant. Ce n'est pas aimable à dire mais certaines sont un peu *pisseuses.* D'autre part les toutes premières cousinent, assez lointainement, certes, mais tout de même de plus près qu'il ne m'en souvenait, avec un dadaïsme attardé qui n'a jamais été spécialement cher à mon cœur, ni à mon œil.

Il y a aussi que cette exposition manque d'espace, que son accrochage est assez maladroit et nettement inférieur à son sujet, que les œuvres empiètent souvent les unes sur les autres et se nuisent entre elles. Or elles sont pour la plupart d'une remarquable force, et si elles se combattent les dégâts sont à proportion. Néanmoins, à mesure qu'on avance, on surmonte en grande partie la déception initiale, on se réconcilie avec le propos ; et comment ne pas le faire quand, même réinterprété par un commissaire d'exposition gêné aux entournures, il est celui d'un des plus grands artistes de notre temps et il se manifeste en une haute densité d'œuvres admirables, la moins émouvante et solennelle n'étant pas la fameuse chèvre angora au pneumatique de Stockholm, *Monogram.*

Un petit film montre Rauschenberg à une époque bien antérieure à celle où j'ai eu l'occasion de le rencontrer. Il fut un jeune homme assez différent de ce que j'avais imaginé d'après l'homme mûr que j'ai connu : beaucoup moins sûr de lui, moins viril, moins attrayant aussi. Lorsque j'ai fait avec W. un bref séjour chez lui à Captiva Island, au début de 1977 (et c'est une partie hélas égarée du *Journal de* Travers, qui comporte un trou juste à ce moment-là…), il était très intensément et fortement *The Master* – non seulement un artiste au sommet de son art et de la considération respectueuse que cet art lui valait, mais aussi un homme dans la force de l'âge, puissant, musclé, plein d'autorité physique et psychologique malgré les premiers ravages de l'alcool. Il est donc un de ces cas de personnalités qui embellissent et s'améliorent en vieillissant, un autre exemple étant offert par Vincent Dieutre, dont la transformation pour le meilleur ne cesse de s'accentuer.

Dieutre avait, jeune homme, un je ne sais quoi de dolent, d'un peu mou, d'un peu rond, d'un peu flasque disons le mot puisqu'il n'est plus de saison, qui s'est renversé avec le temps en un magnifique visage tel qu'il s'en voit aux portraits d'hommes de pouvoir ou de haute pensée environ le tournant du XVIe et du XVIIe siècle. Or cette évolution physique si remarquable n'est que le reflet d'une évolution psychologique, artistique, ontologique qui l'est bien davantage encore. Je dois voir demain au Centre national de la cinématographie le nouveau film de Vincent, *Fragments sur la grâce.* Je l'aborde avec le préjugé le plus favorable. Et j'admire le cours si réussi d'une existence qui prouve qu'un destin, force de la volonté ou puissance de la *grâce*, justement, peut aller tout entier *en montant* – la contre-épreuve, hélas plus fréquente, étant fournie par le destin de Casimir Estène dont Bruno Vercier, qui, de même que Vincent Dieutre, l'a beaucoup vu en ses dernières années, me disait un peu cruellement, mais justement, hélas, l'autre jour, au téléphone, que sa vie était *une vie ratée.*

Vercier incriminait surtout le refus de Georges Lambrichs de publier un deuxième livre de Casimir, après *L'Écart* – ce qui souligne la redoutable puissance des éditeurs sur le sort des écrivains ; et me rappelle que Paul Otchakovsky, pour autant que je sache, n'assistait pas hier à la lecture d'extraits d'un livre qu'officiellement il doit publier dans quelques mois, *Travers III*, et en tout cas n'assistait pas à la petite fête qui suivait chez Jean-Paul : ce n'est pas de bon augure (mais je dois déjeuner avec lui demain et en saurai alors davantage).

Peut-être a-t-on loisir de considérer que la réussite de la vie de Vincent Dieutre doit être prise en compte, en vertu de je ne sais quelle communion des saints, pour juger de celle, qui lui fut si fort et si longtemps attachée, de Casimir Estène. Et de toute façon, que savons-nous des vies des autres, et comment pourrions-nous nous permettre, non seulement de les juger, mais d'*en* juger ?

M'a très longtemps tenu éloigné de l'art d'Yves Klein sa personnalité, qui était fort antipathique à la mienne. Je voyais en lui avant tout le *faiseur*, le personnage exubérant et tape-à-l'œil ; et cette espèce de vulgarité que je lui associais agissait comme un filtre entre ses œuvres et moi. À cet égard la magnifique rétrospective de Beaubourg remet

énergiquement les choses en place. Si pareils concepts étaient encore pertinents et recevables, on pourrait dire qu'elle est un coup joué et magnifiquement gagné pour la France et pour l'art français. Il est en effet coutumier de dire que cette génération – celle de Rauschenberg, celle de Klein – a vu le renversement de la suprématie artistique de la France au profit des États-Unis : mais l'œuvre de Klein s'inscrit très puissamment là contre. Si la radicalité est l'un des critères essentiels (ce dont je ne suis pas certain), il faut bien dire que Klein, dans les mêmes années, est beaucoup plus *radical* que Rauschenberg. Or cette radicalité, et ce n'est pas toujours le cas, produit des œuvres, en l'occurrence : de belles, bonnes et grandes œuvres. Salle des monochromes bleus, salle des monochromes dorés, salles des monochromes roses, salles des anthropométries, etc. : de la *présence* rayonnante de cet art l'exposition de Beaubourg témoigne magnifiquement – et c'est en moi un homme de préjugé, et qui mieux est de préjugé contraire, qui le reconnaît très humblement et sans la moindre hésitation. Je ne suis pas encore converti à l'homme mais me voici plein d'un respect récalcitrant et d'autant plus significatif pour l'artiste et son art.

Paris, front de Seine, vendredi 10 novembre, dix heures et quart. À sept heures mercredi nous avons retrouvé Marianne Alphant à la buvette de Beaubourg, puis elle nous a conduits, Pierre et moi, à la *loge* dont j'avais demandé à être pourvu en arrière de l'estrade, car je tenais très fort à ne voir personne avant ma lecture. Je trouve impossible et surtout très nuisible, "scéniquement", de se mélanger au public avant les séances de ce genre, de devoir répondre à des questions et d'avoir à en poser (« Comment allez-vous ? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus… »), d'avoir à passer sans transition de la "vie réelle" au "texte". Tout ce qui les sépare au contraire est indispensable et bon, au moins dans pareil contexte nécessairement *dramatique*. Il faut *théâtraliser*, ne serait-ce qu'un peu. C'est à cet effet que je suis entré sur scène en aveugle, le front ceint et les yeux couverts d'une écharpe nouée, appuyé sur le bras de Pierre qui m'a guidé jusqu'à l'estrade. Ensuite j'ai lu ou peut-être plutôt *interprété* la quatrième églogue de *Travers III*, tantôt chuchotant, tantôt hurlant, tantôt dictant comme jadis à l'école, tantôt chantant, à la Debussy, à la Wagner, à la Puccini, à la Mahler, à la Berio,

ou bien avec l'accent anglais, ou l'accent suisse, et en général de façon qui aurait sans doute pu et dû être bien plus diversifiée encore, mais par manque de pratique j'ai perdu certains registres, ou tout simplement n'y pense pas. Néanmoins tout s'est très bien passé, et la séance a connu un vif succès.

Marianne Alphant m'a posé quelques questions, puis la parole a été donnée à la salle. Un monsieur m'a demandé quelque chose sur le degré d'improvisation de ces "interprétations", puis il y a eu un silence, pas d'autre question. Selon mon expérience ce moment pénible se reproduit chaque fois. Il n'est pas dû au défaut de curiosité mais à la timidité du public. En général les organisateurs, ou les hôtes, ou les techniciens s'ils sont pressés (et ils le sont toujours), en profitent pour lever la séance. Et souvent c'est dommage car lorsque ce moment de vide est surmonté ou dépassé se produit d'habitude un échange véritable, qui peut être très intéressant. Mais là il fut décidé d'interrompre les opérations, ce que j'ai un peu regretté. Il est vrai que j'avais "lu" assez longuement et donc sérieusement empiété sur la durée globale qui nous était impartie – non que le texte fût très étendu, mais le procédé de lecture est très lent. Je n'avais d'ailleurs pas idée de l'heure, par imprudence. Et je craignais de dépasser la durée d'une heure que j'avais annoncée à Marianne, ce qui m'a fait me hâter sans doute exagérément sur la fin.

Je n'avais pas non plus grande idée du public puisque, entré les yeux bandés, je ne l'avais pas aperçu alors et qu'ensuite il était dans le noir, et de toute façon je n'avais guère l'occasion de lever les yeux. Je n'ai distingué que sur la fin ma mère flanquée de ses deux amies, Madou Marécat et Anne Beixas, ex-"Annie Camus". Au premier rang étaient Jean-Paul et Madeleine. Pour le reste je ne voyais rien.

Une grande partie de l'assistance s'est transportée de Beaubourg jusqu'à l'appartement de Jean-Paul, à quelques centaines de mètres. C'est seulement là-bas que j'ai pu identifier les personnes présentes, imparfaitement d'ailleurs, et échanger quelques mots avec telle ou telle, mais pas avec telle ou telle autre, ce qui constitue une sorte de remords, après la bataille. Ainsi je m'en veux d'avoir insuffisamment *accueilli* Juan Assensio, le *Stalker*, qui était là mais auquel je n'ai fait que serrer la main en passant, ce qui peut-être n'est pas bien poli, même en la

circonstance. Il est vrai que certains invités, parfois tout à fait inconnus, semblent considérer comme normal de vous faire parler ou de vous parler quatre ou cinq fois dix minutes, et de s'accrocher à vos basques, alors qu'il y a soixante ou soixante-dix autres personnes, davantage peut-être, avec qui vous aimeriez tout autant, et *devriez*, échanger quelques mots. Il est vrai aussi que j'ai un rapport curieusement animal à la boisson et surtout à la nourriture (surtout quand il s'agit de pain de campagne et de charcuterie) ; et qu'arrive toujours un moment, assez tôt, même, où j'ai surtout envie de manger quelques tranches de rosbif, de jambon ou de saucisson en entrecoupant ces rustiques plaisirs d'un peu de vin rouge ; et que c'est toujours l'instant où quelqu'un tient absolument à vous exposer ses vues ou, pis encore, à solliciter les vôtres, sur quelque point particulièrement délicat du conflit israélo-palestinien ou sur la technique des églogues. C'est alors que je me rends compte avec horreur combien Liban et surdétermination me sont peu de chose auprès d'une tranche de mortadelle sur pain Poilâne accompagnée d'un demi-verre de côtes-du-rhône.

N'arrivant pas à manger quoi que ce soit à cause des discoureurs, et craignant de devenir complètement saoul si je continuais à boire sans rien avaler, j'avais repéré un coin presque tranquille près de deux garçons qui semblaient avoir une conversation très animée. Pensant qu'ils ne s'occuperaient pas de moi je me suis réfugié là, en la compagnie d'une assiette soigneusement préparée. Las, à peine croyais-je enfin pouvoir me mettre quelque chose sous la dent, l'un de ces jeunes gens m'apercevant se met à m'entreprendre sur quelque livre mien aux trois quarts oublié de moi, et j'ai vu avec désespoir mon paisible repas s'éloigner encore. Je me sens très proche de mes chiens, dans ces cas-là, et des chiens en général et des animaux quand on leur retire des nourritures qu'ils croyaient promises et assurées. C'est ce que j'appelle prétentieusement mon *animalité* : elle fait que les plaisirs de la conversation sont toujours arrivés pour moi loin derrière ceux de la chair, et ceux de la chère, et même ceux du silence, et de la vue.

Il faudrait dîner *avant*, dans ces cas-là, à la manière d'Anna de Noailles ; ou poser qu'on va souper après – mais je suis incapable de

résister à des nourritures étalées (sauf bien sûr s'il s'agit de légumes et de fruits, qui n'exercent sur moi aucune espèce d'attraction).

J'ai eu tout de même quelques brefs échanges assez réussis (c'est du moins ce que je crois) avec Finkielkraut, avec Emmanuel Carrère, Catherine Robbe-Grillet, Dominique Noguez, Paul-Marie Coûteaux, quelques lecteurs ou membres de la Société des lecteurs, et même quelques membres de l'In-nocence ou habitués de son forum. J'ai fait la connaissance d'Ivan Rioufol, le chroniqueur du *Figaro* dont les articles sont très commentés sur ledit forum, justement. C'est un bel homme très distingué, qui ne ressemble pas du tout à son nom. À vrai dire c'est Jean-Paul qui a trouvé, et cela m'a semblé très pertinent, que le nom n'allait pas à l'homme, en l'occurrence, ou l'homme au nom (il en va de même dans mon cas, je crois bien). Mais Paul-Marie Coûteaux avec qui j'ai déjeuné le lendemain m'a expliqué que *Rioufol* était un nom ardéchois qui signifie *ruisseau qui va de-ci-de-là* (un peu comme le *Rieutort*, j'imagine), *which makes sense*.

Finkielkraut ni Noguez n'avaient pu ni l'un ni l'autre assister à ma *lecture*, ce qui m'a un peu chagriné dans la mesure où elle contredisait et complétait utilement, croyais-je, certaines idées qu'ils peuvent entretenir de mes travaux. Mais le grand absent, à la petite sauterie autant qu'à la lecture, était Paul, et d'ailleurs tout représentant des éditions P.O.L, ce qui, dans la mesure surtout où la soirée était tout entière consacrée à un livre P.O.L, et au versant le plus *polien* de ma production, m'a surpris, chagriné, et à présent, ne le cachons pas, m'irrite assez fort et n'est pas loin de m'exaspérer, même, d'autant qu'il n'y a eu depuis lors aucun téléphonage ou e-mail d'explication. Il est vrai que nous devons déjeuner ensemble dans une heure, Paul et moi. Je vais donc rapidement en savoir plus. Mais cette relation est bien valétudinaire, décidément.

Samedi 11 novembre, neuf heures vingt, le soir. En fait Paul était bien à la lecture au Centre Pompidou. Il est parti immédiatement après, avec une bonne excuse ou plutôt *deux*, qui font moins qu'une comme on sait – d'une part il a toujours été en délicatesse avec la Société des lecteurs, et plus ou moins aussi, d'autre part, avec Marcheschi. Je pense surtout qu'il n'avait pas envie d'aller à la petite réception rue Berger. Mais qu'il ait assisté à mon *interprétation* des *Églogues* change tout. Ce malentendu

levé, l'atmosphère s'est sensiblement détendue entre nous. Il m'a dit qu'il avait chargé Emmanuel Carrère d'exprimer auprès de moi ses regrets de ne pouvoir être présent à la soirée marcheschienne, et ses compliments pour ma lecture. Il a dit aussi qu'Emmanuel lui avait certifié l'avoir fait, mais certifié sur un ton qui pourrait bien impliquer qu'il avait en fait oublié de le faire. Je suis tout à fait certain qu'il ne m'a pas dit un mot de Paul.

N'importe, encore une crise de surmontée. Le déjeuner, dans un restaurant de poisson de la rue des Grands-Augustins, s'est déroulé très cordialement. Jean Échenoz et Jean-Paul Hirsch étaient à une autre table, mais je ne les ai pas vus, et je n'ai su leur présence qu'après.

Paul semble à peu près d'accord pour revenir en mars prochain, financièrement, au statu quo ante, celui d'avant mars dernier, avant que les émoluments que je reçois de lui aient été très brutalement réduits de moitié, la différence ayant été alors compensée pour moi, à la suite d'un arrangement entre Paul et Claude Durand, par la vente à Fayard du *journal* 2005, qui m'a été payé par mensualités en même temps que le journal 2004. Paul ne retient qu'une chose de cet arrangement dû à la complaisance de Claude Durand : que je reçois globalement la même somme, et c'est vrai. Mais il n'a pas l'air de bien comprendre que si je reçois la même somme en effet, c'est que j'ai vendu un manuscrit, le *journal* de l'année 2005, que je n'aurai plus à vendre au moment où j'aurais dû le faire normalement – je ne suis lié à Fayard que par des contrats portant sur tel ou tel livre, et quand un livre est vendu il n'est plus à vendre.

J'ai commis l'imprudence de dire à Paul que Claude Durand, que j'ai vu mardi dernier, m'avait eu l'air résigné à accepter, si vraiment c'était indispensable et inévitable, et pour nous rendre service à Paul et à moi, une reconduction du traité passé pour cette année-ci – ce qui bien entendu arrangerait beaucoup la maison P.O.L. Mais ces arrangements par lesquels je vendrais chaque année *deux* années du *journal* en cours sont tout à fait malsains, et par définition ils ne sauraient être prorogés bien longtemps. Paul croit savoir que j'ai bénéficié, en sus de la vente du *journal* "ordinaire", de celle du *Journal de* Travers. Ce n'est pas entièrement faux, mais la publication du *Journal de* Travers retarde d'une

année celle d'un volume du *journal* "ordinaire", de sorte que l'effet s'annule à peu près. D'autre part, la vente du *Journal de* Travers était destinée à subvenir à des dépenses extraordinaires (une partie du toit de Plieux, si je me souviens bien). Et si Paul s'empresse, comme c'est sa pente bien naturelle, de réduire mes revenus de sa part chaque fois qu'il a vent de revenus spéciaux à moi destinés d'autre part, nous ne nous en sortirons jamais, car ces revenus "spéciaux" (comme ceux de la vente du *Journal de* Travers ou ceux de la vente de l'*Anthologie de l'amour des hommes*) sont chaque fois destinés à couvrir des dépenses particulières, exceptionnelles.

Malgré toutes ces précisions, sur lesquelles, d'ailleurs, je m'étends beaucoup plus au large ici que je ne le fis hier à table, le déjeuner, encore une fois, eut un cours tout à fait amical et chaleureux. Paul m'a un peu parlé en passant d'un film qu'il est en train de tourner mais que j'ai confondu, sur le moment, avec les petits films qu'il tourne pour montrer les divers auteurs de sa maison lisant leurs textes, et qui sont diffusés sur le site de la P.O.L. Mais il ne s'agissait pas du tout de cela, pas du tout – c'est Emmanuel qui a éclairé ma lanterne lorsque je l'ai retrouvé le soir, *hier soir,* au cocktail qui a suivi la projection au C.N.C., rue de Lübeck, du film de Vincent Dieutre, *Fragments sur la grâce*. Le film de Paul serait un projet totalement inédit qui aurait quelque chose à voir avec son enfance et avec la ville de Sablé-sur-Sarthe.

En quittant Paul (hier après-midi, donc), je suis passé à l'atelier de Jean-Paul où j'ai fait trente ou quarante photographies dont j'étais fort satisfait, à les voir sur l'appareil même. Certaines représentaient même sa queue, car dans ma fièvre photographieuse je l'avais suivi comme il était allé pisser. Hélas, grave déception, au "tirage" toutes se révèlent tout à fait floues. C'est ce qui s'est déjà produit dans le passé. Malgré le flash la lumière est insuffisante, je crois, dans l'atelier.

Je me suis rendu ensuite dans les galeries Thaddaeus Ropac et Yvon Lambert, pour des expositions conjointes sur les rapports de Kiefer avec Celan et sur les résultats de cette confrontation. J'en éprouve des sentiments mélangés, un peu soupçonneux. Les tableaux, pour la plupart très grands, sont très beaux, bien sûr, mais la Shoah, de nos jours, c'est terrible à dire (et le prix Goncourt le confirme encore s'il en était besoin),

ne peut pas ne pas apparaître, idéologiquement *et* artistiquement, comme une espèce de poncif auquel tout le monde doit sacrifier successivement. Et j'ai bien peur que Celan lui-même ne soit entraîné dans cette dangereuse et embarrassante et un peu obscène *inévitabilité.* Je crois me souvenir que Kiefer était un peu suspect de complaisances esthétiques pour le nazisme, il y a vingt ans. Le voilà tout à fait lavé.

De la rue Vieille-du-Temple j'ai sauté à la rue de Lübeck, pour le film de Vincent Dieutre au C.N.C. Il est très beau mais il m'a légèrement déçu. On dirait un peu un remarquable documentaire pour Arte, tel que les documentaires pour Arte ne sont jamais et tel qu'ils devraient être. Ces *Fragments sur la grâce* sont une excellente leçon sur Port-Royal, sur son histoire et sur les enjeux théologiques liés à la querelle du jansénisme. Cependant cela ne fait pas tout à fait un film de plein exercice, d'autant que l'image, belle, mais très pauvre, de piètre qualité technique, n'a pas l'attrait de celle qu'on pouvait admirer dans les précédents films. Il me semble qu'il s'agit là d'un opus dieutrien marginal et mineur, très instructif, et d'abord sur Dieutre lui-même, mais qui ne peut pas tout à fait prendre rang parmi les titres essentiels de sa filmographie.

Paris toujours, front de Seine (sans doute pour la dernière fois), dimanche 12 novembre, dix heures moins le quart, le soir. La journée d'hier et celle d'aujourd'hui ont été rendues difficiles par une nouvelle attaque de *goutte* – je crois décidément que c'est bien de cela qu'il s'agit. On pourrait parler aussi de *syndrome du talon de cristal*, car telle est la forme que revêt le mal : un talon, en l'occurrence le gauche, comme c'est le cas le plus fréquent, qui semble fait de verre tant il paraît fragile, et incapable de soutenir la moindre pression. Et en effet, à peine s'appuie-t-on sur lui, comme on y est bien obligé de temps en temps, ce sont des douleurs épouvantables.

Dans ces conditions peu propices je me suis tout de même arrangé, hier, pour voir l'exposition sur le portrait entre 1780 et 1830, au Grand Palais ; pour passer chez Galignani, où j'ai acheté le recueil relié des poésies d'Edith Sitwell (*And life still held some promise, – never ask / Of what…*), et même à la Fnac du Forum des Halles ; et aujourd'hui pour être à la première heure au musée du Luxembourg afin d'y voir l'autre

exposition de portraits, cette fois ceux de Titien et de ses contemporains ; cela avant de gagner Jacquemart-André pour “L’Or de la Thrace” ; puis le Centre culturel suisse, rue des Francs-Bourgeois, pour une exposition de Roman Signer – après quoi, épuisé, je suis rentré ici et j’y ai dormi la moitié de l’après-midi.

Ce soir je vais mieux. J’avais craint de devoir renoncer à partir demain car je voyais mal comment j’allais pouvoir conduire avec ce pied qui n’était que prétexte à cris de douleur. Mais on dirait que l’articulation est redevenue plus paisible, sinon plus souple.

Il faut dire que mes goûts en fait de nourriture sont les moins adaptés qui se puissent concevoir aux maladies qui me menacent – à ceci près qu’ils les ont provoquées, sans doute. Si je m’écoutais, et je ne m’écoute que trop, je ne mangerais que de la charcuterie, du saucisson, diverses espèces de jambon, du cervelas, de la mortadelle, du rosbif, du gigot, des pâtés, des terrines, de la galantine, de la viande et encore de la viande. Ma grande passion ce sont les os à moelle. J’en ai mangé lundi soir avec Jeanne Lloan au Louchebem, à côté des Halles, avant d’avaler le contenu d’une énorme *assiette du boucher* ; et de nouveau jeudi à midi à la brasserie Montparnasse 1900, en compagnie de Paul-Marie Coûteaux.

Nous nous sommes à cette occasion découvert des goûts communs, lui et moi. Il est comme moi, il n’aime rien tant que les brasseries et la nourriture de brasserie. Je ne suis pas du tout un vrai gastronome : les très grandes tables m’amusent une fois de temps en temps, mais pas plus que cela. Même si j’en avais les moyens je n’en ferais pas mon ordinaire. Les brasseries, quand elles sont bonnes, me conviennent bien davantage (ou du moins à mes préférences, sinon à ma santé). Je crois que Montparnasse 1900 est l’ancien *Rouget*, où W. et moi déjeunons ou dînons avec John Abbott et Raoul De Lorenzi dans le *Journal de* Travers – il y a exactement trente ans, donc. Le décor est très 1900 en effet, à la manière de Lipp et de Vagenende. Coûteaux y est entouré de tous les égards. Nous y avons eu, comme jadis avec Jean Puyaubert à la Rotonde et au Dôme, une grande table à deux banquettes, une sorte de *compartiment* pour quatre personnes, bien que nous ne fussions que deux. Jean était très attaché, sans le dire, à ce statut privilégié de bon et généreux client auquel le personnel prodigue son empressement et n’a

rien à refuser : pareilles dispositions font d'un repas une affaire tout à fait différente en effet, autrement plus confortable et plaisante.

Toujours est-il que j'ai de nouveau, imité par Coûteaux qui m'a dit adorer cela lui aussi, mangé des os à moelle sur du pain grillé, là-bas, puis quelque chose dont je craignais que ce n'eût disparu des cartes car je n'en vois plus nulle part, un énorme pavé d'excellente viande rouge, épais de cinq ou six centimètres. Buffet campagnard la veille chez Jean-Paul, après la lecture à Beaubourg ; cocktail que j'ai rendu pour moi *dînatoire*, bien qu'il ne le fût pas, le lendemain, au C.N.C., après la projection du film de Vincent Dieutre : j'ai la passion des canapés de cocktails, jambon, saumon, tarama, œufs de lump, et suis dans ces cas-là, aussi discrètement que possible, un invité nettement abusif, convertissant en dîner, à force de me resservir, ce qui est censé n'être qu'un vague apéritif. Le désir a toujours été mal réglé, chez moi. Jadis mes dérèglements boulimiques étaient d'ordre sexuel, à présent ils sont plutôt diététiques. Il n'est pas étonnant que je souffre de la goutte.

***

L'exposition de portraits néo-classiques et romantiques, au Grand Palais, est très intéressante, et j'y suis resté de longues heures, et pas seulement parce que je traînais affreusement la patte (j'ai bien cru que je ne passerais jamais du premier au deuxième étage). Comme elle est d'origine anglaise, je crois – Pierre, qui l'avait vue jeudi tandis que je déjeunais avec Coûteaux, a déjà emporté le catalogue à Plieux –, elle déplace les accents auxquels nous sommes habitués et fait la part belle à des écoles en général peu représentées dans les expositions et les musées français : la peinture danoise, la peinture allemande, la peinture américaine et surtout la peinture anglaise, extrêmement présente. Pierre a la plus grande admiration, par exemple, pour le splendide portrait de Pie VII après le congrès de Vienne, par Lawrence, et il n'est pas loin de le placer plus haut qu'un des fameux *Ferdinand VII* de Goya, accroché juste à côté de lui, perpendiculairement à lui, dans la première salle, celle qui est consacrée aux souverains et chefs d'État.

Pour ma part, tout en regrettant vivement l'absence très fâcheuse et mal explicable de la moindre toile du Portugais Sequeira, merveilleux portraitiste qui aurait eu toute sa place dans pareille confrontation, j'ai retrouvé avec plaisir des tableaux petits et grands jadis rencontrés au hasard de voyages : le joli portrait ou plutôt l'*évocation* de Schinkel dans sa chambre à Naples, par Franz Ludwig Catel, habituellement à Berlin, ou bien le portrait, par Delacroix, de son ami Louis-Auguste Schwiter, œuvre qui appartint à Degas et que nous avons vue à Londres l'année dernière : au Grand Palais elle est accrochée à côté d'un beau portrait de dandy peint par Lawrence, au motif que Delacroix a été très influencé par ce qu'il a vu de Lawrence lors de son voyage de 1825 en Angleterre – mais ici le disciple surpasse facilement le maître, peut-être parce qu'il a moins de facilité, ou parce qu'il en fait moins usage ; le vrai continuateur de Lawrence, hélas, ce sera plutôt Winterhalter.

Comme d'habitude je trouve Gainsborough mal et sous-représenté – l'occasion était pourtant belle d'aiguiser à son égard la paresseuse attention des Français. Au lieu de quoi c'est Hogarth qui bénéficie ces temps-ci de l'hommage de Paris. Je n'ai pas eu le temps d'aller voir cette exposition-là, ou je ne me le suis pas ménagé parce qu'elle m'attirait assez peu ; et pas davantage celle que le musée d'Orsay consacre à Maurice Denis : rares sont les artistes qui m'inspirent moins de désir, pour le coup.

Plieux, lundi 13 novembre, neuf heures et demie du soir. Ce matin j'ai quitté définitivement le studio du front de Seine, sans la plus petite émotion. J'ai un cœur de pierre.

On voyait les Pyrénées d'extraordinairement loin, cette après-midi, ce soir, tout à l'heure – de beaucoup plus loin que je n'imaginais que ce fût possible. Dès en çà de Cahors, sur l'autoroute, à la hauteur de Souillac à peu près, on les apercevait distinctement. Mais leur plus belle représentation elles l'ont donnée alors que la nuit était parmi nous depuis une demi-heure peut-être, qu'en tout cas les phares étaient allumés depuis longtemps. C'était sur la petite route de crête qui mène de l'autoroute, quittée au sud de Cahors, justement, à Castelnau-Montratier. Toute la campagne était dans l'obscurité, le ciel était parfaitement noir, à l'exception d'une lointaine bande orangée, au sud-ouest, étroite mais très

lumineuse, et assez large tout de même, et assez longue, pour que toute la chaîne se détache sur elle, du piémont aux plus hauts sommets. C'était si beau que je songeai à ce lointain poème de Duparc ou de moi, je ne sais plus :

Qu'au moins le songe qui défile
Au dernier instant
Ne montre pas le promontoire
De la villa Cimbrone, à Ravello,
D'où je regardais la mer
Quand j'avais vingt ans ;

Ni Doddington House, dans le Gloucestershire,
La rivière, la fausse cascade
Et les jardins où je me suis assis
Avec toi, ni le grand chien
Qui nous léchait les mains…

Vérifiant à l'instant dans le gros Cahier bleu, je m'avise que la prudente mémoire a soigneusement élidé les strophes et les entre-strophes du goût le plus d'annunziesque :

(Alors, Salerne, ce que ton golfe dévorait,
C'était mon cœur)

(Alors, Enfance, ce que ton sourire dévastait,
C'était mon cœur)

et pédérastique :

Ni surtout ton corps de seize ans,
Ni, sous les lèvres, tes dents, Ni tes cheveux, ni tes yeux,
Ni le regard que tu tournais
Vers moi quand j'avais vingt ans.

C'est déjà l'inspiration Le Poittevin (s'agit-il bien de Le Poittevin, l'ami mourant de Flaubert ?) :

« Fermez la fenêtre ! Fermez la fenêtre ! C’est trop beau ! »

Toujours est-il qu’il conviendrait que le songe en question ne montrât pas non plus les Pyrénées dans la nuit orangée, vues des hauts de Castelnau-Montratier (Lot).

Un peu avant huit heures, j’ai trouvé ici M. Pierre, et les nouvelles fenêtres presque toutes posées, ou plutôt toutes posées, mais il y a encore quelques travaux à faire, notamment changer un grand nombre de poignées, certaines étant modernes et proprement hideuses, mais il paraît qu’elles sont mises là provisoirement, faute d’un nombre suffisant des autres, qui ne sont pas bien jolies non plus, mais tout de même moins provocantes. Les fenêtres elles-mêmes sont bien un peu bien blanches, mais c’est moi qui en ai pris la décision, l’entrepreneur lui-même recommandant plutôt le bois naturel, que je trouve triste sur un bâtiment aux maçonneries délabrées que les fenêtres blanches, par leur insolente bonne santé, font paraître en bien meilleur état qu’il ne l’est. Mes goûts en matière de décoration ne sont sans doute pas beaucoup plus raffinés qu’en matière de nourriture.

Le chauffage n’est toujours pas en marche. Je ne crois pas qu’on ait jamais tenu sans lui si tard dans la saison. À la façon des médecins, les plombiers et les chauffagistes disent toujours pis que pendre du diagnostic et du travail des confrères qui les ont précédés. En l’occurrence, ceux qui installent actuellement les convertisseurs n’ont peut-être pas tort de maudire les travaux anciens de l’entreprise Lovato. Ils disent que la chaudière était très insuffisante de taille pour chauffer de pareils volumes, et qu’il lui avait été demandé des efforts bien au-dessus de ses capacités. Ils ont dû sous-traiter à des plombiers de Mauvezin l’adaptation du nouveau système à l’ancien. Ces plombiers (que je n’ai pas vus) disent avoir encore pour trois jours de travail au moins. C’est seulement après qu’on pourra envisager d’allumer. En attendant il ne fait pas chaud, malgré le temps relativement clément pour la saison.

Les installateurs actuels avaient eu tout loisir d’inspecter le système en place quand ils ont fait leur devis. S’ils rencontrent des difficultés imprévues c’est qu’ils avaient mal regardé. L’essentiel à présent est qu’ils mettent en marche le chauffage – d’après nos arrangements, cela aurait dû être fait depuis quinze jours.

Néanmoins nous avançons. Les nouvelles fenêtres ont l'air beaucoup plus solides que les anciennes. Espérons qu'elles nous protégeront mieux du froid.

***

J'ai un fort préjugé contre les expositions du Sénat dans les galeries de l'ancien musée du Luxembourg, préjugé que confirme et qu'aggrave chaque fois l'invraisemblable hideur des affiches en leur faveur telles qu'elles couvrent Paris et les parois du métropolitain : on dirait toujours, tant elles sont encombrées de caractères de toutes les tailles et de toutes les couleurs, qui laissent à peine respirer la reproduction choisie, qu'elles sont une publicité pour un numéro spécial de *Marianne*, pour quelque braderie finale des magasins Tati, pour des soldes monstres de tapis direct usine ou pour une fête à Neu-Neu dans les bois de Saint-Glin.

Les accrochages sont à l'avenant, en général. Aussi ai-je été heureusement surpris, hier matin, en pénétrant à la première heure dans la première salle de l'exposition Titien, de constater que cet espace difficile était infiniment mieux traité et agencé que ce n'était le cas au moment de l'exposition sur l'école de Paris, au printemps dernier. Il donnait alors l'impression qu'on s'avançait dans une allée particulièrement retorse des Puces de Saint-Ouen. Cette fois la perspective a été respectée, et c'est bien dans une longue et riche galerie que l'on pénètre : un peu étroite, sans doute, mais revêtue d'un beau velours épais et brun – les étapes successives du parcours sont marquées, entre les tableaux, par de magnifiques armures de la Renaissance italienne.

Peut-être l'exposition a-t-elle rencontré des problèmes de budget, néanmoins, car avec les salles somptueusement aménagées de la sorte en alternent d'autres qui ont l'air de cuisines de HLM, aux cimaises blanches et nues et au sol de linoléum. Apparemment le décorateur a choisi d'investir tout l'argent dont il disposait dans les quartiers consacrés aux souverains, aux aristocrates et aux hommes de guerre, tandis que les femmes, les *intellectuels* et les *bourgeois*, si ces termes ne

sont pas trop anachroniques, n'ont eu droit, eux, qu'à ces salles d'attente d'hôpital que j'ai dites. Le contraste est assez curieux.

Mardi 14 novembre, dix heures du soir. Tout en manque de fonds qu'ils aient pu être pour mener jusqu'au bout leur assez ambitieuse entreprise, les organisateurs auraient dû s'assurer coûte que coûte, pour les cartouches, les services de quelqu'un qui parle et qui écrive à peu près le français, parce que les textes qu'on peut lire à côté des tableaux brouillent la vue et gâchent le regard par la désolation où ils plongent du fait de la méconnaissance totale qu'ils affichent de notre langue, pour commencer, mais aussi de toute logique, de toute syntaxe, et donc de n'importe quelle langue si l'occasion s'en présentait. J'en ai relevé un, à titre d'exemple – il s'agit de Laura Dianti :

« Très belle femme, d'humble origine, maîtresse du duc Alphonse Ier d'Este, veuf depuis 1519 de Lucrèce Borgia, il resta très attaché à Laura jusqu'à sa mort. Ce portrait en est la consécration. »

Ailleurs c'est l'habituelle profusion de *celui conservé*, *celui représenté* et même *ceux réalisé* (sic). La représentation d'un doge de Venise mort depuis plusieurs décennies est désignée pour cette raison comme une *œuvre posthume*. Et Giovanni Paolo Cornaro dit *delle Anticaglie*, modèle du Tintoret, est qualifié de *propriétaire d'un important magasin d'antiquités*, ce que j'ai quelque peine à croire, soupçonnant plutôt, mais je ne suis sûr de rien (c'est le contexte qui rend soupçonneux) un grave malentendu sur le terme *antiquaire.* Le catalogue, lui, est de bonne qualité et il a été réalisé avec soin. Il semble donc que ces calamiteux cartouches soient dus à quelque barbouilleur de langue qui passait par là, et qui ne comprend pas plus les tableaux qu'il est chargé de commenter sommairement que les règles élémentaires du français.

Les portraits eux-mêmes sont très inégaux, non seulement parce qu'ils ne sont pas tous de Titien, loin de là – certains sont d'artistes tout à fait mineurs, d'autres du Tintoret ou de Moroni, ce dernier représenté d'ailleurs par une toile superbe, comme c'est, il est vrai, presque toujours le cas –, mais parce que les Titiens eux-mêmes vont de tableaux de la plus haute qualité, comme le magnifique *Francesco Maria Ier della Rovere* des Offices, jusqu'à des peintures médiocres, œuvres d'atelier, répliques de répliques, copies d'originaux perdus, œuvres en mauvais état

ou trop restaurées au contraire, ou bien incontestables preuves, tout simplement, que Titien lui-même n'était pas toujours au sommet de son art et n'attachait pas la même importance à toutes les commandes.

Ce musée du Luxembourg, malgré ses efforts et sa manifeste ambition, n'accède jamais au tout à fait premier rang. Et en ce sens la vilaineté constante de ses instruments de communication est un signe honnêtement révélateur. Le niveau général est celui d'un bon musée de province qui aurait cassé sa tirelire pour réussir une exposition de prestige. Exposition de prestige il réussit bien, mais parmi les compétiteurs de second rayon.

J'ai surtout été fasciné, pour ma part, par un tableau assez peu montré en Europe, à ma connaissance, le *Philippe II* de Cincinnati. C'est une œuvre assez ingrate, assez revêche, assez *ratée* même et d'ailleurs largement inachevée. Elle est pourtant d'une puissance extraordinaire et, paradoxalement, l'une des meilleures figurations qui soient, et parmi les plus inquiétantes, et tragiques, d'un roi *shakespearien* – mais après tout Philippe II, époux de la reine Marie, a bien dû être un peu *roi d'Angleterre*, sur les bords…

Jeudi 16 novembre, neuf heures du soir. Tout va mal, aujourd'hui – *enfin non* : il y a un tas de choses qui pourraient aller bien plus mal qu'elles ne vont, ou même qui ne vont pas mal du tout ; mais l'humeur dominante est la noire.

Hier soir Pierre et moi sommes allés à Toulouse, pour une réunion de soutien à Robert Redeker. Elle se tenait salle Jean-Mermoz, un assez beau bâtiment de l'île du Ramier (laquelle j'ai passablement fréquentée pour de tout autres motifs, à une tout autre époque). Nous étions sagement assis dans les travées du milieu et avons pu entendre longuement des orateurs tels que Claude Lanzmann, Pascal Bruckner, Mohammed Abdi (vice-président de Ni Putes ni Soumises), Dominique Sopo (président de SOS Racisme), Philippe Val, Michel Taubmann, Roger Cukiermann, Bernard-Henri Lévy ou Stéphane Baumont expliquer pourquoi la liberté d'expression était indivisible et qu'on ne devait même pas introduire de *mais* dans l'appui indéfectible qu'il convient de lui apporter. Bien entendu, comme bon nombre de ces personnalités comptaient parmi les signataires, il y a six ans, de la pétition et du manifeste appelant à me faire taire par tous les moyens et à faire retirer

mon livre de la circulation, j'étais dans une situation légèrement paradoxale, et parfois un peu gêné pour applaudir. Je présume que les intéressés, confrontés à ce qui peut paraître une contradiction de leur part, répliqueraient que mon cas est différent et spécial, que la liberté d'expression qu'ils défendent s'arrête au racisme, à l'antisémitisme et à l'incitation à la violence (c'est à peu près ce qu'a dit Lévy – je ne suis pas sûr de la troisième rubrique : la *diffamation*, peut-être ?), et que je tombais sous l'un au moins de ces divers chefs d'accusation (entre parenthèses, quoique je suppose qu'il existe à cela de bonnes explications et de sérieux motifs, je trouve un peu *raciste*, pour le coup, *when all is said and done*, la distinction catégorielle instituée entre *racisme* et *antisémitisme* : l'antisémitisme a certes des traits distinctifs et je conçois fort bien qu'il soit isolé comme concept, mais alors en tant que *sous-section* du racisme et non pas comme catégorie du même rang, sur le modèle *England* vs. *The Rest of the World*). Il est fort évident d'autre part que l'entrée en racisme ne se situe pas au même seuil selon les observateurs et surtout selon les objets de cet éventuel racisme : le *racisme antiblanc*, par exemple, commence extrêmement tard et il faut vraiment beaucoup de haine et de violence pour qu'il soit constitué (au point qu'il ne l'est pratiquement jamais) ; tandis que l'antisémitisme, lui, commence extrêmement tôt, au contraire, à telle enseigne qu'en l'occurrence accusation vaut preuve.

Ces messieurs (il y avait en tout douze ou quinze orateurs, et pas de femme, je m'en avise) sont fort éloquents, dans l'ensemble, et notamment Bernard-Henri Lévy, qui a la voix forte, le propos clair et le verbe véhément. Chacun disposait de quatre ou cinq minutes, selon les règles posées par le coorganisateur, le président du Crif de Midi-Pyrénées, Arié Bensemhoun (l'autre organisateur étant Stéphane Baumont). Claude Lanzmann, cependant, avec son assurance coutumière, a parlé près d'une demi-heure. Toutefois, comme il était celui qui connaît le mieux Redeker (membre du comité de rédaction des *Temps modernes*), et qu'il pouvait pour cette raison apporter au tableau quelques touches personnelles très bienvenues, on ne lui en a pas voulu d'être si long.

Redeker lui-même est paru à mi-parcours et il s'est exprimé en dernier, se cantonnant pour l'essentiel à l'expression de sa gratitude à l'égard des

personnes et des associations qui l'ont soutenu et qu'il a énumérées, mais je ne figurais pas dans la liste – je suppose que mon nom doit faire l'objet de censure, dans une soirée qui se respecte de soutien à la liberté d'expression (je ne sais pas bien où placer le *qui se respecte*…). Redeker m'avait répondu très gentiment, par e-mail, la première fois que je m'étais manifesté auprès de lui au début de son "affaire". En revanche ma proposition de l'accueillir ici, ensuite, n'a pas reçu de réponse.

Dans la travée centrale de la salle Jean-Mermoz je suis tombé sur Guy Claverie, le principal responsable de l'installation d'œuvres d'art contemporain dans les stations du métro de Toulouse, et l'homme qui m'a commandé le livre sur cette vaste commande publique. Je lui ai dit, ce qui est la stricte vérité, que mon intention était de me présenter à lui aux tout premiers jours de décembre, mais je crains fort, à son enthousiasme, qu'il n'ait compris que je voulais le voir pour lui remettre mon manuscrit définitif, alors qu'à la vérité je n'en ai pas écrit un mot. Je compte me mettre enfin à ce projet dès que j'aurai remis *Travers III* à la P.O.L, le 1er décembre. Mais d'abord il faut achever cet énorme travail-là. Or j'avance très lentement. Je comptais finir la septième et dernière églogue de ce volume avant-hier mardi, puis hier mercredi, puis aujourd'hui, mais je ne suis toujours pas arrivé à la mener à terme alors que quinze jours ne seraient pas de trop, loin de là, pour apporter les ajouts et pour effectuer les révisions qui s'imposent sur l'ensemble du livre.

Il faut dire à ma décharge (relative) que tous les corps de métier défilent dans la maison, ces temps-ci : menuisiers, fenêtriers (je n'étais pas sûr que le mot existât mais le correcteur Word semble s'en accommoder fort bien), plombiers, chauffagistes et même vendeurs de voitures (ou plutôt *directeur des ventes*). Il n'a toujours pas été possible de mettre en marche la chaudière mais ce prodige doit survenir demain, m'assure-t-on. En attendant il fait bien froid. Nous avons de nouvelles fenêtres, qui ont plutôt bon air, trouve-je. Il ne faut plus qu'en changer les poignées, qui sont noires et que je préférerais blanches (je crois – elles s'ouvrent toutes en tournant de droite à gauche plutôt que de gauche à droite, ce qui est bien agaçant aussi mais on m'explique que c'est le nouvel usage, Dieu sait pourquoi).

Il y a surtout que ces *églogues* exigent un temps épouvantable, quel que soit leur caractère particulier. L'actuelle septième ne compte que des paragraphes très inégaux de longueur mais dont le nombre de signes, chaque fois, est déterminé à l'avance suivant diverses combinaisons ondulatoires des chiffres fondamentaux *3, 7* et *9* (plus *1* : 3, 7, 9, 13, 17, 19, 31, 37, 39, 73, 79, 91, 93, 97, 137, 379 et ainsi de suite jusqu'à 937 et retour), et il n'est guère concevable, dans ces conditions, d'aller plus vite que la musique.

Je ne tiens même pas compte, dans mes prévisions de plus en plus affolées, des colossales épreuves du *Journal de* Travers, qui vont me tomber sur la tête d'un jour à l'autre ; et encore moins de celles du *Communisme du* XXIe *siècle*, dont l'arrivée n'est pas moins imminente.

Or, au milieu de tout cela, les complications relatives à ma mère ne cessent de s'aggraver. L'élément nouveau du jour est qu'à présent son amie de quatre-vingt-dix ans (je veux dire que ces dames se connaissent depuis tout ce temps-là, et même un peu plus), *Madou*, ne peut plus la supporter et le fait à peu près savoir, ou du moins comprendre. Le plan officiel était que ma mère passait un mois à Paris, quinze jours chez Madou puis quinze jours chez l'ex-"Annie Camus", dans le même immeuble. Mais "Annie Camus" (depuis longtemps remariée après son divorce, il y a cinquante ans, d'avec le cousin germain de mon père, et à présent veuve de son second mari) ne dit pas un mot de la partie de l'arrangement qui la concerne (et dont il est fort possible qu'elle n'ait jamais été avertie…). Et Madou, qui a quatre-vingt-treize ans, après une dizaine de jours n'en peut plus de ma mère, de toute évidence.

Ma mère n'a en tête que l'affaire ridicule et insignifiante du studio de Paris, qu'elle veut garder coûte que coûte alors que les dés sont jetés depuis longtemps. Chez Madou, en criant comme une sourde pour que les gens parlent plus fort, elle passe ses journées au téléphone avec le cabinet de l'huissier, la société de gestion de l'immeuble, les gardiens, des prêteurs potentiels (croit-elle) et le cabinet de Sylvie Topaloff, que je l'avais pourtant suppliée de ne pas déranger, d'autant que nous sommes un peu en délicatesse, Sylvie et moi – mais j'ai dû l'appeler hier, pour m'excuser des importunités de ma mère. Sylvie s'est montrée très aimable et très généreuse, de sorte qu'il a fallu que ce soit moi qui la

dissuade d'intervenir (et bien entendu, ce faisant, je me sentais un traître à l'égard de ma mère) : cette grande avocate a tout de même autre chose à faire que de s'occuper du destin d'un studio de dix-huit mètres carrés, dont le sort est déjà scellé de toute façon.

Ma mère, qui n'y voit pas grand-chose et qui surtout, par l'effet d'une coquetterie très mal placée, n'a pas de bonnes lunettes, demande à tout le monde d'écrire des lettres aux uns et aux autres, et par exemple à certaines sociétés de distribution de produits de beauté qui par correspondance lui ont promis, croit-elle, toute sorte de cadeaux et d'avantages financiers si elle achetait leurs produits, ce qu'elle a fait et plutôt deux fois qu'une. Elle est persuadée que ces sociétés lui doivent une fortune. Elle a aussi entendu dire que des plaignants ont réussi à les faire sévèrement condamner et à obtenir d'elles d'importants dommages et intérêts pour avoir abusé, à force de promesses sans fondement, des personnes âgées en état de faiblesse – pour les besoins de la cause elle se range tout à fait dans cette catégorie, bien qu'elle ne cesse de rappeler qu'elle a toute sa tête, ce qui est à la fois vrai et faux.

"Annie Camus", nonagénaire elle-même comme toute cette bande, et qui s'appelle en fait *Anne B.*, opère une distinction subtile et peut-être opératoire entre la folie, ou la tête perdue, d'une part, et la sénilité d'autre part. D'après elle ma mère aurait certes toute sa tête, oui, mais serait affectée de sénilité néanmoins. Ainsi s'expliquerait cette insistance insensée à se battre sans le moindre espoir objectif pour conserver ce studio parisien qui en fait ne lui est rien puisqu'elle n'y est pour ainsi dire jamais allée. Cette obsession sur cette affaire est bien une espèce de folie, il me semble.

Un cousin à moi, un cousin parisien, fils de la sœur de mon père, se propose très gentiment pour ramener ma mère à Royat (ce dont la pauvre Madou est très impatiente, d'évidence). Mais ce transbordement, de sa part, ne saurait avoir lieu que dimanche. Or ma mère ne veut pas quitter Paris si tôt, car elle tient absolument à « régler ses affaires », comme elle dit, c'est-à-dire essentiellement la question du studio. Son intention est de regagner Royat mercredi ou jeudi, *en taxi* !

Dimanche 19 novembre, dix heures moins vingt, le soir. Pas de *journal* vendredi soir parce que nous avons regardé la première partie d'un

téléfilm anglo-américain assez bien fait sur Élisabeth Ire (*Élisabeth Un*, comme disait le présentateur, sur Canal Plus, qui sans doute lisait *Élisabeth I* sur son prompteur – encore heureux qu'il n'ait pas dit *Élisabeth i*…). Les acteurs, Jeremy Irons et Helen Mirren, qui vient d'interpréter également Élisabeth *II* dans *The Queen*, de Stephen Frears, étaient excellents, dans la meilleure tradition anglaise. Peut-être le téléfilm avait-il été tourné aux États-Unis, malheureusement, car les décors, eux, laissaient nettement à désirer, n'étant la plupart du temps que toiles peintes dans le lointain, selon le plus archaïque usage. Quand on songe à tous les merveilleux sites élisabéthains que possède l'Angleterre, c'est un peu dommage. Ces gens auraient dû se mettre en contact avec le National Trust, qui aime tellement qu'on tourne dans ses châteaux…

Et pas de *journal* hier parce que nous avons dîné à l'auberge de Gramont avec Serge et Quynh Martin-Robin. Quynh vient de se faire opérer de la cataracte, en deux fois, et elle était encore un peu fatiguée par l'épreuve, quoiqu'elle n'ait pas du tout souffert ; et à présent elle peut lire sans lunettes, ce qui fait mon admiration. Je crains d'avoir un peu embêté tout le monde, sur la fin, avec mes histoires de mère. Mais il paraît qu'elles sont un grand classique de toute existence, et que tout le monde doit les affronter à un moment ou à un autre. Jacqueline Voillat est en plein milieu d'elles en effet. Toutefois il me semble que dans bien des cas l'épreuve, si épreuve il doit y avoir, se traverse sans quitter les rivages de la sagesse, du bon sens et de la raison. Les amies de ma mère, par exemple, sont parfaitement raisonnables dans leur façon de s'accommoder de l'âge et même du grand âge, et de s'occuper de leur appartement et de leur propre personne, excellemment tenus ; tandis qu'avec ma mère, bien qu'elle n'ait pas perdu la tête, il n'y a pas d'échange sensé possible, la parole est impuissante, la logique n'a pas la moindre prise.

Nous avons eu cette après-midi, comme d'ailleurs hier, la visite d'un nouveau voisin, *nouveau* en ce sens que nous ne nous connaissons que depuis quelques semaines, bien que sa famille soit installée à Castet-Arrouy depuis des lustres et davantage. Nous l'avons entraîné dans la promenade quotidienne, au début de l'après-midi. Hélas il faisait un temps affreux, lui n'était pas équipé pour marcher sous la pluie, il a été

trempé jusqu'aux os et il a dû penser que nous n'étions pas d'une fréquentation bien paisible.

Toujours pas de chauffage, c'est fatigant. Les installateurs du nouveau système ont découvert vendredi qu'il nous fallait contracter un nouvel abonnement auprès d'E.D.F., pour des livraisons plus puissantes. Déjà ils nous avaient fait passer il y a une semaine de trente je ne sais quoi à quarante-cinq je ne sais quoi (*ampères* ?), mais cela ne suffit toujours pas, il en faut maintenant *soixante*. Or les gens de l'E.D.F. ne pourront venir que jeudi. Premier résultat des grands travaux, nous aurons donc passé tout novembre sans chaudière. En revanche Serge Martin-Robin est venu inspecter les nouvelles fenêtres, hier après-dîner, et il a trouvé qu'elles avaient très bon air.

Marcheschi était hier matin l'hôte de Finkielkraut, à l'émission "Répliques", avec Jacqueline Risset, pour parler du livre récent de Bonnefoy sur les *peintures noires* de Goya. Effet merveilleux de l'émission, Flatters me disait à deux heures, aujourd'hui, que *hier* à deux heures il y avait une file d'attente devant la galerie où il expose actuellement, rue du Trésor ; et que cette galerie n'avait jamais vu pareille affluence que celle de l'après-midi qui a suivi.

Flatters et moi nous en tenons à notre position commune, au demeurant parfaitement conforme aux principes de l'In-nocence, au sujet des situations d'échange médiatique : on ne parle que lorsqu'il nous est proposé de le faire, on n'interrompt personne, jamais on ne *prend* la parole. Mais il faut bien reconnaître que cette position est quasiment suicidaire, à la radio comme à la télévision. Comme la politesse il faudrait, pour qu'elle soit tenable, qu'elle soit unanimement observée. L'autre interlocuteur de Finkielkraut, hier, était bien loin de pareille réserve, et ne se gênait pas pour s'engager, et d'ailleurs d'emblée, dans d'assez longs tunnels parfois un peu plats, à mon avis. Les interventions de Flatters, plus graves, à tous les points de vue, plus profondes, plus colorées de noir, justement, n'en revêtaient que plus de poids. Mais combien il est pénible de ne pouvoir jamais s'exprimer que face à des gens qui paraissent n'avoir qu'une seule idée en tête, s'exprimer à votre place, s'emparer du micro (figurativement), occuper l'espace médiatique et sonore, c'est-à-dire vous en chasser ! Pour des natures un peu

sensibles, rien ne met plus de désordre dans les pensées et dans les phrases que l'obligation où on les soumet de devoir mettre un terme le plus vite possible au cours de l'exposé de leur sentiment ou de leur réflexion.

La déesse tutélaire de cette contrainte effroyable est Arlette Chabot, la journaliste, qui, à peine a-t-elle donné la parole à l'un de ses invités, a déjà une main levée pour l'inciter à se taire et un doigt tendu pour désigner le prochain intervenant : avec elle on ne commence jamais que pressé déjà d'avoir à finir. Je suis bien heureux, écrivain, d'échapper au moins à ce harcèlement-là.

D'ailleurs la condition d'écrivain est pleine d'avantages, il faut bien le dire. J'y pensais l'autre jour en voyant se dérouler longuement le générique de fin du film de Vincent Dieutre, qui doit être pourtant ce qui s'appelle un *petit film*, budgétairement. Quel monde, néanmoins ! Que d'individus il faut diriger, coordonner, solliciter, ménager, animer, supporter, même pour un *film d'auteur* ! Je n'aurais jamais la patience de m'accommoder de toutes les tensions impliquées, ni la résistance nerveuse nécessaire pour y faire face. Et j'admire beaucoup, moi qui ai déjà du mal à m'entendre avec moi-même, souvent, ceux qui sont capables d'affronter pareils bataillons de virtuels embêtements.

Lundi 20 novembre, dix heures du soir. Finkielkraut a été sérieusement chahuté, verbalement, hier, lors de la dernière séance d'un colloque au Mans. Un groupe assez minoritaire, mais virulent, dans la salle, s'est opposé à la participation aux débats du « raciste Finkielkraut », estimant qu'il n'avait rien à faire là.

Il était si chaleureux à propos du texte *Le Communisme du* XXIe *siècle*, l'autre soir, à Paris, chez Marcheschi, que je me suis enhardi à lui demander s'il ne donnerait pas une petite préface au recueil de ce titre. En solliciter une de sa part était à l'origine l'idée de Slobodan Despot, le directeur de Xenia. J'avais refusé de m'en mêler, et laissé Despot agir à sa guise. Il a en effet rencontré Finkielkraut deux fois, la semaine dernière. L'affaire semble n'être pas trop mal engagée. Le problème tient bien sûr aux délais, comme d'habitude. Finkielkraut ne peut rien faire avant la fin du mois, alors que nous essayons, Despot et moi, d'imprimer le plus vite possible, pour disposer des volumes au plus tôt, même s'ils ne

peuvent faire l'objet d'une distribution commerciale et d'une publication officielle qu'en février. Mais, pour un si précieux ajout, il serait peut-être judicieux d'attendre un peu. Finkielkraut est en train de lire les autres textes du recueil, qu'il ne connaissait pas. Il m'a dit grand bien ce matin de *La Deuxième Carrière d'Adolf Hitler*, dont il n'avait pas encore achevé la lecture, toutefois, et dont il semblait un peu effrayé. Il dit que je vais au cœur du problème ; mais que c'est aussi l'œil du cyclone.

***

L'agent commercial qui est en train de me vendre une Audi a pour théorie que les crédits bancaires, consentis par des banques, sont moins coûteux et plus souples que ceux que peuvent offrir les marques automobiles elles-mêmes. En conséquence il m'a mis en relations avec LCL, dont deux représentants sont venus ici la semaine dernière, en sa compagnie. Je me demandais bien ce que c'était qu'LCL. Eh bien c'est *Le Crédit Lyonnais*. Je n'ai pas pu cacher à mes visiteurs que je trouvais ce changement de nom désastreux. Je ne leur ai pas dit qu'il me semblait imbécile. Il est pourtant typiquement français. Lorsque quelque chose ne va plus, ou tout simplement que le besoin se fait sentir, croit-on, d'un rajeunissement, on change le nom ; et peu importe si se voit jeté aux orties à cette occasion une appellation séculaire et prestigieuse, connue parfois dans le monde entier. L'exemple archétypal est *Prix de Rome*, supprimé après trois siècles d'éclatants services, la chose et ses titulaires survivant en fait, mais sous la raison sociale de *pensionnaire de l'Académie de France à Rome*, à laquelle les étrangers et nombre de Français ne comprennent rien (sans compter que *pensionàto* veut dire *retraité*, en italien, d'où force malentendus & plaisanteries faciles).

Le Crédit Lyonnais a sans doute voulu tirer un trait sur sa très difficile dernière décennie du XXe siècle, et sur les graves désordres qui l'ont marquée pour lui. N'empêche : passer d'un nom aussi bien installé dans les esprits à un aussi médiocre sigle que *LCL*, je trouve cela pitoyable. Ces gens le prennent d'ailleurs bien cavalièrement avec la langue française, en érigeant l'article en composante du nom (le premier L est là

pour *Le*…), ce qu'il n'a jamais été. C'est presque aussi abusif que l'exaspérant *La Poste*, qui figure dans les annuaires de téléphone à *La*, l'institution ainsi nommée s'étant permis à elle toute seule de mettre sens dessus dessous la langue nationale et prétendant contraindre les usagers à parler français aussi mal qu'elle, de même qu'elle veut les contraindre à utiliser ses hideuses enveloppes de cuisinière (comme on disait en 1900, par allusion à une condition aujourd'hui disparue).

Mardi 21 novembre, neuf heures et demie du soir. Il y a tout de même quelque chose de très troublant, je reviens là-dessus, dans ce qui m'apparaît comme une extraordinaire différence de qualité, parmi les portraits de Titien. Est-ce dû à une différence dans les états de conservation ? Est-ce dû à une différence dans les degrés d'autographie ? Je suis bien conscient de m'aventurer, moi pauvre amateur, sur un terrain extrêmement dangereux, mais j'ai peine à croire que soient de la même main (je le crois pourtant) un admirable chef-d'œuvre universellement reconnu en tant que tel comme le *Francesco Maria I*er *della Rovere* des Offices (pas forcément très séduisant – le modèle ne l'est guère – mais incontestablement marqué du sceau du génie) et un tableau que je trouve terriblement plat comme le portrait de *Frédéric II de Gonzague, duc de Mantoue*, appartenant à une collection privée américaine mais habituellement en prêt au musée du Collège William & Mary de Williamsburg. Peut-être trouverait-on cette peinture assez belle si elle n'était pas de Titien (je n'en suis même pas sûr) ; mais, en tant que Titien, elle me semble tout à fait médiocre.

Une différence presque aussi sensible sévit entre le portrait de l'Arétin, conservé au palais Pitti, et celui du chancelier de Granvelle, que j'ai pu admirer il y a bien des années au musée de Besançon mais qui m'a lui aussi semblé assez plat, malgré l'acuité de l'expression, lorsque je l'ai revu il y a dix jours. Il est vrai que beaucoup d'experts ont mis en doute la paternité du tableau, et qu'il est peut-être inachevé : il semble que l'artiste se plaigne de n'avoir pu, faute de temps, y apporter les ultimes retouches nécessaires.

L'autographie du portrait du *singolare amico* du Titien (c'est l'inscription qui figure sur le papier que le personnage tient à la main) n'est pas contestée, en revanche, et même, dit le catalogue, « La critique

a toujours accordé une place de choix à ce portrait splendide et raffiné ». Peut-être est-ce moi qui ne le suis pas assez, raffiné, pour l'aimer beaucoup. Peut-être convient-il d'apprendre à apprécier à leur juste valeur ces Titiens sans éclat, sans grande richesse de matière, dont les modèles semblent avoir un visage de cire (c'est surtout frappant pour Frédéric II de Gonzague). S'éprendre de pareils tableaux qui paraissent bien quelconques n'est pas facile quand on a l'occasion de les comparer avec le *Francesco Maria*, avec l'étrange *Philippe II* de Cincinnati ou même avec le *Paul III* venu de Capodimonte mais qui n'est pas, loin de là, le meilleur parmi ceux qui sont conservés là-bas, ni surtout le mieux conservé ; et encore moins, évidemment, quand on garde en l'œil *Le Jeune Homme au gant* ou *L'Homme aux yeux pers.* Je pense que c'est moins Titien qui est à incriminer que le musée du Luxembourg : l'exposition est bien sûr intéressante mais elle ne relève décidément que du second rayon, parce que les œuvres rassemblées sont par trop inégales et parce qu'il y a beaucoup trop de grands absents – à commencer bien sûr, s'agissant de "Titien, le pouvoir en face", par le sublime *Charles Quint à la bataille de Mühlberg* du Prado.

Samedi 25 novembre, neuf heures du soir. Je ne peux pas abandonner complètement ce *journal*, pourtant il va bien falloir, je le crains, le laisser de côté un moment, faute de temps. Hier je l'ai négligé parce que nous avons regardé la deuxième partie de ce téléfilm anglo-américain, *Élisabeth Un*, comme décidément dit tout le monde sur Canal Plus, y compris cet homme assez connu, je crois (son visage m'est presque familier), qui anime en début de soirée, sur cette chaîne, une émission bien effrayante, un débat où brillent des personnages comme Beigbeder ou Yann Moix, et qui me fait me demander plus fort encore que d'habitude ce que je fais sur cette planète. Hier ou avant-hier ont eu lieu au Parc des Princes de très graves incidents, à l'issue d'un match entre le Paris-Saint-Germain et l'équipe de Tel-Aviv. Le Paris-Saint-Germain est accusé aujourd'hui de toutes les complaisances pour les plus violents de ses supporters. J'apprends à cette occasion que le Paris-Saint-Germain *appartient* à Canal Plus (la seule idée qu'une équipe sportive *appartienne* à qui que ce soit me répugne déjà…). Je n'en suis pas étonné. Il semble assez évident qu'il s'agit du même monde.

Mais pour en revenir à *Élisabeth Ire*, j'ai été trop indulgent, la semaine dernière. Helen Mirren, dans le personnage de la reine, fait très correctement son métier, c'est vrai, et Jeremy Irons était excellent dans celui de Leicester, lors du premier épisode. Mais Leicester était mort, hier, son beau-fils Essex n'avait pas sa prestance dramatique, et surtout ce téléfilm, malgré la nationalité des premiers rôles, est beaucoup plus américain qu'anglais, malheureusement. Je suis de plus en plus convaincu qu'il a dû être tourné aux États-Unis, ce qui est une belle absurdité. Les décors de studio sont vraiment désastreux, surtout bien sûr les extérieurs. Et puis cette pauvre Élisabeth est vraiment réduite à bien peu de chose. Je ne suis pas un spécialiste de l'histoire de son règne, bien loin de là, ni de sa vie privée ; mais j'imagine tout de même, quel qu'ait été son goût un peu particulier pour les hommes ("la Reine Vierge"), qu'elle a dû se soucier un peu d'autre chose, malgré tout. Je ne me suis pas trop ennuyé, parce que je suis public captif pour ce genre de spectacle ; mais je n'aurais pas perdu grand-chose à me dispenser de le suivre.

Les autres soirs, c'est *Travers III* qui m'a tenu éloigné de ces fichiers-ci. Le texte définitif doit être remis à la P.O.L vendredi prochain, 1er décembre. À l'extrême rigueur, j'imagine que cette date pourrait être repoussée jusqu'au premier lundi de la semaine suivante, le 4 – encore préférerais-je grandement l'éviter, d'une part parce que je tiens à respecter ma parole, d'autre part parce que ce décalage serait autant de temps ravi au travail pour Toulouse, déjà si souvent reporté. Quant aux épreuves du *Communisme du* XXIe *siècle* et surtout du *Journal de* Travers, qui peuvent m'arriver tous les jours, je préfère ne pas y penser.

Pour *Travers III* il y a dix mille boulons à resserrer. Ce resserrage, comme d'habitude, prend surtout la forme d'ajouts. Je le constatais déjà il y a vingt ans et plus, avant la grande interruption des *Églogues*, la machine fonctionne *trop* bien, elle produit toute seule des phrases, elle réclame d'elle-même des citations nouvelles, elle se nourrit perpétuellement de ses propres suggestions, allusions, références, implications. En ce sens, il n'est pas mauvais d'avoir à finir. Le gâteau pourrait s'épaissir indéfiniment, et le principal danger qui le guette, c'est d'être un formidable étouffe-chrétien. C'est pour cette raison que je préfère les églogues courtes, en particulier la deuxième et la quatrième – les seules que j'aie pu revoir jusqu'à présent – aux longues, surtout la première et la troisième, dont je crains que les lecteurs ne les trouvent difficiles à avaler. C'est pourtant d'une courte, la sixième, que je m'inquiète surtout ces temps-ci, car j'ai dû la laisser en plan le mois dernier pour passer à la septième et en finir. Il y a encore beaucoup de travail à faire sur elle, et je n'ai pas commencé, et je ne dispose que d'un très petit nombre de jours.

La cinquième aussi donne des soucis. Ces cent soixante-treize paragraphes doivent avoir chacun neuf cent trente-sept signes, ils les avaient, je *croyais* qu'ils les avaient, mais je ne sais pas ce qui s'est produit, ils ont bougé pendant que j'étais occupé ailleurs, et beaucoup d'entre eux, vérification faite, comptent neuf centre trente-six signes ou neuf cent trente-huit, et quelquefois (une fois) neuf cent vingt-deux – c'est incompréhensible. D'autre part leur ordre est loin d'être définitivement arrêté. Mais comme ils ont tous, par définition, la même longueur, et doivent tous être seuls sur une page, j'imagine que des

échanges pourront encore s'opérer au dernier moment, et même sur épreuves. Là encore le temps manquera, cependant.

Or tout ce travail et ces urgences ont pour fond une grande agitation domestique, qui leur est très peu propice. Il n'y a rien de nouveau du côté de ma mère si ce n'est que le cousin de Paris, Christian, a accepté de la ramener à Royat jeudi dernier comme elle le souhaitait, *avant-hier*, plutôt que dimanche dernier comme c'était pour lui, avait-il dit, la seule possibilité. Donc ma mère a regagné son sinistre et sordide logis, un peu requinquée, elle, par quinze jours ou trois semaines d'une vie normale auprès de gens normaux, avec de vrais repas aux heures traditionnelles – alors que livrée à elle-même elle mange n'importe quoi n'importe quand, puisqu'elle refuse et a toujours refusé de faire la moindre cuisine. Son amie Madou a également fait venir pour elle une coiffeuse. Mais à ces détails près rien n'est résolu, et ce front-là peut se rouvrir à n'importe quel moment.

Celui qui m'a le plus occupé cette semaine, et le plus dérangé dans mon travail, est celui des travaux, cependant. Il est une source presque constante d'exaspération, quelquefois de fureur, et d'inquiétude que la nuit a tôt fait de convertir en angoisse, d'ordre essentiellement économique. Nous n'avons un peu de chauffage que depuis ce matin (25 novembre) et il est assuré, tiens-toi bien, petit *journal*, après toute cette agitation et ces affreuses dépenses, par l'ancienne chaudière et par l'ancien système, celui qui fait une telle consommation de gaz. Les nouveaux appareils ne marchent pas. Les installateurs avaient dit que les plombiers que déjà ils avaient appelés à la rescousse n'auraient qu'à appuyer sur un bouton lorsque l'Électricité de France serait venue modifier les compteurs et nous donner plus de courant – l'Électricité de France est venue, appuyé sur un bouton il fut, rien ne marche. L'équipe locale, sous-traitante, en somme, est furieuse contre les vendeurs de machines, et contre les premiers installateurs, qui n'ont pas mené à terme leurs travaux, et pas vérifié qu'ils aboutissaient. En plus il y eut de sérieuses disputes, entre les uns et les autres, pour des histoires de non-paiement, de virement toujours donné comme expédié et jamais arrivé. Du coup nos pires soupçons sont revenus, bien sûr, malgré le relatif succès de la pose des fenêtres. Et si ces gens étaient des escrocs ? Il est

question à présent que les appareils récalcitrants aient un défaut de fabrication. Si c'est le cas on nous les changera, me dit-on. Un expert de la maison mère doit venir lundi, de Bordeaux ou même de Paris. En attendant nous avons passé tout novembre dans le froid (relatif car le temps fut assez clément, par chance), et à présent nous ne pouvons nous appuyer que sur l'ancienne installation, celle dont il nous fut dit cent fois qu'il fallait l'abandonner de toute urgence tant elle est d'un usage ruineux.

Le plus récent visage de ces mésaventures est un arabe nommé Hocine, un homme très gentil et plein de bonne volonté qui a passé toute la journée d'hier à tâcher de mettre en marche les *convertisseurs*, en vain. Il parle fort mal le français et me tutoie. Il est pourtant très intégré, semble-t-il, car il appartient à une équipe de football locale. Hier il a oublié ici son portefeuille à côté du téléphone et il est venu le rechercher aujourd'hui.

Mercredi 29 novembre, dix heures du soir. Les démêlés avec les diverses entreprises liées aux travaux continuent. Rien n'est fini. Ce matin la moutarde m'est sérieusement montée au nez et j'ai téléphoné à la société de crédit qui finance la dépense, à Bordeaux. Je voulais savoir ce qu'il en était des papiers que m'ont fait signer les chauffagistes, en me présentant cela comme une *faveur* qu'ils sollicitaient de moi dans un moment de difficulté de trésorerie, et selon lesquels j'attestais, croyais-je, que les nouveaux appareils m'avaient bien été *livrés*. Cela je voulais bien l'attester, puisque les appareils étaient ici en effet ; mais pas davantage, et surtout pas que ces appareils étaient *en fonctionnement*, puisqu'ils ne l'étaient pas – et ils ne le sont toujours pas. J'ai donc rayé certaines mentions qui figuraient sur le document et même certaines cases qui, détail hautement suspect rétrospectivement, et qui sur le moment aurait dû m'alarmer plus qu'il ne l'a fait, avaient *déjà* été cochées. Or j'ai découvert ce matin que, nonobstant mes effacements et précisions, la somme relative à ces travaux-là avait déjà été payée *en entier* : il paraît qu'il n'existe pas de paiement partiel, que c'est tout ou rien. La somme a donc été payée à tort car je n'ai absolument rien signé qui attestât que les travaux avaient été accomplis.

Est-ce que l'entreprise escroque la société de crédit et lui a présenté un document trafiqué ? Est-ce que l'entreprise et la société de crédit sont de mèche, ou du moins l'entreprise est-elle de mèche avec *quelqu'un* à la société de crédit ? Quand je me suis entretenu le mois dernier avec la personne qui suit là-bas mon dossier, un tiers chuchotait derrière ma correspondante (« Dis-lui que… »), et je suis à peu près certain que c'était le deuxième homme auquel j'ai eu affaire, M. Dosse, le soi-disant *spécialiste* des *convertisseurs* (ou du moins de leur vente, car il ne paraît pas connaître grand-chose à leur fonctionnement) ; je suis d'autant plus certain qu'il s'agissait de lui que parmi les documents bancaires que m'a remis ce monsieur figure, par erreur de sa part, une note manuscrite de la représentante de la société de crédit, note dans laquelle elle dresse la liste des affaires qu'ils ont ensemble en cours, dont la mienne, et dans laquelle elle le tutoie. Tout cela devient tous les jours un peu plus suspect.

À la société de crédit (où j'ai parlé à une autre interlocutrice que celle qui est d'habitude en charge de mon dossier), on voulait que j'appelle M. Dosse, mais j'ai refusé – ce n'est pas à moi de l'appeler, c'est à lui : la dernière fois que je lui ai parlé, vendredi dernier, il m'a dit qu'il m'envoyait lundi un spécialiste *national* (sic), qui n'est pas venu ; et depuis je n'ai eu aucune nouvelle de lui, pas le moindre coup de téléphone. En revanche il m'a appelé presque aussitôt après mon échange avec la société de crédit, qui, elle, avait dû le joindre entre-temps, je présume : toujours aussi mielleux et *arrangeant*, plein de regrets et de promesses. Il a en effet envoyé cette après-midi l'homme qui est venu depuis le début, qui n'est pas désagréable, je crois (c'est surtout Pierre qui a affaire à lui), mais qui semble fort incompétent. Cet homme n'est toujours pas arrivé à faire démarrer les nouveaux appareils. Il dit qu'il n'y a pas assez d'électricité dans la maison. Nous avons pourtant augmenté deux fois déjà, sur ses instances, notre type d'abonnement, passant de trente à quarante-cinq ampères, si je ne me trompe, puis de quarante-cinq à soixante. Néanmoins, quand l'envoyé de Dosse branche les appareils, tout le système électrique saute. Lui a l'air de ne rien y comprendre. On soupçonne que les machines ne seraient point telles qu'elles sont censées être, qu'il y aurait une erreur d'étiquetage. Seul un

spécialiste de l'usine pourrait le dire ! On ne sait pas quand il sera possible qu'il en passe un !

Il y a aussi les problèmes de fenêtres. Les fenêtres posées sont à peu près satisfaisantes, mais le travail est très mal fini. En particulier il y a au-dessus de l'une d'entre elles – la plus proche de ce bureau – une considérable béance qui laisse passer un grand courant d'air froid. Quelqu'un devait venir lundi matin régler cette question-là et quelques autres. Personne n'est venu ; hier non plus, sauf, in extremis, un certain Paco, qui a moins mauvais genre que les autres, qui passait pour s'assurer de ce qu'il y avait à faire, qui devait revenir aujourd'hui et qui n'est pas revenu.

J'ai tout de même appelé Dauzat, ce matin, malgré la colère qui m'eût volontiers interdit toute initiative directe et dicté plutôt de premières initiatives judiciaires (faire téléphoner par un avocat, pour commencer). Il était, comme Dosse, prodigue en assurances de toute sorte et en excuses, et m'a garanti qu'il passerait me voir cette après-midi. Il n'est pas venu.

Nous avons vu avant-hier soir, sur CinéClassic, un film très drôle de 1933, *Ces messieurs de la Santé*, de Pierre Colombier, avec Raimu, Lucien Baroux, Edwige Feuillère et Pauline Carton. Jean Tulard, dans son *Guide des films*, dit que c'est le meilleur témoignage qui soit sur l'affaire Stavisky. Il lui est pourtant antérieur d'un an. Mais c'est un excellent film sur les mécanismes de l'escroquerie, sur le tempérament escroc et sur la nécessaire *complicité* des victimes, la plupart du temps – c'est d'ailleurs parce qu'elles sont *complices* qu'elles sont tenues. Je n'ai certes rien fait d'illégal. Mais je me suis laissé entraîner dans des relations d'affaires avec des gens hautement suspects parce qu'ils rendaient pour moi *possible*, semblait-il, au moyen d'ingénieux crédits, ce que je croyais ne l'être pas (l'isolation, le changement des fenêtres, l'installation des *convertisseurs* et les économies afférentes, les galeries sur la façade orientale). Or c'est exactement la façon de procéder du personnage interprété par Raimu, dans le film : il *rend possible*. Ses victimes sont avides de traiter avec lui et de lui confier leur argent.

Jeudi 30 novembre, neuf heures du soir. L'exaspération m'a réveillé à trois heures et demie du matin et je suis debout depuis lors, les motifs de

fureur n'ayant fait que croître entre-temps, serait-ce seulement parce qu'une fois de plus personne n'est venu, ni pour les *convertisseurs* ni pour les fenêtres à finir, et que, si je n'avais pas téléphoné, personne ne se serait manifesté.

J'ai appelé ce matin, par exemple, le patron de l'entreprise du Lot-et-Garonne, Ladoumengue, celui qui chapeaute tous les autres, officiellement, et qui m'avait semblé inspirer plus de confiance, ou moins de méfiance, que les deux agents commerciaux, Dauzat & Dosse, la fine équipe. Il a commencé par s'indigner que ses hommes ne soient venus ni lundi ni mardi ni mercredi et qu'ils ne m'aient pas appelé. Il m'a dit que ça n'allait pas du tout, qu'il était de plus en plus difficile de travailler avec les employés qu'on trouvait aujourd'hui, qu'il y avait des jours où il était tenté de laisser tout tomber, qu'il allait faire une enquête, dire de quel bois il se chauffait et me rappeler avant midi. Il n'a pas retéléphoné. Je l'ai moi-même appelé une nouvelle fois à la fin de l'après-midi, bien que ce soit affreusement humiliant : la boîte vocale de son répondeur était pleine, on ne pouvait même pas lui laisser de message.

J'ai aussi appelé Dauzat, qui m'avait dit hier qu'il passerait dans l'après-midi, qui n'est pas venu et qui n'a même pas téléphoné. Il a prétendu qu'il m'avait dit qu'il passerait *s'il le pouvait*, ce qui est complètement faux. Il m'a passé Dosse son complice, qui était à côté de lui, qui est toujours aussi onctueux, qui dit me comprendre très bien, me donne raison, et m'assure qu'il se démène comme un beau diable pour faire venir ici un spécialiste appartenant à la société fabriquant les appareils, expert qui cette fois-ci viendrait d'*Allemagne*, paraît-il, mais ça monsieur Camus je peux pas vous dire quand j'aimerais bien croyez-moi j'aimerais bien je fais tout ce que je peux mais là je peux pas vous dire quand (je vais les tuer).

Ces gens ne font même plus de promesses, à présent. Et s'ils en font elles ont la valeur de l'eau qui coule. Quand je pense qu'ils m'avaient assuré qu'avec eux j'avais la garantie de secours immédiats, au moindre problème ! *C'est que du bonheur*, répétait alors Dauzat, au point que Pierre et moi, amusés, nous disons *Que du bonheur* en toute occasion et l'avons surnommé de la sorte :

« *Que du bonheur* a téléphoné. »

(Ou plutôt *n'a pas appelé*, dans la plus récente phase.)

En fait ces deux branquignols ne paraissent disposer, en guise d'exécutants de leurs belles promesses, que de deux Pieds Nickelés qui viennent de Dax, c'est-à-dire de très loin, et encore en se faisant tirer l'oreille : ceux-là paraissent ne rien connaître du tout aux appareils qui m'ont été vendus, puisque deux fois déjà, comme s'ils n'avaient pu prévoir les besoins, ils m'ont fait changer le compteur d'électricité, et qu'ils sont toujours aussi incapables de mettre en marche le système.

Pour ne pas ne rien faire j'ai téléphoné à Stéphane Baumont, ce matin. Il plaidait justement à Condom et, très gentiment, il est passé cette après-midi. Entre-temps il avait appelé la société de crédit, à Bordeaux, qui, à partir d'un document signé par moi n'attestant que de la *livraison* des appareils et de rien d'autre, a payé pour l'installation du nouveau chauffage alors qu'il ne fonctionne absolument pas : soit qu'on lui ait présenté un faux, soit qu'il y ait en son sein quelqu'un qui serait de mèche avec les entrepreneurs abusifs (pour ne pas dire plus). On lui a dit que *Séverine* (la civilisation des prénoms, toujours…), qui s'occupe de mon dossier, était absente jusqu'à lundi. Il la rappellera.

Ici il a examiné les papiers dont je dispose, et trouvé qu'ils étaient peu nombreux. En particulier je n'ai pas de double du document que j'ai signé pour attester que les appareils avaient bien été *livrés* mais où j'ai rayé toutes les autres mentions, et même précisé en toutes lettres que ces appareils n'avaient pas été mis en fonctionnement. C'est fâcheux, et là je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Dauzat, qui officiait, ne m'a pas proposé de copie et je n'ai pas songé à en réclamer, me disant sans doute, si je me suis dit quelque chose, qu'il s'agissait des relations de l'entreprise avec la banque et que ça ne me regardait pas. D'un autre côté la partie adverse, puisque c'est ainsi qu'il faut l'envisager désormais, ne dispose d'aucun document authentique qui légitime qu'elle ait pu se faire payer par la société de crédit (comme pourtant elle l'a bel et bien été).

Le temps a changé, il fait désormais assez froid, on se gèle dans la maison, comme d'habitude, et le peu de chauffage qui est fourni l'est, c'est le comble, par la vieille chaudière et par la ruineuse cuve à gaz, celles-là mêmes dont les dispendieux services devaient nous être

épargnés, précisément, par les actuels et lamentablement inaboutis grands travaux.

J'ai appelé hier matin Paul Otchakovsky pour lui demander s'il voyait un inconvénient à ce que la remise à la P.O.L du texte de *Travers III*, qui devait avoir lieu demain, vendredi 1er décembre, fût remise à lundi prochain, le 4. Non, pas le moindre : j'aurais même pu disposer d'un délai plus long si je l'avais voulu. Mais je ne le veux pas, d'une part parce que bien d'autres urgences et exigences pèsent sur moi, d'autre part parce que tout travail supplémentaire, à ce stade, a surtout pour effet d'allonger et de compliquer inutilement le texte. Les quelques jours gagnés auraient été bien suffisants, car le livre est fini. Mais avec ces affaires d'entrepreneurs, de promesses jamais tenues, de soupçons d'escroquerie et de froid, l'atmosphère et l'humeur sont désastreuses pour le travail. L'insomnie m'épuise, je vois tout en noir, à commencer par les pages que j'examine, révise et polis. Toute la journée j'ai bataillé avec la sixième élégie de ce volume, sans parvenir à la fluidifier comme je l'aurais souhaité. Ce matin, entre six et huit, je n'étais pas mécontent de ce que je trouvais et de ce que je faisais ; mais ensuite tout s'est obscurci, à commencer par mon jugement critique. Ce soir je ne sais plus que penser, et suis complètement épuisé.

Je me suis aperçu que Flatters ne connaissait pas l'expression *le roi n'est pas mon cousin*, et que Pierre ne la connaissait que par moi. Dans ces conditions, si des tournures que je prenais pour parfaitement usuelles sont inconnues de contemporains appartenant à l'élite culturelle de la nation, qui pourrait bien comprendre ma prose, ses innombrables allusions, ses références demi-voilées à tous les tournants, ses citations fragmentées, inachevées (*le roi n'est pas m*) ? Tantôt je m'encourage à plus d'audace, tantôt je me vois promis à la plus totale inintelligibilité. Pierre m'a tout de même dit ce soir, à ma relative surprise, que la sixième élégie était *fluide*, qui est ce que je souhaitais le plus qu'elle fût. Ses assurances m'ont un peu remonté le moral. Mais peut-être étaient-elle inspirées par cette seule intention (et par la gentillesse).

Je lis le soir une vie d'Eliot, par Peter Ackroyd. Eliot était apparemment très peu sûr de lui et enviait beaucoup la formidable

assurance de Joyce. Hélas, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, je suis plus proche ou moins éloigné d'Eliot que de Joyce.

Samedi 2 décembre, dix heures du soir. Un échange téléphonique avec M. Ladoumengue, le patron de l'entreprise de menuiserie, m'a un peu apaisé, hier matin. Il s'est engagé formellement à ce que ses hommes viennent mardi prochain faire ce qui reste à faire quant aux fenêtres, ici. D'autre part il a semblé sincèrement tomber des nues en apprenant que les *convertisseurs* qui ne fonctionnent pas avaient déjà été payés par la société de crédit, bien que je n'aie évidemment donné aucun ordre en ce sens – payé*s* mais payés *à qui*, au demeurant ? L'*organigramme* n'est pas clair. Ce Ladoumengue est officiellement le patron de l'entreprise qui s'occupe de *tout*, menuiserie, fenêtres, *galeries*, mais aussi *convertisseurs* ; cependant les deux autres paraissent fort indépendants de lui, et mener leurs affaires (mal, très mal, sauf peut-être pour eux-mêmes) de façon totalement indépendante. Peut-être leur sert-il de prête-nom. Les questions de chaudières et de plomberie semblent lui être totalement étrangères. Il a tout de même dit et répété que le paiement complet des machines n'était *pas normal* et qu'il allait faire une enquête. Il m'a même proposé de me faire un chèque pour me rembourser le premier prélèvement auquel j'ai été soumis. Je n'ai dit ni oui ni non. Mais s'il propose de rembourser, j'y songe, c'est que c'est lui qui a touché l'argent (trente mille euros) : comment peut-il n'être pas au courant ?

Tout cela n'est certes pas très clair mais enfin cet homme fait moins mauvaise impression que les deux autres et ma conversation avec lui m'a suffisamment calmé pour que j'aie pu travailler à peu près normalement hier et aujourd'hui, et dormir presque six heures la nuit dernière. J'étais même assez satisfait de la cinquième églogue, ou du cinquième chapitre, de *Travers III*, la partie qui est constituée de cent soixante-treize paragraphes de neuf cent trente-sept signes chacun. Ce soir, hélas, je suis nettement moins content de la *septième*, dont tous les paragraphes sont eux aussi rigoureusement comptés, mais très inégaux de taille, eux. Ils m'ont semblé offrir au volume une fin décevante, car à force de me soucier de compter les signes je ne me suis sans doute pas assez préoccupé de ce dont ils étaient signes. Chaque paragraphe étant totalement indépendant des autres il serait facile de changer celui-ci ou

celui-là, mais le temps manque. Tout doit être absolument terminé lundi matin.

Je ne serai d'ailleurs pas fâché d'en avoir fini avec cet énorme travail-là. Mais en fait de repos je partirai aussitôt pour Toulouse afin de commencer à m'occuper du livre sur l'art dans le métro de Toulouse, dont il était convenu qu'il serait rendu le 31 décembre. Guy Claverie dit même que la date retenue était le *15* décembre. Toutefois il semble près à m'accorder un délai. Nous allons en parler. Il ne pouvait pas me recevoir lundi, cependant nous devons déjeuner ensemble jeudi. Il me faudra donc aller deux fois à Toulouse dans la semaine qui vient ; mais je pense que ce n'est pas trop pour tout ce que j'ai à y faire en vue de ce livre.

Je n'ai rien reçu de M. Despot, des éditions Xenia, qui devait m'envoyer des épreuves il y a une dizaine de jours et un contrat depuis un mois. Le délai m'arrangeait, au moins quant aux épreuves, mais j'ai bien peur que ce monsieur ne soit à ranger parmi les personnes qui ne se sentent pas tenues par ce qu'elles disent. Or elles forment un des groupes les moins chéris de moi sur cette terre, et l'un de ceux auxquels j'attribue une des parts les plus grandes de la responsabilité dans les désagréments de vivre. Il est vrai que moi-même je suis très en retard pour l'ouvrage toulousain. Mais je reconnais les faits et mes torts, je me manifeste auprès des partenaires à cet engagement, je me sens coupable et je le dis. Ce sont ceux qui paraissent ne même pas comprendre les problèmes que posent leur défaut de parole qui m'accablent – en l'occurrence, toutefois, aucun problème : c'eût été que cet homme tînt parole et m'envoyât plus tôt les épreuves qui m'aurait mis dans un grave embarras.

Mercredi 6 décembre, onze heures du matin. Je suis hélas dans un si pitoyable état de nerfs que je ne suis même pas sûr de pouvoir écrire ici, former des phrases, expliquer la situation. Le plus simple est sans doute de tâcher de s'en remettre à l'ordre chronologique, car il a le mérite d'exister et de mettre à disposition de qui veut sa rigueur (comme l'ordre alphabétique, mais celui-là est plus difficile à exploiter en l'occurrence). Or je ne suis certainement pas capable de m'appuyer sur une structure logique de mon invention.

Avant-hier lundi matin, et vraiment *très* matin, car j'étais levé je crois sur les quatre heures, j'ai expédié aux bureaux de la P.O.L tous les

fichiers de *Travers III* (que je n'arrive toujours pas appeler *L'Amour l'Automne*, bien que ce soit le titre officiel du livre). J'avais d'ailleurs procédé à l'aube à quelques ultimes rajouts, concernant principalement Charlotte Bach, Le Kram (près de Tunis), le compositeur Marc Monnet ou bien Ross Wilson, mûrissante vedette du site extrahairy.com et de quelques vidéos pornographiques. Bien entendu, à peine avais-je envoyé le tout, je commençai à songer à tout ce qu'il aurait fallu introduire encore dans le système : Scarron et son *Roman comique*, par exemple ; Armen Lubin, le poète ; ou bien les films de Jean-Marc Barr et de son associé Arnold. Je ne suis pas sûr qu'il soit encore possible, à présent, de les faire entrer car Paul a une détestation particulière, assez compréhensible (surtout pour des ouvrages aussi difficiles à mettre en page), pour les ajouts sur épreuves. De toute façon, il n'y a pas de fin concevable à une entreprise telle que les *Églogues* et leurs volumes particuliers. Ils se continuent en permanence dans la vie quotidienne, non seulement pour leurs auteurs mais aussi bien, dans l'idéal, pour leurs lecteurs.

J'ai ensuite passé quelques coups de téléphone : à Paul pour m'assurer qu'il avait bien tout reçu (mais il n'était pas là – j'ai donc parlé à Thierry Fourreau, à qui reviendra comme d'habitude la charge de la mise en page) ; à Slobodan Despot pour m'étonner de n'avoir reçu de lui ni épreuves ni contrat, contrairement aux arrangements pris (il m'a dit qu'il avait été très occupé, qu'il avait voyagé, qu'il s'excusait – je crains décidément qu'il ne relève bel et bien des tenants de cette inimportance donnée à la parole qui est pour moi la calamité des calamités, la raison de tous nos malheurs et le cœur de mes soucis et de mon exaspération actuels, mais à propos de tout autres affaires) ; à Alain Finkielkraut, assez longuement, parce que Despot était revenu sur la question de la préface que nous aimerions obtenir de lui et qu'il n'est pas sûr de pouvoir (ou de vouloir) faire (je l'ai trouvé très abattu par une nouvelle campagne qui se prépare contre lui, sous forme d'un livre signé d'un certain Sébastien Fontenelle mais dont le principal inspirateur serait Guy Birenbaum, petit bonhomme engagé jusqu'au cou dans les coups éditoriaux et médiatiques de bas étage, et qui ne me semble pas faire un bien signifiant ni dangereux adversaire (cela dit j'en parle à mon aise…)) ; à la Sofinco

pour essayer de joindre “Séverine” (je trouve déjà bien déplaisant qu’une personne avec laquelle on est engagé, au sein d’une société de crédit, dans des affaires de près de cent mille euros ne soit même pas fichue d’avoir un nom), qui n’était pas là ; à Stéphane Baumont pour lui aiguiser les dents à propos de toutes ces méchantes intrigues-là (les *convertisseurs*, les fenêtriers, la Sofinco) et l’inviter à grogner en ma faveur en sa qualité d’avocat. Puis nous partîmes pour Toulouse, Pierre et moi, à onze heures à peu près.

La route, comme toujours, m’a beaucoup attristé – *attristé* n’est d’ailleurs pas exactement le mot, quoiqu’il entre bien de la *tristesse*, oui, dans l’espèce d’angoisse que m’inspire cette campagne désormais sans campagne, pour ainsi dire, sans recul possible pour l’individu, sans échappatoire, sans espace perdu. La ville commence cinquante kilomètres avant la ville, et dès avant cela ce sont de tous côtés la tôle et le parpaing, la banlieue de banlieue, les lotissements, les méchantes petites maisons construites en matière de rien par tous les “petits blancs” qui fuient comme ils peuvent (*white flight* à la française) l’espèce de nettoyage ethnique de fait qui a cours dans les premières banlieues.

Six heures. Le but de l’expédition était d’inspecter les stations de métro de la ligne A, afin d’y voir l’art dont elles sont ornées. Et c’est ce que nous avons fait, au moins pour les stations du sud-ouest de la ville, que nous avons visitées l’une après l’autre jusqu’à la dernière, la plus éloignée du centre. Chaque fois nous sortions à l’air libre pour voir de quoi ces stations ont l’air de l’extérieur, et chaque fois nous nous retrouvions dans des quartiers plus exotiques d’aspect, jusqu’à ce que nous-mêmes devenions des étrangers regardés avec suspicion – on nous a même demandé si nous étions “flics” ! –, tandis que toutes les femmes presque sans exception étaient voilées. À la fin on aurait pu se croire tout à fait en Afrique du Nord, encore que la Tunisie telle que je l’ai connue il y a quelques années était nettement moins pittoresque puisque la majorité des personnes du sexe y allaient tête nue, comme naguère chez nous.

Une première épreuve avait été l’université du Mirail. Je suis très content, je l’ai déjà noté, d’avoir écrit et publié *La Dictature de la petite bourgeoisie*, et j’assume pleinement les analyses de ce livre, qu’il me semble voir confirmer tous les jours. Mais au Mirail (et dans la plupart

des universités de France, je présume), ce n'est même plus à la petite bourgeoisie qu'on voit les étudiants préparés, c'est au lumpenprolétariat et à la vie de clochard. Tout est sale en effet, cassé, délabré, couvert de graffiti et de peinturlurages à thèmes infantilo-politiques qui ne laissent indemnes d'eux aucun espace, aucune surface des parois. J'imagine que d'aucuns, parmi les étudiants eux-mêmes, crient à l'abandon, de la part des autorités. Ils évoquent la misère, l'égoïsme des pouvoirs, les scandaleuses coupes budgétaires dont cette déréliction serait le reflet. Mais il est fort évident, quand on voit la plupart d'entre eux et comment ils se tiennent, qu'il en va de l'université comme de certains quartiers si ridiculement dits *sensibles*, dont l'état pitoyable est dû bien plus à ceux dont ils sont l'environnement ou l'habitat, au type de rapport de ces populations avec l'espace, à leur degré de civilisation et de civisme, qu'au niveau plus ou moins haut, plus ou moins bas, des investissements de l'État et des diverses collectivités locales. Je veux dire qu'avec la plupart de ces étudiants-là – non, peut-être pas *la plupart*, car en matière de nocence une minorité grande ou petite suffit tout à fait à donner le ton général – investir des fortunes pour le confort, la propreté ou seulement la dignité des lieux ne servirait strictement à rien : tout serait souillé et brisé et canivellisé du jour au lendemain, on le sent bien. Garçons et filles en tenue de chemineaux ou d'escort girls amateurs traînent partout dans leur propre fange, assis à terre ou sur le ciment, l'aggloméré ou le carrelage pisseux, parmi les cannettes cabossées de ceci ou de cela, les verres en carton, les emballages de pizza, les journaux ou les prospectus qui volent au vent parmi les inscriptions farouches et haineuses dégoulinant des murs, parmi l'art assorti.

Une ambiance presque comparable m'avait beaucoup frappé à Paris, le mois dernier, à l'heure du déjeuner devant le lycée Fénelon. J'avais rendez-vous pour déjeuner moi-même avec Paul, j'étais sorti du métro à la station Odéon, je me dirigeais vers les bureaux de la P.O.L rue Saint-André-des-Arts et j'ai pu assister en passant à la pause de midi de certains des élèves de Fénelon, dans la rue. Le lycée Fénelon je suppose que c'est, ou que *c'était*, une des Rolls-Royce de l'Éducation nationale, une des plus prestigieuses institutions secondaires du pays, une réserve de jeunes privilégiés du plus haut vol. Or ces jeunes privilégiés, pour ce

que j'en ai vu en me frayant un passage parmi eux, ont l'air, gaieté en moins, de jeunes mendiants de Murillo. Je pense moins à leur vêtement, pourtant passablement sinistre, qu'à leur attitude générale, à leur façon de se tenir ou plutôt de *ne pas* se tenir, justement, de se *lâcher*, comme ils disent gracieusement, de se laisser aller tout entiers, de s'affaler sur le trottoir et dans le caniveau. La moitié d'entre eux étaient avachis sur l'asphalte ou la pierre, contre les murs pisseux, là encore, au milieu de leurs propres emballages de boustifaille, de leurs propres cannettes et de leurs propres gobelets de carton, bien que pour la plupart ils bussent à la bouteille, selon le geste éternel des poivrots sous les ponts, qui est devenu la pose emblématique de notre époque et qui s'observe désormais partout, dans les salles de musée, les foyers d'opéra et les amphithéâtres de conférence.

Oui, *petite-bourgeoisisation*, certes, mais aussi, très observable de toute part, *prolétaro-clochardisation*, comme si la première ne servait qu'à mener à la seconde. Dans le métro déjà, à Paris toujours, j'observais un homme d'une soixantaine d'années, très bien mis celui-là, l'air d'un professeur d'université comme les professeurs d'université n'en ont plus l'air, et néanmoins très occupé, avec le plus grand naturel, tout en bavardant avec sa femme, à réduire une pomme à l'état de trognon. La chose faite il s'est essuyé les doigts en se les passant l'un après l'autre dans la bouche. Qui aurait imaginé il y a vingt ou trente ans qu'un type humain et social de cette sorte donne de lui-même, sans y penser, pareil spectacle ? Et qui parmi nous, quand j'étais collégien, eût jamais songé à s'affaler sur le goudron du trottoir pour un casse-croûte à papiers gras et ketchup dégoulinant, devant la porte du collège ? Le petit-bourgeois n'est le présent de l'homme (et de la femme, *et de la femme*) que pour peu de temps ; c'est le clochard avachi (et néanmoins violent) qui est son impatient avenir.

Dix heures moins le quart. Lundi, à Toulouse, nous nous sommes arrangés pour voir *The Queen*, en fin d'après-midi, et le film m'a beaucoup intéressé, beaucoup plu, un peu apaisé, et surtout il a relancé mon lancinant désir d'Écosse, *fantasme* d'Écosse, rêve de vie en Écosse. Plusieurs séquences montrent la reine et sa famille à Balmoral, et le château lui-même, dans le film, est bien le véritable Balmoral ; je ne sais

si l'on peut en dire autant du domaine où se déroulent plusieurs scènes de chasse et surtout une longue promenade de la reine elle-même, au cours de laquelle – c'est un épisode qui a fait couler beaucoup d'encre – elle rencontre un superbe grand cerf auquel, apparemment, elle identifie son sort. Le cadre est-il vraiment, alors, celui de Balmoral ou ne l'est-il pas, peu importe : c'est l'Écosse absolue, et telle qu'elle paraît être le dernier refuge possible, pour fuir ce qui s'est accompli ici, s'accomplit tous les jours et se fomente encore. De l'air, de l'air, de l'air, pour l'amour du ciel ! De l'espace ! Du *rien* !

Nous avons dîné très agréablement sur la place du Capitole, à la brasserie Bibent, qui était mon quartier général quand je venais à Toulouse au temps de mes activités d'animateur culturel, et, bien avant cela, lors de mon Voyage en France. La cuisine y est fort inégale (même selon les simples critères du genre *brasserie*), les pommes de terre frites au-dessous du médiocre, la viande nettement moins bonne qu'en ce Montparnasse 1900, ex-Rouget, où je déjeunai avec Paul-Marie Coûteaux le mois dernier ; mais une tranche de foie gras aux poires était tout à fait correcte, des crêpes Suzette très acceptables, le maître d'hôtel très professionnel et gentil, le décor un peu défraîchi mais séduisant (c'est d'ailleurs lui qui m'a toujours séduit, malgré les lustres modernes qui le déparent un peu). Nous étions rentrés ici avant minuit.

Le lendemain, hier, les ennuis ont commencé très vite et se sont manifestés sur deux fronts principaux – on peut dire que ne m'aura guère été offert le temps de souffler, après l'épuisant effort qu'il a fallu fournir pour mener à terme simultanément et le *Journal de* Travers et *Travers* lui-même…

Ma mère, d'abord. Ma sœur a téléphoné le matin pour dire que la situation à Royat était redevenue aussi catastrophique et intenable qu'avant le trop court séjour de ma mère à Paris – ce qui n'a rien d'étonnant puisque nous n'avons pris aucune mesure pour modifier le tableau : appels au secours des voisins qui n'en peuvent plus d'être constamment mis à contribution, désespoir de l'assistante sociale qui dit ne parvenir à aucune communication raisonnable avec ma mère (*you telling me*...), désordre et crasse repartant de plus belle, chaos alimentaire, etc. Notre dilemme est assez simple, et il est terrible : d'un

côté nous encourons, c'est l'assistante sociale qui le dit, l'accusation de *non-assistance à personne en danger* ; de l'autre nous ne pouvons exercer d'assistance qu'en procédant par la force et en nous engageant sur la voie du sacrilège, c'est-à-dire en faisant mettre ma mère sous tutelle. C'est le parti auquel s'est rangé depuis un certain temps mon neveu Christophe. C'est celui vers lequel nous presse l'assistante sociale. C'est celui auquel s'est récemment rallié ma sœur. Je suis le seul à y résister encore, mais, comme je n'en trouve pas d'autre à recommander, ma résistance est un peu vaine, et elle manque de fondement logique.

Ma mère ne peut pas rester seule chez elle, elle n'envisage pas une seconde d'aller dans une maison de retraite, elle ne projette pas de venir ici sinon pour quelques jours au moment des fêtes. Personne n'acceptera de venir habiter avec elle dans le taudis qu'est son appartement. Et de toute façon, si nous trouvions quelqu'un qui consentît à cela, ni elle ni nous n'aurions les moyens de payer une telle personne, d'autant qu'il en faudrait *deux*, ma mère souhaitant surtout avoir quelqu'un auprès d'elle la nuit, ce qu'il est impossible d'assurer par les voies administratives et d'assistance sociale. Ma mère, en effet, n'est pas malade. Elle n'a pas non plus perdu la tête, et elle est tout à fait assez lucide, en tout cas, pour que toute tentative de la faire *empêcher* soit perçue par elle comme un crime abominable, qui ferait de nous, à ses yeux, de haïssables ennemis. Néanmoins son esprit est assez déréglé pour qu'elle ne rêve tout haut que de *mur d'Hadrien* (sic) et de *covoiturage* (ceci devant servir à mener vers cela, j'imagine). Après tout, *covoiturage* en plus, sur quoi je ne suis guère porté, ce n'est pas très éloigné de mes propres rêveries d'Écosse.

Autre front – et dans les heures récentes encore plus porteur de dérèglement nerveux : celui des travaux. M. Ladoumengue avait pesté avec moi, la semaine dernière, contre ses propres employés et leurs nombreuses promesses non tenues de venir ici achever leur travail. Il m'avait juré ses grands dieux que ses ouvriers se présenteraient devant moi hier à deux heures. J'avais donc agencé ma semaine en fonction de ce rendez-vous, que j'avais eu la bêtise de prendre au sérieux. Hier à deux heures personne, et même pas un coup de téléphone, ni depuis.

En revanche moi, dans ma colère, j'en ai passé des dizaines, sans grands résultats jusqu'à présent, sinon de faire savoir *urbi et orbi* que

j'étais et suis furieux.

Samedi 9 décembre, onze heures et quart du matin. Jeudi j'ai passé la journée à Toulouse pour les affaires du métro, et déjeuné à la brasserie des Beaux-Arts avec Guy Claverie et une jolie jeune femme de ses collaboratrices. Je n'ai pas vu de nouvelles stations, étant passé assez longuement à Ombres Blanches et ayant consacré beaucoup de temps, surtout, à l'achat, à la Fnac, d'un nouvel appareil photographique, le précédent m'ayant lâché. Plus exactement c'est moi qui l'ai lâché, l'ayant laissé tomber dimanche matin sur la pierre de l'escalier, ici, et de marche en marche, à cause de l'enthousiaste accueil matinal du chien Orage, que je me préparais à sortir ainsi qu'Ottokar. Orage s'est jeté sur moi, il m'a pris par surprise, j'ai lâché l'appareil que je tenais à la main car je voulais photographier la matinée embrumée sur le village. L'appareil a encore fonctionné deux ou trois jours après cet incident, de sorte que je ne suis pas absolument certain que ce soit bien la chute qui a entraîné la panne. Il aurait été possible de le faire réparer, mais il aurait fallu y consacrer du temps, des efforts et de l'argent (l'expédier au fabricant, attendre qu'il envoie un devis, etc.), j'ai préféré le remplacer. Bien entendu je n'ai pas un sou et même beaucoup moins que cela pour faire cet achat, mais j'estime à tort ou à raison ne pouvoir me passer un instant d'appareil, en un temps où *Le Jour ni l'Heure*, répertoire chronologique illustré de ma petite vie au jour le jour, est tous les matins, au lever, bien avant mon petit déjeuner, la première de mes occupations.

De fortes présomptions donnant à penser que le précédent appareil est mort à la suite d'une chute, le nouveau a été choisi pour sa qualité autoproclamée d'*incassable* (*shockproof*) : il paraît qu'il peut sans dommage tomber d'un mètre cinquante sur le béton. On peut également l'utiliser sous l'eau, lors de plongées sous-marines, ce qui m'intéresse moins – encore que sa vertu d'*imperméabilité* (*waterproof*) doive permettre, je suppose, de s'en servir sous la pluie, ce qui peut être bien utile. Il est aussi beaucoup plus petit que le précédent, et c'est agréable car on peut le glisser dans une poche. C'est un appareil Olympus de type 725 SW, qui coûte à peu près quatre cents euros, quatre cent cinquante avec un très nécessaire supplément de *mémoire*, cinq cents avec la prolongation de garantie (cinq ans au lieu de deux). Rentré à Plieux vers

huit heures j'ai passé la soirée de jeudi à l'*initialiser*, et c'est pourquoi je n'ai pas écrit ici. Et hier, à l'heure devenue récemment traditionnelle du *journal*, j'ai revu sur CinéClassic *Correspondant 17*, de sorte que je n'ai pas travaillé non plus.

Ici la situation évolue peu, ce qui fait qu'elle est fort désagréable, notamment parce que dehors il fait assez froid, à présent, et que dedans l'atmosphère est très inconfortable, puisque nous n'avons pratiquement pas de chauffage. Ce n'est pas qu'il ne se passe *rien*, mais ce qui se passe est régulièrement sans effet. L'intervention de Me Baumont a jeté un certain effroi parmi les entrepreneurs, ils se sont un peu démenés, mais tout à fait en vain. Les fameux convertisseurs appartiennent à la marque Atlantic Fujitsu (Atlantic est une filiale de Fujitsu, d'après ce que je comprends). Jeudi, tandis que j'étais à Toulouse, est venu ici un présumé spécialiste de cette marque, mandaté par elle, ayant pris un avion de Marseille, m'a-t-on dit, mais qui, pas plus que les autres, n'est parvenu à mettre en marche le système. Il paraît qu'il n'y a plus qu'un petit réglage électrique à faire. À ce réglage doit procéder lundi l'entreprise de Mauvezin qui est intervenue déjà plusieurs fois à titre de sous-traitant, appelée à la rescousse par l'incompétente société avec laquelle j'ai traité. Lundi doit se présenter aussi un autre représentant de cette même société, cette fois au sujet des fenêtres. Mais j'en ai déjà tant attendu, de lundis et de mardis et de mercredis où l'on me jurait que telle ou telle équipe allait passer et me tirer d'embarras ! Maintenant je ne crois plus à grand-chose. Entre-temps nous nous gelons.

Je me gèle surtout, moi, parce qu'un formidable bâillement a été laissé au-dessus de la grande baie la plus proche de mon bureau, et qu'un formidable courant d'air s'engouffre par là, qui tombe sur moi comme une permanente douche glacée. Néanmoins l'ancienne chaudière tourne encore, dépensant à chaque minute, chaque heure, chaque journée, une véritable fortune en gaz – pas loin de cent euros tous les jours, ai-je calculé. Moi qui avais rêvé de défier par mes rigoureuses économies de carburant mes vieux ennemis de Totalgaz, je consomme de leur produit autant qu'avant, dépense donc à leur profit autant d'argent que jadis, et pendant ce temps il me faut payer ce que j'avais cru être le merveilleux système de substitution, qui ne fonctionne pas mais dont les promoteurs,

par un très indélicat tour de passe-passe, très voisin de l'escroquerie, se sont fait défrayer de leurs non-services par la société de crédit. Ne serait-on pas de mauvaise humeur à moins ? D'autant que c'est loin d'être tout…

Dix heures du soir. Cette fois, si j'arrive ici un peu tard, c'est que nous avons fait l'amour (à une heure peu coutumière), puis regardé sur Arte un documentaire assez bien fait à propos de Napoléon et l'Allemagne, ou plutôt de l'Allemagne au temps de Napoléon ; après quoi j'ai téléphoné à Pascal Sevran, que voilà entraîné dans une de ces tourmentes médiatiques qui par leur fréquence sont en train de tourner à la farce, au point que plus personne – à moins que je ne confonde mes désirs et la réalité – ne les prend plus guère au sérieux.

Sevran, lui, aurait déclaré à *Var-Matin* que tous les malheurs de l'Afrique viennent de la bite des noirs, lesquels font par dizaines des enfants qui ensuite meurent de faim ; et qu'il faudrait stériliser le quart ou la moitié de la planète. Ces belles déclarations, que je transcris ici telles que les rapporte la rumeur publique et webmatique, c'est-à-dire deux ou trois fois approximativement, sans doute, s'appuient sur une phrase d'un volume récent du *journal* de Sevran où il s'apitoie sur le sort des enfants d'une Afrique ravagée à la fois par la surmortalité et la surnatalité, l'une, selon lui, entretenant l'autre, ou plutôt l'autre l'une. Les spécialistes de la dénonciation publique, Mrap en tête, sont aussitôt entrés dans la danse, réclamant du président de France Télévisions que Sevran soit sans délai congédié. Lui me disait à l'instant que l'épreuve a été très rude mais que la crise semble ce soir se résorber, voire évoluer favorablement, car Patrick de Carolis lui est fidèle et il a reçu le soutien de Jack Lang, de Brigitte Bardot, d'Alain Delon, de Bertrand Delanoë et de beaucoup d'autres. Je ne suis pas sûr que Delon, ou Bardot, ou moi, fassions de très précieux soutiens, mais Lang et Delanoë, en revanche, sont incontestablement des défenseurs de poids, de plus grand poids en tout cas que tout soutien que pour ma part j'eus jamais.

***

J'écrivais plus haut que les ennuis de chaudières et de *convertisseurs* et de fenêtres étaient loin d'être les seuls qui pesassent sur moi, même dans le seul ordre domestique. De fait nous souffrons aussi de problèmes de chauffe-eau. Il y a une fuite sévère dans la tour-chaufferie, et l'entreprise de Mauvezin, appelée en renfort par mes géothermistes apprentis, m'assure que le chauffe-eau est terriblement usé, qu'il doit avoir au moins vingt ans (il en a douze ou treize) et qu'il n'y a pas d'autre solution que de le changer. Maintenant je trouve que c'est une bien grande coïncidence que la fuite soudaine de ce chauffe-eau précisément au moment où les envoyés de deux sociétés farfouillent à l'envi, depuis un mois, dans cette chaufferie. Et mes soupçons ont été encore aggravés par un prédevis de mille deux cents euros, présenté par Mauvezin, tandis qu'en la classique Miradoux, consultée pour comparaison, on parle plutôt de six cents cinquante. On en était là ce matin. Mais ce soir je suis un peu rasséréné parce que l'éternel Yves de Miradoux, que d'ailleurs nous aimons beaucoup et qui connaît le chauffe-eau comme s'il l'avait fait (c'est d'ailleurs lui qui l'a posé, certainement), corrige sérieusement à la hausse l'estimation des services comptables de sa propre entreprise (Home Énergie, ex-Lovato, à ne surtout pas confondre avec Habitat Confort, mes tortionnaires) en expliquant que ce chauffe-eau est d'une nature ambidextre très spéciale, fonctionnant à la fois au gaz et à l'électricité, de sorte que le changer coûterait bien, *coûtera*, ce qu'à Mauvezin on a dit qu'il en coûterait. S'envole ainsi tout espoir qu'il en coûte moins, justement ; mais je suis content d'être débarrassé, fût-ce à ce prix, et sur ce point particulier, du désagréable soupçon que le monde entier est ligué pour me gruger.

Or voici que Pierre m'appelle parce que commence *Amarcord*, à la télévision – je l'ai vu cinquante fois, mais bon…

Dimanche 10 décembre, dix heures du soir. Ce soir j'ai encore passé trop de temps à regarder sur Arte une partie de ce documentaire sur Napoléon et l'Allemagne, qui s'étale sur plusieurs soirées. Cette après-midi, au retour de la promenade, j'ai aussi passé un trop long moment sur la place du village, où se tenait un petit marché de Noël, autour de produits locaux. J'ai acheté du magret au foie gras, du saucisson, différents pains et aussi un gâteau à des jeunes filles du lycée de

Lectoure, représentant un groupe de jeunes latinistes qui tâchent de réunir des fonds pour un voyage en Sicile. Je trouvais la cause très digne de soutien mais les vendeuses m'ont un peu déçu parce que l'une a dit à l'autre, pendant la transaction, et sous mon nez, que je ne sais qui « la faisait chier ». Et d'ailleurs elle a pris mon chèque, d'un montant nettement plus élevé que le coût officiel du gâteau, sans y jeter un seul coup d'œil, sans me remercier, sans même interrompre sa conversation avec sa camarade et sans me porter la moindre attention – *so much* pour mon mécénat culturel…

Un habitué qui fait toujours bénéficier les autres de ses lectures, sur le site de l'In-nocence, citait assez longuement ces jours derniers, sous le titre "La jeunesse d'un soi-mêmiste", d'assez longs passages, que j'avais complètement oubliés, du *journal* de Gide, à propos d'un certain Victor, adolescent dont la famille donne asile à l'auteur, à Tunis, en 1943 ou 44. Ce Victor est un égoïste de la plus pure espèce, qui en toute chose se sert toujours en premier et prend le meilleur. Il imagine que tout le monde, comme lui, n'a jamais, pour agir, que les motifs les plus intéressés. Mais surtout il n'a aucun besoin d'être aimé, il ne recherche en rien l'estime de qui que ce soit, il ne s'excuse jamais de rien et n'éprouve en aucune circonstance le moindre remords. La mauvaise conscience et bien entendu la conscience tout court lui sont complètement inconnues. C'est un personnage fascinant, et d'ailleurs il fascine et horrifie Gide, qui le dépeint à merveille, en revenant à plusieurs reprises sur son cas.

Mais aujourd'hui les Victor sont légion, et le visiteur de l'In-nocence avait raison de parler de la "jeunesse d'un soi-mêmiste" – *genèse* aurait aussi bien fait l'affaire. Ce qui a disparu, c'est la *honte*, cette honte si précieuse dont je suis content d'avoir fait l'éloge et que je tiens pour l'un des piliers de la civilisation. Je suis sûr que ma jeune latiniste de la place n'a aucun des défauts de l'horrible Victor mais comme lui, et comme tant de ses contemporains, elle ignore la honte, ou du moins cette forme de honte qui empêche de parler très grossièrement (je ne suis plus sûr de ce qu'elle a dit, exactement – ce n'était peut-être pas « il me fait chier » mais c'était tout à fait grossier) devant des tiers inconnus. À quoi bon apprendre le latin aux jeunes filles si elles disent « il me fait chier »

devant les acheteurs des gâteaux qu'elles ont faits pour aller en Sicile ? (et non, elle ne parlait pas de moi…).

Ce gâteau, ou un autre encore de provenance voisine, nous l'avons mangé en prenant du thé, ce qui fait qu'à présent je n'ai pas du tout faim et que l'après-midi fut très peu productive. Après les grands efforts de travail comme ceux qu'il a fallu fournir pour *Travers III* et le *Journal de* Travers, le relâchement est fatal. On ne sait pas à quoi passent les journées (bien que j'aie commencé la rédaction de *Commande publique*).

Paul a téléphoné, ayant lu *Travers III*, justement, et s'en montrant très enthousiaste. Il a signalé toutefois, très marginalement, qu'il y avait un paragraphe en double, parmi les cent soixante-treize de la cinquième églogue. Il me faut le remplacer d'urgence.

Mardi 12 décembre, onze heures et quart, le matin. Je peux remercier le ciel, et je me félicite à tous les instants, d'être miraculeusement parvenu à mener à terme, sinon à bien, et le *Journal de* Travers et *Travers III* avant que la crise domestique actuelle, qui dure tout de même depuis bientôt deux mois, atteigne son plein régime : ce qu'elle n'a fait qu'hier, encore que de nouvelles complications ne soient pas à exclure. Tout cela me met dans un tel état de nerfs – l'exaspération, la fureur, l'attente, l'attente invariablement déçue, le désir de vengeance, la volonté d'agir, l'impuissance, l'angoisse économique, l'indignation, l'accablement moral, etc. – que certainement j'aurais été incapable d'un travail un peu soutenu, et même, par nécessité, *terriblement* soutenu. Il y a aussi que le froid, un peu plus vif chaque jour, me maintient dans un inconfort, un malaise, une fatigue qui eux aussi rendent impossible l'observance d'un emploi du temps rigoureux.

Hier sont venus les gens de Mauvezin, que j'avais soupçonnés un instant, mais je m'en repens, d'avoir trafiqué le chauffe-eau afin qu'il tombe en panne et qu'il soit nécessaire de le changer. Mais comme je n'avais même pas leur nom et leur adresse, à cette époque-là, que donc je n'aurais pas pu faire appel à eux pour le changer, ce soupçon est sans fondement. Ce n'est que plus tard qu'il a fallu les rappeler, pour tout autre chose – en l'occurrence pour l'affaire principale, la plus grave, et de loin, celle des *convertisseurs.* Et ce n'est pas moi qui l'ai fait, c'est, comme la première fois, la fine première équipe, celle des Dauzat, Dosse

et autre Ladoumengue, celle d'Habitat Confort et de la Sofinco, bref, mes pires ennemis. Comme ceux-ci – c'est désormais tout à fait clair – n'y connaissent rien, malgré leur belle assurance du début, en matière de *convertisseurs*, ils font appel à Mauvezin pour tâcher de les tirer d'affaire.

Mais Mauvezin a déclaré hier, après deux heures de nouveaux farfouillages, que non seulement ça ne marchait toujours pas, mais que *ça ne pouvait pas marcher*, qu'il n'y avait aucune chance pour que cela marche jamais. Le spécialiste dépêché jeudi par avion par le fabricant (Atlantic Fujitsu) avait estimé que les machines étaient parfaitement en état de marche mais que néanmoins elles ne pouvaient pas fonctionner parce qu'elles étaient mal installées – ce qui, ajoutait-il aussitôt, ne le concernait en rien. Mais à présent il ressort des plus récentes plongées dans la soute que non seulement elles ne sont pas compatibles l'une avec l'autre mais que, fonctionneraient-elles (ce qui est exclu), elles ne pourraient pas chauffer cette maison de manière efficace car elles sont d'une puissance très insuffisante. Il faudrait un seul appareil, beaucoup plus gros. Les deux machines en place produisent ou plutôt produiraient chacune, si elles marchaient, une énergie de onze je-ne-sais-pas-quoi, soit vingt-deux en tout, alors qu'il faudrait au moins *soixante* je-ne-sais-pas-quoi. Or la grosse machine qui fournirait les soixante *mmmmmm* nécessaires ne saurait tourner qu'à la condition que nous recevions ici du courant *triphasé.* M. Dosse, avec son autorité coutumière, que l'avalanche de démentis commence à peine de faire vaciller, a déclaré il y a deux ou trois semaines qu'à Plieux on ne pouvait pas recevoir le courant triphasé. Nous l'avons cru. Toutefois il ressort d'une rapide enquête que presque tout le monde dans la commune est alimenté en triphasé. Le chef de l'équipe de Mauvezin, M. Ponante, qui lui me fait plutôt bonne impression (mais l'une des horreurs de la situation c'est qu'à présent je me méfie de tout, et de tout le monde), a contacté l'E.D.F. pour savoir dans quelles conditions nous pourrions recevoir ici le fameux *triphasé.* Pour répondre à cette question et pour rien d'autre, il faut qu'un représentant de l'E.D.F. vienne sur place. Et ce ne saurait être, non, non, non, impossible avant, monsieur, en cette période on est demandés de

tous les côtés, j'ai rien avant le 21 décembre, là. Et encore c'est pour vous rendre service…

Le 21 décembre sera donc établi un devis pour savoir à quel prix le nouveau branchement pourrait être effectué (il est question de huit cents ou mille euros). Ce branchement fait, l'entreprise de Mauvezin pourra elle-même dresser son propre devis pour me faire savoir ce que serait le coût du gros appareil qui, lui, conviendrait. À ce rythme, et si nous pouvons le suivre financièrement, nous serons parfaitement parés pour l'hiver au début du printemps…

Ici le champ de soucis *Convertisseurs, Dauzat, Dosse, Ladoumengue, Sofinco*, à force de s'être élargi tous les jours, converge avec cet autre qui en paraissait à première vue bien éloigné, *ma mère*. En effet je dois aller chercher ma mère le 20 décembre et l'amener ici pour *les fêtes*. Mais comment, au cœur de l'hiver, installer une femme de quatre-vingt-quinze ans, nécessairement fragile, dans une maison où il n'y a pratiquement pas de chauffage ? Or, dans la navigation à vue qu'est notre politique à l'égard de ma mère, et parmi l'océan d'incertitudes que figure son destin, son séjour ici était une des rares îles à peu près sûres que nous avions en tête, et qu'il s'agissait d'atteindre à tout prix.

Vendredi 15 décembre, neuf heures et quart, le soir. J'ai rarement vu une journée aussi différente d'elle-même que celle d'hier – sauf dans les cas de voyages en avion, par exemple, où l'on change en quelques heures de latitude et de continent : ces journées-là ne comptent pas. Hier je ne suis allé qu'à Toulouse.

À dix heures du matin, ici, il faisait si froid que la voiture était entièrement givrée, qu'on ne voyait rien du tout à travers le pare-brise, ce qui n'était pas grave parce que le moteur a longuement refusé de se mettre en marche. Deux ou trois heures plus tard, dans le parc de Jolimont, à Toulouse, autour de l'observatoire et près de l'obélisque commémorant la bataille de 1814, puis dans le beau cimetière voisin, il faisait si beau et le soleil brillait si fort qu'on se serait cru à Menton au mois d'avril :

Un soleil doux vernira mes heures dernières…

Flatters, à Toulouse lui aussi, était au sauna, pendant ce temps-là. Il m'a dit le soir, au vernissage de son exposition à l'espace Croix-Baragnon, que Laure Adler aurait été contente de lui : black, blanc, beur.

La pauvre Laure Adler a bien des ennuis, si j'en crois les gazettes. Elle était passée de la direction de France Culture à celle du Seuil, ou à un poste de direction au Seuil, je ne sais – mais il semble qu'elle s'y soit mis tout le monde contre elle : tous les directeurs de collection réclament son départ.

L'exposition de Jean-Paul était stricto sensu une exposition *collective*, car les œuvres de trois autres artistes étaient exposées près des siennes. Toutefois ils ne tenaient à ses côtés qu'une place très effacée, en quantité comme en qualité. On ne comprenait d'ailleurs pas du tout ce qui avait bien pu pousser au rapprochement, au point que l'accrochage, sur deux étages, ne constituait pas une *exposition* du tout, en fait. Lui était représenté par trois grands tableaux venus d'ici : nos deux *Morsures de l'aube* et *L'Oracle*. Une dame de l'espace Croix-Baragnon était passée les chercher avant-hier, accompagnée de deux assistants.

J'avais décidé de profiter de ce vernissage pour passer la journée à Toulouse et pour tâcher d'y voir celles des stations de la ligne A du métro que nous n'avions pu visiter au début de la semaine dernière, le 4 décembre. Cette fois-ci je suis parti vers le nord-est, jusqu'à Balma-Gramont. À chaque station je sortais à l'air libre, pour voir de quoi elles ont l'air de l'extérieur, et dans quel genre de quartier elles se situent. Mais à Jolimont j'ai fait une vraie promenade, dans l'étonnant beau temps que j'ai dit. Je voulais voir l'observatoire, dont m'avaient parlé récemment Mathieu du Bertrand et sa compagne, Éléonore, qui y a passé jusqu'à ces derniers mois une grande partie de sa vie, son père étant là directeur, je crois. Toutefois, d'après ce qu'elle m'a expliqué le soir, au vernissage, sa famille n'habitait pas l'observatoire lui-même, mais une maison toute voisine, au bord de l'assez beau jardin qui s'étend là. Le bâtiment principal est un séduisant édifice néo-classique, et plus précisément néo-dorique, et passablement néo-palladien, construit vers 1840 par l'architecte Urbain Vitry (1802-1863), auteur d'autre part des abattoirs, aujourd'hui musée d'Art contemporain, et, à deux pas de l'observatoire, de l'obélisque qui commémore la bataille de 1814. J'ai lu

quand le livre est paru, il me semble, *La Bataille de Toulouse*, de José Cabanis. J'en garde un bon souvenir, ou plutôt je n'en garde pour ainsi dire aucun souvenir sinon celui de l'avoir lu avec plaisir et intérêt.

Urbain Vitry a travaillé aussi au cimetière voisin, où je suis allé marcher un peu, attiré de loin par les beaux pins parasols. Cependant je suis resté sur les hauteurs et je crois comprendre à présent, grâce au Net et à Google, que l'architecte a œuvré surtout dans les parties basses, au pied de la colline peut-être, à l'entrée monumentale, qu'il voulut néo-égyptienne, selon une assez persistante mode de l'époque pour les ouvrages funéraires, paraît-il. Ce doit être assez intéressant – non point tant toutefois qu'une nouvelle visite de ma part à Jolimont, plus exhaustive, soit bien vraisemblable en un proche avenir ; et comme l'avenir non proche est une denrée rare…

***

Des stations du *prolongement* de la ligne A, celles qui ont été attribuées aux artistes par un jury dans lequel je figurais déjà – mais quand : vers 1998 ? –, ma favorite est celle de Damien Cabanes, qui a creusé le sol des quais de profondes entailles s'ouvrant en abyme sur six ou sept niveaux successifs, sorte d'*Hommages au Carré* ou plutôt *au rectangle* plus chaleureux que ceux d'Albers, et non moins vibrants. Il est seulement dommage que les plaques de verre qui empêchent les voyageurs de choir dans ces gouffres colorées aient mal vieilli, soient toutes rayées et embrumées. L'idée de ces sculptures-tableaux se développant verticalement *sous* le corps est heureuse, et surtout sa réalisation est très réussie et émouvante, chromatiquement. Je crois bien que c'est là l'œuvre de Cabanes qui me plaît le plus.

En revanche je n'ai pas du tout aimé celle de Jacques Vieille, aux Argoulets : *Future Garden*, triste jardin haut suspendu, tout à fait à l'extérieur de la station, sur des pylônes parfaitement aussi vilains et industriels d'aspect que l'environnement désolant dans lequel ils s'inscrivent. Ce Jardin futur est aussi décourageant pour l'avenir de

l'horticulture que le seraient pour l'avenir de la gastronomie trois pilules colorées disposées en triangle dans une assiette.

Les états de conservation des œuvres et les méfaits du vieillissement précipité sont des données à prendre sérieusement en compte, bien entendu. À Balma-Gramont, tout au bout de la ligne, la fosse-jardin d'Othoniel est en piteux état. Et ce ne sont pas les perles coutumières de l'artiste, ici dressées en une unique et maigrichonne colonne, qui suffisent à faire oublier cette cour-puits de lumière à la végétation agonisante.

Presque à l'autre bout de la ligne, à la station Bagatelle, celle d'Orlac – d'ailleurs une des plus réussies, je trouve –, j'ai eu une grande conversation avec une très sympathique femme noire qui avait paru s'inquiéter d'abord, ayant vu briller un flash, que j'aie pu la photographier, elle. Je l'ai rassurée en lui montrant mes clichés, sur l'appareil même (le nouveau). Du coup elle a semblé très intéressée par mes travaux, et elle-même paraissait assez au fait des différentes stations et de leurs œuvres d'art. Elle m'a demandé à quoi était destinée mon enquête. Je lui ai parlé du livre, elle m'a dit qu'elle ne manquerait pas de l'acheter.

Le soir, après le vernissage, le jeune maître d'ouvrage de la station de Jean-Paul, les Carmes, m'a proposé de me conduire sur le chantier et nous y sommes en effet allés ensemble. Il s'est fait connaître aux gardiens de nuit, qui nous ont ouvert. Je ne me féliciterai jamais assez d'avoir fait passer Flatters de la station François-Verdier, qui lui était d'abord destinée, à celle des Carmes, incomparablement plus vaste, plus *une* et surtout plus majestueuse. Tandis que François-Verdier n'était que coins et recoins sur plusieurs étages, celle-ci, quand elle sera achevée, présentera une voûte unique et large plongeant dans les profondeurs de la terre, prête à accueillir les noirceurs et les flammes flattersiennes.

Dimanche 17 décembre, neuf heures du soir. Hier nous n'avons pu prendre un bain qu'après la tombée de la nuit, parce que le chauffe-eau tout neuf – ai-je noté qu'il avait fallu changer l'ancien, en plus de toutes les autres catastrophes domestiques ? – était tombé en panne et n'avait été réparé qu'au début de l'après-midi. Nous devions aussi nous habiller un peu à l'occasion de la visite d'un lecteur et de sa femme, qui venaient

de Normandie pour nous emmener dîner au Bastard, et que j'avais invités à passer d'abord prendre un verre ici. Entre l'arrêt du travail pour une tardive toilette et leur arrivée, nous avons eu le temps d'entendre deux de mes œuvres favorites, qui sont parmi les plus étroitement liées pour moi à la bonne humeur : le *Burlesque* de Strauss et le concerto de piano de Castillon.

Celui-ci, je ne sais pas pourquoi je l'associe aux moments de détente et d'allégresse, parce qu'il n'est pas particulièrement joyeux. Il est joyeux parce qu'il me plaît. Et même je n'en reviens pas de sa beauté. Je ne l'avais pas écouté depuis de nombreux mois et il m'est apparu une fois de plus pour la merveille qu'il est, sans doute le plus beau concerto de piano de la musique française. Il est vrai qu'il n'a pas – sauf peut-être les deux Ravel – de bien formidables rivaux dans cet emploi. Le concerto de Poulenc ? Ceux de Saint-Saëns ? Le concerto de Castillon les dépasse de loin en gravité et en noblesse, en hauteur et en poésie.

Quant au *Burlesque* de Strauss, lui-même bref et brillantissime concerto de piano en un seul mouvement, c'est bien plus directement qu'il participe de la bonne humeur et l'incarne. Lui ne se distingue sans doute pas par la profondeur de l'inspiration, mais il est de bout en bout irrésistible, ma préférence allant à ses deux parties lentes, ou *plus* lentes, celles où le piano se fait entendre presque seul. Si l'on songe que s'exprime là un garçon d'à peine plus de vingt ans, l'évidence du don prodigieux s'impose comme rarement si gaiement dans l'histoire de la musique.

Après des émissions ou séries d'émissions sur la cavatine ou l'élégie dans le grand répertoire, j'aimerais en faire une sur la joie, ou plus précisément sur cela, *la bonne humeur* : le *Burlesque* de Strauss y disputerait la palme à la suite *Carelia* de Sibelius, marche nationale de l'*avidité d'être*, pour paraphraser Perse et ses *Oiseaux* (et d'abord Proust…). Un autre compétiteur serait un air que j'ai constamment dans la tête depuis toujours, dont je ne savais plus s'il venait de la symphonie de Bizet ou de la *Simple Symphony* de Britten, ou encore de la symphonie *Classique* de Prokofiev, mais dont je crois avoir découvert (hélas, j'ai un peu réoublié) qu'il appartenait en fait au *Capriccio italien* de Tchaïkovski – c'est dire quelle fine oreille musicale est la mienne…

Il se trouve malencontreusement que je ne suis pas très bien disposé ce soir à parler ou écrire de la bonne humeur parce que je suis ravagé par le froid, et par la fatigue que sa pression permanente entraîne sur moi. D'une part il m'accable directement, d'autre part il me fait penser à ces horribles entrepreneurs et agents commerciaux auxquels je dois depuis des semaines de vivre encore une fois sous son règne, et c'est la fureur qui me submerge.

Je m'inquiète aussi pour ce *journal*. L'année s'achève et j'ai bien peur que cette année ne soit pas pour lui un *grand* ou seulement un *bon* cru, puisque c'est la métaphore qui semble s'être imposée parmi ses lecteurs. *Rannoch Moor* a reçu les plus grands compliments des habitués, et passe pour un des meilleurs volumes de la série, sinon le meilleur. Mais cette année nous ne sommes allés nulle part, j'ai travaillé comme un possédé jusqu'à ces dernières semaines, je n'ai presque rien lu, je n'ai rien entendu de très nouveau, et à présent je meurs de froid. Ce qui occupe le plus clair de mon temps, c'est cette accablante histoire de pompes à chaleur ou de *convertisseurs*, dont l'issue semble s'éloigner sans cesse. Je doute que ce soit l'occasion de pages inoubliables. Encore ai-je résisté à la tentation de transcrire ici, par coupé/collé, la chronologie des événements telle que m'a demandé de l'écrire Stéphane Baumont, à des fins juridiques puisque aussi bien nous nous rapprochons chaque jour d'une issue judiciaire.

Je n'arrive à ces fichiers-ci que le soir, et la plupart du temps je ne suis pas bien vaillant. Nous dînons absurdement tard pour me ménager cette ultime plage de travail, et parce que je sais qu'*après* le repas, si nous dînions plus tôt, je serais incapable d'écrire une ligne. Mais cet expédient atteint ses limites, car j'ai beau n'avoir rien mangé, je tombe de sommeil.

Il y a aussi, pour desservir ce *journal*, que le site de la Société des lecteurs et surtout celui de l'In-nocence me prennent trop de temps, et détournent à leur profit, si c'est bien le mot, des thèmes et des sujets qu'il pourrait être intéressant de traiter plutôt ici. La plus grande part de mes réflexions et réactions *politiques*, en particulier, trouvent là-bas leur débouché, ce qui est peut-être regrettable… ou peut-être pas, suivant les points de vue. Quoi qu'il en soit je ne dois pas dire de mal de ces sites car aujourd'hui celui des lecteurs m'a offert un grand plaisir : j'y ai vu

paraître *Travers*, Travers *I*, auquel la forme d'hypertexte convient sans doute beaucoup mieux – il l'avait anticipée – que le statut de *volume* et le *format papier*. Le livre est introuvable dans l'édition courante, de toute façon. Et, luxe des luxes, sur Internet je puis le corriger, le modifier ou l'améliorer à loisir.

Le loisir est ce qui me manque le plus, évidemment. Hier et avant-hier, j'ai corrigé pour Xenia les épreuves du *Communisme du* XXIe *siècle*, enfin arrivées. *Commande publique* a douze mille signes (très provisoires).

Lundi 18 décembre, neuf heures du soir. Encore une journée qui a sombré tout entière, ou peu s'en faut, dans les affaires de *pompes à chaleur* – on dirait plus ou moins le titre d'un film porno, mais il semble que ce soit l'autre appellation, et plus usuelle, des *convertisseurs*. Un heure au téléphone avec M. Ader ce matin, deux fois une heure avec Stéphane Baumont, une grosse heure encore ce soir avec M. Ladoumengue, le patron d'Habitat Confort, qui enfin a bien voulu me rappeler.

De lui je ne désespère pas encore tout à fait, contrairement à mes sentiments envers ses affidés, Dosse & Dauzat, qui n'osent plus se manifester. Stéphane Baumont a parlé à Dosse, néanmoins, dont le plan le plus récent est de venir mercredi (juste le jour où je dois aller chercher ma mère à Royat…) avec les hommes d'une autre entreprise encore appelée en renfort, celle-ci de Tartas, dans les Landes. Comme Dosse est de Dax, ou habite Dax, ou a ses affaires à Dax, Baumont et moi soupçonnons des hommes de paille, qui diront que son projet est parfaitement viable, alors que MM. Ponante et Ader, de l'entreprise de Mauvezin, jurent leurs grands dieux qu'il ne l'est pas, ce qui est également l'avis de M. Cyrille ("Cyrille des pompes à chaleur" – qui sans doute écrit son prénom *Cyril*, j'y songe), au siège d'Atlantic Fujitsu, là-bas, à Meyzieu, dans le Rhône. M. Ladoumengue dit que l'équipe de Dax est composée de *vrais* spécialistes (il serait temps !), alors que les hommes de Mauvezin ne sont d'après lui que des plombiers, de petits artisans qui ne connaissent rien à des appareils aussi complexes que ces pompes à chaleur…

La grande question actuelle (que je suis obligé de résumer drastiquement, car on pourrait écrire *La Jérusalem délivrée* rien qu'avec

cette fastidieuse histoire) est de savoir (c'est ce dont Baumont et moi discutons surtout) si nous devons permettre encore cette nouvelle expérience (les gens de Tartas tâchant de mettre en marche les deux pompes à chaleur en place), ou bien si nous devons nous braquer et nous rallier à l'opinion des hommes de Mauvezin, qui soutiennent, eux, avec l'appui de M. Cyrille (lequel, tout de même, prudent, ne veut pas mettre son opinion par écrit), que l'installation dossienne ne peut pas fonctionner et que de toute façon, fonctionnerait-elle, elle serait très insuffisante pour assurer le confort thermique dans la maison.

En attendant marche seule la vieille chaudière, au plus bas régime par économie (toute relative), et je suis gelé – Pierre, lui, en bon fils de la montagne (mais je le suis aussi, théoriquement…), n'a pratiquement jamais froid. *Commande publique* n'a pas avancé aujourd'hui d'un iota. Il est vrai qu'outre la monstrueuse et interminable affaire des pompes à chaleur, qui dévore les trois quarts de mon temps, et encore la moitié du reste à cause de l'agitation furieuse qu'elle fait régner le long de mes nerfs, je suis gravement distrait du devoir par la mise en ligne de *Travers* sur le site de la Société des lecteurs, grâce aux soins d'icelle mais à partir du considérable travail fourni en deçà par M. Lucas qui avait préparé, dans l'espoir d'une publication P.O.L, un CD-Rom de mes "œuvres hypertextuelles", ainsi qu'il les appelle pompeusement. Comme publication à la P.O.L il n'y aura pas, ni sur papier (Paul m'a dit le mois dernier qu'il avait renoncé pour le moment à la réédition des premiers volumes des *Églogues*) ni sur disque, la Société des lecteurs s'est jugée libre de mettre en ligne des ouvrages épuisés, ou introuvables. Et j'ai ainsi la possibilité de les modifier ou corriger, ce que j'apprécie plus que je ne saurais dire. Je ne fais que des corrections minuscules et d'une opportunité et même d'une nécessité incontestables, mais j'en fais beaucoup, avec un très vif plaisir.

Je ne sais même pas comment Pierre et moi sommes arrivés, au milieu de tout cela, à nous envoyer en l'air, à marcher jusqu'à la rivière et même à écouter le concerto pour piano de Sir Michael Tippett, un envoi récent, parmi plusieurs autres CD, de Bertrand Dermoncourt, le rédacteur en chef de *Classica*, un de mes grands bienfaiteurs (de même que Stéphane Baumont, qui passe encore plus de temps que moi sur mes problèmes

domestiques, et qui par exemple déjeunait aujourd'hui avec une sienne consœur toulousaine, grande spécialiste des différends avec les entreprises, pour la consulter sur mon affaire).

***

Le lecteur qui est venu de Normandie samedi avec sa femme était bien gentil lui aussi puisque son plan, en nous invitant à dîner au Bastard où ce couple était descendu, était de nous assurer deux heures au moins de chaleur – que nous eûmes en effet, celsienne et amicale. Je lui avais exposé mes ennuis, un jour qu'il s'ouvrait à moi des siens (professionnels). Nous sommes en effet en assez intense correspondance électronique, soit par l'intermédiaire de l'agora du site des lecteurs, soit directement. Je lui ai même écrit, et publiquement, en ne riant qu'un peu plus qu'à moitié, qu'il était du métal dont sont forgés les lames des assassins. Tout nouveau lecteur en effet, qui n'avait jamais entendu parler de moi il y a trois mois, il fait preuve d'un tel enthousiasme (allant jusqu'à houspiller pour leur tiédeur les membres rassis de la Société des lecteurs) que je crains une nouvelle manifestation du fameux *syndrome de Rémi Pellet* : fanatisme voisin du délire qui se retourne en un tournemain en une animosité très proche de la haine (et qui peut se retourner de nouveau, car il semble que Rémi Pellet lui-même, qui assistait le mois dernier à ma lecture à Beaubourg, et à la soirée subséquente chez Flatters, soit revenu à mon égard à de bien meilleurs sentiments : Flatters voulait même que je fasse appel à lui dans l'affaire des *convertisseurs*, car il est paraît-il, en plus de ses fonctions à Sciences-Po et à la Cour des comptes, un excellent avocat ; mais je ne me soucie pas trop de demander des services à une personne auprès de laquelle ma faveur est aussi changeante (je me demande même s'il n'est pas redevenu président de la Société des lecteurs…)).

Je ne sais plus ce que je racontais (j'ai faim, j'ai froid – faim parce que froid). Ah oui : le nouveau lecteur, celui qui est venu de Normandie et retour, en trente-six heures, avec sa femme, à seule fin de nous inviter à dîner pour nous réchauffer Pierre et moi (sa femme, qui est à moitié

canadienne, trouve Pierre terriblement *cute* (comme on dit paraît-il *au Québec* !)), est d'une origine professionnelle très inattendue. À vrai dire il a *deux* professions, ou deux occupations professionnelles, qui ni l'une ni l'autre ne paraîtraient à première vue prédisposer au goût pour mes livres : deux jours par semaine il est à Paris *rewriter* pour *Le Journal du dimanche*, et le reste du temps, en Normandie, il écrit des romans pour Gérard de Villiers.

Gérard de Villiers écrit ses propres livres, paraît-il, mais aussi en publie de nombreux autres, sous un pseudonyme collectif que j'ai oublié. Cette industrie, nous a-t-on expliqué, est bien éloignée aujourd'hui de la prospérité qu'elle a connue il y a quelques lustres. Lire est une pratique culturelle qui recule à grande vitesse, même dans ce domaine-là. Les volumes de la série se vendaient jadis à cent cinquante mille exemplaires en moyenne – beaucoup moins que ceux de Gérard de Villiers lui-même, qui pouvaient atteindre cinq ou six cent mille exemplaires et qui sont d'ailleurs, dit modestement mon informateur, infiniment supérieurs aux siens et à ceux de ses compagnons d'atelier. Aujourd'hui c'est plutôt trente ou quarante mille, ce qui permet encore de nourrir à peu près convenablement son homme (à qui le dit-il !).

Le lecteur-auteur médite de me mettre au centre d'une de ses intrigues : vieil écrivain bougon atrabilaire dans un château perdu… Néanmoins, exigences du canevas préimposé et du public obligent, il devra me donner, il s'en excuse, des mœurs qui ne sont pas les miennes. Le sexe tient une grande place dans ses ouvrages qui, dit sa femme en riant, ne sont rien d'autres que des histoires de cul plus ou moins maquillées en intrigues policières.

J'ai déjà figuré, il y a quinze ou vingt ans, dans un roman de ce genre, mais plus *soft*, sans doute, car il appartenait à la collection Harlequin. Son auteur était une jeune femme qui sortait de Normale supérieure, si je ne me trompe, et qui me voulait du bien. Elle s'est suicidée. Sa mère est venue me voir, ensuite (ou m'a téléphoné, je ne me souviens plus), pour tâcher d'en savoir plus. Mais je ne pouvais rien lui dire.

***

La contre-colonisation, pour les pays contre-colonisés, est bien plus terrible que ne le fut jamais la colonisation pour les pays colonisés. La colonisation, en effet, portait un peu abusivement son nom, dans la plupart des cas. Elle n'avait rien à voir avec ce que l'Antiquité grecque entendait par le terme, ni avec le phénomène évoqué par Aristote, qui d'ailleurs le désapprouve hautement parce qu'il le voit porteur d'immarcescibles violences entre peuples étrangers l'un à l'autre sur un même territoire. S'agissant de la France, par exemple, et à la possible exception partielle de l'Algérie, on avait plutôt affaire à une *simple*, si l'on ose dire, *conquête*, à une annexion, à la constitution d'un empire. Cette colonisation qui n'en était pas une, c'est-à-dire qui n'impliquait pas de transfert de peuple, ne pouvait pas durer et d'ailleurs elle n'a pas duré – trois quarts de siècle à peine, en moyenne.

La contre-colonisation, elle, est une *vraie* colonisation. Elle implique vraiment, à terme, et elle constitue déjà, en grande partie, la substitution d'un peuple ou de plusieurs peuples à un autre. Elle est sans recours, et elle ne pourra qu'être hautement célébrée par l'histoire, puisque l'histoire, comme toujours, sera écrite par les vainqueurs, qui resteront seuls. Ils auront vaincu sans combat – le président Boumediene avait prévenu, avec une clarté dans l'exposé des desseins qui rappelle quelque chose : nous conquerrons par la natalité.

(Quand on pense que l'Algérie tout juste indépendante – parfaitement comprise en cela, sinon approuvée, à l'époque, par le reste du monde – a estimé que la présence d'un million deux cent mille colons sur son territoire n'était pas compatible avec sa liberté et avec son identité, et les a jetés à la mer en trois mois !)

Mardi 19 décembre, dix heures moins vingt, le soir. Pierre doit partir à la fin de la semaine pour la Guadeloupe, pour passer une dizaine de jours auprès de ses parents, qui habitent là-bas depuis un an, son père y étant en poste. Comme la plupart des vieux maris, des vieux maris *aimants* en tout cas, et spécialement des vieux maris de jeunes conjoints, je déteste les absences de mes amours, un peu par jalousie mais surtout par accoutumance, par possessivité, par extrême satisfaction du statu quo. Il y a plusieurs semaines que cette perspective m'assombrit l'humeur, que n'éclaire pas celle d'aller demain chercher ma mère à Royat pour la

ramener ici, car tout retour dans l'aura familialiste et maternelle est pour moi synonyme de nervosité et de malaise.

D'autre part il fait de plus en plus froid. Il était question hier de nouvelles tentatives de mise en marche des pompes à chaleur, demain après-midi (je ne serai pas là). Cependant aujourd'hui fut une journée d'inactivité totale sur ce front-là. Je n'ai pas reçu un seul coup de téléphone à ce propos, je n'en ai pas donné non plus, de sorte que je ne sais pas ce qui se prépare ou ne se prépare pas. Cette histoire interminable risque de gâcher tout l'hiver.

Lorsque j'ai déjeuné il y a quinze jours, à Toulouse, avec Guy Claverie et sa jeune collaboratrice, j'ai appris – et ce fut une excellente surprise – que le métro toulousain, en leur personne, avait l'intention de me payer au plus vite, et non pas à la livraison du manuscrit, ce qui reste à payer en relation avec *Commande publique.* D'autre part, autre excellente surprise, cette somme s'élève à quinze mille euros, ce qui est assez nettement plus que ce que je croyais avoir encore à recevoir de ce côté-là (la somme convenue à l'origine était de deux cent mille francs, *en tout*). Et certes on peut considérer que dans les embêtements où je me suis mis, et que ne cessent d'aggraver l'affaire des *convertisseurs* et l'épouvantable consommation de gaz qui se perpétue pendant qu'elle dure, contrairement à toutes les promesses et toutes les espérances, on peut considérer que cette rentrée inattendue est une extraordinaire bénédiction du ciel, à laquelle je devrai, quand elle surviendra, au début de l'année prochaine, apparemment, de me voir à peu près, miracle, tiré d'affaire. Et certes je ne suis ingrat ni à l'endroit du ciel ni à l'égard de Guy Claverie, dont la gentillesse est seule cause de ce règlement avancé. Mais je regrette que cette belle somme, par ma faute et celle du sort, ne serve qu'à combler un trou, et à assurer le périlleux maintien de la situation en place, alors que survenant comme elle fait en dehors de toute routine financière, et constituant un revenu exceptionnel, elle aurait dû servir à quelque dépense elle-même exceptionnelle, luxueuse, comme ce grand tour automobile de la Baltique dont nous rêvons confusément depuis des mois, Pierre et moi, depuis qu'il a lu la biographie Fayard de notre cher Sibelius, par Marc Vignal. Avec quinze mille euros on doit pouvoir commencer d'envisager sérieusement de toucher Munich, Prague,

Varsovie, Koenisgberg, Riga, Tallin, Pétersbourg, Helsinki, Uppsala, Stockholm, Bergen, Oslo, Göteborg, Copenhague et Lübeck (nous avons vu hier soir *Les Buddenbrook*, un pâle vieux film allemand, sur Arte). Hélas, quinze mille euros il n'y aura pas. Ce serait miracle s'il en restait deux ou trois mille quand tout ce qui doit être payé le sera. Par la petite fenêtre de la salle de bain, je les vois monter en fumée vers le ciel, sans discontinuer, à partir des tuyaux de la chaufferie.

Mercredi 20 décembre, dix heures et quart, le soir. En allant à Royat j'ai manqué, comme la dernière fois, la sortie de l'autoroute qui est à peu près à la hauteur de Laqueuille ou de Rochefort-Montagne, et qui permet de franchir le col de la Moréno. Décidément je ne m'habitue pas au nouveau tronçon, ou plutôt à la nouvelle situation qu'il crée ; et derechef je me suis retrouvé à Bromont-Lamothe, ayant alors à franchir le col des Goules (ce qui n'est pas désagréable, d'autant qu'aujourd'hui il faisait très beau).

Plus étonnant, et plus ennuyant, au retour, avec ma mère, j'ai également raté la sortie de l'autoroute, qui celle-là m'est très familière, à la hauteur de Castelnau-Montratier, au sud de Cahors. Il est vrai qu'il y avait alors beaucoup de brouillard. J'ai écrit un peu vite, ci-dessus, qu'il a fait très beau aujourd'hui. Il a fait très beau (mais très froid) sur l'Auvergne et sur tout le Massif central (et, d'après ce que je comprends, sur la plus grande partie de la France). Mais le Sud-Ouest, pour ce que j'en ai deux fois traversé en tout cas, était entièrement dans le brouillard : épais brouillard ce matin de Plieux jusqu'à Cahors, épais brouillard ce soir de Cahors jusqu'à Plieux – ce dernier parcours étant rendu particulièrement long et pénible par mon erreur : nous nous sommes retrouvés au milieu d'affreux embouteillages dans Montauban, et, dès le Tarn et la Garonne franchis, on n'y voyait goutte sur Montech, goutte sur Larrazet, goutte sur Beaumont-de-Lomagne et Cumont, Castéron ni Mauroux, Saint-Créac ni la vallée de l'Arrats.

Comme les disques de la voiture n'ont pas été changés, même programme musical que le mois dernier : quatuors de Brahms, sonate op. 5, *concerti per orchestra* de Petrassi, *Into the Twilight*, sixième symphonie de Bax. Je crains bien décidément de n'aimer vraiment, de Bax, qu'*Into the Twilight* – du moins en étais-je presque arrivé à cette

conclusion définitive lorsque le troisième mouvement de la sixième symphonie, mis très fort par accident, m'a paru *peut-être* très beau. Je dois suspendre encore le jugement : peut-être ne mettais-je pas le son assez fort ?

Quand on cherche quelque chose à la radio, et qu'on tombe au hasard sur tel ou tel poste inconnu, on est halluciné par la grossièreté, la bassesse et la saleté de ce qu'on peut entendre, qu'il s'agisse de l'amuseur Dany Boon parlant d'enfants mal venus ou d'auditeurs et surtout d'auditrices adolescents qui téléphonent à Skyrock ou à Energy (si je ne me trompe). Je doute vraiment si jamais aucune époque a été aussi *tranquille* dans l'abjection : comme s'il n'existait rien d'autre.

Jeudi 21 décembre, dix heures du soir. Dosse devait faire venir ici, hier à deux heures, en mon absence, donc, une entreprise de Tartas – de grands spécialistes, paraît-il. Pierre devait les accueillir. Il était là, Dosse est venu, mais pas l'entreprise. Ladoumengue me dit aujourd'hui qu'il m'avait annoncé seulement qu'on *essayait* de la faire venir hier, qu'on (Dosse et lui) faisait tout son possible en ce sens. Ce n'est pas vrai, il avait bel et bien été question d'un rendez-vous fixe. Ce rendez-vous est maintenant reporté au 4 janvier. Mais rien ne prouve que cette date tardive et lointaine (on meurt de froid) soit celle de la fin de nos ennuis. Ladoumengue et Dosse, Dosse à travers Ladoumengue, disent que l'équipe de Tartas va mettre les machines en marche ; mais l'austère école de Mauvezin continue de soutenir que ça ne peut pas marcher, et que même si ça marchait ça ne produirait jamais assez de chaleur pour ce lieu-ci. Quant à "M. Cyrille des pompes à chaleur", terrible oracle que personne n'a vu puisqu'il ne décolle pas du siège d'Atlantic Fujitsu à Meyzieu, dans le Rhône, il semble raconter à chacun, pour ne brouiller sa firme avec aucun fidèle, ce que chacun veut entendre. Ladoumengue m'assure que le plan Dosse a son aval complet, alors que lui, Cyrille (mon dieu que c'est pénible, ces gens qui ne sont même pas fichus d'avoir un nom ! qu'ai-je à faire de *Cyrille*, et de *Cyril* a fortiori !), m'a dit clairement que ce projet ne pouvait pas aboutir et qu'il déclinait toute responsabilité.

D'autre part il était question depuis le début que le nouveau système fonctionne *en relève de chaudière*. Mais d'après ce que Dosse a dit hier à

Pierre, la relève serait *manuelle*. Selon M. Ponante, de Mauvezin, qui annonce toujours le pire et que j'ai tendance à croire plus que les autres parce que le pire, jusqu'à présent, nous a rarement failli dans toute cette affaire, une relève *manuelle* ce n'est pas une relève du tout : au lieu qu'elle se déclenche automatiquement selon le principe du thermostat, il faudrait chaque fois descendre la mettre en marche dans la chaufferie, qui est à trois kilomètres, avec passage obligé dans la cour, et où nous ne mettons jamais les pieds ! Tout cela prend donc de plus en plus mauvaise tournure, à tel point que je n'ai même plus le courage – ce sera toujours ça de pris pour la dignité des Lettres – d'en relever ici tous les cauchemardesques détails et les accablantes péripéties.

Du côté familial tout le monde m'avait averti que la compagnie de ma mère était extrêmement usante pour les nerfs, et ce n'était malheureusement pas faux. Elle parle toute seule en permanence, ou plutôt elle commente à voix haute tout ce qui lui arrive, tout ce qu'elle lit et tout ce qu'elle voit. Jadis elle avait un certain respect pour le travail intellectuel et respectait le silence de la maison, ou du moins de mon bureau. Mais ces temps sont révolus. On lui met des films étrangers sans le son, que de toute façon elle n'entendrait pas, mais avec des sous-titres, qu'elle peut lire. Hélas elle les lit *tout haut*, elle bat la mesure quand il y a des bals sur l'écran, elle se fait part à elle-même de ses inquiétudes sur l'action ou de ses opinions sur les personnages, tout à fait comme les protagonistes de *La Jalousie* à propos du roman africain :

« Ils déplorent aussi quelquefois les hasards de l'intrigue, disant que "ce n'est pas de chance", et ils construisent alors un autre déroulement probable à partir d'une nouvelle hypothèse, "si ça n'était pas arrivé". »

Vendredi 22 décembre, midi moins le quart. Dans les moments de grande agitation nerveuse il faut s'attacher à de petites choses, à des tâches secondaires et faciles qu'on accomplit avec application, ou bien à des détails infimes mais indispensables à régler de plus vastes entreprises. Il faut procéder à une sorte de microcrédit de la gestion du temps.

***

D'après tout ce que j'entends autour de moi, ce qui est en train de m'arriver, à propos des *travaux en cours* (des travaux *domestiques*, je veux dire), est à peu près la règle. Il y a quelques exceptions, mais, de façon générale, les rapports avec les entreprises de maçonnerie, de charpenterie, de menuiserie, de plomberie, de chauffagerie, de peinture, d'électricité et assimilées sont extrêmement désagréables et pénibles, parfaitement à même, si on doit les affronter directement, de vous gâcher une saison entière, voire une année si ce n'est plusieurs.

Il me semble que le point nodal de ces relations exécrables – et là le bâtiment n'est pas seul concerné, Dieu sait –, c'est l'effondrement de la parole. Entre ce que disent tous ces entrepreneurs, ces artisans, ne parlons même pas des démarcheurs ou des directeurs commerciaux, comme ils se baptisent, entre ce qu'ils disent et *rien*, il n'y a aucune différence. J'imagine que cette dévaluation permanente de l'engagement a, entre autres choses, des conséquences économiques désastreuses, et qu'elle n'est pas sans une lourde part de responsabilité dans le marasme qui frappe notre pays. Comment faire des *affaires*, en effet, si aucun accord n'a de poids ? Le seul recours, en désespoir de cause, est la lettre juridique des contrats, telle que peuvent la sanctionner les tribunaux – d'où cette fameuse *judiciarisation* de l'existence et de tout, qui est certainement l'un des traits marquants de l'époque. En régime de parole sans valeur, il n'y a que les juges qui puissent dire le *vrai*. On ne s'étonne pas qu'ils soient débordés.

Je crois bien avoir moi-même l'occasion, avant longtemps, de leur donner du travail. En attendant j'occupe fort, déjà, Me Baumont, constitutionnaliste de spécialité, mais qui prend conseil pour mes affaires auprès d'une sienne consœur pour laquelle les problèmes comme ceux que je rencontre sont le pain quotidien.

Je me réjouis grandement en tout cas d'avoir placé la *parole* au centre du programme, du système et des valeurs de l'In-nocence. Sa place, et son articulation à l'*honneur* et à la *honte*, sont à mon avis parfaitement cohérents, et je les assume pleinement. L'abjection, ou le caractère ordurier de ce qui fait le fond du discours contemporain tel qu'il s'entend sur les radios adolescentes mais aussi bien lors des micro-trottoirs de la télévision généraliste (et dans les transports en commun), sont ceux d'une

société *sans honte*, ou dont la honte, pour être plus précis, est prise entièrement en charge par l'idéologie, par l'exigence de vertu idéologique, qui fonctionne comme une sorte de parfaite Sécurité sociale du domaine moral, un État-providence de l'éthique, déresponsabilisant l'individu, pourvu qu'il paie ses cotisations (et encore), de son propre sort et de son propre discours et, hors son domaine réservé (la bonne pensée), libérant entièrement la parole, qui peut absolument dire ce qu'elle veut, et pour laquelle rien n'est jamais trop bas (*cf.* les *amuseurs*, bien repérés par Finkielkraut comme les rois de l'époque), puisqu'elle n'a jamais à répondre d'elle-même.

Neuf heures vingt, le soir. Un trait constant des *gens du peuple*, comme dit audacieusement Matzneff, dernier écrivain français à employer pareille expression, certainement (et je m'abrite lâchement derrière lui, faute de disposer d'une autre tournure qui dise ce que je veux dire, et désigne qui j'entends désigner), c'est le refus de la confiance qu'on leur fait si cette confiance implique pour eux une responsabilité. Ils détestent que vous leur laissiez la clef de votre maison ou de votre appartement, même pour nourrir le chat ; ils ont horreur que vous leur confiiez le code de votre carte bleue, même pour faire une course et vous rendre service ; ils ne veulent absolument pas que vous leur indiquiez votre mot de passe sur Internet ou pour tel ou tel site, même pour qu'ils y arrangent ceci ou cela en votre faveur. Si après il arrivait quelque chose !

L'ancien code bourgeois, et aristocratique avant lui, je présume – disons celui du *gentleman* – fonctionnait exactement sur le modèle inverse : confiance absolue de *gentleman* à *gentleman*, puisque ce qui caractérise le *gentleman*, c'est précisément qu'il est digne de confiance (voilà ce qui rend si déplaisantes toutes ces ridicules mimiques contemporaines, à la banque et à la poste, ou devant les distributeurs automatiques, autour de la ligne à ne pas franchir ou de la *distance de courtoisie* : suspicion généralisée qui témoigne bien qu'on n'est pas entre *gentlemen* ni même entre gens bien élevés ; car il n'y a rien de plus insultant que le soupçon, surtout en ces matières-là).

Corollaire de l'ancien principe bourgeois : la confiance, une fois perdue, ne se recouvrit jamais (puisque celui qui avait mérité de la perdre avait attesté clairement qu'il n'était pas un *gentleman*, ni seulement un

type bien : si par exemple il avait utilisé à son profit – hors cas de force majeure – votre carte bleue dont vous lui aviez donné le code).

Ne pas faire confiance est très désagréable mais il est plus désagréable encore de constater qu'on ne veut pas, en face, de la confiance que vous étiez prêt à accorder, ou à témoigner. C'est en effet la marque d'un défaut de confiance à votre égard, et l'indice de ce manque de confiance généralisé des sociétés d'après l'honneur, en l'occurrence de la dictature de la petite bourgeoisie.

***

Je ne connais rien de plus sinistre que toute la longue partie centrale de la vie d'Eliot, et en particulier bien sûr ses rapports conjugaux, avant et après la séparation.

Le mariage lui-même, tant qu'il dure, c'est-à-dire une quinzaine d'années et même davantage, est un enfer : succession continuelle de scènes et de scandales publics, au milieu d'une haine réciproque qui devait bien être mâtinée d'un peu d'amour, tout de même, ou d'un sens exceptionnel du devoir, ou d'un terrible besoin mutuel, pour que tout cela ait pu durer si longtemps. Il semble que la plus grande part de la responsabilité du désastre revienne à Vivien, l'épouse (Virginia Woolf et bien d'autres, qui en général ne pouvaient pas la supporter, ont laissé d'elle des portraits dévastateurs), mais justement elle n'était pas *responsable*, puisqu'elle était folle, ou très gravement déséquilibrée. Eliot ne devait pas être non plus facile à vivre. On croit comprendre (je lis la biographie de Peter Acroyd) qu'en plus il existait entre eux, pour tout arranger, des problèmes sexuels. Vivien souffrait d'un dérèglement des menstruations, et la poésie d'Eliot témoigne à plusieurs reprises d'une véritable horreur du sang menstruel. D'ailleurs il était vierge à vingt-six ans, ou peu s'en faut, et certains biographes font des allusions appuyées à certain épisode homosexuel de sa jeunesse étudiante et américaine.

Mais le pire est la séparation. Au début des années trente Eliot profite d'une invitation à enseigner six mois aux États-Unis, justement, pour prendre ses cliques et ses claques et mettre un océan entre sa femme et

lui. Seulement il ne lui dit pas qu'il n'a pas l'intention de reprendre la vie commune à son retour. Et elle qui était odieuse avec lui quand elle l'avait tous les jours à ses côtés s'accommode très mal de son éloignement, le presse de revenir, et le pourchasse par tous les moyens lorsque, étant revenu en Angleterre, il refuse absolument de la revoir et se cache d'elle pendant des années, avec des ruses de Sioux et de ridicules précautions de failli. Elle le harcèle, elle le traque, elle le terrorise, la poursuite à laquelle elle se livre étant rendue un peu plus facile par la très grande notoriété et même la gloire qui est venue à son mari. Il faut dire qu'elle écrivait elle-même et qu'elle a même publié un ou deux livres, je crois bien : l'inégalité de leur succès littéraire a sans doute été un facteur aggravant. Elle se rend aux premières de ses pièces, elle assiste à ses conférences quand il n'a pas pu les lui cacher, partout elle dit qu'elle est Mrs Eliot. La seule fois où elle parvient à s'approcher de lui, en 1936, elle lui tend plusieurs livres de lui à signer. Il les signe. Elle lui dit qu'il doit rentrer chez eux auprès d'elle. Il lui dit qu'il ne peut pas lui parler à ce moment-là. Il ne la reverra jamais. Elle devient tout à fait folle. Il faut la faire interner. Elle meurt en 1946 dans un asile d'aliénés, dont elle ne s'est échappée qu'une fois, en pleine guerre. Le comble est que c'est lui qui signe régulièrement les chèques à l'intention de cette clinique privée, avec son argent à elle car il est resté cogestionnaire, avec son beau-frère, de la fortune de sa femme.

Il est difficile d'imaginer que ces drames, même s'il était tout à fait séparé de Vivien et dans une certaine mesure avait échappé à leur mariage maudit, ne pesaient pas sur sa conscience – pas nécessairement comme un *remords*, mais comme un formidable empêchement de vivre et d'être heureux.

Son biographe estime qu'il n'a été heureux que pendant son enfance et lors de son tardif second mariage.

Samedi 23 décembre, neuf heures et demie, le soir. Pierre est parti aujourd'hui pour Toulouse, afin de prendre demain matin l'avion pour la Guadeloupe, en compagnie de son frère et de la petite amie de celui-ci, dont j'affecte de trouver très injuste qu'elle soit conviée de la sorte à un Noël familial et caraïbe et moi pas. En fait je n'envie guère ces voyageurs, ni l'épreuve que demain, veille de fête, ils vont devoir

affronter dans les aéroports, surtout avec pareille destination. Ç'aurait été au-dessus de mes forces.

Plus modestement j'ai passé la journée à Agen pour y faire des courses de saison, nourritures et cadeaux.

***

Il est des objets de biographie avec lesquels je ne m'identifie pas du tout – Aragon, par exemple –, d'autres dont je me sens très proche, comme Eliot. Que de différences entre nous, pourtant : le succès (le talent, peut-être), l'hétérosexualité (assez relative, semblerait-il), la foi (moins profonde qu'on ne pourrait le penser, si l'on en croit Peter Ackroyd : il ne faut pas sous-estimer l'influence de Maurras) ! Mais il y a une espèce de malaise ("social", *en société*) qui nous est profondément commun ; un goût désespéré et un peu ridicule de la forme, des formes ; une certaine façon d'*en faire trop* pour marquer son appartenance à un monde qui dans l'un et l'autre cas n'existe plus qu'à peine, et pas sous la forme à laquelle nous nous accrochons.

Pierre, ma mère et moi avons revu une grande partie de *La Grande Illusion*, l'autre soir. Renoir, je l'ai toujours pensé (il me semble que ce n'est pas l'une des vertus qu'on lui reconnaît le plus fréquemment), est un grand analyste des rapports de classe, et des classes elles-mêmes. Le capitaine de Boëldieu et le commandant von Rauffenstein constatent l'un et l'autre qu'avec cette guerre, la Grande Guerre, l'aristocratie à laquelle ils appartiennent tous les deux a fait son temps. Boëldieu en prend plus facilement son parti que Rauffenstein, qui d'évidence juge cet état de fait très regrettable. Moins d'un siècle plus tard je constate, moi, que la classe à laquelle j'appartenais par la naissance et par les intérêts, la bourgeoisie cultivée, non seulement a *fait son temps*, elle aussi, mais a pour ainsi dire disparu et n'exerce plus aucune influence sur la marche des choses et dans l'espace public, d'où ses codes et ses valeurs sont éradiquées.

En ce rencontre je réagis plus comme Rauffenstein, qui se braque jusqu'à la caricature, qu'à la façon de Boëldieu, dont je n'ai pas, hélas, le détachement résigné et badin. Mais il faudra bien prendre son parti de ce

qui arrive, et qui est d'ailleurs bien plus vaste que la simple extinction d'une classe sociale, puisque c'est notre nation même qui s'efface (dont cette classe était sans doute une des plus solides et peut-être une des plus indispensables armatures) et notre peuple qui disparaît – *notre peuple*, il va sans dire, au sens que me donnait à comprendre l'éducation que j'ai reçue ; mais la plus sévère des disparitions c'est probablement celle du *sens*, justement, celle des acceptions auxquelles un homme de ma génération et de mon origine était habitué, et qu'il croyait éternelles : les mots subsistent, mais ils n'ont plus le même sens (et les nouveaux sens pourchassent haineusement les anciens).

On apprenait cette semaine que seulement vingt-sept pour cent des Français – ou bien était-ce vingt-sept pour cent des *catholiques*, je ne suis pas sûr d'avoir bien compris – croyaient que le Christ est le fils de Dieu. Si c'est vingt-sept pour cent des catholiques, c'est peu. Si c'est vingt-sept pour cent des Français, c'est beaucoup. Je dois bien reconnaître que pour ma part, et dans l'un et l'autre cas, je ne fais pas partie des vingt-sept pour cent. Donc je ne suis pas chrétien. Or la France "éternelle" à laquelle je faisais allusion à l'instant est pour une très large part une France "chrétienne", une France de civilisation chrétienne. Je suis certes (mais pas exclusivement) de civilisation ou de *formation* chrétienne, mais je ne suis pas maurrassien. Je trouve tout à fait indigne de soutenir une religion alors qu'on n'y croit pas et d'en faire la propagande auprès des autres pour des motifs purement stratégiques, utilitaires. Je ne saurais être chrétien pour de simples raisons *identitaires*, parce que ce serait nécessaire au bien de l'État et de la civilisation que je voudrais défendre. Donc, en fait, une page est déjà tournée, et je ne m'en étais même pas rendu compte. Peut-être sera-t-il moins difficile que je ne le craignais de tourner les autres.

Renoir est aussi passablement obsédé par la "question juive", par la place des juifs dans la communauté nationale. Dans *La Règle du jeu* comme dans *La Grande Illusion*, c'est Marcel Dalio qui incarne cette problématique-là, en deux personnages assez proches l'un de l'autre, même si celui de *La Règle du jeu*, le marquis de La Chesnaye, dont la mère est née Rosenthal, est plus raffiné que le Rosenthal de *La Grande Illusion*, qui tient devant Boëldieu stoïque et désabusé (« Oui, c'est une

façon de voir les choses… ») un discours de défi (« En moins de trois générations nous avons acquis trois châteaux, plusieurs milliers d'hectares, des prés, des bois… Ça vaut le coup de se battre pour ça, non ? ») qui chez un autre cinéaste mettrait en émoi les censeurs.

Dimanche 24 décembre, dix heures du soir. Je ne me lasse pas d'apporter des corrections et des enjolivements (j'espère) à *Travers* et maintenant à *Été*, que la Société des lecteurs a installés sur son site sous la forme, qui leur convient à merveille, d'hypertextes véritables, webmatiques. Corriger, corriger toujours, réagencer, ajouter, creuser, nuancer, *pentimenter* : voilà pour moi la jouissance littéraire par excellence.

***

Pour quiconque pense *œuvre*, qu'il s'agisse d'un livre, d'un ensemble de livres ou d'une maquette de frégate en allumettes, la vie sociale et même l'amitié se présentent toujours comme une *menace.* Qui veut faire *œuvre* est un monstre (d'égoïsme). Les gens vous disent :

« Je passerai vous faire une petite visite demain après-midi, ça me fera vraiment plaisir de vous voir. »

Et vous pensez :

« J'espère que ça ne va pas durer trop longtemps… »

Ou même :

« S'il pouvait avoir un empêchement… »

Il n'y a que pour l'amour que je consentais à sacrifier du temps. Mais aujourd'hui, par un admirable arrangement, l'amour m'en fait gagner au lieu de m'en faire perdre.

Lundi 25 décembre, neuf heures et demie, le soir. D'aucuns reprochaient à Eliot et à son œuvre, dès les années quarante, de célébrer et défendre un monde dépassé, passé, révolu, tandis que des poètes et des écrivains plus jeunes que lui appelaient de leurs vœux et faisaient entrevoir un univers nouveau. Toutes proportions gardées, voilà un reproche que j'encours bien davantage. L'avenir que j'entrevois ne me dit

rien de bon, et personne ne saurait compter sur moi pour le chanter. Ce que je distingue de plus positif, pour l'individu et pour moi-même, dans un avenir proche, c'est la possibilité, qui à la plupart d'entre nous est encore offerte, par chance, de *descendre de l'histoire*, de s'en abstraire, de faire comme si elle n'était pas là, comme si nous n'en étions pas les sujets.

En Occident c'est encore possible, à condition d'en avoir les moyens matériels et de ne pas vivre directement sur la ligne de front. Comme la plupart des dictatures si on ne fait pas partie de leurs victimes désignées et si on ne les combat pas de front, si on ne s'occupe pas d'elles, si on se fait oublier, la dictature culturelle de la petite bourgeoisie et la dictature idéologique de ce que j'appelle faute d'une meilleure expression l'"antiracisme dogmatique" vous laissent assez tranquille aussi longtemps que vous n'allez pas leur chercher noise. Pour le moment elles n'exigent même pas d'assentiment explicite à leur vues et à leur pouvoir. Elles se contentent d'interdire – sans quoi elles ne seraient pas des dictatures – toute opposition ouverte à leur système et au régime qu'elles ont mis en place. On peut vivre à ces conditions. Ce n'est peut-être pas une vie très digne, ce n'est certainement pas une vie héroïque, mais c'est une vie vivable et dont j'essaie de me persuader qu'elle n'est même pas déshonorante puisque, se battrait-on, on ne se battrait pour personne, aux côtés de personne.

À l'exception des malheureux "petits blancs" qui de gré ou de force sont obligés d'évacuer certains quartiers et même des zones entières du territoire où leur vie est devenue intolérable – une épreuve et une humiliation de tous les instants –, ces dictatures conjointes ne font pratiquement pas de victimes et, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, elles ne comptent que des bourreaux, chacun l'étant de tous les autres, et leur tyran. Il suffit donc de se taire, ou plutôt de parler d'autre chose. Ce ne sont pas les sujets qui manquent, Dieu sait. L'ennui c'est que la plupart des sujets qui m'intéressent n'intéressent déjà presque plus personne et avec le temps, déculturation dictatoriale oblige, susciteront de moins en moins la curiosité des survivants, s'il en reste. Il faut donc entrer tout vivant dans l'oubli. N'avoir jamais été dans la lumière devrait y aider.

Mardi 26 décembre 2006, neuf heures et demie du soir. En feuilletant le livre d'Hervé Algalarrondo sur Barthes, j'ai lu avec plaisir et intérêt que Barthes, d'après ses amis, avait un « rapport *animal* » à la nourriture. Si je me souviens bien l'exemple donné était que Barthes, une fois que sa mère avait quitté la table d'un repas, finissait tout ce qu'il y avait dans les assiettes (je viens d'écrire *dans les ancêtres…*) des autres convives.

On pourrait citer, me concernant, nombre de traits assez semblables. D'ailleurs il n'est pas rare que je pique dans les assiettes de mes voisins, moi aussi, surtout s'ils y laissent quelque chose qui me plaît particulièrement, ou si j'ai envie de goûter ce qu'ils mangent. Surtout – et c'est à propos de pareilles tendances et incapacités que l'adjectif *animal* m'a paru particulièrement éclairant et adéquat –, surtout je suis incapable, spécialement en début de repas, de rester sans y porter la fourchette devant des nourritures posées dans mon assiette. Je déteste les maîtres ou maîtresses de maison (je reproche à Flatters cette pratique) qui disposent sur la table le plat qu'on va consommer puis repartent plus ou moins longuement dans la cuisine parce qu'il faut encore ceci ou cela, du pain, du vin, du sel, des serviettes. Et alors ils vous font attendre devant le plat qui refroidit. Et même s'il ne refroidit pas, s'il est déjà froid, s'il s'agit d'une assiette de charcuterie, par exemple, le supplice est pour moi intolérable. Le plat lui-même, ou les assiettes déjà servies, devraient arriver absolument *en dernier*, à mon sens, quand tout le reste est déjà là, parfaitement prêt, et qu'il n'y a plus qu'à porter la nourriture à sa bouche. Et je maudis les bavards, ou bien les être raffinés, sans pulsions dévoratrices, qui choisissent ce moment pour vous raconter leur vie, surtout lorsqu'ils sont d'un âge, ou d'un sexe, qui empêchent de jouer de la mâchoire avant eux.

Nul danger de cette sorte avec ma mère à moi, justement. Je dois tenir d'elle ce rapport *animal* à la nourriture – mais sous une forme à la fois plus grave et plus légère : plus grave parce que je mange énormément, alors qu'elle mange fort peu ; plus légère parce que je suis capable, tout de même, de me retenir en société, parce que je ne commence pas à manger avant que tout le monde ne soit assis et à même de faire de même, parce que je tiens fort, malgré tout, à l'étiquette des repas ; tandis qu'elle, au contraire, se jette sur la nourriture à peine est-elle devant elle,

ce qui me rend fou de colère et d'humiliation, parce qu'il y a quatre-vingt-dix ans et plus qu'elle n'a pas préparé quoi que ce soit pour qui que ce soit, ni levé le petit doigt dans une cuisine, parce qu'il faut tout faire pour elle, ce qui est assez normal aujourd'hui mais ne l'était pas il y a dix ans, ou trente, ou cinquante, parce qu'elle ne se donne la peine que de passer à table et qu'à peine s'y trouve-t-elle, et servie, elle commence à porter la nourriture à sa bouche, sans envisager une seconde d'attendre vingt secondes ou deux minutes que la personne qui a préparé cette nourriture et qui l'a amenée devant elle ait le temps de s'asseoir et de déplier sa serviette. C'est bien là un des traits qui nuisent le plus à nos bonnes relations. Aussi bien mes rapports avec ma mère ressemblent-ils fort peu, pour le coup, à ceux de Barthes avec la sienne.

Le livre d'Algalarrondo contient quelques anecdotes amusantes, ou intéressantes, mais dans l'ensemble il est fort déplaisant. Peut-être les grands hommes ne devraient-ils avoir pour biographes que des êtres d'approchante qualité humaine, sinon intellectuelle ; ou du moins des individus capables de concevoir et de reconnaître, à défaut d'autre chose, ce qui les dépasse sur tous les versants. Algalarrondo algalarrondise Barthes que c'en est une horreur – c'est-à-dire qu'il le rapetisse de toute part en lui prêtant en toute circonstance sinon les sentiments ou les désirs, n'exagérons pas, mais les *mécanismes*, les façons de voir et d'agir, les conceptions du monde et de la vie, d'un Algalarrondo, c'est-à-dire d'un petit journaliste besogneux. La transposition est souvent très comique, mais rapidement très éprouvante, tout de même.

Je me souviens d'une impression très semblable, toutes proportions gardées, encore une fois (quand on réfléchit et qu'on se considère à travers les biographies des héros de la littérature et de l'histoire, il faut toutes les cinq minutes répéter *toutes proportions gardées*, pour tâcher de se protéger des Algalarrondo de garde), lorsque, au plus noir de *l'affaire Camus*, il m'a été donné d'entendre une très jeune journaliste de magazine féminin qui parlait sur France Inter (peut-être appartenait-elle à la rédaction de France Inter, je ne sais plus) et qui se mettait en devoir, avec beaucoup d'autorité, de m'expliquer aux foules en assumant d'emblée que tout le monde était comme elle et que moi, en particulier, j'étais exactement comme elle, à cette différence près bien sûr que j'étais

très méchant et très dangereux et même immonde : mais mes raisons étaient les siennes, mes comportement s'expliquaient par ses attitudes devant la vie, on pouvait tout comprendre de moi si on savait tout d'elle, qui ne doutait pas une seule seconde que sa vision du monde était universelle. C'était proprement affolant.

Le degré de sérieux d'Algalarrondo et le crédit qu'il faut porter à ce qu'il raconte se mesure très exactement à la scène liminaire de son livre. Il est au Palace, entre Barthes et Aragon. Barthes est sinistre et semble s'ennuyer mortellement, tandis qu'Aragon est très gai et montre par toute son attitude son merveilleux amour de la vie, d'autant plus remarquable que « le poète venait de perdre sa muse ».

Et notre biographe de commenter :

« J'aurais sans doute rangé cette image dans mon album intime si le destin n'avait frappé *aussitôt après* [c'est moi qui souligne]. *Quelques jours plus tard*, une camionnette renversait Barthes en face du Collège de France. »

Poète vient de perdre sa muse, quelques jours plus tard, camionnette renverse Barthes. Mais la muse perdue d'Aragon ce ne peut être qu'Elsa, morte en 1970. Le van qui renverse Barthes, c'est en 1980. Donc la chronologie ne tient pas debout, la scène relatée (le veuf de fraîche date tout joyeux et l'orphelin de sa mère désespéré) n'a aucun sens, ou plutôt elle a un sens *forcé*, imposé, converti de la bêtise, traduit de l'insignifiance, comme tout ce qui va suivre.

Mercredi 27 décembre, dix heures du soir. Quand on voit que des relations sociales nouvelles ne peuvent pas aller très loin, ou pas *aussi loin* que semble le souhaiter l'autre partie (or c'est presque toujours le cas, en ce qui me concerne, car je tiens moins que la plupart des gens aux relations sociales), sans doute vaut-il mieux ne pas y entrer du tout. Une fois qu'on y est entré, en effet, et qu'on les voit prendre une intensité qu'on ne veut ni ne peut soutenir, il est très difficile de faire machine arrière sans incident.

Flatters recommande le mensonge, dans ces cas-là. Il juge infiniment excusable le mensonge *social*, et par exemple le recours à l'*empêchement*, fût-il imaginaire. Et certes ce mensonge-là doit bien

compter en effet parmi les moins coupables qui soient, surtout s'il a pour motif ou pour effet d'éviter de se montrer désobligeant et de faire de la peine ou d'être vexant. Il reste que d'avoir à mentir est un grief qui s'ajoute à l'importunité qu'on trouve à tel ou tel, et que pour ma part j'estime très irritant, et auquel je me résous on ne peut plus mal. Pourquoi faudrait-il que je mente, alors que je n'ai rien demandé à personne ?

Soit cet homme du pays que j'ai rencontré le mois dernier, pas tout à fait par hasard, je crois bien, lors de ma promenade quotidienne du côté de la rivière. Il voulait parler : nous parlâmes. Il est venu une ou deux fois ici, je lui ai offert du café. Comme il habite Toulouse, et m'invitait à lui faire signe quand je vais à Toulouse, je lui ai signalé le vernissage de Marcheschi, le mois dernier, et lui ai dit que nous pourrions nous y voir. Premier malentendu, il semble avoir interprété cela comme une espèce de rendez-vous, alors que dans mon esprit il ne s'agissait que de s'apercevoir et d'échanger quelques mots, comme avec beaucoup d'autres personnes que je connaissais là, à commencer bien sûr par Marcheschi lui-même.

Deuxième malentendu, un des responsables des travaux du métro me propose, ce soir-là, en tant qu'ami de Marcheschi et que membre du jury qui lui a attribué la station Carmes pour qu'il y installe une de ses œuvres, de me faire visiter, la nuit, le chantier fermé de cette station. Et voilà que le voisin, entendant cette proposition, me demande s'il peut venir avec nous ! Et je dois lui dire *non*, et je *veux* lui dire non, et *je lui dis non* et je lui présente toute sorte d'excuses sur le caractère confidentiel et étroitement réservé de cette expédition – excuses qu'ensuite je me reproche et lui reproche (intérieurement) de m'être senti forcé de formuler.

Puis viennent les vacances de Noël, qu'il passe dans son village voisin d'ici. La veille de Noël, il me demande s'il peut se joindre à moi pour ma promenade quotidienne à la rivière. Très bien. Nous marchons ensemble, et nous prenons ici, ensuite, un peu de thé. Le jour de Noël, même jeu, thé en moins, car je suis impatient de me remettre au travail. Il doit rentrer le jour même à Toulouse. Mais le lendemain de Noël, hier, donc, il me téléphone, le matin, pour me dire qu'il a décidé de prolonger son séjour, et peut-il venir encore une fois marcher avec moi ? C'est là que la

fatale moutarde commence à me monter au nez. Pour gagner du temps, je lui dis de m'appeler à deux heures, j'en saurai plus sur mon après-midi. Entre-temps, appel de Flatters, appel de Pierre (de la Guadeloupe) : je ne leur parle que de cela tellement je suis agité et mécontent, du voisin et de moi. À deux heures, pas de coup de téléphone : *ouffffffa*. Mais à deux heures et demie l'impétrant est en bas, m'attendant au portail. Et, contrairement aux sages conseils de Flatters, qui dit qu'il faut surtout éviter tout éclat, dans ces cas-là (Pierre, lui, se félicitait d'être à cinq mille kilomètres de là et de ne pas voir ça), je refuse tout net et absolument d'être accompagné en promenade…

Il faut qu'ici je sois bien clair. Ce voisin est un très gentil garçon. Il n'y a pas grand-chose à lui reprocher. C'est *moi* qui ne suis pas un gentil garçon. Je veux bien me promener avec des amis. Je veux bien me promener une fois de temps en temps avec un inconnu dont je n'ai pas choisi la compagnie. Mais j'aime beaucoup aussi me promener *seul*, sans compter que j'ai pris l'habitude, dernièrement, d'écouter de la musique en marchant, et qu'hier, par exemple, je me préparais à réentendre la première symphonie de Dutilleux. Et puis ces promenades sont à peu près l'unique moment de la journée où je ne travaille pas : je ne tiens pas à m'y livrer trois jours de suite à des efforts sociaux. Et j'appelle effort social la conversation avec une personne très sympathique, certes, mais à l'égard de laquelle je ne ressens pas d'affinité particulière. Encore une fois je ne suis pas sympathique, moi.

Je ne suis pas sympathique mais je suis nerveux et travaillé par la conscience et bien sûr par la mauvaise conscience. Il va sans dire qu'après mon petit esclandre ma promenade, pour solitaire qu'elle ait été, s'est trouvée complètement gâchée. Mon après-midi aussi, et d'abord pour le travail. Je me sens coupable, et je m'en veux de me sentir coupable, car je ne me trouve objectivement aucun tort. Mais je doute de mon objectivité.

Il me semble tout de même, *objectivement*, oui, que les relations sociales, qui ne sont jamais *complètement* équilibrées (comme en amour, il y en a toujours un qui aime plus), doivent l'être tout de même *un peu*, sans quoi il faut y renoncer. N'allons pas jusqu'à exiger une initiative de l'un puis une initiative de l'autre et ainsi de suite : ce serait trop

demander. Mais tout de même ne nous accommodons pas d'un déséquilibre plus fort que deux ou trois initiatives d'un côté pour une de l'autre. Au-delà on entre dans le champ du harcèlement – auquel il est légitime de résister (j'espère).

Curieusement je trouve (ou je trouvais) que le harcèlement peut être assez agréable en amour, alors qu'en amitié je ne lui trouve aucun charme – c'est peut-être qu'en amitié je n'éprouve aucune vanité.

Jeudi 28 décembre, dix heures moins le quart, le soir. Au début de l'affaire des pompes à chaleur (il semble décidément que ce terme soit plus répandu que celui de *convertisseur*, que j'avais plus ou moins inventé pour traduire *inverter*, nom qui figure sur les machines elles-mêmes), au début de l'affaire, donc, j'étais fort irrité d'apprendre que l'installation ne fonctionnait pas mais fonctionnerait *dans trois jours*, ce qui me semblait un délai intolérable, d'autant qu'il nous avait déjà été imposé à quatre ou cinq reprises. Puis les délais de trois jours sont devenus des délais d'une semaine, et les délais d'une semaine des délais d'un mois. Autour du 20 décembre il a commencé à être question du 4 janvier : on sautait allégrement d'une année à l'autre par-dessus "les fêtes" ; et de toute façon je n'ai jamais eu la moindre confiance en ce qu'on m'annonçait comme devant survenir ce jour-là, à savoir la mise en marche de ce que j'ai failli appeler, tout de suite, ici même*, la vieille installation*, c'est-à-dire des machines mises en place (mais pas en service, Dieu sait) à la fin d'octobre. Ce matin, pour la première fois, dans la perspective ont fait leur apparition les *années*.

M. Ader, de la société de Mauvezin que dirige M. Ponante, est venu à l'aube avec un sien conseiller, qui appartient lui à la société *Robert*, bureaux à Auch, L'Isle-Jourdain et peut-être même Pau, et qu'on me présente (cette société) avec tant d'emphase qu'on a l'air de ne même pas pouvoir imaginer que je puisse ne pas la connaître. Bon, je ne la connais pas, mais ça ne prouve rien. L'homme de chez Robert m'est donné comme un grand expert et il en a tout l'air. Or il déclare qu'il a déjà vu de *vilaines installations*, pour en avoir vu il en a vu, ça oui, mais alors là, d'aussi vilaines que celle d'ici, ça non jamais. Il dit qu'il y a des fuites partout, tenez, voyez-vous même, mettez-y le doigt, c'est tout gras, c'est pas normal. Il est particulièrement indigné que les pompes à chaleur, à

l'extérieur, aient été posées sur les palets de bois de leur emballage, alors qu'elles auraient dû être installées sur une chape en ciment. Il confirme absolument ce qu'a toujours dit l'équipe de Mauvezin, que ça ne marchera jamais et que, cela marcherait-il, les appareils qui sont ici sont d'une puissance très insuffisante pour assurer le chauffage de tels lieux.

Il n'y a pas selon lui d'autre issue que les tribunaux. Or, dit-il, ce genre de conflits devant les tribunaux, *c'est l'affaire de deux ou trois ans.* Encore faut-il grandement se méfier car des sociétés comme celles qui font pareil travail de cochon il s'en crée et décrée des dizaines ou des centaines par an, qui sont d'autant plus pressées de se faire payer, toujours, qu'elles disparaissent comme elles sont apparues, laissant leurs victimes sans recours aucun.

J'ai parlé deux fois aujourd'hui à un expert judiciaire dans le domaine de la "thermique" auprès de la cour d'appel d'Agen. Afin d'en avoir le cœur net je l'eusse bien fait venir pour consultation à titre privé, mais il m'a précisé qu'en ce cas il ne pourrait plus être ensuite commissionné judiciairement. Mieux vaut sans doute le garder pour plus tard, donc. Nous nous rapprochons à grande vitesse d'une issue (plût au ciel que du moins ce fût une *issue*) contentieuse. J'ai passé hier deux heures avec Stéphane Baumont, très gentiment venu ici pour préparer avec moi des assignations. Il me semblerait d'ailleurs normal de réclamer des tribunaux non seulement l'arrêt des prélèvements bancaires relatifs à cette installation qui ne fonctionne pas, ou bien sa mise en marche satisfaisante (presque inimaginable désormais), mais aussi des dommages et intérêts pour tout le gaz que je devais économiser et que je dépense à la tonne, pour l'électricité des radiateurs d'appoint, et encore pour la somme incalculable de temps et de travail perdus sur cette affaire depuis trois mois seulement : ce ne sont pas seulement les heures au téléphone et tous les moments de vaines palabres autour de la maudite chaufferie, c'est aussi toute la concentration intellectuelle et, dirai-je, "artistique", et toute la sérénité détruites par l'interminable agitation et par l'extrême irritation nées de cette désastreuse aventure.

Au milieu de tout cela *Commande publique* n'avance guère, bien que j'aie déjeuné hier avec le très gentil Guy Claverie, le principal animateur du projet – du projet de mon livre, *Commande publique*, mais surtout de

l'énorme commande publique d'art pour le métro toulousain. Pour notre repas il m'avait parlé du Square d'Astaffort mais, trop optimiste, il n'avait pas réservé et nous avons trouvé là-bas porte close. Le Bastard à Lectoure n'était pas ouvert non plus et l'Horloge, à Auvillar, pas davantage. Nous nous sommes retrouvés à Dunes, aux Templiers (nom qu'une demoiselle du téléphone, car nous avons demandé le numéro aux renseignements, prononçait *Templières*, ça devait arriver, avec cette manie moderne et post-culturelle de prononcer toutes les consonnes finales). Et nous avons bavardé ici, avant et après cette équipée. C'était du travail, je suppose, ou censé en être, puisque le visiteur avait fait tout ce chemin afin de répondre à mes questions sur l'histoire artistique et politique des lignes A et B du métro toulousain. Mais le texte lui-même ne s'est pas allongé, pendant ce temps, et aujourd'hui pas davantage, et d'autant moins que sont arrivées les deux cents premières pages des épreuves du *Journal de* Travers – à peine un dixième de l'ensemble, je crois bien.

D'autre part en l'absence de Céline, en l'absence de Pierre, en la présence de ma mère, du chat, des chiens, mes tâches domestiques sont extrêmement prenantes, ces temps-ci. Bref je ne suis pas aussi placide qu'il faudrait. Il faut d'ailleurs que j'aille préparer le dîner, justement.

Vendredi 29 décembre, neuf heures et demie du soir. Guy Claverie, avec qui j'ai déjeuné avant-hier à Dunes (et *vraiment* en tête à tête, puisque nous étions seuls dans la salle), est en train de divorcer, après vingt-cinq ans de mariage. Il dit qu'il découvre à cette occasion une grande loi anthropologique, à savoir que toutes les opinions et prises de position – au moins en matière de relations et de rupture de relations conjugales – dépendent entièrement et exclusivement du sexe des personnes qui les assument. Parmi les amis du couple qui se défait (et se défait de façon assez *agonistique*, comme dirait Flatters…), tous les hommes sans exception sont de son côté, toutes les femmes du côté de sa femme.

Je me demande comment cette belle loi se transpose en cas de divorce *gay* – mais pas au point d'avoir envie de faire l'expérience…

***

Une très grande satisfaction, tout de même – je ne devrais pas trop en faire état, car nous ne sommes pas dans le cadre de la stricte légalité –, c'est pour moi l'installation de *Travers* et d'*Été* sur le Net (grâce à la Société des lecteurs et au webmestre de son site, et grâce au travail préalable de Jean-Bernard Lucas). Ces livres trouvent vraiment là leur espace *naturel*, si je puis dire, celui pour lequel ils ont été conçus alors qu'il n'existait pas quand ils furent écrits. Je ne me lasse pas de m'émerveiller de la curieuse adéquation, vraiment inespérée, de mon esprit, de ma tournure d'esprit, de la forme de mon esprit, avec le *web*, avec le réseau cybernétique, avec l'entrelacs électronique. Cette adéquation se traduit d'abord par un extraordinaire *plaisir*, chez moi, dès que je navigue entre ces planètes. Et pourtant je ne suis pas un grand navigateur, et dépends entièrement de bonnes volontés tierces. Mais, autre chance, elles ne manquent pas.

Grâce à M. Lucas a pu être opéré hier la liaison entre les *Églogues* et *Le Jour ni l'Heure*, que trente années séparent. Par le truchement de deux ou trois liens déjà mis en place, mais qui pourront être multipliés, d'*Été* on peut sauter vers de certaines photographies (Perth, la Tay, notre chambre au George Hotel, Kinnoul Hill) de mon site personnel et de ma *Chronologie*, et de là il est possible de gagner l'ensemble de *Ni Jour ni l'Heure* – et retour, ce qui tient du prodige. Tous les jours et quatre ou cinq fois par jour, je m'amuse dix minutes ou un quart d'heure à réviser ou remanier des textes écrits quand j'avais la moitié de mon âge actuel. Qu'est-ce qui me plaît tant, dans cet exercice où je pourrais passer toute mes journées ? D'avoir immédiatement un *public* (tout virtuel, car je doute que grand monde aille y voir) ? De pouvoir corriger et améliorer (j'espère) indéfiniment ? Ou bien de disposer d'un système inépuisable de strates, de niveaux, d'étages pour le sens, pour le récit, pour le raisonnement, le souvenir et l'évocation ? Je suis loin de profiter de toutes ces strates. Mais savoir qu'elles sont là est déjà une jouissance délicieuse.

Quand il n'y aura plus de France pour moi je pourrai toujours me réfugier dans la cybersphère…

***

Samedi dernier, dans Agen, j'ai fait une folie que cinquante ans préparaient en moi : j'ai acheté un jambon, un jambon entier, un magnifique jambon de Bayonne – d'autres, sur le marché, étaient espagnols, périgourdins, et aussi foréziens, ce qui n'est pas tout à fait être auvergnat (à un jambon d'Auvergne je n'aurais pas eu le cœur de faire une infidélité). Toute ma vie j'ai rêvé d'un de ces bons gros jambons entiers dans la maison. L'occasion s'est présentée, le jambon et moi sommes tombés nez à nez, je l'ai saisi(e).

Je ne sais pas si je m'en trouve très bien ou très mal : *très bien* parce que mon jambon est excellent, qu'il n'y a rien de meilleur au monde que du bon jambon cru ou cuit avec un morceau de pain de campagne grillé et un verre de vin, et que je m'en coupe plusieurs tranches – je n'oserai pas dire combien – chaque fois que je vais dans la cuisine préparer un déjeuner pour ma mère, par exemple (alors que moi *je ne déjeune pas*, officiellement) ; *très mal* parce que mon jambon est excellent et que je m'en coupe plusieurs tranches chaque fois que etc. Avec un jambon sur la table de la cuisine (je me demande si un jambon d'York ne serait pas encore meilleur…), les crises boulimiques dont je suis coutumier changent totalement de temporalité. Elles ne sont plus l'affaire d'un repas, elles sont l'affaire d'un mois : car j'ai beau lui creuser le flanc depuis une semaine, à mon jambon, il est encore énorme. Comment tout cela va-t-il se finir ? Je ne peux pas aller jusqu'au bout de cette série de batailles perdues si le bout c'est dans quinze jours ou trois semaines.

Les êtres de passions rassises diront que je n'ai qu'à ignorer l'appel du cochon, ou ne lui céder que raisonnablement. Mais c'est précisément ce dont je suis incapable, une fois que cette pauvre bête est dans la place. C'est ce que j'appelais l'autre jour, après le chroniqueur de Barthes, et bien prétentieusement, mon rapport *animal* à la nourriture.

De mes protestations contre les cadeaux de chocolats on a conclu parmi ceux et celles qui me veulent du bien qu'il me fallait d'autres friandises, prétendument plus diététiques – de sorte que je suis soumis à autant de tentations qu'avant, et que je n'y cède pas moins, alors qu'elles ne m'offrent aucun plaisir, même pendant l'acte.

On me dit :

« Mais vous n'avez qu'à ne pas en manger, si ça ne vous réussit pas ! Rien ne vous force à vous jeter sur du jambon de Bayonne ou sur des fruits confits pour la seule raison qu'il y en a dans la maison ! »

Hélas, j'ai trop le goût de l'ordre, il faut en finir : empêcher ces tentations de me défier – et pour cela il n'y a qu'un seul moyen.

Dimanche 31 décembre, six heures du soir. Il y a longtemps que je suis deux, ou même trois : moi, ce *journal*, et son éventuel lecteur. Cela n'a pas toujours été le cas. Mais il faut bien dire qu'avec les années je suis devenu un diariste beaucoup plus *self-conscious* que je ne l'étais.

Le mal s'est aggravé cette année, avec les compliments que les habitués ont décerné à *Rannoch Moor*, souvent considéré par eux comme le meilleur volume depuis le début de la série. Or s'il est le *meilleur* c'est qu'il en est de moins bons. Et je crains que celui-ci, celui qui s'achève aujourd'hui, n'appartienne à cette regrettable catégorie. Pas de voyages, fort peu de lectures, alors que déjà le sexe, qui bien sûr avait son public (mais aussi ses irréductibles adversaires), a quasiment disparu d'entre ces pages depuis plus d'un lustre ; et que la politique, l'*idéologie*, l'air du temps, tendent à en être détournés vers l'In-nocence : cela risque de ne pas faire un bien bon *journal*. Et pour comble de malheur – j'y songeais hier en allant à Agen et en en revenant –, j'achève l'année dans la mauvaise humeur, ce qui ne constitue sans doute pas une très satisfaisante fin de livre (car les années sont des livres, dans mon système, les jours des pages, les moments des phrases, les fenêtres des incises, les coups de téléphone des virgules).

Je suis de mauvaise humeur à cause de cette affaire de chaudière, de pompes à chaleur, de froid, de banque, de prélèvements déclenchés tout seuls (enfin, *tout seuls…*), qui m'a entièrement gâché tout l'automne et dont l'influence pernicieuse sur mon état d'âme risque de se prolonger pendant des mois puisque je ne vois absolument pas comment me sortir de cette histoire, qui ne donne aucun signe, et même tout au contraire, d'évoluer vers un dénouement heureux, lequel est même inconcevable.

Je suis de mauvaise humeur à cause de ma mère, qui a toujours eu l'effet le plus négatif sur mon psychisme, et cela non plus ça ne va pas

s'arrangeant, maintenant qu'on ne peut plus rien lui dire, ce qui est au fond ce qu'elle a toujours souhaité, même si c'était sans doute sous une autre forme que dans son esprit elle voyait ce vœu réalisé. Je me rends compte en l'observant à quel point la vieillesse est un *travail*, *exige* un travail, un travail que précisément elle n'a pas fait, et maintenant il est trop tard. Si je devais nommer son principal défaut, je dirais sans doute *la paresse*, ce qui l'étonnerait bien. Le bonheur aussi est un *travail*, ne parlons même pas de la vie elle-même.

Il me semble que les hommes ont inventé au moins deux systèmes pour les aider dans le travail de prendre de l'âge, dans le difficile labeur de s'accommoder des années, du temps qui pèse toujours plus lourd sur les épaules : la religion et la culture (et plus récemment, de façon plus triviale comme le veut l'époque, le *fitness*, que nous laisserons de côté pour le moment). Curieusement, ni la religion ni la culture, alors qu'elle fait profession de l'un et de l'autre, officiellement, ne sont du moindre secours pour ma mère. Elle s'ennuie, elle s'ennuie, elle s'ennuie, elle ne fait rien de ses journées. Par coquetterie elle n'a pas voulu de lunettes efficaces (elle utilise une très ancienne paire, dont elle se sert au coup par coup comme d'un face-à-main), et par peur, encore, d'avoir l'air *d'une vieille dame*, comme elle dit, elle n'a pas voulu d'appareil auditif. Le résultat est qu'elle y voit très mal et qu'elle ne peut pas lire ; et d'autre part elle n'entend à peu près rien. En conséquence l'information ne lui parvient pour ainsi dire plus, elle ne sait rien de ce qui se passe, elle ne comprend rien de ce qui arrive, et on ne peut rien lui dire car elle parle tout le temps quand on est avec elle, et quelquefois quand on ne l'est pas. Elle a été indignée que je puisse lui dire, en riant, qu'elle *parlait toute seule*. C'est pourtant bel et bien le cas. Toute la journée elle regarde les pires imbécillités à la télévision, et elle commente tout haut l'action, même quand elle est seule. Ses commentaires sont invariablement erronés, d'ailleurs, même à propos de l'intrigue d'*Amour, Gloire & Beauté*. Elle commente aussi chacun de ses propres gestes. Ou bien elle parle aux chiens, en les tutoyant mais en les appelant *monsieur*, ce qui est assez joli :

« Tu aimerais bien un biscuit, n'est-ce pas, monsieur ? »

Je suis comme Wolfson, je ne supporte pas d'entendre ma mère parler – enfin, entendons-nous : de l'entendre parler *en permanence*, sans qu'il y ait la moindre pause pour qu'on puisse à son tour lui *dire* quelque chose. Arriver à placer un mot avec elle, c'est toujours l'interrompre au milieu d'une phrase. On se croirait sur un plateau de télévision.

Il faudrait la distraire. Mais déjà je lui prépare trois repas par jour, je fais tous les matins une vaisselle de tous les diables, je consacre quotidiennement trois ou quatre heures aux tâches domestiques, en ce moment. Avec le bon à tirer du *Communisme* à donner, les épreuves du *Journal de* Travers à corriger, ce *journal* à tenir, *Commande publique* à écrire, je ne peux pas offrir davantage. Un jour sur deux vient sainte Jeanne de Lloan, subtilement promue par ma mère *amie de compagnie* pour plus facile manipulation, et avec qui nous allons réveillonner ce soir. Je ne peux pas refuser, comme sans doute je le devrais, tout ce qu'elle veut bien prodiguer de complaisances, à commencer par son temps et par sa présence, plus ou moins arrachés à sa trop grande bonté, et qui bien sûr ne m'arrangent que trop.

Je ne le répéterai jamais assez, il y a peu de phrases qui me semblent de plus forte teneur en vérité que celle de Flaubert selon laquelle, pour un écrivain, le tout n'est pas de n'être pas dérangé, c'est de ne pas *pouvoir* l'être. Or je peux l'être à tout instant, en ce moment : ma mère, les chiens, même la chatte, tout le monde me regarde avec dans la prunelle de très nettes et très pressantes prétentions sur mon temps. J'en ai même pris une crise de nerfs, hier, qui heureusement n'est tombée que sur la chatte.

Je rentrais d'Agen, où j'avais passé quatre ou cinq heures en courses diverses, pour le "réveillon" et pour toute la semaine. Il était six heures du soir, les chiens n'avaient pas été promenés, et manifestaient hautement leur impatience de courir les champs. Or il me fallait décharger mes victuailles, et par exemple certain gâteau glacé dont la pâtissière m'avait dit qu'il devait être mis au frais le plus vite possible. Mais allez expliquer cela à des chiens : *cinq minutes de plus, s'il vous plaît…* Sur quoi la chatte s'y est mise aussi, elle réclamait sa pitance. Elle a dans ces cas-là une voix très désagréable, et une insistance cynique et autoritaire qui en l'occurrence m'a mis hors de moi. À sa dixième série de miaulements

menaçants et revendicatifs (elle est surnommée indifféremment *Penibla* ou *Bernard Thibault*, pour son extrême insistance réclamatrice), lors de ma dixième navette surchargée entre la voiture et la cuisine, je lui ai couru après en tapant du pied sur le carrelage et en faisant *Pshhhhhhhhhhh*. Depuis lors, bien sûr, elle fait la tête, et affecte d'être terrorisée par moi, ce qui me semble nettement exagéré et met le comble à mon exaspération.

En effet ce n'était pas pour parler des humeurs de la chatte que je m'étais mis à écrire ici, mais des miennes (comme d'habitude). Elles n'ont pas été améliorées par la route d'Agen, hier, malgré le beau temps. La moitié du parcours est à peu près urbanisé désormais. Non, *urbanisé* n'est pas le mot. Disons plutôt *banlocalisé.* Guy Claverie, venant de Toulouse, l'autre jour, me trouvait trop sévère (comme la plupart des visiteurs) avec l'évolution du paysage. Mais nous avons roulé ensemble, d'ici à Astaffort par Miradoux, d'Astaffort à Dunes par Gimbrède, et je lui montrais au passage les nouvelles horreurs qui poussent de tous les côtés. Devant l'évidence, il a bien été forcé de me donner raison. Il a rendu les armes, il a dit que je lui ouvrais les yeux, que c'était vrai, que le lotissement gagnait tout, qu'il s'étonnait de ne l'avoir pas remarqué plus tôt, sans moi. En somme j'ouvre les yeux sur l'horreur, et celle qui se prépare. Je suis un professeur de désastre, *ès désastres*. Ce n'est pas un rôle bien enviable.

Au retour j'ai écouté la radio – France Culture, évidemment. C'était d'abord Frédéric Mitterrand recevant Le Roy Ladurie, et cela c'était très bien, très intéressant. Venait ensuite une émission prétendument *littéraire*, émission spéciale, la dernière de l'année, consacrée aux événements littéraires de 2006, mais plus particulièrement à ce qui pendant cette année-là aurait pu être oublié, sous-estimé, méconnu : une *émission-balai*, en quelque sorte, ultime séance de rattrapage pour les mal-aimés, destinée à s'assurer que rien ni personne d'intéressant n'avait été injustement négligé ou laissé de côté. Inutile d'écrire que je ne figure même pas sur la liste des oubliés, *not in a million years* (quand je disais que *Rannoch Moor* avait semblé très apprécié j'oubliais de préciser, mais je suppose que cela allait sans dire, que c'était auprès de dix ou douze personnes ; disons *cinquante*, en comptant les silencieux). Cependant le

facteur de mauvaise humeur (et presque de dépression) n'était pas là, mais plutôt dans la langue des chroniqueurs invités ou résidents (il nous fut expliqué qu'ils étaient plus nombreux que d'habitude), dans leurs conceptions de la littérature et de l'actualité éditoriale – dans leurs conceptions du monde en général, à vrai dire.

Pour commencer ce sont tous des c'est-vrai-qu'istes forcenés. D'autre part ils sont obsédés par les ventes et les chiffres de vente, ce qui suffirait à expliquer mon peu de crédit parmi eux. Mais surtout ils ont du verbe *vendre*, justement, un usage très singulier, presque inconnu de moi, en tout cas dans ce contexte ; un usage rigoureusement intransitif : Untel a beaucoup vendu, cet autre a moins vendu qu'on n'aurait pu le penser, ce troisième n'a pas vendu du tout. C'est très laid mais, si c'est encore à peu près compréhensible quand le sujet de la phrase est un écrivain, ce devient tout à fait abscons lorsqu'il s'agit d'un livre. Toutefois ce point est assez difficile à préciser, car les livres sont désignés par des noms d'écrivains, précédés de l'article : *le* Littell, *le* Angot, *le* Mabanckou (« C'est vrai qu'vous avez aussi l'Mabanckou qu'a marché très fort »). Finalement on n'est pas trop mécontent de ne pas figurer dans ces listes-là. Mais on se dit qu'à force d'être ailleurs, obscurément ailleurs, on est sur une autre planète, en un autre espace-temps.

Neuf heures du soir. De retour d'Agen, et après avoir prodigué mes soins plus ou moins sereins à l'ensemble de mes administrés, j'ai fait hier un excellent dîner chez mon plus proche voisin, M. Dupuy, le maître de La Cornue.

J'avais vu sur le panneau publicitaire de mon cousin le Grand-Agent-Immobilier, place Wilson, à Toulouse, que sa maison d'ici était mise en vente, ainsi que je l'ai relevé entre ces pages. Mais comme lui-même n'en a pas parlé, et que nous étions avec ses deux filles, je n'en ai pas parlé non plus. Il m'a demandé comment j'allais : j'ai évoqué l'affaire des pompes à chaleur, qui m'obsède ces temps-ci. Il a estimé que tant que je n'avais que ce genre de souci ce n'était pas bien grave, et il a bien sûr mille fois raison. C'est la seule allusion qu'il ait faite à son chagrin, que je crois bien réel. Décidément, Guy Claverie mercredi, Xavier Dupuy hier, je ne vois que des gens qui sont en train de divorcer. Espérons que ce n'est pas contagieux.

Mlle Zoé, que j'ai pratiquement vu naître, en 2000, si je ne me trompe, va maintenant en classe dans le grand-duché de Luxembourg (*Anactoria, que nous aimons toutes les deux, Atthis / Vit maintenant dans la lointaine Sardes*), où j'ai cru comprendre que demeurait désormais sa mère – mais là encore je me suis bien gardé de poser la moindre question. De façon générale je ne suis pas un partisan inconditionnel des enfants (dommage qu'on ne puisse pas dire *pédophile*, qui serait le mot exact), mais cette jeune personne (dont j'ai donné le nom au boulevard herbu, devenu *cours Zoé*, qui suit la rivière, dans la vallée), réconcilierait avec l'espèce. Elle est très jolie, très gentille, *polie*, chose rarissime d'après mon expérience, et surtout très vive et très éveillée. Il paraît d'ailleurs qu'elle est première de sa classe, ce qui ne m'étonne pas du tout. Comme j'ai parlé un peu de l'Écosse, selon ma pente irrépressible, elle a voulu savoir où était ce pays, se l'est fait expliquer, est même allée chercher une grande carte d'Europe, pour en avoir le cœur net. Elle a alors témoigné d'une remarquable dextérité pour montrer du doigt tous les endroits qu'elle connaît : Paris bien sûr, le Loir-et-Cher où vivent ses grands-parents maternels, la Normandie d'où vient la famille de son père, la région de Plieux et même – mais là elle a peut-être poussé un peu trop loin l'étalage de ses connaissances… – le Luxembourg.

Elle était vêtue d'une très jolie casaque d'impératrice chinoise, lamée et bordée de fourrure, que son père lui a rapportée de Shanghai. Les La Cornue inaugurent, en effet, la conquête de l'empire du Milieu.

La fille aînée a vingt-cinq ans mais en paraît beaucoup moins. Elle n'a absolument pas changé depuis que je la connais. Si, elle a changé de prénom. Elle se nommait Camille et elle s'appelle maintenant Yasmine. Sa mère, qui habite Paris, est iranienne, et elle est elle-même revenue enthousiaste d'un voyage en Iran, bien qu'elle ait dû porter le voile dès avant de monter dans l'avion, à Paris. Son père a tout de même demandé, comme un privilège, de pouvoir continuer à l'appeler Camille ainsi qu'il l'avait toujours fait.

Je suis beaucoup monté dans son estime parce que lui a parlé de moi (au père), et de Plieux, bizarrement, et de mes expositions ici, l'artiste Richard Texier, qui lui-même est très lié à *Mme Jospin* (Sylviane Agacinski), qui a *écrit un article en votre faveur*, en 2000 – ce qui n'est

qu'assez approximativement exact, mais nous n'allions pas entrer dans les détails.

Bien entendu j'ai trois fois trop mangé, comme toujours. Mais il faut dire que c'était irrésistible : gigot cuit à la La Cornue, dont j'ai repris trois fois, allant même jusqu'à en *redemander* comme on enlevait le plat (le rapport *animal* à la nourriture, toujours…), vin de Champagne, grand bourgogne – bien entendu je n'ai pas dormi de la nuit. J'en ai profité pour finir la biographie d'Eliot, par Peter Ackroyd ; et, comme décidément le sommeil ne voulait pas de moi, pour passer au livre du professeur James Miller, *T. S. Eliot, The Making of an American Poet, 1888-1922*, nettement plus croustillant.

Les dernières années d'Eliot sont illuminées par un second mariage heureux – *blanc* ? on est amené à se poser la question car le premier, d'après Miller, n'a jamais été consommé –, mais tout de même elles sont en grande partie gâchées par la maladie : il passe son temps à entrer dans des cliniques et des hôpitaux et à en sortir pour s'aliter chez lui. La moitié de chaque année se passe au lit, et pas pour la galipette, Dieu sait. C'est tout de même un sérieux bémol au mythe du dernier chapitre comblé de cette existence ; et un avertissement de prendre autant que possible soin de soi (puisque je m'identifie à Eliot, ces temps-ci, nonobstant le Nobel en moins, jusqu'à présent, et une sexualité nettement plus sereine, tout de même). Pourtant il faut que je m'arrête afin d'aller préparer un autre *gros* dîner, selon la tradition : d'autant plus *gros*, sans doute, que mes commensales, ma mère et Jeanne Lloan, mangent l'une et l'autre fort peu, ni ne boivent ; à moi de finir les plats et les bouteilles…

Du même auteur

Églogues

I. Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1975.

II. Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1976.

III. 1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/ P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

3. J.R.G. Le Camus et Antoine Duparc, *L'Amour l'Automne* (Travers III), Éditions P.O.L, 2007.

Élégies

I. *Élégies pour quelques-uns*, Éditions P.O.L, 1988.

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

III. *L'Élégie de Budapest*, in *Le Voyage à l'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

IV. *Le Bord des larmes*, Éditions P.O.L, 1990.

V. *Le Lac de Caresse*, Éditions P.O.L, 1991.

VI. *Vie du chien Horla*, Éditions P.O.L, 2003.

Éloges

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

Syntaxe ou l'Autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'Autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.

Chroniques

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

Journal

Journal de Travers *I et II (1976, 1977)*, Éditions Fayard, 2007.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.
Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.
K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.
Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.
Outrepas (Journal 2002), Éditions Fayard, 2005.
Rannoch Moor (Journal 2003), Éditions Fayard, 2006.
Corée l'absente (Journal 2004), Éditions Fayard, 2007.
Le Royaume de Sobrarbe (Journal 2005), Éditions Fayard, 2008.

Romans

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.
Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.
Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.
Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.
L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.
L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.
Loin, Éditions P.O.L, 2009 (à paraître).

Récits

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

Répertoires

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.
Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000 ; Éditions Points, « Le goût des mots », 2009.

Miscellanées

I. *Buena Vista Park*, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. *Notes achriennes*, Éditions P.O.L, 1982.

III. *Chroniques achriennes*, Éditions P.O.L, 1984.

IV. *Notes sur les manières du temps*, Éditions P.O.L, 1985.

V. *Esthétique de la solitude*, Éditions P.O.L, 1990.

VI. *Du sens*, Éditions P.O.L, 2002.

Topographie

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne I, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, France I Sud-Ouest, Éditions Fayard, 2008.

Demeures de l'esprit, Grande-Bretagne II – Irlande, Éditions Fayard, 2009.

Qu'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

«Vaisseaux brûlés»

P. A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens?, Éditions P.O.L, 2002.

Écrits sur l'art

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

Commande publique, Éditions P.O.L, 2007.

Écrits politiques

Le Communisme du XXIe *siècle*, précédé de *la Deuxième carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer?* et de *Pire que le mal, -* Éditions Xenia, 2007.

La Grande Déculturation, Éditions Fayard, 2008.

Manuels

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Éditions Privat, 2006.

Entretiens

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

THÉÂTRE

Théâtre ce soir, Éditions Jean-Paul Bayol, 2007.

PHOTOGRAPHIE

Le Jour ni l'Heure 2003-2007, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, sur commande, chez l'auteur (cf. site de la Société des Lecteurs, ci-après, ou http:///perso.wanadoo.fr/renaud.camus, ou 32340 Plieux)

Le Jour ni l'Heure 2008, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Le Jour ni l'Heure 2003-2008, 215 photographies, exemplaires numérotés, signés & reliés, sur commande, chez l'auteur, *id*.

Site électronique de Renaud Camus :

(*Vaisseaux brûlés*, biographie, bibliographie,

documents relatifs à l'«Affaire Camus», articles, entretiens, textes critiques, Fonds Marcheschi au château de Plieux, l'In-nocence, *Le Département du Gers*, Chronologie, etc. La sepion *Le Jour ni l'Heure* permet de voir, chronologiquement agencées, des photographies de Renaud Camus.)

http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus